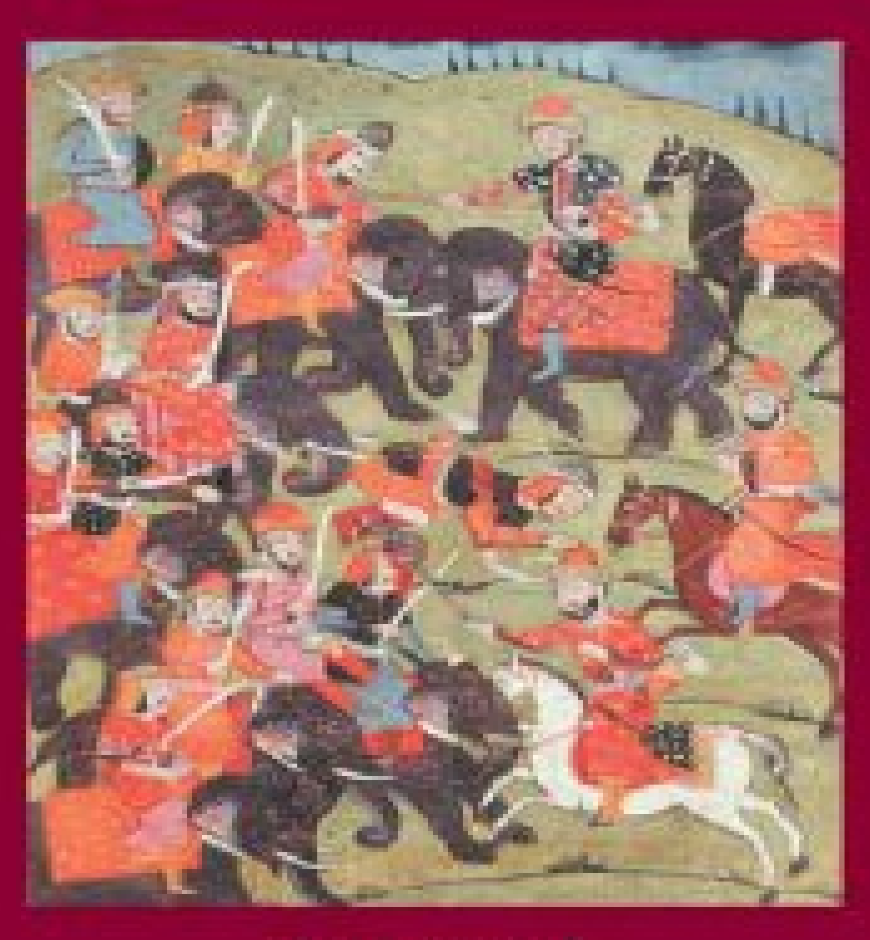
HISTOIRE DE L'IRAN ET DES IRANIENS

Des origines à nos jours

Jean-Paul Roux



Fayard

HISTOIRE DE L'IRAN ET DES IRANIENS

Des origines à nos jours

Jean-Paul Roux



Fayard

Table des Matières

978-2-213-64067-9

DU MÊME AUTEUR

La Mort chez les peuples altaïques anciens et médiévaux, Adrien-Maisonneuve, 1963.

Islam, Rencontre, Lausanne, 1964.

Faune et flore sacrées dans les sociétés altaïques, Adrien-Maisonneuve, 1966 (thèse pour le doctorat d'État).

Turquie, Éditions du Seuil, Petite Planète, 1968 (7e édition revue et mise à jour, 1979).

Les Traditions des nomades de la Turquie méridionale, Bibliothèque de l'Institut français d'archéologie d'Istanbul, Adrien-Maisonneuve, 1970.

Turquie, Arthaud, 1979 (Prix Dupleix).

La Chaussure, Atelier Hachette-Massin, 1980, 2e éd., Hachette, 1986.

Études d'iconographie islamique, Peeters, Louvain, 1982.

Les Barbares, Bordas, 1982.

Mustafa Kemal et la Turquie nouvelle, Maisonneuve et Larose, 1982 (en collaboration avec Jean-Louis Bacqué-Grammont).

La Religion des Turcs et des Mongols, Payot, 1984 (couronné par l'Académie française).

Histoire des Turcs, Fayard, 1984.

Les Explorateurs au Moyen Âge, Fayard, 1985 (nouvelle édition entièrement refaite).

Babur. Histoire des Grands Moghols, Fayard, 1986.

Le Sang. Mythes, symboles et réalités, Fayard, 1988.

Jésus, Fayard, 1989.

Tamerlan, Fayard, 1991.

Histoire de l'Empire mongol, Fayard, 1993.

Le Roi : mythes et symboles, Fayard, 1995.

L'Asie centrale. Histoire et civilisations, Fayard, 1997.

Montagnes sacrées, montagnes mythiques, Fayard, 1999.

Gengis Khan et l'empire mongol, Gallimard, La Découverte, 2002.

La Femme dans l'histoire et les mythes, Fayard, 2004.

* Plusieurs œuvres de J.-P. Roux ont été traduites en allemand, américain, anglais, espagnol, grec, italien, japonais, polonais, portugais, roumain, serbo-croate, turc.

À mon fidèle ami Henri Marchal, avec tant de souvenirs, en particulier ceux des heures passées ensemble en Iran et en Afghanistan, sans oublier celles pendant lesquelles il m'a soigné venant de Tabriz à Téhéran quand j'y étais malade...

Introduction

On est en droit de se demander pourquoi un homme qui a consacré toute son existence de chercheur à l'histoire des Turcs et des Mongols, à l'histoire comparée des religions et à l'art islamique – ce qui représente un champ d'études bien vaste et en apparence assez dispersé – en vient, au soir de sa vie, à écrire un ouvrage sur l'Iran.

D'autres que moi – des iranistes – sembleraient y être mieux autorisés. Mais notre méthode de travail est telle que presque chacun de nous se consacre à une aire géographique ou à une époque historique bien définies et refuse souvent d'en sortir. L'étude des Achéménides ne prépare pas spécialement à celle des Séfévides ou des Qadjars, celle du mazdéisme ne rend pas islamologue. Et l'iraniste peut demeurer coi quand il se trouve en présence des Grecs, des Arabes ou des Turco-Mongols. À ne pas vouloir sortir du champ étroit de sa spécialité, aucune synthèse ne serait réalisable. Il faut un vagabond de formation et j'oserai dire de tempérament pour franchir allégrement, je ne dis pas sans angoisses, deux mille cinq cents ans et des espaces immenses qui vont de l'Indus à l'Euphrate, du Syr-Darya au golfe Persique. Il se trouve que, ce vagabond, je le suis, et de nature, et parce que mon programme de recherches m'a encouragé à l'être. L'étude de la religion pré-islamique et pré-bouddhique des Turcs et des Mongols et de ses survivances, inscrite à mon programme du CNRS, m'a obligé à me pencher sur l'histoire de ces deux peuples, à les interroger non seulement à haute époque, mais aussi tout au long des temps et jusqu'à nos jours où ils conservent plus que des substrats de leurs anciennes représentations ; elle a exigé que j'acquière une connaissance des diverses confessions qu'ils ont embrassées afin d'être à même de percevoir et ce qu'ils leur ont pris et ce qu'ils ont conservé malgré elles. Les arts islamiques, que les hasards de la vie m'ont amené à enseigner à l'École du Louvre pendant des décennies, se sont révélés fertiles en documents concernant directement mon sujet parce que maintes de leurs expressions reflètent au moins en partie l'art des steppes et les croyances des peuples qui y vécurent et dont je m'occupais.

Dans cette course à la recherche de documents très dispersés, j'ai bien souvent rencontré l'Iran et il possède une force d'attraction assez grande pour que j'aie eu le désir de le retrouver. Je l'ai rencontré à l'époque où ses peuples, des Indo-Européens, vivaient encore dans les steppes que hantaient et que hanteront encore longtemps les Altaïques, c'est-à-dire les Turcs et les Mongols, où ils menaient comme eux une vie nomade, et où les mêmes conditions d'existence suscitaient les mêmes réactions, leur donnaient un même substrat culturel dont ils conserveraient toujours quelque chose. Des faits scythes sont aussi des faits hunniques et certains ont traversé les siècles : quand Georges Dumézil trouvait chez les Ossètes du Caucase des traditions scythiques, je croyais y voir des traditions turques. J'ai rencontré l'Iran quand sa langue, sous l'une de ses diverses formes, car elle n'a été uniforme ni dans le temps ni dans l'espace, servait au VIe siècle de moyen d'expression aux premiers Turcs historiques de Mongolie, les T'ou-kiue, quand elle était utilisée aux XIIe-XIIIe siècles par les Seldjoukides, au XVe siècle par les Timourides, comme elle servira plus tard d'organe administratif et culturel à maints autres Turcs et aux Indiens. Je l'ai rencontré dans la Bible et dans ma foi chrétienne dont il a été si largement à la source, le mazdéisme formant, avec l'Ancien Testament, le canal privilégié de la Révélation divine. Je suis entré en Iran avec les Seldjoukides, les Ilkhans, les Türkmènes, les Timourides quand ils l'ont dominé, et j'y suis resté pour fréquenter les turcophones ou les mongolophones qui l'habitent encore. J'ai visité l'Iran pour y admirer son art, un art qui, je l'ai déjà dit, reflète parfois, notamment dans son iconographie, des visions pré-islamiques venues des steppes ou des grandes civilisations orientales, un art qui a joué en outre un rôle fondamental dans la formation et le développement de ceux des autres provinces de l'islam. Ce n'était pas l'Iran que j'étudiais, mais à chaque pas que je faisais, j'étais confronté à lui.

J'y reviens donc, en quelque sorte en pèlerinage, pour moi d'abord, je l'avoue, car chaque fois que j'ai écrit un livre ou un article que l'on nomme « de divulgation » et qui, je l'espère, ne fut pas de vulgarisation superficielle, ce fut pour fixer mes idées, pour m'aider à mieux comprendre, pour me rendre compte si la vision que j'avais était cohérente et résistait à l'épreuve de la rédaction ; pour le public ensuite, un public auquel je ne

cesse de penser en écrivant, car seul il est susceptible de me dire si j'ai bien compris, puisque « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement », comme le disait Boileau, un public que je souhaite vaste, non par vanité d'auteur, mais parce que le sujet que je traite mérite de retenir son attention.

L'histoire de l'Iran intéresse de près l'histoire universelle. Sa connaissance est indispensable à tout historien, à tout honnête homme, quel que soit le champ de ses curiosités. Qui pourrait lire la Bible en ignorant la déportation à Babylone et l'édit libérateur de Cyrus, l'« oint de Iahvé », dit le Deutéro-Isaïe ? Comment pourrait-on étudier la Grèce en négligeant les guerres médiques, Hérodote, né sujet iranien, Alexandre et sa conquête du monde ? Qui resterait indifférent devant la venue des Mages, des prêtres-rois iraniens, au berceau du Christ ? Qui oserait oublier l'importance capitale pour l'Empire romain de sa longue lutte contre les Parthes et les Sassanides, puisqu'elle l'amena à déplacer ses légions et à ne plus monter assez bien sa garde au Rhin ? Avec quel regard visiterait-on les Indes si l'on ne savait pas que l'islam indien dépend, en partie au moins, de l'islam iranien ? Et l'amour courtois de notre beau Moyen Âge n'est-il pas né dans ce pays cathare qui transmet un ultime écho des vallées de la Mésopotamie ? On pourrait multiplier à l'infini de semblables questions.

Les études iraniennes n'ont pas la place qu'elles devraient avoir et notre connaissance du monde iranien est trop superficielle. On dirait qu'un grand voile le recouvre qui ne laisse transparaître que quelques phares : Suse, Persépolis, Samarkand, Herat, Ispahan, Chiraz, des miniatures, des poèmes... Il devrait briller de tous ses feux, il devrait être éclatant comme son ciel d'un bleu inégalable, comme ses longs déserts de sable doré, comme ses montagnes dénudées, comme sa théologie de la lumière, comme ses dômes recouverts de faïences d'azur, comme ses roses d'Ispahan, comme ses poètes d'« inimitable simplicité », pour reprendre l'expression de mon ami Charles-Henri de Fouchecour. Il demeure flou. Il se dissimule à nos yeux entre les mondes méditerranéen et proche-oriental et le monde iranien, dans la nébuleuse de l'islam où pourtant il affirme une forte personnalité.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Il fut un temps où il nous interpella avec force. C'était quand Montesquieu posait sa célèbre question : « Comment peut-on être Persan ? », quand un oncle de Jean-Jacques Rousseau allait mourir à Ispahan et quand notre philosophe croyait jouer au Persan en

s'habillant en Arménien, quand un Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689) et un Jean Chardin (1643-1713), plus tard un Arthur de Gobineau (1816-1882) racontaient leurs voyages, quand Pierre Loti nous émerveillait en s'émerveillant, et encore, au XIXe siècle, quand Edward Fitzgerald révélait les poèmes d'Omar Khayyam. Depuis longtemps alors, il s'était insinué au sein même de notre intimité, depuis le jour où ses tapis, expressions parmi les plus spécifiques de son génie, avaient commencé à enlever aux tapis turcs leur exclusivité, et à devenir des pièces essentielles de notre mobilier.

Par sa position stratégique, l'Iran a été une grande voie de passage, un intermédiaire inévitable, sauf à prendre la voie maritime, entre l'Inde et l'Extrême-Orient d'une part, le Proche-Orient et l'Europe d'autre part. Que n'a-t-il pas véhiculé au cours des millénaires ? Le bouddhisme dans son expansion vers l'est est passé sur ses terres comme la philosophie platonicienne qui allait nourrir Farabi et Avicenne, comme l'art grec qui allait devenir gréco-bouddhique. Longtemps il a eu une quasi-exclusivité du commerce de la soie ; longtemps il a conservé, à Samarkand, le monopole du papier dérobé à la Chine ; il a emprunté aux Indiens et nous a donné les chiffres que nous nommons arabes.

Ses propres créations, d'une étonnante puissance, ont rayonné jusqu'aux extrémités du monde. C'est lui, pour ne donner qu'un exemple de petites choses, qui a créé avec son image du souverain assis en majesté celle du Christ qui orne le tympan de nos églises. Sa pensée religieuse telle qu'elle s'exprime dans le mazdéisme d'abord, dans le manichéisme ensuite, a trouvé audience jusqu'en Chine et en Europe, chez les bogomiles, les albigeois ou cathares. Saint Augustin a été manichéen avant d'être chrétien.

Les Iraniens sont, avec les Grecs, les Chinois, les Indiens et quelques rares autres – tels les Arméniens, si liés à leur histoire –, l'un des plus anciens peuples du monde. Ils sont vieux de quelque trois millénaires. Ils ont fait parler d'eux pendant deux millénaires et demi. C'est miracle sans doute puisqu'ils ont été si souvent assaillis, submergés, conquis, soumis, parfois pendant des siècles, à d'autres qui n'étaient pas des moindres : Grecs, Arabes, Turcs, Mongols. À chaque fois, ils ont frôlé la catastrophe, ont manqué disparaître par assimilation ou par pure et simple destruction. Ils ont survécu. Chaque invasion a marqué une rupture violente, spectaculaire, les a remodelés, a changé leur destin, mais s'est révélée

constructive. Chaque invasion a montré leur force de résistance, leur tenace attachement à leur identité, les a fait renaître, différents bien sûr, mais conservant encore certaines attitudes, des manières de vivre, de sentir et, ce qui est plus important peut-être, de penser. Aux peuples qui les soumettaient, ils ont certes beaucoup pris, mais ils ont aussi beaucoup donné. Avec eux ils ont parfois réalisé des synthèses, tel cet art gréco-iranien, antérieur à l'art gréco-bouddhique, dont on parle d'ailleurs beaucoup moins. Aux Arabes, ils ont emprunté leur religion, leurs caractères graphiques, du vocabulaire, mais ils ont fourni quelques-uns de leurs plus grands savants, de leurs plus grands philosophes : un Abu Machar (Albumasar, v. 775-866), un Khwarizmi (Alchoarismi, mort en 846-847), un Biruni (Aliboron, 973-1058), un Ibn Sina (Avicenne, 980-1037), des Iraniens qui écrivaient en arabe comme l'Auvergnat Grégoire de Tours ou le Hollandais Érasme écrivaient en latin. Ils sont allés jusqu'à assimiler ceux qui voulaient les assimiler, les Seldjoukides et les Mongols, qui firent du persan leur langue de culture, de l'islam leur religion.

Qu'ils aient survécu ne veut pas dire qu'ils n'ont pas reculé, soit qu'ils aient disparu par expulsion ou assimilation, soit qu'ils subsistent sous domination étrangère. Les steppes de l'Europe orientale sont russifiées après avoir été turquisées ; celles du Turkestan occidental sont devenues turques et relèvent du Kazakistan. En Sogdiane, ils ne vivent plus, vassaux des Uzbeks, que dans quelques grandes villes comme Samarkand ou Boukhara. L'Irak, qui n'appartenait pas à leur patrimoine, mais qu'ils y avaient incorporé, est devenu en majorité arabophone. Les Kurdes des régions orientales de l'Anatolie sont sous la souveraineté de la Turquie. Les Iraniens ne sont plus les maîtres que dans trois États : l'Iran à proprement parler (1 648 000 kilomètres carrés), l'Afghanistan (652 000 kilomètres carrés), le Tadjikistan (143 000 kilomètres carrés), et des régions entières de chacun d'eux sont habitées par des non-Iraniens : ainsi, par les Turcs Azéris dans le premier de ces pays, par les Mongols Khazara dans le deuxième, par les Turcs Uzbek dans le dernier. Mais ils sont encore là, et ce montagnard que je croise porte toujours sur sa tête le bonnet des Mèdes.

Ils n'ont plus la grandeur qui était la leur dans l'Antiquité. On croirait volontiers que plus ils vieillissent, plus ils s'affaiblissent. Ils ont commencé leur carrière historique dans un embrasement, ils ont illuminé l'ancien

monde en donnant à l'humanité de grandes leçons avec Zarathoustra, avec Cyrus et Darius, et plus jamais ils ne recouvrèrent leur splendeur primitive. Mais ils atteignirent parfois encore des sommets, même si ceux-ci furent moins hauts, avec Mani et les Sassanides, avec leurs savants, leurs écrivains, leurs poètes, avec la Renaissance timouride. Ils ne vivent plus guère aujourd'hui que dans des paysages de gracieuses ou sauvages collines. Ainsi leur importance et leur intérêt diminuent-ils régulièrement au cours des siècles, et doit-on, selon toute logique, accorder en les étudiant plus de place à leurs premières années qu'à leurs dernières. Je ne suivrai pas l'usage le plus généralement admis par les historiens qui consiste à augmenter le nombre des pages au fur et à mesure qu'on se rapproche des temps présents et à construire en quelque sorte une pyramide reposant sur la pointe.

J'ai déjà abordé les Iraniens orientaux, ceux de Sérinde, de Sogdiane et d'Afghanistan, dans mon *Asie centrale*, mais les passer sous silence aurait eu pour résultat de donner une image tronquée de l'histoire et des civilisations de l'Iran. On comprendra sans doute que je ne leur accorde pas ici la place qu'ils méritent et que je m'attache davantage aux Iraniens occidentaux, à ceux du pays que nous nommons encore Iran.

L'histoire de tout peuple, comme celle de tout homme, est une aventure unique et intéressante. Celle des Iraniens l'est donc, mais on verra, je l'espère, dans le raccourci inévitablement incomplet et parfois encore incertain que je brosse, que son unicité est plus marquée, que son intérêt est plus grand que bien d'autres, à cause de sa longévité certes, mais plus encore grâce à son originalité, à sa variété, à sa richesse, à son rayonnement. On peut dire, en employant des mots galvaudés, que cette histoire est véritablement extraordinaire et prodigieuse.

Iran si lointain, si proche ! Iran qui a évolué sous les pressions étrangères, qui a « trahi » le monde indo-européen auquel il appartenait pour entrer en quelque sorte dans le monde sémitique d'où il se trouvait si éloigné ! Vieil Iran immuable sous tous ses déguisements, qui aurait changé même s'il avait échappé aux catastrophes et aux ruptures, même s'il n'avait pas été si souvent vassalisé, car ce serait un personnage bien étrange que celui qui ne se transformerait pas au cours d'une longue vie, et sa vie, nous l'avons dit, fut exceptionnellement longue. Iran qui nous émeut quand ses enfants appellent leurs mamans *Mader* (comme nous disons *Mater*, *Mother*, *Mutter*,

Mère), leurs papas *Pader* (comme nous les nommons *Pater*, *Father*, *Vater*, *Père*) ! Iran qui nous invite à un si beau voyage !

Me permettra-t-on, pour clore cette courte introduction, d'évoquer un souvenir personnel ? Je revenais d'Iran. J'étais allé me reposer en Provence. Un jour, en promenade, je passai par Saint-Rémy et je vis les deux figures ailées qui volent l'une vers l'autre au fronton des « Antiques » que je ne connaissais pas encore. Il y avait quinze jours à peine, je me trouvais devant celle de Taq-i Bostan. Et, brusquement, il revint à ma mémoire celles de Rome, d'Éphèse, de Konya, du monastère d'Ala Han, de Kizil au Xinjiang, celles d'une stèle chinoise du Shansi (VIe siècle) conservée au musée Rietberg de Zurich, et je demeurai rêveur devant cette unité que, malgré toutes les différences, présentait l'ancien monde. Paul Pelliot ne disait-il pas qu'il fallait aller jusqu'à Turfan pour comprendre tel ou tel écrit de saint Augustin ?

CHAPITRE PREMIER

Iraniens et Iran

La formation d'États nationaux, qui n'est pas chose très ancienne, nous a conduits à donner aux noms des peuples une signification qui n'est ni ethnique ni linguistique, mais politique puisqu'elle les lie à la nation à laquelle ils appartiennent. Pour nous, un Français est un habitant de la France métropolitaine ou d'outre-mer né de parents indigènes ou naturalisés, parlant le français et observant les lois françaises, qu'il soit Normand, Breton, Guadeloupéen, Corse ou Basque. Il ne nous viendrait pas à l'esprit de dire qu'est Français un Québécois ou un Bruxellois, qu'est Allemand un Autrichien, pourtant de langue allemande et pouvant revendiquer le passé germanique. Au sens moderne du terme, je l'ai largement dit par ailleurs, sont Turcs les citoyens de la République turque, fussent-ils d'expression iranienne comme les Kurdes, et ne le sont pas les Uzbeks, les Kazaks, les Kirghiz ou les Azéris, qui parlent pourtant des langues turques, qui sont aussi Turcs ou plus Turcs que maints habitants de la Turquie. Il en va de même pour les Iraniens. Aujourd'hui, ce sont les gens qui vivent en Iran, quelle que soit leur origine « ethnique » (iranienne, turque, arménienne ou arabe), quelle que soit leur langue (l'iranien, le turc, l'arménien ou l'arabe). Un Afghan, un Tadjik de Samarkand ou de Boukhara, un Kurde de Diyarbakir ou de Mossoul, un Ossète du Caucase, qui parlent tous des langues iraniennes, ne sont pas nommés Iraniens.

Il n'en va pas de même transhistoriquement. Bien qu'il y ait eu très tôt, il y a quelque deux mille cinq cents ans, un empire d'Iran, celui des Perses achéménides, et qu'après diverses éclipses celui-ci se soit toujours reconstitué sous d'autres noms, ceux d'Arsacide, de Sassanide, de Séfévide, de Qadjar, de Pehlevi, bien qu'il ait célébré solennellement son deuxième millénaire et demi en 1971 et qu'il ait été remplacé par une république d'Iran, il ne convient pas de réserver à ses ressortissants un nom que bien

d'autres peuvent légitimement revendiquer et qui n'ont pas toujours appartenu à l'Empire, les Scythes, les Sogdiens, les Tokhariens et autres Afghans, un nom qu'ils n'ont pas toujours porté, ainsi quand ils se sont dits séleucides, arabes, seldjoukides ou ilkhanides.

Pendant plus de la moitié de sa longue histoire, ce qui constitue l'Iran contemporain a en effet vécu sous des dominations étrangères, sous celle des Assyriens, des Élamites ou des Ourartéens dans la nuit des temps, sous celle des Grecs au cours de l'Antiquité, sous celle des Arabes dans la seconde moitié du Ier millénaire de notre ère, sous celle des Turcs et des Mongols au Moyen Âge. Parfois, dans cette sujétion, il a commencé à se dénationaliser et sa culture s'est infléchie, notamment aux époques de suprématie grecque et arabe, quand il est devenu province hellénique, omeyyade, abbasside, turque, mongole. Parfois, en revanche, il a annexé presque immédiatement ses conquérants, les a iranisés, et leurs dirigeants, Turcs ou Mongols, parlèrent sa langue, firent une politique iranienne. Souvent de vastes territoires iraniens indépendants les uns des autres, soumis ou non à une autorité iranienne, ont vu s'épanouir des cultures, ont créé des œuvres, ont mené une politique qui incarnèrent le génie de l'iranisme, contribuèrent à son rayonnement et à sa gloire. Ce n'est pas sous les Mèdes ou les Perses que naquit le mazdéisme, mais très vraisemblablement dans un Khwarezm alors pratiquement inconnu. Ce n'est pas dans l'empire d'Iran que virent le jour ou travaillèrent maints des plus grands maîtres iraniens, mais à Ghazni, en Afghanistan, à Urgentch, au Khwarezm encore, à Boukhara, dans l'actuel Uzbekistan, souvent sous des souverains turcs. C'est dans les steppes d'Ukraine que les Scythes développèrent leur merveilleux art animalier. Refusera-t-on à l'Iran son plus grand poète, Firdusi, parce qu'il a écrit en Asie centrale ? Lui retirera-t-on son plus grand savant, al-Biruni, parce qu'il est né à Kath et mort à Ghazni ? Si la pérennité de l'Empire, si la profonde conscience qu'ont les Iraniens contemporains de vivre depuis des millénaires dans leur patrie et d'être les héritiers de son immense passé rendent plus acceptable qu'ailleurs l'identité que l'on établit entre un pays et le peuple qui l'habite, cette identité demeure néanmoins trop restrictive. L'Iranien n'est pas nécessairement un sujet ou un citoyen de l'Iran.

UNE RACE ?

Peut-on alors parler d'une race ? Les Iraniens sont des Aryens, et, selon leur optique, les Aryens par excellence. Leur pays est encore l'Aryana, l'Iran, et l'Afghanistan, sous son nouveau nom, n'omet jamais de rappeler qu'il l'a jadis été lui aussi, qu'il l'est toujours. Le terme est ancien et d'usage courant dans l'Antiquité, en iranien comme en sanscrit, sous les formes *airiya* et *aria*, mots qui se traduisent par « noble » – tout un programme ! Chacun le sait, chacun en a une conscience aiguë, tous en tirent fierté. Et l'on saurait d'autant moins refuser l'existence d'une « race » que le « racisme » s'est largement fondé sur la prétendue supériorité aryenne. Mais, comme tous les peuples, les Iraniens se sont largement métissés. Dès le seuil de l'histoire, ils se sont mêlés avec des Paléo-Asiates, avec les populations pré-iraniennes asianiques (kassites, gutites, élamites) du plateau iranien, puis, pendant des siècles, avec les innombrables envahisseurs qui ont traversé ou occupé les terres où ils vivent. On rencontre parmi eux à peu près tous les types humains de l'Eurasie.

Pendant ces périodes si longues au cours desquelles les Iraniens n'ont pas été les maîtres de leur destin, où ils ont été englobés de gré ou de force dans de grandes civilisations qui leur étaient parfois entièrement étrangères et qui exerçaient une grande force d'attraction, ils ont certes évolué, mais ils ont survécu, ce qui est beaucoup, et ils ont conservé maints traits de leur génie d'origine. Dans une large mesure, ceux qui sont nos contemporains peuvent légitimement revendiquer d'être des descendants des Mèdes ou des Scythes.

Cela ne veut pas dire qu'ils aient vieilli sans dommage. Après leur fantastique expansion qui leur avait donné des territoires quasi infinis, ils n'ont plus cessé de reculer. Bien des régions qu'ils peuplaient ne leur appartiennent plus, et leurs habitants ne relèvent plus d'eux. Ils y ont cédé la place à de nouveaux venus, parce qu'ils ont fui devant eux ou, plus souvent, parce qu'ils se sont fait assimiler par eux. Ils ont ainsi perdu les steppes eurasiatiques et la majeure partie de l'Asie centrale. Et si l'Azerbaïdjan dit iranien, au nord-ouest de l'Iran actuel, demeure sous leur souveraineté, il est pour l'essentiel peuplé de turcophones. Le monde iranien en ce début du XXIe siècle peut paraître infime après ce qu'il a été. Nous allons mieux le voir.

Une psychologie ?

Il est très imprudent de vouloir esquisser la psychologie d'un peuple et, en le faisant, on tombe facilement dans l'à-peu-près, sinon dans l'erreur ou la caricature. Il est pourtant certains traits du caractère iranien qui, sans être universels, ont été si souvent relevés qu'ils ne peuvent être entièrement inexacts. Comment errerait-on en disant que les Iraniens constituent avant tout un peuple de poètes ? Il n'en est pas beaucoup sur la terre qui en aient produit tant et de si belle qualité. Il n'en est pas où l'on émaille sa conversation de vers anciens, où l'on en récite si volontiers dans les fêtes et les cérémonies. Il n'en est pas qui élève aux poètes des mausolées imposants, plus nombreux que ceux des rois et des princes (seuls les imams, les saints, ont droit à des tombes plus somptueuses). Comment se tromperait-on quand on les traite de rêveurs, le rêve s'alliant si étroitement chez eux avec la poésie, avec un refus de la réalité ? C'est à la rêverie qu'ils s'adonnent, n'en doutons pas, quand ils restent des heures, oisifs en apparence, à fumer le narghileh ou à boire du thé. C'est plus que le rêve, c'est la recherche de l'invisible, du divin, qui les conduit à la mystique, à la profonde religiosité qui est la leur, que l'on taxe parfois sinon d'hypocrisie, du moins de fuite devant les contraintes d'une religion formaliste. Et c'est encore la poésie, le rêve, le refus du réel qui les rend si facilement menteurs. « Ils ne peuvent dire la vérité même quand ils n'ont aucun intérêt à mentir », affirmait H.-L. Rabino en parlant des peuples du Gilan, province des rives de la Caspienne, mais il eût sans doute pu dire la même chose ailleurs. Que de gentillesses, du reste, dans ces mensonges ! Ce sont parfois de pures politesses, un désir de ne pas contredire son interlocuteur, de lui faire espérer pendant un court moment qu'il obtiendra ce qu'on sait fort bien qu'il n'obtiendra pas, de lui faire croire que c'est en son honneur qu'on a fait telle chose que de toute évidence on n'a pas faite pour lui ! C'est aussi un moyen reconnu, presque institutionnalisé sous le nom de dissimulation(*takiye*), de se protéger, d'échapper aux critiques, voire à la persécution, en disant le contraire de ce qu'on pense, en se montrant autre qu'on n'est.

Est-ce aussi la poésie qui, depuis toujours, leur fait aimer les jardins, les peupliers, les fleurs, les roses surtout, les murmures des jets d'eau, le bleu

de leur ciel qu'ils traduisent inlassablement dans leurs faïences d'azur, les couleurs chatoyantes et l'extrême délicatesse de leurs céramiques, de leurs miniatures, de leurs tapis, créations artistiques les plus spécifiques et les plus anciennes de leur art ? Est-ce le côté féminin de leur nature ? On les juge misogynes parce qu'ils voilent leurs femmes, semblent en faire des esclaves, mais ils ont toujours accordé à la féminité une place qu'elle occupe bien rarement. Ils ont très bien senti, comme le dit Jean-Paul II dans son *Livre de méditations*, que si l'homme est un être divin, la femme l'est plus encore. Ils ont exprimé à quel point elle était l'âme du monde, depuis la *daéna* du mazdéisme qui guide le mort dans l'au-delà jusqu'à l'étonnante « Vierge de Lumière » mise en évidence par Henry Corbin. Ils rendent un culte passionné à Fatimah, la fille du Prophète. Ils ont fait du tombeau de cette autre Fatimah, sœur de l'imam Riza, à Qum, l'un des grands lieux saints de l'islam chiite. Et leur art n'est-il pas d'une délicatesse, d'une exquise sensibilité féminine ?

Et pourtant l'Iranien se veut viril. Il est viril. Évidente contradiction ! Mais c'est un peuple plein de contradictions, de contradictions qui ne le gênent nullement, qui le font rire quand on se hasarde à les lui signaler, comme si vraiment on ne comprenait rien à lui – ce qui, au reste, peut fort bien être vrai. Il aime le faste, la représentation, les tissus somptueux, mais il s'habille volontiers en clochard, vit simplement, peut être riche et habiter une maison en pisé qui ressemble à celle d'un miséreux. Il exalte le roi, sacralise réellement sa personne, mais ne lui porte aucun attachement et le renverse ou le laisse renverser sans sourciller et se donne à un autre. Ainsi s'expliquent le passage des Mèdes aux Perses, des Perses à Alexandre, des Sassanides à l'islam, ou la Révolution islamique contemporaine et la chute de Mohammed Reza Chah qui semblait respecté. Il est profondément patriote, mais il juge parfois inutile de défendre sa patrie et, dès qu'elle est conquise, il se rallie aux nouveaux maîtres : est-on choqué de le voir collaborer avec les Grecs, avec les Arabes, avec les Mongols, avec ces derniers surtout qui ont accumulé les ruines ? La collaboration paraît honteuse, mais, clairvoyant et pragmatique, les faits le prouvent, en la pratiquant, il sauve son pays. Il semble renoncer à tout ce qui lui avait été le plus cher, à ce qui exprima peut-être le mieux son génie. Il passe sans hésiter beaucoup du mazdéisme à l'islam, mais il conserve dans son cœur le

souvenir impérissable des héros anté-islamiques et les chante inlassablement. Car il a le goût épique, raffole des grands exploits d'un passé magnifié. Car il a l'âme chevaleresque, recherche l'aventure, les belles actions, la gloire. Cela le mène à un certain orgueil qui s'oppose à son humilité naturelle, à l'amour de l'indépendance qui le fait sortir des cadres établis et le conduit aux frontières de l'anarchie.

Il est de nature optimiste, tout à la joie de vivre, comme le montre si bien la philosophie mazdéenne encore, comme on le voit dans les oasis de l'Asie centrale où les nobles, les *dihqan*, habillés avec élégance, au port altier, aux attaches étonnamment menues, aux doigts fins et déliés, sont si souvent représentés en peinture dans des scènes à sujets frivoles, banquets, conversations galantes, participent à ces festivités que décrivent les Chinois en remarquant à quel point ils aiment la boisson, la danse, le chant ; où les religieux eux-mêmes semblent goûter, dans une atmosphère sereine et empreinte d'une discrète sensualité, à tous les plaisirs de la vie. Mais il se livre à des séances de désespoir public en commémorant la mort des imams, se flagelle, hurle, pleure, et son deuil perpétuel donne à sa religion chiite l'image d'une Église souffrante. Refusant fréquemment de se rallier à une confession établie pour pratiquer une religion individuelle, chercher l'union avec Dieu par la mystique, qui est souvent désir sincère et profond, mais qui peut aussi servir d'alibi à un individualisme forcené, camoufler son scepticisme, voire sa libre pensée, il a toujours voulu organiser les églises. Seul en islam, il a un clergé hiérarchisé autour de mollahs et d'ayatollahs, comme il en avait déjà un quand il était mazdéen.

Ces traits de caractère, ces goûts, ces tendances existent. On ne saurait le nier. Suffisent-ils à définir l'Iranien ? Certes non. Son univers est trop diversifié pour qu'on puisse l'embrasser en bloc par la psychologie. Un Afghan est trop différent d'un Farsi, qui ne ressemble pas lui-même à un habitant de Kachan ou des provinces de la Caspienne. On trouve ici une franchise, une brutalité, une rudesse qu'on ne rencontre pas là. Et de province en province, si ce n'est parfois de ville en ville, on peut relever des qualités et des défauts nouveaux.

LA LANGUE

La seule définition qui convienne est linguistique : est Iranien celui qui parle une langue iranienne ou, pour être plus exact, qui la parle de naissance, car il n'a pas manqué au cours des temps de peuples ou d'individus dont l'idiome maternel n'était pas l'iranien, mais qui avaient adopté celui-ci comme outil culturel. Malgré son grand conservatisme qui fait qu'un linguiste peut suivre la filiation de certains mots depuis le VIe siècle avant notre ère jusqu'à nos jours, l'iranien s'est différencié de telle sorte qu'on doit parler non pas d'une, mais de plusieurs langues simultanées ou successives présentant entre elles des points communs qui rendent l'intercompréhension possible, et des différences qui la font difficile, voire l'interdisent, à qui n'est pas linguiste. C'est aujourd'hui la langue officielle de l'Iran, de l'Afghanistan, du Tadjikistan. C'est encore celle de la culture dans une partie du monde indien, celle qui est parlée par d'importantes ou faibles minorités de plusieurs États asiatiques.

Toutes les langues iraniennes se rattachent à la famille indo-européenne et à la sous-famille indo-iranienne. On les classe en trois groupes : l'un, nordique et disparu sauf en Ossétie, était celui des Scythes et de leurs apparentés ; le deuxième est dit occidental, et le troisième, oriental. C'est le rameau occidental qui est aujourd'hui le plus répandu. Son principal représentant est le *farsi*, la langue du Fars, le persan, et qu'on nommait jadis *adjemi*. Il a tôt gagné l'Asie centrale, ancien domaine du sogdien qui se fondit en lui sans pourtant se confondre avec lui. On l'y appela *dari*, nom généralement tombé en désuétude, sauf en Afghanistan où il demeure officiel, et qui fut remplacé par *tadjik*, employé à l'origine pour désigner les Arabes, puis les musulmans non-arabes et enfin ce persan oriental et ceux qui le parlent en Sogdiane et dans les régions voisines, voire les citadins d'Iran. La suprématie du *farsi* date du jour où Firdusi (933-1021), dans le *Livre des Rois*, le *Chah-name*, l'a imposé par son génie, comme Dante l'a fait pour l'italien. Un Iranien contemporain, en lisant ce grand poème vieux d'un millénaire, y trouve moins d'archaïsme qu'un Français de l'an 2000 dans ses poètes de la Renaissance. Au rameau occidental se rattachent aussi le kurde et le baloutche, le premier en effet géographiquement occidental, le second devenu oriental à la suite des migrations médiévales de ceux qui le parlent.

Le rameau oriental comprend le *yaghnabi*, reste du sogdien, et surtout le *pachtou* (l'« afghan »), attesté depuis le XVIe siècle, très influencé par le persan et qui est devenu en 1936 l'une des langues officielles de l'Afghanistan (à côté du *dari*). Il regroupe quelque 16 à 17 millions de locuteurs également répartis entre le nord-ouest du Pakistan et le sud/sud-est de l'Afghanistan. Comme il est seul du rameau nordique, l'ossète du Caucase lui est souvent adjoint. Quant à l'*ourdou*, il est né au XVIIe siècle du *farsi*, officiel à la cour de Delhi, et des idiomes de l'Inde.

Le persan s'écrit en caractères arabes mal appropriés à sa phonétique, de droite à gauche et de haut en bas, la première page d'un livre étant ce qui est pour nous la dernière. La conversion à l'islam et la longue domination arabe lui ont apporté une masse de mots arabes. Le tadjik a renoncé à la graphie arabe pour le cyrillique, avant que d'en venir aux caractères latins.

Les plus anciens textes datés de l'Iran sont les inscriptions achéménides, au premier chef celles de Darius (522-480), mais le plus vieux document littéraire est sans doute les *Gatha*, indatables. Les inscriptions sont rédigées en vieux perse et écrites de gauche à droite en cunéiformes d'origine mésopotamienne, mais transformés avec intelligence et originalité par l'adoption de trente-sept signes. La langue officielle des Achéménides fut pourtant l'araméen, vieil idiome sémitique signalé dès le XIVe siècle et connu par de petites inscriptions des IXe-VIIe siècles en caractères dérivés du phénicien. La simplicité de sa graphie, qui ne compte que vingt-deux signes, et l'extraordinaire dispersion dans tout le Proche-Orient de ceux qui le parlaient assurèrent son succès. Le vieux perse était donc déjà menacé quand les conquêtes d'Alexandre, la domination des Séleucides et la diffusion du grec lui portèrent un nouveau coup, et il parut condamné à disparaître. On est certain que les Parthes lui sauvèrent la vie et le remirent à l'honneur, bien que nous ne conservions presque aucun texte écrit par eux. Quand la langue nationale reparut en pleine lumière sous les Sassanides, elle avait évolué et méritait bien de porter le nom nouveau de « moyen perse », mais on emploie plutôt ceux de pehlevi et d'avestique, ce dernier parce que la principale œuvre littéraire de l'époque est l'*Avesta*, le livre sacré des mazdéens. On la rencontre non seulement dans ce monument religieux, mais encore dans ses commentaires qu'on nomme Z*end*, dans des inscriptions trilingues, pehlevi, « parthe » et grec (à Naqch-i Rustem), dans

des fragments de textes historiques, poétiques et surtout épiques, les récits légendaires qui nourriront le *Chah-name*, rédigés dans une écriture dérivée de l'araméen qui ne note pas les voyelles et est encombrée d'idéogrammes araméens difficiles à lire.

La conquête musulmane arrête une seconde fois, et plus rigoureusement, l'essor du persan. Plus encore que sous la domination grecque, celui-ci est attaqué par une langue étrangère, une langue qui n'est même pas indo-européenne comme lui, mais sémitique, tout opposée à son génie, l'arabe, une langue qui est non seulement celle des conquérants, mais aussi celle de la religion nouvelle et triomphante, l'islam. L'arabe, très vite, devient dans tout le monde iranien et l'idiome officiel et celui de la classe cultivée. Il produit, de la main d'authentiques Iraniens, une abondante littérature poétique et surtout savante. Si le pehlevi survit, il le doit au petit peuple qui continue dans les villages et sous la tente à le parler, ainsi qu'aux mazdéens qui résistent à l'islam, et dont on sous-estime en général beaucoup trop le rôle de conservateurs de la culture iranienne : de façon un peu paradoxale, c'est de l'époque de l'hégémonie arabe que relèvent les principaux textes que nous conservons d'eux.

La résurrection définitive de la langue iranienne a lieu au xe siècle. Le « nationalisme » iranien qui s'affirme en face de l'arabisme, sinon contre lui, permet de renouer avec le passé, de redonner vie au persan, bientôt de le hisser au rang de seconde langue officielle du monde musulman, au rang de langue de culture, à côté de l'arabe, conservé pour le culte et la théologie. On doit s'en émerveiller quand on pense à l'arabisation totale ou presque totale de ces vieilles terres de civilisation que sont l'Égypte, la Syrie, l'Irak, pour ne pas parler de l'Afrique du Nord et de l'Espagne. Il fallut que l'Iran possédât de bien hautes vertus pour qu'il demeurât l'Iran, pour qu'il ne devînt pas un « pays arabe » !

Si les différences entre les langues iraniennes étaient en passe de devenir aussi marquées qu'elles le sont, par exemple, entre les langues latines (le français, l'italien, l'espagnol, le portugais ou le roumain), le persan de Firdusi joua au IIe millénaire de notre ère un rôle si considérable de catalyseur qu'il tendit à les ramener toutes à lui, ou du moins œuvra-t-il à leur rapprochement. D'autres langues avaient pourtant acquis un très haut statut qui aurait dû leur permettre de subsister. Elles se dissolvent. La

principale d'entre elles était le sogdien, langue de la Transoxiane ou Sogdiane, qui avait connu au cours du Ier millénaire de notre ère une audience comparable à celle qu'avaient ou avaient eue l'araméen, le grec, le latin. On le parlait non seulement dans ce qui est aujourd'hui l'Uzbekistan, mais encore dans toute l'Asie centrale où il était devenu, au moins du VIe au IXe siècle, la *lingua franca*. On en conserve de nombreux textes, écrits aussi bien en caractères dits sogdiens que manichéens et syro-chrétiens. Les premiers Turcs historiques, que les Annales chinoises nomment T'ou-kiue, en avaient fait leur langue de culture et c'est avec elle qu'ils écrivirent, en Mongolie septentrionale, leur premier texte, l'inscription de Bugut (v. 581). Plus tard, d'autres Turcs, les Ouïghours, suivirent leur exemple (inscriptions de Kara Balgassun, 810-820), et le sogdien était entré en compétition en Bactriane avec le kouchane. Le kouchane était la deuxième langue iranienne orientale qui aurait pu rivaliser avec le persan. Vraisemblablement issu d'un ancien dialecte de la région de Bactres (Balkh) plutôt que du saka (sace) ou du yue-tche, moins international que le sogdien, le kouchane était devenu le moyen d'expression officiel du grand empire de même nom fondé par les Yue-tche vers 25, qui domina les Indes et une partie de l'Asie centrale jusqu'au Ve siècle. Une troisième langue jouait, à la même époque et un peu plus tard, en Sérinde, un rôle plus local, mais nullement négligeable. On l'appela longtemps tokharien, puis on la divisa en deux branches que l'on nomme tokharien A et B, puis on préféra employer pour la première le terme d'agnéen (d'Agni, ancien nom de l'actuel Karachahr) et pour la seconde, particulièrement féconde comme le montre son importante production de littérature bouddhique, celui de koutchéen (de Kutcha).

Le monde iranien contemporain

Aujourd'hui, les populations iraniennes n'occupent plus que certains des territoires qui furent historiquement les leurs. Elles sont encore prépondérantes dans les régions orientales de la Turquie avec les Kurdes, dont l'habitat couvre aussi une partie de l'Iran occidental et de l'Irak, pays où l'on estime qu'ils représentent de 15 à 20 % de la population totale, et dont on retrouve quelques îlots en Syrie et en Arménie. Toutes les steppes de l'Ukraine et de la Russie ont d'abord été turquisées, puis russifiées. Dans

le centre du Grand Caucase, il ne subsiste plus que la petite famille des Ossètes (quelque 600 000 âmes), issue des Alains qui envahirent l'Europe, partagée entre l'islam et le christianisme. L'ancien Turkestan chinois, devenu la « Nouvelle Province » (Sin-kiang/Xinjiang), est entièrement à la fois turquisé, de langue dite ouïghoure, bien qu'elle soit en réalité du karakhanide, et sinisé par la colonisation des Han. Au Turkestan occidental ou russe, il reste une seule république iranophone, celle du Tadjikistan (143 000 kilomètres carrés), peuplée de quelque 6 millions d'hommes, dont 65 % de Tadjiks, c'est-à-dire d'Iraniens. D'autres Tadjiks vivent aussi en Uzbekistan, surtout dans les districts de Boukhara et de Samarkand. Leur nombre est inconnu, officiellement estimé à 5 % des 24 millions d'âmes, mais certainement bien plus élevé. Au Pakistan vivent 8 à 9 millions de Pachtouns ou Pathans, et environ un million de Baloutches. Outre le Tadjikistan, les États majoritairement iraniens sont l'Iran et l'Afghanistan. En Afghanistan, il existe de fortes minorités non iraniennes (mongoles, les Hazara, et turques, des Uzbeks), qui doivent représenter ensemble un quart de la population. En Iran, environ un quart de la population est azéri, donc turcophone – Azerbaïdjan iranien dans le Nord-Ouest, avec Tabriz comme capitale –, et sont aussi turcophones plusieurs tribus, Türkmènes du Nord-Est ou Qachghaïs du Fars. Il y aurait presque 2 millions d'arabophones.

L'iranien ne doit plus être aujourd'hui la langue maternelle que de 80 à 90 millions de personnes. Ce n'est pas négligeable, mais ne répond pas à l'importance historique du monde iranien.

L'expansion historique

Quand, dans le courant du VIIe siècle avant notre ère, les Iraniens commencent à sortir des ombres de la préhistoire, ils occupent depuis un demi-millénaire peut-être d'immenses territoires.

Ils appartiennent à la grande famille indo-européenne qui, en effectuant un vaste mouvement de migration en direction du sud et de l'ouest entre 2300 et 1900, a submergé le nord de l'Inde, le plateau iranien, l'Europe, dévastant tout sur son passage, anéantissant ou repoussant les indigènes dont certains avaient promu de brillantes civilisations, dont notamment celle de l'Indus. Ils en constituent un rameau particulier que l'on désigne sous le

nom d'Indo-Iraniens ou Aryens, mais ils ne sont déjà plus de race pure : au cours de leurs migrations, ils se sont au moins mêlés à des Paléo-Asiates, comme en Inde ils se métisseront avec les Dravidiens, en Iran avec les diverses populations autochtones. Parlant tous à l'origine la même langue, ayant les mêmes croyances, la vieille religion indo-européenne aux dieux souverains, le même mode de vie, ils se sont peu à peu distingués les uns des autres, ont évolué, n'ont plus gardé de traits communs que ceux qu'on peut, dans toute famille, retrouver entre cousins issus de germains. Ils sont devenus des Indiens, des Iraniens, comme d'autres de leurs parents sont devenus des Latins, des Grecs, des Celtes, des Germains.

Les Iraniens se sont d'abord répandus dans les steppes. On croit percevoir à la fin du IIe millénaire que les Cimmériens et les Scythes, ou les Cimmériens puis les Scythes, occupent la grande plaine de l'Eurasie méridionale, où ils élèvent leurs troupeaux de moutons et de chevaux, commencent sans doute à cultiver le blé ou le font cultiver par leurs sujets, pratiquent la métallurgie. Ils vivent sous la tente, déjà sous celle que l'ethnographie moderne, à la suite des Russes, nommera la yourte, dont le nom mongol est encore *ger*, mot que l'on retrouve sous la forme *ker* en Bretagne où les Alains l'ont importé – Hérodote l'a décrite. C'est une habitation circulaire en forme de cloche à charpente en bois flexibles et articulés, liés entre eux et recouverts de feutre, qui peut avoir une hauteur de 1,30 à 1,50 mètre et couvrir de 18 à 20 mètres carrés. Bien qu'ils passent leur vie à cheval, les Iraniens se déplacent ou plutôt transportent leurs familles et leurs biens sur des chars que traînent des bœufs (*kibitka*). On en a retrouvé des modèles réduits dans certaines tombes, des vestiges dans d'autres, et même un exemplaire complet dans le tumulus V de Pazyryk dans l'Altaï. Ces témoins présentent une assez grande variété. Les maquettes montrent des chariots bâchés et divisés en deux ou trois compartiments ; Pazyryk, une voiture haute et large, munie d'immenses roues destinées à éviter l'enlisement.

Les Iraniens ont-ils déjà traversé la Volga, voire le Don, au XIIe siècle ou ne l'ont-ils fait qu'au IXe siècle ? On hésite à trancher. Quoi qu'il en soit, leurs tribus nomades, Scythes et autres, sont bien installées aux temps dont nous parlons, vers l'an 700, dans toutes les plaines à herbages qui s'étendent du Danube à l'ouest jusqu'aux monts Altaï et au bassin du Tarim, peut-être

jusqu'en Mongolie où les Turcs et encore plus les Mongols sont encore dans un horizon lointain. Ils ont depuis longtemps déjà franchi les barrières montagneuses qui limitent la steppe au sud, le Caucase, l'Hindou Kouch, les T'ien Chan, ou se sont engouffrés dans la grande faille que forme la mer Caspienne. Ils ont immigré vers 1200-1100, non pas en une fois, mais par vagues successives, en Sérinde, dans les hautes vallées de l'Afghanistan, sur tout le plateau iranien.

Très dispersés donc, totalement distincts désormais des Indiens, ils relèvent de groupes multiples, issus certes d'un tronc commun, mais déjà étrangers les uns aux autres, accentuant leur divorce par la distance qui les sépare, par la nécessaire adaptation aux conditions climatiques, par les contacts qu'ils ont avec des autochtones. Ils forment des groupes plus ou moins importants, plus ou moins cohérents, regroupements de familles, de clans, de tribus, voire fédérations, ayant chacun leur personnalité.

Ceux qui vivent sur ce qui commence à mériter le nom de plateau iranien doivent être foison, mais nous ne percevons bien que deux de leurs peuples, tous deux occidentaux, ceux-là mêmes qui sont appelés à la plus haute destinée : les Mèdes et les Perses. Ceux qui habitent plus à l'est, au Khorassan, en Margiane, en Bactriane, en Sogdiane, et qui joueront par la suite un si grand rôle, sont encore pratiquement inconnus. On sait que maints d'entre eux se sont sédentarisés dans les vallées des fleuves, dans le riche Khwarezm en particulier, qu'ils ont commencé à y édifier des villes. On peut envisager qu'ils ont une civilisation très avancée, une pensée d'une étonnante profondeur si, comme tant de choses l'indiquent, y vit alors Zarathoustra.

Mèdes et Perses sont mentionnés nommément très tôt, dans une inscription de l'Assyrien Salmanazar III (858-837), fils d'Assurnazirpal. Les premiers, les Mèdes, occupent alors, au sud du lac d'Urmiya, le territoire du royaume de Manna, fondé au IXe siècle, ou son voisinage immédiat. Ils sont divisés en six tribus, parmi lesquelles celle des Mages. Le nom de Mages a certainement une connotation ethnique, puisque les inscriptions achéménides la lui donneront encore, mais il se peut que ceux qui le portent constituent déjà une classe sacerdotale au service du mazdéisme. Les seconds, les Perses, vivent aussi dans la région du lac d'Urmiya, à l'ouest et

au sud-ouest, mais ils descendront vers le nord du golfe Persique aux alentours de 740-700, pour s'installer à Parsumach, puis à Anzan.

Pour les nomades, la conquête est rarement affaire difficile, sauf s'ils ont devant eux de grandes puissances comme la Chine ou l'Assyrie. Ailleurs, les seuls obstacles qui les arrêtent sont les villes, car ils n'ont pas d'instruments de siège et ils doivent les prendre par la famine. En rase campagne, les États sédentaires ne peuvent guère leur opposer que de l'infanterie ou des chars qui se déplacent lentement, dont on découvre toujours l'emplacement. Comme eux-mêmes au contraire sont montés, ils sont essentiellement mobiles, surgissent à l'improviste, disparaissent soudain, reviennent quand on ne les attend plus, et sont insaisissables. Cavaliers-nés, qui chevauchent dès le plus jeune âge et jusqu'à l'extrême vieillesse, ils possèdent un nombre infini de montures qu'ils ont su parfaitement dresser, qu'ils ont munies d'un harnachement de plus en plus complet, brides, mors, selles, avant de découvrir, assez tard il est vrai, les étriers. Avec leurs chevaux, ils font corps. Ce sont des animaux robustes, aussi robustes qu'eux-mêmes, habitués qu'ils sont à la vie au grand air, à la fatigue, aux privations. Ils sont équipés d'armes comme il n'en est pas ailleurs, d'arcs infaillibles dont les flèches portent plus loin que celles des sédentaires, de lances, de lassos avec lesquels ils désarçonnent les cavaliers ennemis, s'il s'en trouve, de glaives en fer longs d'une coudée qu'en bons métallurgistes ils ont su forger, alors que leurs ennemis se battent encore avec des épées de bronze. Comment aurait-on pu leur résister ? On l'aurait pu d'autant moins que les indigènes, dans un pays pauvre, loin de former un front commun, sont divisés en petites principautés.

L'occupation des plateaux iraniens fut donc aisée et rapide. Il en alla autrement de l'assimilation de leurs populations. Il n'y avait pas encore sur le plateau de haute culture comparable à celles que l'on voyait s'épanouir dans les vallées des grands fleuves, le Nil, le Tigre, l'Euphrate, l'Indus, l'Oxus, mais celui-ci n'était pas totalement inculte. Le site de Sialk, au sud de Qum, livre le plus précieux témoignage d'une civilisation préhistorique, puis d'un bourg fortifié avec palais, quartiers d'habitation et nécropole, et tout ce que nous pouvons savoir de lui suffit à prouver que les deux sociétés, celle des indigènes et celle des immigrants, étaient trop différentes pour se fondre rapidement. Il fallut des siècles pour que les anciens maîtres

des lieux s'iranisent. Il fallut des siècles pour que les Iraniens se sédentarisent, au moins en partie, dans les régions les plus fertiles, quitte à rester nomades en bordure des déserts. Peut-être construisirent-ils plus vite quelques villes fortes, à l'image de celles des puissances sédentaires de Mésopotamie et d'Anatolie orientale qu'ils côtoyaient. On découvre leurs premières traces au VIIIe siècle sur un relief assyrien qui représente une cité mède entourée de plusieurs enceintes et hérissée de tours, comme le sera Hamadan, promue un peu plus tard au rôle de capitale.

La situation n'était évidemment pas la même là où se trouvaient de grandes puissances. Nos Iraniens finiraient bien par en venir à bout, mais il leur faudrait beaucoup de temps, beaucoup d'efforts et des circonstances favorables. Sur elles, tout d'abord, ils se brisèrent. Cela les irritait, n'en doutons pas, car, bien que son climat et son sol ne fussent pas propices à leur établissement, la Mésopotamie exerçait sur eux une immense force d'attraction par ses richesses inouïes, par sa culture, par sa gloire. Et sa puissance vexait leur orgueil de conquérants. Ils l'attaquèrent, comme ils attaquèrent ses régions limitrophes. Ils l'impressionnèrent, comme ils impressionnèrent les autres États du Proche-Orient. Quand Taghlatphalasar les repoussa vers 745-727, il ne manqua pas de se vanter d'avoir vaincu « les Mèdes lointains, les Mèdes puissants », et la Bible est sonore des échos qu'ils éveillent. Joël parle peut-être d'une invasion de sauterelles qui s'abat sur les Hébreux, mais ses accents sont ceux qu'on entendra toujours dans la bouche des Chinois ou des Européens, dans l'Antiquité et au Moyen Âge, quand ils évoqueront les nomades : « Une nation est montée contre nos pays. Elle est puissante et innombrable. Elle a réduit ma vigne à la dévastation, et mon figuier a du bois menu [...]. La campagne a été ravagée [...]. C'est un peuple nombreux et fort tel qu'il n'y en a jamais eu de pareil [...]. Devant lui, un feu dévore. Le pays devant lui est comme un palais d'Eden, mais après lui c'est un désert de désolation » (I, 2).

TERRES D'IRAN

Les terres qui ont relevé du monde iranien sont immenses, mais on ne peut guère calculer leur superficie totale sans risque d'erreur, car on ne connaît pas avec précision leurs limites au Ier millénaire avant notre ère. En

évaluant à plus d'un million de kilomètres carrés les steppes européennes iranisées jadis et à 3 millions celles dont la majeure partie constitue aujourd'hui le Kazakistan et qui l'étaient aussi, on ne doit pas être très loin de la vérité en parlant de quelque 9 millions de kilomètres carrés. Aujourd'hui, le monde iranien – le monde où l'on parle majoritairement une langue iranienne – ne dépasse pas 2 à 3 millions de kilomètres carrés, ce qui est encore énorme puisque équivalant à la superficie de l'Europe occidentale, à cinq ou six fois celle de la France.

La steppe ukrainienne et russe, qui n'intéresse l'Iran que pour la période antérieure à l'ère chrétienne et les premiers siècles de celle-ci, couvre toutes les régions au nord de la mer Noire et du Caucase, et s'étend jusqu'à la dépression caspienne. Au nord, elle est limitée par le cours de la Volga entre Koubitchev et Saratov, puis par une ligne imaginaire allant jusqu'à Voronej sur le Don ; elle englobe ensuite les boucles du Dniepr et du Donets, au sud de Kharkov et de Kiev, et se prolonge par une bande plus étroite jusqu'aux bouches du Danube. Le Caucase forme une haute et longue barrière qui s'étend sur 1 250 kilomètres, culmine à 5 642 mètres (mont Elbrouz) et couvre quelque 440 000 kilomètres carrés. La mer Caspienne, qui a perdu beaucoup de sa superficie au cours des temps, occupe une dépression de 28 mètres au-dessous du niveau des mers ouvertes, et les terres qui l'entourent ne parviennent pas elles-mêmes, et au nord jusqu'à l'Oural, à dépasser ce niveau.

À l'est de la Caspienne, c'est encore la steppe, le pays des herbages infinis, mais que coupent, sinistres, les déserts de pierraille, de sable et de sel. De puissants massifs montagneux l'interrompent à l'orient. Elle forme ce qu'on nommait jadis le Turkestan occidental ou russe, et qui relève maintenant des cinq républiques, naguère soviétiques, constituées en États qui ne répondent à aucune réalité ethnique, linguistique ou géographique : le Kazakistan qui couvre à lui seul 2 751 000 kilomètres carrés, l'Uzbekistan, le Kirghizistan, le Tadjikistan et le Türkmenistan, qui ensemble s'étendent sur plus de 1,3 million de kilomètres carrés. Les Iraniens, depuis que les Turcs sont sortis des forêts sibériennes, aux alentours du début de notre ère, n'ont cessé d'y reculer devant eux et ils n'y vivent plus que sur certaines parcelles du territoire, mais ils y ont connu des heures de gloire exceptionnelles. Le Khwarezm, l'antique Choresmie,

constitué par le delta que forme l'Oxus en se jetant dans la mer d'Aral, comme la Sogdiane, notamment avec les villes de Boukhara et de Samarkand, ont donné naissance à quelques-uns de leurs plus grands hommes, ont vu réaliser quelques-unes de leurs plus belles créations.

L'Uzbekistan se présente comme une succession de déserts âpres et tristes (Kizil Kum, « Sable Rouge ») et de riches vallées que zèbrent quelques chaînes de montagnes. Au centre et à l'est, c'est l'antique Sogdiane avec la vallée du Zeravchan, bien ensoleillée et aux eaux abondantes ; à l'extrême est, la région des piémonts, bien irriguée, qui n'est pas moins fertile. Le Ferghana, bassin d'effondrement de 300 kilomètres de long et 100 de large en moyenne, est parcouru de rivières, couvert de vignobles, de vergers et de jardins. Il constitue l'une des régions les plus riantes de l'Asie centrale. À l'ouest, le Khwarezm, aujourd'hui désolé par une utilisation abusive des eaux de l'Oxus (Amu-Darya) et l'assèchement de l'Aral, était une région à végétation luxuriante et à gras pâturages, propice à l'élevage des bovins. Cerné par les déserts, il était autrefois relié à la ville de Merv, au Türkmenistan, par une zone continue de cultures.

Le Türkmenistan est presque exclusivement un désert, le Kara Kum (« Sable Noir »), situé dans une zone d'effondrement qui s'abaisse peu à peu jusqu'à la dépression aralo-caspienne. Les seules régions fertiles sont les piémonts et les oasis que font naître les fleuves. L'irrigation contemporaine semble avoir tout juste compensé ce qu'une désertification intense avait fait perdre de sols cultivables.

Le Tadjikistan et le Kirghizistan sont deux petites républiques presque entièrement montagneuses, d'une altitude rarement inférieure à 2 000 mètres et dont les sommets forment des chaînes s'élevant entre 4 000 et 7 000 mètres. Ce sont des pays d'élevage où l'agriculture n'existe que sur les flancs des monts, dans les étroites vallées et le bassin fermé de l'Issiq Köl.

Démesuré, le Kazakistan est, dans sa partie orientale, une steppe désolée dont rend bien compte son nom, Pek Pak Dala, « le Pays de la Faim », et une zone montagneuse où s'insère le grand bassin du lac Balkach. Presque partout ailleurs, c'est à nouveau la steppe rase, un pays bas, plus aride au sud qu'au nord.

Le Turkestan chinois ou Turkestan oriental forme aujourd'hui la vaste république des Ouïghours (1 646 000 kilomètres carrés), nommée « Nouvelle Province », Sin-kiang (Xinjiang), par les Chinois quand ils l'ont annexé. On peut le diviser en deux régions principales allongées d'est en ouest de part et d'autre de l'épine dorsale des monts Célestes, les T'ien-chan, longue de plus de 1 600 kilomètres. Au nord, c'est la Dzoungarie, qui appartient à la grande steppe. Au sud, c'est le bassin du Tarim, énorme cuvette que parcourent quelques modestes sommets et des dépressions étouffantes, dont celle de Turfan à moins 170 mètres au-dessous du niveau de la mer. Le désert du Takla Makan en occupe le centre, où les eaux jaunâtres du Tarim qui se perdent dans les marécages du Lob Nor, à quelque 780 mètres d'altitude, ne parviennent pas à apporter la vie. Celle-ci se concentre au pied des deux chaînes montagneuses septentrionale (T'ien-chan) et méridionale (Altin Dag), où fleurissent des oasis, sortes de miracles dont la fragilité émeut autant que la permanence, et qui connurent de beaux élans culturels. À l'ouest, la Kachgharie s'appuie sur le colossal ensemble montagneux duquel toutes les chaînes de l'Asie centrale semblent naître. Les Turcs s'y sont installés en masse après la chute de l'Empire ouïghour des steppes, en 840 ; ils ont turquisé d'abord le nord du bassin du Tarim, puis la totalité de la province, dans la mesure du moins où les Chinois, déjà présents, ne les en empêchèrent pas. Dès l'an 1000, il n'y était en tout cas plus question d'Iraniens.

Un couloir d'une altitude moyenne de 1 000 mètres, long de 1 000 kilomètres et large de 60 à 70 kilomètres, jadis désertique, mais gagné maintenant par l'irrigation, forme la partie vivante du Kan-Sou (Gansu), province de 530 000 kilomètres carrés, et relie le Turkestan à la Chine proprement dite. Ce fut autrefois le pays des Yue-tche, ceux que les Européens nommèrent assez mal les Indo-Scythes, qui étaient ou non les Tokhariens de l'Antiquité et qui écrivirent au moins une grande page de l'histoire des Iraniens. Ils quittèrent le pays sous la pression des Hiong-nou vers 170 avant notre ère.

L'Afghanistan, qui couvre 650 000 kilomètres carrés, création purement politique, s'articule de part et d'autre de l'Hindou Kouch, succession de chaînes parallèles s'élevant de 5 000 à 7 000 mètres, qui naissent à l'est du réseau orographique du Pamir et du Karakorum, séparés l'un de l'autre par

les pénéplaines d'altitude (4 000 mètres) du Wakhan. Au levant, il domine l'Inde ; au septentrion, la basse plaine du Turkestan afghan (haute de 500 à 800 mètres) qui s'étend jusqu'à l'Oxus et fut, avec Bactres, cité célèbre et bien déchue, le cœur de la riche province de Bactriane ; au sud-ouest, le Sistan (Seistan) est une cuvette basse, aride, étouffante, jadis fertilisée par les travaux d'irrigation du fleuve Hilmand mais que les hommes se sont acharnés à ruiner et qui semble frappée de mort. Au couchant, les monts se font moins élevés et le pays ressemble de plus en plus au plateau iranien dont il forme la suite naturelle.

L'Iran contemporain couvre 1 648 000 kilomètres carrés. C'est essentiellement un haut plateau oscillant entre 1 000 et 1 500 mètres d'altitude ; une région non pas plate, mais hérissée de montagnes et creusée de dépressions. Au nord, l'Elbourz s'étend d'ouest en est, du massif oriental du Caucase et de l'Ararat aux monts du Khorassan, moins élevés (point culminant à 3 350 mètres), en un arc de cercle bordant la Caspienne (point culminant : Demavend, 5 605 mètres). Son flanc nord, abondamment arrosé, est couvert de forêts. Les eaux ruissellent dans un liséré côtier d'une vingtaine de kilomètres de large, étouffant, humide, parfois submergé au printemps, presque toujours encombré d'étangs et de marécages, qui constitue un univers singulier, inconnu par ailleurs dans le monde iranien. À l'ouest se déploie le Zagros, qui ferme la plaine mésopotamienne et s'étend sur quelque 1 800 kilomètres. C'est un massif large de 250 kilomètres, qui peut s'élever au-dessus de 4 500 mètres, entrecoupé de profondes vallées et qui, lorsqu'il a atteint le golfe Persique, se poursuit en direction de l'est jusqu'au Baloutchistan, en affectant davantage l'aspect d'un liséré côtier. Toutes ces régions occidentales constituent des provinces ayant chacune leur personnalité et leur histoire. C'est, entre le Zagros et l'Elbourz, l'Irak Adjemi (l'Irak persan), qui correspond à peu près à l'ancien pays des Mèdes ; dans tout le nord-ouest, l'Azerbaïdjan, qui se prolonge au sud par le Kurdistan, le Luristan et enfin le Khuzistan, l'antique Susiane, large plaine qui relève déjà de la Mésopotamie.

Le centre du pays, aride et nu, est constitué dans sa quasi-totalité de hautes terres (environ 1 000 mètres), zébrées de chaînes montagneuses et percées de fosses profondes (300 mètres). Le Decht-i Kevir, qui s'abaisse jusqu'à 600 mètres et le Decht-i Lut, qui peut descendre encore plus bas, à

quelque 300 mètres, sont deux grands déserts, souvent couverts de sel. La cuvette du Sistan iranien ne diffère pas de son homonyme afghan.

Fleuves et irrigation

Si les steppes au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne sont parcourues par de grands et puissants fleuves, l'Oural, la Volga, le Don, le Dniepr, le Dniestr, le Danube, qui se jettent en elles ; si les régions les plus septentrionales donnent naissance à d'autres fleuves géants, l'Ienisseï, l'Irtych, qui descendent vers le pôle ; si le Turkestan est encore bien arrosé par le Syr-Darya (l'ancien Iaxarte) et l'Amu-Darya (l'ancien Oxus), par le Tchou qui alimente l'Issiq Köl, par l'Ili qui se déverse dans le lac Baïkal, par le Tarim du Takla-Makan, par le Zeravchan de la Sogdiane, cela ne doit pas faire illusion : dans l'ensemble et surtout sur le plateau iranien, l'eau fait toujours cruellement défaut. Presque partout, la sécheresse calcine les terres et interdit toute végétation hors des vallées fluviales et des piémonts. En bien des lieux, les pluies sont rares. Au Kan-Sou occidental, les précipitations ne dépassent pas ou guère les 100 millimètres par an ; au Sistan, au Sin-kiang, les 200 millimètres ; en Iran, elles tombent de même à 200 millimètres dans les sites du piémont où se trouvent la plupart des villes, et au-dessous de 100 millimètres dans les parties centrales des cuvettes. En revanche, sur les rives de la Caspienne, à Recht par exemple, elles atteignent 1 300 millimètres.

Quelque 60 % des terres cultivables de l'Iran dépendent de l'irrigation. Depuis toujours des barrages existent, mais, plus qu'à eux, elles doivent leur fertilité aux canaux souterrains, les *qanat*, creusés dès l'Antiquité. Le mot *qanat* dérivant de l'assyrien *kanu*, nous sommes enclins à penser que ceux-ci remontent aux Mésopotamiens ; mais si les Iraniens n'en furent pas les inventeurs, ils les ont admirablement exploités pendant plus de deux mille cinq cents ans et continuent à le faire. Leur réseau, immense, parcourt le plateau et, dans une moindre mesure, toutes les terres de la Syrie à l'Afghanistan. Il reste aussi efficace de nos jours que naguère et jadis. La technique n'a jamais été surpassée et a été empruntée un peu partout en zones sèches. On la retrouve jusqu'au Maghreb avec les *khottaras* et les *fogarras*, et elle étonne encore la science moderne. Le *qanat* est donc un

canal souterrain qui part des nappes d'eau situées au pied des montagnes, à une profondeur pouvant atteindre plusieurs centaines de mètres, et les détourne de leur écoulement naturel pour les conduire, parfois à plus de 100 kilomètres de distance, jusqu'au lieu d'utilisation sans que l'évaporation ait réduit leur débit. On ne peut qu'admirer l'ingéniosité du procédé, la science du constructeur qui doit donner une pente légère à son conduit quelquefois profond de 10, 20, 30 mètres, et percer à une distance de 20 ou 30 mètres les uns des autres des trous d'aération qui servent aussi à son entretien. Les Iraniens disent volontiers que les *qanat* sont le « douaire de Fatimah » (la fille du Prophète) et, avant l'islam, on les associait à la grande déesse Anahita. Il n'est pas indifférent, pour l'historien des mentalités et des religions, de constater ces liens qui unissent la femme et l'eau.

VOIE DE PASSAGE

Les terres sur lesquelles les Iraniens se sont installés pour un temps ou pour y demeurer séparent les mondes sibérien, chinois, indien, mésopotamien, méditerranéen, et simultanément les mettent en relation. Sauf à prendre la mer, il n'y avait nul chemin qui les évitât et, dès les temps les plus anciens, elles furent abondamment fréquentées. On demeure pantois quand on constate la parenté qui existe entre les arts du moyen Ienisseï sibérien et ceux de l'Ukraine plus de mille ans avant notre ère ! Pendant des millénaires, ces terres ne furent pas seulement parcourues par des hordes d'envahisseurs, mais aussi par des caravanes portant produits bruts et objets manufacturés, des caravanes immenses, de cinq cents chameaux et quatre cents hommes, dit-on un jour, de trois mille chameaux et cinq mille hommes, dit-on un autre jour.

La steppe est une grande route, somme toute relativement aisée à parcourir. Rien n'y arrête vraiment les hommes. Il n'y a pas ces États puissants ou misérables qui ferment des frontières, qui rançonnent ou font payer cher les droits de passage. Il n'y a pas ces zones cultivées où il est interdit de s'arrêter pour faire brouter les bêtes, pour dresser les camps. Les habitants, en majorité nomades et souvent transporteurs des marchandises, sont éparpillés sur des distances énormes et point trop gênants. Il suffit au voyageur de supporter de dures conditions climatiques (auxquelles il est

d'ailleurs habitué, puisque ce sont celles de sa vie quotidienne), de souffrir quand il faut franchir des fleuves, des déserts arides et surtout des montagnes – mais elles ne font barrière qu'en certains endroits. Le sol est plat. Il tient bien sous les pieds. Il dégage l'horizon, ce qui permet de s'orienter sans risque d'erreur et de voir surgir un éventuel danger. Presque partout, les herbes abondantes sont là qui permettent aux chameaux, aux chevaux, aux bœufs de trouver leur nourriture, et l'eau n'y est pas trop rare.

D'où venaient les envahisseurs ? On croirait de nulle part, mais ils étaient issus du nord, de l'est, de la Sibérie peut-être, du monde de la steppe elle-même, sorte d'inépuisable réservoir d'humains. On croit rêver. Le fait est là : sans cesse tout au long des siècles, de la nuit des temps jusqu'au moins le XIIIe siècle de notre ère, il se déversa sur l'Occident des populations entières venues d'Orient.

D'où venaient les marchandises ? D'Occident ? Peut-être, mais nous n'en savons trop rien, nous étant plus intéressés à ses importations qu'à ses exportations. Du Grand Nord ? Oui : musc, fourrures, or et fer de l'Altaï... Elles suivaient une route qui descendait vers le sud-ouest sans rencontrer d'autres obstacles que celui de cet Altaï ferrugineux. De Chine ? Certainement : soie, porcelaines... Elles quittaient l'empire du Milieu soit par la même route que celle venant de Mongolie qu'elle rejoignait au-delà du Gobi, soit de X'ian (Si-ngan fou), proche de la riche vallée du Hoang-ho, remontaient le long couloir du Kan-sou, contournaient le bassin du Tarim par ce qu'un Allemand a nommé la route de la Soie, expression qui a fait étrangement fortune – la soie n'étant pas le seul produit à être acheminé, les « caravanes » qui pouvaient y passer ne dépassant pas une vingtaine d'hommes et quelques animaux –, ou, plus vraisemblablement, de Turfan, elles gagnaient la Dzoungarie pour retrouver la steppe. Des Indes ? Bien sûr : ivoires, épices... Elles devaient alors franchir les hauts sommets himalayens ou ceux de l'Hindou Kouch ; c'était dur, mais il fallait bien s'y résoudre.

Toutes ces voies se rejoignaient dans les provinces de Bactriane, de Sogdiane, de Choresmie (Khwarezm), et butaient sur l'immense étendue de la Caspienne qu'elles devaient contourner. Elles pouvaient le faire par son septentrion, mais la plaine très basse était éprouvante tant qu'on n'avait pas atteint l'Oural et la Volga, et c'était allonger le chemin. Elles préféraient

passer par le plateau iranien : la distance était moindre, celui-ci était plus hospitalier, à proximité des grandes terres de civilisation du Croissant fertile, et il était devenu lui-même, assez tôt, l'un des centres économiques, politiques et culturels du monde. Du Khorassan, les régions des actuelles villes de Merv et de Nichapur, on gagnait l'Elbourz qu'on longeait jusqu'à Rey, près de la moderne Téhéran. De là, on atteignait facilement le golfe Persique et ses ports, la Mésopotamie et ses fleuves, avec un peu plus de peine, en passant par les monts d'Azerbaïdjan, d'Arménie, de Kurdistan, l'Anatolie orientale, où l'on avait liberté de se rendre à Trébizonde sur la mer Noire ou aux ports de la Méditerranée, ou de continuer tout droit en direction de l'Égée, des pays grecs, de l'Empire romain, du Bosphore et de Constantinople.

Pendant deux millénaires, depuis le Ve siècle av. J.-C., peut-être depuis le VIIe ou le VIIIe siècle, jusqu'au début du XVIe siècle de notre ère où les grandes expéditions maritimes amenèrent la découverte de l'Amérique et l'ouverture aux Européens de la route par le cap de Bonne-Espérance, les Iraniens contrôlèrent totalité ou partie du commerce intercontinental.

CHAPITRE II

La genèse du VIIe siècle

Le VIIe siècle, si important pour l'histoire du Proche-Orient, pour celle du monde iranien dont il voit la montée en puissance et pour l'histoire universelle puisqu'il amène la destruction de trois grands empires – ceux de l'Élam, de l'Ourartou et de l'Assyrie –, les raids fabuleux des Cimmériens et des Scythes, l'essor des Mèdes, la formation des Perses à la veille de créer le premier grand empire universel, ce siècle demeure entouré de brouillards et la plupart des événements qui le marquent avant ses deux dernières décennies paraissent situés au hasard par les sources et par les historiens, parfois avec une incertitude de vingt ans et plus. Les documents qui nous le font connaître sont, il est vrai, en nombre limité et souvent contradictoires. Nos sources principales sont Hérodote, très prolixe, et les textes assyriens, assez difficiles. L'archéologie est relativement pauvre. Quant à la Bible, sauf lorsqu'elle mentionne quelques noms, elle demeure vague, plus phraseuse que précise, ses datations sont plus que rares et ses commentateurs ont bien du mal à identifier ces « Peuples du Nord » dont elle parle si souvent, certains voyant en eux les Mésopotamiens, d'autres des Iraniens. Faut-il d'ailleurs accepter ses déclarations sans réserve ?

LES PUISSANCES DU VIIe SIÈCLE

En Mésopotamie, le second Empire assyrien, après s'être lancé dans une grande entreprise de conquêtes sous Assurnazirpal (883-859) et Salmanazar III (859-824), après avoir imposé sa domination en Syrie et, à partir de 836, s'être heurté aux Iraniens installés sur le plateau d'Iran, a traversé une longue époque de crise entre 827 et 746. Des révoltes incessantes de villes qui défendaient leurs privilèges et de grands seigneurs orgueilleux l'ont

affaibli et c'est tout juste s'il a réussi à conserver sa suprématie en Syrie et à contenir les ambitions d'une autre grande puissance, celle d'Ourartou (781-774). Il s'est ensuite redressé sous Taghlatphalasar III (Toukoulti-epil-Eshara, 746-727), souverain ferme et impitoyable, qui n'a pas cessé d'annexer ses protectorats, de déporter les peuples, qui a chassé Ourartou du couloir syrien (743), pris Damas (732), soumis les cités araméennes de basse Mésopotamie, puis s'est fait roi à Babylone (728). L'essor s'est poursuivi, parmi bien des difficultés, sous Sargon II (722-705), sous Sennachérib (705-680) et sous Assarhaddon (680-669), qui ont réunifié tout le bassin des deux fleuves en prenant et reprenant Babylone (710-709, 703), et finalement en la détruisant (689). Ils se sont étendus vers l'ouest, où ils ont enlevé notamment la capitale du royaume d'Israël, Samarie (721), comme vers l'est, où ils ont obligé les Iraniens installés dans la partie occidentale du plateau à payer tribut. Ils ont arrêté enfin les Cimmériens et les Scythes (v. 680-670). Beaucoup de sang fut versé, bien des gens furent réduits en esclavage, et de plus nombreux encore déportés. Le déplacement des populations, leur éparpillement aux quatre coins de l'Empire étaient choses courantes, systématiques. Cruels, ils furent aussi bénéfiques, car ils mirent en contact des hommes qui s'ignoraient, élargirent la vision de chacun, divulguèrent des modes de penser, des langues, des techniques. Ils permirent ainsi aux Araméens de répandre leur langue et de lui donner une audience internationale, aux Iraniens de proposer au monde leurs visions religieuses. Qui peut mesurer les influences que purent exercer sur le monde sémitique, avec lequel l'Iran se trouvait pour la première fois en relation directe, les 65 000 Mèdes que Taghlatphalasar aurait installés en divers lieux, et celles que subirent presque certainement les Israélites dont Sargon, après la prise de Samarie, dans une inscription, se vante de la déportation ? « Je déportai, dit-il, 27 290 personnes [...]. Je les fis demeurer ailleurs. » Où ? En Mésopotamie, certes, mais aussi au pied du Zagros. Plus d'un siècle avant la prise de Jérusalem, des Juifs se trouvaient insérés dans la civilisation mésopotamienne qui les avait déjà si largement marqués et, du même coup, entraient en contact étroit avec une autre, encore inconnue, celle de l'Iran, qui les marquerait tout autant. Ajoutons, car la chose est d'importance, que Samarie reçut en échange un ramassis de gens amenés de partout. Ils introduisirent en Terre sainte des idoles et des mœurs inconnues,

et formèrent cette race de Samaritains exécrée par les Juifs jusqu'au temps du Christ.

L'Assyrie atteint son apogée sous Assourbanipal (669-v. 627) quand celui-ci conquiert l'Élam – vieux royaume habité par un peuple asianique, ni sémite ni indo-européen, relevant peut-être de la famille linguistique dite caucasienne – et détruit sa capitale, Suse (v. 646), puis annexe les terres qu'il possède dans le Zagros, et tous les pays du Croissant fertile. Elle brille alors de tout son éclat. Elle domine directement ou par l'intermédiaire de protectorats sur tous ses voisins ; elle intervient en Égypte, dont elle conquiert une première fois le delta en 671 (pour une courte année), où elle revient, détruit Thèbes, oblige Pharaon à se soumettre pendant dix ans (667-657). En tout, elle affirme sa puissance et sa culture. Ses architectes construisent partout et Khorsabad, ville palatiale, donne la preuve de leur grandeur avec ses salles gigantesques et ses 6 000 mètres carrés de bas-reliefs. Ses savants et ses lettrés abondent dont les œuvres – des milliers de tablettes – constituent la grande bibliothèque royale. Elle entretient sans doute, directement ou par peuples interposés, des relations avec le monde entier, qu'elle le connaisse ou l'ignore, puisque, bien longtemps avant la prétendue ouverture de la route de la Soie fixée par les Chinois au voyage de Tchang K'ien en 138-126, le précieux textile y fait son apparition. Rendons-lui justice ! Oui, c'est, pour elle et pour le monde qu'elle ensemence, une grande époque. On l'oubliera pour ne plus se souvenir que de l'orgueil insensé de ses souverains, que de leurs cruautés inouïes et dont ils se flattent, qui sont à la mesure de son empire, mais, en dernière analyse, peut-être pas plus grandes que celles de leurs contemporains vivant sous d'autres régimes. Sa chute est pourtant tout proche. Elle surviendra avant que le siècle ne s'achève, en 612.

La Mésopotamie jettera alors un dernier feu, l'un de ceux dont la lueur nous provient encore, avec Babylone et Nabuchodonosor. La vieille et glorieuse cité n'avait pas supporté sa vassalité. Elle n'avait jamais cessé de se révolter. L'Assyrie crut habile d'en donner le gouvernement à un frère du roi de Ninive. Elle le donnait à celui qui allait amener sa chute. Nabopalasar (626-605), plus que les Mèdes, portera à l'Assyrie le coup de grâce.

Au nord et à l'ouest de la Mésopotamie, l'Empire hittite a disparu au début du xe siècle et ses successeurs qu'on nomme néo-Hittites ne font pas

grande figure. À la lisière occidentale du plateau iranien, deux petits États se partagent le pays : Ellipi, dans la région de Kermanchah, et Manna, au sud du lac d'Urmiya, de fondation récente. Ils voisinent avec la deuxième grande puissance du Proche-Orient, celle qu'avec les Assyriens nous nommons Ourartou, déformation d'Ararat, le mont de l'arche de Noé, mais qui s'appelle elle-même Naïri. C'est un pays essentiellement agricole qui s'étend autour du lac de Van, dans l'actuelle Turquie orientale. Son premier souverain connu, peut-être le premier de tous, car l'Empire s'est fondé au IXe siècle, est un certain Arane, adversaire depuis 857 des Assyriens et qui essaie de les prendre à revers soit en s'installant dans la région du lac d'Urmiya où vivent les Mèdes, soit en s'alliant avec le royaume de Manna (781-774). Les invasions de nomades iraniens auxquelles Ourartou sera confronté l'affaibliront tant qu'il ne pourra guère offrir de résistance à Sargon II (722-705), qui battra sévèrement le roi Rusas Ier en 714 ou un peu avant. Cette défaite précédera de peu sa fin. Après quelques opérations militaires, il se montrera incapable de faire face à ses adversaires et disparaîtra au début du VIe siècle. Les terres ourartéennes deviendront le pays des Haïks, le royaume de Hayasta, qu'à la suite des Perses nous nommons respectivement Arméniens et Arménie, un peuple et un pays qu'on ne connaît guère alors que depuis une centaine d'années, un sol qui couvre quelque 300 000 kilomètres carrés, des hommes qui sont nés d'un mélange d'autochtones et de Thraco-Phrygiens et qui parlent une langue indo-européenne ne pouvant se rattacher à aucune autre. On sait quelle longue histoire, souvent glorieuse, plus souvent encore douloureuse, les attend.

Plus à l'ouest, en Anatolie, la principale puissance est la Lydie qui rayonne de sa capitale, Sardes, et rayonnera plus encore quand les puissants Phrygiens seront détruits par les Cimmériens (début du VIIe siècle) et qu'elle les annexera. Les Mermnades, le « clan des faucons », qui la dirigent ont été fondés aux alentours de 687 par Gygès, personnage dont la légende s'est emparée : il n'est pas moins de quatre récits différents qui narrent son avènement, comment il remplaça son prédécesseur et maître, Candaule – récits signés de Platon, Plutarque, Nicolas de Damas et Hérodote, et tous aussi immoraux les uns que les autres. On racontait aussi comment il possédait un anneau qui le rendait invisible. On était intarissable sur sa

fortune. Le nom de son ultime descendant, Crésus (561-547), est encore pour nous synonyme de richesse. Il est vrai que, les premiers, vers 680, les Lydiens avaient frappé monnaie pour remplacer le troc millénaire. La Lydie était parvenue à asseoir sa domination sur les très prospères villes grecques de l'Ionie qui formaient la Dodécapole, Éphèse, Smyrne, Colophon, Priène, Phocée, Milet et six autres, à l'époque où justement elles avaient commencé un vaste mouvement d'expansion coloniale. Leurs marins, surtout ceux de Milet, sillonnaient la Méditerranée et, ce qui intéresse plus notre sujet, la mer Noire que l'on nommait alors le Pont-Euxin, et fondaient sur ses rives septentrionales ou méridionales de nombreux comptoirs, voire des villes. C'est un étonnant, fascinant et fructueux spectacle dans ce Ier millénaire avant notre ère que la rencontre de ces vagabonds des mers et de ces vagabonds des terres que sont les nomades iraniens. Nous le retrouverons.

Les invasions cimmériennes

Considérées dans une perspective globale, les invasions des Cimmériens, comme un peu plus tard celles des Scythes ne sont que le prolongement des invasions iraniennes qui avaient lieu depuis plusieurs siècles. Les Cimmériens sont étroitement apparentés aux Scythes ou peut-être un groupe de Scythes. Ils vivaient au nord du Caucase, depuis longtemps sans doute si leur reviennent bien les trésors de Borodino et de Chtetkovo (v. 1300-1100) trouvés entre le bas Danube et le bas Dniepr, les fonderies de bronze de Nikolaiev sur le Boug (v. 1100), les kourganes de Piatigorsk sur le Terek (v. 1200) et de Pokrovsk entre Samarra et Saratov, le trésor de Podgortsa, au sud de Kiev (v. 800). Ils s'étaient peut-être déjà infiltrés au Proche-Orient en diverses occasions. Il n'est rien d'impossible à ce que certains d'entre eux aient servi comme mercenaires dans les armées assyriennes, ourartéennes et autres, qui toutes manquaient cruellement de chevaux qu'eux-mêmes possédaient en masse. Maintes petites principautés iraniennes du Zagros procureront cavalerie et charrerie à Ninive jusqu'à ses dernières heures ; et les nomades resteront des mercenaires de profession jusque dans notre Moyen Âge : on les retrouvera dans le monde musulman sous le nom de *mamelouk* ou de *ghulam.*

Quoi qu'il en soit de ce passé, il s'avère que les Cimmériens furent assaillis par les Scythes et fuirent devant eux. Tandis que quelques-uns allaient s'installer en Hongrie, les autres franchirent le Caucase entre 750 et 700. Ils arrivèrent dans un pays qui n'était pas pour eux étranger, les Iraniens du nord-ouest du plateau, les Mèdes, étant leurs assez proches parents, des alliés naturels. Ils parlaient presque la même langue ; ils partageaient avec eux et croyances religieuses et panthéon, le plus archaïque que nous découvrions chez des Iraniens, un panthéon d'où émerge peut-être déjà la grande triade de Zurvan et de ses fils Ahura Mazda, dieu du bien, et Ahriman, dieu du mal, si c'est bien elle qu'on peut lire sur une plaque d'argent des VIIIe-VIIe siècles conservée au musée de Cincinnati. Avec les Mèdes ou seuls, ils attaquèrent Ourartou, vainquirent son roi Rusas Ier (ou Rusa) vers 722-714, ce dont des espions assyriens s'empressèrent d'informer leur roi. Enhardis par leur succès, ils pensèrent pouvoir venir à bout de l'Assyrie. Ils se jetèrent sur elle en 679 et Assarhaddon (680-669) annonça fièrement leur défaite. Avaient-ils présumé de leurs forces ? Ils avaient surtout été victimes de leur désunion, puisqu'en cette même année 679 les Assyriens évoquent dans leurs Annales des Cimmériens qui sont à leur solde. La barrière que l'Assyrie dresse devant eux les amène à porter ailleurs leurs pas. Il est très vraisemblable qu'une fraction des leurs descend dans le Zagros et s'installe dans ses vallées. L'Histoire connaît ceux qui la constituent sous le nom de Lur (Lour) et leur pays sous celui de Louristan. L'autre fraction part vers l'ouest, accompagnée de l'ennemi de la veille, Rusas II (680-645), devenu ami ou auxiliaire (676), pénètre en Anatolie, attaque et vainc d'emblée le roi de Phrygie Midas (738-676 ?), qui n'est peut-être pas celui aux « oreilles d'âne », et qui, désespéré, se donne la mort. Elle erre ensuite dans la péninsule, la ravageant plus ou moins, mais sans attaquer les cités grecques, et finit par se heurter à la Lydie. À une date qui est controversée, mais que nous fixerons sous réserve à 644, Gygès, qui a pourtant appelé Ninive à son secours, est vaincu et tué.

Hérodote raconte que les Cimmériens ont franchi le Caucase poursuivis par les Scythes. Disons plutôt que les Scythes se sont engouffrés à leur suite dans la brèche qu'ils avaient ouverte et que ce n'est que plus tard qu'ils entreront en conflit avec eux en Asie Mineure et les vaincront (v. 638 ?). Finalement, les Cimmériens seront expulsés ou anéantis au début du

VIe siècle par un successeur de Gygès, Alyatte (v. 610-561). On ne peut pas décider s'il en resta ou non quelques éléments, ou si ceux dont on parle sont plutôt les Lur. Ils feront encore frémir si c'est bien eux qu'évoque Jérémie « la première année de Nabuchodonosor », donc en 605 (XXV, 35), quand il mentionne les Zimri, inconnus par ailleurs, et qui pourraient être les Gimri, comme les cunéiformes nomment les Cimmériens. Leur seul souvenir dans l'onomastique est le nom de la Crimée, terre où ils avaient vécu longtemps. Mais si les Lur relèvent bien d'eux, ils ont laissé un plus riche héritage.

L'art du Luristan a été progressivement mis au jour à partir de 1928 dans des nécropoles mégalithiques et dans quelques sanctuaires du Zagros, au sud de la ville de Kermanchah, et est manifestement celui de cavaliers nomades. Il est constitué par des milliers d'objets en bronze et en fer, à la fois très symboliques et marqués par un profond sentiment religieux. Les symboles s'expriment par des représentations omniprésentes d'animaux, la religiosité par des statuettes d'orants les bras levés, les mains tournées en avant dans un geste d'offrande, et des femmes tendant leurs bras dans des manifestations de désespoir, sans doute ces pleureuses qui devaient être rituelles dans l'ancienne religion des Iraniens et auxquelles s'en prendra le mazdéisme. Cette production, comme l'absence de tout vestige d'habitations, indique que la préoccupation de ses créateurs était essentiellement funéraire, c'est-à-dire tournée vers l'au-delà – ce qui caractérisera tant l'art scythe que la religion mazdéenne, et semble bien être un trait essentiel du génie iranien primitif.

LES INVASIONS SCYTHES

L'histoire des Scythes au Proche-Orient est encore plus confuse que celle des Cimmériens. Le nom « Scythe » a été pris dans un sens très général pour désigner tous les peuples nomades de la steppe allant du Danube ou du Don jusqu'à l'Extrême-Orient, et ce nonobstant l'emploi de maints autres ethniques tout aussi imprécis. Au sens strict, celui que retient la science, il désigne les seuls occupants des régions comprises entre le Danube et le Don que les Grecs nomment *Skytos*, les Assyriens *Achkouzaï* ou *Ichkans*, et les Hébreux *Achkenaze*. Cette dernière forme est particulièrement intéressante parce qu'elle a fait fortune et prouve le souvenir que les Scythes ont laissé

dans des régions où ils n'ont pourtant fait que passer brièvement. On sait que *Achkenaze*, après avoir désigné l'Allemagne, en est venu à nommer une fraction des Juifs eux-mêmes, ceux qui vivent à l'Est, par opposition aux Séfarades, les Juifs espagnols, dont le nom, quant à lui, dérive de Sardes.

Quand les Scythes sont-ils arrivés en Europe méridionale ? Peut-être au XIIe siècle, peut-être seulement au VIIIe siècle. Ils sont connus depuis des temps anciens puisqu'on les trouve mentionnés dans l'*Odyssée*, où leur pays est celui dans lequel s'égarent les Argonautes, et dans la Genèse, qui fait d'eux des enfants de Gimer, ancêtre éponyme des Cimmériens, lui-même fils de Japhet, comme les Mèdes (X, 3). À leur orient immédiat, entre Don et Volga, vivent les Sauromates, très proches d'eux et qui le deviendront de plus en plus au fil des siècles en subissant leur influence – à ne pas confondre, malgré la ressemblance des noms, avec les Sarmates qui ne surgiront qu'au IIIe siècle –, et qui ne sont que l'avant-garde d'une masse d'iranophones nomades qui s'étend jusqu'aux confins chinois. Bien des noms apparaissent pour désigner ces derniers : Boudines de la région de Saratov, Melanchlaenes du cours supérieur du Donetz, Agripéens du sud de l'Oural ou de l'Altaï, Massagètes (« Pêcheurs ») de Sogdiane, et bien d'autres encore : Arimaspes (« Amis des chevaux ») de l'Irtych, Issedones, Alazones et autres Callipides... Quant aux Sakas ou Saces, ils vagabondent entre le Don et la Volga, et leur nom, comme celui de Scythes chez les Grecs, désignera chez les Perses tous les nomades des steppes. Très loin à l'orient vivent les Yue-tche, cantonnés sans doute alors en Dzoungarie, au Kan-sou, au sud de l'Altaï, et peut-être jusqu'en Mongolie, et qui feront beaucoup parler d'eux plus tard.

Qu'ils soient ou non à la poursuite des Cimmériens, les Scythes arrivent après eux au Proche-Orient, au VIIe siècle, certainement par les passes du Caucase, probablement aussi par l'est de la mer Caspienne, peut-être après avoir poussé des raids en Bactriane. Dans les années 670, on les trouve installés dans le royaume de Manna, au sud du lac d'Urmiya, où ils cohabitent avec les Mèdes, de même langue qu'eux, qui y habitent déjà.

Malgré tout ce qui rapproche les deux peuples et ce qui les unit en face des empires locaux, proies ou prédateurs possibles, il ne peut manquer d'éclater entre eux des conflits : les Scythes sont remuants, instables, doivent se frayer des chemins, piller pour vivre, trouver leur place, et ils ne

peuvent le faire qu'au détriment des autres. Opportunistes, ils oublient parfois la fraternité de race, l'intérêt commun, pour s'associer aux plus forts, en l'occurrence les Assyriens auxquels il leur arrive de rendre des services signalés, qui cherchent à se les concilier, voire à les acheter, dès qu'est passée l'époque où leur chef Ich Pakaï les a en vain attaqués (v. 678). L'échec de ce coup de main incita le fils d'Ich Pakaï, Partatua, à demeurer en paix avec eux, voire à les servir, quoi qu'il dût lui en coûter. Les Scythes sauveront peut-être l'Assyrie quand ils prendront en revers les Mèdes au moment où ces derniers sembleront devoir la vaincre (653). Pourtant, dans la vie quotidienne, ils durent bien s'accommoder des Mèdes, et les Mèdes d'eux, puisqu'ils firent du royaume de Manna leur base de départ pour leurs raids dans le Croissant fertile, en Syrie, jusqu'aux frontières d'Égypte, en Anatolie où nous les avons vus détruire les Cimmériens. Hérodote assure qu'ils dominèrent le Proche-Orient pendant vingt-huit ans, ce qui a paru long à certains historiens. Finalement, leur présence devint trop lourde aux Mèdes, qui décidèrent de se débarrasser d'eux. Ils invitèrent à un festin leur roi Madyès, le fils de Partatua, et ses grands, et les assassinèrent : c'est du moins la version d'Hérodote. Acceptons-la ! Il faut, en Orient, se méfier de ces banquets. Ils seront souvent sinistres, comme ceux offerts par Xerxès que racontent Hérodote encore ou le Livre d'Esther, comme celui de Balthazar ou, bien plus tard, celui d'Hérode et d'Hérodiade. On admet que ce massacre eut lieu en 625. Il se peut. Du moins les Scythes étaient-ils encore puissants vers 627, puisque Jérémie les appelle au secours contre Babylone en même temps que les Ourartéens, les Mannéens, les Mèdes (LI, 27).

Après ce massacre, les Scythes refluèrent au nord du Caucase, dans les steppes de Russie et d'Ukraine, non sans laisser sans doute sur place un certain nombre des leurs (dernier quart du VIIe siècle ou tout début du VIe siècle). Ils ramenèrent avec eux non seulement des trophées, comme on en voit dans le tumulus (kourgane) de Kelermès (première moitié du VIe siècle), mais aussi toute une culture qui jouera un rôle décisif dans la création de leur grande école artistique.

Il n'est pas certain que la tombe de Hasanlu, ville qui semble avoir été la capitale du royaume de Manna, où l'on a mis au jour une puissante enceinte et un palais à portique d'apparat qui se présente comme un prototype de

ceux des Achéménides, soit scythe plutôt que mannéenne. La tombe est la première en Iran où l'on trouve des chevaux immolés, ce qui la ferait bien apparaître comme scythe, mais ce qui impliquerait qu'il y ait eu des Scythes au nord-ouest de l'Iran quand elle a été aménagée au VIIIe siècle, voire au IXe siècle. On peut l'accepter, car rien ne dit que des Scythes, comme des Cimmériens, n'ont pas été mercenaires dans les États sédentaires. En revanche est certainement scythe le trésor de Ziwiyé, de la fin du VIIe siècle, découvert dans une cuve en bronze au sud du lac d'Urmiya en 1947. L'immolation de chevaux n'y est pas prouvée, mais elle est suggérée par la présence de mors placés sous la tête du défunt. À côté de ce qu'il sera usuel de trouver dans les mausolées scythes du VIe siècle, pectoraux, fourreaux, cuirasses, vases, on y voit des bijoux qui sont sûrement féminins, telles quatre épingles en or, vingt et une en argent et quinze en bronze, qui laissent penser que des épouses avaient été inhumées avec leurs maris. Le style des objets, mélange de traditions assyriennes, iraniennes, anatoliennes et surtout ourartéennes, est, comme à Hasanlu, très religieux. Il s'exprime notamment par des statuettes de déesses soutenant leurs seins de leurs deux mains, et l'on a dénoncé dans l'art animalier, très scythe, l'antagonisme du bien et du mal qui évoque déjà le mazdéisme. Deux sculptures me semblent particulièrement intéressantes. L'une représente un lion à deux corps et à tête unique, premier exemple connu d'un thème appelé à une grande divulgation jusque dans notre Moyen Âge occidental. L'autre montre une scène d'accouchement, motif rare, mais que l'on retrouvera au XIIIe siècle et dans la peinture arabe de l'école de Bagdad et dans la sculpture sur bois seldjoukide. La parenté n'est guère douteuse, mais on peut se demander par quel cheminement obscur elle a pu se réaliser. La même question se pose à propos des boucliers votifs, qui auraient été accrochés dans les sanctuaires surtout au Luristan, mais aussi à Ourartou. Les Assyriens écrivent que lors du pillage en 714 du temple de Musasir, proche d'Urmiya, ils en auraient pris six d'or et douze d'argent. L'information est intéressante, car elle permet de relier cette civilisation à celle des nomades de la steppe qui suspendaient leurs boucliers aux portes des yourtes et à celle des Seldjoukides qui, à la même place, sculptaient de grands disques de pierre que j'ai toujours considérés comme en étant des représentations.

Les Mèdes

Cimmériens et Scythes n'ont fait que passer sur les terres du Proche-Orient des hautes civilisations et, s'ils y ont laissé des souvenirs, ils n'y ont rien édifié. C'est à de plus anciens occupants qu'appartenait l'avenir : Perses et Mèdes. Les deux peuples, étroitement apparentés, font remonter leur monarchie à des personnages plus ou moins légendaires, Teispès (678-640 ?) pour les Perses, Déiocès (722- 675 ?) pour les Mèdes, ce qui prouve que c'est au tournant de l'an 700 qu'ils commencèrent à s'organiser. Les seconds toutefois devancèrent les premiers dans l'action, leur ouvrirent la voie et jetèrent les fondements de ce qui sera le premier grand empire de l'histoire, l'un des plus puissants, des plus importants.

Hérodote, né vers 485 et mort vers 406, relate l'histoire des Mèdes avec beaucoup de précision, mais il est loin d'être évident qu'il faille le suivre aveuglément. Non que sa bonne foi, son sérieux, doivent être mis en doute. Son information est presque toujours solide et fiable, mais il écrivait quelque deux cent cinquante ans après les faits les plus anciens qu'il relate, quelque cent ans après les plus récents, la mort d'Astyage (550), et il rendait davantage compte de ce qui était cru et publié par les Iraniens que de ce qui était réellement arrivé. Un ou deux siècles, c'est beaucoup pour la mémoire humaine, et cela permet la naissance de mythes et d'épopées. Selon Hérodote, les Mèdes, jusqu'alors dispersés et divisés en six tribus, auraient été unifiés par cet homme que nous venons d'évoquer, Déiocès (Daiakku), et qui aurait régné cinquante-trois ans, de 721 à 675. Phraorte (Fravarti), en qui l'on voit ou l'on a vu Kachtariti, lui aurait succédé pendant vingt-deux ans, de 675 à 653 (la date de sa mort est confirmée par les Assyriens) et aurait été tué lors du conflit avec les Assyriens et les Scythes. Ces derniers auraient alors établi leur domination pendant vingt-huit ans. Ensuite ou en même temps, Cyaxare aurait régné quarante ans, soit après la chute des Scythes, de 625 à 585, soit plus tôt s'il était arrivé au pouvoir sous leur domination, donc à une date se situant entre 653 et 625. Enfin, Astyage aurait accédé au trône et l'aurait conservé trente-cinq ans, de 585 à 550. Bien des événements connus ou mentionnés par ailleurs ne semblent pas pouvoir s'inscrire dans cette belle généalogie. Même l'identification qui a été faite entre le roi qu'Hérodote nomme Phraorte et le Kachtariti

(Khchathrita) des autres sources « est loin d'être une certitude » (Labat, 1961).

La promotion de Déiocès au rang de grand ancêtre permet de lui donner un rôle certain. Quand on atteint le sommet de la puissance, on ne se réfère pas à un personnage falot, même si on le pare de vertus qu'il n'a pas eues, même si la légende s'en empare. Il est difficile de nier qu'il ait été vaincu et déporté en Syrie par Sargon II (722-705) et que ce soit sous la domination assyrienne qu'il ait jeté les fondements de sa future grandeur. On admettra son talent, un talent qui lui permit de surmonter l'adversité, et on acceptera qu'il ait été l'initiateur de l'unification des tribus mèdes, et peut-être aussi, avec réserves, qu'il ait fondé Ecbatane (Hamadan), alors appelée Hangmatam, « le lieu de réunion », ville admirablement située, à 1 800 mètres d'altitude, sur la principale voie menant du plateau à la Mésopotamie et, par suite, susceptible d'arrêter les invasions ou les raids que les Assyriens menèrent dès 782-772 par pur expansionnisme et de laisser ouverte la voie commerciale avec l'Orient lointain. Mais on ne lui accordera pas tout de ce qui doit revenir à ses successeurs et on n'oubliera pas que les Annales assyriennes ne le traitent pas de roi, mais de « gouverneur au pays des Mèdes ». L'unification des Mèdes et sans doute en même temps d'autres peuples iraniens du plateau, dont les Perses, réalisée en partie par la force, en partie parce que tous visaient à se défendre contre leurs puissants voisins mésopotamiens, eut lieu ultérieurement, sous le règne de Kachtariti (Phraorte ?), voire sous celui de Cyaxare, peut-être lors de l'insurrection générale qui éclata en 673 contre l'Assyrie, peut-être plus tard entre 653 et 633. Remarquons d'ailleurs que cette unification n'empêchait pas les tribus et les villes de conserver une certaine autonomie, puisque Jérémie écrivit encore dans les dernières années du siècle : « Convoquez contre [Babylone] les royaumes d'Ararat, de Menna, d'Ashkenaze [...], les nations et les rois de Médie, ses gouverneurs et tous ses lieutenants, ainsi que tout le pays qu'elle domine » (LI, 27).

C'était uniquement pour lutter contre les puissances que les Iraniens s'alliaient en une sorte de confédération assez semblable à celles que l'on rencontrera si souvent chez les nomades et qui seront plus tard à l'origine des empires des steppes. Tous d'ailleurs n'y adhéraient pas, loin de là, puisque, l'année même du soulèvement contre Ninive, un texte de Nimrud

fait connaître les ouvertures d'Assarhaddon au prince mède Ramateia en vue d'une alliance. Quant aux Scythes, loin de se rallier aux insurgés, comme nous l'avons déjà dit et allons le redire, ils se rangèrent du côté de l'Assyrie, et la sauvèrent – provisoirement – en volant à son secours et en l'aidant à vaincre les Mèdes (653).

On reconnaît en général à Kachtariti le mérite d'avoir compris que les hordes étaient incapables de venir à bout d'un grand pays sédentaire, agricole et urbain, et qu'il devait se doter d'une armée régulière de fantassins et d'hommes du génie, organisée sur le modèle de celles des grandes monarchies, et de s'en être donné les moyens. Cela n'empêche pas certains analystes de se demander si le Khchathrita des sources assyriennes (Phraorte, Fravatari) a bien été le héros de cette insurrection ou s'il fut seulement l'un de ses chefs locaux turbulents et ambitieux comme on en connaît bien d'autres au temps d'Assarhaddon. Et cela n'empêcha pas non plus les Mèdes de subir de sérieux revers dans une lutte inégale et qui paraissait sans espoir, notamment la défaite que mentionnent les textes assyriens en 653 et où Phraorte aurait trouvé la mort.

La révolte des Iraniens n'était qu'une parmi bien d'autres qui ne cessaient de secouer l'Assyrie, dont les vassaux ne supportaient pas la dictature. Elles éclataient depuis longtemps, on pourrait presque dire sans arrêt, mais elles paraissent plus nombreuses et mieux organisées dans la seconde moitié du VIIe siècle. Peut-être est-ce seulement parce que nous sortons des brumes, que les documents deviennent plus précis, les datations enfin sûres, peut-être parce que les événements se font de plus en plus importants, de plus en plus dramatiques. C'est l'époque où Jérémie prophétise : « Voici qu'un peuple arrive du Nord, une grande nation, des rois nombreux. Ils se lèvent des confins de la terre. Ils tirent à l'arc et au javelot [...]. Ils sont montés sur des chevaux » (L, 41-42).

La fondation de l'Empire mède

La révolte qui va être décisive part de Babylone qui, férue de son passé, n'a jamais accepté sa situation subalterne et qui en a été si souvent châtiée. Pourra-t-elle cette fois triompher ? La ville cherche des alliés. Il n'en peut pas manquer. Les Mèdes hésitent quelque temps à choisir leur camp, car il

est dangereux, ils le savent, de guerroyer en Mésopotamie, puis se décident. Ils rejoindront l'insurrection, et leur poids est devenu tel qu'il sera suffisant. Ils fiancent une petite fille de leur roi, Amytis, à Nabuchodonosor, prince héritier de Babylone, et cette union matrimoniale scelle l'alliance, comme si souvent les mariages le font (616). Aussitôt on attaque, et l'offensive cette fois réussit. Dès 615, Kirkuk (Arrapha) est prise ; en 614, Assur ; en 612, Ninive. Babyloniens et Mèdes détruisent cette dernière si complètement que, vingt-cinq siècles durant, on ignorera son emplacement. Deux ans après, les derniers Assyriens sont définitivement éliminés et leur roi se donne la mort en se jetant dans les flammes. Une grande page se ferme. La Bible peut être satisfaite. Ses imprécations prophétiques sont comblées. Que n'avait-elle répété, sous une forme ou sous une autre : « Malheur à la ville de sang, toute pleine de mensonges, de haines [...]. Je ferai voir aux nations ta nudité, aux royaumes ton ignominie » (Nahum, III, 1). Mais les Juifs n'y gagneront rien. Babylone leur sera fatale, alors que l'Assyrie s'était contentée de les assujettir.

Une autre page s'ouvre. C'est une grande époque, pour la vieille métropole mésopotamienne et la dynastie dite chaldéenne, que celle du règne de Nabuchodonosor (604-562). Elle va faire plus pour sa gloire que les millénaires passés. Elle sera brève, mais elle donnera à la vieille civilisation des deux fleuves, déjà si riche, un dernier éclat. Au coucher, le soleil ne brille-t-il pas de ses plus beaux feux ?

Les vainqueurs se partagent les dépouilles du vaincu. Toute la vallée du Tigre et de l'Euphrate revient à Nabuchodonosor, les régions du nord et de l'ouest à Cyaxare : les Mèdes sont maîtres de l'Élam, de l'Arménie, l'ancienne Ourartou, qui sera satrapie de 612 à 549, de l'Anatolie orientale, sans doute déjà de tout l'Iran dont ils ont fait antérieurement ou dont ils achèvent de faire la conquête : depuis longtemps déjà, la tribu des Mages entretient des rapports suivis avec la Sogdiane et le mazdéisme progresse. La Syrie, en revanche, leur échappe. Nabuchodonosor entend y régner en maître. Les Phéniciens l'attirent avec leur prodigieux commerce méditerranéen, mais il est des royaumes peu dociles. Juda en fait partie. Il faut le châtier. L'Assyrien marche sur Jérusalem. Siège terrible ! « Toute sa population gémit. Ils cherchent du pain. Ils donnent leurs trésors contre de la nourriture afin de reprendre vie [...]. Les enfants exhalent leur âme sur le

sein de leur mère [...]. Dans les rues sont couchés jeunes hommes et vieillards [...]. Les mains des femmes compatissantes ont fait cuire leurs enfants qui sont devenus leur nourriture » (Lamentations, I, 11 ; II, 12 ; IV, 10). C'est l'horreur absolue, une horreur qu'on aimerait ne pas admettre au sein du peuple de Iahvé. Nabuchodonosor prend la ville en 597 et déporte l'élite de sa population, le roi, le grand prophète Zacharie. Jérémie préfère s'enfuir et va se réfugier en Égypte. Puis, comme le gouverneur qu'il a mis en place le trahit, le Babylonien revient. En 587, il entre à nouveau dans la cité sainte, la détruit, rase son Temple, déporte encore. C'est un autre grand moment, tout aussi important que celui qui a vu la chute de Ninive. L'histoire d'Israël finit. Celle des Juifs commence.

Ils pleureront en exil, les Juifs, avec des chants magnifiques : « Si jamais je t'oublie, Jérusalem... » Nous exprimons encore notre deuil avec les mots qu'ils trouvèrent : « *De profundis clamavi ad te Domine...* » Ils ne gémiront pas tous. Il y en aura parmi eux qui sauront tirer parti du désastre, qui en terre étrangère sauront déployer leur génie, trouver leur place. Nous en verrons plus tard occuper de hauts postes dans l'Empire babylonien et, plus encore, dans l'Empire perse. Évidemment, l'influence exercée par la Mésopotamie sur les Hébreux ne débuta pas avec la déportation. Depuis trop longtemps, les Juifs étaient en rapport avec elle, ils en avaient été vassaux, et la civilisation assyrienne était trop puissante pour qu'ils n'en aient pas été marqués. Mais la cohabitation des exilés et des Mésopotamiens renforça la pression culturelle de ces derniers en même temps que commençait à s'affirmer celle de l'Iran. On distingue plus qu'une évolution de la pensée dans les textes bibliques post-exiliques.

Installés en Anatolie, les Mèdes sont les voisins et par conséquent les ennemis du royaume de Lydie, « un grand empire », comme le désignera plus tard l'oracle de Delphes. Celui-ci, après le raid cimmérien et la mort de Gygès, s'était reconstitué et avait retrouvé puissance et richesse sous ses successeurs, Ardys, Sadyatte et Alyatte (v. 610-561). Contre lui, les Mèdes furent impuissants. La guerre dura sept ans. Une éclipse de soleil qui aurait effrayé les adversaires, et que pourtant Thalès de Milet avait prédite, y mit fin le 28 mai 585. Beau prétexte peut-être ! La paix fut conclue. On parla des bons offices de Babylone. La frontière fut fixée sur le cours du Halys, l'actuel Kizil Irmak. Peu après mourut Cyaxare. Astyage lui succéda et eut,

dit-on, un long règne paisible (585-550). Son empire était immense. Il n'en avait jamais encore été de tels. Il n'était évidemment pas possible de le rendre plus grand, de le faire plus riche. À cette époque, le mot « impossible » n'était pas iranien.

Les Perses, et sans doute d'autres Iraniens avec eux, y étaient étroitement associés, à tel point que les Grecs confondaient aisément Mèdes et Perses. Les guerres « persiques » seront nommées par eux guerres « médiques ». Chose étrange avec un si grand peuple, avec un si grand empire, on ne possède que peu de témoignages de son activité culturelle, artistique, religieuse. Certes Hamadan n'a pas été fouillée, mais cela n'explique pas tout. Il y avait d'autres villes : on en connaît de noms. On a sur un relief assyrien du VIIIe siècle la vision de celle de Kichesin, entourée de plusieurs rangées de murailles et hérissée de tours. Seules quelques tombes rupestres subsistent, sans grande beauté, mais importantes pour l'histoire de l'art, car elles sont les prototypes des tombes achéménides. Elles comprennent une entrée, une ou deux chambres funéraires superposées ou juxtaposées et alors séparées par des colonnes, des fosses à un, deux ou trois emplacements et parfois des niches à offrandes. À Sakavand, dans le Luristan, il en est deux que l'on dit celles des membres de la famille de Déiocès, dont l'une présente le tableau d'un grand personnage devant un petit autel du feu, un pyrée (VIIe-VIe siècle). À celle que l'on nomme de Fahrad et Chirin, entre Hamadan et Kermanchah, un disque solaire surmonte la porte d'entrée. À Kizkapan, qui serait la tombe de Déiocès, on voit deux hommes, l'un grand, l'autre très petit, debout devant un pyrée et trois disques qui pourraient évoquer Ahura Mazda, Mithra et Anahita. Quelques autres reliefs montrent l'image du roi qui prie devant un autel du feu, armé d'un arc, alors symbole de la royauté et que reprendra tardivement l'islam. À Dukkan-i Daud, au bas de la falaise, est représenté un homme tenant en main un *barsom*, un faisceau de tiges liées ensemble qui symbolise la nature végétale lors des sacrifices d'offrandes, qu'on connaissait déjà au Luristan cimmérien et qui deviendra sous les Achéménides le privilège des prêtres. Les traditions scythes sont encore parfois présentes, ainsi à Kizkapan où un faux plafond taillé dans le roc imite la charpente des tombes nomades, mais qui ne peut pas être une tombe

scythe, puisqu'on y trouve la représentation du roi à l'arc et du pyrée ainsi que les trois disques ci-dessus mentionnés.

C'est peut-être très loin de la Médie qu'il faut chercher l'art mède, en Asie centrale, sur la rive droite de l'Oxus où a été retrouvé un trésor enfoui au IVe siècle (pour le dissimuler à Alexandre ?) et qui devait être celui d'un grand centre de pèlerinage à un sanctuaire d'Anahita, celui de Bactres peut-être. On y venait de loin, que l'on fût riche ou pauvre, car des pièces somptueuses, bracelets, torques, armes, statuettes, plaques en métaux précieux, en côtoient d'autres très humbles. On le fréquentait depuis le VIIe siècle au moins, comme l'indiquent nombre d'objets qu'on y a retrouvés et que conserve maintenant le British Museum. Un étonnant éclectisme y règne. Certains d'entre eux, dans lesquels on peut voir des ex-voto, sont manifestement de fabrication syrienne. Dans les pièces les plus anciennes, on discerne une influence d'Ourartou et du Louristan, maintes figures sont coiffées de la tiare des Mèdes, des cavaliers sont vêtus de costumes mèdes, montent et harnachent leurs chevaux comme les Mèdes, plusieurs personnages tiennent un *barsom*, une longue lance ou un vase. Sur les bijoux et les anses des vases, l'art animalier prend une vie intense qui relève certainement de l'art des steppes, tandis que les statuettes de donateurs et de donatrices ont des visages d'un réalisme aigu, des caractères ethniques marqués, mais des corps gauches et conventionnels qui n'ont rien à voir avec celui-ci. Une pièce remarquable, assez archaïsante, sur laquelle sont représentés des cavaliers royaux chassant des lions à la lance et à l'arc, est une étonnante symbiose d'éléments mèdes, scythes, assyriens, ourartéens et même, déjà, grecs. Ce surprenant mélange de styles rend fascinant le trésor de l'Oxus, car s'il ne dénonce pas nécessairement que le cours du fleuve ait été sous la domination des Mèdes dès le VIIe siècle, il prouve l'influence que ceux-ci y exerçaient, l'extraordinaire brassage des populations, les relations qui existaient entre la Méditerranée et l'Anatolie orientale d'une part, la Bactriane de l'autre.

Astyage marie sa fille Mandane à l'un de ses grands vassaux, le roi de Parsumah et d'Anzan, un Perse nommé Cambyse. Cette union donne un lustre particulier à des gens qui ont déjà dans l'Empire mède une position enviable, qui occupent le pays depuis aussi longtemps que les Mèdes et ne se prennent pas pour rien, puisque l'un des prédécesseurs de Cambyse,

Ariaramne (v. 640-560 ?), proclamait déjà sur une tablette écrite en vieux perse retrouvée à Hamadan : « Ce pays de Perse que je possède, pourvu de beaux chevaux et d'hommes bons, c'est le Grand Dieu Ahura Mazda qui me l'a donné. Je suis le roi de ce pays », un roi par la grâce de Dieu de toute évidence, comme le sont à cette époque tous les rois iraniens. Et un autre, son fils Arsame, ne se dit-il pas « Grand Roi, Roi des rois, roi de Persua » ?

En 550, le fils de Cambyse et de Mandane, Cyrus, va renverser Astyage et porter sa famille, celle des Achéménides, au pouvoir. La puissance mède a duré un siècle et demi au moins ; l'Empire, de 612 à 550, un peu plus d'un demi-siècle. C'est peu. Mais il survivra dans celui des Perses.

CHAPITRE III

Les Scythes

Il fallut longtemps aux Scythes revenus dans les plaines de l'Europe méridionale après le long raid qu'ils avaient mené sur le plateau iranien, en Anatolie et en Syrie, pour soumettre les tribus de ceux d'entre eux qui ne les avaient pas quittées et acquérir l'hégémonie, mais ils parvinrent en revanche assez vite à y trouver leur place et à les marquer de leur présence. Ils y reprirent leur existence habituelle et, s'ils eurent sans doute à faire face à des compétiteurs ou à leurs voisins nomades, on ne les vit guère se livrer à de grandes expéditions de conquête. Leurs deux seules grandes guerres furent, l'une défensive, contre l'invasion de l'armée perse de Darius à la fin du VIe siècle, l'autre offensive, au IVe siècle, quand leur essor politique et économique les amena à se heurter à Philippe II de Macédoine, le père d'Alexandre le Grand (339). Très vite ils entrèrent en relations suivies avec la Grèce ou, plus exactement, avec les comptoirs et les villes que les Ioniens avaient multipliés sur la côte septentrionale de la mer Noire. Des œnochoés mises au jour dans des sépultures de Crimée datent du VIe siècle, et l'on voit à la même époque Olbia, colonie de Milet fondée dans l'estuaire du Boug, répandre l'influence grecque. L'hellénisation des « barbares » finit par être considérable aux IVe-IIIe siècles, malgré l'hostilité que certains purent exprimer devant l'adoption toujours plus marquée d'une culture étrangère, hostilité qu'Hérodote souligne, non sans exagérer (IV, 76). Il y eut certainement en Scythie un parti philhellène et un parti xénophobe, « nationaliste ». Ce dernier se manifesta par des réactions parfois violentes, allant jusqu'à l'assassinat de personnalités éminentes. La plus illustre des victimes fut Anacharsis, philosophe scythe, ami, dit-on, de Solon, qui aurait séjourné à Athènes vers 589 (Plutarque, *Vie de Solon*) et qui fut mis au nombre des Sept Sages. Son œuvre est peu connue, mais Aristote lui attribue une maxime célèbre : « La saine raison veut qu'on ne s'amuse

qu'afin de s'occuper ensuite des choses sérieuses » (*Éthique de Nicomaque*, X, 6). Il représentait le type du Scythe hellénisé ; il était le symbole de l'homme de la nature que la civilisation n'avait pas corrompu ; il incarnait l'apport scythique à la Grèce, apport dont on ne peut pas douter bien qu'il ne nous apparaisse pas clairement, peut-être parce que nul ne s'est encore soucié de le chercher. C'est une rencontre étonnante que celle de la culture grecque amenée par ces vagabonds des mers et de la culture des peuples de la steppe, culture que l'on peut déjà dire iranienne, quoiqu'elle soit plus généralement « steppique », charriée par ces vagabonds des grands espaces terrestres. Deux univers totalement différents sont en confrontation et il va en naître une extraordinaire synthèse, cet art gréco-iranien antérieur et à celui dont on parlera après les conquêtes d'Alexandre, et à l'art gréco-bouddhique.

Revenus au nord de la mer Noire, les Scythes ne tardent pas à exercer une immense influence sur ceux qui y étaient restés, peut-être parce qu'ils sont parés d'un prestige particulier, peut-être parce qu'ils ont acquis, au contact de l'Assyrie, d'Ourartou et de quelques autres, une culture supérieure à celle de leurs congénères. Ce n'est pas un hasard si la grande civilisation des steppes commence peu après leur retour, et ils en sont certainement les promoteurs. Au VIIe siècle encore, leur art est très stylisé, puissant, mais froid, comme le montrent entre autres une applique en forme de rapace du trésor de Melgounov, découvert dès 1783, que conserve l'Ermitage, et la célèbre panthère de la tombe de Kélermès. Reconnaissons-lui cependant une grande élégance et ce don qu'il a d'exprimer la concentration de la force de l'animal, dont rend bien compte un cerf du tumulus de Kostromskaya au Kouban, moins ancien peut-être qu'on ne l'a pensé (Ermitage). Tout change au VIe siècle. La vraie personnalité des Scythes s'affirme dès ses premières décennies, puis elle se développe au cours des suivantes et au Ve siècle, atteint son apogée au IVe siècle, et disparaît soudain au IIIe siècle, au moment de l'arrivée des Sarmates. Pendant cent ou deux cents ans, elle demeure certes imprégnée de traditions mésopotamiennes, syriennes, anatoliennes, avec un bestiaire et des thèmes iconographiques, telles les compositions avec arbre de vie, qui relèvent de l'art assyro-babylonien comme on le voit à Kélermès (première moitié du VIe siècle), puis elle se dégage de ses sources, affirme son originalité, alors

même que l'influence grecque augmente et que percent celles de l'Iran achéménide.

Portraits

Maints auteurs ont décrit les Scythes comme ils les voyaient, mais, ce qui est plus intéressant, c'est que les Scythes se sont peints eux-mêmes sur de nombreuses œuvres d'art. Ce sont des hommes solides, trapus, vigoureux, qui portent forte moustache, barbe abondante, sauf peut-être quand ils sont jeunes, cheveux longs, si longs qu'ils tombent souvent assez bas sur leurs épaules ou qu'ils les nouent en chignons (admirables portraits de Koul Oba, en Crimée, IVe siècle). Ils se vêtent de chemises courtes et étroites ainsi que de longs pantalons, se chaussent de bottes de cuir qui atteignent à peine le mollet ou de chaussures attachées par des lanières de cuir. Des bonnets pointus couvrent leurs oreilles pour les protéger du vent souvent violent des steppes.

Ils mènent une vie simple, et aiment se représenter dans leurs activités familières : l'homme, en conversation (Koul Oba, Tchastye Kurgany), au repos, assis main sur la hanche (Tchastye Kurgany), soignant la jambe d'un blessé ou la dent d'un compagnon ; la femme, tenant en main un miroir (Koul Oba) et souvent dansant, ici en relief (Koul Oba), là sous forme de silhouettes découpées dans le métal pour servir d'appliques (Grande Bliznitsa). Ce sont de grands buveurs qui ne se contentent pas de ce lait fermenté appelé à devenir célèbre chez les nomades des temps ultérieurs sous le nom de *kumis*, mais qui achètent des vins à Chio et à Phasus, puis en bien d'autres lieux que nous identifions par les amphores grecques trouvées *in situ* et qui sont autant d'étiquettes de crus. C'est bien tard qu'ils essaieront la viticulture. Ils ont la ferme réputation d'être des ivrognes invétérés. Hérodote parle d'un quidam qui avait pris l'habitude de s'enivrer chez les Scythes et il rapporte qu'en Grèce, pour signifier qu'on allait boire avec excès, on disait : « Buvons à la scythe ! »

Rien ne semble indiquer qu'ils sont riches, alors qu'ils le sont immensément parfois, comme si l'or ne les intéressait pas et qu'ils le réservaient pour leurs morts. « Ils ne savent ni mettre de l'argent de côté ni faire du commerce, sauf le troc », dira Strabon (VII, 45). Ils sont

principalement nomades et leurs troupeaux leur suffiraient, car ils leur fournissent à peu près tout ce qui est essentiel à leur vie : lait, viande, laine, cuir, os. Ils sont grands guerriers, certes, et pourraient tirer profit des rapines, mais, nous l'avons dit, nous ne les voyons guère effectuer des incursions dévastatrices. Ils sont grands chasseurs, lancent le javelot et tirent à l'arc comme personne – j'entends comme personne hors du monde des steppes, car ce ne sont pas leurs flèches qui passeront en dicton à la postérité, mais celles du Parthe –, et la chasse contribue à varier leur nourriture, leur fournit des fourrures et des peaux, mais elle n'a jamais enrichi ceux qui la pratiquent. D'où vient donc leur fortune ? Des mines d'or sans doute, de leurs ateliers de métallurgie, mais, n'en déplaise à nos auteurs classiques, certainement aussi des échanges, du commerce intercontinental qui passe sur leurs terres ou qu'ils assument en partie, de leurs ventes de produits animaliers et de blé. Ils vendent certes, mais ils achètent aussi. Les Grecs n'ont établi des comptoirs sur les rives qu'ils occupent que pour s'y livrer au négoce. On voit les Scythes acquérir chez eux des marchandises dont ils raffolent : vêtements, objets d'art, huile d'olive, vin. À propos de Tanaïs, ville située à l'embouchure du Don, Strabon (IX, 2, 3) écrit : « C'est une place de commerce commune aux nomades d'Asie et d'Europe et aux gens du Bosphore [cimmérien] qui parcourent le lac [la mer d'Azov], les uns amenant des esclaves et des peaux, les autres apportant en échange des cargaisons de vêtements, de vin et de tout ce qui est habituel aux modes de vie des civilisés. »

Ils cultivent leurs terres ou les font cultiver par d'autres. « Ils ne labourent pas », dit Hérodote qui pourtant mentionne, comme d'autres, des Scythes agriculteurs à côté des Scythes royaux et des Scythes nomades. Leur mythe d'origine, qui reflète largement les croyances et l'organisation sociale indo-européennes, met en évidence la division tripartite de leur société, symbolisée par trois objets ou plutôt trois groupes d'objets, les deux premiers n'en faisant qu'un, qui sont tombés du ciel et qu'ils se sont disputés : la charrue et le joug destinés à la classe paysanne, la hache à la classe guerrière, la coupe à la classe sacerdotale et royale. C'est que les riches plaines d'Ukraine, les vallées du Kouban sont propices à la culture du blé, céréale très demandée par les cités grecques, si demandée et si abondamment fournie par les Scythes que l'agriculture du Péloponnèse ne

peut résister à la concurrence et qu'une grave crise économique bouleverse Sparte et Athènes. Là où ils ne labourent pas eux-mêmes, ils font travailler leurs serfs ou leurs esclaves, auxquels, dit Hérodote, on a crevé les yeux. L'agriculture leur paraît si nécessaire que, peu à peu, leur classe servile croît et que leur État, au moins au IVe siècle, devient typiquement esclavagiste.

Pendant longtemps ils ignorent la ville – sauf si elle est fondée par les Ioniens –, toute fortification, et sans doute même le village architecturé. Ils en bâtiront pourtant, mais tard, quand les Sarmates les auront expulsés du Kouban et rejetés sur le Dniepr. Ce seront des centres de regroupement plus ou moins fortifiés, plus ou moins construits, des amorces de cités comme il en existait déjà quelques-unes dès le Ve siècle, telle Elizavetovskœi qui couvrait 55 hectares. Néapolis, en Crimée, près de Simféropol, entourée d'une puissante enceinte de pierres, n'est pas sortie de terre avant le IIIe siècle.

Les Scythes vivent sous la tente. Certains habitent peut-être, comme le dit Hérodote, dans des chariots, bien que ceux-ci soient surtout employés pour les migrations saisonnières, voire pour le commerce, car le chameau venu d'Asie centrale est plus que rare. De ces voitures attelées, nous possédons maintes descriptions depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Des modèles réduits en terre cuite ont été trouvés dans des tombes. Ils sont posés sur six roues et la plate-forme couverte d'une bâche est divisée en deux ou trois salles. À Elizavetinskaya, sur le Don, on a exhumé des vestiges d'un char qui portait des traces de peintures, avec des roues à douze rayons d'un diamètre de 0,75 mètre. Un char tout entier, très bien conservé, provenant de Pazyryk dans l'Altaï, c'est-à-dire d'un site ne relevant pas des Scythes proprement dits, mais d'autres nomades iraniens, sans doute les Yue-tche, est de tout autre dimension. Ses quatre roues, à rayons très nombreux, ont un diamètre de 2,15 mètres. Il est haut de 5,30 mètres et large de 3,35 mètres.

LES AMAZONES

Les femmes occupent un rang élevé et jouissent d'une grande liberté, mais, quoiqu'on nous dise parfois qu'elles sont en tout égales aux hommes, et même qu'elles ont le pas sur eux – souvenir d'un matriarcat abandonné ou

survivance ? –, elles leur sont en fait soumises. Rien, au moins dans les premiers temps, ne différencie le mode de vie des deux sexes, bien qu'on souligne quelquefois la spécificité des travaux féminins, ce qui est assez contradictoire. La femme chevauche, chasse, guerroie. Elle peut commander des armées. Elle peut sans doute être souveraine toute-puissante. De ces cheftaines, on mentionne ici et là les noms. L'une, Lysppé, qu'on dit d'ailleurs être une Amazone, a acquis la célébrité par l'amour qu'elle inspira à son fils Tanaïs, amour contre lequel il essaya en vain de lutter et qui l'amena à se jeter dans le fleuve qui portera son nom (maintenant le Don). On est tenté de voir dans ce mythe une réaction soit contre l'inceste rituel qui pourrait relever du vieux fonds iranien et dont le mazdéisme aurait seulement hérité, soit contre le mazdéisme lui-même s'il en est l'initiateur.

Il existe des tombes féminines autonomes qui n'ont rien à envier à celles des hommes, comme ce tumulus Pavlovsky, parvenu intact jusqu'à nous, chose rare, un tertre du IVe siècle, haut de 16 mètres. À la Grande Bliznitsa, on a au moins trois sépultures indépendantes de femmes, dont l'une dénonce clairement les relations de la défunte avec les mystères d'Éleusis, ce qui nous ramène encore à la Grèce.

Ces femmes guerrières, ces femmes tueuses représentaient pour les Grecs la pire des aberrations, une sorte de monstruosité dont ils ont fait un mythe qui traversera les siècles, celui des Amazones. Il acquerra une immense célébrité. Un relief du British Museum sculpté vers 350 av. J.-C., provenant du mausolée d'Halicarnasse, l'une des merveilles du monde, illustre une amazonomachie – une parmi bien d'autres – et les peintres de l'Europe occidentale aimeront encore à les représenter : témoin, encore parmi bien d'autres, un célèbre tableau de Rubens conservé à Munich.

Bien sûr, il n'a jamais existé de peuple d'Amazones, et c'est pourquoi les auteurs anciens n'ont jamais bien su où le situer, l'ont imaginé un peu au-delà du monde qu'ils connaissaient, et ont pu raconter à son sujet de belles histoires. Celles-ci présentent quelques variantes, mais le thème essentiel est bien exprimé par Hippocrate (460-v. 377) : « En Europe, dit-il, il est un peuple scythe qui vit aux confins des marais Maéotis [mer d'Azov]. Il diffère de tous les autres peuples [...]. Chez eux, les femmes montent à cheval, tirent à l'arc et lancent des javelots depuis leurs chevaux. Elles vont

guerroyer tant qu'elles sont vierges. Elles n'abandonnent pas le célibat avant d'avoir tué un ennemi [...]. Dès qu'une jeune fille s'est donnée à un homme, elle cesse de monter tant qu'une expédition générale n'est pas nécessaire. Elles n'ont plus leur sein droit. Quand elles sont très petites, les mères appliquent sur la mamelle droite de l'enfant une pièce de bronze fortement chauffée. Ainsi cautérisé, le mamelon ne pousse pas. Toute la vigueur et la sève vont vers l'épaule et le bras droit » (*Terres, eaux, lieux*, XVIII). D'autres auteurs précisent qu'elles ne fréquentent les hommes qu'en vue de la procréation, et tuent leurs enfants mâles pour ne garder que les filles. Hérodote raconte que des Scythes leur proposèrent un jour de vivre avec eux et qu'elles répondirent : « Nous ne saurions vivre avec les femmes de votre pays ; leurs coutumes ne sont pas les nôtres [...]. Nous n'avons pas appris les travaux qu'on réserve à notre sexe. Chez vous, les femmes [...] se consacrent aux travaux de leur sexe sans jamais quitter leurs chariots [...]. Nous ne pourrions pas nous entendre avec elles » (IV, 114). Évidente contradiction avec ce qu'on dit par ailleurs de la femme scythe !

Mœurs et coutumes

Hérodote rapporte vingt traits de la vie des Scythes, parfois sans les comprendre, qui peuvent paraître étranges, mais qui s'éclairent par l'étude des autres civilisations nomades et, dès lors, deviennent recevables. Certaines mœurs sont présentées sous forme de mythe. C'en est un qui expose la tradition (IV, 10), qui perdurera, exigeant que les aînés d'une famille partent au loin et que le plus jeune fils, appelé souvent « gardien du foyer » ou « prince du feu », reste à la maison paternelle. Parfois, une biographie signale comme exceptionnel un fait qui en réalité est général ou le deviendra. Celle d'un certain Scylès souligne par exemple comme un cas singulier son union avec une femme de son père, nommée Opoia (IV, 78), alors qu'il s'agit de la coutume usuelle du remariage des veuves avec leurs beaux-fils ou leurs beaux-frères.

On retrouvera comme spécifique des nomades de la steppe la mise à mort des animaux sans effusion de sang – celui-ci, qui contient l'âme ou une âme, ne devant pas être répandu sur le sol –, effectuée en conséquence, comme le dit Hérodote, par strangulation (IV, 72), ailleurs par lapidation ou

compression de l'aorte. De même, le serment par lequel deux individus nouent une « fraternité de sang » a lieu de deux façons : soit chacun se fait une entaille au bras et la presse contre celle de son partenaire, soit, comme on le voit ici (IV, 70), chacun boit un peu du sang de l'autre, mêlé ou non à du vin. En revanche, je n'ai pas rencontré chez les Scythes la coutume de scalper les ennemis, bien connue par les Indiens d'Amérique, mais elle est confirmée par un squelette du tumulus II de Pazyryk qui porte encore une longue taillade allant d'une oreille à l'autre et une fausse chevelure chargée de remplacer la vraie prise par le meurtrier. Trancher la tête du vaincu pour la conserver par-devers soi est classique. Une coupe de Kurdzhip des IVe-IIIe siècles montre un guerrier scythe portant celle d'un ennemi, et le fait est attesté chez les T'ou-kiue au VIIIe siècle, chez les Mongols au XIIIe siècle. Plus souvent encore, comme le dit aussi Hérodote, on sciait la calotte crânienne, on la recouvrait d'or et on en faisait une coupe à boire (IV, 26 et 65). L'Histoire en donne de nombreux exemples, ainsi chez les Hiong-nou en 201-202 qui en confectionnent une avec la tête d'un chef Yue-tche, chez les Bulgares pré-slaves qui en font une autre avec la tête de l'empereur byzantin Nicéphore (811), et encore chez les Mordves au XIIIe siècle.

D'autres récits d'Hérodote semblent nés du désir d'expliquer un rite ou une croyance dont il ne voit pas le sens. Peut-être est-il vrai que, leur pays étant pauvre en bois, les Scythes allument des feux avec les os de l'animal tué pour le faire cuire, quoique en réalité la bouse séchée serve bien plus souvent de combustible. Peut-être l'historien grec évoque-t-il des usages généraux et en apparence contradictoires consistant soit à conserver soigneusement les os qui permettent la résurrection et laissent au mort une présence terrestre, soit à les incinérer pour l'empêcher de revivre ici-bas, pour l'« expédier » entièrement dans l'au-delà. À une époque relativement récente, on verra les Mongols incinérer le corps de Djelal al-Din, chah du Khwarezm et ennemi de Gengis Khan, pour l'éliminer à tout jamais. En aucun cas, le squelette ne laisse indifférents Iraniens ou nomades : les mazdéens et les gens des tribus turques et mongoles feront décharner le cadavre par les animaux sauvages pour « nettoyer » les os ou l'exposeront au sommet des arbres ou sur des estrades pour que les chairs soient décomposées avant la célébration des obsèques. Comme tout ce qui est accompli pour la première fois, et plus que tout car verser le sang est un

acte grave, le premier meurtre implique des rites multiples et qui varient au gré des époques et des tribus. C'est souvent après avoir tué que l'adolescent entre dans la société des adultes. Hérodote (IV, 64) dit que tout homme qui tue pour la première fois boit du sang de sa victime : ce doit être vrai, car il ne manque pas de rites d'initiation de ce genre. Ainsi, bien des faits que l'historien rapporte et auxquels on hésitait à croire se trouvent confirmés. Cela ne veut pas dire qu'ils le soient tous, mais l'absence de confirmation ne démontre pas l'absence d'existence. Je n'ai jamais rencontré nulle part la loi qui veut qu'un prisonnier sur cent soit immolé (IV, 62), ni les offrandes de sang faites sur une épée qu'Hérodote dit celle d'Arès...

La religion

On ignore la religion des Scythes. Il est certain qu'ils ne sont pas mazdéens, les nomades iraniens se montrant toujours réfractaires au mazdéisme, mais ils ont été en contact avec lui. Les dieux que mentionne Hérodote sous des noms grecs sont malaisés à identifier. Une seule grande déesse semble sortir du lot : Tabiti, la « Brûlante », la déesse du feu, qui souligne chez ces gens non mazdéens l'existence de ce culte du feu si central dans le mazdéisme. On peut découvrir Mithra sous le nom d'Oistosyros. Le trésor de l'Oxus, dont nous avons déjà parlé, semble démontrer que le culte d'Anahita était à peu près universel dans tout le monde iranien. L'historien grec dit bien qu'ils « n'élèvent à leurs dieux ni statues, ni stèles, ni temples » – entendons de temples ressemblant au moins un peu à ceux des Grecs. À Pazyryk, une tapisserie représente des reines sacrifiant devant un pyrée.

On a plus que soupçonné l'existence d'un chamanisme scythe. Il n'est en effet nullement impossible, car les Scythes venaient de l'est et le chamanisme est spécifique des peuples de Sibérie et de l'Asie orientale, car leurs devins étaient bien guérisseurs comme le sont les chamans. En revanche ne sont pas aujourd'hui chamaniques la divination par les baguettes de saule (IV, 57), connue dans d'autres civilisations des steppes, et l'obtention de l'extase par la drogue, en l'occurrence le chanvre, mais cela ne veut pas dire qu'elles ne l'ont pas été dans le passé, il y a deux millénaires et demi. Quant aux Énarées, les hommes-femmes, et à leurs étranges tumeurs

dont parle Hérodote (IV, 75) et auxquels Aristote fait sans doute allusion (*Éthique à Nicomaque*, VII, 7, 6), ils peuvent être des femmes chamanes ou plutôt des hommes chamans féminisés qui « accouchent », dira-t-on beaucoup plus tard, comme des femmes.

Toute la religion des Scythes semble tournée vers la mort, c'est-à-dire vers l'au-delà. Ce qu'il reste d'eux ? Des tombes. Leur richesse ? Ils l'enfouissent dans la terre avec leurs morts. Leur seule patrie ? Le lieu où dorment leurs ancêtres. Leurs sols, ils peuvent les abandonner sans combattre. Ils ne risqueront pas leur vie pour eux. Ils ne se battront que pour défendre les sépultures de leurs aïeux. Qu'on écoute seulement ce que répond un de leurs chefs, Idanthrysos, à Darius quand il vient pour les soumettre et qu'insaisissables, refusant le combat, ils se dérobent sans cesse et le harcèlent selon une tactique qui demeurera invariable pendant des millénaires : « Je n'ai jamais eu peur d'un homme et fui devant lui [...]. Je ne fais rien maintenant que je n'aie toujours eu l'habitude de faire [...]. Nous n'avons ni ville ni cultures qui nous obligeraient [...] à livrer bataille en hâte [...]. Nous avons des tombes où reposent nos ancêtres. Trouvez-les et essayez d'y toucher. Vous verrez bien alors si nous combattrons pour elles ou si nous refuserons encore de nous battre » (IV, 127).

La tactique est bien observée. L'allusion aux tombes semble fantaisiste, car celles-ci n'étaient pas difficiles à trouver, tant elles étaient visibles. On doit faire remarquer dès maintenant que ce respect qu'on avait pour elles n'a pas empêché qu'elles fussent constamment violées, sans doute dès l'Antiquité. Seul un petit nombre d'entre elles sont parvenues intactes jusqu'à nous. Ces violations de sépultures furent probablement sans doute la cause du changement des rites funéraires des nomades, réalisé au moins dans le courant du IIe millénaire de notre ère. Au XIIIe siècle, on constate que l'enterrement était effectué dans le secret, que rien ne signalait l'emplacement de la tombe, et que les ouvriers qui y avaient travaillé étaient massacrés aussitôt après. Les obsèques de Gengis Khan en offrent un exemple remarquable.

Les obsèques

Le récit des funérailles tel que le donne Hérodote est dans une large mesure recevable. Là encore, on retrouve des faits culturels communs aux Iraniens et aux Turco-Mongols : la procession funèbre qui mène le défunt de tribu à tribu ; le voyage qu'il effectue jusqu'au lieu choisi pour sa sépulture, souvent très éloigné de l'endroit de la mort ; les mutilations rituelles des endeuillés qui certes varieront avec le temps, mais dont nous percevons déjà des traits significatifs. « Ils le placent sur un char et l'emmènent dans une autre de leurs tribus. Les [membres du] peuple qui accueille le corps [...] se coupent un bout de l'oreille, se rasent le crâne, se tailladent les bras, se déchirent le front et le nez, se transpercent de flèches la main gauche » (IV, 71). Tout cela est largement confirmé. Coupe des cheveux ? À Pazyryk on a trouvé des tresses dans les tumulus II et III, comme à Noïn Ula où il en était dix-sept enroulées dans de la soie. Blessures à l'oreille ? Un texte turc qui raconte les obsèques d'un khan écrit : « Tous les peuples [venus aux funérailles] se coupèrent les cheveux et les oreilles. » Blessures au visage ? Les Chinois disent : « Ils [les Turcs] se tailladent le visage avec des couteaux de telle sorte qu'on voit couler le sang avec les larmes », et Jordanès parle des « profondes blessures faites à la face » lors des obsèques d'Attila.

Il n'est guère besoin d'insister sur les commémorations du défunt à la date anniversaire de sa mort et sur les lamentations funèbres qui semblent des réactions inhérentes à la nature humaine et à peu près universelles. Qu'elles aient parfois frôlé l'hystérie, nous avons quelques raisons de le croire et nous avons déjà dit que ces excès justifient les condamnations dont le mazdéisme frappe les pleureuses. L'embaumement rudimentaire est certain. On enlève les viscères du mort, on les remplit d'aromates et on les remet dans le corps. À Pazyryk, on a la preuve de la trépanation. On a signalé aussi que le cadavre était recouvert de cire et inséré dans un tronc d'arbre pour éviter qu'il souillât la terre, souci que l'on retrouvera dans le mazdéisme de façon bien plus draconienne.

Les cérémonies commémoratives à l'anniversaire de la mort, l'empalement des chevaux sur des pieux dressés en oblique, l'immolation de serviteurs et d'une concubine (mais non de l'épouse, comme alors et pour longtemps encore dans l'Orient lointain), évidemment destinés à pourvoir aux besoins sexuels et au service du défunt dans le royaume des morts,

l'enfouissement d'amphores pleines d'huile et de vin, de chaudrons de viande, d'objets précieux, sont largement attestés et confirmés par l'archéologie. Mille cinq cents ans plus tard, le franciscain Guillaume de Rubrouck, l'un des premiers « explorateurs » médiévaux de l'Asie centrale, s'exclamera encore : « Je ne comprends pas qu'ils enterrent des trésors avec leurs morts » (*Voyage*, VIII). Bienheureuse croyance, bienheureuse coutume qui nous valent tant de chefs-d'œuvre !

Les kourganes

Les tombes scythes, que l'on nomme usuellement kourganes, mot ancien signifiant semble-t-il « tertre », celles des chefs au moins (car celles des gens du peuple sont plus humbles, et les chevaux immolés y sont remplacés par quelques os ou des pièces de harnais), dont certaines, on ne sait trop pourquoi, s'élèvent à peine au-dessus du niveau du sol, sont en général de grands tumulus, « aussi hauts que possible », comme le dit Hérodote (IV, 71), véritables montagnes miniatures, qui veulent être des montagnes dans ces pays de plaines, et qui le sont. Elles ponctuent la steppe, de loin en loin, comme de gros points de repère d'une hauteur qui peut approcher des 20 mètres et dont la circonférence peut atteindre quelques centaines de mètres : le kourgane de Tchertomlyk, dans le Dniepr, pour donner un exemple, a 19 mètres de haut et une circonférence de 330 mètres. On en aménagera pendant des siècles et des siècles, et les informateurs de l'Antiquité classique ne sont pas les seuls à signaler qu'elles ressemblent à « une haute colline », puisque cette expression est du grand voyageur marocain Ibn Battuta (XIVe siècle), et que les Chinois parlent de la tombe d'A-chena Cho Eul, prince t'ou-kiue du VIIe siècle, comme ayant « la forme d'une montagne de Kachgarie ». Dans des régions plus accidentées, les défunts étaient toujours enterrés en altitude, pour être plus près du ciel, sur un axe cosmique. On le voit bien dans l'Altaï, à Pazyryk, où les tombes ont été creusées à 1 600 mètres d'altitude – ce qui leur a valu, dans ce climat rigoureux, d'être aussitôt prises par les glaces et de conserver ainsi les objets les plus périssables : feutres, tapis, cuirs et jusqu'à des corps humains tatoués dont celui d'une femme en parfaite santé, ne présentant que des traces de pyorrhée dentaire. Là, nul besoin de faire de grands tumulus : ceux

de Pazyryk ne s'élèvent pas à plus de 2,80 mètres au-dessus du niveau du sol.

Souvent isolés ou groupés en petits ensembles, les kourganes peuvent aussi constituer d'immenses nécropoles. Celle d'Elizavetovskaya, qui compte des centaines de kourganes dont 289 ont été explorés et où 389 sépultures ont été mises au jour (jusqu'à 2001), s'étend sur une dizaine de kilomètres. Ils sont particulièrement nombreux à l'est de la mer d'Azov, dans le Kouban, dans la boucle occidentale du Dniepr et dans la presqu'île de Crimée, mais il en est bien d'autres ailleurs et jusque dans des régions relativement septentrionales, ainsi à côté de Voronej sur le Don.

Il ne saurait être question de mentionner tous les kourganes qui ont été fouillés, ni même ceux qui revêtent un intérêt particulier. Je ne pense pourtant pas qu'il soit inutile de citer quelques-uns des plus connus, qui sont aussi ceux que je prends le plus souvent à témoin. De la première moitié du VIe siècle ou, d'après une optique plus récente, peut-être du VIIe siècle relèvent le trésor de Melgounov (dit aussi de Litoï), Temir Gora en Crimée et les tumulus de Kélermès et de Kostromskaya, tous deux au Kouban. De la seconde moitié du VIe siècle, Makhochevskaya au nord du Caucase, Oulski également au Kouban. Du Ve siècle, sans doute une partie du complexe d'Elizavetovskaya, près de Rostov-sur-le-Don, Ostraya Tomakovskaya, près de Dniepropetrovsk, Karamerkit et Zolotoï en Crimée, l'ensemble dit des Sept Frères au Kouban dont trois des sept tumulus atteignent 13, 15 et 18 mètres. Le IVe siècle est le plus riche et le plus prestigieux par la beauté des objets que les kourganes ont livrés, avec Tchertomlyk sur le Dniepr, les huit tumulus remarquables d'Elizavetovskaya, dits des Cinq Frères (v. 450), Koul Oba près de Kertch, en Crimée, l'un des plus riches en chefs-d'œuvre, Solokha, sur le Dniepr, haut de 18 mètres, la Grande Bliznitsa (Bolchaya Bliznitsa) au Kouban, Tchastye Kurgany, près de Voronej-sur-le-Don.

Toutes les sépultures ne sont pas agencées sur un seul modèle, mais le type le plus fréquent est le tumulus au centre duquel se trouve la chambre funéraire couverte de plafonds en rondins et en poutres longues parfois de six mètres, s'étageant sur onze ou seize niveaux, et dont le nombre peut atteindre deux ou trois centaines. Le souverain y est enterré entouré d'une concubine, de serviteurs et d'un nombre variable, mais souvent

considérable, de chevaux. On a décelé la présence de quelque trois cents d'entre eux dans le groupe d'Oulski, vingt-quatre dans le tumulus I et seize dans le tumulus II de Kélermès, deux cents dans le premier tumulus d'Elizavetinskaya. Ils sont moins nombreux en Altaï, où l'on en compte seulement de sept à seize dans les sept tumulus de Pazyryk.

L'art des steppes

Bien qu'ils eussent fréquemment été pillés, ces tumulus ont livré des milliers d'objets qui éblouissent certes par l'abondance de l'or – ce qui a amené à parler souvent de l'« or des Scythes », comme si lui seul existait –, mais plus encore par la qualité remarquable de leur travail et par leur variété.

L'art des steppes, qui dépasse très largement le monde proprement scythe et dans le temps et dans l'espace, mais qui atteint avec lui son point culminant, semble avoir ses sources en Assyro-Babylonie, s'être formé au nord du Caucase à une date très reculée, s'être répandu vers l'est où il s'est heurté, avant l'an 700, à un art géométrique préexistant, dans lequel l'animal qui apparaît parmi des abstractions est indigent et lourd, puis où il devient un pur chef-d'œuvre, et être revenu en Occident avec les Scythes au VIIIe siècle. Il se serait à nouveau transformé en reprenant contact avec ses antiques sources mésopotamiennes dont les Scythes auraient ramené l'esthétique en revenant chez eux.

Certaines pièces que livrent les kourganes sortent de mains qui semblent manifestement grecques, soit parce que leurs auteurs sont des Scythes qui ont été formés dans des ateliers grecs, soit plutôt parce qu'elles ont été achetées aux Grecs, ceux-ci ayant su s'adapter aux exigences du goût de leurs clients des steppes. D'autres, non moins belles et plus originales, sont de fabrication locale. Elles reflètent l'existence d'une grande civilisation artistique qui mérite pleinement le nom qu'on lui donne d'« art des steppes » ou d'« art animalier des steppes ». Parfois les deux cultures grecque et scythe demeurent distinctes, parfois elles sont intimement mêlées (ainsi à Koul Oba). On trouve des effigies de Déméter, de Perséphone, d'Hercule (dont le mythe contient un épisode scythe), d'Aphrodite et d'Éros à la Grande Bliznitsa, et des récits de la vie d'Achille sur un carquois de

Melitopol (IVe siècle). Une amphore d'Elizavetovskaya, dont le sujet principal est une scène de pugilat, présente Athéna. Une bractée en or à l'image de Coré a été découverte à la Grande Bliznitsa, et une Aphrodite nue près d'Annovka (Ve siècle). Un adolescent, également nu, est représenté sur un candélabre du Nymphaeum. À côté de ces œuvres imprégnées de classicisme, peut-être plus idéalistes, plus anthropomorphiques, l'art proprement scythe affirme sa personnalité en étant hautement décoratif et il réunit avec un incontestable génie le réalisme et la stylisation.

Les animaux y abondent, d'abord cerfs, chevaux, moutons, panthères, lions, puis sangliers, lapins ou lièvres, oiseaux, monstres, parfois inconnus par ailleurs, pures créations imaginaires, parfois relevant d'un répertoire familier comme le griffon. Quelques scènes sont d'une simplicité et d'un naturel extraordinaires, tel un cheval qui gratte sa jambe antérieure avec sa jambe arrière, tel ce poulain tétant sa mère du pectoral du musée de Kiev (IVe siècle), l'un des plus purs chefs-d'œuvre de l'art de tous les temps, tel ce cerf bondissant en regardant derrière lui qui fait l'anse d'un chaudron en bronze d'Oulski. D'autres scènes, plus intellectualisées, montrent l'animal comme ramassé sur lui-même, saisi au moment qui précède l'action.

Un des motifs le plus souvent représentés est celui du combat de deux animaux, en général un prédateur et une proie, plus rarement plusieurs prédateurs pour une seule victime (un lion et un griffon terrassant un cerf à Solokha) ou deux prédateurs opposés l'un à l'autre (deux lions-griffons s'affrontent sur un gorytes de Solokha, un tigre et un loup sur une plaque de ceinturon du VIe siècle de provenance inconnue conservée à l'Ermitage). Le rapace est moins fréquent qu'il ne le sera chez les héritiers, notamment musulmans, de l'art des steppes, mais il n'est pas absent. Il en est un, magnifique, qui étreint un agneau, provenant d'un des tumulus des Sept Frères. Tous les fauves interviennent dans le répertoire : le griffon qui attaque un cerf sur un bracelet de Koul Oba comme sur une amphore en argent doré de Tchertomlyk, la panthère qui bondit sur un bouc, le lion qui combat un cervidé dans les tumulus des Sept Frères, un sanglier sur un pectoral de la Grosse Tombe de Kiev. Malgré de très belles représentations de leur combat que l'on trouve à Kélermès et dans un des kourganes des Cinq Frères, le roi des animaux n'est pas l'adversaire privilégié du taureau comme il l'était, l'est et le sera si souvent et partout, avec une étonnante

répétitivité pendant deux millénaires, depuis le bas-relief sur pierre de Persépolis jusqu'aux céramiques de l'époque ottomane, en passant par une mosaïque d'Antioche du VIe siècle, par la Grande Mosquée de Diyarbakir en Turquie au XIIe siècle, par une balustrade d'escalier en pierre d'Iran au XIIe siècle encore (musée de Berlin)...

Bien que j'aie toujours défendu la thèse que ce « combat », si diversement interprété par les historiens, évoquait l'union sexuelle de deux ancêtres « totémiques », je ne puis, dans le cas présent, dans ce monde iranien si imbu de dualisme, m'empêcher de songer à l'éternel conflit du bien et du mal qui hante le mazdéisme et hantera plus tard le manichéisme – ce qui, au reste, ne me met pas nécessairement en contradiction avec moi-même. La signification religieuse du « combat d'animaux » est en tout cas corroborée par un autel portatif ou une table à encens de l'Issiq Köl orné de deux rondes-bosses montrant un yak attaqué par une panthère (Ve-IIIe siècle ? musée de l'Ermitage).

Si l'animal est le sujet favori des bronziers et des orfèvres, l'homme ne leur est pas inconnu. On le peint, comme on doit s'y attendre, chevauchant, chassant, luttant. Un peigne de Solokha représente dans une scène splendide un combat équestre où l'on voit lutter un cavalier monté, un autre désarçonné, et un fantassin. Un cavalier chasse le lion sur une plaque d'argent doré ; un autre, de Koul Oba, tire un lièvre. Dans ce même kourgane, on a trouvé la représentation de deux Scythes à pied, adossés et tirant de l'arc – ce qui prouve, soit dit en passant, que le nomade ne combattait pas seulement à cheval. Mais, nous l'avons déjà dit, on voit aussi l'homme, et cela est infiniment touchant, dans des scènes familières, en conversation sur un vase de la tombe Gaïmenova de la seconde moitié du IVe siècle, serré contre un compagnon avec lequel il partage la même coupe à boire (Koul Oba), mettant une corde à son arc (vase de Koul Oba, Ermitage), entravant un cheval (Tchertomlyk) ou encore, sur un autre chef-d'œuvre, le pectoral de Kiev, occupé à traire une brebis. Il est souvent assis, les jambes non croisées, sur ce qui semble être un petit tabouret ou plutôt un gros coussin (Tchastye Kourgany).

Toute cette vie est représentée sur des pièces de harnais, des armes, des bijoux, des rhytons, des miroirs, des cratères, des coupes, des vases, des surmonts, des embouts, des appliques et des plaques de ceinturon. Ces

dernières ont un intérêt non seulement artistique, mais aussi symbolique, la ceinture revêtant une haute signification. Un homme la détache pour exprimer sa sujétion à un supérieur, homme ou dieu, la noue publiquement pour affirmer son indépendance ou sa révolte. Pour la femme, elle est en rapport avec l'acte sexuel qu'elle accomplit ou refuse d'accomplir. Héraclès reçoit l'ordre de s'emparer de celle d'Hippolyte, reine des Amazones, pour qu'elle se livre à lui (Diodore, II, 46, 3 ; IV, 16, 1). Ces objets très divers peuvent être en bronze, plus souvent ils sont en or, et supposent des moules d'orfèvrerie en bois. Pour nous, l'art des Scythes est un art du métal parce que seul celui-ci est parvenu jusqu'à nous. Nous sommes autorisés à croire qu'il fut aussi un art de la peinture, du bois et du textile en interrogeant des sépultures plus orientales, celles de Pazyryk, de Noïn Ula en Mongolie septentrionale et d'autres moins célèbres et parfois récemment découvertes comme celles de Berel, au Kazakistan, du IVe siècle, fouillées en 1997. Là, les pièces d'orfèvrerie sont moins nombreuses, l'influence grecque, à peine perceptible, est remplacée par celle de la Chine (miroirs chinois), mais les tombes sont comparables à celles d'Ukraine, presque identiques. Elles ont la même forme de grotte profonde, le même grand caveau, et si les tumulus sont peu élevés, ils ont la même ampleur (le plus grand a un diamètre de 45 mètres). Bien que très loin géographiquement des pays où l'art des Scythes s'est développé, nous demeurons avec elles dans le même univers, parce que l'art des steppes a circulé sans cesse dans un sens et dans l'autre de Noïn Ula en Mongolie jusqu'au cœur de l'Europe centrale, où les Avars, plus que d'autres, l'ont amené.

Les cinq tumulus de Pazyryk ont apporté des témoignages de la peinture sous la forme de tatouages figuratifs appliqués sur des corps retrouvés en bon état de conservation et que nous ne connaissions par ailleurs chez les Iraniens nomades que par le truchement de statuettes en bronze du Luristan représentant des hommes nus et tatoués. Le travail du bois est attesté par des flèches, par des masques représentant des têtes de rennes destinés à déguiser les chevaux ou des visages humains, dont on ignore le sens, par des appliques, fixées ou non sur tapis de feutre, où l'on retrouve le combat d'animaux avec un oiseau fabuleux déchirant un élan. De nombreux fragments d'étoffes et surtout des tapis prouvent l'importance de l'art textile. Le grand site de Noïn Ula en Mongolie septentrionale, récent puisque daté

par des inscriptions chinoises du Ier siècle ap. J.-C., a fourni, à côté de bronzes, des tissus en laine avec les images d'un griffon attaquant un élan, d'un oiseau fabuleux attaquant un yak, sans doute importés du nord de la mer Noire, dit Paul Pelliot, qui y découvrait une influence hellénistique « si manifeste ». Deux grands tapis ont été trouvés par Sergei I. Rudenko en 1949 à Pazyryk. L'un, en feutre, mesure 6,50 mètres sur 4,50. Il a pour motif une scène d'investiture. L'autre, en laine, noué avec finesse (4 000 nœuds au décimètre carré), mesure 2 mètres sur 1,90. Il est bordé par une frise de cavaliers montés ou tenant leur cheval par la bride, et par une théorie d'élans ; il porte en son centre quatorze carrés ornés d'un dessin en croix de Saint-André. C'est le plus ancien témoignage de l'art du tapis noué qui jouera un tel rôle à partir du Moyen Âge dans le monde musulman turco-iranien : c'est dire toute son importance. L'on a imaginé qu'il avait été importé d'Iran. Je n'en crois rien, des fragments de tapis et une fourchette, outil de tissage, ayant été retrouvés dans d'autres sépultures. Le style, du moins, en est certes très achéménide. L'empire de Darius a marqué profondément le monde.

CHAPITRE IV

Les Achéménides

Entré par son mariage avec Mandane dans la famille royale des Mèdes, Cambyse Ier (600-559) peut s'y faire des relations susceptibles de lui servir le jour opportun. Mais en a-t-il vraiment besoin ? Il peut revendiquer la même naissance aristocratique qu'Astyage, son beau-père, puisqu'il descend d'un plus ou moins mythique Achéménès, dont lui et ses successeurs portent et porteront toujours avec fierté le nom, qui seront les Achéménides. Il est, à la troisième génération, après Teispès, son grand-père (678-640), son oncle Ariaramne (640-590), son cousin Arsame, roi de Persua, et, à la seconde, après son père Cyrus Ier (640-600), roi de Parsumah et de la ville d'Anzan (Anchan), une cité qu'on ne situe pas avec précision, mais dans laquelle on a proposé de voir Masdjid-i Sulayman. Son peuple, les Perses, est proche parent de celui avec lequel il vient de s'allier, et l'un et l'autre sont arrivés à peu près en même temps sur le plateau iranien ; s'il n'a pas fondé l'Empire, il s'est déjà beaucoup illustré ; il est puissant, surtout depuis qu'il a occupé le Fars.

Il est possible que cette gloire et cette puissance, qui lui ont valu certes d'être choisi comme gendre, ne soient pas sans inquiéter le souverain des Mèdes, et qu'il y ait quelque chose de vrai dans l'accusation d'infanticide portée contre ce dernier dans un mythe qui sera élaboré, selon un schéma assez banal, pour donner en quelque sorte une origine surnaturelle ou du moins merveilleuse à Cyrus, l'enfant de Cambyse et de Mandane. Hérodote raconte en détail l'histoire (I, 108). Alarmé par un présage qui lui fait savoir que son petit-fils sera roi, Astyage donne l'ordre de le faire mourir. Il est sauvé par une femme nommée Cyno, « la Chienne ». Celle-ci vient de perdre son nouveau-né. Elle recueille le bébé royal que l'on a « exposé », l'élève comme le sien. Il devient donc un « fils de la chienne », comme Romulus est un fils de la louve, ce qui le sacralise, le chien étant vénéré par

les Iraniens et l'animal numineux chez les mazdéens. Reconnu à l'âge de dix ans, il retournera vivre dans le Fars avec ses parents naturels.

Fondation de l'Empire

Devenu roi d'Anchan à la mort de son père, Cyrus II (550/556-530), qu'on nommera le Grand, entre très vite en conflit avec son grand-père maternel. Sous prétexte qu'il n'a pas répondu à une convocation, celui-ci part pour le châtier, remporte deux victoires, puis se fait vaincre près de la future Persépolis. Ses grands alors l'abandonnent, le renversent, l'emprisonnent, peut-être parce qu'ils ont été achetés par le Perse, peut-être parce qu'ils estiment que c'est de leur intérêt de le faire, et ils le livrent à Cyrus qui, d'ailleurs, le traite avec la plus grande humanité. Le roi d'Anchan entre à Ecbatane, la capitale des Mèdes, soumet sa province, sans doute la totalité ou la majeure partie du plateau iranien, et prend le titre de Roi des rois. Les Perses succèdent aux Mèdes et, tout en gardant le haut du pavé, ils s'unissent étroitement à eux. Ce qu'on pourrait, en y regardant mal, prendre pour une conquête est plutôt une sorte de coup d'État, un simple changement de dynastie, mais la puissance de l'Empire s'en trouve accrue par une union plus étroite des deux peuples.

Crésus, le roi de Lydie, paraît s'émouvoir de ce renforcement de ses voisins iraniens de l'Est. Peut-être entend-il venger Astyage, qui avait épousé une princesse lydienne. Il redoute surtout l'ambition de ce jeune homme dont la magnanimité conquiert tous les cœurs. Il faut, pense-t-il, l'abattre avant qu'il n'ait conforté sa position. Il décide de lui faire la guerre. L'oracle de Delphes, sournoisement, l'y encourage en annonçant que, s'il part en campagne, il détruira un grand empire, car il ne comprend naturellement pas qu'il s'agit du sien. Cyrus ne l'attend pas. Il attaque, bouscule les forces lydiennes, entre à Sardes, capture le riche et vaniteux Crésus. La Lydie capitule (546). Une belle légende raconte que le roi vainqueur condamna le vaincu à être brûlé vif, ce qui ne répond pas à la clémence dont il est et sera toujours coutumier. Crésus monta donc sur le bûcher et les flammes crépitaient déjà quand il se rappela ce que Solon lui avait dit un jour, une phrase devenue célèbre bien qu'elle soit banale dans la bouche des Grecs puisqu'on la retrouve sous une forme ou sous une autre,

dans leurs auteurs tragiques comme dans Aristote : « Seul celui qui a une belle fin de vie [...] mérite le nom d'homme heureux » (I, 32). Alors il cria trois fois : « Ah ! Solon ! Solon ! Solon ! » Cyrus l'entendit, s'émut, voulut savoir ce que signifiaient ces appels. Les dieux intervinrent ; le brasier s'éteignit et Crésus descendit du bûcher. Cyrus « pensa alors qu'il n'était qu'un homme qui livrait aux flammes un autre homme » (Xénophon, *Cyropédie*,VII, 2). L'anecdote est célèbre, mais controversée. Elle est loin d'être admise par tous les auteurs de l'Antiquité (voir Hérodote, I, 86 ; Plutarque, *Solon*, 58 ; Ctésias, fragments).

La conquête de la Lydie rend les Perses maîtres de toute l'Anatolie et les met en possession d'une immense fortune. Elle les met aussi en contact direct avec les villes de l'Ionie qui s'étaient tenues coites pendant toute la durée des opérations militaires, et qui constituent une proie tentante et facile. Cyrus les attaque. Milet se rend sans combattre. Les autres tentent un baroud d'honneur. Indirectement, leurs comptoirs des rives de la mer Noire se trouvent dès lors plus ou moins sous souveraineté perse. Le Roi des rois part alors pour l'Orient, sans doute pour rétablir une domination qui a pu être ébranlée à la chute des Mèdes. Il opère en Margiane, la région de Merv, qui constitue un poste clef du commerce avec l'Asie centrale et les pays de l'Orient lointain, en Bactriane, en Sogdiane, atteint l'Iaxarte (Syr Darya), le franchit pour repousser les Saces et fait élever des fortifications en vue de défendre le nord-est de son empire contre les nomades. Puis il descend vers le sud, enlève le Seistan (Sistan) et le Baloutchistan (545-540).

Quand il revient chez lui, il trouve Babylone en pleine décadence. Depuis la mort de Nabuchodonosor (562), elle a sombré dans le chaos et son actuel souverain, Nabonide (556-533), n'est certes pas homme à pouvoir redresser la situation. La conquérir mettrait le comble à la gloire des Perses, car la Mésopotamie conserve sa renommée et ses richesses. En 539, Cyrus entre sans grandes difficultés dans l'immense métropole. Il se présente en libérateur des opprimés et déclare faire de la ville une de ses capitales. Il y respecte les dieux. Il rend à chacun des peuples les trésors et les statues que les Babyloniens avaient dérobés. Quand Nabonide périt un peu après sa défaite, il fait décréter un deuil national. En 538, il publie le fameux édit qui met fin à la captivité des Juifs. Un texte babylonien le glorifie : « Marduk [le grand dieu de Babylone] a visité la totalité des pays et a vu celui qu'il

cherchait pour être son roi juste [...]. Il a prononcé son nom, Cyrus [...] et l'a désigné pour la royauté sur tout. » C'est beau ! Mais le texte de la Bible l'est plus encore.

Rien, je crois, ne peut mieux rendre compte de cet accueil qu'il reçoit, partout où il œuvre, que l'audace du livre d'Isaïe, le prophète du Dieu unique, du Dieu jaloux d'Abraham et de Jacob, où Iahvé nomme Cyrus « son berger » (XLIV, 8), « celui que la justice appelle » (XLI, 1), et enfin son Messie : « Ainsi a dit Iahvé à son Oint, à Cyrus que j'ai saisi par la main droite pour soumettre les nations » (Isaïe, XLV, 1).

Bien des Juifs retourneront aussitôt en Terre sainte, où ils auront d'ailleurs du mal à retrouver leur place, celle-ci n'ayant pas manqué d'être occupée pendant le long exil. D'autres, quinze cents familles sous la conduite d'Esdras, partiront plus tard, peut-être vers 397, par permission d'Artaxerxès II. D'autres encore resteront, les puissants, les riches, les forts, qui s'inséreront dans le monde iranien comme ils s'étaient insérés dans le monde mésopotamien. C'est humain. On a beau être patriote, aimer Jérusalem plus que tout, on ne renonce pas facilement aux biens que l'on possède et que l'on ne peut pas emmener avec soi, terres, immeubles, on n'abandonne pas les postes souvent importants que l'on occupe.

Parmi les descendants de ceux qui ne partirent pas, on rencontre, quelque trois quarts de siècle plus tard, une femme, Esther, et son tuteur, Mardochée, un homme en place, qui tous deux dissimulent leur origine ethnique sous des noms de divinités orientales : Esther, c'est Ishtar, la grande déesse ; Mardochée, c'est Marduk, le grand dieu de Babylone. Elle est belle, et séduisante, intrigante, comédienne, tout sauf craintive et douce, mais patriote et animée d'une grande foi. Introduite au harem, elle conquiert le cœur du roi Assuérus, presque certainement Xerxès, et devient reine. C'est alors qu'elle apprend qu'on prépare un pogrom contre ceux de sa race, contre ce « peuple qui obéit à ses seuls principes ». Après avoir longuement prié, au cours d'un de ces grands banquets organisés périodiquement pour souligner le faste impérial, elle dénonce le complot, révèle qu'elle est juive, supplie le roi de sauver ceux de son sang et obtient satisfaction. Bien plus, elle arrive à persuader le souverain de permettre aux Juifs de se venger de leurs ennemis. Pendant deux jours, les Juifs massacreront 75 000 Perses ! Le livre d'Esther ne manque pas de couleur locale, mais rien n'autorise à

croire qu'il y eut persécution contre les Juifs et assassinat des Perses. En lisant dans Hérodote (IX, 108-113) l'histoire d'un autre banquet aux conclusions tout aussi tragiques, on demeure cependant rêveur. Ce qui importe vraiment, c'est qu'un message de confiance en la protection divine venu du lointain Iran ait été inséré dans les traditions d'Israël.

Cyrus a unifié le monde presque entier sous son sceptre. Il peut mourir. Les récits sur sa fin divergent et l'on ne peut pas dire comment elle survint, quelque part dans l'est de son empire, au cours d'une nouvelle campagne qu'il y mena en 530. On l'enterrera à Pasagardes, dont il avait fait sa principale capitale.

CAMBYSE

Son successeur, dont Hérodote fait un fou furieux et qui eut sans doute des crises de déséquilibre si ce n'est de démence, Cambyse II (530-522), avait nommé son frère Smerdis (ou Bardiya) gouverneur en Iran oriental. Au moment de partir pour faire la conquête de l'Égypte, il fut pris de la crainte que celui-ci ne profitât de son absence pour prendre sa place et il le fit mettre à mort. L'Égypte manquait à l'Empire. Ce n'était certes plus le grand pays des anciens pharaons, mais son prestige demeurait immense, égal à celui de la Babylonie. Cambyse se mit donc en route un beau jour de 525 pour s'en emparer. Il traversa le désert, rencontra l'armée égyptienne, la vainquit, entra à Memphis, y fit certes exécuter le souverain, mais pour le reste demeura fidèle à la tradition de son prédécesseur. Il respecta les dieux, les mœurs, les coutumes, et se fit même en quelque sorte Égyptien. C'était, pour les Perses, un nouveau grand triomphe. Mais, aux yeux du roi, ce n'était qu'un premier pas. Il entendait soumettre l'Afrique comme Cyrus avait soumis l'Asie. Comme il n'avait pas de flotte pour attaquer Carthage, il lança une armée dans le désert.

Elle y fut, croit-on, anéantie. Elle avait néanmoins atteint Barca, Cyrène, et la Cyrénaïque comme la Libye lui payèrent spontanément tribut. Il se tourna alors vers l'Éthiopie. Il remonta la vallée du Nil jusqu'à la deuxième cataracte, puis piqua droit au sud. Atteignit-il Méroé-Nepoti, la ville sainte des Éthiopiens, qui devait être son but ? On en doute, mais d'aucuns affirment cependant qu'il fut le fondateur de la future capitale du royaume

méroétique qui porterait le nom de sa femme. Peut-on parler, comme on l'a fait, d'un échec total de sa politique africaine ? Ces campagnes furent en fait prodigieuses et leur résultat nullement négatif puisque, après les côtes de l'Afrique du Nord jusqu'au seuil de la Tunisie, une partie de l'Éthiopie reconnut sa souveraineté. Cela incite à être très prudent avant d'admettre les crises de démence, prétendument dues à sa déception, et toutes les exactions qu'il commit à son retour à Memphis : le massacre des magistrats égyptiens, celui de ses propres officiers, le sacrilège contre le bœuf Apis...

Lorsqu'il a regagné la Syrie, en 522, il apprend qu'un mage, un religieux, un Mède, Gaumata, se faisant passer pour Smerdis, s'est fait couronner roi. Cette nouvelle le tue. Il donne, dit-on, des signes profonds de désespoir, il revient sur son horrible forfait, se lamente d'avoir commis « un fratricide inutile » (Ctésias, *Persica*, 12 ; Hérodote, III, 64), ne sait plus ce qu'il fait et, montant à cheval, se blesse à la cuisse, attrape la gangrène et en meurt dix jours après. Il semble que l'Histoire accrédite plutôt la thèse de son suicide.

Darius le Grand

Gaumata régnera sept mois. Peut-être son audacieuse imposture est-elle une tentative des Mèdes pour reprendre le pouvoir, ou celle de la classe sacerdotale pour s'y installer, ou encore une réaction du mazdéisme menacé par la trop grande tolérance des souverains de l'Iran. Ce qui est certain, c'est que les Perses n'entendent pas se laisser évincer. Les princes achéménides se réunissent en congrès pour choisir un successeur à Cambyse, ou plutôt pour que le sort en désigne un. Toutes les montures des princes seront rassemblées sur la même place et l'élu sera celui dont le cheval hennira le premier. Une ruse donne la couronne à Darius (522) : un palefrenier a amené une jument près de l'étalon de son maître. Celui-ci hennit aussitôt : Darius est roi. Il se crée toujours beaucoup de légendes autour des grands de ce monde.

Darius appartient donc à la famille achéménide et il ne manquera jamais de le rappeler, d'exalter Dieu, de se proclamer souverain par Sa grâce, de mettre en relief la grandeur de son pays, de son peuple, et il donnera un accent très religieux à son gouvernement. Dans le texte de la fondation du

palais de Suse, il dit : « Le Grand Dieu est Ahura Mazda qui a créé cette terre, qui a créé l'homme, qui a créé le bonheur de l'homme, qui a fait Darius roi, roi unique de beaucoup, le législateur unique de beaucoup. Moi, Darius, je suis le Grand Roi, le Roi des rois, le Roi des peuples, le Roi sur cette terre, fils d'Hystaspes, l'Achéménide. Et Darius, Roi, déclare : “Ahura Mazda qui est le plus grand des dieux, Lui, Il m'a créé, Lui, Il m'a fait roi, Lui, Il m'a donné ce royaume, grand, beau par ses chevaux et ses hommes [...]. Puisque Ahura Mazda, moi, m'a fait roi sur cette terre, alors [c'est que] Ahura Mazda, ainsi qu'en était son dessein, m'a choisi homme sur cette terre entière [...]. Ce que je fais, je le fais entièrement par la grâce d'Ahura Mazda [...]. Qu'Ahura Mazda me protège ainsi qu'Hystaspes, mon père, ainsi que mon pays.”. » Et dans le texte de fondation de l'apadana de Persépolis, sur des tablettes en or et en argent enfermées dans un coffre et enfouies sous les murailles, il le répète, en même temps qu'il étale sa gloire et rappelle l'immensité de son empire : « Darius, le Grand Roi, le Roi des rois, le Roi des pays, le fils de Vichtaspa, [Hystaspes] l'Achéménide, Darius le Roi dit : “Ceci est le royaume que je possède depuis le pays des Sakas qui sont de l'autre côté de la Sogdiane jusqu'à Kush [Égypte méridionale], depuis l'Inde jusqu'à Sardes. Voici ce qu'Ahura Mazda m'a accordé, Lui qui est le plus grand des dieux. Qu'Ahura Mazda me protège ainsi que ma maison.”. » Une étrange inscription lui fait dire qu'il est le neuvième de sa race à régner, ce qui est faux, et l'on aimerait savoir la valeur qu'avait pour lui le nombre neuf, car, dans la même inscription, il dira qu'il a fait mettre à mort neuf conspirateurs, qu'il a fait boucher les neuf orifices de leurs corps.

Élu, Darius doit d'abord renverser Gaumata, châtier ses partisans, ramener le pays sous le contrôle des Perses. Cela lui prendra près de deux ans. Il livrera, dit-il, dix-neuf batailles et vaincra neuf rois, ceux que nous avons évoqués ci-dessus. Dans la célèbre inscription de Bisutun, il raconte : « Un homme du nom de Gaumata était mage. Il se souleva [...]. Le 11 mars était déjà passé lorsqu'il se souleva. Il mentit de la sorte au peuple : “Moi, je suis Smerdis, le fils de Cyrus et le frère de Cambyse.” Alors tout le peuple devint l'adversaire de Cambyse. Les Perses, les Mèdes, les autres peuples allèrent à lui. Il s'empara du pouvoir. Le 1er juillet 522 était déjà passé. C'est ainsi qu'il s'empara du pouvoir. Ensuite, Cambyse mourut de sa propre mort [...]. Personne n'osait rien dire au sujet de Gaumata le mage avant mon

arrivée. Alors j'implorai l'aide d'Ahura Mazda. Ahura Mazda m'offrit son assistance. Le 22 septembre 522 était passé. C'est ainsi que moi, avec peu d'hommes, j'ai tué Gaumata le mage ainsi que les principaux hommes qui l'avaient suivi [...]. Je l'ai dépouillé du pouvoir. Par la grâce d'Ahura Mazda, je suis devenu roi. Ahura Mazda m'a conféré le pouvoir. »

Quand il a bien tout repris en main, il se lance dans une grande expédition orientale. Il s'installe dans la région de Kabul qui domine les Indes, ce lieu stratégique d'où si souvent les conquérants partiront pour les soumettre, et, leur montrant la voie, il y descend. Il occupe le Gandhara et la vallée de l'Indus. Sur les rives du fleuve, il fait construire une flotte qu'il confie au Grec Skylax de Caryande, son serviteur, avec mission de descendre le cours du fleuve et de revenir par mer au Golfe ou en Égypte. Ce voyage maritime, qui n'est pas le premier que l'Histoire mentionne, puisque des Phéniciens ont déjà fait le tour de l'Afrique, mais qui est remarquable, demandera trente mois. Le roi n'attend naturellement pas son issue. Il retourne vers le septentrion, franchit l'Iaxarte, lance une vaste offensive contre les Sakas.

C'est la première fois que des Iraniens du plateau mènent une vraie campagne dans les steppes, et il ne semble pas qu'ils le fassent par mesure de prévention contre d'éventuelles incursions des nomades. Tout donne à penser que Darius a imaginé de réunir sous son sceptre tous les peuples iraniens, nomades et sédentaires. Il paraît y réussir. Les Sakas se soumettent ; ils serviront dans son armée ; on les verra en Grèce. Il ne reste plus qu'à obliger les Scythes, ceux de l'Europe du Sud, à suivre leur exemple. Quand il revient au Proche-Orient, il lance une gigantesque opération contre eux. Il lève, dit-on, 800 000 hommes, se fait précéder par une flotte dont il se peut que quelques unités atteignent Tarente en Italie. Une autre opère en mer Noire. Byzance se soumet. Darius franchit le Bosphore, occupe la Thrace, oblige la Macédoine à reconnaître sa souveraineté, passe le Danube sur un pont construit par les Ioniens. Mais les Scythes se dérobent, refusent le combat. La steppe est trop vaste. Le Grand Roi comprend qu'il ne pourra jamais s'en rendre maître et se replie (512).

Le monde iranien ne sera pas unifié. Qu'importe ! Darius est maître de la terre. Du moins, il le serait s'il ne restait devant lui les orgueilleuses petites cités grecques qui s'interposent entre ses possessions d'Asie et celles qu'il

vient d'acquérir en Europe. Il ne peut que songer à les occuper. Depuis longtemps, les Perses interviennent dans leurs affaires en déversant sur elles de l'or. Il est temps que tout cela cesse. Le prétexte de son intervention lui en est alors offert.

Les guerres médiques

Jouissant d'une réelle autonomie, les États vassaux des Perses ne manquaient pas de facilités pour se révolter et il y avait toujours quelque province, quelque cité, quelque chef qui se soulevait contre le Grand Roi pour une raison ou pour une autre. L'Ionie entre en insurrection en 499 avec les encouragements des villes grecques d'Europe, voire avec leur aide directe : en 498, Athènes participe à la prise de Sardes. Il n'est plus besoin de prétexte. L'Empire doit réagir. Les guerres médiques commencent.

Il est dans les habitudes de parler de deux guerres médiques, la première ayant eu lieu en 490, la seconde en 480-479, mais en réalité le conflit entre Grecs et Perses dura un demi-siècle, de 499 à 449.

C'est incontestablement une belle histoire, une histoire exemplaire, que celle de cette lutte qui opposa le plus puissant empire que le monde ait connu, et qui était au sommet de sa gloire et de ses moyens, à de petites villes indépendantes et rivales entre elles. On y vit bien des choses : le conflit de l'Europe et de l'Asie, celui de la démocratie et de la dictature, du nationalisme et de l'universalisme, qu'avec anachronisme on pourrait appeler mondialisation – une preuve supplémentaire de la grandeur de la Grèce, de ses vertus opposées aux vices et à la petitesse de la Perse. Ce n'est pas diminuer le mérite de Sparte ou d'Athènes que de trouver des raisons à la défaite des Perses qui ne tiennent pas seulement à l'héroïsme de leurs ennemis. On y voit aussi la victoire de la civilisation contre la barbarie, le miracle qui sauva la civilisation hellénique et, du même coup, la nôtre. C'est se montrer très injuste envers les Perses que de les traiter de barbares, ce terme ne désignant rien d'autre, en Grèce, que tous ceux qui ne parlaient pas l'harmonieux langage des Hellènes : les Perses avaient une grande culture, une religion lumineuse, une éthique très noble. C'est se montrer très injuste envers la Grèce que de penser que la conquête perse eût tué son génie

créateur. Il était assez puissant pour résister à la vassalité, à une vassalité qui, redisons-le, était lâche, qui laissait subsister la culture des vassaux.

Les Perses réagissent vite face à l'insurrection ionienne et à l'intervention d'Athènes. Ils reconquièrent d'abord les cités anatoliennes, non sans mal parfois – Milet résiste deux ans –, et l'on pressent alors que la rébellion n'est pas caprice, mais aspiration profonde à la liberté, que la lutte sera dure. Puis ils lancent leur flotte, qui pour l'essentiel est phénicienne. Elle est partout victorieuse. Elle enlève Chio et Lesbos. Alors Darius songe à débarquer en Europe. Il arme un nombre incroyable de bateaux, quelque 600, mais une tempête en détruit la moitié près du mont Athos. L'armée passe néanmoins dans le Péloponnèse, prend Érétrie dont on déporte la population en Susiane. Près de Marathon, à 40 kilomètres au nord-est de leur capitale, le 13 septembre 490, les Athéniens remportent une victoire éclatante. On parle de 6 400 tués chez les Perses, de 200 chez les Grecs, sans doute en ne comptant que les citoyens. Les Perses rembarquent. On évoquera longtemps avec ivresse cette journée ; on la commémore encore aujourd'hui en refaisant la course éperdue du Marathonien Philippidès qui parcourut 200 kilomètres en vingt-quatre heures et mourut épuisé en atteignant son but, Sparte.

Darius entend bien revenir, mais il meurt (486). Comme la Bible a chanté Cyrus, Eschyle le chantera, ce qui est un beau témoignage dans la bouche d'un ennemi : « Ô roi d'éternelle mémoire, presque égal aux dieux » (*Les Perses*). Son successeur, Xerxès, n'est guère d'humeur belliqueuse. Il préfère les plaisirs à la guerre, voudrait se contenter des joies palatiales, de celles de son harem, car il aime les femmes (on l'a vu avec Esther), mais il doit à son peuple de prendre sa revanche. Il lui faut toutefois temporiser. Comme à presque tous les changements de règne, de nouvelles révoltes éclatent qu'il réprime avec brutalité. En 486, c'est l'Égypte ; en 485, Babylone. Furieux, le roi détruit la grande métropole : il la fera assez vite reconstruire. Et puis il lui faut réunir ses forces, une armée comme on n'en a encore jamais vu. Enfin, il est prêt. « Tous les peuples de l'Asie se sont armés à la voix redoutable de leur souverain », dit Eschyle, et encore : « L'Asie entière a amené toutes ses forces. » Combien sont-ils, ces hommes qui relèvent de toutes les races, qui viennent parfois du bout du monde puisqu'il y a dans leurs rangs des Bactriens, des Sakas, des Indiens, des

Noirs, des Arabes, quarante-six nations qui baragouinent toutes les langues, qui ne se connaissent pas, et que commandent vingt-neuf généraux sous la direction de Mardonios, gendre de Darius, parent et conseiller de Xerxès ? Un million, dit-on parfois ; bien plus, dit-on souvent. Hérodote (VII, 103) met dans la bouche de Xerxès cette observation : « À supposer qu'ils soient 5 000, nous sommes plus de mille contre un », ce qui ferait 5 millions ! La science ramène ces chiffres extravagants à 200 ou 300 000 hommes. Elle tend toujours à ramener les évaluations démographiques et celles des effectifs à ce qui lui paraît être raisonnable. Elle a souvent tort, car les tableaux que l'on brosse ne sont pas seulement hauts en couleur, mais aussi impressionnants. Il est si nombreux, ce corps expéditionnaire, qu'il lui faut un mois pour se rendre de son point de ralliement, Sardes, jusqu'en Attique, qu'il met sept jours pour traverser l'Hellespont, les Dardanelles, sur deux ponts de bateaux (481). Xerxès est parti au printemps. Il arrive en septembre. Une flotte l'appuie : 1 207 navires de guerre et 3 000 transporteurs phéniciens.

Au printemps de 480, ceux des Grecs qui ont choisi de résister se sont réunis dans l'isthme de Corinthe et ont donné le commandement de la coalition à Sparte, la principale puissance grecque (Thucydide, I, 18). L'enthousiasme anime chacun, et Eschyle l'exprime par un beau chant : « Allez, enfants de Grèce ! Sauvez votre patrie ! Sauvez vos femmes, vos fils, les temples de vos dieux, les tombeaux de vos ancêtres ! » Il faut cet élan, cet héroïsme. Le flot barbare semble devoir tout submerger. Les villes tombent les unes après les autres. Le Spartiate Léonidas et ses compagnons se font exterminer au défilé des Thermopyles (début de septembre 480). Athènes est prise, pillée, sa population massacrée, l'Acropole incendiée – heureux incendie, serait-t-on tenté de dire, puisqu'il nous vaudra la reconstruction de 447-432, le Parthénon, les Propylées.... Le 29 septembre, la flotte perse, qui s'est aventurée dans un bassin étroit à Salamine, trop nombreuse pour pouvoir manœuvrer, est détruite. Xerxès, découragé, repart en laissant le commandement à Mardonios, qui se fait vaincre et tuer à Platée (479). Le même jour, les navires qui ont échappé au désastre de Salamine sont à nouveau vaincus à Mycale, près de Samos. Les Perses n'insistent pas. On parle de déroute. Là encore, le sens épique reprend ses

droits : c'est une retraite organisée puisque les Perses font quelque 850 kilomètres en quarante-cinq jours, soit moins de 20 kilomètres par jour.

Bien que Sparte se désintéresse désormais de l'affaire, les autres cités entendent pousser leur avantage. Leurs forces débarquent en Asie Mineure. L'Ionie se soulève. En 476, Aristide prend la tête de la ligue de Délos ou Confédération athénienne. En 459, les Grecs tentent de conquérir l'Égypte. D'abord victorieuse, leur campagne s'achève dans une catastrophe (454). Ils se rendent compte que, s'ils peuvent repousser les Perses, ils sont incapables de les abattre. L'affaire se termine en 449 par un traité de paix (dit de Collins) qui consacre l'indépendance des cités de l'Ionie et interdit aux armées perses d'approcher de la côte à plus de trois jours de marche.

Les derniers Grands Rois

On dirait que les guerres médiques clôturent les temps glorieux de l'expansion perse. En fait, les Perses n'ont plus rien à conquérir en dehors de la Grèce qui ne veut pas d'eux, et il fallait, pour que le système impérial fonctionnât, que les vassaux acceptassent leur vassalité. On parle dès lors de décadence. C'est, je crois, anticiper d'une cinquantaine d'années. Quand la paix de Collins fut signée, Xerxès était mort depuis longtemps (465), assassiné par Artaban, le chef de ses gardes, et rien de très important ne marque le règne de ses successeurs. Artaxerxès Ier (465-444) continue la lutte contre la Grèce, ce qui amène son intervention victorieuse en Égypte (459). Ses fils Xerxès II, qui ne règne que quarante-cinq jours avant d'être lui aussi assassiné, et Sogdionos (424-423), qui ne conserve le pouvoir que quelques mois, ne font rien. Quant à Darius II (423-404), le plus jeune des enfants, mari et frère de la terrible Parysatis, dont l'influence sera considérable sous son règne et plus tard encore, qui trempera dans tous les complots et tous les crimes, et qui en sera si souvent l'instigatrice, il profitera de la guerre du Péloponnèse pour attaquer Athènes et reprendre les villes de l'Ionie, mais, pour le reste, ne s'illustrera guère.

En revanche, le règne d'Artaxerxès II (405-359) commence dans la tourmente par la révolte de son frère Cyrus, dit le Jeune, qu'illustreront l'*Anabase* de Xénophon et la retraite des Dix Mille. Grande affaire – peut-être surtout grâce au génie de Xénophon qui y participa, en fut l'âme et nous

la narre. Cyrus, un cadet d'Artaxerxès dont Xénophon n'est pas loin de faire le prince idéal, a échappé au fratricide grâce à l'intervention de sa mère et a été nommé satrape de Lydie, mais il a le cœur lourd de rancune, et l'ambition de régner. Il a ses partisans qui, par « quelques dizaines de myriades », viennent s'enrôler sous ses bannières et dont certains savent utiliser ces chars à faux – une vingtaine – que l'on peut comparer aux blindés de notre époque. Il a en outre à son service des mercenaires grecs, les Dix Mille, qu'il a recrutés sur les côtes de l'Asie Mineure, mais qui sont presque tous originaires du Péloponnèse, certains de Béotie, d'Athènes, de Thessalie, et qui l'ont rejoint à Sardes (401). Un Lacédémonien, Cléarque, les commande et un jeune homme « qui n'est ni général, ni lochage [commandant d'une loche ou cent hoplites], ni troupier », Xénophon, est là on ne sait à quel titre. Nul ne connaît le but de l'expédition. Les Grecs surtout marchent à l'aveuglette. Ils traversent la Phrygie, la Cappadoce, passent à Tarse, atteignent l'Euphrate, approchent de Babylone. Artaxerxès se décide au combat. La rencontre a lieu à Counaxa. Les Grecs s'y révèlent les meilleurs, et emporteraient sans doute la victoire si Cyrus n'était pas tué au combat. Ils n'ont dès lors plus rien à espérer, tout à craindre. Ils se replient. Ils vont parcourir, dans les déserts et dans les monts de ce qui constitue aujourd'hui les confins irano-turcs jusqu'à Trébizonde, quelque 3 000 kilomètres en cent vingt-deux jours. Quand ils apercevront la mer des dernières hauteurs de la chaîne du Pont, ils laisseront éclater leur joie : « Thalassa ! Thalassa ! » (« La mer ! »). Ils rejoindront ensuite la Grèce sans que leurs aventures soient finies pour autant, mais c'est une autre histoire... Plutarque n'a peut-être pas tort de dire qu'en réussissant à regagner leur patrie du plus profond de l'Empire sans être inquiétés, les Dix Mille « ont prouvé et fait éclater par là que la grandeur des Perses et de leur roi ne résidait que dans l'abondance de l'or, le luxe, les femmes, et que tout le reste n'était que vanité et présomption » (20). C'est sans doute au moins la leçon qu'en retiendra la Grèce, et elle y prendra courage.

Maintenant, la décadence est manifestement arrivée ; les révoltes, à droite ou à gauche, sont presque continuelles, même si les villes de l'Ionie sont plus ou moins solidement reconquises. L'Égypte, notamment, fera sécession à plusieurs reprises à partir de 405 et sera indépendante de 353 à 342. Artaxerxès III (358-338), prince dur et cruel, grand massacreur y compris

de ses frères et sœurs, n'est certainement pas l'homme qu'il faut dans de telles conditions. C'est pourtant en dehors des frontières de l'Empire qu'a lieu le plus grand événement de son règne : Philippe de Macédoine met fin à l'indépendance des cités grecques (338). L'Achéménide eût-il pu l'empêcher ? Il aurait dû au moins tout faire pour le tenter. Comme plusieurs de ses prédécesseurs, il meurt assassiné, par un serviteur, Bogoas. Cet homme, un eunuque, donnera le trône à Darius III Condoman (336) et, en 334, Alexandre débarquera en Asie Mineure.

Une confédération de peuples

C'est à la veille des guerres médiques que l'Empire atteint ses plus grandes dimensions, le sommet de sa puissance et de sa gloire. Il est démesuré. Au nord, il est limité par la mer Noire, le Caucase, la Caspienne ; à l'ouest, par les rivages de la Méditerranée et de la mer Égée ; au sud, par le golfe Persique ; à l'est, par l'Iaxarte et l'Indus. Mais il déborde ces frontières naturelles de toutes parts, d'abord parce qu'il contrôle la vallée du Nil, est suzerain des côtes africaines et est installé dans la zone orientale des Balkans, ensuite parce qu'il domine au moins une partie des Sakas et des Indiens. Xénophon, dans *Les Mémorables*, parle des Perses, « maîtres de toute l'Asie et de l'Europe jusqu'à la Macédoine », qui « possèdent la puissance et la renommée la plus considérable des populations d'alors et qui étaient les auteurs de merveilleux travaux » (V). Les nations vassales sont les supports du trône. On aime à le rappeler. Ici, à la porte nord de la salle aux Cent Colonnes de Persépolis, les représentants des vingt-trois nations, les bras levés, les mains ouvertes, supportent le linteau sur lequel est posé le trône où siège le roi, une chaise à haut dossier précédée d'un petit tabouret pour les pieds. Ils le portent et lui apportent leur hommage sous forme de cadeaux. Là, à l'escalier oriental de l'apadana de Persépolis, ils viennent en procession offrir leurs présents à la capitale cérémonielle le Jour de l'An. Chacun est habillé selon la mode de son pays, chacun en présente les productions spécifiques. Ce sont les Susiens barbus, armés de lances, vêtus de longues robes, qui offrent des armes et des lions ; les Arméniens qui apportent chevaux et vases de métaux précieux ; les Babyloniens à barbe, coiffés d'un bonnet, chargés de coupes, de tissus brodés, et qui mènent des

buffles ; les Lydiens ou les Syriens à l'étrange bonnet pointu à cinq degrés ou tête nue, à grande robe, avec des métaux et des chevaux ; les Ioniens qui tiennent dans leurs mains des récipients débordant d'or, des coupes, des pièces d'étoffe ; les Thraces et les Macédoniens avec des chevaux, des lances, des boucliers ; les Sogdiens encombrés de moutons et de tissus ; les Sakas qui présentent des chevaux, des bijoux, des vêtements ; les Indiens avec des armes et des mulets ; les Bactriens, tête nue, dont les cheveux sont tenus par un bandeau ; les Éthiopiens avec une girafe, de l'ivoire et une faux ; les Khorassaniens dont les couvre-chefs très pointus enveloppent la nuque et les joues ; les Libyens, les Parthes, les Égyptiens, les Mèdes, les Perses...

Le pouvoir est concentré entre les mains du Roi des rois, tout-puissant, régnant par droit divin. Il lève les troupes, commande les armées, concède les droits de pêche, de construction de canaux d'irrigation. Il prélève un impôt qui semble lourd, si l'on en juge par les ressources énormes de l'État. On l'entoure des plus grandes marques de respect et, la coutume choquera les Grecs, il faut se prosterner en sa présence.

Il a plusieurs capitales : Masdjid-i Sulayman d'abord, puis Ecbatane qui restera résidence d'été, Babylone, et enfin ses propres villes : Suse, où la cour siège le plus souvent, peu éloignée des côtes qui la relient aux grandes possessions de l'Inde et de l'Afrique ; Pasargades, où ont lieu les cérémonies de couronnement présidées par les prêtres ; Persépolis, capitale cérémonielle où se déroulent au moins au Nouvel An, le Nauruz, au début du printemps, de grandioses cérémonies où accourent les délégations de toutes les provinces, mais que, chose curieuse, nul étranger ne semble connaître avant la conquête d'Alexandre, ou que du moins nul ne mentionne. Le luxe est inouï à la cour et les princes s'adonnent assez tôt à la débauche. Selon la tradition orientale, ils ont d'immenses harems et ils préfèrent souvent demeurer dans leurs palais plutôt que de parcourir les routes de leur empire. Hérodote évoquera la grandeur de ce peuple capable de conquérir le monde, mais gâté par la débauche, la faiblesse, la violence des princes – nous dirons de certains.

L'Empire est divisé en un nombre variable de satrapies, le plus souvent égal à vingt-trois. Celles-ci sont dirigées et par des satrapes, toujours des Mèdes ou des Perses, assistés de conseillers nommés par le roi, et par des

gouverneurs militaires qui relèvent directement du prince. Les satrapies sont subdivisées en sous-préfectures, si la Bible ne se trompe pas quand elle parle des cent vingt (Daniel, VI, 2) ou des cent vingt-sept (Esther, I, 1) provinces s'étendant de l'Inde à l'Éthiopie (que Daniel nomme d'ailleurs satrapies). Chacune jouit d'une réelle autonomie, conserve sa langue, sa religion, ses vêtements, ses mœurs, ses traditions artistiques. On respecte ses dieux. On encourage la restauration de ce que la conquête perse ou des guerres antérieures ont dévasté. Aux Juifs, le roi a rendu les biens dérobés par les Assyriens ; il a encouragé la reconstruction du Temple et, s'il a fait un temps arrêter les travaux (Esdras, IV, 17), il a bientôt autorisé à les reprendre (Nahum, II ; Esdras, VI, 15) : ils seront achevés en 515.

Le seul lien de tous ces peuples est l'appartenance à l'Empire, la reconnaissance du même souverain et de la suprématie des Perses, créateurs d'un nationalisme dont on soupçonnerait mal l'existence à cette haute époque, mais qui existe, et qui est intense. En conséquence, on exalte l'Empire, on établit le culte du roi, on souligne la fidèle contribution de tous au bien commun. Hérodote dit très justement que « jamais un Perse ne prie pour lui, mais pour toute la nation perse et pour le roi ». Il y a trois langues officielles : le vieux perse, l'élamite et le babylonien, mais l'idiome de l'administration, du commerce et des relations publiques est l'araméen. Le commerce est intense, essentiellement aux mains de non-Iraniens, Arméniens, Babyloniens, Grecs et autres. Peu après avoir soumis les Lydiens, les Perses les ont imités (516) en frappant des monnaies d'or, la darique (8,41 grammes), et d'argent, le sicle (10,21 grammes). De vastes chantiers sont ouverts partout, et non pas seulement dans les villes. On restaure le vieux canal qu'avait construit Séti Ier vers 1300 pour relier le Nil à la mer Rouge ; on multiplie les travaux d'irrigation. De grandes routes sont tracées, munies de relais et de caravansérails. La plus importante est la route du Roi, longue de quelque 2 250 kilomètres, qui va de Suse à Sardes. Des fouilles à Gordion, en Phrygie, en ont mis au jour quelques tronçons. C'est une voie large de 6 mètres, avec chaussée empierrée et bordée de larges dalles, ponctuée de cent un relais officiels. Selon Hérodote, il fallait quatre-vingt-dix jours pour la parcourir d'un bout à l'autre, au rythme de 25 kilomètres par jour, mais les courriers officiels le faisaient en un peu plus d'une semaine.

Un énorme brassage des populations s'effectue, dû aux déportations dont les Perses ne se privent pas toujours : les habitants de Barca, en Libye, sont emmenés en Bactriane, les Péoniens de Thrace en Asie, les Milésiens en Susiane (Hérodote, IV, 204 ; V, 12 ; VI, 20)... L'immigration l'accroît, qu'elle soit volontaire (mercenaires, commerçants, aventuriers) ou non (ouvriers qui travaillent aux chantiers impériaux). Des peuples naguère isolés sont brusquement mis en contact les uns avec les autres. Les non-Iraniens de l'Empire que nous connaissons le mieux sont les Grecs et les Juifs, mais ils ne sont pas seuls : les Araméens, notamment, continuent à être partout. Maints d'entre eux occupent de hauts postes, sont au service personnel du Roi des rois. Quelques noms émergent d'une foule plus anonyme. Chez les Grecs, citons Skylax, le marin que nous avons déjà rencontré ; Ctésias, l'historien qui fut médecin de la cour d'Artaxerxès pendant dix-sept ans ; Timocratès de Rhodes, qui fut ambassadeur de Perse à Sparte ; le sculpteur Téléphonies, que cite Pline et qui aurait travaillé sous Darius et Xerxès ; Thémistocle enfin, qui avait tant lutté contre les Perses, qui avait été l'un des artisans de leur défaite à Salamine et qui, banni d'Athènes en 465, se réfugie auprès d'Artaxerxès Ier qui, sans rancune, le comble de bienfaits (Plutarque, *Thémistocle*, I, 135). Il y a un peuplement d'Hellènes en Susiane, les Milésiens dont parle Hérodote, une autre colonie près de Termès sur l'Oxus. Les troupes d'Alexandre s'étonneront – s'indigneront – d'en rencontrer tant partout. Ils préparent la voie à ses victoires, à l'hellénisation des derniers siècles avant notre ère. Parmi les Juifs, on ne connaît que trop Esther et Mardochée ; on connaît aussi l'émouvante Sara qui vivait à Ecbatane et que Tobie visita, puis épousa ; Néhémie, échanson d'Artaxerxès Ier, en poste en 445 ; Daniel, déjà actif à Babylone, que l'on dit être un des trois hauts fonctionnaires institués « pour faire rendre compte aux satrapes » (Daniel, I, 3), et trois de ses compagnons qui jouissent plus que des faveurs de la cour. Par eux, la culture iranienne influencera considérablement la pensée biblique. Tous auront leur livre dans la Bible.

La grande tolérance et la relative liberté dont jouissent les provinces, qui ne vont pas sans crises de fanatisme, nous transmettent une image rayonnante de l'Empire perse, surtout si nous la comparons à celle qu'a laissée l'Assyrie. La seule lecture des reliefs est révélatrice : on n'y voit

aucune scène de bataille, aucune représentation de ces carnages si chers à Ninive, mais au contraire, malgré le souci du décorum, une grande douceur, de la familiarité, presque de la tendresse. Les sculptures ne mentent pas. On se plaît à reconnaître l'humanité des princes, le sens de l'hospitalité, la politesse, la propreté, la sobriété du peuple ; l'éducation physique et morale des enfants est unanimement louée, de Platon qui parle par ouï-dire à Xénophon (*Cyropédie*, I, 1) et Hérodote (I, 136) qui en ont été témoins. Les femmes jouissent d'une grande liberté, de respect, et d'un statut social élevé. Quelques traits de mœurs choquent bien entendu, telle cette pratique de l'inceste qu'Hérodote croit instaurée par Cambyse qui épousa ses deux sœurs, mais qui doit être bien antérieure à lui et perdurera pendant des siècles, parce qu'elle était plus que recommandée par le mazdéisme. On ne semble pas avoir compris qu'elle avait en quelque sorte force de loi : c'est comme une curiosité que Plutarque raconte la passion amoureuse d'Artaxerxès II pour sa fille Atossa, et évoque son union avec une autre des ses filles, Amestris (*Artaxerxè*s, 23). Devant ce tableau si souvent idyllique, on ne comprend pas les actes de cruauté, les barbaries, qui pourtant ne manquent pas. Que de violences en Égypte, ne serait-ce qu'à Thèbes, en Phénicie, où Sidon révoltée est reprise par Artaxerxès III, brûlée, et sa population massacrée ! Que d'horreurs dans la répression dont Darius se flatte dans l'inscription de Bisutun ! « Phraorte fait prisonnier me fut amené. Moi, je lui frappai le nez, les oreilles et la langue, lui arrachai un œil. Il resta attaché sur une porte et tout le peuple put le voir. Ensuite, à Ecbatane, je le fis empaler [...] et les principaux hommes qui l'avaient suivi furent pendus. » Que de sadisme dans le cœur de la reine Parysatis, si l'on en croit Plutarque : « Elle le remit aux bourreaux et le fit torturer dix jours durant, puis elle lui fit arracher les yeux et couler du cuivre fondu dans les oreilles » ; « Elle le donna aux bourreaux avec ordre de l'écorcher vivant » (*Artaxerxès*, 14 et 17). Il faut conclure que tout cela n'était rien, comparé avec ce qu'il se passait ailleurs. Relisons même l'histoire grecque, même la Bible. Faut-il donner un exemple, un seul ? Thucydide, évoquant le massacre effectué par les Corcyréens, écrit : « On vit tous les genres de mort possibles et la population se livrer à tous les excès » (III, 80 et passim).

Ces brutalités étaient sans doute provoquées par les révoltes, mais à leur tour elles les provoquaient. Les immenses distances qui séparaient les provinces du centre de l'Empire, leur autonomie relative incitaient populations ou gouverneurs à tenter leur chance. Les terres de haute culture supportaient moins bien que d'autres leur vassalité, ce pour quoi l'Ionie, Babylone et l'Égypte entrèrent si souvent en insurrection. Babylone, pourtant favorisée, capitale, se soulève en octobre 522 sous Nabuchodonosor III, est vaincue en deux mois et durement châtiée, mais se révolte à nouveau en septembre 521 sous l'impulsion de l'Araméen Arakhi, qui est capturé en novembre et supplicié avec ses complices, et peut-être encore vers 479 sous Xerxès.

Les forces militaires

On doute de la réalité des informations quand elles parlent d'armées aussi immenses, de flottes aussi gigantesques, et pourtant elles concordent. Eschyle dit que le Grand Roi « fait mouvoir des milliers de vaisseaux, fait agir des millions de bras ». Quelque 800 000 hommes attaquent les Scythes, des millions peut-être la Grèce, 1 700 000, dit Hérodote (VII, 60 et 86), non compris les marins et ceux qui accompagnent l'armée, au total 5 263 000 individus, sans compter les parasites et les courtisanes (VII, 186). « L'Hellespont tout entier disparaissait sous les vaisseaux, la rive tout entière et les plaines d'Abydos étaient couvertes de soldats » (VII, 45). Le corps expéditionnaire en Égypte s'élève à 120 000 hommes. À Counaxa, Cyrus le Jeune a « une armée considérable de Barbares et un peu moins de 13 000 mercenaires grecs » ; le roi, 900 000 hommes (Plutarque, 6). À Platées, les Perses sont 300 000 contre 108 200 Grecs. Chaque nation a ses armes propres. Celles des Perses et des Mèdes sont une lance très longue, des arcs, de profonds carquois, des épées très courtes qu'on peut prendre pour des poignards. La garde impériale, forte de 10 000 hommes, est constituée par les Immortels, ainsi nommés parce qu'à la mort de chaque homme un autre est enrôlé à sa place. Elle seule semble vraiment sûre, maniable. La multitude des troupes, leur hétérogénéité rendent leur déplacement difficile, long, exigent un accompagnement énorme d'impedimenta, ne facilitent pas la transmission des ordres, la rapidité de la

marche, et des gens levés à des milliers de kilomètres ne doivent pas mettre au combat la plus grande ardeur. Ont-ils même l'habillement qui convient au climat des pays où ils opèrent ? Hérodote consacre des pages à décrire ces multitudes bariolées, les Caspiens enveloppés de peaux de bêtes, les Arabes aux longues robes, les Libyens vêtus de cuir, les Indiens de coton, d'autres de fourrures (VII, 61-80). Lors de la retraite des Dix Mille, Xénophon conseille aux Grecs qui se replient de parcourir les premiers jours des étapes aussi longues que possible et remarque très judicieusement qu'ils doivent agir ainsi « pour mettre la plus grande distance entre l'armée du roi et nous [parce que] avec une armée peu considérable il n'osera pas marcher sur nos talons et que, s'il en prend une nombreuse, il ne pourra pas aller vite » (*Anabase*, 2). L'excellente et rationnelle organisation des corps en unités de 1 000 et 10 000 hommes, respectivement commandées par des chiliarques et des myriarques, et en sous-unités de 100 et de 10, ne suffit pas à compenser toutes ces insuffisances.

La flotte est tout aussi impressionnante. Eschyle dit que les Grecs à Salamine n'avaient que 300 navires, Xerxès 1 000 trières, 207 voiliers et 3 000 transporteurs. Cornelius Nepos parle des 1 000 navires de guerre et des 2 000 transporteurs des Perses (*Thémistocle*, 2) ; Diodore de Sicile, de 1 200 navires dont 320 avec des équipages grecs, 830 transporteurs pour les chevaux, et 3 000 navires à rames. La flotte, dans les deux camps, est composée de trières, vaisseaux de ligne de 35 mètres environ à 170 rameurs rangés sur trois étages naviguant à 20 kilomètres à l'heure, et de voiliers avec un équipage de quelque 35 hommes.

L'art des Achéménides

On a accusé Hérodote de se tromper en disant que les Perses n'avaient ni temples ni images des dieux. Ils n'avaient rien qui ressemblât de près ou de loin aux temples grecs et aux idoles de Zeus, d'Apollon, d'Athéna. Le grand disque ailé d'où émerge un tronc d'homme, vieille image de la mythologie égyptienne, puis celle du dieu Assur, n'est pas une représentation, mais un symbole d'Ahura Mazda. On le disait jadis ; on le répète aujourd'hui. Très jeune, je me suis fait véhémentement reprendre, à Yazd, par un prêtre parce que, tout heureux de retrouver sur le temple moderne de la ville ce symbole

que je venais de voir à Persépolis et ailleurs, je disais bêtement : « Ahura Mazda ! » Quant à ces « temples », aujourd'hui comme il y a deux mille cinq cents ans, ce sont, à côté de petits autels en plein air, généralement jumelés, où brûle le feu éternel, des bâtiments fermés, tout simples, destinés à entretenir la flamme qu'une pluie torrentielle ou un grand vent pourraient éventuellement éteindre à ciel ouvert. Il en demeure deux de l'époque achéménide, l'un en ruine à Pasagardes, l'autre en bon état à Naqch-i Rustem. Ce dernier, appelé Ka'aba de Zoroastre, est une tour carrée située en face du tombeau de Darius, haute de 11 mètres et large de 7, avec une chambre intérieure de 5,30 mètres sur 3,70.

Les tombeaux des Achéménides n'ont rien à voir avec ceux des Scythes. Ce ne sont pas des tumulus et nul trésor n'y est enfermé. Celui de Cyrus, que l'on nomme localement la tombe de la Mère de Salomon, est seul de son genre. Il était situé dans une grande cour rectangulaire entourée d'une enceinte en briques crues. La chambre funéraire se trouvait au sommet d'une sorte de pyramide à six degrés de hauteurs différentes, qui comptait donc sept étages, s'élevant à 11 mètres, en belle pierre calcaire blanche. Je ne vois rien qui permette de le comparer aux ziggourats mésopotamiennes. Tous les autres tombeaux sont creusés en altitude dans le rocher des falaises. Celui de Darius est le plus ancien. Sa façade, qui imite celle d'un palais, est haute de 22,50 mètres, en forme de croix grecque, et compte trois rangées de caves. Ceux de ses successeurs suivent ce modèle. Ce sont, groupés sur la falaise proche de Persépolis, ceux d'Artaxerxès II et d'Artaxerxès III ainsi que celui de Darius III, inachevé ; à Naqch-i Rustem, ceux de Darius, de Xerxès, d'Artaxerxès Ier et de Darius II.

L'art achéménide est essentiellement un art palatial, puissant, grandiose, mais bien plus harmonieux que celui de la Mésopotamie et extrêmement minutieux : les tombes elles-mêmes le rappellent. C'est un art de synthèse où les colonnes sont égyptiennes, la brique émaillée et les bas-reliefs assyriens, où cent influences diverses se manifestent. L'inscription de Suse décrit avec précision l'origine des ouvriers et celle des matériaux. Le cèdre, dit-elle, vient du Liban, les autres bois du Gandhara, l'or de Sardes et de Bactriane, le lapis-lazuli et la cornaline de Sogdiane, la turquoise de Choresmie, l'ébène d'Afrique tropicale par le Soudan, la Nubie, l'Égypte, l'ivoire d'Éthiopie et de l'Inde. Elle oublie de préciser que le granit rose

vient d'Assouan, en haute Égypte. Les tailleurs de pierre sont ioniens et sardiens ; les orfèvres, mèdes et égyptiens ; les menuisiers, égyptiens et sardiens ; les briquetiers, babyloniens...

Masdjid-i Sulayman, Bisutun et Pasagardes offrent des vestiges assez ingrats, remarquables par leurs grandes terrasses et, pour le deuxième de ces sites, par le grand tableau en relief accentué de Darius enchaînant les rois imposteurs. Suse n'a pas livré grand-chose, en dehors de ces magnifiques frises des archers et des animaux passants que conserve le Louvre. Mais Persépolis présente un des plus beaux ensembles de vestiges laissés par l'Antiquité. La ville cérémonielle a été construite sur une vaste terrasse, de quelque 450 mètres sur 300, surplombant la plaine d'une dizaine de mètres. Un seul escalier à l'une de ses extrémités, qui débouche sur une grande porte de plan carré, y donne accès. Les palais s'y succèdent, tous sur le même plan, créant une certaine impression de lassitude, mais éclatants de grandeur. La plus belle salle est l'apadana de 75 mètres de côté, à six rangées de six colonnes aux chapiteaux en protomés de taureaux, parfois de lions et de griffons opposés. Surélevée par rapport à la grande esplanade, elle est accessible par des marches que bordent des balustrades merveilleusement sculptées des figures de tous les représentants des peuples de l'Empire apportant leurs cadeaux. Les attitudes sont pleines de noblesse et pourtant familières, très humaines, avec des hommes qui se tiennent par la main ou qui retournent la tête pour parler à ceux qui les suivent. Deux grands reliefs symétriques présentent l'image du lion assaillant un taureau que nous avons déjà rencontrée dans l'art des steppes. Roman Ghirshman y a vu la victoire du bien sur le mal cher au mazdéisme, mais on a peine à s'imaginer le bovidé si vénéré vaincu par le lion, et il monte du reste la garde à l'entrée des propylées. Si par ailleurs il est rituellement sacrifié par Mithra, on a plus de peine encore à imaginer Mithra sous la forme d'un lion. La plus vaste des salles, dite aux Cent Colonnes ou salle du trône, est précédée par une esplanade de 4 000 mètres carrés. D'autres reliefs de Persépolis montrent le roi en héros chasseur, maîtrisant un lion, un taureau ou une chimère, assis sur son trône que soutiennent les nations – image déjà remarquable sur les façades des tombes rupestres –, et, partout ou presque, l'image symbolisant Ahura Mazda.

La religion

Que les Achéménides aient été mazdéens est incontestable, et nul ne le conteste. Ils reproduisent inlassablement l'image symbolique d'Ahura Mazda ; ils l'invoquent sans cesse ; ils en font le créateur de l'univers et de l'homme ; ils implorent sa protection. Tout cela, nous l'avons vu en lisant les inscriptions. On a soutenu qu'ils n'étaient pas zoroastriens parce que nul texte ne mentionne Zoroastre, parce qu'ils enterraient leurs morts. Voire ! Que sait-on des obsèques des humbles ? Rien. Que sait-on de celles des rois ? Tous, sauf Cyrus, étaient inhumés dans des caveaux auxquels on donnait une façade palatiale, mais ces tombeaux étaient creusés dans le roc, en hauteur, ce qui les plaçait dans la montagne cosmique, mais ne souillait ni la terre, ni l'eau, ni le feu, et l'on ne sait pas dans quel état était le corps, peut-être réduit à l'état de squelette. La découverte à Suse, dans une couche élamite, d'un sarcophage perse en bronze plaide en faveur de l'obéissance à la loi : le corps est isolé par le métal des éléments naturels. Quelle différence avec les tombes contemporaines des Scythes ! Aucun objet précieux ne s'y trouvait, ni chevaux, ni serviteurs, ni femmes. L'exaltation, sous la plume de Darius à Bisutun (Béhistun) (§ 51), des bonnes pensées, des bonnes paroles et des bonnes actions, citées dans le même ordre que dans les hymnes zoroastriens, a un accent très proche de ceux-ci. On leur refuse d'avoir professé le monothéisme sous prétexte qu'ils nommaient Ahura Mazda le plus grand des dieux. Il importerait de savoir ce qu'ils entendaient par ce superlatif, quel était le statut des autres divinités. Un fils de Dieu peut être Dieu, un esprit saint peut être Dieu : un Occidental, formé par la tradition chrétienne, devrait le comprendre. L'émergence sous Artaxerxès II de Mithra, très vieille divinité indo-européenne, et d'Anahita, déesse des eaux, pourrait tout au plus traduire une réaction du polythéisme et prouverait du même coup un monothéisme antérieur, mais elle ne me paraît pas devoir condamner la foi en un Être suprême. Y a-t-il jamais eu un polythéisme qui n'ait pas d'accents monothéistes ? Zoroastrien ou non, le mazdéisme a joué un rôle essentiel dans la civilisation des Perses achéménides.

CHAPITRE V

Le mazdéisme

Le mazdéisme constitue certainement le plus grand apport de l'Iran à la pensée et à la civilisation du monde. Il tire son nom de Mazda, « Sage », épithète qualifiant toujours Dieu, Ahura Mazda, le « Seigneur Sage », expression déformée ultérieurement en Ohrmazd. C'est une religion issue des antiques croyances indo-européennes, soit par une brusque révolution, soit plutôt par une constante évolution qui a sans doute trouvé son point culminant avec Zarathoustra, ou Zoroastre pour parler comme les Grecs. Prodigieusement riche et novatrice, elle est par malheur difficile à étudier pour de nombreuses raisons. Peut-être en gestation il y a déjà trois millénaires, elle est encore pratiquée aujourd'hui par de petites communautés : celle des guèbres en Iran, celle des parsis en Inde. Elle a connu un immense succès, a été religion d'État sous les Sassanides, puis le nombre de ses fidèles n'a cessé de diminuer au temps de la domination islamique. Au cours de sa longue histoire, elle a évidemment évolué, a subi des influences diverses, a donné jour à des hérésies et à des sectes. La plupart des textes qui nous la font connaître étant, comme nous allons le voir, relativement récents et souvent confus, il est malaisé de distinguer en elle ce qui est archaïque des inévitables innovations, voire d'un syncrétisme. D'autre part, sa pensée est subtile, complexe. Les études qui y sont consacrées se révèlent souvent contradictoires, et il faudrait en rendre compte en détail, ce qui nous entraînerait à un examen qui dépasserait les limites dans lesquelles il nous faut nous tenir.

Les textes

Le canon sacré du mazdéisme, l'*Avesta*, dont on estime que les trois quarts sont perdus, comprend des textes variés qui relèvent d'époques très différentes. Les plus anciens sont les dix-sept *Gatha*, les « chants », écrits dans une langue archaïque, proche des *Vedas* de l'Inde, des hymnes peu longs, d'une quinzaine de strophes, que l'on attribue sans certitude absolue à Zarathoustra. Ils ont été composés entre le VIe et le Xe siècle avant notre ère, voire dès le XIVe, et insérés dans les soixante-douze *Yasna*, hymnes d'adoration. Tous les autres ouvrages sont de beaucoup plus récents, de l'époque sassanide et, plus encore, des premiers siècles de la domination arabe. Seuls le *Videvdat*, la « loi contre les démons » (*devas*), qui concerne les souillures rituelles et les moyens de les effacer, et le *Hadokht*, dont il ne subsiste que les deux premiers chapitres, datent des premiers siècles de notre ère, donc de l'Iran pré-islamique. Les autres ont été écrits en moyen persan (pehlevi) sous la domination musulmane, souvent il est vrai d'après des documents de l'époque sassanide. Ce sont, pour ne citer que les plus remarquables, outre les cinquante-six *yasna* non gathiques, les *Yasht*, vingt-deux psaumes liturgiques, des hymnes aux divinités du panthéon, qui constituent le « propre du temps » ; le *Datestan-i Denk*, composé au IXe siècle de notre ère par Manuchtchir (Manusht Echir), chef des mazdéens du Fars et du Kirman, pour répondre à des questions posées par ses fidèles et peut-être pour combattre les innovations de son frère Zatspram, auteur du livre qui porte son nom ; le *Boundahishn*, qui rapporte de nombreuses traditions théologiques et cosmogoniques ; le *Denkart*, encyclopédie compilée sans doute au Xe siècle, qui utilise des matériaux plus anciens et assez obscurs. À une époque plus récente, surtout entre le XIIIe et le XVIIe siècle, on trouve des écrits mazdéens en persan généralement assez fautifs. Quant aux *Rivayat*, résolument « modernes », ce sont des lettres échangées entre guèbres et parsis vers le XVIIIe siècle.

ZARATHOUSTRA

Zarathoustra (Zoroastre) est-il le fondateur ou le réformateur du mazdéisme ? A-t-il même existé ? On en a largement discuté. Quoique nous le voyions surgir comme porteur d'une révélation, il est bien évident que, même s'il ne fut pas le réformateur, mais le fondateur du mazdéisme, il est

tributaire d'un long passé religieux, sans doute mélange de traditions indo-européennes, avec lesquelles il y eut alors rupture totale, et de traditions sibériennes, ces dernières pouvant être à l'origine du dualisme qu'il accepte puisque celui-ci est un phénomène de l'Asie centrale, de la Sibérie, de l'Arctique. Sa réalité historique a été niée par certains chercheurs parmi les plus éminents, et récemment encore par Jean Kellens (2001) : « Je considère que Zarathoustra n'appartient pas à l'histoire. » Mais on jugera de la créance qu'on doit accorder à cette déclaration quand on saura que son auteur, par la même occasion, met en doute la personne de Jésus par ces mots : « Au cas où il ne serait pas lui aussi mythique. » C'est un fait que les Grecs n'ont pas connu Zarathoustra avant Platon, qu'ils l'associeront alors à la magie (« sagesse des mages ») et qu'ils le prendront pour un demi-dieu. C'en est un autre que les inscriptions achéménides ne mentionnent nulle part son nom. Mais l'absence de preuve n'en constitue pas une et il est bien difficile de nier qu'il ait réellement vécu. On sent trop, dans les textes qu'on lui attribue, la présence d'un homme, ardent, tendu, passionné, dévoré par la foi et tourmenté par les angoisses, pour que ce soit une création artificielle de l'esprit plutôt qu'un être de chair et de sang ; et les références à des personnages et à des événements concrets dénoncent trop la réalité. Certes, ces données ne permettent pas d'écrire une biographie – et celles que nous lirons bien plus tard sont évidemment légendaires –, mais elles fournissent des indications précieuses grâce auxquelles nous pouvons silhouetter sa personne.

L'analyse des textes permet d'affirmer que les interlocuteurs de Zarathoustra ignoraient encore les villes, alors que celles-ci existent en Iran oriental et en Asie centrale au moins depuis le milieu du Ier millénaire avant notre ère, et qu'ils étaient des pasteurs sédentaires pratiquant l'élevage et le sacrifice du bétail, plus spécialement des bovins, ce qui le fixe et dans une société où ceux-ci jouaient un rôle économique essentiel, et sur une terre où les herbages étaient assez abondants pour les nourrir, vraisemblablement dans le delta de l'Oxus, au Khwarezm, la seule région du monde iranien très largement arrosée : d'autres indices semblent devoir confirmer cette localisation. On le nommait d'ailleurs le Bouvier, non pour signifier qu'il était éleveur ou, contrairement à ce qu'on a parfois dit, qu'il imposait aux siens la défense et les soins du bétail, mais parce qu'il est dans l'usage

oriental de comparer les hommes à un troupeau, et leurs guides à des bergers : qui ne sait que Jésus fut le « Bon Pasteur » ? Les dates officiellement retenues comme étant celles de son existence (628-551), s'appuyant sur l'affirmation qu'il vécut 258 ans avant Alexandre, sont sans aucun fondement. On tend aujourd'hui à le vieillir considérablement, en proposant de le situer à une époque incertaine comprise entre 1200 et 900.

Comme il en va pour tout grand personnage relevant d'un passé lointain, la légende ou le mythe s'emparèrent de lui, et ses biographies tardives en sont imprégnées. Mais, dans ses hymnes, un certain nombre de faits ou d'allusions permettent de discerner quelques traits de son existence. Il appartenait à un clan d'éleveurs de chevaux, était prêtre, *zaotar*, sacrificateur et chantre. Il était marié et père d'au moins deux enfants dont on connaît les noms. Sa fortune était modeste et il s'en plaint en y voyant une des causes de ses difficultés (*Yasna*, 46, 2). On peut admettre que c'est vers l'âge de trente ans qu'il reçut l'illumination quand, avec un accent qui fait penser au « Saint, saint, saint est le Seigneur » d'Isaïe (VI, 3), il s'écrie : « Je te reconnais saint, Seigneur Sage ! » Alors, en acceptant sa mission, il imite le choix primordial de Dieu, celui de la vie et du bien, et il invite ses fidèles à faire comme lui. Toute sa doctrine reposera sur cette nécessaire imitation. L'homme, par ses pensées, ses paroles et ses actions, contribue à la lutte divine contre les forces de la mort et du mal, et à l'avènement d'un monde nouveau : « Donnez-moi, Seigneur, la totale transformation de l'existence, afin que, vous adorant et vous louant, j'atteigne à une plus grande joie » (*Yasna*, 34, 6).

Il commence aussitôt à prêcher, non pour abolir la religion, mais pour la restaurer, et à attaquer les prêtres traditionnels au nom d'Ahura Mazda, sans doute pour leurs excès sacrificiels et orgiastiques. La réaction ne tarde pas. Persécuté, il est obligé de quitter son pays. « Où fuir ? Où aller ? On m'écarte de ma famille, de ma tribu. Ni le village ni les méchants chefs ne me sont favorables » (*Yasna*,46, 1). Il se réfugie auprès de Vichtaspa, roi de la tribu Fryana, prince inconnu d'un pays qu'on ne peut pas situer, et qui deviendra dans la tradition mazdéenne le prototype de l'initié comme lui-même sera celui du prêtre. Il y est bien reçu. Vichtaspa se lie d'amitié avec lui, l'écoute, hésite longtemps à le croire, s'y décide enfin après l'accomplissement de nombreux miracles, dira l'hagiographie, et devient son

protecteur. Avec lui, il entreprend la lutte, y compris par les armes, contre les incrédules et ses ennemis acharnés. Il s'entoure d'un groupe de disciples qu'il nomme tantôt les « pauvres », tantôt les « amis », tantôt les « sachants », et il envoie certains d'entre eux au loin pour répandre la doctrine. Prédicateur passionné, inlassable interrogateur de son Dieu, surtout lorsqu'il est accablé de doutes, se sentant proche de Lui, il est convaincu que Celui-ci parle par sa bouche, que le message qu'il transmet vient de Lui. « Voici ce que je te demande, Seigneur. Réponds-moi bien », dit-il inlassablement (*Yasna*, 44, 1). « Parle-moi comme un ami parle à un ami. Accorde-moi l'appui que l'ami accorde à l'ami » (*Yasna*, 46, 2). Il a parfaitement conscience de la difficulté que présente le problème de la vie, ne pense pas le résoudre par quelques formules simples, et son discours, par suite, reflète cette difficulté. Son existence semble alors épanouie, heureuse oserait-on dire, et réussie car sa doctrine obtient vite un grand succès, mais il n'en affirmera pas moins que c'est pour contribuer au salut de l'humanité qu'il accepte de « souffrir parmi les hommes ». Cela ne veut pas dire qu'il accorde à la souffrance une valeur rédemptrice, bien que celle-ci semble suggérée par l'eschatologie. On y voit mieux apparaître en revanche celle du Sauveur, le *Sayoshant*, champion apocalyptique, homme parfait et juste qui est comme la raison d'être du monde, qu'il incarne déjà, et que d'autres après lui, nés de vierges, incarneront encore, jusqu'à la venue du dernier d'entre eux, le Vivant, qui aura lieu à la fin des temps. On croit pouvoir avancer qu'il mourut à soixante-dix-sept ans, assassiné dans un temple du feu.

L'alliance de Zarathoustra et de Vichtaspa a posé le problème important et controversé des rapports entre le trône et l'autel. Il est clair que l'un protège l'autre, mais que les deux pouvoirs politique et sacerdotal restent séparés. D'après un mythe célèbre, Yima, le premier roi, refuse d'enseigner la religion, mais consent à multiplier les créatures et à les gouverner, établissant ainsi la distinction que fait l'Iran entre pouvoir religieux et pouvoir civil. Toute tentative du clergé pour accéder au trône se termine par un échec : l'Histoire en offre une illustration remarquable avec l'usurpation du mage Gaumata et la répression subséquente. Tout essai du monarque pour obtenir le sacerdoce est sans lendemain : on en voit peut-être un exemple avec Darius qui, selon Jean Kellens (2000), aurait voulu devenir « le dernier successeur en date de Zarathoustra ». Pourtant, le souverain

iranien est choisi par Dieu, tient de Lui son pouvoir, est couronné au cours d'une cérémonie religieuse. Sa situation au sein de la pensée religieuse reste donc ambiguë, l'accent étant mis tantôt sur sa sacralité, tantôt sur son caractère profane, ce qui pourrait expliquer et le prestige de la monarchie et le peu d'attachement aux monarques dont témoignent les régicides et les continuels changements dynastiques.

La biographie légendaire de Zarathoustra fait intervenir beaucoup de merveilleux. Il aurait eu une préexistence céleste. Il serait né au centre du monde, au milieu de l'histoire, dans la lumière, dans cette lumière qui est tellement au cœur du mazdéisme. Sa mère, lors de sa conception, aurait reçu le *khwaranah*, et tout son corps aurait été entouré par une grande lueur. Celle-ci se serait manifestée à nouveau trois jours avant sa naissance, et avec tant d'intensité que les habitants du village auraient cru à un incendie. Il serait né resplendissant de lumière et riant. Il aurait subi ensuite quatre épreuves dont les caractères initiatiques sont évidents.

Le *khwaranah* (*xvaranah*, devenu *xvarr*), que Henry Corbin glose « lumière de gloire », représente une chose difficile à définir, mais qui est centrale dans le mazdéisme et sans équivalent ailleurs. Créé par Dieu, c'est un fluide émanant du soleil, une force ignée plus que lumineuse qui réside dans les eaux nourricières et monte dans la tête de l'homme d'où elle rayonne sous forme d'auréole, origine de celle des saints du bouddhisme et du christianisme. C'est une puissance charismatique propre à Dieu et communiquée plus ou moins à tout individu, mais plus particulièrement à certaines catégories sociales et les habilitant à remplir leurs fonctions d'une manière privilégiée et exclusive. Il imprègne l'Iran et ses rois, se transmet dans une certaine mesure de génération en génération, ce qui assure aux Iraniens leur supériorité sur les autres hommes. C'est son souvenir tenace qui, selon toute probabilité, a contribué à donner à ceux-ci l'idée de la transmission héréditaire des dons, et « sans doute n'est-ce pas sans raison que l'islam iranien a eu sa doctrine des imams et son sens aigu de la succession mohammedienne » (Menasce, 1963).

La création

Le mazdéisme, réformé ou non, voit l'existence comme une longue lutte engagée entre deux principes, l'un bon et l'autre mauvais, représentés par deux Êtres, Ahura Mazda, le Seigneur Sage, et Ahriman, l'esprit du mal, chacun ayant sa légion d'auxiliaires. C'est pour y prendre part que la création a eu lieu, et l'homme doit contribuer à la victoire de l'un contre l'autre, ainsi que l'a fait Zarathoustra qui toute sa vie combattit les démons, des démons dont déjà, dans le sein maternel, il eut à repousser les assauts. La lutte s'achèvera par le triomphe définitif du bien, par le salut de toute la création, par l'anéantissement du mal.

La création, qui admet plusieurs mythes cosmogoniques, est l'œuvre d'Ahura Mazda. Selon la version la plus classique, celui-ci fit successivement, à l'état *menok*, « spirituel », puis à l'état *geté*, « matériel », le ciel, l'eau, la terre, les plantes, le bovin primordial et l'homme, Gayomart, « brillant comme le soleil », ces deux derniers avec de l'argile et une même semence de lumière qui les apparente. Ahriman, commençant alors son œuvre de destruction, tua le bovin, puis l'homme, mais celui-ci annonça que, malgré sa mort, sa race continuerait grâce au sperme qu'il avait répandu sur le sol. Il en naquit en effet une plante qui se scinda bientôt en deux pour former des jumeaux, un garçon et une fille, Machya et Machyani. D'eux descend toute l'humanité. Plus brièvement, on se contente parfois de dire que Dieu a créé l'homme *yama*, « jumeaux », donc mâle et femelle, faits pour s'accoupler, et s'accouplant. C'est pour imiter le mariage primordial, pour répéter l'acte créateur, que le mariage au plus près, pour reprendre l'expression de Clarisse Herrenschmidt, l'inceste, est recommandé, voire obligatoire.

La création d'Ahura Mazda est bonne. Le devoir de l'homme est de s'y intégrer avec gratitude et élan, et de concourir à la faire prospérer, d'en profiter au maximum. Le mazdéisme est une religion de l'action et du bonheur, qui ignore l'ascétisme et le monachisme, qui prône l'effort, y compris celui de la guerre – et, dès Zarathoustra, il est guerrier –, qui exalte la réussite, où le travail est loué parce qu'il contribue à l'œuvre divine, où le corps est hautement valorisé parce qu'il est création de Dieu, et doit donc recevoir des soins, tendre à la beauté la plus complète possible. Il est tout optimisme, tout tourné vers l'épanouissement de la vie, la célébration de la lumière et de la joie, la jouissance des biens d'ici-bas qui ne sont que

l'avant-goût des biens éternels, la promesse du paradis, la certitude que même les plus criminels, après les souffrances de l'enfer, seront finalement pardonnés.

Le dualisme

On considère le mazdéisme comme un dualisme, mais Zarathoustra au moins et sans doute les mazdéens qui n'auraient pas été de son obédience sont essentiellement monothéistes. C'est pour eux une vérité première sans laquelle il n'y a pas de salut que le Créateur est autre que le Destructeur, que le mal a une autre source que le bien, que l'un vit dans l'absolu et l'autre dans le relatif. Il existe un seul Dieu, Ahura Mazda, qui a tout créé par sa pensée, certains textes disent par l'Esprit saint, Spenta Mainyu, avec lequel il ne fait qu'un, qui est tout-puissant, éternel, « le premier et le dernier » (*Yasna*, 31, 8). En face de lui, son « rival », l'esprit du mal, le « dieu mauvais », Ahriman, n'a qu'une puissance temporaire, illusoire, même dans la mesure incertaine où il a une activité créatrice, puisqu'il est voué à l'échec et à la destruction. Son existence, qui peut paraître inadmissible, scandaleuse, et son intervention dans la vie du monde ont leurs raisons d'être. Sans Ahriman, sans ses agissements, l'homme n'aurait pas eu à choisir entre deux voies, n'aurait donc pas joui de ce bien essentiel qu'est la liberté, bien qu'aucune religion n'a jamais accordé si généreusement. En rien il n'est serviteur ou esclave de Dieu comme le juif ou le musulman. Il est entièrement libre dans ses pensées, ses paroles, ses actions. Il peut opter pour que les unes et les autres soient justes et bonnes, et parvenir ainsi au salut. Membre d'une communauté – famille, tribu, peuple –, il existe en dehors d'elle, se détache d'elle, vit par lui-même, pour lui-même, et ne saurait en rien être bénéficiaire ou responsable des actions de ses proches ou de ses ancêtres, ce qui tend à le rendre égocentriste. La récompense ou le châtiment qui l'attendent ne sont pas collectifs, ne retombent pas sur les enfants et les petits-enfants jusqu'à la énième génération, comme le dit la Bible, mais sur lui, seul responsable de soi. Et, là encore, jamais aucune religion n'a plus insisté sur l'idée de mérite et de culpabilité individuels.

Voilà pourquoi Ahura Mazda, qui savait dès le début quel serait le choix de l'esprit destructeur et ne s'y était pas opposé, n'a pas davantage empêché

l'irruption du mal dans l'univers. Non seulement Ahriman rend l'homme libre, mais il le contraint à entrer en lutte contre lui, donc à contribuer à sa défaite finale ou à la rendre possible. Quand les étrangers, les Grecs notamment, ont cru qu'Ahura Mazda et Ahriman étaient égaux en puissance, ils se sont trompés, comme le feront gnostiques et manichéens. Le dualisme des mazdéens est bien une réalité, mais il n'est pas radical. Si, dans l'univers, tout s'oppose, nuit et jour, chaud et froid, haut et bas, mâle et femelle, ce n'est qu'en apparence, et dans l'absolu, dans le monde d'en haut, tout revient à l'unité, Dieu triomphe de toute contradiction. Toute la théologie mazdéenne est une longue dispute au sujet de l'origine de ces deux entités adverses, Ahura Mazda et Ahriman, de ces « jumeaux » comme on les nomme parfois.

Pour l'école qui semble la plus orthodoxe, de toute éternité Ahura Mazda existe dans la lumière, Ahriman dans les ténèbres, sans qu'il soit question de genèse, sans que soit posé le problème de l'origine du mal, d'Ahriman ; et de toute éternité ils se combattent, ou ils le font depuis un certain moment, depuis qu'Ahura Mazda a créé le monde, en vue justement de cette lutte. Cependant tout un courant de pensée, dont on perçoit les premières manifestations dans les *Gatha*, mais que les livres pehlevis considèrent comme hérétique, paraît vouloir donner aux antagonistes une origine commune. Il s'affirmera pleinement dans le zurvanisme.

Monothéisme et polythéisme

Les hymnes zoroastriens à Ahura Mazda qui ont des accents très proches des déclarations de foi des inscriptions achéménides semblent parfois peu monothéistes : « Ahura Mazda qui a tout mis en place, qui donne la richesse et le *khwaranah*, car il est le plus grand, le meilleur, le plus beau, le plus royal [?], le plus apte, celui qui a la plus belle forme visible [...]. Il est le Dieu qui a nous a établis, qui nous a taillés, qui nous a nourris et qui, à notre avis, est le plus bienfaisant » (*Yasna*, I, *JA*, 1996). Il ne faut pourtant pas accorder trop d'importance à ces superlatifs. Malgré son monothéisme affiché, Zarathoustra n'a pas pu éliminer les grandes figures divines héritées du passé, en premier lieu Mithra, puis Anahita, la déesse des eaux, mais il les a considérées comme dépendantes de Dieu, Ses créatures, Ses enfants ou

Ses parèdres. Le sentiment populaire et l'habileté des théologiens permettront leur récupération. Pratiquement tous les autres dieux de l'ancien panthéon indo-européen sont ou bien exclus et transformés en démons, ou bien conservés, mais dégradés, changés en génies ou en anges protecteurs, incarnant des vertus, des forces ou des aspects de la divinité unique, la cohorte des Amashu Spenta (les « saints bienheureux »), tels que Prospérité, Dévotion, Immortalité, Intégrité, Ordre, Justice, ou jouant un rôle de gardiens, mais leur nouveau statut ne les empêche pas de demeurer « adorables », *yazatas*.

Le zurvanisme

Le zurvanisme, théologie ésotérique, mais tenace, fait d'Ahriman et d'Ahura Mazda les deux fils de Zurvan, le Temps personnifié, et apporte ainsi une solution originale au problème du mal. Au commencement, dit-il, seul existe le temps infini d'où tout finit par procéder. Le mythe est ancien, et Roman Ghirshman (1963, p. 52) croit avoir identifié Zurvan dans un bronze du Luristan du VIIIe-VIIe siècle. Il est au moins explicite dans Eudème de Rhodes (seconde moitié du IVe av. J.-C.) : « Les mages [....] appellent le tout un et intelligible, tantôt espace, tantôt temps. De là seraient nés soit Ohrmazd et Ahriman, soit Lumière et ténèbres » (cité dans Eliade, II, 297). Il semble avoir connu un grand succès au début du IIIe siècle av. J.-C., et il persista jusqu'à l'époque musulmane, mais on ne le connaît guère que par l'apologétique chrétienne et islamique, l'*Avesta* n'y faisant que de rares allusions. Zurvan représente non seulement la succession des événements, mais aussi la formation des êtres, leur mort, leur rénovation. Son mythe le plus complet se trouve dans Eznik de Kalb. Il nous présente Zurvan vivant dans une solitude absolue, soudain désireux d'avoir un fils et sacrifiant en vain pendant mille ans pour qu'il vienne au monde, puis enfin assailli par le doute. C'est alors que deux enfants voient le jour, l'un lumineux et parfumé, Ahura Mazda, né du sacrifice, l'autre ténébreux et puant, Ahriman, fruit du doute.

Pour Mary Boyce, le zurvanisme est né en Iran du Sud-Ouest au contact des spéculations babyloniennes et il s'est implanté en Sogdiane, mais non chez les Parthes. Pour Jacques Duchesne-Guillemin, c'est la doctrine de

petits cercles mazdéens. On pourrait citer d'autres opinions. Rien ne prouve l'audience qu'il a pu avoir, si ce n'est que Mani nommera le Grand Dieu Zurvan.

Anahita

Divinité pré-iranienne, probablement d'origine élamite, Anahita est, selon l'étymologie, l'« Immaculée » et considérée sommairement comme divinité des eaux. En fait, elle est en liaison avec tout liquide, avec le *haoma*, la liqueur sacrée dont nous reparlerons, avec l'eau fécondatrice comme avec les émissions séminales, et par suite joue un double rôle dans la fécondité. Elle occupe certes une place importante, mais qui demeure quelque peu obscure. D'abord discrète et secondaire, elle semble bénéficier des faveurs d'Artaxerxès II qui, selon Plutarque, se fait sacrer dans son temple de Pasargades (*Artaxerxès*, 3) et qui, selon Bérose, érige ses effigies à Babylone, Suse, Ecbatane, Bactres, Damas, Sardes (Clément d'Alexandrie). Tout indique que son culte s'atténue progressivement après la mort de l'Achéménide, pour resurgir à l'époque hellénistique quand elle est vénérée sous le nom hellénisé d'Anaïtis. Son visage paraît alors tout nouveau. Elle est devenue, au moins dès le Ier siècle, une déesse guerrière, comme le souligne Plutarque, et les Sassanides, chez qui elle sera parfaitement intégrée, lui consacreront des têtes d'ennemis vaincus.

Mithra

Le *yasht* X est un long hymne à Mithra, créature d'Ahura Mazda, que le Seigneur Sage dit « aussi digne de vénération et d'adoration que moi-même ». Homologue au Mitra védique, c'est donc un personnage ancien et important. À l'origine, il apparaît comme un dieu solaire, identique à la lumière ou du moins imprégné par elle, ce qui ne pouvait que le rendre sympathique au mazdéisme. Et, en effet, celui-ci lui conserve une certaine place tout en faisant de lui un simple serviteur du Seigneur Sage, chargé notamment de juger les âmes des défunts, de témoigner, de garder la loyauté, ce qu'exprime d'ailleurs son nom qui évoque l'alliance fondée sur un contrat. Souvent qualifié de « dieu aux vastes pâturages », il n'en est pas

pour autant une divinité agreste. Certes, en tant que dieu du soleil, il contribue à assurer la prospérité, mais c'est avant tout un conquérant. Ce qu'on attend de lui, en retour des hommages qu'on lui rend, c'est l'espace où hommes et bêtes trouveront l'eau et la sécurité (Benveniste, 1960). « Donne-nous la faveur que nous implorons de toi [...] richesse, force et victoire. » Il ne tarde pas à devenir à la fois un dieu violent et un dieu qui procure l'immortalité.

On ne sait pas exactement quelle fut la place de Mithra dans le mazdéisme classique, mais il n'est pas douteux qu'il conserva ses fidèles plus ou moins hérétiques. Peu à peu se forma et se divulgua une véritable religion autonome, le mithraïsme, dont il fut le grand dieu. C'était une religion de salut comme il en fleurit tant au début de notre ère, une vraie société secrète, dont les adeptes, surtout des militaires, étaient par serments tenus au secret, se réunissaient par petits groupes d'une centaine de fidèles, menaient une existence ascétique, avec jeûnes et flagellations – pratiques entièrement étrangères au mazdéisme –, et dont le culte principal, l'immolation du taureau (le taurobole), se déroulait dans une caverne, demeure du soleil, en présence de cet astre et de la lune. Les femmes en étaient strictement exclues, alors qu'elles occupaient une place importante dans les religions de salut et les mystères, ce qui rend bien peu acceptable l'idée de Renan selon laquelle, si quelque accident avait interrompu la carrière du christianisme, « le monde eût été mithriaste » (*Marc Aurèle*, p. 579) : une religion ne peut exclure la moitié de l'humanité ! Cela ne veut pas dire que le mithraïsme ne connut pas un succès prodigieux dans tout l'Empire romain, où les légions l'importèrent – la première mention de Mithra dans le bassin méditerranéen date de 67 av. J.-C. –, et, dans une moindre mesure, au nord-ouest de l'Inde au début du IIIe siècle de notre ère. Aucun texte occidental ne le fait connaître, mais de nombreux sanctuaires qui lui étaient dédiés ont été retrouvés en Dacie, en Pannonie, en Germanie, en Gaule. À Rome, il y en aurait eu une centaine, ce qui permet d'évaluer à une dizaine de milliers le nombre de ses fidèles dans la Ville éternelle, si l'on fait l'impasse sur les grottes, bien plus nombreuses, où se déroulaient les mystères et contre lesquelles les chrétiens fulminaient : Justin s'en fait l'écho quand il déclare que les sectateurs de Mithra, « poussés par le diable », prétendaient effectuer leur initiation dans un lieu appelé *speleum*

(Roux, 1999, p. 293). Des reliefs présentent Mithra sacrifiant le taureau. Son expression n'est ni féroce ni triomphante, mais presque triste : l'immolation n'est pas un exploit, mais un sacrifice re-créateur. En cela au moins, il hérite du mazdéisme. Il en diffère en refusant le salut des damnés, anéantis avec Ahriman à la fin des temps. Qui mesurera ce que l'Iran a apporté à l'Occident dans les bagages d'une divinité qui y fut si populaire ?

L'ESCHATOLOGIE

Le mazdéisme est obsédé par la destinée des hommes, la rétribution des actes non point sur terre –, où le bonheur et le malheur, l'expérience le prouve, n'ont rien à voir avec le mérite et les péchés –, mais dans l'au-delà, et c'est là sans doute une de ses plus grandes innovations. Mourir, c'est sortir du temps, et les fins dernières de l'homme sont au cœur de son système théologique.

Peut-être parce que la mort est le mal par excellence, le cadavre est impur et ne doit souiller aucun des quatre éléments constitutifs de l'univers : la terre, l'eau, le feu, l'air. Voilà pourquoi il est abandonné aux bêtes sauvages, en général aux oiseaux de proie qui le déchiquettent. Les tours du silence, qui existent encore chez les mazdéens contemporains, sont justement célèbres. Les os, une fois décharnés, sont jetés dans une fosse ou recueillis comme le prescrit le *Videvdat* (Gignoux, 1979). Bien qu'ils ne paraissent guère intéresser les mazdéens contemporains, ils devaient avoir jadis une importance considérable, car seuls ils permettaient la résurrection ou, plus exactement, la ré-ossification. On parle abondamment de « corps osseux » et d'« âmes osseuses ». Que les mages aient pratiqué l'exposition du cadavre est hors de doute, mais on est autorisé à penser que plus généralement, à l'époque ancienne, comme le disent Hérodote (I, I, 151) et Strabon (I, 15), il était enveloppé dans de la cire.

L'âme du mort, le *ruven* (*uruvan*), est démunie de toute capacité de communiquer, condamnée à rester immobile et insensible à côté du cadavre pendant trois jours « dans la nuit dangereuse » (Kellens, 1995, « L'âme », p. 24). Alors une brise rafraîchissante ou brûlante le réveille, il reprend conscience, c'est-à-dire qu'il récupère ses facultés perdues : il voit devant lui la *daena* (*dayana*) ; il lui parle, elle lui répond. Bientôt, il la suivra. C'est

une femme. C'est, s'il est juste, une ravissante jeune fille de quinze ans, l'âge de la pleine beauté selon l'*Avesta*, « rayonnante, aux bras blancs, vigoureuse, de belle apparence, élancée, grande, aux seins fermes, au corps mince », et il lui demande : « Qui es-tu, jeune fille que je vois comme la plus belle des jeunes filles ? » Elle lui répond : « Je suis ta religion », c'est-à-dire ton âme religieuse. Elle ajoute : « Parce que tu as bien pensé, bien dit, bien fait, alors que j'étais aimée, tu m'as rendue plus aimée, alors que j'étais belle, tu m'as rendue plus belle, alors que j'étais admirée, tu m'as rendue plus admirée encore. » S'il est injuste, pécheur, c'est une vieille femme, effrayante, sale, ou une jeune personne encore plus épouvantable. Il lui pose la même question et, après s'être présentée en disant : « Je suis tes mauvaises pensées, tes mauvaises paroles, tes mauvaises actions », elle lui déclare : « Parce que tu as mal pensé, mal dit, mal fait, alors que j'étais méprisable, tu m'as rendue plus méprisable encore... » Cette femme, belle ou affreuse, c'est le défunt lui-même, une de ses âmes, l'essentielle peut-être, sa féminité, « le soi qui préexiste, mais est aussi le résultat de son activité » (Eliade, I, 344), la valeur morale de l'existence vécue par chacun. Ainsi les deux âmes se reconnaissent, se réunissent, et cette reconnaissance, cette réunion restituent au défunt son pouvoir de mobilité. Qu'il y ait eu dans cette rencontre une union incestueuse des deux principes masculin et féminin paraît ressortir de certaines versions du mythe qui semblent antiques, non dépourvues d'érotisme, dans lesquelles la jeune fille se transforme immédiatement en femme et tombe enceinte (*JA*, 1995, 1996). Mais ce qui est à mes yeux hautement plus important et significatif, c'est que, d'une manière ou d'une autre, dans des récits divergents, la *daena* se fait toujours le guide du *ruven* sur les chemins d'outre-tombe, l'entraîne, presque exactement comme Béatrice entraînera Dante vers la lumière, vers Dieu. Elle le mène au pont de Tchinvad, du « Trieur », pont étroit s'il en est, qui franchit un abîme où tombent les damnés. « Elle rejette l'âme pécheresse dans les ténèbres, elle fait traverser le pont de l'âme du juste qui ensuite monte derrière elle. Il fait trois pas, parcourt trois étapes, arrive d'abord dans le domaine des bonnes pensées, puis dans celui des bonnes paroles et enfin dans celui des bonnes actions, puis il en fait un quatrième et entre dans les lumières infinies où la joie est éternelle. » Tout semble dit. Tout ne l'est pas absolument, puisque le mazdéisme ajoute à cette grandiose

vision d'outre-tombe un jugement des morts effectué par Mithra ou par Ahura Mazda lui-même qu'on a quelque peine à insérer dans le contexte.

La mort et la pourriture du corps sont la plus haute expression du mal, son triomphe apparent. Mais, comme le mal doit être annihilé, la mort le sera aussi et le défunt ressuscitera à la fin des temps. La résurrection des corps, qui n'est jamais affirmée avec plus de précision que dans le *Boundahishn* (98), mais qui semble un dogme reconnu, est certainement une conception essentielle et neuve, qui rompt avec celle des séjours souterrains des défunts que sont les Shéol et les Hadès, où les morts mènent une vie larvée et indécise, conception sur laquelle les historiens se sont souvent penchés, notamment pour envisager que le judaïsme tardif, le christianisme et l'islam l'aient empruntée à l'Iran. Selon le mazdéisme, elle aura lieu à la fin des temps et est parfois mise en relation avec la venue du *Sayoshant*, du Vivant, le Sauveur annoncé par Zarathoustra (*yasht* 19).

La rénovation finale est effectuée en général par le feu éternel. Aller au feu éternel, ce n'est pas, comme le dit le christianisme, aller au châtiment éternel, c'est aller à la rénovation. L'enfer et le paradis sont la récompense ou la punition des justes et des pécheurs, mais n'ont qu'une existence momentanée, ne durent que tant que l'humanité est aux prises avec l'Assaut, vit dans le temps linéaire qui s'achèvera un jour. Si le juste est sauvé dès son trépas et pour l'éternité, si celui dont les actes vertueux et les péchés s'équilibrent attend dans le *hamestagan*, une sorte de purgatoire, l'injuste, créature d'Ahura Mazda, ne saurait être damné pour toujours. La damnation n'est qu'un état provisoire. Quand il aura subi son châtiment, le méchant reviendra à Dieu. Le monde s'achèvera dans un embrasement qu'on appelle souvent l'« épreuve du métal fondu », qui sera pour les uns « comme du lait chaud », pour les autres trois jours horribles de souffrance – d'une souffrance qui est donc rédemptrice (Gignoux, 1968). Alors l'enfer sera détruit, Ahriman définitivement vaincu sera anéanti, les morts reviendront à la vie, seront réunis avec tous les hommes dans le paradis, avec Ahura Mazda, les Ameshu Spenta et les dieux.

Le paradis est essentiellement le siège de la lumière, et « lumière » est d'ailleurs un de ses noms. Il est en général décrit avec sobriété : « monde lumineux, lieu de bien-être et d'aisance totale, qui abonde de fleurs parfumées, tout orné, tout fleuri, radieux, plein de la gloire, dispensateur de

toute joie et de tout bonheur, dont personne n'éprouve la satiété », ou encore « lieu le plus élevé, le plus lumineux, le plus parfumé, le plus pur, le plus beau » (*Datistan-i denik*, XXV). L'enfer, en revanche, est « bas, profond, obscur, nauséabond, terrifiant, détérioré, repaire des démons, puanteur, souillure, châtiment, souffrance, deuil, malheur, malaise » (*Manuchihr*, 26). On y est dans la solitude la plus complète, même s'il y a mille hommes dans un espace large de douze doigts (*Boundahishn*).

Qui est juste, qui est pécheur ? Pour être sauvé, il faut être mazdéen, avoir combattu le mal –, et n'oublions pas que tout ce qui n'est pas mazdéen appartient au mal –, avoir subi l'initiation qui est une nouvelle naissance (*nangota*) et qui a lieu vers douze ans, à l'origine pour les seuls garçons, les filles étant initiées au mariage dont le feu est témoin ; il faut avoir pratiqué les bonnes œuvres, avant tout les bonnes pensées, les bonnes paroles et les bonnes actions. « Toute pensée qu'il fallait avoir et que je n'ai pas eue ; toute parole qu'il fallait dire et que je n'ai pas dite ; toute action qu'il fallait faire et que je n'ai pas faite [...] de tout cela je fais pénitence » (Darmesteter, 1892-1893, III). À la trilogie usuelle des pensées, paroles et actions se joignent ici les omissions, que les chrétiens introduiront aussi parfois dans le Confiteor. Pour les femmes, on ajoute à ces conditions « l'accomplissement des devoirs religieux, l'obéissance à leurs maris, le zèle dans le bien ». Les damnés sont ceux qui ont commis les péchés de la chair – adultère, fornication, pédérastie, prostitution –, qui ont eu commerce avec une femme réglée, qui se sont opposés au mariage consanguin, les avares, les menteurs, les voleurs, les fraudeurs, les paresseux, les calomniateurs, etc., mais aussi ceux qui ont laissé pleurer leur enfant de faim ou ceux qui ont uriné debout, qui ont marché avec un pied chaussé et l'autre nu.

Le culte

Le culte du mazdéisme classique est réduit au minimum. Il consiste essentiellement à prier et à chanter des hymnes. Il ne suppose aucune image en dehors de celle, purement symbolique, du disque ailé d'où émerge un tronc d'homme, qui évoque Ahura Mazda. Il n'admet aucun temple en dehors de ceux du feu, les pyrées, petites constructions très simples que doublent des autels en plein air. Nous avons vu que les sectateurs

« hérétiques »de Mithra et d'Anahita avaient au contraire idoles et sanctuaires. Les sacrifices, qui répètent ou commémorent les sacrifices primordiaux et créateurs de Dieu, sont certes essentiels, car l'idée sacrificielle est centrale dans le mazdéisme. Ils ne sont pas offerts à une divinité, mais sont des actes autonomes. C'est par un sacrifice que l'Esprit saint a créé le monde, qu'il a fait naître le premier homme, Gayomart, que le mal est détruit. À la fin des temps, le Sauveur offrira un sacrifice qui aura pour autel le monde entier. On immolait donc des animaux, surtout des bovidés, et on offrait, on « sacrifiait », le *haoma.*

Le *haoma*, dont le correspondant védique est le *sauma*, est étymologiquement « ce que l'on pressure », une plante riche en *khvaranah* que nous n'identifions pas et qui ne devait pas être partout et toujours la même, dont on tirait un breuvage d'immortalité, et il était aussi primitivement un dieu. Sa consommation quotidienne (son « sacrifice »), effectuée après que les fidèles avaient versé dans le feu la part qui revient aux divinités, procurait extase, avant-goût des délices célestes, était « occasion de vacances pour l'âme » qui le temps d'une ivresse se substituait à elle, voyageait dans l'au-delà, s'offrait à la divinité (Pirart, 1996). D'abord breuvage aristocratique, il devint peu à peu la norme dans la liturgie solennelle avant d'être sérieusement dégradé. La « réforme » zoroastrienne ne vit plus en lui qu'une manifestation, bonne « parce qu'il a été créé bon » (*Yasna*, IX, 2), de la puissance et de la sagesse du Seigneur : « Je te demande, ô *haoma*, la sagesse, la vigueur, la victoire au combat, l'intégrité physique et la prospérité, la puissance et la gloire, la connaissance » (*Yasna*, IX, 17). Quant aux sacrifices d'animaux, contre lesquels Zarathoustra s'est vivement élevé, comme il s'est dressé contre le *haoma*, soit pour les supprimer, soit pour réduire leurs excès, ils n'ont jamais entièrement disparu. Ils sont bien attestés au temps où le mazdéisme fut religion d'État, sous les Sassanides. À la « Ka'aba de Zoroastre », une inscription de Chahpur ordonne des sacrifices pour son âme, celle de ses parents et de ses grands dignitaires. Les Arméniens parlent d'un sacrifice offert par Yazdigert pour obtenir la victoire... Mais ils se sont humanisés. Pour la première fois, on sent dans leur accomplissement le souci de ne pas faire souffrir la bête. On la tue en l'assommant comme, parmi d'autres, le verront bien Eznik et Strabon : « On ne sacrifie pas avec un couteau, mais avec une bûche en

frappant comme avec un pilon », dit ce dernier (*JA*, 1964). Ne sont-ils pas même, dans nombre de cas, devenus symboliques ? Il n'est pas impossible que, déjà dans la vieille religion indo-européenne, le sacrifice, qui exprime l'idée de « rendre sacré »,ou au moins le sacrifice humain, se soit déroulé sans effusion de sang, et, dans les *Gatha*, le mot « sacrifice », *yasna*, équivaut au terme « pensée ». Quand Zurvan sacrifie alors qu'il est seul, il n'immole pas, il « rend sacrée » sa pensée. Les mazdéens ne tuent sans doute pas la vache, mais offrent son lait, qui représente son âme, comme le *haoma* représente celle de l'homme pieux. Même les végétaux sont matérialisés par des branches liées ensemble et apportées en effigie à l'autel du feu, les célèbres *barsoms* que l'on voit sur les reliefs achéménides et qui interviennent dans le rituel le plus ancien. « Sacrifier avec les baguettes en main » restera une formule avestique.

Le culte essentiel est celui du feu (*JA*, 1996), « fils d'Ahura Mazda », « joie d'Ahura Mazda », disent les *Yasna* (I, 12), qui n'est pas une adoration, bien que certains identifient celui-ci à l'Esprit saint. Le feu est éternel et l'on veille à ce qu'il ne s'éteigne jamais. Il représente la lumière, la pureté absolue, l'éternité, la rénovation, le salut. Il est médiateur, transmet les prières et les offrandes, chairs et graisses que primitivement on lui offrait, mais auxquelles il n'a plus droit. Il garantit les serments, chasse et détruit les démons. Ses autels sont les seuls lieux de culte, ceux où l'on récite les prières. Seuls les prêtres y ont accès, gantés et voilés pour que leurs mains et leur haleine ne le souillent pas, comme si l'on pouvait souiller la pureté absolue.

Le clergé existe depuis toujours et nous avons dit que Zarathoustra fut prêtre. On tend à déceler sa présence sur la tombe rupestre de Kiz Kapan (VIIe-VIe siècle), où l'on voit deux hommes de part et d'autre d'un pyrée. Mais il ne fut vraiment organisé, hiérarchisé que sous les Sassanides et c'est peut-être seulement au Ve siècle de notre ère qu'il fut placé sous la direction d'un pontife suprême, bien que Jérémie (XXXIX, 3) mentionne déjà au VIe siècle av. J.-C. un « grand mage » lié à Nabuchodonosor.

Les mages (*magoush* en vieux perse, puis *magus*), dont le nom est de même racine que *maga*, « illumination », constituant d'abord une des tribus mèdes, sont devenus peu à peu une classe sacerdotale comme les lévites ou les brahmanes, et se sont approprié l'exercice du culte. Ils interprètent les

rêves, prophétisent en sacrifiant des chevaux blancs (Hérodote, VII, 113) et psalmodient. Ils scrutent les astres et se livrent sans doute à des exercices mystérieux, scientifiques ou pseudo-scientifiques, puisque leur nom a fini par définir la magie. On ignore leurs liens primitifs avec le mazdéisme qu'ils pratiquaient ou non à date ancienne, qu'ils propagèrent ou tentèrent de stériliser, et dont ils finirent par devenir les agents. Ils possédaient certainement une puissance déjà considérable sous les Achéménides puisqu'on voit l'un des leurs, Gaumata, essayer de s'emparer du pouvoir et, malgré l'échec de cette tentative, malgré le « meurtre des mages », leur influence ne cesse de croître. Ils seront présents au berceau du Christ.

Le rayonnement du mazdéisme

Sans mazdéisme, pas de manichéisme, pas de pauliciens, pas de bogomiles ni de cathares. Mais ce n'est là que la partie visible de l'iceberg. La religion des Iraniens apporte dans le monde quantité de notions qui étaient jusqu'alors inconnues ou qui, du moins, n'avaient jamais été aussi clairement exprimées. C'est ainsi qu'on trouvait bien à Babylone une théorie très élaborée du péché et du pardon, mais celui-ci arrêtait ses effets au seuil de la tombe : récompense et châtiment étaient choses d'ici-bas. Il en allait de même en Israël où ce n'est guère avant le livre de Daniel qu'est proclamé qu'« un grand nombre de ceux qui dorment au pays de la poussière s'éveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre, pour l'horreur éternelle » (XII, 2). Les notions d'une existence *post mortem* personnalisée et de la résurrection des morts sont elles-mêmes récentes. Israël se posa la question : puisque Dieu entend faire revivre Son peuple, ne veut-Il pas ramener un homme à la vie ? Un texte de l'Apocalypse d'Isaïe semble pour la première fois l'admettre : « Tes morts revivront, leurs cadavres ressusciteront » (XXVI, 19). Depuis longtemps, des savants comme Alfred Loisy ou René Berthelot ont mis en évidence l'influence mazdéenne sur les Hébreux : « Il y a tout un ensemble de pratiques et d'idées iraniennes [...] qui apparaissent chez les Juifs à l'époque de l'Empire perse. » Et le second de ces auteurs va jusqu'à attribuer à la Perse le rigoureux monothéisme biblique : « C'est surtout [d'elle] que procède le monothéisme juif » (Berthelot, 1938, 216). Est-ce exagérer ? Du moins

reconnaîtra-t-on la grande nouveauté qu'est l'insistance mise sur la Sagesse divine dont on a voulu trouver l'origine en Égypte, dans le judaïsme alexandrin, mais qu'il est bien difficile de refuser à une religion dont le Dieu porte le nom de Sage : les neuf premiers chapitres des Proverbes, sans doute du IIIe siècle avant notre ère, en affirment l'origine divine.

Un personnage appelé à une grande destinée et qui jusqu'alors n'avait qu'un rôle bien timide prend soudain un relief saisissant, finit par devenir omniprésent : l'ennemi de Dieu et des hommes, l'esprit du mal, Satan. Son nom, en hébreu, signifie l'adversaire, l'accusateur. Il est celui qui plaide contre l'homme, et non celui qui le pousse à mal agir. Aux temps les plus anciens, c'est Dieu seul qui est à l'origine des actions, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Le serpent tentateur d'Ève, maudit pour avoir incité à la désobéissance, ne sera que tardivement considéré comme un esprit démoniaque. Les puissances maléfiques, quand elles existent, sont le plus souvent assimilées aux faux dieux du paganisme. Dans Job, où le diable prend son plein relief, il n'agit encore qu'avec la permission de Dieu. Son autonomie, son existence conflictuelle avec Dieu n'apparaissent guère que dans I Chroniques (XXI, 1), dans les Nombres (XXII, 22) et dans I Samuel (XXIX, 9). Il faut attendre Isaïe pour voir l'astre brillant, Lucifer, se dire l'égal de Iahvé (XIV, 12) et le thème de la chute des anges ne se développera que dans le judaïsme tardif, à une époque peu antérieure à l'ère chrétienne, où la démonologie devient quasi obsessionnelle. On sait la place qu'occuperont Satan et la cohorte des démons dans les Évangiles. Certes, Satan ne sera jamais Ahriman. Mais comment penser qu'il ne lui doit rien ? Quant à la notion du paradis, opposé à l'enfer, pourrait-on la refuser à l'Iran puisque le mot grec *paradeisos* vient du persan *pairidaeza*, composé de *pairi*, « ceinture » (grec *peri*), et *daeza*, « rempart » ?

Si l'agnostique peut voir une influence exercée par le mazdéisme sur le christianisme et dénoncer les emprunts du second au premier, le chrétien ne peut reconnaître dans les faits communs ou voisins qu'une propédeutique, un enseignement préparatoire à la révélation chrétienne. « Dieu a parlé par les Prophètes », affirme le Credo, mais pas seulement par ceux de l'Ancien Testament, dirent les premiers Pères de l'Église, qui voyaient dans la philosophie grecque imprégnant alors le monde romain un second canal de la Révélation : « Il est clair que c'est le même Dieu à qui nous devons les

deux Testaments qui a donné aux Grecs cette philosophie par laquelle le Tout-Puissant est glorifié par eux », déclare notamment Clément d'Alexandrie (v. 150-v. 215) dans les *Stromates* (VI, 5). Nul ne semble avoir songé alors au canal iranien, dont l'apport est pourtant indéniable. Que de points communs entre mazdéisme et christianisme ! Ils n'auront sans doute pas manqué de frapper le lecteur dans le bref exposé que nous avons pu faire. Faut-il en rappeler quelques-uns ? Les trois jours pendant lesquels le mort reste sans vie et qui correspondent aux trois jours qui séparent la mort et la résurrection de Jésus. L'accent mis sur la lumière qui sera si sensible chez saint Jean : « Dieu est lumière et il n'y a pas en Lui de ténèbres » (Ire Épître, I, 5) ; « En elle [la Parole] était la vie, et la vie était la lumière [...]. Il vint pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent en Lui » (Évangile, I, 5-7). La notion du Sauveur né d'une vierge. L'identification du Saint-Esprit avec Dieu le Père. La foi en l'immortalité de l'âme, bientôt au centre des spéculations platoniciennes, et en la résurrection des corps. La grande idée que l'homme n'est pas puni ou récompensé sur terre, mais dans l'au-delà ; celle de la responsabilité individuelle rendant caduque la responsabilité collective ; celle de la liberté humaine dans un univers où la liberté individuelle ne comptait pas beaucoup...

Qu'on ne me fasse pourtant pas dire ce que je ne dis pas : les différences entre les deux religions l'emportent sur les ressemblances. Le christianisme, dont la voie a peut-être été ouverte par le mazdéisme, est allé beaucoup plus loin. C'est lui qui a établi la doctrine de l'amour, qui a exalté la charité, la compassion, qui a donné à la souffrance sa valeur rédemptrice, qui, par le dogme de la communion des saints, a sorti l'homme de l'individualisme outrancier du mazdéisme. Il a fait des créatures de Dieu ses enfants. Par l'Incarnation et par l'Eucharistie, il a uni le divin et l'humain.

Il nous intéresse sans doute moins de déceler les influences exercées par le mazdéisme sur l'islam, et celles-ci peuvent être moins directes, étant venues en partie – mais en partie seulement – par le canal biblique. Certes, l'Arabie pré-islamique était plus éloignée qu'Israël des terres iraniennes, mais non des Iraniens qui s'y étaient installés. Elle subissait fortement le rayonnement des protectorats établis par les Sassanides sur plusieurs de ses provinces. À la fin du VIe siècle, ceux-ci étaient directement ou indirectement maîtres de l'Arabie occidentale et méridionale, et il semble

que Médine, où l'on célébrait les deux grandes fêtes du printemps (Nauruz) et de l'hiver, était fortement marquée par les Persans dont d'ailleurs les Juifs, fort nombreux, soutenaient la politique. La très faible place que le Coran fait au mazdéisme dénonce peut-être l'embarras que cette religion causait à des gens qui ne voulaient ni l'attaquer ni en paraître proches. Elle contraste avec celle très grande qu'il occupe, pendant les trois premiers siècles de l'Hégire, dans les livres de *tafsir* (commentaires du Coran) et d'histoire, qui ne se privent pas d'insister sur les anciennes relations de l'Arabie et de l'Iran, dans les ouvrages d'apologétique (840, 861, etc.), qui réfutent la doctrine des mages, et un grand écrivain comme Djahiz (mort en 869) renferme sur eux des notations intéressantes. Ce qui est peut-être plus important encore, c'est l'existence d'un personnage comme Selman al-Farsi (« le Persan ») qui fut compagnon de Mahomet, demeura fidèle à sa famille, et devint le maître de toutes les corporations (Massignon, 1963, I, 453). C'est aussi le rôle que les mouvements extrémistes ismaéliens lui font jouer quand ils voient en lui la personne qui fit retenir tout le Coran au Prophète, et qui se cachait pour accomplir cette mission divine sous le nom conventionnel de l'ange Gabriel.

C'est évidemment l'islam persan, l'islam chiite, qui a subi la plus profonde influence mazdéenne, ainsi que l'a bien rappelé le grand iraniste Henry Corbin en insistant notamment sur la personnalité et l'œuvre de Suhrawardi (1155-1191), dont le titre du livre principal, *Métaphysique de la Lumière et de l'illumination*, est en lui-même explicite. On pourrait démontrer sans grande peine que son organisation du clergé, qui n'a rien de musulman, est calquée sur celle du clergé sassanide ; que l'attente du *mahdi*, l'imam caché, qui se révélera à la fin des temps, n'est autre que celle du *Sayoshant* zoroastrien, etc. Il y a une céramique iranienne de 1210 (Freer Gallery of Art, Washington) sur laquelle Fritz Meier a attiré l'attention et qui peut paraître anecdotique, mais qui illustre une croyance répandue, sinon générale. Elle représente un homme qui, tournant le dos aux biens de ce monde, contemple son âme symbolisée par une femme immergée dans l'eau parmi les poissons. Elle signifie que l'âme vit dans le divin comme un poisson dans l'eau, mais aussi qu'elle est conçue comme féminine, comme une *daena*.

L'islam sunnite, moins touché par l'antique religion iranienne, n'en fut pas à l'abri. S'il est quelque peu gênant de voir dans les houris du paradis des descendantes de la *daena* (*JA*, 1995), il ne l'est nullement de relier le pont de Tchinvad que devait franchir l'âme du défunt mazdéen au pont de Sirat qui, comme lui, franchit l'enfer pour mener au jardin des délices bien connu par un hadith de Bukhari (XXIV) devenu fort populaire.

CHAPITRE VI

Alexandre le Grand et l'hégémonie grecque

PHILIPPE DE MACÉDOINE

Dans la seconde moitié du IVe siècle, les cités grecques sont bien malades malgré l'éclat de leur civilisation. Elles ne se remettent pas des guerres continuelles qu'elles se sont livrées, des conflits sociaux, de la misère qui frappe les basses classes sans travail ; elles sont profondément humiliées de vivre si largement des dariques perses qui font d'elles des mendiantes et qui, si longtemps après la déroute des Achéménides, permettent à ceux-ci de leur dicter leur politique.

Pendant qu'elles déclinent et se déchirent, Philippe II, roi de Macédoine depuis 356, a su utiliser les ressources considérables de son pays pour affirmer son autorité, faire de son royaume une monarchie centralisée et étendre largement sa domination sur les Balkans. Il a osé vassaliser la Thrace, qui relevait au moins en théorie du roi de Perse (342-340). En vingt-trois ans de règne, il a posé les fondements d'une puissance redoutable et sans laquelle, malgré tout son génie, son fils Alexandre n'eût jamais pu réaliser ses exploits. Aux yeux des cités grecques, il apparaît souvent comme un épouvantail, comme une menace pour cette liberté à laquelle elles sont tellement attachées, mais aussi comme un ultime espoir, pour ceux qui désespèrent, pour ceux qui peut-être sont les plus clairvoyants, pour ceux qui, tel Isocrate, prêchent la nécessité de l'union ou voient que seul un roi peut regrouper les forces vives. C'est néanmoins l'hostilité contre le Macédonien qui longtemps l'emporte, et il en restera toujours quelque chose. Mais celui-ci vainc Athènes (Chéronèse, septembre 338). Il faut bien s'incliner. Un congrès réuni à Corinthe à la fin de 338 fonde la Ligue permanente des cités et nomme Philippe II *hégémon* en temps de paix,

stratège s'il y a conflit. Quelques mois plus tard, en juin 337, le roi de Macédoine déclare la guerre à la Perse « pour venger les sacrilèges que les Barbares ont commis contre les sanctuaires grecs cent soixante ans plus tôt ». Il faut toujours brandir une grande idée simple, même si elle ne contient qu'une part de vérité, pour exalter les peuples. Et certes il y a bien, dans cette épopée qui commence, la volonté de libérer les villes grecques d'Ionie, de constituer une union panhellène. Mais il y aussi l'ambition démesurée du Macédonien, qui préfigure celle de son fils. Il y a de profondes raisons économiques : ouvrir au marché grec de nouveaux débouchés, en Asie Mineure sans doute, et surtout dans cette Égypte qui depuis longtemps fascine ; neutraliser la flotte phénicienne, qui a la maîtrise en Méditerranée. Le déroulement des opérations en apportera la preuve. En revanche, nul ne songe alors à détruire l'Empire perse. Il propose une société toute nouvelle, stimulante, même si l'on ne veut pas s'y rallier. On l'admire. On le croit invincible. On apprécie souvent la « Paix du Roi ».

Y a-t-il unanimité des Grecs ? Loin de là ! L'armée d'invasion sera surtout macédonienne et balkanique. Les Hellènes, au sens étroit du terme, ne prendront qu'une faible part à la campagne. Ils continueront à fournir des mercenaires aux Perses, et qui leur demeureront fidèles, qui, même après la bataille d'Issos, préféreront Darius à Alexandre. L'hostilité d'Athènes, de Thèbes, de Sparte, ne désarmera pas. Elle est, nous l'avons dit, ancienne. Déjà, en 335, quand le bruit de la mort d'Alexandre qui opérait alors sur le Danube se répandit, Athènes et Thèbes s'empressèrent de négocier avec Darius Condoman, le nouveau grand roi d'Iran. Thèbes seule fut vraiment châtiée, mais de façon terrible (septembre 335) : 6 000 hommes y furent mis à mort, 30 000 personnes vendues comme esclaves. Cela n'empêchera pas les cités de continuer la lutte. En septembre 331, Antipatros, régent de Macédoine, devra vaincre leur révolte ; après Ipsos, en novembre 330, elles enverront à nouveau une ambassade en Iran pour négocier une alliance avec les Achéménides. Même après les ultimes succès, Démosthène, l'un des plus tenaces adversaires du Macédonien, bien obligé de se rallier, le fera avec une sinistre ironie.

La grande guerre

Ainsi la guerre qui va éclater, et que l'on peut considérer comme une longue promenade militaire de 18 000 kilomètres effectuée en douze ans, mais pendant laquelle on ne se battra, et encore sporadiquement, que de mai 334 à octobre 326, changera-t-elle de but et de visage au fur et à mesure qu'elle se prolongera. Sa première phase est constituée par la libération des cités grecques et l'occupation des régions occidentales et méridionales de l'Anatolie. Elle dure sept mois. La deuxième, qui couvre plus d'une année et demie, de novembre 333 à juin 331, est consacrée à l'occupation de la Syrie, c'est-à-dire à la destruction ou à la capture des flottes et des bases phéniciennes, et à la conquête de l'Égypte. C'est seulement au cours de la troisième période, entre juin 331 et juin 330, donc pendant douze mois, que s'ouvrent de nouvelles perspectives jusque-là inconnues, qu'Alexandre entend devenir souverain du monde et qu'en conséquence se déroule la lutte décisive entre lui et les Achéménides. La quatrième et dernière période, celle pendant laquelle le Macédonien, s'étant déclaré successeur de Darius Condoman, cherchera à faire reconnaître ses droits au trône et à recueillir l'héritage de ceux qu'il aura renversés, sera la plus longue, la plus pénible, la moins efficace : elle s'étendra de la mort de Darius (été 330) au repli de l'armée des envahisseurs (octobre 326) et sera occupée par les durs et stériles combats en Sogdiane (trois ans !) et par l'expédition contre les Indiens (seize mois).

Ce n'est certainement ni nier ni amoindrir le génie d'Alexandre ou sa puissance charismatique que de ne pas béer d'admiration devant l'épopée macédonienne, de ne pas la considérer comme une sorte de miracle, que de refuser de voir en son auteur le plus grand conquérant du monde. Nous avons déjà dit que, sans la préparation de Philippe, la conquête de l'Empire iranien eût été impossible. Elle l'eût aussi été si les Perses n'avaient pas préparé le terrain en confédérant sous une même autorité les peuples les plus divers, qui se souciaient peu de savoir qui les dirigeait : aux Achéménides succéderont les Macédoniens, sans que rien change vraiment, comme les Perses avaient succédé aux Mèdes. Elle eût été impossible s'il n'y avait pas eu partout pléthore de colonies grecques, si les satrapes s'étaient défendus et ne s'étaient pas si souvent ralliés aux conquérants, si les peuples avaient pris part à la lutte comme le feront les Sogdiens, les seuls à se battre vraiment pour conserver leurs libertés, les seuls qui ne

capituleront pas. À la gloire des vainqueurs ne sont à inscrire que les trois batailles si admirablement gagnées contre les forces achéménides, la volonté d'organiser, de construire, la ténacité d'Alexandre, si souvent blessé, deux fois au moins gravement malade, le courage qui l'anime et qui anime ses hommes, qui les amène à progresser envers et contre tout dans des régions inconnues, difficiles, où, comme le dit Plutarque, « les pénuries de vivres et l'intempérance du climat causèrent le plus de pertes dans l'armée » (*Alexandre*, 58). Après tout, trois grandes batailles, ce n'est pas beaucoup : il en avait fallu à peu près autant à Darius pour vaincre Astyage ; il en faudra deux aux Arabes pour abattre les Sassanides. Non. Il n'y a pas miracle ou, s'il faut qu'il y en ait, c'est chez les Perses qu'on doit le chercher, dans le peu de résistance de l'Empire, dans l'indécision, la faiblesse, l'indifférence du Roi des rois.

En 336, Parménion, général de Philippe, débarque en Asie Mineure avec 10 000 hommes d'avant-garde et progresse le long des côtes égéennes. Son maître doit le rejoindre peu après avec des renforts. Mais, en août de la même année, il est assassiné. Un de ses fils, Alexandre, né d'Olympias, accède à sa succession dans un bain de sang et, vers le 10 octobre, se fait proclamer roi, selon l'usage, par acclamation des troupes. Il a vingt ans et il est beau comme un dieu. Il va bien sûr reprendre le projet de son père, mais il doit d'abord mener campagne en Europe – une campagne dont on parle peu, car il n'a pas encore mis en place sa puissante machine de propagande, mais qui est peut-être la plus brillante qu'il ait effectuée.

Campagne d'Asie Mineure

Au printemps de 334, Alexandre franchit les Dardanelles avec quelque 40 000 hommes et une masse hétéroclite de parasites, aventuriers, savants, techniciens qui joueront un grand rôle, et autres prostituées. Les Perses l'attendent sur les rives d'une petite rivière, le Granique. Il les bouscule sans peine et les laisse se replier sur Milet. Ce n'est certes pas une grande bataille, si l'on en juge par la faiblesse des pertes des deux armées. Ce n'est pas une grande victoire, mais le jeune chef sait admirablement l'exploiter, et elle calme pour un temps l'hostilité des pacifistes. Elle lui ouvre par ailleurs l'Asie Mineure. Il en longe les rivages, libère les cités ioniennes, s'empare

de Milet mal défendue, ne rencontre guère de résistance qu'à Halicarnasse, Phasilis, Termessos, et le satrape de Sardes lui livre spontanément ses places fortes et ses trésors. Il passe l'hiver à consolider sa position dans l'arrière-pays. Que fait Darius Condoman ?

Au printemps de 333, Alexandre quitte les rives de la Méditerranée pour se rendre à Gordion. Il y va, selon la légende, pour trancher le nœud gordien, parce qu'un oracle a prédit que celui qui le délierait serait maître de l'Asie ; en réalité, pour couper la route du roi, opérer sa jonction avec Parménion. Il ne craint qu'une chose, la flotte perse sous commandement d'un amiral de grande classe, Memnon, mais les dieux sont avec lui : Memnon meurt de maladie, sans laisser un successeur digne de lui. Tranquille pour ses arrières, il décide de regagner la côte méridionale, longe le grand lac salé, franchit les Portes de Cilicie, si étroites que quatre hommes tout au plus peuvent y marcher de front, et nul ne songe à lui barrer la route. Cinq jours plus tard, il entre à Tarse que le satrape évacue sans combattre.

Darius s'est décidé à intervenir. Il arrive avec armes et bagages, avec sa famille, ses trésors. La rencontre a lieu dans la plaine d'Issos, au nord du golfe d'Alexandrette (novembre 333). Les Perses ont la supériorité numérique. Ils devraient l'emporter. D'ailleurs les forces du grand vizir tiennent bon, mais le Roi des rois brusquement perd pied, s'enfuit. On se jette à sa poursuite. On capture son camp, sa mère, sa femme, sa sœur, ses deux filles, son fils qui est encore un tout petit enfant : ils constitueront des gages précieux entre les mains d'Alexandre, qui – pour cela ? par humanité ? – les traite avec grande sollicitude. Ce fut cette fois une vraie bataille, une belle bataille. Le peintre Philoxène d'Érétrie en représentera une scène dont nous conservons la réplique sur une célèbre mosaïque pompéienne du musée de Naples. Mais le succès est incomplet : Darius et son armée ont fui, se sont repliés sur le plateau anatolien où ils vont tranquillement mobiliser des hommes et recruter des bêtes, réorganiser leurs forces.

Alexandre se trouve à la croisée des chemins, à un moment crucial de sa vie. Les nouvelles de l'Anatolie occidentale sont mauvaises : les Perses ont repris Milet, Chios, Andros... Celles de Grèce sont catastrophiques : Thèbes, Athènes, Sparte ont envoyé des émissaires au Grand Roi pour

contracter alliance contre le Macédonien. Doit-il se lancer à la poursuite de Darius ? Doit-il revenir en Ionie pour reprendre les terres perdues, pour châtier les traîtres ? Il décide de poursuivre son offensive : s'il obtient de grands succès en Syrie contre les Phéniciens, les Perses se décourageront, les Grecs reprendront confiance. C'est l'hiver, une saison peu favorable à une campagne continentale, une saison où les flottes phéniciennes ne peuvent pas prendre la mer, ce dont on peut profiter pour conquérir leurs ports.

Conquête de la Phénicie et de l'Égypte

C'est alors qu'Alexandre reçoit une ambassade de Darius qui propose paix, alliance, amitié, rançon pour la libération de sa famille. Il la repousse avec hauteur, sans ignorer que l'Achéménide sera dès lors obligé de continuer la guerre, mais mesurant à quel point il ne souhaite pas le faire. Cependant, il marche droit au sud. En janvier 332, Byblos et Sidon se soumettent aussitôt, peut-être par haine de Tyr, leur rivale, devant laquelle il met le siège en février. Le grand port phénicien se défendra bien, jusqu'en août, et sera terriblement châtié. Un cinquième de sa population périt ; 2 000 hommes sont mis en croix, 5 000 femmes et enfants vendus comme esclaves. Mais le résultat vaut la peine : la puissance maritime des Phéniciens est annihilée, les Grecs sont les maîtres de la Méditerranée. De plus, toutes les villes de l'intérieur lui envoient des actes de soumission, y compris Jérusalem où, malgré la légende juive, il ne se rendit jamais. Une seconde ambassade de Darius arrive sur ces entrefaites. Les termes en sont plus respectueux, les propositions plus humbles : il offre en mariage à Alexandre sa fille, qui lui apportera en dot toute l'Asie Mineure occidentale. Arrien (II, 25, 2) raconte que Parménion lui aurait alors dit : « Si j'étais à ta place, j'accepterais », et qu'il lui aurait répondu : « Moi aussi, si j'étais à la tienne. » Alexandre repart. Gaza, aux mains d'un Perse par hasard énergique, lui résiste (octobre 332). Il l'anéantit, tuant tous les militaires, vendant tous les civils.

Il est aux portes de l'Égypte. Il se les ouvre sans peine, le satrape faisant semblant de résister pour sauver l'honneur et, bien sûr, à cause de sa couardise, ne le sauvant pas. Il s'y fait proclamer pharaon au début de

décembre 332. Puis, comme le monarque égyptien est considéré comme fils de Dieu, en février 331, il se rend au temple d'Amon de l'oasis de Ziwah, à quelque 250 kilomètres de Marsah Matruk, où il est solennellement reconnu comme tel – on dira « fils de Zeus » dans le monde grec, qui depuis longtemps assimile la grande divinité égyptienne, Amon, au maître de l'Olympe. Est-ce tout ? Non. Il va fonder sur les rivages septentrionaux de l'Égypte, en un lieu qu'il choisit lui-même avec une étonnante pénétration, sur un plan qu'il établit lui-même, la ville qui porte son nom : Alexandrie (20 janvier 331). Il aimera toujours fonder des villes, et c'est par là surtout qu'il se révèle constructeur, mais aucune ne connaîtra une pareille destinée.

L'hiver s'achève. Cela fait quelque dix-huit mois que les Perses ne livrent plus combat. Mais que fait donc Darius Condoman depuis qu'il sait qu'il n'obtiendra à aucun prix la paix ?

Le successeur des Achéménides

Revenu en Syrie, Alexandre part pour la « haute Asie » le 10 juin 331. Il est cette fois lourdement chargé et progresse à pas de tortue. Il marche pendant cinquante et un jours à la vitesse moyenne de 12 kilomètres par jour, traverse Beyrouth, Damas, Homs, Hama, Alep, et atteint finalement le Tigre. L'ennemi n'avait déployé pour l'arrêter que 2 000 mercenaires grecs et 3 000 cavaliers perses, qui se sont précipitamment enfuis. Sur la route, la femme captive du Grand Roi était morte et Alexandre avait pris le temps de lui faire des obsèques décentes.

Alexandre a appris que Darius l'attend dans la grande plaine d'Arbèles (Irbil, dans l'Irak actuel), proche de l'ancienne Ninive. Il faut traverser steppes et déserts. Il fait chaud. Les Macédoniens souffrent, mais avancent et bientôt atteignent les Perses, qui sont à nouveau vaincus (1er octobre 331). Arbèles (ou Gaugamalès) a coûté cher : pour la première fois, les Grecs ont subi de lourdes pertes, et Darius a encore échappé, mais Alexandre entre en triomphateur à Babylone le 6 novembre, et peu après à Suse (fin de décembre). Il faut en finir. Alexandre monte sur le plateau iranien sans rencontrer de forte résistance, et il détruit impitoyablement les villages qu'il rencontre. Quand il approche de Persépolis, le gouverneur lui fait savoir qu'il lui remettra les places fortes et le trésor impérial. Ce seront des

richesses qui s'ajouteront à toutes celles déjà acquises et sous lesquelles il croule. Persépolis est néanmoins pillée et, au cours d'une orgie, de lui-même ou sur l'instigation de la courtisane Thaïs, il incendie la ville. Il aurait dit : « Je dois cette vengeance aux Grecs. » Darius Condoman continue à fuir, Alexandre à le poursuivre. Quand il l'atteint enfin, dans la région de Damghan, il le trouve mort, assassiné (1er juillet 330). Il le fera inhumer près de ses prédécesseurs.

Déjà, à Babylone, Alexandre s'est posé en souverain de l'Iran. Il a désigné un Perse comme satrape de la province, il a confirmé l'autorité de plusieurs de ses collègues dans les provinces voisines. Il a appelé près de lui des nobles perses. À la mort de Darius, il se juge son héritier légitime. Mais il apprend à la fin du mois d'août que le satrape de Bactriane, Bessos, s'est fait proclamer roi à la place du défunt et a reçu l'allégeance de tous les Orientaux. Alexandre refuse de l'accepter. Lui seul est le grand roi d'Iran, lui seul est successeur des Achéménides ! Les troupes murmurent : elles en ont assez de cette marche sans fin, qui les mène elles ne savent trop où, mais on ne grogne pas longtemps avec un tel chef. Elles repartent. En octobre, elles arrivent à Phrada (Farah), en Drangiane, peu après en Arachosie (Kandahar) et dans le Kapiça (Kaboul). C'est décembre. Le froid est vif. Il est tentant de descendre dans les Indes, comme il l'est et le sera toujours pour ceux qui occupent cette position clef. Les Indes attendront. On passera l'hiver à se reposer.

Au tout début du printemps 329, Alexandre se met en marche vers le nord, franchit l'Hindou Kouch avec des difficultés inouïes dues à l'altitude, à la neige, au gel, débouche sur la plaine de l'Oxus, traverse le fleuve en crue. Bessos est capturé, fouetté, envoyé en Perse pour être exécuté. Alexandre est seul maître. Comme il s'est fait pharaon en Égypte en se faisant reconnaître fils de Dieu, il se fait Grand Roi en Iran en exigeant qu'on lui rende les honneurs dus à celui-ci, notamment qu'on se prosterne devant lui (proskynèse) : les Grecs, qui ne comprennent pas, en sont outrés. Dès lors, il s'habille à l'iranienne, impose à son entourage l'étiquette iranienne, lève des soldats iraniens. Bientôt il tombera amoureux d'une jeune petite princesse prisonnière, Rhoxané, la « Radieuse », Roxane, et il l'épousera à Bactres (hiver 327-326) : bienheureuse passion qui lui suggère la grande idée de fondre ensemble, par mariage, Grecs et Iraniens. En

octobre 325, il organisera les noces de Suse, au cours desquelles une centaine de ses grands officiers et quelque 10 000 de ses hommes se marieront avec des indigènes. Lui-même, ce jour-là, sans renoncer à Roxane, épousera une fille de Darius, Stateira, et une fille d'Artaxerxès III, Parysatis. Il aimait les fêtes. Il en avait organisé souvent. Nulle ne sera plus belle. Elle durera cinq jours.

En Iran oriental et en Inde

En attendant, il lui faut soumettre la Sogdiane. Il est maître des villes, non des campagnes. Nobles et mages galvanisent le pays. Un chef de bande, Spitaménès, soulève les populations, échappe à toutes les poursuites : il périra, invaincu et sans gloire, tué par un nomade. Les rebelles sont partout. Ils attaquent les meilleures positions du conquérant. Marakanda (Samarkand) est assiégée et, pour qu'elle ne tombe pas, Alexandre doit venir en personne châtier les agresseurs : il les poursuit jusqu'au désert, au-delà de Boukhara, répandant cette longue traînée de sang dont, quand il est en rage, il orne son passage. Les Macédoniens ne sont pas habitués à la guérilla et ils comprennent qu'ils n'en viendront pas à bout : on ne soumet pas un pays qui ne veut pas être soumis. Ils se contenteront d'une demi-soumission : quand, après vingt-cinq mois de combats acharnés, Alexandre quittera la Sogdiane, il en contrôlera tout au plus la moitié.

De surcroît, Alexandre doit porter la guerre au-delà de l'Iaxarte (Syr Darya) contre les Sakas ou Saces, fidèles de Darius, qui risquent à tout moment d'intervenir. Il les bouscule, les oblige à composer : il est entendu qu'ils continueront à apporter poudre d'or de l'Altaï et produits des oasis lointaines, et qu'ils recevront en échange vaisselle grecque en argent et en bronze – des trouvailles confirment la réalité de ce commerce. Plus à l'est, le roi du Khwarezm, Pharasmonès, n'entend ni se soumettre ni combattre. Il vient rendre visite au conquérant. Veut-il l'attirer dans les steppes où il sait qu'il se perdra ? Lui raconte-t-il seulement de belles histoires ? De cette rencontre naîtra la légende des amours d'Alexandre avec Tholestris, la reine des Amazones.

En juin 327, Alexandre part pour les Indes, escorté des nobles sogdiens qui se sont ralliés à lui, et son avant-garde franchit les passes de Khyber en

juillet. Il restera dans l'Indus et le Pendjab jusqu'en octobre 325, remportant de brillants succès, se livrant à beaucoup de cruautés, retrouvant avec plaisir Dionysos dans le dieu Krishna et Héraclès, son aïeul, en Siva. Il ramènera avec lui des sages indiens, des philosophes dont l'un, le djaïniste Kalena, on ne sait pourquoi, s'immolera par le feu. Il sera de retour en Iran occidental à la fin de février 324. Partout, sur la route de son repli, il aura châtié mauvais gouverneurs, prévaricateurs, concussionnaires, rebelles. Il mourra un an plus tard, le 10 juin 323.

Il a détruit l'Empire achéménide – hélas ! L'a-t-il remplacé par un Empire macédonien ? Soyons sérieux ! Il n'a pas soumis la Sogdiane. Il n'a pas conquis l'Anatolie orientale, l'Arménie, l'Azerbaïdjan. Il n'a pas mis les pieds dans la majeure partie de l'Iran. A-t-il réalisé la fusion des Iraniens et des Grecs ? Bien des mariés de Suse répudieront leurs femmes, et c'est plus qu'un symbole. Il a réussi si son but principal était la gloire, puisqu'il est devenu le plus grand conquérant du monde, le plus beau héros d'épopée qui ait jamais été célébré. Il a échoué si ses objectifs sortaient de l'idéal pour entrer dans le réel.

La succession

Peu avant de mourir, Alexandre le Grand aurait dit : « Je vois que j'aurai de belles funérailles ». Le mot bien sûr est apocryphe, comme tant d'autres phrases historiques, mais il rend bien compte des bains de sang, des luttes fratricides, de l'anarchie qui vont succéder à son trépas. À peine a-t-il fermé les yeux que ses compagnons l'oublient, abandonnent son cadavre dans sa tente, ne pensent qu'à eux. Plus tard ils lui feront des funérailles et commenceront le fantastique travail de valorisation qui va en faire le héros que l'Histoire connaît, le demi-dieu, mais c'est une autre affaire. En attendant, ils vont détruire sa famille et son œuvre, ils vont achever de transformer en échec cette immense épopée. Alexandre s'était fait le successeur de Darius : il n'avait pas réussi à fonder une dynastie. Il avait rassemblé une grande partie des terres qui avaient appartenu aux Achéménides, reconstitué un grand empire : celui-ci ne lui survivra pas. Ses lieutenants se déchireront entre eux. On se battra longtemps et beaucoup. L'immense empire des Mèdes et des Perses, qui pendant sa plus longue

période n'avait connu aucune guerre sur son sol, avait duré plus de deux siècles et demi. Celui d'Alexandre se défait en un jour. Les Grecs n'avaient évidemment pas le sens de l'empire. Ils aimaient trop la liberté, on n'ose pas dire l'anarchie. Non seulement ils ne surent pas préserver l'unité politique des territoires si diversement peuplés qui avaient été soumis aux Achéménides et en perdirent plusieurs, mais encore, après avoir réuni en trois États ceux qu'ils conservèrent plus ou moins longtemps, ils continuèrent à se battre les uns contre les autres ; au lieu d'en faire au moins trois alliés, ils en firent trois ennemis. Au sein même de chacun d'entre eux, il y eut discordes, incapacité de présenter un front commun. En Iran, où Alexandre avait voulu créer une fusion gréco-iranienne, où les pressions étrangères ne cessaient de croître avec la montée en puissance de l'Inde et le retour des nomades de l'Asie centrale – préalable puis contre-coup de la formation en Mongolie du premier empire des steppes, celui des Hiong-nou à la fin du IIIe siècle –, les deux royaumes hellénisés qui s'étaient formés, celui des Séleucides et celui des Gréco-Bactriens, furent plus souvent ennemis qu'alliés, ce qui précipita leur chute. Et, certes, Alexandre était mort trop jeune. Il n'avait rien prévu pour sa succession : qui oserait reprocher cet oubli à un homme de trente-deux ans ? Mais comment expliquer tous ces crimes, comment justifier cette avidité de ses grands ? Était-ce parce qu'il s'était formé dans le sang que l'Empire devait se dissoudre dans le sang ? On soupçonna Antipatros, qui avait eu pourtant toute la confiance d'Alexandre, mais qui venait d'être relevé de ses fonctions de régent de Macédoine, et ses deux fils, Iolas, échanson du roi, et Cassandre (Kassandros), qui en 323, à la suite d'une querelle, avait été frappé par lui, de l'avoir empoisonné. Olympias, la mère d'Alexandre, propagea contre eux, contre ce dernier surtout, toutes sortes de rumeurs. Elle y perdra la vie, comme elle l'avait fait perdre en 316 au demi-frère du conquérant, Arrhidaios, épileptique et simple d'esprit. Régicide ou non, Cassandre se révéla bien un criminel. Il ne tua pas seulement Olympias (316), mais encore le fils posthume du conquérant et sa mère, la belle Roxane, elle-même responsable – par jalousie, dit Plutarque – de la mort de Stateira, la fille de Darius épousée à Suse, et un autre enfant qu'il avait eu de Barsine, Héraklès, immolé à l'âge de quatorze ans, vers 312, « dans l'indifférence générale » (Faure, 1985, p. 183).

À la mort d'Alexandre, son demi-frère est acclamé roi sous le nom de Philippe III et, comme on le sait incapable, on le place sous la surveillance de Kratéros, tout en réservant les droits de l'enfant à naître de Roxane. Perdiccas, détenteur du sceau royal, gouverne l'Orient. L'Occident revient à Antipatros, conseiller d'Alexandre dans sa jeunesse, l'un des meilleurs généraux de Philippe, qui avait fait fonction de régent en Macédoine depuis le début de l'expédition en Asie, et bien que portent sur lui les soupçons de régicide. C'était en somme un triumvirat qui s'établissait, et il se serait peut-être maintenu si Perdiccas n'avait pas été tué en Égypte au début de 320. On se résolut dès lors à partager l'Empire entre les diadoques, les « successeurs ». Antipatros fut confirmé dans son poste, mais mourut un an après, en 319, en laissant sa succession à son fils Cassandre, qui assurera vite sa domination sur la Grèce. Lysimaque, un lieutenant d'Alexandre, reçut la Thrace et la gardera jusqu'à sa mort en 281. À Séleucos échut la Babylonie ; à Antigone le Borgne, satrape de la Grande Phrygie, l'Asie Mineure ; à Ptolémée Soter, fils de Lagos, qui avait un jour sauvé la vie d'Alexandre, l'Égypte et les régions avoisinantes, dont la Syrie, que Démétrios Poliorcète, fils d'Antigone, cherchera à lui arracher, mais il se fera battre à Gaza en 312.

À partir de 306, les uns et les autres se jugent souverains, commencent à porter le titre de roi et, plus que jamais, se surveillent, se jalousent, craignent leurs mutuelles ambitions. Les plus entreprenants semblent les plus dangereux. Ce sont Antigone et Démétrios Poliorcète. On monte contre eux une coalition qui réunit Ptolémée, Séleucos, Cassandre et Lysimaque. Elle rassemble ses forces en Phrygie. Antigone et Démétrios marchent contre elles et sont vaincus en 301 à la « bataille des Rois », à Ipsos, une petite ville. Antigone, désespéré, se donne la mort. C'est la fin de la fiction de l'Empire unitaire. Trois grandes formations politiques se constituent qui se partagent les possessions d'Alexandre. L'Europe revient à Cassandre, fils d'Antipatros, qui, tout criminel qu'il est, en profite, en tant que roi de Macédoine, pour se proclamer seul héritier légitime d'Alexandre. L'Égypte échoit à Ptolémée, qui y fonde la dynastie des Lagides, celle qui connaîtra la plus belle carrière. L'Asie est attribuée à Séleucos Ier Nikator, le Vainqueur, le seul à intéresser notre sujet.

Est-on encore en Iran ? Il ne le paraît pas. Que sont devenus les Iraniens pendant ces décennies ? On l'ignore. On est bien obligé de croire qu'ils n'ont fait qu'assister, passifs, aux agitations de ceux dont dépendait leur destin.

Les trois États qui vont prendre en charge la succession d'Alexandre sont d'une légitimité douteuse. Le pouvoir, conféré par la Fortune, repose sur le prestige du prince, de plus en plus souvent déifié en même temps que son épouse ; sur les immenses richesses amassées pendant la conquête et que le commerce continue à accroître, mais qui sont concentrées dans les mains des grands alors que les inégalités sociales deviennent criantes ; enfin sur l'armée, presque constamment en opérations, une armée qui ne cesse de se perfectionner, où les éléphants asiatiques servent de blindés, où l'artillerie atteint une efficacité encore inconnue puisqu'elle peut lancer des masses de 80 kilogrammes à 150 mètres. Ces trois États ont cependant un facteur d'unité, un seul : la langue grecque, qui a remplacé l'araméen, qui est parlée partout, de l'Indus à l'Iaxarte (Syr-Darya), d'Alexandrie à Marseille, et qui, à défaut d'un empire politique, crée bien un empire culturel, celui de l'hellénisme. Paradoxalement, ce dernier ne cessera de se développer au fur et à mesure que la puissance politique des États décroîtra.

Avec le conquérant macédonien, le monde ancien a définitivement pris fin et un autre est né. Toutes les grandes civilisations de l'Antiquité ont disparu, celles de la Mésopotamie, de l'Égypte, de l'Iran, de l'Indus, mais avec leurs débris se créent des synthèses que l'hellénisme cimente. Le règne des petites cités, du patriotisme de clocher a cédé la place à celui de vastes États. L'idéal impérial, promu par Cyrus et Darius et repris par Alexandre, fait partout résurgence, en Inde, en Italie et jusque dans la lointaine Chine.

Les mœurs sont sans doute décadentes, mais jamais encore il n'y a eu un tel fourmillement d'idées, de telles confrontations de races, de traditions, de si nombreux échanges de notions et de choses, jamais les hommes n'ont encore eu un horizon si large. Nulle part on ne le voit mieux qu'à Alexandrie, métropole géante, qui brille de tout son éclat avec sa bibliothèque, son musée, son phare, et où bientôt l'on rédigera la Septante. Mais d'autres villes, telle Pergame, ne font pas pauvre figure. La philosophie et la science bouleversent les esprits. C'est l'époque de Platon, d'Aristote, d'Euclide et de ses mathématiques, celle aussi du parchemin qui remplace les anciens papyrus...

Les Séleucides

Toute l'histoire de l'empire des Séleucides, les descendants de Séleucos Nikator qui ont hérité l'Asie d'Alexandre, n'est qu'une longue agonie, un incessant recul, une désagrégation, même si quelques princes se révèlent énergiques, tentent de réagir. Elle ne va pas durer beaucoup plus d'un siècle, car elle n'a plus rien d'impérial quand les Séleucides ne sont plus qu'à la tête d'un petit royaume syrien. Apporte-t-elle quelque chose ? Sans doute, car il n'est pas d'arbre même stérile qui ne produise, à défaut de fruits, quelque ombre bienfaisante – mais il faut être d'une extrême indulgence pour l'admettre ! Elle a fait illusion, puisque l'ère séleucide, dite encore ère grecque, dont le début fut fixé à l'automne 312, restera en usage jusqu'à nos jours dans de petites communautés syriaques.

Il y avait déjà une nette opposition entre les régions occidentales de l'Iran, aux mains de Grecs iranisés, et les régions orientales, où vivaient des Iraniens hellénisés. Il en naît alors une autre, entre les milieux citadins et ruraux, et elle ne cesse de croître avec l'installation massive, tout au long du IIIe siècle, de Grecs dans les villes persanes. Si les cités s'hellénisent, les campagnes ne le font pas, car les immigrants les dédaignent et elles constituent, comme ce sera si souvent le cas, un conservatoire de l'iranisme. Elles continuent à parler persan, à vivre à la persane, à professer le mazdéisme, même si celui-ci permet aux anciens dieux, Mithra ou Anahita, de revenir en force. Malgré le peu de vestiges laissés par les Iraniens, l'existence sur les contreforts du Zagros, à Nurabad, des ruines d'un temple du feu du IIIe-IIe siècle, encore assez semblable à ceux des temps anciens, prouve que le pays conserve ses traditions.

Si les Séleucides servent l'hellénisme, quoique moins bien que d'autres, ils laissent subsister en Iran un grand vide : que peut-on découvrir sur ses terres qui mérite mention ? Les routes qui se multiplient pour relier la Méditerranée et l'Asie ; un commerce qui demeure actif ; une richesse nationale qui paraît considérable ; une administration remarquable, héritière de celle des Achéménides ; un accroissement du nombre des colonies grecques, souvent installées en marge des populations indigènes dont les élites, pourtant, subissent l'influence ; la fondation de plusieurs cités sans grandes beautés. L'art gréco-iranien est pauvre, au reste mal attesté, et ce ne

sont pas les quelques statues de divinités de l'Olympe qu'ont livrées les sites archéologiques, fabrications locales ou objets d'importation, qui permettent d'en rendre compte. Le vaste temple ruiné de Kangavar, entre Hamadan et Kermanchah (v. 200), fait un peu, très peu, songer à Persépolis. Là ou ailleurs, les éléments empruntés à la Grèce sont comme plaqués sur des structures iraniennes, sans se fondre en elles. La sculpture des maigres pièces retrouvées dénote une évidente décadence, une inexpérience totale. Le génie iranien semble stérilisé à tout jamais. S'il n'y avait pas, à l'Orient, le royaume gréco-bactrien et bientôt une Inde hellénisée, on ne pourrait guère inscrire beaucoup au crédit de l'héritage grec.

Séleucos Nikator

Séleucos Nikator était l'un des meilleurs généraux d'Alexandre, satrape de Babylonie, un Macédonien assez iranisé qui, comme tant d'autres, avait épousé une princesse iranienne, Apama. On dit que celle-ci apporta avec elle un certain goût oriental en Occident, mais les villes qui portent son nom, dont l'Apamée de Syrie, la mieux conservée, n'en offrent pas la preuve : il est vrai que ses magnifiques vestiges relèvent pour la plupart de l'époque romaine. Séleucos fonda sur les bords du Tigre Séleucie pour en faire sa capitale (307), et s'y fit proclamer roi en 305. Puis, à quelques kilomètres des rives de la Méditerranée, il construisit une seconde capitale, Antioche (300). L'une et l'autre se trouvaient dans des régions bien excentrées, plus grecques et mésopotamiennes qu'iraniennes, et très éloignées des provinces orientales de l'Empire. Celles-ci pourtant étaient indispensables à sa prospérité, car il tirait l'essentiel de ses ressources du commerce qu'elles faisaient avec l'Inde, la Chine et les nomades. Séleucos en avait conscience, et lui comme ses successeurs lancèrent de nombreuses expéditions vers l'est pour affermir ou simplement conserver leur pouvoir : elles se révélèrent presque vaines. Le souverain essaya de pallier ces inconvénients en renforçant le pouvoir des satrapes et des autres chefs locaux, en encourageant le développement des cités, en leur accordant une plus ou moins grande autonomie et, comme nous l'avons dit, en réorganisant le système routier.

Séleucos ne manquait pas de problèmes à résoudre. Les Grecs demeuraient menaçants, bien que leur grande révolte ait été matée en août et octobre 331, et qu'Athènes ait été soumise par Antipatros en 322. Les provinces se proclamaient indépendantes : celle du Pont, déjà soulevée par Ariobarzanes contre Artaxerxès en 362, était reconstituée par Mithridate Ier en 281 et prenait pour capitale Amasya. Philetairos, qui s'était rallié aux Séleucides pour échapper à Lysimaque, les abandonnait et, vers 282, se faisait roi à Pergame où il fondait le royaume de ce nom, dit aussi royaume des Attalides. Bientôt arriveraient les Galates. Toute l'Asie Mineure tendait à échapper à Séleucos et, pour conserver quelques amis parmi les Grecs, il donnait sa fille à Démétrios Poliorcète (299), ce qui n'empêcha pas celui-ci, quand Cassandre fut mort et que par suite il se fut mieux assis en Europe, d'essayer de conquérir l'Asie. Vaincu en 285, il sera arrêté et traité d'ailleurs avec clémence.

À l'est, la situation n'était pas moins préoccupante. Trois ans après la mort d'Alexandre, l'Inde s'était dotée d'un souverain de grande envergure, Chandragupta (320), fondateur de la dynastie Maurya, et elle avait profité des dissensions des Macédoniens pour leur enlever en 317 les grandes provinces du Pendjab et du Sind. Séleucos devait intervenir. Vers 305-304, il conduisit son armée en direction de l'Indus, mais, ne jugeant pas prudent d'entrer en guerre contre un adversaire qu'il estimait à raison trop puissant pour lui et en un temps où il voulait conserver ses forces pour jouer son rôle dans les conflits qui opposaient les Grecs, il préféra négocier : de celui qui eût dû être son adversaire, il se fit un ami. Il lui abandonna, outre ce que Chandragupta avait déjà conquis, la partie orientale de l'Afghanistan, la Gédrosie (la province que baigne l'océan Indien entre l'Indus et le détroit d'Ormuz) et l'Arachosie (toute l'immense province de Kandahar, au sud de l'Afghanistan). C'était effectuer un fantastique repli, renoncer à l'un des fleurons de l'Empire achéménide. Il reçut en échange une épouse et un troupeau de quelque 300 ou 500 éléphants – jamais femme et pachydermes n'avaient coûté aussi cher. Néanmoins, l'accord se révéla bénéfique. Le front oriental resta calme. Les éléphants, élevés à Apamée, constituèrent la force principale des armées séleucides, impressionnèrent vivement l'Occident et permirent aux coalisés de remporter la victoire d'Ipsos que nous avons déjà évoquée (301). Les échanges diplomatiques, commerciaux et intellectuels

se multiplièrent. Parmi tous ceux qui allèrent et vinrent entre l'Inde et la Méditerranée, il faut au moins citer Mégasthènes, historien et géographe, plusieurs fois ambassadeur du Séleucide auprès de Chandragupta entre 302 et 297, qui nous a laissé une description de la capitale des Maurya, mais on aurait à en évoquer bien d'autres : un Cléon de Soloï qui enseignera à Ai Khanum, un Aristéas de Proconnèse...

Le recul et l'effondrement

La situation sous le successeur de Séleucos, Antiochos Ier (280-261), est des plus confuses en Iran proche ou lointain, et rien ne prouve absolument que le souverain ait dû accorder une autonomie plus ou moins grande à la Perside. Nous sommes en revanche assez bien renseignés sur la lutte qui l'opposa aux bandes de Celtes, les « Gaulois » ou Galates, venus d'Europe et qui se déversaient sur l'Asie Mineure. S'il ne parvint pas à les détruire, il put les repousser sur le centre du plateau, mais il en perdit dès lors pratiquement tout le contrôle.

La désagrégation de l'Empire commence sous Antiochos II (260-246), quand tout l'Orient se détache des Séleucides. C'est d'abord la Bactriane et la Sogdiane qui deviennent indépendantes lorsque Diodote Ier fonde en 250 le royaume gréco-bactrien. C'est en même temps ou peu après la Parthénèse (dans l'actuel Khorassan) et la Margiane, dont Merv était la capitale – une ville qu'Antiochos Ier avait reconstruite, après un raid dévastateur de nomades, selon le plan quadrillé d'Hippodamos de Milet –, où les hordes parthes venues de la mer d'Aral créent un royaume appelé à un bel avenir, celui des Arsacides.

Si les Séleucides acceptent le royaume de Bactres, ils refusent celui des Parthes dont ils comprennent à quel point il peut être dangereux. Séleucos II (246-226) tente donc de repousser les nomades, et il y serait peut-être parvenu s'il n'avait pas été rappelé dans l'Ouest par un soulèvement survenu à Antioche. Les Parthes s'installeront tranquillement en Hyrcanie, au sud-est de la Caspienne, entre Margiane et Médie. Ce sera un nouveau et grave recul des Grecs.

Bien que toujours aux prises avec maintes difficultés internes – les révoltes des satrapes de Médie et de Perside, de Molon à Suse (221), d'Achaios en Asie Mineure (216-215) –, Antiochos III, que l'on nomme Mégas, le « Grand » (223-187), parvient à redresser la situation. Il fonde ou enrichit les villes, telle Laodicée, aujourd'hui Néhavend, identifiée par un de ses édits daté de 193. D'abord vaincu par le Lagide d'Égypte Ptolémée IV à Raphia en 217, il prend sa revanche vers 200 en l'écrasant près des sources du Jourdain. Il lui arrache la Syrie et la Palestine, dont il restera maître même après ses grands revers. Pendant huit ans, il se bat à l'est. Il occupe l'Arménie, dont il se fait une amie en épousant la sœur du souverain. Il entre en Bactriane, où le roi Euthydémès nouvellement intronisé (225) fait un baroud d'honneur, et s'allie avec lui en mariant son fils Démétrios avec sa fille. Il franchit même l'Hindou Kouch et renoue d'étroites relations diplomatiques avec les Maurya. En 205, il prend le titre de Grand Roi. Tout semble lui réussir, quand survient un nouveau venu : Rome.

C'est Philippe V de Macédoine (221-179) qui, s'étant imprudemment allié à Hannibal, a attisé la colère romaine. Les Grecs d'Europe, qui ne peuvent venir à bout des Italiens, font appel à Antiochos. Celui-ci passe en Europe, est vaincu aux Thermopyles en 191 et rembarque. Les légions romaines le suivent en Anatolie et l'écrasent à Magnésie en 189. Par la paix d'Apamée, il est contraint de se replier au-delà du Taurus, c'est-à-dire de renoncer à toute prétention sur l'Asie Mineure et de payer un lourd tribut au vainqueur (188). Quant à la Macédoine, elle sera incorporée à l'Empire romain quarante ans plus tard, en 148. L'Arménie profite de ce revers pour secouer son joug et le satrape séleucide mis en place quelques années plus tôt, Artaxias ou Artachis Ier (v. 189-159), se proclame indépendant, fonde une capitale, Artaxata, et la dynastie des Artaxiardes. Le nouvel État atteindra son apogée sous Tigrane le Grand (96-54) et fera figure de grande puissance dans tout le Proche-Orient, qu'il dominera jusqu'en Syrie avant que Pompée ne le vassalise.

L'Empire s'effondre sous Antiochos IV Épiphane (175-164), qui se croit ami de Rome – Démétrios Ier Sautor (162-150) n'a-t-il pas été envoyé en otage à Rome en 175 ? Dans cette illusion, Antiochos pense qu'il peut donner libre cours à ses ambitions égyptiennes et il arrive dans la vallée du Nil. Il se prépare à entrer à Alexandrie (168), quand son « ami » romain lui

intime l'ordre de décamper. L'historiette est célèbre. « Laisse-moi réfléchir », dit Antiochos à l'envoyé du Sénat, Popilius Lénas. Celui-ci trace alors un cercle autour de son interlocuteur et lui dit : « Réfléchis là ! » Le Séleucide s'incline. Si l'on en croit la Bible, sa fureur le poussa, sur la route du retour, à saccager Jérusalem : « Il prit l'argent, l'or, les objets précieux [...]. Ayant tout pris, il s'en retourna vers son pays. Il y eut un grand deuil en Israël » (I Maccabées, I, 23 sq.). Il n'allait pas tarder à y en avoir un plus grand encore.

Antiochos prit conscience de sa faiblesse et des dangers qui le menaçaient : les Parthes à l'est, Rome à l'ouest. Il ne vit d'autre issue que d'exalter le nationalisme grec, de renforcer l'union de son pays. Il interdit tous les cultes étrangers et exigea que l'on rendît partout, dans chaque sanctuaire du royaume, un culte au dieu incarné qu'il était : « Quiconque n'agira pas conformément aux ordres du roi mourra » (I Maccabées, I, 50). Ne se nommait-il pas Épiphane, « Dieu manifesté » ? Un méchant jeu de mots transformera son titre en celui d'*Épimane*, le « Cinglé ». L'était-il ? Il tentait plutôt l'impossible, se trompait, mais cela n'empêcha pas les Juifs qui l'exécraient de le présenter comme un fou furieux, ivre de sang et sacrilège (II Maccabées, V, 6-21). En fait, pour les polythéistes, sa déification n'était pas un drame. C'en était certainement un pour les mazdéens, bien que nous n'en sachions rien, en dehors des accusations portées à l'époque sassanide et de celles tardives de l'historien Mirkhond (1470), pour qui « Alexandre » a fait mourir les mages et a brûlé les livres de Zoroastre. C'en était un aussi pour les Juifs, dont pourtant beaucoup étaient hellénisés, philhellènes. Quand, « abomination de la désolation », on éleva une statue de Zeus dans le Temple de Jérusalem (décembre 167), quand on interdit la circoncision sous peine de mort, quand on obligea à manger du porc, bref quand tout signe de judaïsme dut être aboli, les fidèles, entraînés par le grand prêtre Mattathias et ses cinq fils, les Maccabées, prirent le maquis, soulevèrent le pays, commencèrent la guerre. Ce n'est sans doute pas la première persécution religieuse de l'Histoire, mais c'est la première que l'Histoire a notée. La résistance juive fut telle que, en deux ans, Antiochos fut contraint de changer de méthode et de rendre la liberté de culte à Israël (164). Il mourra peu après, accablé du remords de ses crimes, dit la Bible. La lutte

continuera pourtant jusqu'en 142, quand Démétrios II reconnaîtra l'indépendance du royaume de Juda.

Les Parthes, qui avancent lentement mais sûrement, achèvent de s'emparer du plateau iranien abandonné à lui-même depuis longtemps. Malgré la victoire d'Antiochos III sur Artaban Ier (214-196), ils occupent le Mazanderan, alors nommé Tabaristan, et, quelques décennies plus tard, Mithridate Ier (v. 171-v. 138) annexe la Médie, la Perside, l'Élam (160). La domination grecque en Iran s'achève. À la mort d'Antiochos (164), les Parthes sont installés en Mésopotamie et élèvent, face à Séleucie, une nouvelle capitale, Ctésiphon. Les Séleucides, de ce jour, ne possèdent plus qu'un petit royaume syrien, qui disparaîtra sous Antiochos XIII (69-64) et sera transformé par Pompée en simple province romaine.

Le royaume gréco-bactrien

Le royaume que Diodote (250-v. 225) fonda à Bactres vers 250 en s'appuyant et sur les populations grecques immigrées depuis longtemps en cet Orient lointain, et sur les colonies qu'avait installées Alexandre, n'eut pas une grande longévité, mais fut le premier fruit de la conquête macédonienne. Éphémère, il put pendant un siècle demeurer ancré sur la civilisation grecque et résister politiquement et culturellement à la double pression des Indiens et des nomades iraniens. Ses débuts furent difficiles parce qu'ils eurent lieu au moment même où naissait l'Empire arsacide, qui était appelé à s'emparer de l'Iran. Pour éviter d'avoir à l'affronter, Diodote s'entendit avec lui contre les Séleucides. La lente et difficile expansion des Parthes sur le plateau permit aux Gréco-Bactriens de jouir d'une relative tranquillité. Les seules difficultés qu'ils connurent furent le coup d'État qui renversa Diodote II et amena au trône Euthydème (225-190), l'offensive des Séleucides avec lesquels ils traitèrent rapidement en établissant des relations fraternelles.

Euthydème et son fils Démétrios (v. 189-167) purent continuer la politique d'expansion qui avait été ébauchée avant eux et lui donner une singulière ampleur. Vers 170, le royaume bactrien couvrait une grande partie de l'Asie centrale, l'Arie (province de Herat, au Khorassan), l'Arachosie (région de Kandahar), la Sogdiane, le Sistan, le Gandhara et la

vallée de l'Indus ; tout l'Iran oriental était réuni sous une même couronne. Cette couronne était grecque et celui qui la portait se faisait appeler *basileus*. La civilisation grecque, qui n'avait pas de prise en Iran occidental, en avait une grande en Iran oriental et, se mariant avec la culture locale, créait une civilisation gréco-iranienne, annonçant peut-être la civilisation gréco-bouddhique. Ne doutons pas que c'est à elle que l'on doit la conservation si tenace du souvenir d'Alexandre le Grand, remarquable non seulement dans la littérature musulmane, mais encore aujourd'hui dans le petit peuple. Ne doutons pas que l'étroit contact qui s'établit entre les deux grandes aires culturelles de l'Oxus (Amu-Darya) et de la vallée du Zeravchan d'une part, de l'Indus d'autre part, certes antérieur, mais renforcé et dont il restera toujours le souvenir, fut un des grands facteurs de l'épanouissement des siècles ultérieurs.

Installé en Inde, Démétrios voulut en faire la conquête. Il envoya deux corps expéditionnaires, l'un confié à son frère Apollodotos, qui s'empara du Kathiawa, du Gudjerat, du Malwa et de l'Oudyana, l'autre à Ménandre, qui enleva Mathura et mit le siège devant l'ancienne capitale des Maurya, Pataliputra, sur le Gange. Démétrios prit le titre de *rex Indorum*. Il est intéressant de noter qu'aucune trace de bouddhisme n'est alors discernable dans ses États.

La mort de Démétrios en 167 provoqua une crise grave dans le royaume bactrien. Antiochos IV Épiphane crut le moment opportun pour s'en emparer. C'était un prince qui voulait redonner aux Séleucides leur grandeur, ou du moins leur en faire acquérir une qu'ils n'avaient jamais eue. Il avait échoué en Égypte. Il échoua en Orient. Les Gréco-Bactriens survécurent. Le général séleucide Eucratidès se proclama roi de Bactriane (164-158), conserva tout l'Iran oriental, de la Sogdiane à l'océan Indien, mais perdit les territoires indiens. Le royaume, assailli et peut-être ruiné par les invasions des Sakas ou Saces qui, dit Strabon, enlevèrent la Bactriane aux rois grecs entre 140 et 130, disparaîtra sous les coups de Mithridate le Grand (129-86).

Pendant ce temps, Ménandre, Milinda en pali (163-150), auréolé de gloire, se proclame roi des Grecs orientaux, c'est-à-dire des Indiens, et choisit pour capitale Singala, l'actuelle Sialkot. Il n'aura malheureusement pas de postérité digne de lui et son fils Strabon laissera son œuvre

s'effondrer. C'était pourtant un homme étonnant que ce Ménandre, métis d'un Grec et d'une Indienne. Contrairement aux autres Grecs, il éprouvait une profonde attirance pour le bouddhisme. Ses dialogues avec un moine de cette religion, le *Milindapandra*, les *Questions de Ménandre*, sont devenus un livre classique du bouddhisme, universellement traduit. C'est sans doute en son temps que la religion indienne, qui ne progressait que lentement, fut introduite en Iran oriental par la voie des passes de Khyber. Elle était installée à Bamiyan dès le IIe siècle, mais elle ne jouera un rôle réel dans le monde iranien que plus tard, dans les premiers siècles de notre ère.

Nous ne possédons pas beaucoup de souvenirs archéologiques de la domination des Grecs en Iran oriental et la ville qui aurait pu en livrer le plus, Bactres, a été entièrement détériorée par les infiltrations des eaux de l'Amu-Darya. Un seul grand site témoigne de leur présence : Aï Khanum, situé au confluent de l'Oxus et de la petite rivière Kachka, dans le nord de l'Afghanistan actuel. La ville a été fondée sans doute à la fin du IVe siècle av. J.-C. et est demeurée prospère jusqu'à la fin du IIe siècle, voire le début du Ier. Comme toute cité grecque, elle comprend une acropole et une ville basse construite sur le plan quadrillé. Plusieurs de ses monuments sont spécifiquement grecs – palestre, gymnase, théâtre de type attique, maisons et mosaïques de galets qui les décorent, tombeaux enrichis de statues de facture hellénistique –, mais les colonnes seules sont en pierre, alors que les murs sont en brique, comme le veut la tradition iranienne. On y trouva des poteries assez proches des types hellénistiques et des inscriptions parmi lesquelles des maximes delphiques copiées par le philosophe Cléon de Soloï, qui enseigna dans la ville. Tout différents sont le palais et les temples. Le palais, de fondation ancienne et remanié vers 150, s'organise autour d'une grande cour qui permettrait de se croire encore à Thèbes ou à Athènes si elle avait une fonction d'agora, de lieu de rencontre, alors qu'elle est un véritable cloître fait pour l'isolement et l'intimité. Les deux petits temples tranchent sur l'ensemble : ils ne sont en rien grecs, en rien bouddhistes. On ignore quels dieux ils abritaient. Le grand intérêt d'Aï Khanum est de démontrer que l'art grec ne se développa pas en Asie sous influence de l'Inde grécisée et hellénisée.

Bien que remodelée par les Parthes qui en firent leur première capitale, Nisa, dont les ruines s'étendent en Türkmenistan à 18 kilomètres

d'Ackhabad, conserve avec son palais royal un témoin de l'art des IIIe-IIe siècles qui n'est pas sans intérêt. Mais c'est la Maison carrée qui se révèle œuvre capitale pour l'histoire de l'architecture. Elle nous montre en effet pour la première fois le plan cruciforme réputé khorassanien d'une architecture à quatre *iwans* ouvrant sur une cour centrale qui sera introduit dans la civilisation musulmane aux alentours de l'an 1000. Il est bien évident que ce plan est purement une création locale.

Quoique se disant pour longtemps encore philhellène, l'Iran rejettera en définitive l'art de la Grèce et c'est dans le bouddhisme indien qu'il faudra retrouver celui-ci. En revanche, il sera influencé puissamment par sa pensée. Au Xe siècle de notre ère, celle-ci fera résurgence avec des philosophes platoniciens et aristotéliciens comme Farabi et Avicenne.

CHAPITRE VII

Le retour des nomades

À partir du IIIe siècle avant notre ère, les nomades, contenus depuis longtemps dans leurs steppes natales, reviennent au premier plan de la scène politique. Malgré l'expédition d'Alexandre au nord de l'Iaxarte et la construction d'une muraille pour protéger les pays sédentaires de leurs invasions, la destruction de l'Empire achéménide a tellement bouleversé l'Iran oriental que les hordes sont à même de reprendre leur marche vers l'ouest. Au même moment, dans la lointaine Mongolie, ceux que les Chinois nomment les Barbares du Nord, les Hou, entrent en effervescence et se préparent à constituer le premier empire des steppes, celui des Hiong-nou, qui sera pleinement réalisé en 210 et provoquera des réactions en chaîne dont l'effet se fera sentir pendant des siècles.

Sarmates et Alains

Ceux que l'Histoire nomme les Sarmates et qui sont sans doute un conglomérat de tribus diverses installées dans les régions méridionales de l'Oural, sous la pression de peuples plus orientaux, franchissent le Don, envahissent les territoires du nord de la mer Noire, exterminent les Scythes, comme Diodore de Sicile (II, 43) a probablement raison de le dire, sans cependant transformer la plus grande partie de leur pays en désert, comme il doit avoir tort de l'ajouter, car on y verra bientôt une civilisation sarmate, moins brillante sans doute que celle des Scythes, mais féconde. Quant aux malheureux indigènes réchappés du massacre, ils seront refoulés en Crimée, ne produiront plus rien et finiront par disparaître au Ier siècle de notre ère.

Quoique acculturés, partiellement urbanisés et entretenant des relations suivies avec les cités grecques, les Sarmates conserveront toujours leur

agressivité. On les verra attaquer les Romains en Mésie au Ier siècle ap. J.-C. On les verra, aux IIe-IIIe siècles, faire des incursions en Dacie et dans la vallée du Danube. Marc Aurèle livrera contre leur tribu des Iazyges, en 175, ce que l'on nommera le *Bellum Sarmaticum*. À partir du IIIe siècle, ils commenceront à s'affaiblir, en partie par suite de l'arrivée des Goths qu'Aurélien installera, après bien des épreuves, sur la rive gauche du Danube (270), puis ils se montreront incapables de résister aux Huns qui les attaqueront vers 375, les détruiront et obligeront nombre d'entre eux à se laisser emporter par l'immense fleuve de ce que l'on appelle les Grandes Invasions.

C'est avant leur migration qu'apparaissent au IVe siècle, dans la culture de Prokhorovka au sud de l'Oural, les caractères culturels qu'ils conserveront ou accentueront. On ne saurait dire que les tombes sarmates, peut-être aussi riches que les tombes scythes, aient livré des objets de même beauté. La vaisselle d'apparat (Vyssotchino, Ier siècle) et les bijoux sont certes somptueux, mais leur décor est plus indigent, plus grossier, avec des figures gauches ou caricaturales que l'on pourrait croire dessinées par des enfants. Leur art animalier, encore vivant, s'éloigne de la nature pour devenir purement décoratif et confus (plaques de ceinturon du tumulus III de Tclaltyr), et il déçoit après celui qu'on a connu. Seules les pièces incrustées de turquoises, poignards, boucles de ceinture, etc., gardent une grande force de séduction (cache de Datchi, près d'Azov, Ier siècle). En revanche, on est fasciné par la diversité de provenance des objets, qui dénonce un extraordinaire réseau de relations commerciales : on trouve côte à côte un casque celte (tombe de Boïko-Panoura, IIe siècle av. J.-C.), des faïences égyptiennes (Sladkovsky), des miroirs chinois (Kobiakovo, Vinogradnyi, fin du Ier-début du IIe siècle). La plus riche tombe, dite de la Princesse de Kobiakovo (Rostov-sur-le-Don, Ier-IIe siècle), découverte en 1987, serait celle d'une jeune femme soldat, blessée à l'omoplate. On voit sur un torque qui en provient un homme assis à la turque sur ses jambes croisées et tenant un gobelet à la main, peut-être la plus ancienne image de ce qui deviendra l'une des représentations stéréotypées du « prince en majesté » (musée Cernuschi).

Les Sarmates étaient divisés en tribus, Rouxelons, Iazyges, Siraques, Alains, ces derniers étant les plus célèbres et les plus importants de tous.

Connus d'abord sous le nom d'Asses, les Alains, qui avaient été longtemps les voisins des Yue-tche dans l'est de l'Asie centrale, semblent être responsables de plusieurs des principales tombes sarmates, mais sont difficiles à identifier à haute époque. Ce n'est guère antérieurement au Ier siècle avant notre ère qu'on les distingue, quand ils combattent les Parthes, en 78, puis les Romains. Flavius Josèphe (VII, 7) a raconté le raid qu'ils entreprirent vers 68 sur la Médie et l'Arménie de Tiridate, qu'ils pillèrent et dont ils rapportèrent un immense butin. Ensuite, on ne sait à peu près plus rien d'eux. Assaillis par les Huns vers 375, ils fuiront pour la plupart vers l'Occident, traverseront le Rhin pendant l'hiver 406-407, passeront en Espagne à partir de 409 ou s'installeront en Gaule. On les y verra participer dans l'armée d'Aetius à la bataille des champs Catalauniques (451). Ils retrouveront ainsi en Occident des compatriotes que les légions romaines y avaient amenés, tels ces 5 000 auxiliaires sarmates établis en Grande-Bretagne par Hadrien (Dumézil, 1978, p. 121). Ammien Marcellin (XXI, 2, 21) les décrit alors comme étant « pour la plupart de beaux hommes aux cheveux plutôt blonds, au regard farouche et retenu », préférant mourir de mort violente et héroïque plutôt que de vieillir, ce qui les conduit à mépriser les vieillards. Vers la fin du Ve siècle, avec d'autres Sarmates inconnus de nous, mais qui ne peuvent manquer de les avoir accompagnés, ils seront assimilés par les populations indigènes et contribueront donc à former le peuple de France. D'autres Alains, qui n'avaient pas fui l'invasion hunnique, partiront à leur tour au XIIIe siècle pour la Hongrie où, deux cents ans plus tard, ils parleront toujours leur langue. D'autres encore se réfugieront dans le Caucase, où ils deviendront les ancêtres des actuels Ossètes.

Non seulement l'irruption des Huns dans les plaines de l'Europe orientale met fin à la millénaire domination qu'y exerçaient les Iraniens, mais encore elle les en fait pratiquement disparaître. Elle prépare leur future et désormais proche turquisation, œuvre des Khazars, peut-être arrivés dès les IIe-IIIe siècles, des Bulgares pré-slaves, mentionnés dans les lieux pour la première fois en 480, puis des T'ou-kiue, les premiers Turcs historiques, qui y exercent au VIe siècle un protectorat attesté au moins deux fois, en 569 et 576.

LES PARTHES

Les Parthes, qui ont dominé partie ou totalité de l'Iran durant près de cinq siècles, donc plus que qui que ce soit, qui ont construit un immense empire s'étendant de l'Euphrate à l'Indus, de la Caspienne au golfe Persique, et qui ont fait, au moins pendant un temps, figure de grande puissance mondiale, demeurent étrangement inconnus de l'Histoire. Ce silence qui les entoure est certes dû en partie à la modicité des vestiges archéologiques qu'ils ont laissés, au peu de textes qui se rapportent à eux et dont aucun pratiquement ne relève d'eux, mais aussi au peu d'intérêt que présentent leurs actions une fois passée l'époque agitée et brillante de leur expansion sur le plateau iranien. Leurs guerres incessantes contre l'Empire romain ne manquent sans doute pas de moments dramatiques, mais elles semblent devoir se répéter sans cesse avec une lamentable monotonie, sans jamais aboutir à un résultat durable. Leurs querelles intestines, attisées parfois par leurs ennemis, plus souvent dues à la turbulence de leurs grands, à la seule ambition de leurs princes, ne sont pas moins constantes, et si répétitives que leur évocation en devient lassante. Outre un vif essor commercial, le seul travail positif à inscrire à leur compte, l'iranisation profonde de l'Iran, la re-création, après la domination séleucide, d'un État national, s'est effectué peu à peu et sans éclat.

Faut-il évoquer les révoltes des provinces ? Elles n'ont guère eu de conséquences, si ce n'est d'affaiblir les Parthes, que ce soit, par exemple, celle de Babylone vers 123 av. J.-C., lors de la campagne contre les Saces, ou celle de l'Hyrcanie en 60 ap. J.-C. sous Vologèse Ier, et elles prouvent seulement que leur autorité a souvent été plus ou moins contestée. Faut-il mentionner les assassinats, les parricides ? Ils sont presque de règle et, plus que les soulèvements des vassaux, ils jettent le discrédit sur la dynastie, ils contribuent à la dégénérescence de l'Empire. C'est Phraatès III (70-57) qui est tué par ses fils Mithridate III et Orodès. C'est ce même Mithridate III (v. 57-54) qui est déposé par ses nobles et se retire à Babylone, où il est assassiné. C'est Phraatès V (2 av. J.-C.- 4 ap. J.-C.) qui est renversé, car on le trouve trop cruel, qui revient au pouvoir et meurt assassiné. C'est Orodès III qui est mis à mort par ses fils (v. 7 ap. J.-C.), Vononèse Ier qui est tué en Syrie (10 ou 12) par Artaban III (10-44). La liste est loin d'être exhaustive.

Toute l'histoire des Parthes est dominée par la volonté qu'ils ont de se poser en successeurs des Achéménides dont ils se disent issus, que – sans leur génie – ils cherchent à imiter, dans les pas desquels ils veulent mettre les leurs, ainsi quand ils sculptent à Bisutun, vers 100 av. J.-C, et ce n'est évidemment pas par hasard, un de leurs grands reliefs sous celui de Darius. C'est parce qu'ils réclament l'intégralité de leur héritage, tout autant que parce qu'il leur est utile d'avoir des débouchés sur la Méditerranée, qu'ils tenteront inlassablement de reconquérir les territoires syriens et anatoliens. Ils n'y réussiront pas. Il leur était plus difficile qu'à Darius de le faire, et parce qu'ils ne possédaient pas sa valeur, et parce qu'ils n'avaient plus devant eux les petites cités grecques, mais le puissant Empire romain.

Relevant du groupe tribal des Dahae, formé au IIIe siècle avant notre ère à l'est de la mer d'Aral, et d'abord nommés Parnes, ils s'étaient détachés d'eux vers 250 pour envahir la satrapie séleucide hyrcano-parthe, et s'étaient installés entre l'Oxus et la mer Caspienne. Nomades, ils étaient, comme tous les hommes de la steppe, des cavaliers hardis et des archers redoutables qui décochaient leurs flèches – la « flèche du Parthe », aussi célèbre que celle du Scythe – au moment d'entrer en contact avec l'ennemi, quand ils faisaient faire volte-face à leurs montures, ce qui les rendait à peu près insaisissables. Très vite, ils s'étaient emparés de la Parthie ou Parthiène, le Khorassan (255), puis de l'Hyrcanie, l'ouest de la Caspienne (235), soit en se rendant déjà indépendants de l'Empire séleucide, soit en s'insérant en son sein. Ils avaient enlevé quelques villes, dont Nisa, dans l'actuel Türkmenistan, aussitôt promue au rang de capitale, plus tard Dara (Kalat) et Hécatompylos (Damghan), appelées à remplacer celle-ci, ce qui montrait leur volonté de former un État sédentaire. Ils avaient fait de leur chef, Arsace, un roi, le fondateur de la dynastie arsacide, qui revendiquait sans doute déjà une origine divine si c'est bien l'image de son père déifié qu'il représenta sur ses monnaies.

D'abord contenus dans leurs ambitions par le royaume gréco-bactrien, né à peu près en même temps qu'eux, et par ce qu'il restait de la puissance séleucide, un moment réveillée, nous l'avons vu, par Antiochos III (223-182), les Arsacides ne parvinrent que lentement à étendre leur hégémonie : il leur fallut plus de cent ans pour conquérir le plateau iranien. La longue résistance que lui opposèrent les populations fut celle de tous les sédentaires

devant des invasions nomades et ne prouve pas l'attachement de ceux-ci aux Séleucides. Malgré l'intervention d'Antiochos, Artaban Ier (214-196) s'empara du Mazanderan, alors nommé Tabaristan, et jeta les bases de la future puissance de sa famille. Mithridate Ier (v. 171-138), peu après, put obtenir un succès définitif en se rendant maître d'abord (160) de la Médie, de l'Élam, de la Perside (le Fars), ensuite de Babylone et de la Mésopotamie (141-140). En même temps (149), il prenait sous tutelle l'Arménie en y installant son frère Valarsam, fondateur de la dynastie arsacide arménienne. Il se garda d'enlever Séleucie aux Séleucides, mais fonda en face d'elle, sur le Tigre, une nouvelle cité, Ctésiphon, qui deviendra capitale sous Orodès Ier (57-39). Ce faisant, il montrait que le nouvel empire n'entendait pas faire du plateau iranien ses terres d'élection, mais voulait se tourner résolument vers l'Occident. La frontière parthe se trouva donc sur l'Euphrate et, en fait, elle y restera malgré tous les efforts des Arsacides pour la porter jusqu'aux rivages méditerranéens : on verra sans cesse se renouveler la campagne victorieuse, mais sans lendemain, de Mithridate Ier en Syrie au cours de laquelle il vainquit et captura Démétrius Nikator (138). En attendant, couvert de gloire et paraissant tout-puissant, Mithridate était pleinement justifié de se parer du titre de Grand Roi. On le surnomma Philhellène, « Ami des Hellènes », parce que, dit-on, les Grecs louèrent grandement son œuvre administrative ; ce serait plutôt parce qu'ils eurent à se féliciter de l'intérêt que le souverain porta à la culture grecque, avant qu'on ne s'en détournât, et définitivement, lors de la violente réaction nationaliste sous Vologèse Ier (51-77). Il restait à Mithridate II le Grand (v. 128-88) de consolider l'Empire secoué par de nombreuses révoltes, assailli sur ses confins orientaux, et de porter ses frontières à l'Oxus (v. 123).

Les guerres des Parthes

Entièrement occupés par la conquête de l'Iran, puis par la lutte qui va les opposer à l'Empire romain, les Parthes ne s'engageront que forcés et contraints contre leurs voisins orientaux, nomades comme eux et comme eux en migration. Quand les Saces déferlent sur l'Iran, Phraatès II et son oncle et successeur Artaban Ier se portent contre eux, se font battre, y perdent la vie (129), et c'est Mithridate II qui les arrête, leur reprend Merv

et Herat, les détourne de l'Iran occidental en les contraignant à descendre vers le sud où ils s'installeront dans la province qui portera leur nom, le Sistan. Il est impossible de dire si les Saces reconnurent alors ou non la souveraineté des Parthes, et si c'est en pleine indépendance, ou mandatés par ces derniers, ou encore avec leur autorisation, qu'ils attaquèrent les Indes. Il l'est tout autant de mettre ou de ne pas mettre en rapport avec les Saces les contacts que prit alors Mithridate avec la Chine (115), peut-être parce qu'il était soucieux de trouver contre eux un allié potentiel, peut-être tout simplement parce qu'il souhaitait stimuler le commerce international.

On ignore à peu près tout des relations entre l'Empire kouchane et l'Empire arsacide, qui durent dans l'ensemble être pacifiques, les Parthes ne pouvant pas ouvrir un second front en Orient. Toutefois, la tradition bouddhique connaît une guerre entre Kanishka et Vologèse III (148-191), guerre rendue improbable par les dates qu'elle propose si Kanishka régna à partir de 78, comme le pensent plusieurs spécialistes, et non des environs de 144 à 172, selon des dates officielles incertaines. Quoi qu'il en soit de ces conflits possibles, les Arsacides se résignèrent à abandonner tout l'Iran oriental à ces nouveaux venus et à admettre que la frontière les séparant d'eux correspondît à peu près à celle qui sépare aujourd'hui l'Iran de l'Afghanistan.

Les rapports entre l'Empire arsacide et l'Empire romain débutèrent en 92, quand Mithridate II le Grand (v. 128-88) entra en contact avec Sylla sur l'Euphrate. Il ne fallut pas attendre longtemps pour qu'elles se gâchassent. La situation au Proche-Orient commençait à devenir complexe. Mithridate VI Eupator, roi du Pont (111-63), se heurtait à Rome, connaissait ses premiers revers en 85, réussissait à résister à Murena et à Lucullus (74), puis était défait par Pompée (66), maître en outre de la Syrie et de la Palestine (66-62). Tigrane II, roi d'Arménie (v. 96-v. 54), prince arsacide, étendait ses conquêtes en Mésopotamie et en Syrie, ce qui n'allait pas sans inquiéter les Romains. Lucullus l'obligea à plus de modestie (69-68). Tout cela ne pouvait laisser indifférents les souverains parthes, qui néanmoins préférèrent s'entendre avec les Romains, firent la sourde oreille aux appels du roi du Pont, et ne profitèrent même pas des difficultés que ceux-ci rencontrèrent pour intervenir.

La guerre, cependant, éclata entre les deux empires : ils étaient voisins, ils ne pouvaient être qu'ennemis. Elle durera longtemps, six siècles, non sans trêves bien sûr, non sans désastres pour les uns et pour les autres. Les Byzantins d'un côté, les Sassanides d'un autre en hériteront et ce seront les Arabes qui, un jour, en tireront le bénéfice. Les opérations commencèrent vraiment quand Crassus, gouverneur de Syrie, voulut s'emparer des richesses iraniennes, et elles le firent avec éclat. En 53, le Romain se fait vaincre à Carres (Carrhae), au nord de la Syrie : il est tué, sa tête envoyée en trophée au Grand Roi ; les légions romaines sont anéanties, les aigles capturées. Rome est frappée de stupeur. Les Parthes le sont aussi, d'une autre façon. La victoire de celui qui commande leur armée, Surena, une sorte de chef de bande, du moins un vassal, est si retentissante que le prince, Orodès Ier (v. 57-39), s'en effraie. Il craint qu'il ne soit devenu trop puissant, trop populaire, et il le fait mettre à mort. C'est étrangement payer l'un des plus beaux succès que les Parthes connaîtront jamais, et c'est aussi mettre en évidence la puissance des feudataires et dévoiler l'ignominie du régime, annoncer ses inévitables échecs à venir. En attendant, les vainqueurs effectuent des raids dévastateurs en Asie Mineure, occupent la Syrie dont ils chassent de Jérusalem Hérode, protégé de Rome. L'*Urbs*, bien sûr, va se venger. Elle doit d'ailleurs garder ses frontières, soutenir ses fidèles, défendre son empire d'Orient. C'est à Antoine qu'il incombe de le faire. Il occupe la Cilicie, remet Hérode sur son trône, vainc les Parthes à Gindorus (38), mais il s'aventure un peu imprudemment en Médie et en Arménie sans se faire suivre par ses impedimenta (34). Les Arsacides laissent avancer leur ennemi et tentent un audacieux coup de main sur son train d'équipage. Antoine est contraint à une retraite précipitée.

Ces échecs répétés ne démontrent pas qu'un des partis ne pourra pas un jour emporter la victoire, mais que la guerre sera longue. Auguste veut la paix. Phraatès IV (v. 32-v. 2 ap. J.-C.) n'y est pas opposé. Elle est conclue par un échange de bons procédés. L'Iranien rend les aigles prises à Carres, envoie ses quatre fils à Rome. Le Romain donne en cadeau au souverain d'Iran (37) une belle esclave, Musa, qui aura les faveurs du roi, jouera un rôle politique non négligeable, trempera peut-être dans son assassinat et, après sa mort, épousera son fils. Par elle, dit-on, mais en réalité d'une façon bien plus générale, l'influence romaine devient prépondérante ; un parti

romanophile se constitue au plus haut niveau de l'État arsacide, qui n'est pas toujours bien vu. On devine au moins des interventions plus ou moins occultes des Romains dans la politique parthe. Comment pourrait-il en être autrement avec ces princes qui vivent près d'Auguste, qui reviennent tout latins pour monter sur le trône – un Phraatès IV qui sera renversé par une révolution de palais, un Vononèse qui sera assassiné par Artaban II, mède par sa mère ? Cet Artaban, sacré roi (10 ap. J.-C.), renversé, puis restauré par les Romains (36-44), illustre l'efficacité de ceux-ci, comme le fait Tiridate Ier, éphémère Roi des rois, tour à tour chassé et rappelé, et qui se réfugie à Rome (32).C'est par réaction contre l'influence romaine que les grands d'Arménie, en 54, se donnent comme souverain le Parthe Tiridate Ier (54-58 – à ne pas confondre avec le Roi des rois de même nom), frère de Vologèse Ier (51-77) dont les sentiments antioccidentaux s'affichent, et Rome juge qu'elle ne peut l'accepter. Elle dépêche une armée commandée par Domitius Corbula, qui chasse Tiridate et occupe son royaume (58-59). Rien n'est pourtant réglé. Rien ne le sera jamais avec cette trop séduisante et malheureuse Arménie, destinée pendant toute sa longue histoire à être disputée entre ses voisins. Il faut toute la diplomatie de Néron (54-68) pour parvenir à un compromis : les rois d'Arménie seront désignés par les Arsacides, mais intronisés par Rome (66). Tiridate retrouve son trône (66-78). Cela ne durera pas.

Si l'Arménie reste une pomme de discorde, il en est d'autres. Il ne manquera jamais de prétextes pour entrer en guerre et rien ne permettra de sortir du conflit, puisque aucun des deux États n'acceptera l'existence de l'autre et ne sera capable de l'annihiler. Après la campagne victorieuse de Trajan en Mésopotamie et en Arménie, au cours de laquelle Ctésiphon tombe pour la première fois (114-116) ; après l'évacuation par Hadrien des territoires conquis ; après l'accord conclu en 123 avec Osroès (106-130) ; après les campagnes de Lucius Verus (161) menées contre Vologèse III (148-191) qui s'est installé en Arménie et a pénétré en Syrie ; après une seconde occupation de Ctésiphon par Marc Aurèle, l'incendie du palais royal, et le départ précipité des Romains frappés par une épidémie de peste qui se propagera jusqu'au Rhin, la paix de 166 semble résoudre la question d'Orient, au cœur des préoccupations romaines. On ne soufflera que quelques années. On reverra, au temps de Vologèse IV (191-209), les

Parthes sous les murs d'Antioche et Septime Sévère sous ceux de Ctésiphon (197). On retrouvera les Romains en Médie quand Caracalla (211-217) viendra s'y faire assassiner. On assistera à deux victoires d'Artaban IV (v. 213-227) contre Macrin, à un moment où on ne les aurait plus crues possibles, à la veille de la chute de la dynastie. On verra surtout le conflit reprendre avec plus de violence que jamais dès que les Sassanides auront conquis le pouvoir en Iran.

La civilisation parthe

Ne possédant ni traditions administratives ni personnel qualifié, les Parthes laissèrent subsister ceux qu'ils trouvèrent en place, conservèrent la division de l'Empire en satrapies et firent appel aux cadres locaux hellénisés. Ceux-ci étant indispensables, irremplaçables, satrapes, hobereaux, fonctionnaires virent croître leur puissance et leur autonomie, d'autant plus que le pouvoir central était faible, que la famille souveraine se déchirait et que, malgré sa déification, le souverain était peu respecté. Le mal amenait plus de mal et la situation ne cessait de se dégrader. Chaque rébellion, chaque acte d'insubordination en rendaient d'autres plus aisés, aggravaient le morcellement des provinces. Dès le IIe siècle avant notre ère, les antiques satrapies s'étaient démembrées. Les provinces, les grandes villes sujettes de l'Empire avaient leur roi : nous avons rencontré ceux d'Arménie. Ceux de Hatra, des Arabes, feront beaucoup parler d'eux quand, au Ier siècle, Sanatruk, alors sur le trône, résistera courageusement aux Romains. Le gouvernement impérial s'accommodait des agissements de cette noblesse souvent turbulente, quitte à la faire assassiner, comme Surena, le vainqueur de Carres, lorsqu'elle lui portait trop ombrage. Les princes pensaient avant tout à leurs plaisirs, à jouir vite de ce qu'ils pouvaient perdre du jour au lendemain, rien n'étant plus instable que leur position. Pour quelques grands rois qui régnèrent longtemps et furent d'ailleurs les seuls à faire œuvre, combien ne restèrent que quelques années, voire quelques mois, sur le trône ! On commença à les nommer chahs, alors que sous les Séleucides les princes portaient le titre de *fratadara*, « gardiens du feu ». La cour, somptueuse, était constituée par les « Amis », en qui l'on peut voir les héritiers des hétaïres grecs, et peuplée d'immenses harems où

vivaient les filles des plus grandes familles. Pendant longtemps, au moins jusqu'au milieu du Ier siècle avant notre ère, le grec y resta en usage, comme dans l'ensemble de l'Empire, puis il fut concurrencé par l'araméen et céda enfin la place à deux langues iraniennes : le pehlevi sur le plateau, le sogdien à l'est. Cette adoption d'une langue nationale redonna à l'Iran, lui donna peut-être, cette unité que la colonisation grecque lui avait fait perdre ou qu'il n'avait jamais connue si les populations pré-aryennes n'avaient pas été encore entièrement assimilées, et ce malgré les tendances autonomistes des provinces. Citadins et paysans se rapprochèrent, les colons ne se sentirent plus étrangers. En dépit des villes, l'Iran apparaît alors comme un grand pays agricole, où les terres bien irriguées étaient fertiles. Le commerce, dont nous connaissons les activités en particulier par les inscriptions de la grande oasis de Palmyre, point de rencontre des mondes iranien et gréco-romain, contribuait en outre largement à sa prospérité.

La tolérance religieuse des Parthes semble indiscutable. On en a notamment la preuve avec la protection qu'ils accordèrent aux Juifs, en Israël quand ils s'en rendirent maîtres, à Babylone où ceux-ci développèrent, moins certes qu'à Alexandrie, une de leurs grandes écoles, et avec la survie des anciens cultes babyloniens dont on retrouvera encore longtemps, peut-être jusqu'à nos jours, des traces. D'origine nomade, les Parthes, comme tous les autres nomades, ignoraient le mazdéisme, mais maints d'entre eux l'adoptèrent et il n'est pas impossible, comme certains le pensent, que ce soit sous leur domination (pendant le règne de Vologèse Ier ?) que l'*Avesta* ait été rédigé. Il n'aurait pas pu devenir la religion d'État sous les Sassanides s'il avait été persécuté, s'il était tombé en défaveur. Ahura Mazda resta le Grand Dieu, mais Mithra et Anahita reprirent une place essentielle. On a retrouvé en Arménie plusieurs temples qui leur étaient consacrés. On a envisagé qu'à Chich (Takht-i Sulayman), grand centre religieux de l'actuel Azerbaïdjan, le culte du feu était lié à la déesse des eaux. Quant au mithraïsme, son essor est prouvé par son introduction dans le monde romain et par la vénération que lui portèrent au moins les souverains, arsacides et autres, qui se nommèrent Mithridate, « Inspiré par Mithra ». On connaît très mal la position du christianisme et du bouddhisme dans l'Empire parthe. Si l'on considère les succès que le premier emporta au tournant de l'année 300 en Arménie sous l'impulsion de saint Grégoire l'Illuminateur (v. 240-v. 326) et

le fantastique élan missionnaire des disciples de Jésus, on est en droit de penser qu'il a pénétré en Iran dès le début de notre ère, mais nous n'en trouvons pas la trace. S'il apparaît évident que le second commença à s'infiltrer dans le monde iranien oriental, il ne l'est aucunement qu'il s'introduisit sur le plateau iranien ou en Sogdiane. Tout au plus posa-t-il ses premiers jalons aux confins orientaux de l'Empire parthe.

Les villes que fondent ou refondent les Parthes – Merv, Ctésiphon, Hatra, Chich (Takht-e Sulayman), Firuzabad – sont construites selon un plan circulaire dans lequel on verra une projection du ciel, mais qui reprend en réalité celui des camps nomades, dressés à l'intérieur du cercle des chariots qui servent de remparts : Attila, aux champs Catalauniques, le rendra célèbre, comme le Ring des Avars. Cette disposition toute nouvelle connaîtra un grand succès, au point d'être reproduite au VIIIe siècle par la Bagdad abbasside. L'architecture de ces cités, surtout édifiées dans les régions périphériques de l'Empire, n'a pas laissé de grands souvenirs et peu de monuments méritent d'éveiller l'intérêt. Ils sont construits en briques, mais parfois aussi, à l'imitation de l'architecture romaine, avec appareil en blocage de moellons ou de pierres de taille. Seule Hatra, avec ses palais des Ier-IIe siècles dont l'apparence extérieure est hellénistique, constitue un grand site archéologique. Le décor est beaucoup plus intéressant, parce qu'il recourt au stuc et à la peinture. Le stuc, qui était encore inconnu en Iran, affectionne les svastikas, les merlons, les cercles s'entrecroisant (Kuh-i Khwadja, Ier siècle), et peut préfigurer dans une certaine mesure l'art de l'islam. Quant à la fresque, si l'on en juge par ce qu'il en subsiste et qui n'est pas négligeable, à Kuh-i Khwadja encore ou à Doura Europos (« Chevalier chassant l'onagre » du musée du Louvre), on tend à la placer sous influence occidentale, mais les écoles plus récentes d'Asie centrale permettent d'envisager qu'elle soit d'origine orientale. Les traditions achéménides s'affirment dans les petits objets en métal, d'un raffinement qui répond bien à celui que les historiens anciens ont dénoncé chez l'aristocratie parthe, et dans les reliefs rupestres, quoique ceux-ci soient de loin inférieurs à leurs modèles. Ils sont souvent naïfs, maladroits ou grossiers, tels les compositions de Tang-i Sarvak dans le Sud-Ouest iranien (Khuzistan), réalisées vers 200 de notre ère, représentant un cavalier à la lance, une intronisation de souverain, un prince couché tendant un anneau, ou les trois

reliefs de Bisutun. Il est très rare que des inscriptions les accompagnent, comme si les Parthes ne savaient pas écrire (inscription de Khwarak, satrape de Suse sous Artaban V). Les rondes-bosses, assez peu nombreuses sur le plateau iranien, mais bien représentées ailleurs, sont puissantes, mais lourdes, qu'elles soient en pierre ou en bronze : la plus célèbre est une statue plus grande que nature d'un prince parthe en bronze du IIe siècle av. J.-C., provenant du temple de Chami (musée de Téhéran). Le goût du colossal qui s'exprime ici se retrouve dans ce qui est peut-être la plus belle manifestation de l'art parthe, d'un art certes encore très hellénisé, marginal : le tombeau d'un prince grec qui se disait de filiation achéménide, Antiochus de Commagène (69-34 av. J.-C.), aménagé au sommet du Nemrud Dag, en Anatolie orientale. D'autres préféreront peut-être le retrouver à Palmyre.

HIONG-NOU ET YUE-TCHE

Vers 210, en Mongolie, les peuples que les Chinois nommaient Hou, sous la direction d'un chef énergique et de son fils que nous connaissons par les transcriptions chinoises de leurs noms, Teou-man et Mao-touen (v. 210-174), se rassemblèrent en une sorte de grande confédération, celle des Hiong-nou, et construisirent le premier empire des steppes. C'était au moment que la dynastie des Han (209 av. J.-C.-230 ap. J.-C.) accédait au pouvoir en Chine et, encore mal établie, n'était pas capable de repousser les raids des hordes barbares. Soumise à une violente invasion, elle préféra traiter, donna une princesse impériale en mariage aux Hiong-nou et leur permit de s'installer dans l'Ordos, la boucle du fleuve Jaune. De cette excellente base de départ, ceux-ci commencèrent à lancer des raids dans toutes les directions et, en 177 ou 176, ils attaquèrent pour la première fois les Yue-tche (Yuezhi) dans le Kan-Sou (Gansu).

Les Yue-tche sont un peuple assez mystérieux que les Occidentaux appelleront plus tard, avec assez d'imprécision, Indo-Scythes, qui sont ou ne sont pas les Tokhariens de l'Antiquité classique, et en quoi nous devons voir très vraisemblablement les plus orientaux des Iraniens. Après avoir supporté, apparemment sans conséquence, la première attaque des Hiong-nou qui n'était peut-être qu'exploratrice, ils les virent revenir avec une tout autre vigueur en 170, conduits cette fois par le successeur de Mao-touen,

Lao-tchang. Ce dut être terrible. Ils furent non seulement défaits, mais désorganisés et massacrés ; leur roi fut tué et les Hiong-nou, selon la coutume des nomades, firent de sa tête une coupe à boire. Pris de panique, ils ne songèrent plus qu'à fuir. Les uns prirent le chemin du Nan-chan, où ils se feront assimiler par les Tibétains ; les autres migrèrent vers l'ouest, dans une course que l'on suit mal. On suppose qu'ils déferlèrent sur le bassin du Tarim, l'actuel Sin-Kiang (Xinjiang), passèrent ensuite par la trouée au nord de Turfan, traversèrent la Dzoungarie et débouchèrent sur le bassin de l'Ili, au sud du lac Balkach. Là, ils rencontrèrent les Wou-souen – encore plus mal connus qu'eux, et qu'on décrit comme des hommes aux yeux bleus et à la barbe rousse –, ne purent s'installer chez eux, poursuivirent leur route jusque dans le Bek Pak Dala, la « steppe de la Faim », et la vallée du Tchou, régions appartenant aux Saces ou Sakas, les « Scythes » orientaux. On ne peut pas décider si dès leur arrivée, en 160, les Saces quittèrent les lieux ou s'ils le firent un peu plus tard, entre 140 et 130, et plus précisément en 138, comme le laissent entendre certains documents. On ne peut pas davantage savoir quand les Yue-tche, ayant repris leur marche, pénétrèrent en Sogdiane. Ils y étaient certainement en 138 lorsque Tchang K'ien (Zhang Qian) fut envoyé auprès d'eux par l'empereur de Chine, qui voulait les entraîner dans la lutte qu'il menait contre les Hiong-nou – ce qu'ils refusèrent de faire –, et qui, selon la tradition, ouvrit à cette occasion ce qu'on appellera la route de la Soie. Ils y prospérèrent. Quant aux Chinois, ils commencèrent peu après leur politique coloniale en s'installant, non sans peine, mais avec une ténacité admirable, dans ce qui devait constituer à leurs yeux une « Nouvelle Province », un Sin-kiang (Xinjiang), le bassin du Tarim, et qui ne le deviendra vraiment, après une longue éclipse à partir du VIIIe siècle, qu'en 1757.

Les Sakas

Les Saces ou Sakas constituent un très vieil ensemble de tribus nomades installées au nord du Syr-Darya, qui auraient illustré l'art des steppes par des productions particulièrement remarquables si l'on doit bien leur attribuer les pectoraux et boucles de ceinture en or des VIIe-VIe siècles en forme de fauves très stylisés ou ornés de « combats d'animaux »,

notamment celui d'un tigre et d'un loup qui est peu usuel, et les pièces du trésor de Pierre le Grand, attribuées aux IVe-IIIe siècles, que conserve le musée de l'Ermitage. Ils avaient été soumis par les Achéménides (539), apportaient, comme tous les vassaux, leurs présents à Persépolis (chevaux, bijoux, vêtements) et combattaient dans les armées impériales : on en vit en Europe au cours des guerres médiques. Alexandre les avait attaqués (330) et, s'il ne les avait pas asservis, il les avait fait entrer dans sa clientèle. Les terres sédentaires d'Iran ne leur étaient pas étrangères. Ils s'y introduirent donc dans la décennie suivant l'an 140, en partie pour fuir les Yue-tche, en partie aspirés par l'expansion des Parthes qui auraient pu d'ailleurs les appeler, qui rencontrèrent en tout cas en eux des adversaires redoutables. Comme nous l'avons déjà dit, ils furent d'abord vainqueurs de Phraatès II (129), puis vaincus par Mithridate. Ils descendirent alors le cours du Hilmand et se réfugièrent dans le sud de l'Afghanistan, dans ce qui était la Drangiane, où ils s'acclimatèrent si bien que le pays fut désormais connu comme celui des Sakas, le Saka-istan, nom dont nous avons fait Sistan. Obligés d'abandonner le plateau iranien aux Parthes, les Sakas ne perdirent rien de leur puissance et de leur agressivité. Vers 110, ils étaient maîtres de l'Arachosie (la région de Kandahar) et du Sind. Peu après, un de leurs souverains, Maues (90-53), s'emparait du Pendjab, du Gandhara et probablement du Kapiça, la région de Kaboul ; un autre, Azès (30-10), atteignait la grande cité de Mathura, entre Delhi et Agra. Au début de l'ère chrétienne, sous le règne de Gondopharès, un prince suffisamment hellénisé pour être nommé Sautor, le « Sauveur » (19-45), et qui était peut-être d'origine parthe, ils pouvaient se poser en égaux des Arsacides, oser donner à leur souverain le titre de Grand Roi des rois que portait seul jusque-là celui d'Iran. Princes indiens, ils se mirent résolument au service de la culture iranienne, d'une culture au reste très hellénisée, comme le montrent leurs monnaies aux effigies de divinités grecques, et entretinrent des relations suivies avec Ctésiphon et le monde occidental. La tradition veut que saint Thomas ait vécu à la cour de Gondopharès et l'ait converti au christianisme. Les Sakas disparaîtront à une date peu sûre, dans la seconde moitié du Ier siècle de notre ère, sous les coups de ceux-là même qui les avaient peut-être forcés à émigrer, les Yue-tche, désormais connus sous le nom de Kouchanes.

Les Kouchanes

Après le départ des Sakas, les Yue-tche restèrent seuls maîtres des steppes du nord de l'Iaxarte (Syr-Darya) et commencèrent à déferler sur la Sogdiane, puis sur la Bactriane. Les longues relations qu'ils avaient entretenues avec la Chine quand ils vivaient sur ses confins, au Kan-sou et ailleurs, les avaient acculturés et ils étaient préparés à subir l'influence des grandes civilisations avec lesquelles ils entraient maintenant en contact, celles de la Sogdiane, de la Bactriane, et en conséquence celles de l'Iran et de la Grèce. S'ils durent leurs succès militaires à leurs traditions de nomades guerriers, c'est incontestablement cette civilisation gréco-bactrienne qui leur donna leur génie administratif et culturel. Après plus d'un siècle de lente préparation, vers 25 de notre ère, les cinq tribus ou groupes de tribus des Yue-tche se confédérèrent autour de l'une d'elles, celle des Kouchanes (Kusana), et de son chef, Kujula Kadphisès, le premier à prendre un titre impérial. Jouissant d'une autorité absolue et de forces considérables, Kujula franchit l'Hindou Kouch et se lança à la conquête.

Les Kouchanes sont très mal connus, même dans leurs périodes les plus brillantes, parce que les Indiens n'eurent jamais le sens et le goût de l'histoire, qu'ils transformèrent tous les faits en épopée ou en mythes. On ne peut pas dater même approximativement les étapes de leur expansion ni les règnes de leurs souverains, y compris celui du plus célèbre, ce qui est d'autant plus fâcheux que leur domination coïncida avec une époque des plus brillantes et des plus importantes. On sait seulement que c'est dans la première moitié du Ier siècle de notre ère qu'ils commencèrent leurs conquêtes, que vers 50 ils s'établirent dans le Kapiça, aux portes des passes de Khyber qui commandent la route des Indes, que vers 60 ils occupèrent le Pendjab et sa capitale Taxila, proche de l'actuelle Rawalpindi. Ensuite ils se répandirent dans l'ouest et le nord-ouest du sous-continent, enlevant aux Sakas toutes leurs possessions jusqu'à Mathura. C'est alors que monta sur le trône le grand Kanichka, un homme qui appartient autant à l'histoire qu'à la légende et à l'hagiographie bouddhiste. On semble admettre, mais rien n'est moins sûr, qu'il accéda au pouvoir en 78, date qui marque le début de l'ère dite saka. On reconnaît qu'il fut, comme ses prédécesseurs et ses successeurs, d'une extrême tolérance : il respecta le mazdéisme,

l'hindouisme, le djaïnisme, qui le loue, et se montra en particulier bienveillant pour le bouddhisme, qui en profita pour se répandre par la route d'Asie centrale vers le monde iranien et la Chine. On constate que ses États, qui couvraient l'Inde du Nord, le Pakistan, l'Afghanistan, l'Uzbekistan et le Tadjikistan actuels, connurent une ère de stabilité et de grande prospérité, et que celle-ci dura sous les premiers de ses héritiers, dont on sait les noms et dont on croit connaître les dates, Vasisha, Huvesha, Vasudeva (entre 102 et 176 ?). On n'ignore pas qu'à la fin du IIe siècle ils entrèrent en décadence, et qu'à ce moment-là les provinces les plus orientales des Indes leur échappèrent, puis qu'au IIIe siècle les Sassanides commencèrent à leur enlever celles qu'ils possédaient en Iran et les vassalisèrent. Il ne resta plus d'eux que de petites principautés enfermées dans le Gandhara.

Épris de toutes les cultures qu'ils rencontrèrent et dont ils firent une étonnante synthèse, les souverains (parés d'un triple titre : celui, indien, de maharadjah ; celui, iranien, de Roi des rois ; et peut-être celui, chinois, de Fils du Ciel, bien que la filiation divine du souverain, admise chez tous les hommes de la steppe, indo-européens ou altaïques, ne soit pas spécifiquement chinoise) demeuraient attachés à leurs traditions « barbares ». Sur leurs monnaies en or ou en cuivre, comme sur leurs statues, ils ne se flattent pas : ils se font représenter en costume traditionnel, avec les bottes du cavalier si mal adaptées au climat indien, mais signe visible de leur autorité de conquérants, avec des cheveux et des barbes hirsutes, une tête pointue au menton carré, un corps trapu et des pieds lourds, alors que, sur le revers des pièces, les divinités grecques, iraniennes ou indiennes – y compris, pour la première fois, l'image du Bouddha – sont raffinées et d'une parfaite élégance. Très vite, ils avaient abandonné l'art des steppes, dont ils étaient pourtant imprégnés comme on le voit, au Ier siècle avant notre ère, dans la nécropole de Tilla Tepe (« la Colline d'Or »), en Bactriane, qui « dans une débauche d'or et de luxe barbare » (Pierre Cambon) rappelle les grands kourganes des plaines de l'Europe méridionale. Quelques décennies plus tard, au Ier siècle de notre ère, à Begram, près de Kabul, ils avaient déjà inventé l'art qu'on nomme du Gandhara, l'art gréco-bouddhique, ou ils l'avaient adopté. Ils avaient en même temps mis au point une nouvelle écriture, dérivée de l'alphabet grec, le *kharoshthi*, pour écrire leur langue, sans doute issue d'un ancien dialecte de Bactriane plutôt que du

saka comme on le pensait naguère, qui ne parvint pas à détrôner le sogdien, mais fut l'idiome officiel de l'Empire.

Les Kouchanes, qui conservaient la tradition nomade de la migration saisonnière, devaient avoir deux capitales : l'une pour l'été, à 60 kilomètres de Kabul, Begram ; l'autre pour l'hiver, à la sortie de la passe de Khyber, Peshawar, ville qu'ils avaient sans doute fondée. La première, fouillée par les Français dès 1936, construite sur le plan orthogonal d'Hippodamos de Milet, peut-être à l'époque achéménide, a livré un trésor du IIe siècle, enfermé dans deux chambres murées, contenant les objets les plus divers : bronzes hellénistiques représentant, à côté des cavaliers nomades, les grandes figures du panthéon ; verres pour la première fois peints ou gravés, avec des flacons en forme de poissons hérités de l'art égyptien ; plâtres sculptés venus du monde gréco-romain, reproduisant par moulage des pièces d'orfèvrerie du Ier siècle de notre ère d'origine alexandrine ; albâtres syriens ; laques chinois ; et surtout, parce qu'ils sont d'une beauté exceptionnelle et parmi les plus anciens connus, ivoires indiens en hauts-reliefs ou en plaques de revêtement de tabourets de pieds ou de dossiers de sièges. Les motifs décorant ces ivoires, tracés d'une main sûre, relevés de peintures noires ou rouge vif, sont extrêmement variés, avec des monstres, des plantes décoratives et des femmes nues, ne portant que leurs seuls bijoux, aux seins lourds et aux déhanchements voluptueux.

Plus au nord en Afghanistan, sur la route menant à la Bactriane, le grand temple de Surkh Kotal, le « Col Rouge », du Ier ou IIe siècle, en briques crues parées de pierres sculptées, est un sanctuaire dynastique de quelque 35 mètres de long s'ouvrant par trois portes, manifestement consacré au culte du roi divinisé, en l'occurrence Kanishka, présent par sa statue et par une grande inscription. Construit et décoré sous l'influence profonde des traditions grecques, Surkh Kotal démontre et que celles-ci sont antérieures au bouddhisme, puisque le temple n'a rien de bouddhique, et qu'elles ne sont pas venues des Indes, mais, ce qui ne saurait nous étonner, du royaume gréco-bactrien. L'existence d'un autel du feu lié au temple confirme, avec la présence du mazdéisme, son origine septentrionale.

Il est en un sens étonnant de ne découvrir aucune trace du bouddhisme à Begram et à Surkh Kotal, alors que celui-ci s'affirme si fortement ailleurs, dès le Ier siècle de notre ère, sous Kanichka sans doute, dans la région de

Peshawar, au Gandhara et ailleurs en Inde, puis, au IIe siècle, à Shotorak, près de Begram, à Hadda, aux débouchés de la passe de Khyber, ou encore à Guldara et à Shevaki, au sud de Kabul. Shotorak est essentiellement un couvent qui s'organise autour d'une vaste cour rectangulaire bordée d'une galerie à colonnes et contenant un grand *stupa* et quatre petits. Des statues de Bouddha, en schiste légèrement verdâtre de style gréco-bouddhique, belles comme toutes celles que produit l'art gréco-bouddhique, aux traits apolliniens, y voisinent avec des compositions représentant les scènes classiques du répertoire bouddhique. À Guldara, il reste un couvent ruiné et deux *stupas*, semblables à ceux que l'on voit aussi à Shevaki. Hadda, qui devait être une ville étendue et un centre important de pèlerinage, est le foyer le plus riche, le plus varié, le plus inventif des premiers siècles de notre ère dans ces régions. Elle a livré environ 15 000 statuettes en stuc et en argile, résultat d'une production industrielle, souvent faites avec des moules, dont on a retrouvé des exemplaires, mais néanmoins de grande beauté ; quelque 1 300 statues, dont certaines de grande taille ; et des bas-reliefs historiés, dont seuls les plus anciens remontent au IIe siècle, les autres ayant été produits aux IIIe et IVe siècles, où les sujets sont ramenés à l'essentiel, seule la tension des visages rendant compte de l'intensité de l'action. Tous les types humains, toutes les créatures semblent y figurer : des Bouddhas bien sûr, en grande quantité, des bodhisattvas, des génies, des démons, des ascètes, des musiciens, des guerriers, des enfants – alors qu'ils sont si rares dans l'art plastique –, et jusqu'à une incroyable tête qui paraît bien devoir être (plus que d'autres) celle d'un Gaulois (musée Guimet, IIIe siècle).

Ce sont vraisemblablement les Kouchanes qui ont appris au bouddhisme à représenter des personnages, et pour commencer le Bouddha qui, primitivement et jusqu'au IIe siècle, n'était évoqué que par des symboles. C'est à Hadda, sous leur domination, qu'on voit comment l'*ushnisha*, la protubérance crânienne du Bouddha, s'est formée à partir d'une ondulation des cheveux autour d'une raie centrale, peu à peu transformée en chignon. C'est peut-être parce qu'ils imitaient leurs anciens kourganes ou leurs yourtes funéraires qu'ils ont tant utilisé les *stupas*, monuments essentiels du bouddhisme, sortes de cloches en maçonnerie dépourvues d'ouverture servant à abriter des reliques, inventés avant eux (*stupas* de Santchi, IIe-

Ier siècle av. J.-C.), peut-être par les Sakas ou d'autres hordes nomades inconnues. C'est de Mathura, dont ils avaient fait un grand centre religieux et artistique, et où ils favorisèrent l'introduction d'éléments iraniens, que leur influence s'exerça sur toute l'Inde. Ce sont certainement eux qui ont montré la voie à ces bouddhistes affluant, entre le IIIe et le VIIe siècle, malgré l'opposition sans cesse accrue des Sassanides, en Afghanistan (Bamiyan, Fundukistan, Djelvardjin en Bactriane), puis de là en Sérinde, en Sogdiane, où naîtra le grand missionnaire K'ang Sang-kouei qui débarquera en 274 à Nankin pour introduire la religion indienne en Extrême-Orient.

C'est pendant le siècle de Kanishka que les relations internationales furent le plus intenses, comme le prouvent des monnaies de toutes origines retrouvées en toutes régions, les intailles romaines du temps d'Auguste et de Claude découvertes dans la région de Pondichéry et le delta du Gange, ou la représentation du phare d'Alexandrie sur un objet de Begram ; que le sanscrit, langue morte, reprit vie ; que l'on composa en Inde les premiers grands *sutras* du Mahayana, le « Grand Véhicule » ; que se fixèrent les textes du *Mahabharata* et du *Ramayana*, les deux grandes épopées hindoues. Je le veux : Kanishka a vécu à une époque de fantastique créativité, de bouillonnement intellectuel, de syncrétisme, et il est peut-être autant le produit que l'inspirateur de son temps, mais on comprend l'espèce de culte que les bouddhistes lui vouèrent, le souvenir qu'il a laissé dans l'Histoire, l'animosité des Sassanides contre ses successeurs, des Sassanides qui oubliaient que les Kouchanes servaient malgré tout l'iranisme parce qu'ils voulaient être les seuls à le faire.

CHAPITRE VIII

Les Sassanides

Avènement des Sassanides

Parmi les nombreux roitelets qui se partageaient la province du Fars sous la domination de la dynastie arsacide, il en était un dont la position était à la fois enviable et difficile : celui de Starx ou Istaxr, capitale de la Perside. Il bénéficiait de la renommée de cette ville qui possédait le plus grand temple d'Anahita et qui, proche de Persépolis, éveillait toujours l'écho de la splendeur passée des Achéménides que les Parthes n'avaient pas pu retrouver. Il souffrait de l'influence qu'exerçaient les prêtres de ce temple, héréditaires comme lui, et vers qui les regards se tournaient plus volontiers que vers lui. Le pouvoir temporel appartenait à la famille des Bazrangides, représentée aux alentours de l'an 200 par Gotchihr. Le pouvoir spirituel était entre les mains du chef de canton de Xir, un certain Papak, fils de Sasan, celui-là même qui deviendra l'éponyme de la dynastie sassanide. Il n'était certainement pas mage, peut-être *erpat* et, bien que prêtre, réputé comme chasseur et belliqueux. L'un et l'autre s'étaient alliés par mariage, Sasan ayant épousé une fille des Bazrangides. Fort de ce lien familial, Papak avait obtenu pour le cadet de ses fils, Ardéchir, les fonctions d'*argapat*,titre qui équivaudrait plus tard à celui de maréchal, mais qui désignait alors simplement un commandant de place. Ardéchir était chef de la forteresse de Darabgird. À une date dont on discute, mais qu'on peut sous réserve fixer à 208, Papak assassina Gotchihr et prit sa place. Quand il mourut, il laissa le trône de Starx à son fils Chapur (Chahpuhr).

Ardéchir, qui avait commencé à guerroyer contre ses voisins immédiats, puis, de proche en proche, avait étendu ses expéditions à des régions plus lointaines, refusa de reconnaître la souveraineté de son frère et, dès que

celui-ci disparut assez mystérieusement, il se fit couronner à sa place. Peu après, il se rendit maître de la Susiane, d'Ispahan, de Kirman. Il cessait d'être un roitelet pour devenir un roi. L'empereur arsacide, Artaban, s'inquiéta de cet accroissement de pouvoir. Il voulut y mettre fin. Il leva une armée, marcha contre son vassal, se fit battre, et périt de sa main (224). Deux ans après, Ardéchir entra à Ctésiphon et se fit proclamer Roi des rois. Deux grands reliefs célèbrent son investiture divine. C'était un changement de dynastie, non de régime. À des Iraniens de l'extérieur succédaient des Iraniens de l'intérieur, du vieux pays des Perses, qui ne se posaient pas en révolutionnaires, entendaient prolonger l'Empire, conserver ce qui en lui leur paraissait bon, mais qui voulaient constituer un État national, pratiquant une religion nationale, s'exprimant par une culture nationale.

La monarchie sassanide durera quatre siècles et comptera une trentaine de souverains, certains insignifiants et éphémères, si éphémères qu'ils ne resteront parfois que quelques mois au pouvoir, d'autres brillants et aux règnes longs, si longs qu'ils se prolongeront jusqu'à vingt-cinq ou trente ans, et même, pour l'un d'eux, à près de soixante-dix ans. Tous ou presque passeront une partie de leur temps à lutter avec leurs voisins, Romains, Kouchanes et autres Arméniens, ceux-là mêmes qui, dès l'avènement d'Ardéchir, avaient formé contre lui une coalition, vite dissoute. La guerre contre l'Empire kouchane reprendra et durera jusqu'à la victoire finale des Sassanides ; celle contre l'Empire romain, bientôt appelé byzantin, jusqu'à l'épuisement des deux adversaires ; celle contre l'Arménie, plus sporadique, aura comme résultat essentiel de la laisser déchirée et partagée entre ses trop puissants voisins.

Le fils d'Ardéchir, Chapur Ier (Chahpuhr, 241-272), qui aurait été associé à son père du vivant de celui-ci, commence par élargir son empire en direction de l'orient. Il enlève Peshawar, capitale des Kouchanes, s'empare de la vallée de l'Indus, puis franchit l'Hindou Kouch en direction du nord, occupe la Bactriane, la Sogdiane, traverse le Syr-Darya et parvient jusqu'à Tachkent, d'où il contrôle les nomades. À l'ouest, il lance une offensive en direction d'Antioche, rencontre Gordion et Philippe l'Arabe (244), célèbre d'incertaines victoires sur eux, puis, en 260, gagne près d'Édesse une bataille retentissante contre Valérien : César est vaincu ! César est captif avec 70 000 légionnaires ! César meurt en prison ! Jamais encore une

telle chose ne s'était produite depuis la fondation de Rome. Chapur paraît tout-puissant. Il se croit tout-puissant. Il le serait sans doute sans cette petite oasis du désert, Palmyre, avec laquelle il avait voulu s'allier du temps de Zénobie (266-272) et qui, pendant cinq ans, le tient en respect, lui inflige même revers sur revers, l'oblige à se replier sur l'Euphrate. Cela n'enlève rien à sa gloire de soldat, que double une gloire d'organisateur, de fin lettré, d'intellectuel passionné : mazdéen en apparence convaincu, soucieux de doter sa religion d'une solide structure, il refuse de se laisser enfermer dans son seul univers. Il fait traduire livres grecs et indiens, s'intéresse à toutes les idées, à celles de Mani qui, sans lui, n'eût sans doute jamais pu donner naissance au manichéisme, la grande création de son règne.

LE MANICHÉISME

Dans l'extraordinaire effervescence spirituelle du monde iranien au IIIe siècle, il était presque inéluctable qu'un Mani naquît. Il ne l'était pas que ce fût un homme de haut génie. Mani ou Manès est né infirme, sans doute boiteux, le 14 avril 216, dans un bourg voisin de Séleucie-Ctésiphon, de parents perses de grande famille qui vivaient dans un milieu gnostique, et plus précisément dans une secte chrétienne baptiste sous influence de la gnose, et sa jeunesse en fut profondément imprégnée. Dès l'âge de douze ans, en avril 228, une première révélation du Roi du Paradis des Lumières lui aurait annoncé sa future mission et, en avril 240, une seconde lui aurait intimé l'ordre de l'accomplir. Il serait alors parti sur les routes, aurait effectué un voyage en Inde (241/42-242/43), se serait rendu auprès de Chapur Ier qui l'aurait bien reçu, qui aurait peut-être embrassé sa doctrine, qui lui aurait au moins accordé sa protection. On date officiellement le début de sa prédication du 9 avril 243 et, de ce jour ou d'un autre, il se montra apôtre ardent, entraînant, infatigable, prudent : pour éviter hérésies et controverses, il rédigea lui-même les sept traités du canon manichéen, le premier en moyen perse, les autres en syriaque (araméen oriental). Il n'en subsiste malheureusement que des fragments et, jusqu'à la découverte de textes manichéens en Sérinde et au Fayoum, en Égypte, cette religion ne fut connue que par ses adversaires. Non seulement Mani ne cessa pas de parcourir tout l'Empire pour prêcher et convertir, mais il envoya des

missionnaires dans les pays voisins de l'Iran et organisa avec minutie son Église, « destinée à se répandre dans toutes les villes afin que son évangile atteigne toutes les nations » : ces missionnaires obtinrent un immense succès avec une rapidité déconcertante. On mentionne dès le IIIe siècle des communautés manichéennes en Palestine, en Égypte, à Rome, si puissantes qu'en 297 Dioclétien commencera à sévir contre elles, que moins de cent ans plus tard, en 389, Théodose le Grand menacera de mort leurs membres. Entre-temps, ils avaient fait une recrue de poids avec saint Augustin, manichéen de 375 à 382, et les succès n'étaient pas moindres en Asie centrale, en Inde, en Chine où le manichéisme aurait pénétré, selon Paul Pelliot, au VIe siècle et construit son premier temple en 671. Rien n'explique vraiment des résultats si prompts.

La mort de Chapur en avril 272 clôt la période heureuse de la vie du prophète. Si Mani n'a pas à souffrir de l'hostilité du pouvoir sous le court règne de Hormuzd Ier (Ohrmizd, 272-273), dès l'avènement de Bahram Ier (273-276), le chef des mages (le *magupat*) Kartir le met en accusation. Le dualisme intégral du manichéisme avait pu d'abord apparaître comme une dissidence du mazdéisme et, comme tel, être accepté par ce dernier. On constate très vite non seulement qu'il n'en est rien, mais encore que le manichéisme adopte un point de vue diamétralement opposé à celui du mazdéisme : l'un exalte la vie dans toutes ses manifestations, l'autre la condamne ; l'un croit au salut universel et à l'anéantissement du mal, l'autre à sa pérennité, à l'éternelle perdition des damnés. Le mazdéisme comprend qu'il est directement menacé. Mani comparaît devant le souverain, est arrêté, enchaîné, et meurt après vingt-six jours de tortures, sans doute le 26 février 277, sous le règne de Bahram II (276-293). On appellera cela sa crucifixion, ce qui ne veut pas dire qu'il ait été mis en croix. Une terrible persécution frappera ses disciples. Son successeur, Sisinnios, sera martyrisé comme lui, en 292, et combien d'autres ensuite ! Sa doctrine survivra, continuera à se répandre, renaîtra quand on la croira anéantie sous des noms divers – pauliciens, bogomiles, albigeois ou cathares –, et elle ne cessera d'être traquée, et ceux qui la professeront seront condamnés à une fin tragique, toujours, partout.

Mani, l'« Apôtre de Lumière », l'« Illuminateur », en qui l'Esprit saint et l'omniscience s'étaient incarnés, se disait descendant de Zarathoustra, de

Bouddha, de Jésus, n'omettant pas de rappeler que le Christ avait promis le Paraclet qui enseignerait toutes choses, et il se donnait pour lui. Tous ces prophètes avaient transmis un message de salut dont il prétendait avoir intégré l'essentiel, comme il avait intégré toute leçon de sagesse. « Comme un fleuve se joint à un autre fleuve pour former un courant puissant, ainsi se sont joints les vieux livres dans mes écritures et ils ont formé une grande sagesse telle qu'il n'y en a pas eu dans les générations précédentes. » Et l'on trouve en effet dans ses doctrines, à côté du dualisme mazdéen transformé, le dogme de la réincarnation bouddhique, l'attente du Sauveur et du retour de Jésus à la fin des temps. Cela n'en fait cependant pas un vulgaire syncrétisme. La synthèse est puissante et originale. Le manichéisme se veut fondé sur la raison, sur l'explication du réel par une chaîne de causes et d'effets, et sur la connaissance qui seule permet de voir la vérité et d'être sauvé, mais il est surtout désespérément pessimiste. Deux principes, dit-il, se disputent l'univers, celui du bien et celui du mal, de la Lumière et des Ténèbres, jadis séparés, réunis depuis que la création a eu lieu, et destinés à une nouvelle et définitive séparation. Le monde, c'est-à-dire la matière, a été créé à partir d'une substance démoniaque, dans les crimes et la turpitude. Il est donc mauvais. L'homme y souffre et son âme est si asservie à son corps qu'elle n'a plus la conscience de son origine divine. Il doit de toutes ses forces essayer de se dégager de l'existence terrestre, refuser tout acte matériel qui ne peut que renforcer l'emprise de la matière – procréer, semer, récolter, bâtir. Quand la matière sera enfin vaincue, à la fin des temps, le Jugement dernier aura lieu devant le tribunal du Christ, installé au centre de l'univers, puis, après un court règne, Jésus et les élus abandonneront le monde. La terre s'embrasera et sera anéantie. La matière et ceux qui y demeureront attachés, les damnés, seront enfermés dans un globe immense, le *bolos*, à jamais scellé. En attendant, les âmes lumineuses des morts ne cessent pas d'être aspirées par la Colonne de Lumière qui les ramène à leur origine, et cette ponction qui les arrache aux ténèbres contribue à affaiblir la matière.

Il va sans dire qu'une telle doctrine qui prône un ascétisme radical, et en particulier l'abstention de toute relation sexuelle, conduirait irrémédiablement à l'extinction de la race humaine si elle était observée à la lettre, et nous croyons que c'est surtout cette menace qui a valu au

manichéisme tant de persécutions. Dans la pratique, elle n'était suivie que par ceux que l'on nommait les Purs ou les Élus. La masse des fidèles, constituant les Auditeurs, ne pouvait donc pas espérer un salut immédiat et devait passer par un cycle de réincarnations jusqu'au jour où, peut-être, l'Auditeur arriverait à revivre dans le corps d'un Pur.

Arrivée des Hephthalites

Il se passe naturellement beaucoup de choses dans un pays pendant cent soixante-dix ans, mais aucun événement d'importance capitale ne survient entre la mort de Mani et le milieu du ve siècle. Le règne de quelques souverains se révèle médiocre. Bahram II (276-293) subit une attaque dangereuse de l'empereur Carus qui, heureusement pour lui, meurt sous les murs de Ctésiphon (283). Son fils, Bahram III, ne règne que quatre mois. Narsah (Narsès, 293-302), après avoir été vaincu par Galère et avoir vu sa femme enlevée par les Romains, signe en 298 une paix de quarante ans avec eux. Hormuzd II (Ohrmizd, 303-310), que la tradition présente comme un prince juste et doux, est incapable d'organiser sa succession et, après une période de troubles, c'est un enfant qui est porté au trône. Il sera, sous le nom de Chapur II(309-379), l'un des plus grands princes de la dynastie, et sa longévité le servira. Il annexe définitivement les territoires des Kouchanes et les fait gouverner par un prince de sa famille. Dans sa guerre contre Rome, recommencée en 359, il échappe de justesse à un désastre quand Julien l'Apostat, qui avait conduit ses troupes jusqu'à l'Euphrate, est tué à Ctésiphon (363), ce qui amène Jovien à se replier. Quand il meurt, il laisse l'Iran dans une situation suffisamment solide pour qu'il n'ait pas à pâtir des trois princes très faibles qui se succèdent sur le trône en vingt ans (379-399), comme si le pays était lassé d'un règne trop long, et ceux qui règnent ensuite peuvent cueillir les fruits de l'arbre qu'il a planté : Yazdigert Ier(399-420), sage, humain, respectueux des minorités religieuses, qui convoque un concile en 410 pour reconnaître les libertés des chrétiens et les organiser, et Bahram V Gur, l'« Onagre » (421-438). Ce prince, dont le surnom viendrait de son impétuosité à moins que ce ne soit de son amour de la chasse, n'est certes pas le plus grand de la dynastie, mais c'est l'un des plus populaires, l'un des plus humains, poète, musicien,

soucieux des besoins et des plaisirs des basses classes, celui qui a laissé le souvenir le plus durable. Son fils, Yazdigert II (438-457), semble marcher sur ses traces, déclare qu'il entend vivre en paix pour s'occuper des affaires de l'État, signe une fois de plus la paix avec Byzance (442), puis change subitement de cap vers 446, devient violent, tue sa fille-épouse, persécute chrétiens et juifs, combat en Arménie...

C'est alors que surgissent les Hephthalites, les Ye-ta des Chinois, les Huns blancs des Byzantins, un peuple qui relève vraisemblablement de la famille altaïque (turco-mongole). Ils ne constituent encore qu'une petite tribu montagnarde au IVe siècle ; ils sont devenus puissants au Ve siècle, dominent les steppes jusqu'aux rives du Syr-Darya et, avant 440, ont occupé la Sogdiane et la Bactriane. Le nouveau roi sassanide, Peroz Ier (457-484), dont le pays vient d'affronter une terrible famine (466), tout affaibli qu'il soit, est contraint à se défendre. Il se met en route, se fait battre et capturer. Pour recouvrer sa liberté, il doit payer une énorme rançon et laisser son fils en otage. Quand il reprendra la lutte, ce sera pour se faire tuer dans un ultime combat (484). Les Hephthalites occupent Kabul – où l'on voyait naguère (et peut-être encore) les restes d'une imposante muraille qu'ils y avaient bâtie –, Ghazni, Kandahar et au moins une partie du Khorassan avec Merv et Herat. Ils ne chercheront pourtant pas à pousser plus avant en Iran, préférant attaquer les Indes où règne la puissante dynastie des Gupta (455 sq.), mais pendant cinquante ans les orgueilleux Sassanides seront plus ou moins vassaux des barbares, devront au moins leur payer tribut et leur permettre d'intervenir dans toutes leurs affaires intérieures. Un jour, ils accueilleront (497), comme nous allons le voir, le souverain évincé, Kavadh, lui donneront une épouse et une armée pour reconquérir son trône (499) ; un autre, ils fourniront un conseiller à Khosrau Anuchirvan.

Le mazdakisme

Un malheur n'arrive jamais seul, dit le proverbe. L'Empire est en proie à une grande crise quand, après le règne insignifiant de Valach (484-488), Kavadh (488-497 et 499-531) le prend en main. À la fin du IIIe siècle, un certain Boundos avait tenté, sans grand succès, de donner une version moins pessimiste du manichéisme. Deux cents ans plus tard, ses doctrines

fumeuses sont reprises par Mazdak avec une tout autre précision. Pour les lui exposer, Mazdak obtient une audience de Kavadh (comme Mani en avait obtenu une de Chapur) et parvient, contre toute vraisemblance, à le séduire. Comment un souverain, en principe garant de l'ordre et dont l'immense fortune n'est autre que celle de l'État, peut-il se laisser convaincre par des thèses révolutionnaires telles qu'on n'en a encore jamais vu ? C'est qu'il est engagé dans une lutte contre les grandes familles dont l'arrogance devient insupportable, qui le tiennent en semi-sujétion, et qu'il espère l'appui du petit peuple. Mazdak enseigne en effet que la matière mauvaise peut être transformée, que le mal peut être vaincu non seulement par le rigoureux ascétisme prêché par Mani, mais aussi par une réforme complète de la société impliquant l'abolition de la propriété privée, la mise en commun de tout, y compris des femmes et des enfants. On a cru que la liberté sexuelle ainsi proposée était contraire au principe de chasteté prôné par le mazdakisme, mais elle n'était qu'une mesure en faveur des plus pauvres, incapables de payer la dot leur permettant le mariage. L'immense masse du peuple iranien, profondément misérable, s'enflamma pour une doctrine qui se résumait pour lui en une phrase lapidaire : « Prendre aux riches pour donner aux pauvres. » Le soutien royal permit à la révolution sociale de se déclencher. On tua, on pilla, on viola. Face à cette anarchie grandissante, les nobles, les puissants, les riches, le clergé mazdéen, la classe moyenne elle-même ne tardèrent pas à réagir. Ce fut bientôt une véritable guerre civile menaçant l'existence même de l'Empire. Le roi fut pris dans la tourmente, et renversé comme complice ou instigateur de la révolution. On le mit en prison. Il parvint à s'échapper, mais, comme on avait intronisé son frère Zamasp (497), il dut aller se réfugier chez les Hephthalites. Ainsi que nous l'avons déjà dit, ceux-ci l'aidèrent à reconquérir son trône (499). La leçon lui avait servi et il abandonna Mazdak. À la fin de son règne ou au début de celui de son successeur Khosrau Ier, Mazdak et ses proches collaborateurs furent mis à mort (v. 531). Malgré tous ces problèmes, Kavadh trouva le temps de mater les grands et de lancer un raid contre les Romains avec l'aide de la principauté arabe de Hira (502). Par réaction contre les années de désordre, l'Iran se dota d'un régime quasi dictatorial et accrut la puissance de l'Église mazdéenne. Mais le pays avait traversé l'une des plus graves crises de son histoire et s'en trouvait profondément affaibli.

KHOSRAU Ier ET L'ARRIVÉE DES TURCS

Contre toute attente, le règne de Khosrau Ier (Khosroes, 531-578), qui reçut le surnom d'Anuchirvan, « À l'âme immortelle », vit un redressement et passe pour le plus brillant de l'histoire sassanide. Khosrau fut bon, juste, équitable. On l'a dit et répété. Acceptons-le. Cela n'empêcha pas qu'il fît massacrer ses frères, ses neveux, son oncle : c'était dans les mœurs du temps ! Il fit la guerre contre Rome, bien sûr, pendant cinq ans, de 540 à 545, obligea Justinien à acheter très cher une trêve de cinq ans qui sera renouvelée en 551 et 557, mais exclura le Caucase où la lutte sera presque continuelle, et pour peu de chose comme à l'ordinaire. Il détruisit les Hephthalites, mais ce fut avec l'aide de gens qui allaient devenir bien embarrassants, et qui l'étaient déjà : les premiers Turcs historiques, les T'ou-kiue (Tujue).

Fondé en 552 dans l'Altaï à la suite d'une insurrection contre l'empire nomade proto-mongol des Jouan-jouan ou Avars, l'empire des T'ou-kiue s'étendit très vite dans les steppes, sans rencontrer grande résistance, et toucha aux terres iraniennes. Les Hephthalites voulurent leur barrer la route. Les Turcs prirent aussitôt langue avec les Sassanides. Leur souverain, Istemi, donna sa fille à Khosrau. Gendre et beau-père se mirent d'accord pour une expédition commune contre les Hephthalites et, à une date imprécise entre 562 et 568, leurs forces conjuguées les vainquirent. Les sources divergent au sujet des bénéfices que chacun tira du partage de leur empire. Ce qui apparaît à peu près certain, c'est que les Turcs, sans occuper probablement la Sogdiane, commencèrent à s'y infiltrer, s'entourèrent de ces Sogdiens qui depuis longtemps déjà leur fournissaient des cadres, et que ceux-ci leur demandèrent d'intervenir auprès de l'Iran afin de leur faciliter le commerce de la soie, dont ils tiraient une grande part de leurs ressources. Istemi envoya en effet un certain Maniach, un Sogdien, en ambassade à Khosrau (564 ou 565). II le trouva intraitable. Comme Istemi avait besoin des Sogdiens, et que les Sogdiens avaient besoin de vendre leur soie, il eut alors l'idée de s'adresser aux Byzantins. C'était un complet retournement d'alliances. Il fit partir pour Constantinople ce même Maniach, qui y fut fort bien reçu, y séjourna un an et repartit avec un ambassadeur grec, Zémarque (568). Dès lors, les échanges diplomatiques ne cessèrent plus entre les

nomades de la steppe et l'Empire, au moins jusqu'en 600. L'un de ces ambassadeurs, Valentin (575), nous a laissé une précieuse description des Turcs.

Un des objectifs des T'ou-kiue était d'entraîner les Byzantins à faire la guerre aux Iraniens, ce qui n'était pas tâche bien difficile, et ils furent en partie les instigateurs de celle qui dura de 571 à 591, quoiqu'elle eût pour prétexte l'Arménie. Les Sassanides se retrouvèrent ainsi pris entre deux puissances, comme ils l'avaient été aux temps des Kouchanes et des Hephthalites. Ils n'y avaient pas gagné, car les Turcs étaient bien plus agressifs que les autres, mais ils firent front. Cela prouve la puissance à laquelle ils étaient parvenus. On le vit bien quand Hormuzd IV (578-590), le fils de Khosrau et de la Turque, eut à affronter une énorme armée de nomades, forte, dit-on, de 300 000 hommes, et la repoussa en lui infligeant de lourdes pertes (588-589). C'était pourtant à un moment où il combattait sur deux autres fronts, contre les Byzantins et contre les Khazars – des Turcs judaïsés qui avaient formé un empire dans les steppes de l'Europe orientale et qui l'attaquaient dans les régions situées au sud de la Caspienne.

La guerre suicidaire

Cette puissance des Iraniens les aveugla. Ils croyaient que tout leur était possible. Ils le crurent encore plus quand les T'ou-kiue, qui s'étaient divisés en deux groupes rivaux (581), se firent la guerre. Khosrau II (590-628), qui, lors de la révolte d'un certain Bahram Tchubum, avait été obligé de s'enfuir et de se réfugier à Byzance, était revenu en Iran avec l'aide de l'empereur Maurice (591) et, par reconnaissance, s'était abstenu de lui faire la guerre. Le meurtre de Maurice en 602 lui fournit le prétexte pour reprendre les hostilités : il disait vouloir le venger. Rêvait-il de donner à l'Empire sassanide les dimensions qu'avait eues celui des Achéménides ? Pensait-il enfin régler ce conflit qui durait depuis un demi-millénaire ? Il croyait en avoir les moyens. Il faillit y réussir. Je veux dire qu'il y réussit pour un temps très court, et cette réussite toute provisoire ne valait vraiment pas la peine puisqu'elle se solda par la ruine définitive de l'Iran, par la fin de la civilisation à laquelle avaient donné naissance les Mèdes et les Perses.

En 612, Khosrau dirige une grande offensive sur l'Asie Mineure, occupe la Cappadoce, bat les Grecs près d'Antioche, puis se retourne contre la Syrie, prend Damas (613), Jérusalem (614) – où, dans son butin, il emporte la croix sur laquelle avait souffert et était mort le Christ –, traverse la bande de Gaza, entre en Égypte, fait tomber « Babylone », remonte la vallée du Nil, soumet l'Éthiopie (619). En même temps, ses troupes arrivent à Chalcédoine, sur les rives du Bosphore (615). Il est un nouveau Darius, un nouveau Cyrus, un nouveau Cambyse, tout à la fois.

L'empereur byzantin, Héraclius, démoralisé, songe à fuir pour se réfugier à Carthage où il avait été exarque. Le patriarche intervient, lui fait honte, le galvanise. Il luttera, même sans espoir. De 619 à 622, il se prépare, non sans peine. Khosrau a imprudemment dégarni ses frontières et l'effort qu'il a fourni est trop grand. Héraclius, avec une belle audace, renonce à libérer les terres conquises. Il frappera directement au cœur de l'Empire perse. Il tourne les forces iraniennes d'Asie Mineure (622), entre en Médie, en Arménie (623), mais, encombré de 50 000 prisonniers, il juge nécessaire de se replier pour hiverner. Quand il repart en campagne, il trouve une résistance inattendue et ne peut pas pénétrer en Iran (624-625). Il recrute alors des auxiliaires chez les Géorgiens et les Turcs Khazars, qui lui prêtent 40 000 hommes. Il est sur le point de lancer son offensive, quand les Avars profitent de son absence déjà longue de Constantinople pour venir assiéger la ville (juin 626). En même temps, les Perses s'installent pour la seconde fois en face d'elle, sur la rive asiatique, à Chalcédoine. Constantinople paraît perdue. Seul un miracle peut la sauver. Le miracle a lieu. Les Avars, lassés d'un siège trop long, plient bagage. L'Église orthodoxe célèbre encore chaque année cette délivrance. Héraclius a refusé de céder à la panique et de détourner son attention de son objectif pour défendre sa capitale. Il lui a envoyé seulement quelques renforts. Quand le siège est levé, il attaque (été 627). Il remporte victoire sur victoire, approche de Ctésiphon, semble à même de s'en emparer. Il y renonce soudain, peut-être parce qu'il est « aussi prompt au découragement qu'à l'enthousiasme » (Charles Diehl), peut-être parce qu'il sent ses arrières menacés par les Perses. Il bat en retraite. Il est déjà loin sur la route du retour quand, en mars 628, il apprend la mort de Khosrau, assassiné par le fils qu'il avait eu de cette princesse chrétienne,

Maria, ramenée par lui de son exil byzantin. Son successeur s'empresse de conclure la paix.

L'Empire perse se trouve alors dans la plus grande confusion. Des rois – et des reines – se succèdent sur le trône, huit entre 628 et 632 ! Yazdigert III (632-651) est à peine au pouvoir que les Arabes l'écrasent à Qadisiya (634) : non point les Arabes de Hira que les Sassanides connaissent depuis longtemps, non point les Arabes Ghassanides, alliés traditionnels des Byzantins, mais des Arabes venus du fond des déserts avec une religion nouvelle, l'islam. Le Roi des rois fuira. Il ira mourir, on ne sait trop comment, on ne sait trop quand, en 651 ou 652. L'Iran entrera dans la sphère du monde musulman. Il manquera de peu de s'y noyer. Il en émergera par miracle, par la force de son génie, mais ne sera plus jamais pareil à ce qu'il avait été.

L'État et la société

Le souverain sassanide tout-puissant n'est pas divinisé malgré ce que pourrait faire croire le titre de *bog*, « dieu », qu'on lui octroie, héritage arsacide et qui n'est que métaphorique, mais il tient son pouvoir de Dieu, est investi par Lui, comme le montrent les scènes symboliques des investitures représentant Ahura Mazda, parfois conjointement avec Anahita, lui remettant la couronne. Il est roi, ce qui est peu puisque tous les princes de sa famille le sont et que les rois pullulent en Iran, mais il est Roi des rois, ce qui se veut prestigieux, ce qui l'est. Une cérémonie ou plutôt deux cérémonies répétitives selon l'exemple qu'avait donné Ardéchir, que l'on pourrait appeler sacres puisqu'elles semblent sacrées, marquent son avènement. La première se déroule à l'endroit de la proclamation ; la seconde, et c'est la plus sérieuse, devant le feu sacré, en général à Ctésiphon, peut-être à Istaxr dans les premiers temps, parfois à Chiz, siège du célèbre temple du feu d'Aturghuchnasp où, si l'on en croit Mas'udi et d'autres auteurs musulmans, s'effectue toujours, avant ou après, un pèlerinage. Il n'est pas impossible, comme le pense S.H. Taqizadeh, que le double couronnement réponde à une double consécration : la première comme roi de l'Iran, Iranchah, la seconde comme roi de l'Iran et du non-Iran, Aniran. C'est une grande solennité à laquelle participent ou président

les mages, et plus tard, au moins avec Bahram V Gur pour lequel le fait est attesté, le chef suprême de la religion mazdéenne, le *mobadan-mobad*. On ignore son rituel, qui a pu évoluer avec le temps, mais qui doit conserver les éléments qu'un anonyme arménien relevait chez les Arsacides et qui mettent en évidence que le « sacre » ne consiste pas seulement à mettre la couronne sur la tête du roi, mais aussi à le vêtir du manteau et de la tunique et à l'installer sur le trône...

Le souverain est entouré d'une cour sans cesse plus nombreuse de hauts dignitaires ou de grands officiers dont les charges sont héréditaires. Ils sont choisis dans de puissantes familles, par exemple dans celle des Ziek, déjà en place sous Papak, ou dans celle des Suren, à laquelle appartenait ce vainqueur de Crassus à Carres qui avait été mis à mort sans que cela influe sur les privilèges de ses apparentés. Une stricte étiquette régit la cour et c'est en se prosternant, en multipliant les marques de respect, qu'on approche du souverain. La richesse de l'Empire étant immense, le palais est somptueusement orné et les fêtes grandioses. Quand il ne guerroie ni ne chasse, le prince banquette, écoute les musiciennes et regarde les danseuses. La chasse, celle au moins du gros gibier, du lion, animal par excellence, est son strict privilège comme dans presque toutes les sociétés traditionnelles, et ses exploits cynégétiques sont célébrés. La grande fête de l'année est le Nouvel An, le Nauruz, que conservera l'Iran jusqu'à nos jours. Ibn al-Muqaffa, au VIIIe siècle, aurait entendu des sages perses rappeler ces paroles royales : « Voici le jour nouveau d'une année nouvelle, d'une période nouvelle. Il faut qu'on y restaure ce que le temps qui vient de disparaître a consommé. » Le roi siège alors en séance publique, distribue cadeaux et robes d'honneur, et prononce un premier discours. Les grands dignitaires parlent après lui et en profitent pour préciser leurs vues sur l'État.

Il y eut des princes criminels, infâmes. Il y en eut qui furent insouciants, préoccupés de leurs seuls plaisirs. Il semblerait cependant qu'en général ils eurent une haute conscience de leurs responsabilités : Ardéchir, dans son testament que nous possédons par le truchement d'une traduction arabe d'un texte pehlevi non daté, mais rédigé au VIIe siècle, reconnaît qu'il est difficile d'éviter l'« ivresse du pouvoir », mais n'en écrit pas moins : « Celui de vous qui sera roi devra considérer Dieu, ses sujets et lui-même [...]. Parmi les sujets, il y en a qui font le malheur de l'humanité ; ce sont ceux qui poussent

les rois à des actes cruels. » Il dit ailleurs : « Les qualités propres du roi sont différentes de celles des sujets : ce sont la puissance, la sûreté, la joie, la capacité de maîtriser les instincts naturels du dédain, de la témérité, de l'insolence et de la frivolité. » Et il ajoute encore : « Il n'y a pas de moyen pour le souverain d'être honoré autre que la justesse de sa politique. » Régicides et parricides sévissant chez les Sassanides comme chez les Parthes, « une inimitié brûlante oppose le roi au prince héritier », et les frères qui aspirent tous au pouvoir risquent de se livrer à une violente compétition. Pour parer à ce danger, le souverain doit désigner par écrit scellé celui qu'il veut voir monter sur le trône.

Les harems, réunissant nombre de femmes sous la surveillance d'eunuques, sont de règle, mais Ardéchir en voit les inconvénients : « Quand les femmes savent qu'elles sont enfermées, elles désirent et cherchent encore plus de possibilités de sortir. » Faut-il les libérer ? Ce prince montre un incontestable souci d'elles quand il écrit : « Les femmes doivent se soumettre à l'acte charnel pour le besoin du mâle, même sans amour. Le remède à cela est de le faire précéder par la vue, l'odorat et le toucher [...] [d'ailleurs], selon la médecine, plus aptes à provoquer la fécondation qui constitue le but de l'union des sexes et en même temps plus agréables à la partie active et passive. » Il faut les gouverner, leur inspirer la crainte de la correction, de toute façon « moins grande dans le plus profond de leur cœur que la peur du péché ». Autant qu'on peut en juger, elles jouissent d'un statut social assez élevé. Elles peuvent prendre place aux banquets (belle représentation d'une femme buvant avec son époux sur une coupe du musée de Baltimore, VIe-VIIe siècle), accéder au trône ou exercer la régence en portant le titre de Reine des reines. Denagh, mère de Peroz et de Hormuzd IV, règne vers 458. Buran, fille de Khosrau II, est souveraine pendant seize mois, puis après elle, pour peu de temps, sa sœur Azarmadukh. Sans un minimum de liberté et d'autorité, l'épouse de Mazdak aurait-elle pu continuer l'œuvre de son mari avec assez de succès pour que le grand ministre Nizam al-Mulk, qui au temps des Seldjoukides consacre à l'hérétique l'un des plus longs chapitres de son *Siyaset-name* (ch. 46), en conservât le souvenir ?

L'armée comprend une cavalerie lourde, cuirassée, issue de la haute noblesse ; une cavalerie légère constituée par la moyenne noblesse ; une

horde de paysans peu utiles ; des hommes levés dans les pays tributaires, Kouchanes, Hephthalites et autres Arméniens, qui semblent très estimés ; enfin, des mercenaires. Au VI[e] siècle, c'est du moins la première fois qu'on signale ce fait qui sera désormais de règle, des Turcs apparaissent parmi ces derniers. Depuis longtemps, leurs hordes nomades se livrent à des razzias, et les princes ont compris que le meilleur moyen de se mettre à l'abri de leurs déprédations est de « leur accorder quelque chose », de « les admettre dans notre armée, pour leur assurer de quoi vivre ». Ils rendent d'ailleurs hommage à leur vigueur et à leur courage, et avouent la crainte qu'à défaut de trouver un emploi en Iran ils n'aillent s'enrôler chez les Byzantins « qui, dans le passé, en avaient pris à leur service pour les faire combattre contre nous ». Les Turcs finiront par tenir une place importante, sous les armes et dans la diplomatie. On cherchera leur alliance, au prix même de mariages qui semblent peu honorables. Nous avons vu Khosrau Anuchirvan épouser la fille du grand cofondateur de l'empire des T'ou-kiue, Istemi, dont l'enfant fut roi sous le nom d'Hormuz IV (578-590), surnommé Türkzade, « Enfant de la Turque ».

Si bien des usages de l'ancien régime sont maintenus, notamment les très antiques satrapies, la nature même de l'État change : les roitelets sont mis à la raison, et à la féodalité succède un régime très centralisé, servi par une administration efficace, si remarquablement organisée qu'elle servira de modèle aux Arabes. Des relations diplomatiques suivies sont établies avec les puissances étrangères. On mentionne des ambassades des T'ou-kiue, des Khazars, des Hephthalites, des Chinois, des Goths et, bien entendu, des Romains : nous en avons rencontré quelques-unes.

La société est divisée en quatre classes : celle des chevaliers ; celle des prêtres, des ascètes, des gardiens des temples du feu ; celle des scribes, astrologues et médecins ; celle des domestiques, commerçants et agriculteurs, et nul n'a « l'espoir de pouvoir en changer ». L'exaltation des plaisirs de la vie, si mazdéenne, qui implique de combattre le besoin et la douleur par l'alimentation et la joie, est tempérée par des tendances à l'ascèse. La classe moyenne semble peu développée. L'immense masse des sujets forme une paysannerie pauvre, souvent réduite à la misère. Elle doit accepter sa condition, « la décadence de l'État commençant lorsqu'on permet aux sujets de s'occuper d'autres choses que de leurs occupations

traditionnelles et de leurs activités connues ». Le roi cependant veille sur elle et tient à des jours fixés des audiences destinées à rendre justice des abus du pouvoir et des violences des grands.

La mention des astrologues et des médecins souligne l'importance accordée à leurs sciences, héritées de la Mésopotamie, de la Grèce, de l'Inde, mais les mathématiques ou la philosophie devaient tenir une grande place si l'on en juge par leur étonnante et soudaine émergence à l'époque musulmane, qui implique une longue préparation. L'histoire et la littérature n'ont guère laissé de témoignages directs en dehors de quelques rares poèmes, de fragments épico-historiques populaires, d'une « relation du jeu des échecs » et surtout de l'*Avesta*, mais nous pouvons mesurer leur importance par les traductions qui en furent faites en arabe, par la masse des traditions recueillies par le grand poète du XIe siècle, Firdusi, et par d'autres comme Nizam al-Mulk qui multiplie les anecdotes relatives à Bahram Gur et à Anuchirvan. Tout a disparu assez mystérieusement, non sans doute par hasard.

Les religions dans l'Empire sassanide

L'éclosion du manichéisme a provoqué une vive réaction du mazdéisme, directement menacé par lui, et sa répression entraîna à la fois la restructuration de la vieille religion iranienne, sa reconnaissance officielle, son épanouissement, et une persécution générale contre toutes les religions qui assaillaient en même temps l'Iran. Il semble que dans les commencements de la dynastie sassanide la situation du clergé mazdéen n'a guère évolué et que les prêtres, freinés dans leur désir d'accroître leur pouvoir, conservent à peu près le statut qu'ils avaient sous les Arsacides. Les mages, *magus*, *mogmarts* ou *mobad*, comme les *erpats* (*herpats*), simples lecteurs et enseignants des textes sacrés, des subalternes au rôle mal défini, n'ont encore ni statut, ni organisation, ni hiérarchie et occupent un rang modeste, très inférieur à celui de l'aristocratie. Tout change sous Chapur Ier, en grande partie sous l'impulsion d'un homme d'une singulière stature, Kartir (Kirder), qui, au cours d'une carrière exceptionnellement longue, commencée probablement à la fin du règne d'Ardéchir, vers 240, et achevée dans les dernières années du siècle, de simple *erpat* qu'il était à ses

débuts, gravit peu à peu tous les échelons, peut-être créés pour lui, et finit *magupat*, juge de tout l'Empire et gardien du temple d'Anahita à Staxr. Le mazdéisme est proclamé religion d'État. Les mages reçoivent un statut officiel, constituent une classe sociale, le *magu-istan*, le « pays des mages » (comme sera Afghan-istan, pays des Afghans), c'est-à-dire le corps des mages, et sont hiérarchisés. Les « maîtres des mages », les *magupat*, bénéficient de la faveur royale, ne cessent d'accroître leurs richesses, leur puissance, leur rôle dans l'État. Finalement, au début du ve siècle ou peu avant, ils seront placés sous l'autorité d'un chef suprême, le *mobadan-mobad*, « Mage des mages », titre forgé à l'imitation de celui de Roi des rois. Le testament d'Ardéchir définit d'une façon peut-être idéale, mais comme on ne le fera sans doute jamais dans aucune monarchie, les rapports qui existent ou devraient exister entre autorités spirituelle et politique : « Sachez, dit-il, que la royauté et la religion sont des jumeaux dont l'un ne peut exister sans l'autre, car la religion est le fondement de la royauté et la royauté le gardien de la religion. La royauté a absolument besoin de son fondement comme la religion a absolument besoin de son protecteur, car ce qui n'est pas protégé périt et ce qui n'a pas de fondement s'écroule. » Cependant un conflit reste possible, voire inévitable, entre chefs religieux et politiques : « [Il n'arrive jamais] que le chef de la religion ne dispute pas au chef du royaume le pouvoir qu'il possède. » Il ne faut donc pas « que le roi reconnaisse aux prêtres et aux dévots qu'au point de vue de la religion ils lui soient supérieurs ».

Toute mazdéenne orthodoxe qu'elle se veut, la dynastie, issue de prêtres du temple d'Anahita à Istaxr (Staxr), redonne à la grande déesse une place qu'elle avait perdue, la met presque sur un pied d'égalité avec Ahura Mazda. Comme celui-ci, elle couronne symboliquement des rois sur les reliefs montrant des investitures. Un prince comme Narsah a pour elle une dévotion particulière. Tiridate d'Arménie, avant sa conversion au christianisme, reproche à saint Grégoire d'insulter « ceux qui sont des créateurs véritables, la grande Anahita dont l'Arménie tient vie », et, après sa conversion, il s'acharne contre ses temples. C'est une récompense suprême pour Kartir, et il en tire gloire, d'être nommé grand prêtre du sanctuaire royal par excellence, celui d'Anahita à Staxr.

La persécution qui vise les manichéens tend à faire oublier celles qui ont en même temps pour cibles les fidèles des autres religions, sans doute plus nombreux en Iran qu'on ne serait tenté de le croire, et c'est Kartir lui-même qui attire notre attention sur elles, dans l'une des quatre inscriptions que nous conservons de lui et qui, écrites en moyen perse – et non bilingues ou trilingues –, attestent son nationalisme. Datant des années 276-280, longue de dix-neuf lignes et gravée sur la « Kaaba de Zoroastre », en dessous d'un texte de Chapur, celle-ci, la plus intéressante, souligne la puissance et la gloire de son auteur, et, ce qui nous intéresse plus, exalte ses actions en faveur du mazdéisme : « Les doctrines d'Ahriman et des démons furent écartées de l'Empire et y furent anéanties : juifs, *sramans* [bouddhistes], brahmanes, nazaréens, chrétiens, *maktiks* [gens inconnus], *zandiks* [manichéens ? furent abattus [...] beaucoup de feux [...] furent fondés, beaucoup de mariages consanguins furent contractés, beaucoup d'infidèles devinrent fidèles. »

On peut être surpris que Kartir nomme en premier lieu les Juifs et il n'est pas interdit de supposer qu'il termine sa citation par les religions qu'il juge les plus importantes, les plus dangereuses, à savoir le christianisme et le manichéisme, si ce sont bien des manichéens qu'il faut découvrir sous le terme de *zandik*, comme tout porte à le croire ; il est également permis de penser que les Juifs, peu nombreux, sont devenus très puissants et paraissent les plus redoutables.

Nous savons peu de chose des Juifs et tout au plus quelques faits laissent pressentir la place qu'ils occupaient depuis longtemps en Iran. Déjà sous les Arsacides, on avait vu l'un d'eux, Bagarat, avoir le privilège de couronner un roi. Yazdigert Ier (399-420) avait épousé l'une de leurs filles. Ils avaient des écoles en diverses villes, à Babylone, à Suse, à Pombadita. Ils soutinrent financièrement la révolte de Bahram VI (590) contre Hormuzd IV et Khosrau II. À ce qui paraît souligner leur position favorable s'oppose ce qui dénonce leurs difficultés. Yazdigert II leur interdit en 454-455 de célébrer le sabbat ; ils subirent une répression après avoir un jour assassiné deux mages ; ils payèrent de la fermeture de deux écoles le soutien qu'ils apportèrent à Bahram VI. Entre eux et les chrétiens, la balance n'était pas égale s'il est bien vrai que, lors de la prise de Jérusalem par Khosrau II en

618, ils demandèrent aux Perses de détruire le Saint-Sépulcre et en furent punis par la crucifixion.

La situation du christianisme n'est pas beaucoup mieux connue. Tout laisse penser qu'il se répandit vite en Iran et y remporta d'importants succès. Au IVe siècle, saint Jean Chrysostome affirme que sa doctrine a été divulguée dans la langue des Perses ; au Ve siècle, Théodorat de Cyr indique que les Perses connaissent l'Évangile (Migne, *Patrologie grecque,* LIX et LXXXIII), et sa présence est attestée en Bactriane et en Sogdiane. On parle de quatre-vingts évêchés en Iran. Il ne fait pas de doute que très tôt, probablement dès le règne de Chapur Ier, les textes sacrés ont en effet été traduits en persan pour répondre et à la préoccupation des chrétiens qui voulaient convertir les mazdéens, et à celle des mazdéens qui entendaient polémiquer avec les chrétiens. La conversion de l'Arménie au christianisme, proclamé religion d'État en 301, et due en grande partie à saint Grégoire l'Illuminateur, lui permit de réaliser son unité, mais la forgea dans la lutte contre les Sassanides et le mazdéisme persan, ce qui fit apparaître les chrétiens comme des ennemis de l'Iran. Ils l'apparaîtront bien plus encore après l'édit de Milan qui accordera la liberté de culte aux chrétiens de l'Empire romain (313), puisque dès lors les Sassanides considéreront, ce qui est vrai, que celui-ci était devenu un Empire chrétien et, ce qui est faux, que les chrétiens, en tant que Byzantins, étaient leurs ennemis naturels. Il faudra la constitution d'une Église iranienne à Séleucie-Ctésiphon, la reconnaissance du nestorianisme au concile tenu dans cette ville en 410, la nomination d'un catholicos, de cinq métropolites et de trente évêques, pour que cette optique change. Encore faut-il remarquer que le basileus continuera à faire figure de chef des chrétiens, puisqu'en 590 les soldats turcs chrétiens de l'insurgé Bahram Tchubum seront envoyés à Constantinople, de laquelle on considérera qu'ils relevaient.

La politique des Sassanides envers le christianisme ne cessa d'osciller entre la bienveillance, la tolérance et la persécution – une persécution bien réelle, mais dont l'ampleur et les effets ont dû être exagérés. Arnold Toynbee (1963, p. 248) souligne avec raison qu'au IVe siècle les nestoriens byzantins trouvèrent refuge en Iran, certes parce qu'ils étaient persécutés par le pouvoir, mais bien qu'ils fussent chrétiens. Saint Eugène ne guérit-il pas le fils de Chapur II ? Khosrau II (590-628) n'épousa-t-il pas des chrétiennes,

la princesse byzantine Maria et la belle Chirin, la « Douce », sa rivale, l'héroïne d'un roman qui passionnera le monde musulman ? Ne fut-il pas soupçonné d'avoir été converti par sa femme, même s'il massacra des chrétiens quand Héraclius envahit ses terres ? Les chrétiens ne furent-ils pas conviés au même titre que les mazdéens et les mazdakites à la conférence de 529 qui condamna ces derniers ? Le catholicos Ichayyab ne renseignait-il pas Khosrau II sur les agissements des Byzantins ? Les Sassanides ne rendirent-ils pas, sans doute sous la contrainte, le 14 septembre 629, à Héraclius la croix du Christ, dérobée à Jérusalem, événement que l'Église croit commémorer encore chaque année lors de la fête de l'Exaltation de la Croix ?

On ne peut pas mesurer la violence et l'efficacité des mesures antichrétiennes, des martyres, sous Chapur II, en 350, sous Bahram Gur (421-438), sous Khosrau Ier (531-579)... Les fonctions de certaines des victimes, tel ce grand eunuque de Chapur, montrent que le christianisme s'était infiltré dans la classe dirigeante ; celles de certains des persécuteurs, comme ce *mobadan-mobad* Mihr Spur qui prépara minutieusement sous Yazdegirt Ier l'holocauste de Bahram Gur, prouvent que la persécution ne s'exerçait pas seulement pour des raisons politiques, mais aussi par fanatisme. Les relations avec leurs voisins, amis et plus souvent ennemis, influaient sur les comportements tour à tour favorables ou défavorables des Sassanides, mais il demeurait en eux un vieux fonds de tolérance qui parfois ressortait. On peut admettre que c'est pour narguer Justinien qui venait de fermer l'université d'Athènes qu'en 529 Kavadh Ier donna asile à sept professeurs de philosophie hellénistique, mais non pour la même raison que Khosrau, quelques décennies plus tard, dans son traité de paix avec le Byzantin, introduisit un article stipulant que lesdits professeurs, malheureux en exil, pourraient rentrer chez eux...

Le grand essor du bouddhisme entre les IIIe et VIIe siècles en Iran oriental, dans l'actuel Afghanistan, commencé avec les Kouchanes, plaide en faveur de la tolérance des Sassanides. Ils sont directement ou indirectement les maîtres à Bamiyan, quand on sculpte dans la falaise les deux grandes statues du Bouddha (IVe et Ve-VIe siècles) détruites par le régime des *talibans*, et quand on peint un dieu lunaire en imitant les reliefs de Taq-i Bostan ; à Foladi et à Habak, quand on aménage les monastères rupestres (Ve-

VIe siècle) ; quand on décore de fresques ceux de Fundukistan (VIe-VIIe siècle) et de Djelvardjin (V^e-VIIe siècle)... Et il ne faut pas oublier que c'est sous leur domination que Hadda donne ses plus beaux chefs-d'œuvre. C'est dans un style purement sassanide, qui prouve le mariage heureux de l'Iran et du bouddhisme, qu'à Dokhtar-i Nochirvan est représenté, comme si c'était une copie de la « Coupe de Khosroes », le prince gouverneur de la Bactriane, à Kerak, le « Roi chasseur » aux rubans flottants. Tant que les Sassanides régneront, le bouddhisme prospérera. Il ne tardera pas à disparaître quand arrivera l'islam.

On comprend mal la raison qui a incité Kartir à mentionner les hindouistes (sous le nom de brahmanes), car leur présence dans l'empire d'Iran est pour le moins discrète. Qu'il y ait eu des Indiens non bouddhistes va de soi, mais non qu'ils aient fondé des communautés et se soient souciés de la propagation de leur foi. Même sur l'art, leur influence est minime et l'on ne la perçoit guère qu'en Sogdiane ou en Sérinde (Khotan), dans des représentations qui évoquent le dieu Shiva.

L'ART SASSANIDE

Le seul monument impressionnant que nous conservons de l'époque sassanide est le palais de Chapur à Ctésiphon, encore à peu près intact à la fin du XIXe siècle et aujourd'hui à moitié écroulé. Sa façade imposante formait un immense mur nu, décoré de quatre étages de niches aveugles flanquées de colonnes engagées, et percé en son centre d'un grand *iwan*, une immense voûte de 37 mètres de hauteur, 24 de largeur et 43 de profondeur. Quelques ponts-barrages au Khuzistan, parfois liés aux Romains qui y auraient travaillé, présentent encore de beaux restes. Quant aux villes fondées sous leur domination, dont la « Belle de Chapur », Bichapur, construite sur le plan d'Hippodamos et non sur celui circulaire des Arsacides, qui conserve un temple du feu et de belles niches décorées de stucs, du IIIe siècle, elles sont à peu près ruinées. Le château fortifié proche de Firuzabad, le Qala'a-i Dukhtar, est l'un des ensembles les plus célèbres.

La sculpture sur pierre est beaucoup mieux préservée. Mis à part une colossale statue de Chapur, haute de plus de 7 mètres, nichée en altitude dans une grotte qui devait être la tombe du souverain, elle s'exprime,

comme celle des Achéménides, par des reliefs rupestres, mais ignore le revêtement mural si magistral à Persépolis, et demeure froide et conventionnelle. Ammien Marcellin (XXIV, 6, 3) ne la définit pas trop mal : « Les peintres et les sculpteurs de ce peuple ne représentent que toutes sortes de tueries et de guerres. » Nous sommes en effet, avec lui, loin de l'humanité des compositions persépolitaines. Le répertoire iconographique, en sculpture plus encore que sur les objets d'art, est extrêmement réduit. Les seuls sujets traités – mais ils le sont inlassablement – sont les investitures, les triomphes royaux, le roi trônant, chassant, combattant. Les divinités, Ahura Mazda et, plus rarement, Anahita ou Mithra, sont anthropomorphiques et ne se distinguent des humains que par leur coiffure, et le dernier par le soleil qui entoure sa tête. La couronne, symbole royal, est remise au souverain par le dieu, et il la portera toujours sur la tête, même quand la situation ne s'y prêtera pas.

Le plus ancien relief, et en même temps le plus grand, a été exécuté à Firuzabad pour représenter la victoire d'Ardéchir Ier sur Artaban. Il établit, non sans rudesse, des normes qui seront inlassablement observées. Le prince a une chevelure ondulante qui se répand sur ses épaules, des rubans flottants, une barbe pointue, des colliers de perles. Les plus belles scènes d'investiture sont celles d'Ardéchir Ier, à pied à Firuzabad, à cheval à Naqch-i Rustem ; de Chapur Ier, accompagnée du triomphe du roi ; de Bahram II à Bichapur, toutes du IIIe siècle, et celle d'Ardéchir II où apparaît Mithra juché sur un lotus et portant le *barsom*, le faisceau de branches (IVe siècle). Sur chacune, Ahura Mazda fait face au souverain et, bras tendu, lui offre la couronne... Deux autres, celles de Narseh à Naqch-i Rustem (IIe siècle) et de Peroz à Taq-i Bostan (Ve siècle), cette dernière jouxtant une statue équestre du roi, présentent la particularité fort intéressante de faire intervenir dans la cérémonie Anahita à côté d'Ahura Mazda, l'un et l'autre apportant une couronne. Les plus belles scènes de triomphe décrivent ceux de Chapur Ier sur Gordion (Bichapur), sur Valérien et Philippe l'Arabe, où, de façon pour une fois pathétique, le basileus se jette aux pieds de son vainqueur (Naqch-i Rustem) ; de Chapur II (Bichapur), où l'on voit l'ennemi à terre foulé par les chevaux. Un beau combat est celui de Hormuzd II chargeant et désarçonnant son adversaire, du début du IVe siècle (Naqch-i Rustem). Aucun tableau, y compris celui de Bahram II tuant des lions de Sar-

Mechhed, ne saurait se comparer à la grande chasse aux sangliers qui couvre les parois de Taq-i Bostan, si variée, si pleine de vie, où l'art animalier iranien retrouve tout son génie, notamment dans la description des éléphants (Ve siècle) – un génie qui s'affirme aussi sur les stucs : sanglier de Damghan (musée de Téhéran, VIe siècle), paon de Ctésiphon (musée de Berlin, VIe siècle). Quelques compositions, toutes pacifiques, qui représentent Bahram II trônant entouré de quatre dignitaires ou avec sa famille (Naqch-i Rustem, IIIe siècle), le portrait de Peroz, déjà mentionné, et celui de Bahram II s'inscrivent en faux contre Ammien Marcellin.

La peinture sassanide n'est guère connue que par des fresques de chasses retrouvées à Suse (IVe siècle). La mosaïque l'est par les belles compositions qui couvrent le sol de l'*iwan* de Bichapur (IIIe siècle). Elle n'est certes pas indigène en Iran et a subi l'influence de Rome ou des écoles syriennes. Les femmes y occupent une grande place (femme assise, joueuse de harpe qui nous rappelle l'importance de la musique chez les Sassanides, tresseuse de couronne). Le nu, jusqu'alors inconnu de l'art iranien, y fait une franche apparition. On le retrouve sur les objets de luxe, vases et coupes, sur ces dernières surtout, si souvent liées aux rois et qui doivent ici évoquer l'ivresse et la félicité. Des danseuses dévêtues y voisinent avec des musiciennes, des représentations de chasses ou de banquets (carafe du musée de Téhéran, coupe du musée de Baltimore, VIe siècle). Les pièces parvenues jusqu'à nous sont peu abondantes, mais l'une d'elles passe pour un chef-d'œuvre : connue sous le nom de Tasse de Salomon, c'est en fait une « tasse » de Khosrau Ier, du VIe siècle, en or et en cristal de roche, ornée de rubis et de verres, propriété de la Bibliothèque nationale de France. Les tissus, peut-être tardivement, deviennent une des productions essentielles des Sassanides. Ils feront vite et durablement la conquête de l'Occident, dont les basiliques et les monastères collectionneront les pièces.

Rayonnement des Sassanides

Mithra à Rome ou sur le Rhin, Mani à Carthage et à X'ian. C'est suffisant pour affirmer l'extraordinaire rayonnement de l'Iran. Son influence est ancienne. Nous l'avons vue s'exercer, si puissante, avec le mazdéisme. Dans les sphères profanes, elle commença à se faire sentir sous les Achéménides,

mais nous la percevons mal. En revanche, elle apparaît en pleine lumière sous les Sassanides. Elle s'exercera sur l'islam. Nous le verrons et cela ne nous surprendra que peu. Elle s'exercera sur Rome, sur l'Occident chrétien, sur toute l'Asie centrale, sur l'Inde, sur la Chine, sur le Japon. Nous pouvons en rester pantois. Nous ne saurions le nier. L'art nous en apporte la preuve. Il faudrait, pour en mesurer l'ampleur, examiner des centaines de monuments, de sculptures, d'objets. Ici, c'est une spécificité iranienne que l'on découvre : ainsi, en Chine, le jeu de polo, avec ces cavalières d'époque T'ang (VIIIe siècle) qui s'y adonnent. Là, c'est un simple détail : ainsi, ce doigt tendu en avant dans une main fermée qui exprime le respect d'Ardéchir devant Ahura Mazda et des nobles devant Chapur, que l'on retrouve au XIIe siècle dans la verrière de Saint-Denis ou sur la croix de Saint-Bertin à Saint-Omer comme sur les peintures sogdiennes de Piandjikent. Là, c'est tout un ensemble qui crie sa parenté : ainsi, en Inde, les peintures d'Ajanta (V^e^-VIe siècle) ; au Japon, le trésor de Shosoin (v. 756) ; en Hongrie, celui de Nagyszentmiklos (IXe siècle) ; en France, l'art roman dans son intégralité : qui ne verrait un évident rapport entre lui et l'art arménien, qui est un art iranien (cathédrale d'Etchmiadzin, VIIe siècle ; église d'Aghthamar, 915-921 ; églises d'Ani, Xe-XIIIe siècle) ? Prenez seulement la « Tasse de Salomon » et allez visiter les Christs en majesté des tympans de nos églises. Non ! N'allez en voir qu'un seul, celui de Moissac : il semble une copie du roi Khosroes (Khosrau) trônant. C'est assez. Cela dit tout.

CHAPITRE IX

Le monde iranien oriental

Faut-il être puissant, faut-il « le sang humain versé pour le choix d'un tyran ou ces fléaux de Dieu que l'homme appelle grands », faut-il en un mot faire beaucoup de bruit pour prendre place dans l'Histoire ? Les grands empires retiennent bien plus l'attention que les petites principautés, les conquérants bien plus que les conquis. Mèdes et Perses, Séleucides, Arsacides, Sassanides, qui nous ont jusqu'alors occupés, ont établi le centre de leurs empires à l'ouest des pays iraniens : à Ecbatane, à Suse, à Persépolis ou à Ctésiphon. Avec eux, nous sommes restés essentiellement en Occident. Même l'art des steppes, celui des Scythes et des Sarmates, s'il nous a donné l'occasion d'aller jusqu'en Altaï avec les tombes de Pazyryk ou en Bactriane avec le trésor de l'Oxus, nous a surtout fixés dans les steppes de l'Europe méridionale. L'orient du monde iranien, nous ne l'avons guère vu pour lui-même, sauf en ce qui concerne l'Afghanistan où nous ont conduits surtout les Kouchanes. Nous l'avons visité tout au plus pour y chercher le berceau des Parthes, des Saces, des Yue-tche, tous des nomades qui ne faisaient que passer, pour suivre les expéditions militaires de Cyrus, de Darius, d'Alexandre, pour évoquer les Hephthalites et les T'ou-kiue ; et si nous nous y sommes attardés un peu, ce fut seulement avec le royaume gréco-bactrien. Il mérite plus que ces brèves incursions.

Terres inconnues. Terres méconnues

Il mérite plus, car Bactriane, Khwarezm, Sogdiane, bassin du Tarim ont été des terres de très haute civilisation, ont apporté au monde autant, voire plus que n'importe quels autres sols. Si Zarathoustra y est bien né, s'il y a bien vécu, comment pourrait-on envisager qu'un si grand esprit soit issu

d'un milieu inculte ? Alexandre le Grand aurait-il épousé, par amour certes, mais aussi par diplomatie, une petite fille de barbares, une sauvageonne ? Un chef de guerre comme Spitaménès, qui tint le maquis avec tant d'énergie contre les Macédoniens, démontre le patriotisme des Sogdiens, comme l'usage de leur langue par les T'ou-kiue vers 581 (inscription de Bugut) et par les Ouïghours en 762 (inscription de Sevrey) pour écrire les textes fondateurs de leurs empires prouve leur rayonnement. Ce ne peut être sans un grand passé culturel que l'Iran oriental donnera aux IXe-XIe siècles quelques-uns des plus grands maîtres de la civilisation musulmane. Tout cela, parmi bien d'autres choses encore, atteste que l'obscurité dans laquelle est plongée l'histoire ancienne de l'Iran oriental dissimule une intense vie. Ses échos ne sont guère parvenus jusqu'à nous.

Non seulement ce que nous nommerons un jour le Turkestan occidental et le Turkestan oriental n'a pas donné naissance à de grands empires, mais, quand l'un et l'autre n'ont pas été assujettis, ils n'ont jamais réussi à constituer une unité politique susceptible de faire parler d'elle. Les petites principautés qui s'y sont formées, fréquemment limitées à la dimension d'une ville et à son entourage immédiat, ont plus souvent été occupées à jouir de la vie, à s'enrichir, à commercer, à méditer ou à prier qu'à faire la conquête du monde. Non qu'elles n'aient pas été riches en soldats, en soldats aimant se battre ! Mais leur amour du combat était pleinement satisfait quand il s'était exercé sur leurs voisins. Les terres où ils vivaient ne se prêtaient d'ailleurs pas à la formation de grandes puissances. Les oasis du Tarim constituaient de petites communautés enfermées sur elles-mêmes, séparées les unes des autres par des déserts hostiles comme il en est peu. Les villes de Bactriane et de Sogdiane, moins isolées, étaient entourées de steppes immenses où vivaient des nomades toujours menaçants. Soit par une disposition naturelle à l'égocentrisme, soit par suite de leurs rivalités, de leurs différences ethniques ou culturelles, elles se révélèrent toujours incapables d'offrir un front commun contre leurs adversaires, même aux époques des plus grands périls, alors que seule leur union eût pu les sauver et qu'elles en avaient pleinement conscience. On le vit bien quand, lassées des interventions chinoises, les oasis du bassin du Tarim se soulevèrent, toutes ensemble, mais dans le désordre (75-76 de notre ère). On le verra plus tard quand les Arabes lanceront leurs premiers raids en Sogdiane et

que, chaque année, les princes se réuniront pour prêter serment de s'allier contre eux – ce qu'ils ne feront jamais, comme le prouve assez ce renouvellement annuel de leur engagement.

Cette absence de grands projets politiques n'explique pas à lui seul cette obscurité dont nous venons de rappeler l'intensité. L'Asie centrale a été longtemps peu accessible et est demeurée *terra incognita*. Il n'y a pas si longtemps que les historiens et les archéologues se soucient d'elle, que leurs travaux soulèvent le voile et laissent présager tout ce qu'ils découvriront demain. Elle a été particulièrement ravagée par les grands destructeurs que furent Gengis Khan ou Tamerlan, et par bien d'autres encore, comme par les manifestations d'une nature singulièrement hostile, violente, et contre laquelle elle était mal à même de se défendre. Son architecture, majoritairement en briques crues, gît, informe, sous d'épaisses couches de sable.

Des peuples heureux

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Les Sogdiens, les Bactriens, les Khotanais et autres Koutchéens en ont eu une, et souvent dramatique. Nous l'avons devinée en évoquant certains de ceux qui les ont conquis, nous la verrons en pleine lumière quand nous en rencontrerons d'autres. Et pourtant ils furent incontestablement heureux. Tous les observateurs s'accordent à le dire. Leurs productions en apportent la preuve. Ce bonheur qui rayonne d'eux est la première chose qui frappe quand on entre en contact avec eux. Ils aiment la vie sous tous ses aspects et ils savent comme peu d'autres en profiter. Ils semblent la passer à banqueter, à boire, à festoyer, à entretenir des conversations courtoises, à flirter, à chasser, à tournoyer, à jouer, à écouter de la musique, à chanter, à danser, à assister à des combats d'animaux. Le *Tang chou* écrit à propos des habitants de Karachahr : « La population accorde de l'importance aux plaisirs et aux divertissements. » Il relève qu'à Kutcha (Kucha), « au début de l'an, on organise pendant sept jours des concours de moutons, de chevaux, de chameaux ». Il souligne la politesse, les « manières révérencieuses », et précise qu'à Khotan, « quand on se rencontre, on ne manque pas de s'agenouiller ». Les gens s'habillent avec soin, de belles étoffes, ont souci de leurs coiffures. Ici, surtout dans le

bassin du Tarim, ils se rasent la tête ; là, essentiellement en Sogdiane, ils laissent pousser leurs cheveux qui tombent sur leurs épaules et taillent leur barbe en pointe. Leurs demeures sont ornées de fresques comme le seraient ailleurs les palais des rois. Leur élégance, un peu maniérée comme leur conduite, est cependant naturelle, car ils sont racés. Leur port est noble, leurs attaches fines, leurs doigts fins et déliés, très proches d'ailleurs de ceux qu'on voit dans les statuettes de Fundukistan en Afghanistan. S'ils boivent, ils évitent l'ivresse avilissante, ont toujours souci de se bien tenir. Ils fréquentent toutefois les maisons closes, taxées par l'État. Les danseuses et les musiciennes de Kutcha sont célèbres jusqu'en Chine. On sait que les ambassadeurs sogdiens qui se rendent dans l'empire du Milieu en apportent en présent au même titre que des œufs d'autruche et des lions. Nombre de musiciens sogdiens vivent à la cour impériale et chez les mandarins. Il reste à confirmer que ce furent bien eux qui introduisirent en Chine les sept notes de la gamme. Les peintures font connaître leurs instruments : luth, harpe, flûte traversière et flûte à bec, cor, castagnettes, tambour, cymbale. Elles présentent, comme les textes, les jeux favoris : le trictrac (fresque de Piandjikent, VIIIe siècle), les échecs, le polo, la lutte. Elles ne se lassent pas de mettre en scène les conversations galantes, et l'une d'elles montre une charmante série de petits enfants nus au corps potelé qui dansent (Kutcha, VIe-VIIe siècle). Toutes ces scènes profanes dans des écoles artistiques si profondément marquées par la religion font bon ménage avec les sujets pieux, et l'on dirait souvent que les moines bouddhistes eux-mêmes ne paraissent pas les dédaigner. À Babalik Tepe, au nord de Termez, des peintures des VIe-VIIe siècles placent des donateurs et des donatrices à côté de convives fort élégants qui lèvent leurs coupes comme pour porter des toasts.

Des soldats

On est loin de la guerre. Elle est pourtant toujours présente. À côté de marchands et d'ouvriers qui forment les deux premières classes de la société, nos Iraniens orientaux comptent dans leurs rangs les nobles, *dihqan*, qui en constituent la troisième, essentiellement des soldats bien que la noblesse ne soit pas un monde fermé, mais ouvert à tous les riches, à ceux que l'on nommerait ailleurs bourgeois, commerçants ou propriétaires

terriens. Dans la petite ville de Piandjikent, les *dihqan* représentent environ 15 % de la population. Comme nos chevaliers du Moyen Âge, avec lesquels ils ne sont pas sans présenter maints traits communs, ils aiment les tournois, et le vainqueur reçoit les louanges que lui vaut sa valeur. Ils ne sont pas moins courageux sur le champ de bataille. On a vu les Sogdiens tenir tête à Alexandre. On verra des Koutchéens s'immoler jusqu'au dernier devant les Chinois. Leur réputation militaire franchira les siècles et sera encore soulignée à l'époque islamique, par exemple au xe siècle par la géographie arabe anonyme intitulée *Hudud al-Alam.* C'est qu'ils ont l'amour de la liberté, le sens de l'honneur, le goût de l'aventure et des exploits, et qu'ils sont follement épris de gloire. Cela, qui ne va pas sans entraîner un certain orgueil, les rend aussi grands amateurs de récits épiques et historiques ou pseudo-historiques. Ils les illustrent par de vastes fresques, au même titre d'ailleurs que les légendes populaires. Quelques-uns des héros que chantera Firdusi ont déjà une présence presque obsédante. Pour souligner sa grandeur, le soldat est peint comme un géant : il mesure 2,50 mètres sur une fresque qui couvre tout un mur (Piandjikent). Un thème parmi d'autres éveille notre curiosité : c'est celui du lancier qui pointe sa lance contre un archer et est frappé au cœur par la flèche que ce dernier lui décoche. Il est traité aussi bien en fresque (Piandjikent) que sur des objets d'art (coupe en argent signalée par Belenitsky et Marshak, 1971).

On aurait pu croire que Firdusi se laissait emporter par son lyrisme ou qu'il se faisait l'écho des traditions nomades quand il décrivait les femmes soldats des Iraniens pré-islamiques, mais il était fidèle puisqu'on voit ces guerrières dans les fresques de Piandjikent qui les représentent, en groupe, dans un tableau faisant songer à un combat d'Amazones, ou seules, comme cette fille armée d'un glaive.

Les Iraniens orientaux ont fondé des royaumes et ont parfois tenté d'user de leurs vertus militaires pour constituer des empires. Ils n'y ont jamais réussi. Des royaumes ? Il en existe pléthore dont nous percevons l'histoire. C'est, pour n'en citer qu'un, celui de Loulan, à l'extrémité orientale du Tarim, aux portes du Kan-su, sur les rives du Lob-nor, dont Miran sera la capitale jusqu'en 77 avant notre ère. Il demeurera florissant pendant deux ou trois siècles, malgré sa soumission à la Chine en 108 et la présence de garnisons chinoises, puis sera ruiné par un brusque changement climatique

qui transformera le lac en une région désolée. De grands États ? Il en est souvent des ébauches remarquables, tel celui que fut sur le point de constituer le roi de Piandjikent, Davaschtith, devenu assez puissant au début du VIIIe siècle pour vouloir dominer toute la Sogdiane.

Des pays riches

L'argent ne fait pas le bonheur, mais celui que possède l'Iran oriental permet au moins à ses populations d'assouvir leur soif de plaisirs et de satisfaire leur amour du luxe. J'inclinerais volontiers à croire que le Khwarezm au moins, abondamment arrosé par le delta de l'Oxus, jouit depuis des temps immémoriaux d'une grande prospérité – et Hérodote comme Hécatée de Milet me confortent dans mon opinion en parlant de ce pays comme d'une confédération florissante avant même le début des Achéménides –, mais il est à peu près unanimement admis que c'est au cours des siècles qui précédèrent et qui suivirent le début de l'ère chrétienne que se constitua la richesse de la Sogdiane et du Tarim, ce qui sous-entend que celle-ci provint non des productions locales, mais du commerce qui fut alors particulièrement actif. La terre pourtant est généreuse dans les oasis sérindiennes comme dans les bassins des grands fleuves, et la production minière n'est pas négligeable : sel de Karachahr, or de Kutcha, turquoises de Tachkent, et ce jade si convoité par la Chine...

Chaque terre a sa spécialité, mais toutes s'adonnent à la polyculture. On ne distingue que peu les diverses productions de la Sogdiane, globalement louée pour sa fertilité. On insiste cependant sur les fruits de Boukhara et sur ces grands chevaux du Ferghana que les Chinois aimaient tant et qui leur demanderont tant de sacrifices. On lit dans les textes chinois contemporains que Karachahr fournit du millet et de la vigne, Kutcha du chanvre, du blé, du riz et du raisin, qu'à Turfan, où le bassin dépressionnaire est très ensoleillé et bien irrigué par des nappes souterraines, on fait deux récoltes par an de blé, de céréales et de coton. Ce précieux textile tend à devenir très envahissant depuis que le cotonnier a été importé d'Asie occidentale au début de notre ère, d'autant plus que les Chinois se montrent acheteurs des cotonnades qui remplacent avantageusement leur chanvre. Khotan ajoute assez tôt à ses productions traditionnelles, semblables à celles des autres

oasis, la culture du mûrier et la fabrication de la soie. Bien que la Chine cherchât à garder jalousement l'exclusivité de ce précieux tissu, il était évident que tôt ou tard elle la perdrait. Byzance la lui vola. Khotan la lui vola aussi. Il arriva en effet qu'une princesse chinoise se rendant dans cette oasis apportât en fraude, cachés dans son turban, des semences de mûrier et des œufs de bombyx. L'incident, on s'en doute, fit beaucoup de bruit. Une belle peinture de Dandan Oilik, datée du VIe siècle, le relate notamment. La ville ne tarda pas à produire des soieries et, comme elle savait avec talent inventer des techniques nouvelles de tissage et créer des motifs décoratifs encore inconnus et séduisants, ses productions firent vite prime sur le marché. Elles prirent le chemin de l'exportation au même titre que les produits alimentaires qui excédaient les besoins locaux, furent vendues aux nomades, aux Chinois et sur le plateau iranien. On constatera au VIIIe et au IXe siècle que les deux famines qui frapperont l'Iran seront consécutives à l'arrêt des exportations sogdiennes.

OMNIPRÉSENCE SOGDIENNE

On a toujours eu tendance à considérer que les Sogdiens furent des caravaniers, mais on a pu se tromper. Il n'est pas impossible, comme l'a montré Éric Trobert, que les marchandises aient été surtout acheminées par des convois militaires chinois et, dans ce cas, les Sogdiens auraient plutôt fait fonction de banquiers et de courtiers. Quoi qu'il en soit, l'ampleur de leur réseau commercial est attestée par les monnaies et par les fragments de textes retrouvés un peu partout, souvent fort loin de la Sogdiane.

Les Sogdiens sont omniprésents. Les Chinois écrivent : « Dès qu'un homme a vingt ans, il s'en va dans les pays voisins. » Ils auraient pu ajouter « et lointains ». Ils remarquent qu'ils excellent au commerce et qu'ils aiment le gain. Ils fournissent des cadres administratifs aux grands centres, tel Dunhuang où deux d'entre eux contrôlent le marché, et aux nomades. On signale leurs colonies au Lob-nor, où elles demeurent encore actives aux VIe-VIIe siècles malgré le dessèchement du lac, dans l'Issiq Köl, le Tchou, le Syr-Darya. Une des deux versions de l'introduction de la soie à Byzance l'attribue à un Perse parti du pays de Sérès en « emportant cachée dans un bâton de la semence de ver à soie ». Nous avons rencontré Maniach,

ambassadeur des Turcs près des Sassanides et des Byzantins. Comme les Sogdiens forment les cadres administratifs du grand empire nomade des T'ou-kiue, il doit y en avoir jusqu'en Mongolie septentrionale. Les Chinois se plaignent du rôle trop efficace qu'ils jouent dans cet empire. Un haut dignitaire, vers 610, dit à l'empereur : « Les Turcs sont par eux-mêmes simples et sans malice, et l'on peut semer la discorde parmi eux [les Chinois ne se priveront pas de le faire]. Malheureusement, il y a vivant parmi eux beaucoup de Sogdiens qui sont roués et malins, et qui les influencent et les guident. » Il y en a en Chine, où ils constituent de véritables colonies. Une grande fresque du nord de ce pays, peinte au VIe siècle et représentant la fête sogdienne du Nauruz, le Nouvel An – antérieure aux grandes compositions réalisées en Sogdiane et, à ce titre aussi, intéressante –, a manifestement été exécutée par des artistes chinois pour répondre à la demande d'une collectivité sogdienne expatriée importante et solidement implantée. Nous verrons plus loin des Sogdiens tenter de s'emparer du pouvoir dans l'empire du Milieu.

Les villes

Partir ? La population était pourtant dense et les centres urbains, nombreux. Selon les Chinois, le royaume de Samarkand compte quarante grandes villes et trois cents petites places, celui de Boukhara quarante places fortes et mille postes, celui de Turfan vingt et une cités. Dans l'ensemble de l'Empire kouchane, on a pu déterminer l'existence de vingt-cinq centres urbanisés. Selon les Arabes, le Ferghana et la province de Tachkent possèdent cinq cents villes murées. Toutes sont fort peuplées, comprenant en moyenne quelque 50 000 âmes, chiffre donné par exemple pour Karachahr. Les communautés monastiques sont souvent considérables, comme le constate Hiuan Tsang, le pèlerin chinois qui passe en Sogdiane en 603 et 643 ; vouées au célibat, elles influent sur la croissance démographique à partir au moins du VIe siècle.

Bien que construites essentiellement en terre crue et donc éminemment fragiles, certaines villes ont livré de précieux témoignages architecturaux ; d'autres sont restées désespérément vides, ainsi Bactres dont la gloire fut pourtant considérable, mais où les infiltrations d'eau ont fait disparaître tout

vestige, ou Merv que l'on commence seulement à fouiller. L'antique Boukhara, Varakcha, possédait de larges rues pavées, un marché aux idoles, encore ouvert au IXe siècle, et ce qui aurait été le plus grand centre sacrificiel du mazdéisme, le tombeau aujourd'hui disparu de Siyavuch. On y chantait l'éloge funèbre du défunt que l'on nommait les « lamentations des mages ». Le vieux Samarkand, Afrasiyab, à quelque distance de la ville moderne, s'étendait autour d'un antique lieu saint qui a été repris et valorisé par les musulmans pour devenir le tombeau d'un compagnon du Prophète, Kussam Ibn Abbas, tombé lors d'un siège de la ville. On y a retrouvé de belles fresques.

Les villes mortes sont, dans l'ensemble, bien plus intéressantes. Sergei Tolstov et son équipe ont repéré plus de trois cents sites archéologiques dans le seul Khwarezm, au sud de la mer d'Aral. Un seul a acquis une grande réputation, Toprak Kale. C'était une luxueuse résidence royale qui couvrait 583 mètres de long sur 420 de large et dont le palais constituait, comme il se doit, le monument le plus remarquable. Édifié au IIIe siècle, il a livré un magnifique matériel dans lequel Tolstov ne découvre rien qui puisse être iranien ou grec. Il était abondamment décoré de stucs sculptés et peints ainsi que de fresques, notamment d'une étonnante galerie de dames et de seigneurs placés dans des niches. L'art animalier y excelle, avec cette surprenante particularité que les animaux sont plus petits que nature quand ils sont peints et plus grands quand ils sont sculptés.

Il est, au Turkestan occidental, maints autres sites archéologiques : Takht-i Sangin, la « Terrasse de pierre », l'Oxéiane de Ptolémée, sur l'Oxus, cité-sanctuaire axée sur un temple qui serait dédié au dieu Oxus, le seul site kouchane où l'on ne décèle aucune trace de bouddhisme ; Termez, également sur l'Oxus, avec ses grottes et ses stupas, ses peintures de Babalik Tepe, et Kampyr Tepe, en aval de Termez ; Dalverzine Tepe, fouillé depuis 1960, qui présente résidences et sanctuaires où les supports et les murs sont en briques ou en bois, conservant bases de colonnes, chapiteaux corinthiens, peintures, statues, objets divers dont des figurines de jeu d'échecs, un des plus anciens connus ; Adjina Tepe, au Tadjikistan, avec son Bouddha couché long de 12 mètres (VIIe siècle). Les deux sites les plus prestigieux sont cependant Aï Khanum, grande ville de la Bactriane occidentale que nous avons déjà visitée en même temps que Nisa, voisine

de Merv, et Piandjikent (IVe-VIIIe siècle), vaste complexe résidentiel, cultuel et funéraire possédant deux temples et un palais royal, couvrant quelque 13,5 hectares et qui aurait été peuplé de 10 000 habitants mâles. Ses maisons contiguës, hautes de deux ou trois étages, certaines en pierres – ce qui était rare dans le pays –, avaient leurs murs presque entièrement recouverts de bois sculptés et de peintures.

Les petites oasis qui ponctuent les deux routes septentrionale et méridionale du bassin du Tarim, comme la dépression du Lob Nor, ne présentent pas beaucoup de souvenirs architecturaux, mais ont livré un nombre prodigieux d'œuvres d'art, relevant en grande partie d'ailleurs d'une période qui ne nous occupe pas ici, celle de la domination des Turcs ouïghours, mais aussi du temps où elles étaient iraniennes.

Miran, entourée d'une enceinte de terre de 320 mètres sur 380 qui enfermait plusieurs bâtiments en terre crue, nous a livré toute une série de manuscrits du IIIe siècle, dus aux occupants chinois, textes administratifs et lettres personnelles de colons. Le bouddhisme y était pratiqué avec ferveur. On y a découvert des restes de stupas, des bois sculptés à effigies du Bouddha et d'étranges divinités au trident, un grand temple à colonnes à chapiteau en bois persépolitains, deux édifices circulaires entourant des stupas recouverts des plus anciennes peintures connues dans le Tarim.

À quelques exceptions près – un nu faisant songer à Ajanta, un bodhisattva barbu, des sanctuaires rappelant l'art gupta – qui dénoncent les influences indiennes, l'art de Khotan reste iranien, sans doute parce que la ville était très imprégnée de mazdéisme. À Kutcha, un grand mur d'enceinte, long de 2 300 mètres et haut de 15 à 20 mètres, enfermait sanctuaires et mausolées. Quant à Turfan, vaste oasis aux nombreux sites, elle offre un spectacle infiniment varié : ce sont les grands cimetières dont celui d'Astana, les sanctuaires à ciel ouvert, des grottes, celles de Bezelik ou celles de la montagne à Murduk.

L'INTERVENTION CHINOISE

Le monde iranien oriental a été marqué, nous l'avons vu, par les invasions des grands empires iraniens, par celles des Kouchanes et des

Hephthalites, et par la naissance des Saces ou des Parthes. Il l'a été aussi par d'autres interventions étrangères dont nous n'avons encore rien dit : celles des Hiong-nou, des T'ou-kiue, des Ouïghours et, surtout, des Chinois.

Il est fort difficile de déterminer dans quelle mesure les empires des steppes ont influé sur lui. C'est sans doute un « miracle », comme le dit René Grousset, que « cette fleur suprême de l'aryanisme [...] se soit épanouie à quelques étapes de chevaux de toutes les hordes ». Mais le miracle s'explique, car les hordes n'avaient rien à gagner à détruire ces petits centres avec lesquels elles commerçaient, sur les terres desquels elles ne pouvaient pas s'installer. C'est un fait que les oasis n'ont pas souffert des Hephthalites, des Hiong-nou ou des Turcs, pas plus qu'elles ne souffriront bien plus tard des Mongols, auxquels elles se rallieront d'emblée.

Il en alla tout autrement avec l'intervention chinoise.

L'année même du retour de Tchang Kien de son long et mouvementé voyage vers les pays d'Occident qui est considéré comme inaugurant la « route de la Soie », en 126 avant notre ère, les Chinois s'emparent du Kan-sou (Gansu), ce qui les met à proximité immédiate du Tarim, et ils ne tardent pas à l'occuper. Cette vaste opération coloniale qui les conduit si loin de chez eux semble avoir trois raisons : se procurer les grands et beaux chevaux du Ferghana, s'assurer le contrôle du commerce international, affaiblir les Hiong-nou qui tirent profit du Tarim. Le général Pan-Tch'ao le déclare : « S'emparer des trente-six royaumes [du Tarim], c'est couper le bras droit des Hiong-nou. » Cette opération va être pendant deux siècles leur grande affaire extérieure, et elle le sera à nouveau dans la suite des temps à plusieurs reprises. Elle sera menée avec beaucoup de ténacité par les militaires, à qui en reviendra tout le mérite et qui fourniront quelques-uns des plus grands hommes de guerre que la Chine ait connus, au premier rang desquels, à la fin du Ier siècle de notre ère, Pan Tchao (Ban Chao), alors même que les lettrés s'y montreront souvent opposés sous prétexte qu'elle coûte cher en argent et en hommes. Elle coûte cher, c'est vrai, moins peut-être qu'on ne le dit en haut lieu, mais elle rapporte aussi, comme les soldats ne manquent pas de le souligner. Pan Tchao explique : « À Yarkend, à Kachgar, le sol est généreux et étendu. Les soldats qu'on y cantonne ne coûteront rien à l'Empire. » Et puis on recrute sur place des volontaires, exactement comme le feront les puissances coloniales modernes. On profite

de la moindre rébellion pour s'emparer des biens des résistants, pour les vendre comme esclaves. En 94 de notre ère, lors du soulèvement de Karachahr, on s'empare de 300 000 têtes de bétail et de 15 000 personnes que l'on réduit en esclavage.

En 102, comme le Ferghana refuse soudain de continuer à vendre ses chevaux à la Chine, celle-ci lance une armée de 60 000 hommes à travers le Tarim. Elle perd la moitié de ses effectifs et ne peut rapporter que 3 000 étalons. On décide alors d'occuper les oasis qui parsèment les bords des grands déserts. C'est chose faite entre 70 et 60. Dès 67, le vieux royaume de Turfan est détruit, divisé en sept gouvernements dont six au nord des Tian-Chan, en Dzoungarie, et comme la ville est non seulement riche, mais admirablement située à l'embranchement de la grande route allant vers le nord et de la route secondaire qui conduit vers l'ouest, elle devient la base principale de la Chine au Tarim. Peut-on, d'ailleurs, parler de colonisation, d'occupation, ou simplement d'un protectorat plus ou moins vague ? Quoi qu'il en soit, les indigènes se lassent vite de la présence étrangère et toute la seconde moitié du Ier siècle de notre ère voit se multiplier révoltes et répressions dans la plus grande confusion. C'est, en 75, Kachgar et Kutcha qui se soulèvent et sont châtiées ; en 78, Aksu et Turfan où, dit-on, 3 800 personnes sont passées par les armes ; en 88, Yarkend, dont le roi avait été l'une des âmes de l'insurrection et qui avait tenté d'en prendre la direction, où l'on en exécute 5 000... Au Lob-nor, vers 74, « tous les barbares sont tués ». Pan Tchao, arrivé en 73, a déployé son génie et son courage à rétablir la situation, d'abord en écartant le danger des interventions étrangères, à commencer par celle des Kouchanes vivement sollicités par les insurgés (90). Il connaîtra des heures terribles : ainsi, vers 75, quand il sera assiégé dans Kachgar au moment même où l'un de ses collègues, enfermé dans une forteresse, verra ses hommes réduits à manger le cuir de leur équipement. Il quittera le pays en 102, épuisé, pour revenir mourir chez lui (103). Presque aussitôt après, le découragement saisit les Chinois, qui rappellent leurs troupes (107). Mais ils se ressaisissent vite. Le fils de l'ex-généralissime, Pan Yo, poursuivra son œuvre, parviendra à reprendre le pays en main, et la Chine pourra s'y maintenir plus paisiblement pendant de longues décennies jusqu'à la chute des Han en 180, qui ne met peut-être pas fin à la politique coloniale, mais la relègue au

second plan, puis elle l'abandonnera de plus en plus jusqu'en 220. On constate malgré tout la présence d'une solide garnison chinoise au Lob Nor au IIIe siècle.

Le Tarim est indépendant et dégagé de toute influence chinoise de 220 à 650. Cela permet aux Hephthalites d'y intervenir tranquillement. Installés, comme nous l'avons vu, en Sogdiane et en Bactriane avant 440, ils ont largement le temps, avant d'être détruits par la coalition de leurs ennemis turcs et persans vers 565, d'asseoir leur domination sur plusieurs royaumes. Tout semble indiquer qu'ils y sont bien accueillis. Du moins n'entend-on pas monter de leurs terres les gémissements et les cris de haine que leurs interventions dans les Indes arracheront aux Hindous. Du moins leur présence n'empêche-t-elle pas le grand essor culturel du VIe siècle.

SECONDE OCCUPATION CHINOISE

La politique coloniale chinoise renaît avec les T'ang (618-930). Les souverains du Tarim, de plus en plus pressurés par les T'ou-kiue qui, dans les premières années du VIIe siècle, contrôlent de près ou de loin toutes leurs villes, tournent leurs regards vers l'empire du Milieu dans lequel ils espèrent trouver un sauveur. En 609, le roi de Turfan, en 618 celui de Kutcha, envoient des ambassades à la cour de Chine. Nous sommes presque à la veille du jour (630) où les Chinois vont remporter une grande victoire en Mongolie contre les T'ou-kiue, qui leur donnera des raisons de croire à nouveau en eux, et libérera des troupes jusqu'alors engagées dans la défense du territoire. Dès 631, la Sogdiane sollicite leur protectorat, mais voit ses avances repoussées. Les Chinois entendent bien renouer avec leur histoire coloniale, mais veulent aller au plus près, au plus facile, au Tarim. Les roitelets comprennent alors qu'ils n'échapperont aux Turcs que pour trouver d'autres maîtres. Ils se battront s'il le faut pour leur indépendance. En 640, les Chinois sont à Turfan ; en 647, à Karachahr... Seule Kutcha résiste. Elle avait accepté une suzeraineté, non un esclavage. Ses rois étaient des souverains brillants et qui ne se prenaient pas pour rien. Le père de celui qui régnait alors s'était nommé « Fleur d'Or » (avant 618-624) ; celui qui était sur le trône (624-647) et qui avait reçu si magnifiquement le grand pèlerin Hiuan Thsang en 630, « Dieu d'Or » (en sanscrit Suvaranadeva). Kutcha

lutta avec une admirable énergie, souvent seule. Sa chevalerie fut décimée en 647 : 11 000 chevaliers furent décapités, cinq villes rasées et leur population anéantie. La cité ne s'en releva jamais. « Dieu d'Or » s'enfuit à Aksu. Il y fut rattrapé et mis à mort.

L'Asie centrale chinoise fut divisée en quatre gouvernorats : ceux de Kachgar, Kutcha, Khotan et Tokmak. Les T'ou-kiue occidentaux furent vaincus entre 652 et 657, ce qui permit à la Chine de contrôler plus ou moins indirectement Tachkent, Samarkand, Chahr-i Sabz (Kech), Boukhara, le Ferghana, Kunduz et une partie au moins de l'Afghanistan occidental, voire les Indes du Nord-Est. Jamais elle n'avait paru plus puissante. Jamais elle ne l'avait été. Cette puissance n'impressionna cependant pas ses adversaires. Dès 670, elle eut à affronter l'invasion des Tibétains, et dut leur laisser occuper le Tarim. Vers 680-681, elle retrouva devant elle les T'ou-kiue dont l'empire s'était reconstitué, se fit vaincre par eux au Kan-sou (706), se montra incapable de les empêcher de faire des incursions en Sogdiane (700 et, plus timidement, 707, 711, 713). Sa puissance n'était pourtant pas illusoire. Les Tibétains ne tinrent pas longtemps devant elle, jusqu'en 692 seulement, et elle leur reprit tout le bassin du Tarim, s'empara de la vallée de l'Ili, du bassin de l'Issiq Köl, du cours supérieur du Tchou, et exerça un semi-protectorat sur le Ferghana et la Sogdiane. Elle n'était certes pas maîtresse de ces régions, mais elle entendait les contrôler. Cette prétention la perdra. Elle sera entraînée, presque à son corps défendant, à affronter les Arabes. Ils lui infligeront une défaite dont elle mettra près d'un siècle à se remettre.

Les Iraniens en Chine

Pendant que les Chinois travaillaient à arracher aux Turcs et aux Tibétains le monde iranien oriental et à le contrôler, des Iraniens voyageaient dans l'empire du Milieu et, comme nous le verrons plus loin, y introduisaient ou contribuaient à y introduire, avec pléthore de marchandises, les grandes religions universelles : le bouddhisme d'abord et surtout, mais aussi le manichéisme, le nestorianisme et sans doute, quoiqu'on le perçoive mal, le mazdéisme. Il y avait bien sûr parmi eux surtout ces Sogdiens que nous avons déjà rencontrés, mais également des

Persans, et non seulement ces ambassadeurs qu'échangeaient les cours sassanide et chinoise, mais des colonies organisées. Du Ve au VIIe siècle, des Iraniens occupèrent des postes de hauts fonctionnaires ; d'autres, dont on connaît les noms, de brillantes positions : un An Tang (mort en 429), un An Yuan (mort en 435), un An Xinggui (début du VIIe siècle). Des membres de la haute noblesse sassanide chassés par les Arabes venaient vivre près des Fils du Ciel. L'un d'eux arriva vers 660 et fonda en 677 un « monastère de Perse », Peroz, à la fin de 673 ou au début de 674. À sa mort on érigera sa statue, encore visible aujourd'hui, et celle d'un de ses compatriotes à côté de celle de l'empereur Gaozang. C'est parce que la Chine leur était familière que les derniers Sassanides y cherchèrent refuge, qu'ils y furent bien reçus, que les Chinois créèrent pour eux un pseudo-royaume d'Iran et qu'ils prêtèrent leur aide à celui qui essaya de reconquérir le pays de ses aïeux.

Moins de cent ans plus tard, entre 755 et 763, les Iraniens tenteront même de s'emparer du pouvoir dans le pays qui était devenu leur seconde patrie. Je croyais naguère qu'An Luchan, le condottiere, le révolté, était un Turc « sogdianisé », mais je me rallie volontiers à la thèse qui veut qu'il ait été un Sogdien, membre d'une vieille famille du pays. Il faillit réussir, prit Luoyang, Chang'an (Xian), obligea le souverain des T'ang à se réfugier au Sichuan (756). Il échoua parce que le fils de l'empereur déchu, Sou-tong (756-762), eut recours à une solution désespérée. Il fit appel aux Ouïghours, des Turcs qui venaient de fonder un nouvel empire des steppes (744-840). An Luchan fut renversé. Les Ouïghours partirent (758), puis revinrent dès qu'un autre Sogdien, compagnon d'An Luchan, prétendit le venger (761). Ils furent à nouveau vainqueurs, mais ne voulurent plus s'en aller (763). Ils pillèrent d'abondance. La Chine, si j'ose dire, y était habituée. Ils l'évacuèrent pourtant. La principale conséquence de leur intervention fut que leur kaghan, Meou-yu, ayant rencontré à Lo-yang des religieux manichéens, fut séduit par eux et les ramena avec lui jusqu'en Mongolie. Sur la route du retour, à Sevrey, pour célébrer sa conversion, il fit ériger une stèle portant deux inscriptions, l'une en turc, l'autre en sogdien.

La position des Iraniens de Chine eut-elle à souffrir de cette guerre civile, de l'affreux souvenir que laissa l'usurpateur ? Cela paraît évident, bien qu'on affirme que la plupart d'entre eux n'avaient pas participé à l'insurrection. Leur influence continuera à se manifester jusqu'au milieu du IXe siècle et ne

cessera pratiquement que lorsque la Chine proscrira toutes les religions étrangères et les persécutera (842-845).

L'expansion des religions universelles

Le rôle infime joué par le mazdéisme en Asie centrale et en Chine, où il aurait été introduit au début du VIe siècle, peut-être au Ve, voire au IVe, et dont des inscriptions récemment retrouvées à Lo-yang, Chang'an et Kai fang attestent la présence, ne manque pas d'être troublant, surtout si l'on admet que Zarathoustra naquit au Khwarezm et si l'on considère la résistance désespérée que les mazdéens de Sogdiane opposèrent à l'islam. C'est pourtant un fait que l'abondance des textes sogdiens bouddhistes, manichéens et chrétiens contraste avec l'absence totale de textes mazdéens, et c'en est un autre que l'iconographie fait connaître en Sogdiane nombre de divinités purement locales, certaines peut-être empruntées à la Mésopotamie si c'est bien la déesse Nana que l'on voit si souvent représentée, d'autres peut-être à l'Inde, telles ces femmes à quatre bras qui portent des images de la lune et du soleil, évidemment d'inspiration indienne, mais sans aucun antécédent direct. Il est vrai que le mazdéisme n'avait pas de grandes traditions iconographiques et que, pour rivaliser avec les images proposées par les autres confessions, il ne pouvait s'exprimer qu'en les pillant. Il demeure assez peu probable, malgré tout, que ce personnage très semblable au Siva hindou veuille être Ahura Mazda. Et il y a quantité d'effigies de divinités « nationales », inconnues par ailleurs, comme cet homme assis sur un trône en forme de chameau dont on possède plusieurs statuettes en terre cuite que le *Sui-chou* dit « dieu de Boukhara », et de divinités familiales comme celles que l'on voit, entourées de donateurs agenouillés et debout, installées dans des niches ou sur des autels dans maintes maisons de Piandjikent.

Malgré la présence et la vitalité d'autres religions, on a pu nommer la « Sérinde » « terre de Bouddha », tant le bouddhisme y est envahissant, et l'on sait le succès qu'il rencontra en Chine. Que les Indiens aient joué un rôle dans sa propagation est certain et leur influence, dont nous venons de dénoncer les traces dans ce qui pourrait être du mazdéisme, a souvent été considérable. On la trouve à Piandjikent au VIIIe siècle avec la représentation

de scènes du *Mahabharata*. À Miran, le voyageur Fa-hien (Faxian), de passage entre 399 et 412, affirme que la population utilise la langue indienne, et les peintures sont très fortement soumises à l'influence du Gandhara. Mais les Iraniens ont joué un rôle presque égal à celui des Indiens.

La plus grande figure du bouddhisme chinois naissant est An Shigao (Ngan Che-ka'o), un Parthe, en qui certains voient plutôt un Sogdien de Boukhara, qui arrive en 148 à Lo-yang, la capitale chinoise, en compagnie d'un compatriote surtout connu par son surnom d'« Arsacide aux Mystères ». Cent ans plus tard, en 247, débarque à Nankin le descendant d'une vieille famille sogdienne qui avait longtemps vécu en Inde, puis s'était installée au Tonkin : déployant une activité débordante, il devient le principal artisan de l'implantation du bouddhisme dans la Chine méridionale. À peu près à la même époque, un Yue-tche nommé Da-fu, dont la famille était demeurée au Kan-sou, se révèle de son côté un infatigable et talentueux traducteur de textes. Ces hommes ne furent certes pas les seuls dont l'Histoire a conservé ou oublié les noms. Khotan a été très tôt un grand centre de rayonnement bouddhiste : en témoignent et l'abondance des traductions de textes indiens qui y furent réalisées entre le Ve et le VIIe siècle, et les voyageurs qui s'y rendirent comme à un pèlerinage aux sources. C'est ce que firent vers 260 un homme du Ho-nan (Henan) ou, en 695, la mission envoyée par l'impératrice Wou pour recruter un traducteur célèbre.

Nous ne savons rien des communautés juives installées en Asie centrale sans doute depuis le début de l'ère chrétienne, et leur présence n'est prouvée que par deux manuscrits : une lettre en judéo-persan du VIIIe siècle provenant de Dandan Oilik (Khotan), et une prière en hébreu du IXe siècle de Touen-houang (Dunhuang).

Le christianisme nestorien avait pénétré au Sistan, en Bactriane, en Arie, en Margiane, au Ve siècle. Les Hephthalites s'y étaient partiellement convertis en 498 et avaient demandé au catholicos l'érection d'un évêché (549). Son principal centre resta néanmoins la ville de Merv, et c'est d'elle qu'il rayonna en Sogdiane, où un évêché exista au moins au VIIIe siècle, au Khwarezm, où il deviendra la religion dominante à la fin du IXe siècle, et chez les nomades turcs du Tchou. On ignore à peu près tout de sa situation dans les oasis du Tarim à haute époque, et il faut attendre le temps des

Ouïghours pour trouver des preuves de son épanouissement dans des textes ou dans des œuvres d'art comme cette peinture de Khotcho, le *Dimanche des Rameaux* (IXe siècle, musée de Berlin), mais c'est du Tarim que partent les missionnaires qui vont tenter d'évangéliser la Chine. Les débuts du christianisme en Chine sont en revanche bien connus par la stèle fameuse de Si-ngan-fou (X'ian) datant de 781. Après avoir donné un résumé du dogme, elle raconte l'histoire du nestorianisme depuis son introduction en 635 par A-lo-pen (Abraham) et la fondation de la première église en 638 jusqu'à la date de sa composition, quelque deux siècles avant qu'il ne disparaisse au cours des persécutions du IXe siècle. La stèle avait été écrite par un certain Adam, en chinois King-tsing, un homme qui semble avoir été un missionnaire des plus actifs puisqu'un *Hymne à la Sainte Trinité* retrouvé à T'ouen-houang, traduction chinoise du syriaque (VIIIe-IXe siècle), se termine par une liste de cinquante-cinq ouvrages qui lui sont dus (à moins qu'ils ne relèvent d'un homonyme).

Le manichéisme oriental a une histoire beaucoup plus confuse. Installé très tôt en Sogdiane, il gagna le Tarim et, de là, la Chine. Une tradition veut qu'il ait été introduit dans ce dernier pays en 719 par un ambassadeur venu à Chang'an, mais un fragment de texte de Turfan laisse entrevoir qu'il y serait arrivé en 675, et en 694 on signale encore la venue d'un autre missionnaire. En 731, sur ordre impérial, un évêque manichéen compose le « Catéchisme de la religion du Bouddha de lumière » dont le texte a été retrouvé à Touen-houang. C'est une sorte de compendium destiné à renseigner les autorités sur cette religion très suspecte et qui réussit à la faire apprécier par un habile mélange de traditions iraniennes et chinoises, de telle sorte qu'en 739 le manichéisme reçut une charte lui accordant une relative liberté. Il dut alors remporter un succès qui n'était pas attendu, sans doute parce qu'il usait d'une langue très simple, débarrassée de tout le jargon philosophique et scientifique alors en usage dans les textes persans. Il put en effet, au cours de cette invasion mouvementée dont nous avons parlé, être connu des Ouïghours, les séduire et obtenir leur adhésion. Son destin fut dès lors lié à celui de ce peuple qui s'en fit le champion et proclama ses souverains « émanations de Mani » (manuscrit tardif de Turfan). C'est probablement pour se rapprocher des sources manichéennes que les Ouïghours fondèrent leurs premières colonies en Tarim et en Dzoungarie, à Turfan, Karachahr,

ailleurs : le fait fut gros de conséquences puisque, quand ils perdirent l'empire des steppes (840), ils vinrent en masse coloniser le bassin du Tarim et que, pendant longtemps encore, ils continuèrent à y faire prospérer le manichéisme.

L'ART DES OASIS

Si l'on en croit les productions artistiques, c'est au VIIe siècle que la civilisation des oasis atteint son sommet. Disons que c'est alors que nous pouvons le mieux la percevoir. Tant dans le Turkestan occidental que dans le Turkestan oriental, l'art s'exprime au premier chef par la peinture, si admirable, puis par la sculpture, mais la gloire de celles-ci ne doit pas faire oublier les œuvres d'art mineur : les petits bronzes dorés, les beaux coffrets reliquaires en bois, ornés ou non de feuilles d'or (Kutcha, Kizil), les aiguières et les vases (Khotan, Tumchuk) ainsi que les nombreuses urnes funéraires.

En Sogdiane, le matériel pictural provient de plusieurs sites dont les principaux sont ceux de Varaksha, l'antique Boukhara, du VIe-VIIe siècle, d'Afrasiyab (Samarkand) et surtout de Piandjikent, petite cité fondée au Ve siècle, dépeuplée et ruinée par les Arabes, et dont les œuvres datent pour la plus faible part du VIe siècle, pour la plus grande des VIIe-VIIIe siècles.

On a retrouvé à Piandjikent, à côté d'un palais royal et de temples, des maisons qui sont presque toutes de véritables musées. Les peintures présentent, outre des scènes religieuses, nombre de sujets profanes avec des ocres rouges et bruns, des noirs sur fond bleu lapis ou rouge pourpre d'une rare élégance. Les personnages ont des cous longs, des yeux très fendus, des paupières lourdes, des regards coulissants. Les animaux sont pleins de vie, de fraîcheur, de naïveté. Ils illustrent souvent des fables indiennes, que reprendront Ésope et l'Europe : « Le corbeau et le renard », « La poule (l'oie) aux œufs d'or »... Le palais royal de Boukhara a livré quelques-unes des maigres œuvres d'art trouvées dans la ville, dont une grande composition représentant l'attaque d'un éléphant par deux lions. Les magnifiques peintures qui proviennent de Samarkand, auxquelles se mêlent des inscriptions sogdiennes et kouchanes, présentent deux types d'hommes différant par la couleur de leur peau qui tire sur le rouge ou sur le blanc. Un

des plus beaux tableaux montre des oies ou des cygnes blancs, peints avec un souci naturaliste. Ils s'inscrivent dans le cycle légendaire ou mythique du « Lac aux Cygnes » qui circulera dans toute l'Eurasie jusqu'à Tchaïkovski.

Le matériel du Turkestan oriental est beaucoup plus riche et varié que celui de Sogdiane. Les sites archéologiques y sont nombreux et dans l'ensemble bien connus : grottes creusées dans des falaises dominant le fleuve, comme celles si célèbres de T'ouen houang au Kan-sou, constructions à ciel ouvert et cimetières. Les spécialistes y distinguent plusieurs écoles assez différenciées, mais peu perceptibles à des yeux non avertis qui tendent à remarquer surtout la présence un peu étouffante du bouddhisme. Toutes les influences y ont été relevées : celle de l'Inde, constante bien que plus ou moins marquée ; celle de l'Iran sassanide et, plus ou moins à travers cette dernière, celle de l'hellénisme, surtout sensible dans les premiers siècles ; celle de Rome, soulignée par la présence à Miran d'un artiste nommé Titus, un Romain ou un métis de Romain ; celle de la Chine, discrète d'abord et qui ne cesse de croître à partir des T'ang et de l'occupation chinoise.

Le cimetière d'Astana, dans la zone de Turfan, relativement récent (VIIe-IXe siècle) malgré quelques tombes du IVe siècle, a livré un ensemble exceptionnel de trésors : objets importés de toutes parts, peintures sur soie et sur papier, tissus, statuettes et quelques rondes-bosses de chevaux aux têtes toutes petites et aux corps robustes qui seront ceux de la miniature iranienne de l'islam.

Kutcha, avec ses deux grands sites de Kizil et de Kumtura (où l'influence chinoise est particulièrement sensible) et quelques autres de moindre importance, domine tout l'art du Tarim et l'influence : à Tchortchuk par exemple et à Karachahr, les œuvres sont koutchéennes bien que les statuettes soient plus figées et que les peintures subissent l'influence chinoise.

Les grottes de Kizil, occupées depuis le Ve siècle et jusqu'aux alentours de 750, s'imposent par l'harmonie des formes et des couleurs, tout au plus un peu affaiblie pendant les dernières décennies sous l'influence chinoise qui se heurte aux traditions sans parvenir à les renouveler. Mille traits y décèlent la présence de l'art sassanide, ne serait-ce que les rubans flottants. Le goût narratif y est marqué : l'artiste se plaît à représenter des épisodes de la vie

du Bouddha et des *djakata*. Le modelé est précis, la palette discrète avec une lumière diffuse et des ombres modelantes qui donnent aux personnages fort élégants une reposante sérénité et une sourde sensualité. Le répertoire est à la fois religieux et profane, avec des scènes militaires, des donateurs et des donatrices qui évoquent plus la vie de cour que celle des couvents. Les femmes, nombreuses, sont serrées dans des jaquettes courtes, et leurs seins dégagés en toute impudeur. La danse de la reine Tchandraprabha rappelle à nouveau les nus d'Ajanta, ce qui souligne dans ces œuvres si iraniennes la présence d'un puissant courant indien.

Les œuvre de Tumchuq, difficiles à dater, doivent remonter aux IVe-VIe siècles. Dans un sinistre amas de terre, seule trace d'une architecture qui devait être colossale, ont été trouvés de nombreuses statues en ronde bosse, assez petites, mais peut-être les plus belles de toute l'Asie centrale, et quelques fragments de fresques.

Il serait ridicule de dire que l'art et la civilisation de l'islam n'auraient pas existé sans la civilisation du monde iranien oriental. Il ne l'est pas, bien au contraire, d'affirmer qu'ils auraient été très différents de ce qu'ils ont été. Tout en apporte la preuve. Que dis-je ? Tout le crie. Il n'est qu'à comparer les peintures des oasis et celles de l'école de Bagdad, dite arabe (XIIIe siècle), pour s'en convaincre. Il n'est qu'à lire Firdousi...

Il faudra sans doute attendre encore bien longtemps pour que le monde rende hommage à l'Iran ancien de tout ce qu'il lui doit.

CHAPITRE X

L'Iran sous la domination arabe

Aucune religion à vocation universelle, ni le christianisme, ni le bouddhisme, ni les autres, ne s'est imposée aussi rapidement que l'islamisme. Aucune langue n'a acquis une audience internationale aussi vite que l'arabe. Aucune civilisation ne s'est constituée en aussi peu de temps que celle de l'islam. Un peu plus de cent ans après l'Hégire (622), l'émigration du Prophète Mahomet à Médine qui marque le point de départ de l'ère musulmane, les Arabes, issus de leurs déserts, sont au cœur de l'Europe occidentale, à Poitiers où Charles Martel les arrête (732), et au cœur de l'Asie centrale, sur la rivière Talas où ils écrasent les Chinois (751). Un peu plus de deux cents ans après cette même date initiale, la civilisation musulmane peut être considérée comme parfaitement constituée et elle brille de tout son éclat. Certes, tous les peuples vassalisés ne se sont pas convertis, et il s'en faut encore de beaucoup qu'ils le soient tous, et il restera toujours quelques îlots de fidèles enracinés sur leurs croyances ancestrales. Certes, la langue des conquérants n'a pas été adoptée partout, ainsi en Berbérie, et elle ne le sera que provisoirement en Iran qui finalement la répudiera. Certes, leur culture se développera encore, s'infléchira. Mais l'essentiel est accompli. Cette prodigieuse réussite peut dans une certaine mesure s'expliquer par les vices ou les insuffisances de ceux qui auraient pu l'empêcher, au premier chef les Byzantins et les Sassanides. Les uns et les autres, nous l'avons vu, s'étaient épuisés dans des combats sans fin. Les uns et les autres avaient établi un pouvoir tyrannique, pressuraient d'impôts leurs sujets, ne leur laissaient guère de libertés religieuses, étaient mal servis par des armées en grande partie composées de mercenaires... Cette réussite tient cependant avant tout au génie des Arabes eux-mêmes, habitués depuis toujours à se battre entre eux et désormais unis, animés par la conviction que la guerre qu'ils allaient entreprendre non seulement les

enrichirait prodigieusement, mais était sainte, la meilleure œuvre qu'ils pouvaient accomplir ; que, s'ils y mouraient, elle leur ouvrirait le paradis. Elle tient à ce qu'ils se posèrent partout en libérateurs, en « protecteurs » des chrétiens et des juifs d'abord, des mazdéens ensuite ; peut-être à ce qu'ils considéraient que le religieux, le politique et le social formaient un tout indissociable, et proposaient une civilisation monolithique. Elle tient enfin à l'admiration que suscita le magnifique outil qu'est la langue arabe et qui fit dire au grand Biruni, pourtant attaché aux traditions iraniennes et souvent sévère pour les conquérants : « Je préférerais être blâmé en arabe que loué en persan. »

Cette gigantesque construction ne manquait pas de paradoxes. La civilisation qui naissait était puissante et originale, différente de toutes celles que l'on connaissait et vraiment arabe, mais en même temps elle était constituée dans une large mesure par des éléments empruntés et par des hommes qui n'étaient pas arabes. Si, dans les débuts, ce furent surtout les Syro-Byzantins qui fournirent les apports, très vite ceux-ci devinrent iraniens. L'Iran apportera aux Arabes la science, la sienne et celle de la Grèce, de la Mésopotamie, de l'Inde ; la philosophie classique ; son organisation administrative ; son cérémonial, son raffinement, souvent des modes de pensée. Il sera le créateur de leur littérature tant en prose qu'en vers. Il interviendra dans ce qui aurait pu paraître comme un domaine réservé, la religion, en recueillant et en publiant les traditions relatives au Prophète, en imposant le culte des saints, en s'adonnant sans retenue à la mystique, en influant sur certaines conceptions du chiisme. J'en passe, bien évidemment.

Il y aura deux mouvements parallèles et en apparence contradictoires : À cette iranisation des Arabes ou si l'on veut de l'islam s'opposera une arabisation de l'Iran qui se mettra à parler arabe, qui adoptera la religion des Arabes, si éloignée de son mazdéisme millénaire. Encore faut-il se rappeler qu'après une longue éclipse la langue iranienne reprendra vie pour produire des chefs-d'œuvre dont elle n'avait pas été capable dans l'Antiquité ou que nous ne possédons plus, et que cela constitue un phénomène unique : partout où les Arabes ont dominé, même dans les plus vieilles et les plus brillantes terres de civilisation (à l'exception encore une fois de la Berbérie), les langues nationales se sont perdues ; la Syrie, l'Égypte, la Tunisie, l'Irak

sont devenus non seulement arabophones, mais « arabes ». L'Iran, qui s'est islamisé plus vite sans doute et plus complètement que tout autre pays, est demeuré ou plutôt est redevenu iranophone. L'Iran est, aujourd'hui comme jadis, l'Iran.

La conquête arabe

Dès que les rébellions consécutives à la mort du Prophète (632) sont apaisées, Abu Bakr, son successeur à la tête de la Communauté musulmane (*Umma*), le calife, envoie les tribus arabes en dehors des frontières. Elles obtiennent d'abord des succès dans le sud-ouest de l'Irak, peuplé par des Arabes qui y avaient émigré depuis le IIIe siècle et avaient fondé, sous domination sassanide, le royaume des Lakmides, et leur capitale, Hira, se reconnaît vassale (633). Puis elles se heurtent aux armées iraniennes. D'abord vaincu, Omar, le deuxième calife, redresse vite la situation (bataille de Buwayd, 635) et écrase les 20 000 hommes de l'armée sassanide à Qadisiya, sur un bras de l'Euphrate, près de Nadjaf (636), ce qui lui permet d'entrer à Ctésiphon (637). La chute de la capitale de l'Iran, la rivale de Constantinople, survenue seulement seize ans après la naissance de l'islam, paraît aux vainqueurs un miracle et les enivre. Elle leur livre d'ailleurs la Mésopotamie et leur permet d'occuper Awaz. Les Arabes marchent ensuite sur Hamadan, vainquent à nouveau les Persans à Nehavend (642), remportant ce qu'ils nommeront la « Victoire des victoires », *Fath al-Futuh*. Le Roi des rois, Yazdigert, fuit. Il se replie derrière le Zagros, à Ispahan, à Istakhr, près de Persépolis, puis au Khorassan, où il sera assassiné par un satrape en 651-652 : on croirait revivre l'aventure d'Alexandre ! Peroz, l'héritier des Sassanides, se réfugie en Chine (674). Les Arabes n'ont plus qu'à occuper le pays. Ils le font lentement, conquérant place forte après place forte.

Ils entrent à Herat en 651, à Bactres en 652. Ils sont sur les rives de l'Oxus. Ils atteignent l'Indus. S'arrêteront-ils ? Mais la résistance des assaillis se fait plus forte. La pugnacité des assaillants diminue. C'est que les Arabes se battent sur d'autres fronts, contre Byzance, en Égypte, au Maghreb, bientôt en Espagne (711). C'est aussi qu'ils ne sont plus unis, et ne tardent pas à s'entre-tuer. Les vieilles rivalités tribales renaissent en même

temps que l'opposition séculaire entre les gens du Nord et les Yéménites. Et là-dessus vient se greffer un autre conflit, pire encore, né peut-être des mêmes animosités, mais qui devient politique, idéologique, religieux, et sépare les hommes en les rangeant dans des camps irréconciliables.

Les quatre premiers califes ont été élus. À Abu Bakr (632-634) ont succédé Omar (634-644), assassiné par un esclave persan, puis Othman (644-656), tué quant à lui par un homme de son sang, et enfin Ali (656-661), le cousin et le gendre du Prophète, le père de ses seuls petits-enfants. Pour beaucoup, Ali a été trois fois évincé d'une succession qui aurait dû en toute justice lui revenir. Et voilà que, maintenant qu'il est enfin choisi, le gouverneur de Damas, Muawiyya, membre de la puissante famille des Omeyyades, ne le reconnaît pas, se fait proclamer à sa place, lui livre bataille. La rencontre a lieu à Siffin (657). Ali est sur le point de vaincre quand on s'aperçoit un peu tard que cette lutte fraternelle est scandaleuse, qu'il faut déposer les armes et discuter de l'affaire. On délibère. Muawiyya l'emporte. D'aucuns le refusent. Ils font sécession. Ce sont les premiers protestataires de l'islam. On les nommera les kharidjites, « ceux qui sont sortis ». Ils seront ennemis de tous, d'Ali lui-même qu'ils prétendaient servir et qui sera obligé de se battre contre eux, qui les vaincra en 658 et qu'ils feront assassiner en 661. On assassine beaucoup, en ces débuts de l'islam. Le meurtre de trois des quatre premiers califes n'en donne pas un bel éclairage, et il y en aura d'autres.

Tous ceux qui refusent de se rallier au calife désigné et à sa dynastie forment un parti politique, *shia*, le parti d'Ali, *shia Ali*, que nous appellerons chiisme : il soutiendra toujours que la direction de la Communauté musulmane, l'*Umma*, doit revenir aux seuls descendants de Mahomet, ses petits-fils Hasan et Husain, puis à ceux qui naîtront d'eux. C'est eux seuls qu'il reconnaîtra comme chefs. Il les nommera guides, *imams*. Très vite le *shia Ali*, le chiisme, de parti politique se transformera en doctrine religieuse.

Les Omeyyades

Muawiyya, devenu seul calife, fonde donc, à Damas, la dynastie héréditaire des Omeyyades. Les chiites s'en tiennent un temps à l'écart, puis ils passent à l'action. Hasan est mort. Il reste Husain. À Kerbela, en 680,

Husain est tué en combattant contre les armées du calife Yazid. Il faut bien mesurer ce que ce drame représente, à quel point il peut bouleverser les esprits. Comment peut-on concevoir que, même si c'est par accident, contre sa volonté, le successeur de Mahomet fasse mourir le petit-fils de Mahomet ? Les chiites commémorent encore chaque année cet événement par une grande journée de deuil, l'*ashura*. Plus rien ne pourra jamais réconcilier les deux fractions rivales : ceux qui acceptent l'Histoire telle qu'elle a eu lieu, qui s'en tiennent à la tradition, les sunnites ; et ceux qui la refusent, les chiites.

Le pouvoir omeyyade apparaît très vite en opposition radicale avec celui des califes élus, et le régime est accusé, à juste titre, de devenir une monarchie. Le souverain héréditaire commence à s'isoler dans son palais et à s'entourer de tout un cérémonial de cour. Utilisant d'abord le grec et le personnel administratif en place, ne changeant rien pendant un demi-siècle, les califes en viennent finalement à vouloir arabiser leur administration. Abd al-Walid (692-705) et Walid II (705-715) décident que les registres de l'administration et la correspondance officielle seront désormais rédigés en arabe. Pour accéder à des fonctions officielles ou tout simplement pour les garder, il devient indispensable d'apprendre cette langue. On s'y résigne et les classes dirigeantes ne tardent pas à s'arabiser.

Omar a laissé les terres à leurs propriétaires, et seules celles qui étaient abandonnées pour une raison ou pour une autre ont été distribuées à ses soldats et à ceux qui le servaient. Mais les impôts sont lourds pour tous ceux qui ne sont pas musulmans. En tant que « gens du Livre », c'est-à-dire pouvant se targuer d'avoir reçu une révélation divine, ils jouissent certes du statut de *dhimmis*, « protégés », mais ils le paient par une situation d'infériorité et sont assujettis à la capitation (*djiziya*) et à l'impôt foncier (*kharadj*). Ils ne peuvent en sortir qu'en se convertissant et en devenant « clients », *mauli*, de musulmans, c'est-à-dire d'Arabes, ce qui leur donne en principe, mais non pas toujours en pratique, une complète égalité avec ces derniers. Pour ce faire, ils doivent s'affilier à des tribus bédouines, le système tribal des Arabes continuant à fonctionner, même dans les villes. Ceci compensant cela, l'islamisation fait des progrès rapides. Mais les populations, islamisées ou non, sont trop fréquemment laissées à l'arbitraire et à la tyrannie de gouverneurs d'autant plus avides qu'ils craignent de ne

pas demeurer longtemps en place. Le monde iranien en particulier a beaucoup à souffrir de cette situation, maints de ceux qui représentent le pouvoir central étant trop souvent de tristes sires. Il a été divisé en quatre grandes provinces, dont le Fars et le Khuzistan d'une part, la Médie d'autre part dépendent des deux villes-camps que les Arabes ont fondées en Irak, Basra et Kufa. Seules les régions bordées par la mer Caspienne, à l'abri de la chaîne de l'Elbourz, échappent assez largement à l'occupation, conservent une semi-indépendance, et bien des persécutés viennent y chercher refuge. Elles seront des foyers de chiisme.

La révolution abbasside

Les Omeyyades avaient réussi à se mettre à peu près tout le monde à dos : non seulement les kharidjites et les chiites, mais aussi toute la parenté proche ou lointaine du Prophète, notamment les descendants de son oncle paternel, Abbas, et encore tous les Arabes qui demeuraient attachés à la vie simple et rustique de leurs aïeux, tous ceux qui leur reprochaient la monarchie, l'hellénisation de la société, tous ceux des convertis qui, devenus « clients », auraient dû jouir d'un droit égal à celui de tous les musulmans alors qu'ils étaient traités comme des serviteurs, comme des inférieurs, et, bien sûr, tous les vaincus qui n'acceptaient pas leur défaite. Le mécontentement général fut canalisé par les descendants d'Abbas, les Abbassides. Ils déclaraient partout qu'il ne pouvait pas y avoir de salut possible en dehors de la famille muhammadienne, ce par quoi ils se désignaient eux-mêmes, alors que les chiites comprenaient qu'il s'agissait des descendants de Mahomet et de Husain martyrisé. Les Abbassides envoyaient des émissaires aux quatre coins de l'Empire et surtout au Khorassan, province à la fois assez éloignée de la capitale pour n'en pas trop subir l'influence, et peuplée de toutes sortes de gens hostiles au pouvoir : Yéménites, chiites, mazdéens, manichéens, chrétiens ou simples nationalistes. En 738, un chrétien de Hira nommé Hidach, accusé d'être un de leurs agents, y était arrêté et exécuté.

Par ailleurs, les armées arabes n'obtenaient pas en Transoxiane les succès auxquels elles étaient habituées. Très tôt sans doute, elles avaient lancé des incursions au-delà de l'Oxus, assiégé forts ou villes. C'est au cours d'un

siège de Samarkand qu'était tombé sous les murs de la ville un cousin du Prophète, Kussam ibn Abbas, dont le mausolée est encore vénéré et près duquel sera aménagée la merveilleuse nécropole du Roi Vivant (Chah-i Zindeh). Des places étaient enlevées ou acceptaient de payer le tribut, puis on les revoyait peu après jouir de leur indépendance, résister à de nouvelles attaques, appeler les Turcs à leur secours, supplier les Chinois d'intervenir. La nomination en 705 de Qutaiba ibn Muslim comme gouverneur général du Khorassan sembla assurer le triomphe des Arabes. Toute la Sogdiane fut occupée, le Syr-Darya franchi ; Tachkent et peut-être Kachgar (pour cette dernière ville, le fait est controversé) furent pris (714). C'était un homme de belle envergure que ce Qutaiba, mais il était dur, brutal, sanguinaire, commettait ou laissait commettre toutes sortes d'exactions dont, pendant des siècles, récits populaires ou savants rappelleront le souvenir. Le grand Biruni racontera que le gouverneur arabe fit massacrer tous les Khwarezmiens qui connaissaient leur écriture nationale et leurs textes historiques pour gommer la mémoire de leur culture. Il était naturellement haï. Il fut assassiné (715). Son trépas plongea l'Asie centrale dans une sorte de chaos. Le Ferghana et le bassin du Syr-Darya se libérèrent ; un peu partout, on commença à tuer les Arabes ou à les expulser quand, terrorisés, ils ne partaient pas d'eux-mêmes. C'est probablement à tous ces troubles que se réfèrent les sources musulmanes quand elles mentionnent une grande défaite dans les années 715-720 qu'on ne peut pas autrement expliquer.

Dans les décennies suivantes, la situation en Iran oriental empira encore. Les Turcs, les T'ou-kiue, firent des incursions en Sogdiane en 730 ou 731, puis à nouveau en 733. Une famine s'y déclara. Les Yéménites, particulièrement nombreux en Margiane, commencèrent à se battre avec les Arabes du Nord. Et un Sogdien, Harith ibn Sarayi, entra en insurrection en 734. Le gouverneur du Khorassan et de la Transoxiane, Nasr, ne vit pas d'autre solution que de proposer le pouvoir à cet insurgé qui paraissait avoir au moins de la poigne. Harith le refusa avec hauteur : il ne voulait tenir que de lui ce dont on voulait lui faire don. Il marcha sur Merv, obligea Nasr à fuir, voulut le poursuivre à Nichapur, mais mourut en cours de route. Nasr revint dans sa capitale. Rien n'était pour autant arrangé.

C'est sur ces entrefaites que, le 9 juin 747, Abu Muslim arrive avec les étendards noirs de la famille d'Abbas et vient camper devant Merv. Il est

reçu avec enthousiasme. Tout jeune qu'il est, il jouit déjà d'une bonne réputation. Il sait parler. Il a le don de canaliser tous les mécontentements. Il voit large, n'exclut personne de sa clientèle. Il proclame que peu importe l'appartenance à une religion ou à une autre, car « seule la noblesse de la personne compte ». Alors il reçoit le soutien des chiites, des kharidjites, des mazdéens, des mazdakistes – que l'on s'étonne de retrouver encore si actifs –, des chrétiens et des juifs, ces derniers fortunés et influents, dont le rôle sera certainement important dans la révolution si l'on en juge par le souvenir qu'a laissé l'un d'eux, Mahyar, qui lui fut tout dévoué.

C'est une étrange personnalité que cet Abu Muslim magnifié par la légende, et elle est malaisée à cerner. Il était né à Ispahan en 718 ou 719 de parents khorassaniens originaires de Mahan, une petite bourgade insignifiante proche de Merv que son souvenir rendra précieuse au point que de grands princes comme les Seldjoukides et les Ottomans revendiqueront parfois d'en être originaires. Sa famille devait être mazdéenne, d'un mazdéisme contaminé par le manichéisme et l'islamisme, ou peut-être convertie de fraîche date.

Pendant sept mois, Abu Muslim demeure dans son camp, inactif en apparence. Mais les foules accourent à lui, mais on se met à l'idolâtrer. Soudain, en janvier 748, avec 100 000 hommes, dit-on, il marche sur Merv, y entre, oblige Nasr à fuir, le poursuit, enlève Nichapur, pénètre jusqu'au cœur de l'Iran, met en déroute l'armée que les Omeyyades envoient contre lui, et débouche en Irak. Le calife va chercher refuge en Égypte. Il y est assassiné avec tous les membres de sa famille, à l'exception d'un seul qui va fonder en Espagne le califat omeyyade de Cordoue. Avec sa mort prend fin la dynastie des Omeyyades de Damas (750).

La révolte de l'Iran

Une nouvelle maison accède au pouvoir : celle des Abbassides. Elle appartient bien à la famille du Prophète puisque ses membres sont issus d'un de ses oncles, mais elle n'est pas de ses descendants et les chiites s'estiment frustrés. En outre, la victoire des Abbassides est loin de plaire à tous les insurgés, qui attendaient autre chose qu'un simple changement de régime, et les gages que les vainqueurs donnent à l'Iran ne suffisent pas à

les apaiser. Aussi, quand Abu Muslim, nommé par reconnaissance gouverneur général du Khorassan, revient à Merv, il trouve la province en pleine effervescence. Des révoltes éclatent, prennent de l'ampleur. Il y en avait déjà eu une qu'Abu Muslim n'avait pas pu contrôler quand il n'était encore que le maître de Merv. Un certain Bih Afarid (Bichafarid) avait prêché un mazdéisme réformé et soulevé Nichapur. Il n'avait réussi qu'à provoquer l'ire des mazdéens orthodoxes, qui l'avaient dénoncé au gouverneur, et à finir exécuté (748-749). Il y en avait eu une deuxième l'année même de la chute des Omeyyades, en 750. Un chiite, Sharik ibn Chaikh al-Mokri, avait enflammé la population de Boukhara, et il avait fallu qu'Abu Muslim lançât toutes ses forces contre lui, enlevât la cité rebelle, la mît à feu et à sang, et pendît aux murs de la ville les insurgés pris les armes à la main. Lui en voulait-on de ces sévérités ? Nullement. On l'adorait positivement, et la victoire qu'allait remporter contre les Chinois son général Ziyad ibn Salih accroîtra encore sa popularité.

Les Chinois hésitaient depuis longtemps à s'engager dans la guerre contre les Arabes. Ils y étaient pourtant encouragés par les populations iraniennes, par les succès qu'ils avaient obtenus en Asie centrale, par la toute-puissance qu'ils paraissaient détenir. Ils avaient reconquis sur les Tibétains tout le bassin du Tarim (692). Ils avaient contenu les T'ou-kiue (Turcs) et assuré par là leur domination sur l'Issiq Köl, le bassin de l'Ili et le cours supérieur du Tchou (655 sq.). Ils recevaient sans cesse des appels au secours des cités de la Sogdiane, de la Bactriane, de Tachkent. Ils intervenaient souvent dans leurs affaires. À la mort de Qutaiba (715), ils avaient remis sur son trône le roi du Ferghana, et celui de Boukhara, Tugatcha, pourtant confirmé par les Arabes, s'était placé sous leur protection. Le commandant en chef de leurs troupes, Kao Sien-tche, n'avait pas manqué dans le passé de faire preuve de son talent, mais il était fourbe et cupide. Il crut qu'il suffisait de faire disparaître le roi de Tachkent, que les Chinois avaient comblé d'honneurs, pour hériter de lui. Il eut la guigne que le fils de la victime appelât au secours, et qu'on répondît à son appel, et que ceux qui y répondirent ne fussent pas des moindres : ce furent, au nord, les Turcs Karluk et, au sud, les Arabes. En juillet 751, prise en tenaille par les coalisés, l'armée chinoise fut anéantie à Atlach, près de la rivière Talas. La bataille dura cinq jours et « presque tous les soldats [chinois] périrent ou disparurent ». On publia des

nombres de victimes. Ils étaient considérables, si élevés qu'on a peine à les accepter, et bien sûr discutables. Ce qui ne l'était pas, c'était que la Chine subissait une des plus terribles défaites de son histoire. Elle qui était en passe de dominer toute l'Asie centrale s'en trouvait éliminée pour mille ans. La vieille ambition des Han et des T'ang s'effondrait. Et elle était sans espoir de revanche : peu auparavant, les Chinois venaient de subir un autre désastre au Yun-nan, et ils en subiraient un troisième en 754, et ils allaient sombrer peu après dans une guerre civile provoquée en 755 par la révolte d'un condottiere sogdien, Ngan Lu-chan (An Lushan). Il ne pouvait plus être question pour eux d'intervenir en Asie centrale. Ils laissaient Arabes et Turcs face à face.

Ziyad ibn Salih, qui avait remporté sur les Chinois une telle victoire, se jugea maître du pays. Abu Muslim ne l'accepta pas. Il marcha contre lui et le vainquit. Il était tout-puissant. Il parut trop puissant aux califes abbassides qu'il avait tant contribué à mettre sur le trône, et ceux-ci s'empressèrent de l'attirer à leur capitale, de l'assassiner et de jeter son corps dans le Tigre (13 février 755). Il avait trente-quatre ans.

À l'amour qu'on portait à Abu Muslim s'ajouta l'auréole que lui donnait sa mort tragique, l'ingratitude des Abbassides. De héros qu'il était, il devint personnage de légende, et chez les Iraniens et, chose curieuse, plus encore chez les Turcs. Tout l'Orient iranien s'embrasa dans ce qu'on nomma les « révoltes vengeresses ». Elles auraient peut-être eu lieu de toute façon. Il en fut le prétexte. Elles s'effectuèrent sous son nom. Quoi qu'on ait parfois voulu en dire, elles démontrent bien l'hostilité à l'islam ; elles expriment bien l'ultime et désespérée résistance d'une vieille civilisation menacée dans son existence. Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'au moment même où elles avaient lieu naissaient ou grandissaient, frères de ceux qui mouraient en luttant contre l'islam, des hommes qui s'inséreraient étroitement dans son sein, qui le serviraient sans réserve et feraient plus que contribuer à son enrichissement.

Abu Muslim est à peine mort que le mage Simbad de Nichapur, son ancien ministre des finances, entend le venger. Au lieu de tenter de « libérer » le Khorassan et d'en faire un État, il se jette étourdiment sur l'Iran du Nord, le parcourt pendant soixante-dix jours jusqu'à Hamadan, où il finit misérablement (avril-juin 755). Il est relayé par Ishaq, que l'on

surnomme le Turc parce qu'il s'est réfugié un jour auprès des Turcs. Celui-ci se proclame successeur de Zarathoustra, regroupe autour de lui mazdéens, kharidjites, chiites, mais échoue aussi lamentablement (755-757). Puis c'est Oustad Sis, un mazdéen lui aussi, qui rassemble 300 000 hommes, s'empare de la plupart des villes (767), semble en passe d'unifier le pays, mais est vaincu, capturé et envoyé à Bagdad, où on le fait périr dans les supplices. C'est encore al-Muqanna, le voilé, le plus dangereux de tous (776-783), un homme très imprégné de culture iranienne. Il dit que l'esprit de Dieu s'est incarné dans tous les prophètes et finalement en Abu Muslim et en lui. Il déclare que meurtres et pillages sont légitimes dès qu'ils ont pour cible des musulmans. Il connaît pendant deux ans de grands succès, puis, traqué, acculé, il va se réfugier dans les montagnes près de Chahr-i Sebz où, plutôt que de se rendre, il se serait jeté avec ses compagnons dans un brasier ardent. Avec lui, dit-on, finissent les grandes insurrections des « compagnons d'Abu Muslim ». Peut-être, mais les révoltes continueront... Il y en aura d'autres plus tard : celle d'un petit-fils de Nasr, l'ancien gouverneur du Khorassan, qui s'emparera de Samarkand et sera défait en 806 ; celle de Babak, soi-disant descendant d'Abu Muslim, qui pendant un quart de siècle, en Azerbaïdjan, tiendra tête aux califes al-Mamun et al-Mu'tasim, qui s'alliera aux Byzantins et finira exécuté en 838. Il y aura aussi la révolte fameuse des « esclaves noirs » du sud de l'Irak, les Zendj, travailleurs miséreux des salines, qu'entraînera le Persan Ali ibn Muhammad (861-883). Elles échoueront comme les autres. On peut s'étonner de ces échecs. Peut-être étaient-ils inévitables parce que rien n'unissait les insurgés, parce que tous visaient des buts différents.

Les Abbassides

Parce que la Syrie était dans son ensemble fidèle aux Omeyyades, parce que les nouveaux souverains devaient largement leur victoire aux Iraniens, les Abbassides renoncèrent à laisser leur capitale à Damas. Ils commencèrent par se fixer à Kufa, puis à Anbar, dans le nord de l'Irak, et finalement al-Mansur (754-775), le deuxième calife, décida de fonder une ville nouvelle près de Ctésiphon, près de Babylone, sur la rive du Tigre, en un lieu où celui-ci se rapproche au plus près de l'Euphrate, et il fonda

Bagdad. Ce n'était pas seulement un bon emplacement stratégique. C'était tout un symbole, celui de la pérennité ou de la résurgence de l'Empire perse, et, pour le mieux affirmer, les califes mirent immédiatement à la tête de leur administration une famille iranienne, celle des Barmékides, et s'entourèrent d'un abondant personnel iranien. Djahiz n'avait-il pas raison d'appeler « arabe » l'empire des Omeyyades, « persan » (*adjemi*) ou « khorassanien » celui des Abbassides ?

La Bagdad d'al-Mansur, dont il ne reste rien, fut édifiée en quatre ans (758-762) sur le vieux plan circulaire qu'avait connu l'Iran parthe. Elle était entourée par une double enceinte d'un diamètre de 2 300 mètres que perçaient quatre portes surmontées de quatre salles sous coupole. Au centre était située la mosquée, de plan carré, à laquelle était adossé le palais impérial avec un porche monumental, dit porte Dorée, avec *iwan* et salle sous coupole, peut-être inspiré par le palais également disparu qu'Abu Muslim avait fait construire à Merv (Dar al-Imara) et dont la partie essentielle était constituée par une salle sous coupole haute de 25 mètres et quatre grands *iwans* donnant sur quatre cours carrées.

Pour succéder à al-Mansur, al-Saffah, le premier calife (750-754), avait désigné son cousin, Isa ibn Musa, et en avait fait le gouverneur du Khorassan. Le choix se porta pourtant sur al-Mahdi (775-785). Isa abandonna ses droits, perdit son gouvernement et s'installa, si l'on en croit K.A.C. Creswell, dans un vaste domaine irrigué à quelque 80 kilomètres à l'est de Kufa, le château d'Ukhaydir, seul palais abbasside du « désert », répondant en quelque sorte à ceux des Omeyyades de Syrie. C'est un enclos de 173 mètres sur 169, à enceinte robuste ponctuée de contreforts cylindriques encadrant deux grandes niches aveugles et dont les salles sont en *iwan*, l'un des beaux et rares vestiges de l'architecture abbasside.

L'Empire atteignit le sommet de sa gloire sous Harun al-Rachid, né à Rey en 766, intronisé en 786 et mort à Tus en 809, au cours d'une campagne dans l'Est. Sa gloire est peut-être un peu usurpée et découle plus largement de la place qu'il occupe dans la féerie des *Mille et Une Nuits*, de ses relations avec Charlemagne et de la prospérité du règne que de son propre mérite. Il laissa deux fils qui se firent la guerre, al-Mamun et al-Amin. Al-Mamun était gouverneur du Khorassan et avait désigné comme son successeur Riza, le septième imam des chiites, sans doute pour mettre un

terme à la scandaleuse division des musulmans. Avec l'appui des Iraniens, et notamment avec celui de la forte armée dont disposait Tahir, cantonnée à Rey, il l'emporta sur son frère, après dix ans d'une lutte difficile. Al-Amin fut assassiné et sans doute aussi l'imam Riza, bien qu'on voulût faire croire qu'il était décédé pour avoir mangé trop de raisins (818). Riza fut enterré près de la tombe de Harun al-Rachid et son mausolée devint plus tard le « lieu du martyre », le grand sanctuaire de Mechhed. Deux ans plus tôt, sa sœur Fatimah qui venait lui rendre visite était tombée malade à Saveh, s'était fait transporter à Qum, ville fondée vers 750 et l'un des rares centres chiites de l'Iran, et y était morte. On la vénérera presque autant que Riza. Cet assassinat de Riza, après ceux d'Ali et de Husain, en annonçait d'autres et il devenait une sinistre habitude que les imams finissent comme « martyrs » : le neuvième sera assassiné en 835 par sa femme, la fille d'al-Mamun ; le dixième le sera à Samarra en 868 ; le onzième par le calife en 874.

Al-Mamun entra à Bagdad en 819. Comme il devait beaucoup à Tahir, il le nomma gouverneur du Khorassan (820) et, quand celui-ci mourut un an plus tard, il désigna son fils pour le remplacer. Une première dynastie iranienne, vassale officiellement, jouissant en fait d'une grande autonomie, accédait au pouvoir. Elle allait servir d'exemple à plusieurs autres. Elle annonçait le réveil de l'Iran.

Al-Mamun s'était rallié au mu'tazilisme, une doctrine complexe qui enseignait notamment que le Coran, loin d'être la parole éternelle de Dieu, avait été créé. Bagdad l'admettait mal. Elle admettait encore plus mal la présence des mercenaires turcs, de plus en plus nombreux. Le frère et successeur d'al-Mamun, al-Mustasim (833-842), avait compris l'intérêt qu'il y avait à disposer d'une garde qui ne dépendît que de lui, et il avait acheté 4 000 mamelouks, des « esclaves blancs ». Il en eut bientôt 70 000. Une doctrine hérétique et une énorme cohorte d'étrangers : c'en était trop pour les habitants de Bagdad. Le calife dut quitter sa capitale. Il alla en fonder une nouvelle, Samarra (836), qui ne resterait en fonction que jusqu'en 892, date du retour à Bagdad. Livrée aux sables, Samarra a conservé l'essentiel de ce que nous connaissons de l'art abbasside, disons de l'art iranien musulman du IXe siècle : un grand minaret hélicoïdal, la Malwiya, imité des ziggourats mésopotamiennes ; des vestiges de merveilleux palais recouverts

de stucs admirablement travaillés en « taille oblique », à motifs larges ; des peintures murales, presque toutes détruites par les guerres du XXe siècle, dont on retrouve l'écho sur les plafonds de la chapelle palatine de Palerme (milieu du XIIe siècle) ; un mausolée, la Qubbat al-Sulaybiya, érigé pour le calife al-Muntasir, mort en 862, soit par volonté de sa mère qui était chrétienne, soit par celle de ses grands officiers turcs habitués aux yourtes funéraires. Reprenant avec modestie le plan de la Coupole du Rocher de Jérusalem (691), il constitue le premier mausolée du monde musulman ; il est donc l'ancêtre de tous ceux, si beaux, que l'on y construira plus tard.

On attribue en général au règne d'al-Mutawakkil (847-861) le début de la décadence des Abbassides, et pourtant celui-ci fut brillant, l'activité intellectuelle et artistique intense. Il est vrai qu'un certain fanatisme s'y dévoile, qui ne tient pas tant à la rupture avec le mu'tazilisme, aux ordres sévères de ségrégation des chrétiens et des juifs, qu'à la persécution des chiites : on alla jusqu'à détruire le mausolée de Husain à Kerbela (851). Mais ce qui causa l'irrémédiable déclin de la puissance califale fut la place de plus en plus grande accordée aux mamelouks turcs, qui bientôt se permettraient tout. Quand ils assassinèrent leur maître pour mettre un de ses fils sur le trône, le pays tomba dans l'anarchie. Al-Mu'tamid, l'un des fils du défunt, revint à Bagdad (892). La famille iranienne chiite des Bouyides ne tarda pas à s'en emparer (945). Elle laissa subsister le califat, mais celui-ci n'eut plus d'autorité. C'est soi-disant pour le restaurer que les Seldjoukides, un siècle plus tard, se déclareront ses « clients » et entreront à leur tour à Bagdad.

L'organisation de l'Empire

L'avènement des Abbassides ne fit que renforcer ce qu'on avait vu naître sous les Omeyyades : un système strictement monarchique avec une cour réglée par une sévère étiquette, la somptuosité de la famille régnante, l'étalement du luxe, la recherche du plaisir, l'abondance des domestiques et des concubines. La population des harems ne cessait de croître. On prétend que Harun al-Rachid aurait eu 200 femmes, et al-Mutawakkil 12 000. Mais ce qui tendait jadis à être une imitation de Byzance devenait une imitation de l'Iran. Il y avait un mouvement de réaction iranienne contre la culture

arabe (*chuubiya*), que Claude Cahen nomma le « mouvement des Gentils » et qui atteignit son paroxysme sous le règne de Harun al-Rachid. Alors s'opposèrent ces Arabes raffinés, iranisés, tournant le dos à leur propre culture bédouine, et ces autres Arabes, appartenant souvent eux aussi à l'élite sociale, qui demeuraient attachés à leurs traditions. Le grand écrivain Djahiz (mort en 868) se fit le champion de ces derniers « pour préserver du contact de la Perse les structures traditionnelles de la société et de la mentalité arabe » (André Miquel). Il n'eut qu'un succès limité. Les Iraniens conservaient le souvenir de leur passé et en tiraient fierté : « Nous descendons d'une race qui surpasse toutes les autres », avait dit le poète Ismaïl ibn Yasar au calife Hicham (724-743), non sans une imprudence qui lui sera fatale. La nouvelle dynastie entendit donc se poser en héritière des Sassanides, en qui elle voyait l'exemple parfait de la monarchie, et elle se mit à calquer systématiquement leurs règles de cour, à démontrer qu'elle n'était pas moins somptueuse. Elle éblouit. Il faut entendre les panégyriques, les descriptions enthousiastes des hôtes du palais et de ses visiteurs. En quels termes, par exemple, le grand poète arabe Abu Nuwas ne décrit-il pas l'argenterie de style sassanide qu'il voit sur les tables impériales ! Les hauts dignitaires, et de plus humbles, sont de préférence choisis parmi les Persans. Dès leur avènement, nous l'avons dit, les Abbassides firent appel à la famille des Barmékides. Elle venait de Bactres où, avant de se convertir à l'islam entre 730 et 750, elle occupait de hautes fonctions dans l'église bouddhiste de la ville. Elle s'était ralliée à la révolution abbasside et avait obtenu ses premiers postes à la cour d'al-Mahdi vers 775, puis elle accéda au vizirat. Elle jouira d'une puissance considérable pendant des lustres, jusqu'à ce jour de 803 où tous ses membres seront soudainement massacrés pour des raisons dont on discute, peut-être par jalousie sexuelle de Harun al-Rachid. Avec eux arrivèrent tous ces « rédacteurs » et ces scribes, les *kuttab*, presque tous iraniens, souvent mazdéens, manichéens ou chrétiens, qui contribuèrent beaucoup à l'essor scientifique qu'ils encouragèrent et à l'iranisation de la cour et des gouvernants arabes.

Les Arabes n'empruntèrent pas seulement à l'Iran l'étiquette, le style de l'administration, le luxe, mais aussi des habitudes de penser, des préjugés, des traditions sociales et économiques. Ils célébrèrent les grandes fêtes

iraniennes, celle du Nauruz (Niryz) qui marque le début de l'année au printemps, celle du solstice d'hiver (Mihripan), et finirent par admettre les mazdéens. Bien que leur position fût souvent difficile, ceux-ci avaient le droit de pratiquer leur religion, conservaient leurs prêtres et, depuis le règne d'al-Mamun (818-833), étaient représentés à la cour par un haut dignitaire. Leur nombre diminuait certes régulièrement et, sous les Saffarides (869-902), on signale qu'ils étaient minoritaires parmi les musulmans. Toutefois, ils étaient encore assez nombreux aux IXe-Xe siècles pour pouvoir au besoin se soulever pour défendre leurs droits, comme ils le firent à Chiraz en 979. Leur activité intellectuelle était si intense que l'on put alors parler d'une « Renaissance pehlevie ». C'est alors que furent données les versions non gathiques des *yasna*, les *yacht*, le *Boudahishn*, et que Manuchtchir, chef des zoroastriens du Fars et du Kirman, au IXe siècle, publia son célèbre livre, le *Datistan-i Denk*.

Hommes du désert, les Arabes créèrent une grande civilisation urbaine. Bagdad fut la première métropole du monde. Leur richesse, immense, dépendait certes du butin effectué, mais aussi de l'agriculture, de l'artisanat et du commerce. Ils avaient fondé deux grands ports – Bosra, en Irak, et Siraf, au sud de l'Iran, qui devint tête de pont de la marine chinoise –, et ils se firent eux-mêmes navigateurs. De leurs voyages lointains, ils rapportèrent les premières descriptions de l'Inde et de la Chine. Les marchandises transportées étaient les mêmes que dans l'Antiquité : soieries, épices et, de plus en plus, les porcelaines chinoises, fort prisées.

Pendant trois quarts de siècle, les musulmans n'avaient pas construit de monument religieux, se contentant de prier en plein air ou de partager avec chrétiens ou mazdéens leur lieu de culte. C'est en 691 seulement qu'ils avaient érigé à Jérusalem la Qubbat al-Sakhra, la Coupole du Rocher, et en 705 qu'ils avaient mis en chantier leur première mosquée, celle des Omeyyades de Damas, à l'imitation des basiliques chrétiennes ou païennes à trois nefs parallèles, seulement modifiées par un changement d'axe de 90 % pour les adapter aux impératifs de leur culte, établissant ainsi un plan de référence qui sera notamment importé en Iran où nous le trouvons dans la seule mosquée conservée, celle de Damghan (750-786). Les Abbassides, en revanche, se mirent à beaucoup édifier. Ainsi, si l'architecture de l'islam prit bien naissance sous influence syro-byzantine, elle demeurait sans grandes

traditions, malléable, et fut profondément transformée par les apports iraniens.

Le chiisme

Bien que l'Iran soit aujourd'hui le principal fief du chiisme, dont il a fait sa religion d'État, et bien que très tôt celui-ci s'y soit répandu, il ne faut pas perdre de vue que c'est une création arabe, qu'il a été apporté en Iran par les Arabes et qu'en conséquence il n'exprime pas une révolte de l'iranisme contre l'arabisme. Mais c'est bien parce que, comme le kharidjisme, il était une force d'opposition au pouvoir que tant d'Iraniens s'y rallièrent et s'en servirent. Ils y trouvaient d'ailleurs des traits inconnus du sunnisme qui répondaient à leur mentalité, et la doctrine de la dissimulation (*takiye*) qu'il acceptait, voire encourageait, en vue de soustraire ses membres à la persécution, leur permettait de conserver secrètement des traditions anciennes, mazdéennes ou autres. Après la mort du onzième imam en 873-874, la disparition subséquente du douzième, encore enfant, laissera la communauté sans chef, et une grave crise morale secouera les chiites. Ils développeront alors la théorie de son occultation, qui sera à la fois un refus de la réalité et une grandiose profession de foi : Dieu n'a pas pu abandonner Sa communauté. L'enfant n'est pas mort. Il est seulement caché. De l'invisible, il continue à guider les siens. Il reviendra un jour comme *mahdi*, comme sauveur, pour rétablir la justice. Il est difficile de dire si cette foi en l'imam occulté devant réapparaître à la fin des temps a été influencée par les croyances mazdéennes au Sauveur ou si elle a été acceptée avec enthousiasme parce qu'elle y répondait. Il ne fait pas de doute en revanche que les Iraniens ont cherché à iraniser le chiisme, en quelque sorte à l'annexer. C'est dans les pays demeurés iraniens ou dans la Mésopotamie qui l'était encore que se trouvent leurs grands lieux saints, en Irak, Kerbela et Nadjaf ; en Iran, Qum et Mechhed. Parmi les premiers grands docteurs duodécimains, il ne manque pas d'Iraniens. Une pieuse légende, fondée ou non sur la réalité, qui n'a pas décidé du caractère chiite de l'Iran, mais permit de greffer le chiisme sur la tradition iranienne, veut que le petit-fils du Prophète ait épousé la fille de Yazdigert III : Ali la lui aurait offerte pour qu'elle ne fût pas vendue au plus offrant.

L'ESSOR SCIENTIFIQUE

Les Sassanides avaient fait effectuer un immense travail de traduction de textes grecs aussi bien qu'indiens. Les ouvrages d'Hippocrate, de Platon, d'Aristote, d'Euclide, de Galien, de Ptolémée, de Dioscoride et de bien d'autres furent à leur tour traduits en arabe, essentiellement par les savants de l'école de Djundichapur. Ce fut, en quelques décennies, l'une des plus magistrales et des plus étonnantes transmissions du savoir de tous les temps. Par cette littérature et par l'acquisition d'un « lexique technique [...] construit par les Iraniens » (Massignon, 1963, « Valeur culturelle », p. 544), l'arabe, qui était déjà un idiome d'une grande richesse, devint la plus importante langue scientifique du monde, « l'Iran, un des centres majeurs de la civilisation islamique, et [il] joua un rôle central dans sa création » (Nasr).

Djundichapur, ville située près d'Ahwaz, était devenue centre culturel en 489 lorsque les nestoriens s'y étaient installés après la fermeture de l'école d'Édesse, et elle avait vu un regain de son activité quand celle d'Athènes avait été fermée à son tour par Justinien en 529 et qu'étaient venus s'y réfugier les néoplatoniciens. La proximité de Hira, capitale du royaume arabe des Lakmides, avait dû y introduire la connaissance de la langue arabe, assez proche du syriaque alors très largement parlé. On s'adonna avec passion à son étude. Tout le monde voulait la savoir, au premier chef ceux qui se convertissaient à l'islam et se souciaient de bien comprendre le Coran. Ce ne furent pas des Arabes qui écrivirent les premières grammaires de leur langue, mais des Iraniens, en commençant par Sibaway (mort vers 800). Au temps des Abbassides, Djundichapur réunissait une équipe de savants de toute origine – persane, grecque, indienne – qui fournit l'essentiel du personnel scientifique amené à travailler à Bagdad quand al-Mamun y fonda vers 830 la Bayt al-Hikma, la Maison de la Science. Les chrétiens, qui y étaient nombreux, y gagnèrent de l'autorité et du prestige ; c'est en particulier sous le patriarcat de Timothée Ier (780-823) que l'Église nestorienne connut son plus grand rayonnement. Elle était reçue à la cour : nous avons notamment des témoignages des conversations théologiques qui eurent lieu entre le patriarche et le calife al-Mahdi. Elle fournissait les traducteurs les plus réputés, tels Hunnayn ibn Ishaq (mort en 873) et deux

membres de sa famille, son fils et son neveu. Elle s'illustrait par des savants. Elle avait de grands maîtres : al-Farabi lui-même sera l'élève d'un nestorien, Yohanna Haylan.

L'utilisation du papier, dérobé aux Chinois lors de la bataille de Talas en 751, d'abord monopole de Samarkand, puis introduit à Bagdad par le Barmékide Djafar en 794-795, fut une aubaine inouïe, un merveilleux outil pour la diffusion des connaissances. Il était avec lui infiniment plus facile de multiplier et de conserver les manuscrits qu'avec le papyrus ou le parchemin.

À Djundichapur, puis à Bagdad, on ne se contente pas de traduire, de constituer des corpus. On discute les Anciens, on contrôle leurs connaissances, on en acquiert de nouvelles. Dès 800, on signale la première observation astronomique du soleil effectuée par Ahmad al-Nahawanti. La médecine, science de tradition chez les Syriaques, reste la principale préoccupation des savants. Elle s'illustre en particulier par la famille Bakhtichu dont un des membres, Djibrail, sera médecin de Harun al-Rachid, par le chrétien Ibn Misawayh (seconde moitié du VIIIe siècle), le premier à écrire en arabe des ouvrages médicaux. Mais toutes les autres sciences ont aussi leur place. Dans la Bayt al-Hikma, attirés par le prince et par ses ministres, grands mécènes, viennent travailler des gens de toute origine, comme naguère à Djundichapur, et tous s'expriment en arabe. Les Iraniens y sont de loin les plus nombreux, et surtout ceux du Khorassan, de la Sogdiane. Beaucoup viennent de Rey, de Nichapur, de Merv. Parmi la pléiade qu'ils constituèrent au IXe siècle, il faut au moins mentionner les astronomes du Ferghana, Abu Machar (Albumasar, v. 775-866), dont le livre majeur sera encore étudié en Allemagne au XVIe siècle, et al-Farghani (mort après 861), notre Alfraganus, traduit en latin par Nicolas de Crémone et cité par Dante ; le grand mathématicien al-Khwarizmi (Alchoarismi, mort vers 847), dont le nom déformé a fourni notre mot « algorithme », à qui l'on doit le terme « algèbre », pris au titre d'un de ses livres, et qui fut un des premiers, sinon le premier, à emprunter les chiffres indiens que nous appelons arabes. Un peu plus tard, au tournant de l'an 900, c'est encore en arabe qu'écrivirent un astronome, sans doute le plus grand, al-Battani (avant 858-929), notre Albatenius ; l'historien Tabari (839-923), dont l'œuvre sera par la suite traduite en persan ; le premier philosophe musulman, fils d'un

chef turc iranisé, al-Farabi (870-950), aristotélicien, commentateur de Platon, maître à penser d'Avicenne ; Razi de Rey (865-v. 925), que l'Occident nomma Razès, sans doute le plus grand médecin musulman, dont l'œuvre très abondante servit de fondement à la science médicale ultérieure, surtout parce qu'il multiplia les observations cliniques... Le seul Arabe d'importance dans ce bouquet d'Iraniens est celui que nous appelons Alchindi (al-Kindi), le père de la philosophie péripatéticienne, mort vers 873, qui vécut en Irak, mais on peut se demander dans quelle mesure il n'est pas un produit de la science iranienne ou syriaque, car on voit mal où il aurait pu puiser ailleurs son inspiration et ses connaissances.

À la fin du VIIIe et au début du IXe siècle, le monde musulman voit apparaître un très vaste corpus hermético-alchimique attribué à Djabir ibn Hayyan, personnage dont on ne sait pas grand-chose sinon qu'il naquit à Tus vers 721, vivait à Kufa en 800, mourut disgracié en 815, et qu'il n'est certainement pas l'auteur des quelque 3 000 opuscules qu'on lui attribue. Adopté par le Moyen Âge occidental, il y occupera sous le nom de Geber une place plus grande encore qu'en pays musulman ; on y oubliera sans doute trop ce que la chimie lui doit (par exemple, la découverte des acides sulfurique et nitrique) pour ce que l'alchimie ne lui doit pas, et il servit de couverture à toute une école qui exerça une profonde influence sur la grande tradition alchimique de la chrétienté médiévale.

C'est pendant le IXe siècle que furent composés les grands recueils de hadith, les traditions relatives au Prophète que ses compagnons avaient conservées et qu'ils se passaient de bouche à bouche. Chaque dit et chaque fait qui furent alors recueillis étaient précédés d'une chaîne de transmission : « Un tel a appris d'un tel qui le tenait d'un tel... que... » Leur utilité était évidente : en effet, bien que le Coran traite de toutes sortes de sujets, il ne dit pas tout, ne répond pas à toutes les questions que pose la vie d'une société complexe et d'un empire démesuré. Puisque les hadith sont, au même titre que le Coran, au fondement même de la religion musulmane, il paraît particulièrement intéressant de souligner que ce travail gigantesque de collection (qui amena un homme comme Bukhari à examiner, a-t-on dit, 600 000 traditions) fut réalisé essentiellement par des Iraniens orientaux : par un Tirmidhi, de Termez sur l'Oxus, par un Bukhari, de Boukhara (810-

870), qui finalement retint 7 397 traditions, par un Muslim de Nichapur (v. 817-875), ces deux derniers étant seuls reconnus entièrement fiables.

Les créations littéraires

Si les traductions savantes ont joué un rôle essentiel dans la transmission de la science, si elles ont réuni des cultures jusqu'alors entièrement séparées, si elles ont permis aux savants musulmans, traducteurs ou étudiant des traductions, de travailler à partir des données acquises et de faire avancer de façon considérable les connaissances, celles des contes et des fables n'ont peut-être pas joué un moindre rôle. Les fables indiennes de Bidpay, intitulées *Kalila wa Dimna*, du nom des deux chacals qui en sont les principaux héros, traduites par le Persan mazdéen Ibn al-Muqaffa (mort en 759), connurent un succès immédiat et durable. On en retrouvera des thèmes jusque chez notre La Fontaine. Elles seront illustrées merveilleusement au XIIIe siècle par l'école de Bagdad (manuscrit de la Bibliothèque nationale de Paris, v. 1200-1220), plus tard encore (Bodleian Library, Oxford, 1354), et l'on a pu considérer que leur version donna naissance à la prose arabe, jusqu'alors inexistante. De la même façon, et malgré la brillante poésie de l'Arabie pré-islamique, le créateur de la langue poétique arabe musulmane fut un Persan, Bachchar (mort en 783), protégé du calife al-Mahdi, un homme qui ne cacha jamais ses sympathies mazdéennes et qui fut mis à mort quand son protecteur eut disparu. Les contes n'eurent pas moins de succès. *Les Mille et Une Nuits*, vaste recueil d'historiettes merveilleuses qu'Antoine Galland rendit célèbre en en donnant une adaptation française au début du XVIIIe siècle, n'ont pas cessé de s'enrichir d'éléments nouveaux au cours des temps, mais les plus anciens récits doivent avoir été traduits en arabe dans la seconde moitié du VIIIe siècle. Tout y est recouvert d'un manteau islamique, mais le fond est essentiellement iranien, comme le prouvent les noms des personnages principaux – Chahriar, le roi, Shéhérazade (Chahrazad) et Dinarzade (Dinazad), les princesses – et comme le reconnaît un catalogue raisonné de la littérature arabe de 987 cité par Mas'udi : « Les premiers qui composèrent des contes, qui leur consacrèrent des livres [...] furent les Persans [...]. Le genre se répandit et atteignit une grande vogue sous les rois sassanides et

les Arabes transposèrent cette littérature dans leur langue » (Elisséeff, 1949, p. 21). Comme l'a écrit Bertold Spuler, en exagérant à peine : « La prétendue littérature arabe fut largement l'œuvre des Persans. »

Le soufisme

On peut penser que le soufisme trouva son origine dans le fort mouvement ascétique consécutif au scandale provoqué dans l'esprit des dévots par le luxe, l'oisiveté, la recherche éperdue des plaisirs des cours omeyyades et plus encore abbassides, et de tous ceux qui avaient acquis par les conquêtes des richesses et des pouvoirs peu conformes à la simplicité de vie des premiers musulmans. Effrayés par la corruption des mœurs, ils ne virent d'autre solution que de rompre totalement avec une existence qu'ils jugeaient indigne, une société qui leur semblait pourrie. Beaucoup, à l'exemple des chrétiens, se retirèrent au désert pour vivre en anachorètes. On admet maintenant que, comme ils se vêtaient de laine, *suf*, on les nomma soufis, mot sur lequel nous avons forgé celui de soufisme, traduction de l'arabe *tasawwuf*, employé pour la première fois par Abu Hachim de Kufa (mort en 758), mais qui ne devint d'usage général qu'au milieu du IXe siècle. Peu à peu, assez vite, leur ascétisme primitif se transforma en mysticisme. Aux exercices de mortification, ils ajoutèrent la méditation, le souci de purification du cœur, la recherche du pur amour de Dieu (*muhabba*) que criera, une des toutes premières, Rabi'a, morte on ne sait quand, en 752, en 801, en 807, mais dont on trouve déjà les prémices chez Hasan al-Basri (641-729), fils, dit-on, d'une servante attachée à une épouse de Mahomet, et qui ne s'exprimera complètement qu'au IXe siècle. Si, alors et plus tard, la mystique est souvent condamnée par l'orthodoxie musulmane et si ceux qui s'y adonnent sont mis à mort comme infidèles, on ne doit pourtant pas dire qu'elle est opposée ou étrangère à l'islam, au sein duquel elle constitue d'ailleurs un courant très puissant, puisque tous les mystiques se réfèrent au Coran et à Mahomet. Elle est plutôt une excroissance greffée sur son corps, mais qui n'en fait pas moins partie. Elle ne s'oppose à lui que parce qu'elle prône l'amour, le met au-dessus de la loi, fait de Dieu l'ultime réalité et cherche l'union de l'homme avec Lui, ce qui est impensable pour l'orthodoxie.

C'est à Kufa (avec Abu Hachim) et à Bosra (avec notamment al-Mahasibi, 781-837) que le soufisme prit son essor, et l'on a pu parler de deux écoles bien qu'il n'y eût pas encore de congrégations et de couvents. Il se répandra dans tout le monde musulman : ainsi en Égypte, où il sera illustré par le grand Dhu'l Nun (mort 860), plus tard au Maghreb et en Espagne, mais surtout en Iran et en particulier dans ses régions orientales, Khorassan, Bactriane, Sogdiane. Toutes les influences qu'on a décelées sur lui sont possibles, mais elles doivent être considérées avec prudence. Un Dhu'l Nun ou un Abu Sulayman al-Darani sont, l'un, Égyptien né de parents coptes ou nubiens, l'autre, Arabe de Wasit, tous deux instruits dans la science grecque, et ils peuvent avoir été à l'école platonicienne. L'un des premiers mystiques iraniens, Chaqiq de Bactres, mort en 810, avoue ce qu'il doit à l'Inde quand il raconte sa visite à un religieux turc bouddhiste : « L'origine de mon renoncement fut la remarque de ce Turc. » Cela dit, on ne peut guère nier que l'inspiration iranienne soit de loin dominante, ne serait-ce que par le nombre et la qualité des soufis iraniens.

La mystique musulmane, qui donnera peut-être plus tard ses plus grands saints, un Rumi, un Arabi, apparaît rayonnante dès ses premières expressions. À travers un fatras de miracles, de merveilleux, d'aucuns parleraient d'extravagances, apparaît un message très haut et d'une réelle beauté. Bayazid Bistami ne peut être plus simple quand il fait dire à Dieu : « Quiconque renonce à lui-même arrive à moi » (Attar, 1976, p. 177). Il ne peut être plus profond quand il déclare : « Pendant trente ans je marchai à la recherche de Dieu et, lorsque j'ai ouvert les yeux au bout de ce temps, j'ai vu que c'était Lui qui marchait vers moi » (*ibid*., p. 163).

On ne saurait compter les soufis, mais on peut admettre qu'entre les années 700 et 950 il y en eut quelque trente ou trente-cinq grands dont la moitié à peu près étaient des Iraniens, la plupart du Khorassan, plusieurs autres de l'Irak encore iranisé. Les premiers mystiques iraniens orientaux sont Ibrahim ibn Adham (Edhem), prince de Bactres (mort en 777), et son disciple Chaqiq de Bactres (mort en 810), Hatim al-Assam (mort en 832), Adallah al-Mubarak de Merv (mort en 797) et ce « va-nu-pieds », Bichr (767-841), qui confesse avoir commencé sa vie comme « chenapan et bandit ». Bichr avait dû garder de son temps de hors-la-loi une vive animosité contre la société organisée, il resta célibataire en dépit de

l'exigence musulmane du mariage, mais il ne fut pas le seul à s'insurger contre l'ordre établi, et un autre Khorassanien qui vécut longtemps à Kufa, al-Fudaïl (mort en 803), se montra en cela son égal. Le IXe siècle est dominé par deux grandes figures, celles de Mansur Halladj et de Bayazid Bistami, ce qui ne doit pas faire oublier un Abu Zakarya Yahya al-Razi de Rey, qui vécut à Nichapur et à Bactres (mort en 871), un Hakim Termizi (mort en 893), un Abu'l Hasan al-Nuri, Bagdadien originaire d'un village de Sogdiane (mort en 907). Bayazid Bistami (Abu Yazid al-Bistami), né vers 800 dans une famille mazdéenne dont le père s'était converti, et décédé en 875, fut le premier à parler de *fena*, l'annihilation du moi, et est devenu, si l'on peut employer une telle expression, une sorte de héros du soufisme. Mansur Halladj, originaire du Fars, naquit au milieu du siècle, prêcha aux païens du Khorassan, vécut et mourut à Bagdad, où il fut martyrisé à mort en 922 pour avoir prôné l'identification totale de l'homme à son Dieu en prononçant la phrase célèbre *Ana'l Haqq*, « Je suis la Vérité », ce qu'il faut bien comprendre comme « Je suis Dieu ».

CHAPITRE XI

Le réveil de l'Iran

Aux premiers temps de la domination arabe, le monde iranien n'a certes pas subi une éclipse, mais, d'une part, il s'est épuisé dans une vaine lutte pour préserver son indépendance et, de l'autre, il a mis son génie au service des conquérants. Les IXe et Xe siècles voient une double restauration iranienne : l'une politique, brillante, mais éphémère ; l'autre culturelle, plus brillante encore et durable. Toutes deux sont rendues possibles, et parce que le peuple a conservé son idiome comme le souvenir passionné de son passé, et parce que l'Empire musulman s'est disloqué, victime de son immensité. Dès leur avènement, les Abbassides ont perdu l'Espagne, où se sont installés les survivants des Omeyyades (756) ; peu après l'Afrique du Nord, qui est tombée aux mains de princes locaux, Idrisides du Maroc (788), Aghlabides de Tunisie (800) ; plus tard encore l'Égypte et la Syrie, devenues indépendantes de fait avec l'avènement des Toulounides (868-905), de fait et de droit avec leur occupation par les Fatimides, des chiites venus de Tunisie, qui ont dressé contre eux un troisième califat rival (969). Ils ne possèdent plus que l'Irak et l'Iran, qui s'étend jusqu'à l'Indus et au Syr-Darya. Géographiquement, l'Empire abbasside est devenu un empire iranien, et il l'est aussi en majeure partie culturellement.

LE CALIFAT ABBASSIDE

Le calife est un Arabe, descendant d'Arabes par les hommes, sinon par les femmes qui sont de toutes races, mais il n'a plus grand-chose qui le rattache à ses origines, inséré comme il l'est dans le monde turco-iranien. La façon dont on le représente « en majesté »suffit à montrer combien a changé la vision qu'on s'en fait : à l'époque omeyyade et au début de l'époque

abbasside, il trônait sur son siège tandis qu'à partir du Xe siècle (monnaie d'al-Muqtadir, 908-932 ; église d'Aghthamar, vers 915) il est assis en tailleur, « à la turque » ou comme un Bouddha, il tient de sa main droite ramenée sur la poitrine un gobelet ou une coupe, de sa main gauche posée sur le genou un mouchoir ou une serviette, et cette image est si forte qu'elle sera exportée dans tout le monde de l'islam, y compris en Sicile et en Espagne. Il est patent qu'elle découle de l'art des steppes, où elle est abondamment attestée depuis l'époque des T'ou-kiue aux VIe-VIIe siècles.

La société abbasside est maintenant pleinement constituée. À son sommet, le calife, en principe omnipotent, laisse souvent le pouvoir à son ministre, le vizir, et bientôt aux chefs militaires, le premier en général iranien, les seconds turcs. Les gens qui l'entourent ne sont plus des Arabes, mais des *mauli*, des convertis, en majorité d'origine iranienne. Le gouvernement est aux mains des *diwan*, des bureaux ou des ministères, dont relèvent les armées, la poste, la chancellerie, les finances, ces dernières dirigées par un *amil*, presque aussi puissant que le vizir. L'armée, d'abord recrutée essentiellement chez ces Khorassaniens qui ont porté les Abbassides au pouvoir, l'est de plus en plus chez des mercenaires que l'on nomme « esclaves blancs », *mamelouk* en arabe, *ghulam* en persan, dans leur immense majorité des Turcs, et ceux qui les commandent, Turcs aussi, non seulement dirigent les opérations militaires et gouvernent les provinces, mais encore occupent les premières places au palais, où bientôt ils font et défont les souverains.

Comme les ressources qu'exigent les énormes dépenses de l'État ne sont plus fournies par les conquêtes, elles dépendent désormais de l'impôt, injustement réparti, accablant les plus faibles et souvent insuffisant pour faire face aux besoins, bien que le pays jouisse d'une étonnante prospérité. L'agriculture, reposant sur la culture du riz, du froment, de l'orge, des olives, des dattes, est florissante. L'industrie ne l'est pas moins, celle des métaux que le sol fournit en abondance, celle des textiles, soie et coton, celles de la brique, car on construit beaucoup. Le commerce est intense avec l'Inde et l'Extrême-Orient, qui procurent épices, aromates, bois précieux, objets de luxe, porcelaine ; avec Byzance et l'Europe jusqu'à la Baltique et la Russie, d'où viennent les fourrures, les peaux, l'ambre ; avec l'Afrique, source de l'or et des esclaves noirs. Mais de plus en plus la richesse se

concentre entre les mains d'une petite classe privilégiée de grands propriétaires terriens, de gros industriels, de puissants négociants. Dans les champs travaille une main-d'œuvre servile, en certaines régions formée surtout par des Noirs achetés en Afrique orientale. La petite paysannerie, le petit artisanat en souffrent, souvent réduits à la misère, et la masse des prolétaires s'accroît. Les commerçants s'appuient sur des banques qui ont leur siège à Bagdad et des succursales dans la plupart des grandes villes. Ils y possèdent des comptes et paient en chèques et en lettres de crédit tout autant qu'en pièces de diverses origines, ce qui fait que les changeurs jouent un rôle important. Comme l'islam interdit le prêt usuraire, les banquiers sont majoritairement des chrétiens et surtout des juifs.

Depuis qu'il s'est installé à Samarra, le calife abbasside s'est en quelque sorte rendu prisonnier de sa garde turque, vit entièrement sous sa domination, dans la crainte perpétuelle d'un assassinat ou d'une révolution de palais. Le meurtre d'al-Mutawakkil en 861, effectué en présence du prince héritier, a inauguré une longue série de dépositions et de régicides. Al-Muntasir, hanté par sa participation au moins passive à la mort de son père, ne règne que cinq mois. Son successeur al-Musta'in (862-866), se sentant menacé, pense échapper à son destin en se réfugiant à Bagdad. On l'y rejoint et on l'y tue. Al-Mu'tazz (866-869) ne tarde pas à abdiquer ; il est jeté en prison, où il périt de misère. Al-Muhtadi (869-870) est sommé de renoncer au pouvoir ; comme il refuse, il est poignardé. Puis il y a une trêve. Al-Mu'tamid parvient à régner vingt-deux ans (870-892), al-Mu'tadid dix ans (892-902), al-Muktafi encore six ans (902-908). Mais, à son décès, le califat échoit à un enfant de treize ans, al-Muqtadir, dont on pense qu'il sera aisé de se débarrasser. lI est sauvé par l'intervention d'un eunuque turc, Munis, et ne croit pas devoir faire moins pour l'en remercier que de créer pour lui un titre (et un office) tout nouveau, en principe militaire, celui d'émir des émirs, *amir al-umara*, mais ce titre fait de lui, comme de tous ceux qui le porteront par la suite, le véritable maître du pouvoir. « Il tient le prince dans une exclusion complète [...], lui permet toutes les voluptés pour le détourner des soins du gouvernement », écrit à son sujet le grand historien Ibn Khaldun. Ces « voluptés »détruisent moralement al-Muqtadir, et le ruinent ; comme le trésor est vide, on l'assassine en 932. Dès lors, on vénère encore le califat, non le calife. Le peu de respect qu'on vouait à sa

personne se dissout et il n'est plus qu'un jouet entre les mains des soldats. S'il tente de protester, on se saisit de lui, on l'enferme, on lui crève les yeux. (La loi musulmane interdit aux aveugles de régner.) C'est ce qui arrive à al-Qahir (932-934), et à plusieurs autres. La domination des Bouyides sur le califat (945) ne changera pas grand-chose.

L'Empire abbasside, déjà bien diminué territorialement, achève de se décomposer. Des révoltes éclatent partout. C'est le Fars qui est aux mains d'une petite principauté du début du IXe siècle jusqu'au règne d'al-Mu'tadid (892-902), et, à la même époque, le Tabaristan qui se donne aux Zaydites. C'est entre 861 et 883 le soulèvement des esclaves noirs, les Zendj, que nous avons déjà évoqué. C'est celui, infiniment plus grave, des Qarmates (Carmates), un mouvement fondé par Hamdan Qarma, un paysan de la région de Wasit, qui se réfère au chiisme septimanien (ismaélien), mais prend une forte connotation sociale et charrie peut-être des réminiscences du mazdakisme puisqu'il semble prôner la mise en commun des femmes et des biens. Dès les premières années du Xe siècle, il enflamme l'Irak, la Syrie, le Yémen, plus encore Bahraïn où il s'incruste en profondeur. Après 924, aucune violence, aucune exaction ne l'arrêtent et l'audace de ses sectaires va jusqu'à les amener, en 930, à piller la Ka'aba de La Mecque et à en arracher la Pierre Noire. Ce sacrilège fait refluer leur vague et ils rapporteront l'objet sacré plus tard, en 951, sur les injonctions des Fatimides d'Égypte, avec lesquels ils partagent leurs convictions religieuses et ont noué une certaine complicité. En 905, Abu'l Haidja, de la famille des Hamdanides, nommé gouverneur de Mossoul, y agit à peu près à sa guise, mais avec prudence et mesure. Quelques décennies plus tard, en 944, un de ses fils, surnommé Saïf al-Daula, « Sabre de l'Empire », se révèle plus téméraire. Il enlève Alep aux Ikhchidides, qui gouvernent alors l'Égypte, et y fonde une dynastie – la seule dynastie arabe ! Elle sera brillante : elle saura attirer à elle de grands hommes comme le poète al-Mutanabbi (905-965) et le philosophe al-Farabi, qui ne manquait pourtant pas de pôles d'attraction.

LES PRINCIPAUTÉS IRANIENNES. TAHIRIDES, SAFFARIDES, BOUYIDES

Quand, au milieu du Xe siècle, les Hamdanides, en se rendant quasi indépendants, achevaient d'enlever le monde arabe au califat, il y avait déjà

longtemps que celui-ci s'était désagrégé à l'est. L'Iran avait recouvré son indépendance. Le général iranien Tahir, qui avait largement contribué à la victoire d'al-Mamun sur son frère al-Amin et à son accession au califat, avait été nommé, en remerciement de ses loyaux services, gouverneur du Khorassan avec résidence à Merv (820). Quand il s'était éteint un an plus tard, peut-être de sa belle mort – après tout, on pouvait décéder de façon prématurée sans être nécessairement exécuté –, ses fils lui avaient succédé, en général avec l'accord du calife ou en s'en dispensant s'il ne le donnait pas. C'est ce qui arriva quand Abd Allah, le second fils de Tahir, mourut. Le successeur désigné n'était pas tahiride. Il fut écarté, et Bagdad dut revenir sur sa nomination. Le droit successoral l'emportait sur le droit impérial. Une monarchie héréditaire était née. Certes, elle se reconnaissait vassale, mais elle était indépendante de fait, et si elle servit fidèlement le pouvoir, ce fut parce qu'elle le voulut bien. Il semblerait que cette fidélité, cette obéissance respectueuse lui aient nui dans le souvenir qu'en ont gardé les Iraniens, volontiers sévères envers elle, alors qu'elle gouverna avec sagesse, alors surtout qu'elle était la première à émerger en Iran depuis que les Arabes avaient vaincu les Sassanides. De Nichapur, où Abd Allah transporta sa capitale, les Tahirides dominèrent le nord de l'Iran jusqu'à Rey (l'actuelle Téhéran), le Kirman et les territoires situés aux confins occidentaux de l'Indus, mais leur longévité ne fut pas grande. Leurs possessions commencèrent à leur échapper sous Muhammad, le fils de Tahir II, et ils disparurent brusquement sous les coups des Saffarides. En 873, ceux-ci entrèrent dans Nichapur et firent prisonnier le roi.

Les Saffarides, qui détruisirent les Tahirides, sont plus volontiers considérés par les Iraniens comme les restaurateurs de leur indépendance, et d'aucuns voient en leur fondateur un héros national. C'étaient des artisans chaudronniers (*saffar*) qui avaient pris la tête des corporations de métiers dans la province du Sistan pour résister aux menées des kharidjites, qui y étaient nombreux et fort actifs. Comme ils se montraient efficaces, le gouverneur leur octroya un commandement officiel. Ils s'en servirent comme d'un tremplin pour assouvir leurs ambitions. Vers 860-863, Ya'qub Ibn al-Layth parvint à se rendre maître du pays, puis il marcha sur Herat, enleva la ville et eut l'habileté d'envoyer au calife une part de son butin. Il se crut autorisé à continuer ses conquêtes. Quand il eut pris Chiraz, il

demanda qu'on voulût bien lui attribuer le gouvernement du Fars. On le lui refusa, mais on lui accorda à la place celui du Tokharestan, c'est-à-dire de la Bactriane et du cours supérieur de l'Amu-Darya. S'y étant installé, Ya'qub désira posséder tout le Khorassan. Il attaqua les Tahirides, les vainquit et, comme nous venons de le voir, annexa leurs territoires (873). Il lui restait à achever l'unité de l'Iran. C'était une autre affaire. Le calife n'entendait pas du tout que lui ou son frère et successeur, Amr'Ibn al-Layth, s'étendissent en direction de l'ouest et du sud-ouest, et, s'il ne voyait aucun inconvénient à ce qu'ils fissent la conquête de la Sogdiane, du royaume des Samanides, leurs contemporains que nous ne connaissons pas encore, celui-ci n'était pas une proie facile à dévorer. Les Saffarides s'y brisèrent les dents. Amr'fut vaincu, fait prisonnier et envoyé à Bagdad, où l'on préféra se débarrasser de lui en le mettant à mort (902). La grande aventure des enfants du chaudronnier avait fait du bruit, mais n'avait duré qu'un temps. Ils ne disparurent pas pour autant, mais ils perdirent leur souveraineté et furent relégués au Sistan, où ils continuèrent à jouir de quelque autorité sous les Samanides.

Une troisième famille iranienne n'allait pas tarder à s'illustrer à son tour. Les régions côtières de la Caspienne, que les conquérants n'avaient jamais bien contrôlées, avaient servi de refuge à maints persécutés et notamment aux chiites qui y côtoyaient, apparemment sans fanatisme, toutes sortes de gens aussi mal disposés qu'eux envers les Arabes en général et le califat en particulier. L'un de ces chiites, Buyeh (ou Buwayh, comme disent les Arabes), et ses trois fils, qui habitaient dans la région montagneuse de Dailam, au Gilan (Guilan), s'étaient mis au service du gouverneur semi-insurgé ou semi-indépendant de la province, un certain Mardawidj (928-935) de la famille des Ziyarides, puis s'étaient brouillés bien vite avec lui, et avaient commencé à guerroyer pour leur propre compte. Leur succès fut foudroyant et spectaculaire. L'un des fils s'empara d'Ispahan et de Chiraz, et devint maître du Fars ; le deuxième occupa la Médie ; le troisième, Ahmed, entra dans Bagdad (945). Contre toute attente, ce dernier respecta le calife, s'entendit avec lui et se fit octroyer le poste prestigieux d'*amir al-umara* ; autrement dit, il accéda au pouvoir suprême. C'était sans doute une chose assez étrange que de voir un chiite se mettre, au moins en apparence, au service d'un califat sunnite qu'il eût pu renverser. Mais les enfants de Buyeh, les Bouyides, savaient que la population était en grande majorité

sunnite et ils avaient besoin d'un minimum d'appui populaire ; ils savaient aussi que le calife conservait son prestige et ne souhaitaient nullement que celui-ci allât se réfugier ailleurs, en un lieu où il eût pu leur nuire, alors qu'à Bagdad ils le vassalisaient et pouvaient s'en servir à leur propre avantage. La cohabitation n'alla pas sans heurt, la vie de tous les jours ne s'en trouva pas facilitée, ni dans les provinces ni surtout dans la capitale. Des conflits quotidiens opposaient les fidèles des deux communautés que nul ne pouvait vraiment résoudre, nul sauf ceux qui disposaient du vrai pouvoir des armes, les Turcs, et qui en profitaient. Dans ces conditions plus que difficiles, les Bouyides ne s'en tirèrent pas trop mal et ils s'en seraient peut-être admirablement bien tirés, car ils étaient bons administrateurs, s'ils avaient su demeurer unis. Ils ne le furent qu'une fois, sous le règne d'Adud al-Daula (976-983), et le califat abbasside, on devrait dire l'empire iranien de Bagdad, fit pour quelques années grande figure. Dès qu'il mourut, ses trois fils se disputèrent le pouvoir et, à la génération suivante, ses quatre petits-fils firent de même (1012). Ces incessants conflits internes dureront jusqu'à l'arrivée des Seldjoukides, en 1055.

Les Samanides

Les hommes qui avaient arrêté l'expansion des Saffarides quand ceux-ci avaient voulu s'emparer de la Sogdiane se prétendaient d'illustre ascendance, n'hésitant pas à se dire du sang des Sassanides. Ils étaient issus du prince de la petite ville de Saman, en Bactriane, dont ils portaient le nom, Samanides. Le fondateur de la dynastie, Saman Khoda, était un mazdéen converti à l'islam et ses descendants avaient parfois occupé des fonctions officielles. Au début du IXe siècle, vers 820, les quatre fils de celui qui faisait alors figure de chef de la famille, un certain Asad, « Lion », furent nommés gouverneurs, l'un, Ahmed, du Ferghana, le deuxième, Nuh, de Samarkand, le troisième, Yahya, de Chech (Tachkent), le dernier, Ilyas, de Herat. Tous, sauf Ilyas mort vers 856, firent souche et leurs descendants continuèrent à être bien en cour, quoiqu'ils profitassent de l'affaiblissement des Tahirides pour commencer à s'affranchir de toute domination, mais force nous est de dire que nous ne savons pas grand-chose d'eux.

Ce n'est qu'en 875 que la famille sort de l'obscurité, quand le fils d'Ahmed, Nasr, est nommé gouverneur général de la Transoxiane et se fixe à Boukhara. Se considérant aussitôt comme indépendant bien que fidèle du califat auquel il paie régulièrement tribut, il va créer l'un des plus beaux royaumes que l'islam ait connus, un royaume rayonnant autour de sa capitale, une ville qui ne va pas tarder à être habitée par environ un demi-million d'âmes, qui va être, bien plus que Bagdad, le grand foyer culturel du xe siècle, qui va recevoir une parure de monuments remarquables, malheureusement presque tous disparus sous les coups des hommes qui n'ont guère été cléments pour elle, voire sous ceux des séismes. C'est la première fois dans l'Histoire que la Sogdiane, depuis toujours aux mains d'une noblesse turbulente, éprise d'indépendance, anarchique, forme un État unifié. C'est, plus que ceux des Saffarides, des Bouyides ou des Tahirides, le premier vrai royaume iranien musulman. Il sera aussi le dernier en Asie centrale.

Le successeur de Nasr, Isma'il ibn Ahmed (892-907), recueille l'héritage des Saffarides et, du même coup, des Tahirides. Il vainc les Saffarides près de Bactres et annexe leurs possessions, ce qui lui permet d'assurer sa pleine indépendance (902). Deux ans plus tard, il domine tout le nord de l'Iran jusqu'à Rey et Qazvin, ville qu'au reste il ne pourra pas conserver. Il a donc formé un vaste État et se serait sans doute étendu sur l'ensemble de l'Iran, dont il aurait reconstitué l'unité, sans la présence des Bouyides ou plutôt du califat dont, en bon sunnite, il se dit le serviteur. La politique des Samanides envers les peuples de la steppe qui ne cessaient pas d'être menaçants fut surtout défensive, mais se doubla de quelques raids préventifs déguisés en guerre sainte, avec ses victorieux, *ghazi*, et ses martyrs, *shahid*, qui leur permirent d'annexer Tachkent et les régions s'étendant jusqu'au Talas. En revanche, ils ne purent pas s'opposer à la montée en puissance des Karakhanides, dont la confédération ou l'empire se forma au milieu du xe siècle. Comme, au même moment, ils se convertissaient à l'islam, les *ulemas* refusèrent de proclamer la guerre sainte contre ces tout nouveaux musulmans. Quant aux mamelouks, ils ne mirent aucune ardeur à lutter contre leurs frères de race.

L'État samanide fut riche. Sa situation économique était plus que prospère et profitait à tous. Le pays produisait beaucoup, exportait

beaucoup : fruits, légumes, papier, textiles fabriqués dans des ateliers compétents avec des matières premières de qualité, soie et coton, céramiques dont les manufactures étaient stimulées par les importations chinoises. Le pouvoir était fort, autoritaire, n'acceptait nulle autre limite que la loi musulmane, les coutumes et les solides structures héritées du passé. Il s'appuyait sur une police secrète et sur une bureaucratie qui dépendait de dix offices grouillant de personnel. Tout passait par l'État et les gouverneurs des provinces étaient étroitement surveillés. Ils n'avaient pas le droit, par exemple, d'utiliser le remarquable service des postes mis en place et l'on veillait à ce qu'ils ne se montrassent pas oppressifs. Le souverain entendait s'appuyer sur le petit peuple dont il était bien connu, la famille étant enracinée dans le pays depuis longtemps, et dont il était aimé : en effet, il lui apportait la paix, à laquelle tous aspiraient après de si longues périodes de guerre ; il veillait à son éducation, voulant que l'enseignement fût distribué partout et accessible aux pauvres comme aux riches ; il se souciait de I'agriculture, pour laquelle il publia un code qui restera en vigueur au moins pendant deux siècles. Toutes ces dispositions répondaient sans aucun doute à une véritable sollicitude pour les humbles, mais elles étaient aussi inspirées par la volonté d'éradiquer le pouvoir millénaire de la turbulente noblesse, des *dihqan*. Comme il ne voulait plus que ses forces militaires dépendissent d'eux, le prince, à l'exemple de tous ceux de l'Orient musulman contemporain, recruta ses soldats dans les populations turques, et ce d'autant plus aisément que celles-ci étaient géographiquement proches. Elles causeront la perte des Samanides, mais contribueront aussi plus que largement au triomphe de l'iranisme. Bénéficiant des mesures prises en faveur de l'enseignement primaire, les enfants turcs seront scolarisés et, en gardant sans doute une certaine conscience de leur particularisme, ils s'intégreront dans le monde iranien, adopteront sa culture. Toutes choses ont leur revers. Le mécontentement des *dihqan* consécutif à la diminution de leur pouvoir et les revendications des mercenaires devenus trop puissants se conjugueront à l'hostilité que provoquera dans les milieux non musulmans la politique franchement islamiste du gouvernement. Cela explique probablement l'histoire assez mouvementée des Samanides.

L'année même où Nasr, qui réside à Samarkand, fait dire à son nom la *khutba* (le prône du vendredi qui commence par une invocation de l'autorité

reconnue, en général le calife), il envoie son fils Isma'il le représenter à Boukhara. Celui-ci, doué d'une forte personnalité, entend ne partager avec personne son pouvoir. Il entre en lutte avec son frère et assujettit étroitement Samarkand. Son successeur Ahmed (907-914), confit en dévotion, est renversé et tué par sa garde turque, qui met à sa place son fils Nasr II (914-943). Lui aussi très pieux, il aurait abdiqué à l'issue de son long règne pour se faire ermite ou, selon d'autres sources, il aurait été exécuté. Quoi qu'il en soit, à partir de cette date, le pouvoir semble appartenir en réalité aux mamelouks, et des princes comme Nuh (943-954) ou Abd al-Malik (954-961) ne sont guère que des fantoches. Les Samanides sont suffisamment mûrs pour tomber de l'arbre qu'ils ont planté. Ils disparaîtront en 999.

Le profond nationalisme des Samanides, qui va s'exprimer dans la renaissance de la langue et de la culture iraniennes, s'accompagne d'un anti-arabisme si marqué que, chose inouïe, on en vient dans les mosquées à lire le Coran en langue vernaculaire. Mais il n'entraîne aucun anti-islamisme, bien au contraire. La religiosité de princes comme Ahmed ou Nuh, comme d'autres encore, devient celle de tous leurs serviteurs. Clercs, derviches ou simples desservants des mosquées jouissent de privilèges exorbitants et d'un respect presque universel. Ainsi l'islamisation de la Sogdiane progresse-t-elle de façon si spectaculaire que certains informateurs peuvent dire qu'elle s'achève alors. C'est exagéré. Il demeure des communautés mazdéennes, dispensées de payer l'impôt (pourquoi ?), mais contraintes en échange à entretenir les digues ; des communautés manichéennes, dont on signale un important monastère à Samarkand et qui influencèrent le soufisme ; des communautés bouddhistes, qui jouèrent un rôle peut-être essentiel dans l'organisation de l'enseignement ; des communautés chrétiennes, plus qu'agissantes.

D'un côté, le régime se montre assez intolérant. Il transforme certainement des églises en mosquées. J'ignore à quelle date le fut celle que j'ai étudiée à Boukhara (Maghak-i Attari), dont la façade est karakhanide, mais les textes nous donnent celle, exacte (893), à laquelle une autre, au Talas, fut affectée au culte musulman par Isma'il. Le *Fihrist* raconte qu'au début du xe siècle les autorités avaient envisagé de faire mettre à mort des manichéens venus du Khorassan à Samarkand pour échapper aux

persécutions et qu'ils auraient été sauvés par les menaces de représailles proférées par un « roi de Chine », c'est-à-dire par quelque prince du bassin du Tarim, contre les musulmans, nombreux dans son pays. D'un autre côté, les Samanides ont non seulement accepté les influences sus-dites et d'autres, mais ont aussi laissé le christianisme vivre et se développer. L'Église nestorienne, qui dépendait du catholicos résidant à Bagdad, possédait plusieurs évêchés en Asie centrale, dont celui de Merv semble avoir été l'un des plus actifs, et elle déployait une extraordinaire activité missionnaire en direction des peuples de la steppe – activité qui portera tous ses fruits au XIe siècle. En 1009, Abdisho, évêque de Merv, fera part au catholicos Jean VI de la conversion du grand peuple turc des Kereyit nomadisant dans le nord de la Mongolie. À peu près au même moment, d'autres puissantes confédérations turcophones et peut-être mongolophones se convertiront, en surface comme celle des Naïman, installés entre l'Irtych et le Khanghaï, en profondeur comme celle des Öngüt, campant le long de la Grande Muraille de Chine et qui joueront un grand rôle dans l'histoire gengiskhanide.

Parmi leurs vassaux, les Samanides avaient les chahs du Khwarezm, à la tête d'une monarchie ancienne, remontant sans doute à une époque fort antérieure à l'arrivée des Arabes, qui avaient résisté longtemps à ceux-ci, avaient fini par se soumettre, mais avaient conservé une semi-indépendance et, avec elle, pendant longtemps, et leur mazdéisme ancestral, et le christianisme auquel ils s'étaient convertis en assez grand nombre. À une époque que l'on ne connaît pas et pour des raisons que l'on ignore, le royaume, qui avait à l'origine été unifié, s'était scindé en deux, et les capitales rivales, Kath au sud, Gurgendj ou Urgentch au nord, avaient entretenu des relations tendues. Ce ne sera qu'en 995 que le chah du Nord, Anuch Tegin, réunifiera le pays qui brillera d'un vif éclat pendant quelques décennies, avec des noms aussi illustres que ceux d'Ibn Sina, Avicenne, d'al-Arsati, le mathématicien, d'al-Tha'alabi, le philosophe de Nichapur, et bien d'autres. Il était appelé à une fulgurante, mais éphémère, carrière militaire.

Ce furent les mercenaires turcs qui entraînèrent la perte des Samanides, car tout laisse à penser qu'ils auraient été à même de résister au grand État turc musulman qui venait de se former dans les steppes sous le nom de Karakhanides, les « Khans Noirs », c'est-à-dire du Nord. Les documents étant contradictoires, on ne saurait dire ni quand s'islamisèrent dans le

courant du Xe siècle les tribus qui le constituèrent, ni quand elles s'unirent pour former un État dont les deux centres furent Kachgar, au Sin-kiang actuel, et Balasaghun, au nord du Tchou, ville qu'on ne peut pas situer puisqu'on ne l'a pas retrouvée. Les Karakhanides étaient voisins à l'est des Ouïghours du bassin du Tarim, au sud-ouest des Samanides, et ils attaquèrent très vite les uns et les autres. Ils obtinrent des résultats décisifs et rapides en Sogdiane. Dès 992, le roi de Balasaghun lançait une première offensive contre elle et sept ans après, en 999, il s'en rendait maître. La date est capitale. Elle l'est pour la Sogdiane, dont elle inaugure la domination durable par les Turcs et la turquisation, au reste lente puisqu'elle n'est pas achevée de nos jours ; elle l'est pour l'iranisme, dont elle marque un recul, les Karakhanides refusant obstinément de se laisser séduire par lui, entendant demeurer fidèles à leur culture.

Les Ghaznévides et les Ghurides

Le glas des Samanides avait sonné quelques décennies plus tôt. En 961, l'ancien commandant de leur garde turque, Alp Tegin, qui avait été nommé gouverneur du Khorassan, avait refusé de se laisser relever de ses fonctions et était parti se réfugier à Bactres (Balkh), puis il avait franchi l'Hindou Kouch et s'était fixé à Ghazni (962), petite bourgade « située dans un site ingrat », dira Babur Chah. Les Samanides renoncèrent à le poursuivre et traitèrent avec lui. Alp Tegin devint ainsi roi en Afghanistan, où il posa les fondements d'un État comme jamais encore chef turc n'en avait créé. Ses successeurs l'édifièrent : d'abord Sebük Tegin (977-999), un esclave qui avait été acheté sur un marché de Nichapur, puis son fils Mahmud (999-1030), et même son petit-fils, Mas'ud (1030-1040). Sebük Tegin prit Kabul, Bactres, Kunduz, Kandahar, intervint au Khorassan et en Transoxiane à l'invitation du Samanide Nuh. Quant à Mahmud, il consacra l'essentiel de sa vie militaire à la conquête des Indes. Dès 1001, il y descendit pour une première razzia, puis il y retourna dix-sept fois et parvint à assurer sa domination sur toutes leurs provinces situées au nord des monts Vindhya. Il consacra certes sa vie civile aux plaisirs, mais surtout à faire de Ghazni une grande métropole, à l'enrichir des dépouilles qu'il rapportait de ses campagnes, à l'architecturer, à y attirer les élites. Il réussit à ce qu'elle

devînt la rivale heureuse de Bagdad. C'était un Turc et, comme ses prédécesseurs et ses successeurs, il appartient à l'histoire des Turcs. Mais parce qu'il était entièrement iranisé, parce que, comme les Samanides, et avec des moyens supérieurs, sur une échelle plus grande, il développa une culture iranienne, il appartient aussi à l'histoire de l'Iran. Comment pourrait-on le lui refuser quand on sait qu'à sa cour vécut al-Biruni, le plus grand savant de l'islam (973-1048), et que Firdusi lui dédia son *Chah-name* ?

Les Indes ne furent pas le seul théâtre d'opérations de Mahmud, ni même le premier. Il n'avait pas encore franchi les passes de Khyber, il n'avait pas encore regardé vers la plaine indo-gangétique, quand, à peine intronisé, en mai 999, il attaqua les Samanides en prétextant qu'ils étaient de mauvais musulmans, qu'ils n'étaient pas soumis au calife abbasside, et d'un seul coup il se rendit maître du Khorassan et de toutes les steppes au sud de l'Oxus. Il lui restait à franchir le fleuve. Boukhara et Samarkand n'étaient pas bien loin. Allait-il tenter de s'en emparer ? Les Karakhanides ne lui en laissèrent pas le temps. En octobre de la même année, nous l'avons vu, ils franchissaient, eux, le Syr-Darya, vainquaient les Samanides, s'installaient à leur place. Quelques années plus tard, Mahmud annexera le Khwarezm et nommera chah l'un de ses officiers, Altuntach (1017). Tout l'Iran oriental était aux mains de Turcs. Ceux-ci voyaient déjà plus loin. Ils visaient l'Iran occidental. Mahmud ajouta Rey et Ispahan à ses possessions. Il semblait sur le point de prendre Bagdad.

Les empires karakhanide et ghaznévide, qui se trouvaient face à face, séparés seulement par l'Oxus (Amu-Darya), ne pouvaient manquer de se faire la guerre. Ils se la firent à plusieurs reprises, en particulier en 1025 et en 1032, sans qu'elle fût décisive. Les Karakhanides se reconnurent bien vassaux des Ghaznévides, mais jouirent en fait de leur pleine indépendance.

Pendant que se déroulait ce conflit, il y avait des tribus turques qui n'appartenaient à aucun des deux camps et cherchaient à poser leurs pions. Il y en avait une en particulier, celle des Kinik, issue des vingt-deux ou vingt-quatre tribus des Oghuz, à qui était promis l'avenir. Dirigée par un certain Seldjük (« Petit Torrent ») ou Saldjuk (« Petit Radeau »), à qui elle doit le nom de Seldjoukide, elle était sans doute entrée en Sogdiane avec l'autorisation des Samanides vers 950 et s'était établie sur le cours inférieur du Syr-Darya (Iaxarte), où elle avait servi alternativement l'un des deux

adversaires, parfois avec bonheur, parfois avec malheur. Finalement, l'un des fils de Seldjük, Arslan-Israël, avait été cantonné par Mahmud au Khorassan. Là, on lui avait proposé d'aller guerroyer en Azerbaïdjan. Il avait accepté et était parti. Comme il n'occupait plus ce que les Seldjoukides considéraient désormais comme un fief familial, ses neveux, Toghrul Beg et Tchakri Beg, demandèrent à Mas'ud de Ghazni, le successeur de Mahmud, la permission de s'y installer à sa place. Mas'ud refusa. Toghrul et Tchakri décidèrent de prendre ce qu'on ne voulait pas leur donner. Ils étaient à la tête de hordes nomades supérieurement organisées. Ils s'emparèrent de Merv et de Nichapur (1028-1029). Mas'ud marcha contre eux, en toute sérénité, plein de mépris pour ces va-nu-pieds. La victoire ne pouvait qu'être facile pour une armée qui avait conquis les Indes. Il se fit écraser le 22 mai 1040 à Dandanaqan, près de Merv. Sa défaite fut si totale qu'il dut abandonner aux vainqueurs tout le Khorassan. Les Seldjoukides étaient dès lors bien installés en Iran. Ils n'étaient plus qu'à quinze ans de Bagdad.

Les Ghaznévides vécurent encore un siècle sous des souverains médiocres. Ils disparurent sous les coups de montagnards iraniens tout juste islamisés depuis quelques années – peut-être par Mahmud de Ghazni, qui les avait soumis –, qui vivaient à l'écart de toute civilisation dans les montagnes de Ghur, à l'est de Herat, dans l'actuel Afghanistan, et qu'on nomma par suite les Ghurides. Acceptaient-ils plus mal que d'autres leur vassalité ? Toujours est-il que, au premier prétexte, ils se déchaînèrent. C'étaient de purs barbares et ils se comportèrent comme tels. En 1148, un de leurs princes avait été exécuté par ordre impérial et ceux de sa famille qui voulaient le venger avaient tous été massacrés, sauf un. Le rescapé, Ala-al-Din Husain, jeta ses bandes armées sur Ghazni, prit la ville, la détruisit de fond en comble (1150), puis il alla porter ailleurs la dévastation, et il clama : « Je suis l'incendiaire du monde. » Il n'avait pas incendié le monde, mais ce qui en était alors un des plus beaux fleurons. On lui laissa ce nom qu'il s'était donné : il fut Djahansuz.

Le souverain ghaznévide, Bahram Chah (1118-1152), s'enfuit en Inde. Les Ghurides, après avoir repris souffle, le poursuivirent et, entre 1186 et 1203, ils se rendirent maîtres de toutes les possessions indiennes de ses successeurs. À la maison turque iranisée qui avait apporté l'islam dans le sous-continent succédait une maison iranienne. La culture n'en souffrit pas,

car les barbares s'étaient civilisés avec une rapidité étonnante. Ils en donneront la preuve en Inde. Ils l'avaient déjà donnée en Afghanistan en érigeant ce minaret de Djam qui est aussi une tour de victoire et qui marque sans doute l'emplacement de leur première capitale.

Retour à la langue persane

Maints Iraniens du Fars ou de la Médie avaient fui les invasions arabes et étaient venus se réfugier dans les vieilles terres de civilisation du Khorassan et de la Sogdiane, et ils y avaient apporté leurs traditions et leur génie. La grandeur du califat abbasside et sa force d'attraction avaient néanmoins pendant longtemps porté ombrage à leur fantastique essor. Le déclin du califat non seulement mit celui-ci en lumière, mais permit son accroissement. Quelle qu'ait pu être l'œuvre culturelle des Bouyides ou des Saffarides, la renaissance de l'iranisme s'effectua bien en Iran oriental sous les Samanides et les Ghaznévides. C'est à Boukhara, à Ghazni, dans les autres métropoles, que le persan devint langue de culture et se posa, à côté de l'arabe – conservé comme organe de la religion et de la science –, en seconde langue classique de l'islam. C'est à Boukhara et à Ghazni que vinrent vivre les lettrés et les savants, que les grands arts de l'architecture, de la sculpture et de la peinture s'exprimèrent, que l'artisanat fut le plus florissant. Et tout cela découle certes au premier chef de la volonté des princes, mais aussi de celle du peuple qui, je l'ai déjà dit et le répète, a su garder intacts ses souvenirs, ses traditions, l'amour de son passé.

Le créateur de la poésie persane est Rudaki, né dans un village proche de Samarkand vers 859 et mort en 940, poète officiel de la cour du Samanide Nasr II (913-943). Le créateur de la prose persane est Abu'l Fadl Bel'ami (mort en 974), ministre samanide de Mansur Ier (961-976), chargé de donner une adaptation persane de l'*Histoire* que son compatriote Tabari avait écrite en arabe, « parce qu'il n'y avait plus beaucoup de gens capables de lire cette langue ». C'est, indirectement au moins, le gouvernement samanide qui est responsable de l'un des chefs-d'œuvre de la littérature mondiale, le *Chah-name* de Firdusi : en effet, il demanda au poète Dakiki (935-980) de mettre en vers persans l'ancien « Livre des Rois » conservé en grand désordre dans les manuscrits pehlevis de l'époque sassanide et qui avait peut-être déjà été

traduit en persan en 957 ; celui-ci commença à y travailler, fut interrompu dans sa tâche par la mort, et Firdusi reprit son œuvre.

Firdusi est probablement le plus grand poète de l'Iran, bien que toute classification soit arbitraire et qu'on puisse lui préférer Saadi ou Hafiz, et c'est certainement celui qui a eu le plus d'importance dans l'histoire littéraire et nationale. Dans l'histoire littéraire, sa prééminence tient à ce qu'il fixa la langue persane dans sa forme classique, dans une forme qu'on peut presque dire définitive puisqu'elle est pratiquement inchangée aujourd'hui, à ce qu'il joua pour elle un rôle comparable à celui qu'a joué Dante pour l'italien, et avec un génie qui n'est pas moindre. Dans l'histoire nationale, elle découle de ce que les légendes et les traditions demeuraient bien vivantes en Iran, que le pays était humilié par ses défaites et sa vassalité, et que Firdusi lui racontait des hauts faits de son passé, qu'il aimait sans trop en connaître les détails, lui rappelait sa gloire antique, lui redonnait le sens de sa grandeur et répondait à ses aspirations.

Né en 932 ou 933 à Firdus, petite ville proche de Tus, au Khorassan, Firdusi passa une grande partie de sa vie à Ghazni, à la cour de Mahmud, où il écrivit son *Chah-name*, le « Livre des Rois », vaste poème épique de quelque 60 000 distiques, auquel il travailla, dit-on, pendant trente-cinq ans, dans lequel au moins les philologues discernent trois rédactions successives, et qui acquit sa forme définitive aux alentours de l'an 1000. Il le dédia à Mahmud, et en fut mal récompensé (c'est indéniable, même si on le souligne avec trop d'insistance) : il finit ses jours assez misérablement en 1020. L'ingratitude impériale s'explique. Bien que de culture iranienne et mécène, Mahmud était Turc, se sentait Turc et ne pouvait guère montrer d'enthousiasme pour un poète génial qui exaltait la lutte millénaire de l'Iran contre le Turan, comme on nommait le pays des Turcs, le Turkestan. Admirablement écrit, le *Chah-name* est un grandiose poème épique en même temps qu'une poignante méditation sur le destin humain, et ce n'est pas l'un de ses moindres intérêts que d'unir ainsi le souffle héroïque et des sentiments de réelle pitié pour l'homme. On peut distinguer en lui deux parties, l'une consacrée aux temps légendaires, l'autre aux temps historiques. La première narre, comme nous l'avons dit, la lutte de l'Iran contre le Turan, des sédentaires contre les nomades, des civilisés contre les barbares, par une succession de petits récits évoquant les exploits de héros

presque surhumains, de souverains justiciers qui lutte contre les méchants et contre les forces du mal. Elle se termine par la venue du prophète de lumière, Zarathoustra. La seconde partie est une histoire poétique d'Alexandre et des Sassanides jusqu'à la conquête arabe. Rien n'y est négligeable ou médiocre, mais maintes figures, maints épisodes ont acquis une particulière célébrité. Citons, un peu au hasard, pour ne pas être trop long, la geste de Rostem et de son fils Faramurz ; celle de Gochstzap et de son fils Isfandiyar, aveuglé par une flèche paternelle ; la figure d'Alexandre qui apparaît comme le souverain philosophe, dépositaire de la sagesse, et que le prophète Khizir guide à travers les ténèbres vers la fontaine de vie ; le combat de Bahram Gur avec le dragon ; les amours de Khosrau pour Chirin ; celles de Bahram Gur pour Azadeh, jeune femme d'une grande beauté, musicienne ensorceleuse, à laquelle il cherche à plaire en multipliant les exploits cynégétiques, mais que finalement, lassé de ses caprices, il piétine avec son cheval. Le livre eut un succès considérable et fut souvent imité, dès la mort de l'auteur par un Asadi de Tus (mort en 1071), plus tard par un Iranchah et par maints autres. Certains de ses épisodes furent développés, parfois des siècles après, par divers écrivains qui ne sont pas des moindres. Il fut un sujet privilégié des miniaturistes pendant des siècles.

Aucun autre poète de Ghazni n'arriva à la cheville de Firdusi, mais certains ne manquèrent pas de talent, dit-on (je ne les ai pas lus) : un Onsori (Unsari), le poète officiel de la cour, qui loua le prince, écrivit trois épopées romanesques et des poèmes d'amour ; un Farrokhi, et surtout un Manutchehri, à la fois panégyriste et poète bachique.

Deux grands savants du XIe siècle

La science, en revanche, fut digne de lui et elle brilla de tout son éclat à Ghazni où, bon gré mal gré, venaient travailler presque tous les intellectuels – à l'exception remarquable d'Avicenne. Deux hommes dominent toute l'époque : al-Biruni et cet Avicenne dont le vrai nom était Ibn Sina. Ils firent atteindre à la culture musulmane un de ses plus hauts sommets. Le premier, né à Kath, au Khwarezm, en 973, fut le plus grand encyclopédiste du monde musulman. Diplomate au service du chah, il voyagea beaucoup, rallia

Mahmud le Ghaznévide (1017), l'accompagna aux Indes où il apprit le sanscrit et dont il donna une description minutieuse. Son chef-d'œuvre est cependant sa célèbre *Chronologie des peuples anciens*, où il apporte plus de soin à décrire les mentalités, les coutumes et les religions que les faits, où il met en évidence l'importance des langues, en partie responsables, selon lui, des mentalités et des comportements. Il était pourtant mathématicien, et c'est aux mathématiques qu'il doit sa réputation universelle, mais il fut aussi astrologue, physicien, minéralogiste, géographe, apportant en chacune de ces sciences des contributions essentielles. Il mourut en 1058 à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Le second savant, Avicenne, né en 980 à Afchana, près de Boukhara, dans une famille chiite, refusa de servir un tyran comme Mahmud et préféra passer sa vie à errer à travers l'Iran, où il mourut à Hamadan en 1037. Encyclopédiste également, il s'intéressa aussi bien à la logique et à la métaphysique qu'à la physique, à la botanique ou à la zoologie. C'est cependant et par la médecine – dont il eut le génie inné puisqu'il guérit d'une grave maladie, à dix-sept ans, le roi de Boukhara – et par la philosophie qu'il acquit une réputation mondiale et devint le « maître par excellence », en partie grâce à sa description clinique précise de plusieurs maladies comme la méningite et la pleurésie. Ses deux ouvrages les plus importants sont le *Canon de la médecine*, étudié en Europe jusqu'au XVIIIe siècle, et le *Livre des directives et des remarques*, où il dévoile plus nettement qu'ailleurs cet aristotélisme souvent néoplatonicien qui imprègne toute son œuvre.

MYSTIQUE ET ENSEIGNEMENT

Le soufisme, qui avait joué dans les premiers siècles de l'islam le si grand rôle sur lequel nous avons insisté, ne disparaît pas, même s'il ne donne plus naissance à d'aussi puissantes personnalités que dans le passé immédiat et que dans l'avenir – un avenir tout proche puisque vont naître vers 1142 un Attar, en 1207 un Rumi –, mais il se structure. Selon toute apparence, c'est à partir du Xe siècle et en Iran oriental que, pour vivre ensemble leur foi, un certain nombre de croyants commencent à se réunir dans des maisons communes, désignées par le nom de *khanqah*, qui équivaut à peu près à ce nous appelons un couvent. C'est au moins à cette époque que ce mot

apparaît pour la première fois dans les textes à propos d'établissements contemporains érigés dans les régions orientales de l'Empire, peut-être imités des monastères manichéens de Samarkand, comme le laisse entendre le *Hudud al-Alam.* C'est au tout début du XIe siècle qu'un Khorassanien de Meyhana, Abu Saïd (967-1049), le premier mystique à écrire en persan, en signale en maints endroits et établit les plus anciennes règles connues à l'usage des membres de congrégations. Bientôt, à l'exemple de l'Iran, toutes les terres de l'islam verront se multiplier les congrégations religieuses et les établissements qui les abritent.

Il est probable que c'est à la même époque et dans les mêmes régions qu'apparaissent les madrasa, les « lieux pour la leçon », qui répondent au souci des Samanides d'étendre l'instruction, bien que maints historiens de l'art, tels Alexandre Papadopoulo ou Katharina Otto Dorn, ne les voient pas antérieures au XIe siècle. Il est vrai que la plus ancienne que l'on peut dater, située à Samarkand, n'a pas été construite avant 1060, mais les textes en connaissent qui étaient en fonction au IXe siècle tant au Khorassan qu'en Transoxiane. J'incline à penser qu'elles furent établies à l'imitation des centres d'enseignement bouddhistes, fort nombreux et bien organisés. Elles aussi, plus encore que les *khanqah*,feront la rapide et totale conquête du monde musulman.

LES ARTS MAJEURS

L'époque des Saffarides, des Samanides et des Bouyides ne nous a pas laissé beaucoup plus de témoignages architecturaux que celle qui l'a précédée. Certes, quelques monuments refaits ultérieurement conservent des éléments anciens, mais ils sont souvent malaisés à détacher de leur contexte et leurs dates sont des plus hasardeuses. Le plan basilical à nefs multiples du *haram*, la salle de prières, de la Grande Mosquée d'Ispahan doit demeurer celui qu'on lui avait donné au Xe siècle, voire au IXe, et l'on croit pouvoir y discerner des vestiges de la maçonnerie primitive. Une vieille mosquée de Khiva, au milieu d'une forêt de colonnes en bois récentes, en présente cinq ou six qui sont archaïques : hier comme aujourd'hui, elles supportaient directement le toit, sans intermédiaire d'arcs, comme le font les *apadana*, les salles hypostyles des Achéménides, copiées

sans doute déjà à Kufa, dans une des premières mosquées, disparue. La Grande Mosquée de Niriz (973), œuvre d'Adud al-Daula, construite dans la pure tradition sassanide, et celle de Naïn, bouyide, au magnifique décor, érigée vers l'an 1000, offrent des témoignages plus précis et nullement négligeables. L'édifice religieux qui est de loin le plus intéressant est la petite mosquée du IXe siècle assez récemment découverte à Balkh (Bactres). Construite sur plan carré, probablement sans murs de clôture sauf du côté de la *qibla*, elle est divisée en neuf carrés par des piles d'où partent quatre arcs supportant des coupoles aujourd'hui effondrées. Ce plan, inconnu en Orient à haute époque, se retrouve fort étrangement en Espagne à la mosquée Bib Mardum de Tolède (Xe siècle). Son admirable décor sculpté est très proche de celui de Samarra et l'on a naturellement admis qu'il en était une réplique. Mais quand on songe à l'influence exercée par l'Iran oriental sur les Abbassides, à l'omniprésence des Iraniens dans leurs capitales, on est en droit de suggérer avec force que c'est au contraire l'art samarrien qui a été influencé par l'art bactrien.

Le seul monument qui reste de la Boukhara samanide est un mausolée construit vers 892, que l'on dit être celui d'Isma'il. Il est si beau que nous ne pouvons qu'être navrés à la pensée de tous ceux que nous avons perdus. C'est un petit cube coiffé en dôme qui s'ouvre sur ses quatre côtés par quatre grands arcs, ce qui a incité certains à voir en lui, à mon avis sans aucune raison, une imitation des temples du feu mazdéens. L'équilibre des masses, la science avec laquelle la coupole est rattachée à ses supports suffiraient à susciter un émerveillement que porte au paroxysme le décor, véritable travail de vannerie fait de briques posées en lit et en délit. Malgré ses qualités, le mausolée d'Arab Ata à Tim, en Uzbekistan, bien plus récent (977-978), est loin de le valoir. Il se présente comme une salle rectangulaire en briques ornée de terre cuite sculptée, à laquelle on accède par un *iwan* peu profond enserré dans un grand porche (*pichtaq*), le premier à notre connaissance. Le XIe siècle, début du temps où les monuments funéraires vont se multiplier, commence par deux tombeaux d'inégale valeur. L'un est le prétendu mausolée d'Arslan Djadhib à Sangbast, qui remonterait à 1030 et n'offrirait aucun intérêt particulier sans sa belle coupole et sans le minaret cylindrique voisin et contemporain, qu'on juge parfois être le premier à renoncer au plan carré de la Syrie et de l'Occident musulman, ce qui reste à

démontrer. L'autre est une grande œuvre, et par la qualité du travail, et par l'innovation qu'elle apporte, et par l'intérêt qu'elle présente. Construit en 1006, le Gunbad-i Qabus est une tour haute de 51 mètres (enfoncée dans le sol de 10 mètres) et d'un diamètre de 17 mètres à la base. Il inaugure en Iran la mode des tours funéraires, qui connaîtra un succès durable. Rien ne permet de déterminer l'origine d'un édifice aussi inattendu. Le récit selon lequel le défunt aurait été suspendu par des chaînes au-dessous du plafond permet peut-être de le rattacher aux coutumes funéraires exigeant l'exposition du cadavre, soit à celles des mazdéens qui disposaient le corps dans les « tours du silence », soit à celles des Turcs de l'Asie centrale qui le plaçaient au sommet des arbres, les uns pour ne pas souiller la terre, les autres pour décharner les os, mais l'hypothèse reste hasardeuse.

Pour trouver la plus haute expression de l'art de l'Iran au début du IIe millénaire, il faut se rendre en Afghanistan chez les Ghaznévides. Il reste pourtant, là aussi, peu de chose des somptueuses constructions que décrivent les textes : à Bust, un arc et les impressionnantes murailles des palais de Lachkari Bazar en briques crues parées de briques cuites s'étendant sur quelque 500 mètres ; à Ghazni, le tombeau de Mahmud, les bases de deux minarets en étoile splendidement décorés (1114). Ce sont les fouilles italiennes à Ghazni et françaises à Lachkari Bazar, résidence secondaire des Ghaznévides, qui font connaître leur art. Dans les deux sites, les palais étaient construits selon le plan cruciforme à quatre *iwans* opposés deux à deux de part et d'autre d'une cour, plan qui était sans doute depuis toujours en usage pour les maisons du Khorassan et que nous avons entrevu à Nisa aux derniers siècles avant notre ère. Ils apportent donc la preuve péremptoire que le plan cruciforme à quatre *iwans*, qui deviendra classique en Iran et partout où l'influence iranienne s'exercera, n'a pas été emprunté par les musulmans pour construire les madrasa et que celles-ci, comme les mosquées, l'ont utilisé bien après les palais.

Le matériel archéologique livré par les mêmes sites n'est pas moins important. C'est, pour ne citer que l'essentiel, toute une série de peintures et de sculptures d'hommes et d'animaux qui, mieux encore que d'autres œuvres réalisées ailleurs, démontrent que les musulmans ont toujours pratiqué l'art figuratif au moins dans leur architecture civile. Les historiens de l'art, repoussant les attestations textuelles, le leur ont longtemps refusé en disant

que les figures n'avaient existé que dans les premiers siècles de la civilisation musulmane, sous l'influence antique, et dans les derniers, sous celle de l'Europe. Il est maintenant impossible de reprendre cette thèse.

Plusieurs dalles sculptées de Ghazni présentent en bas relief, mais avec modelé, des mercenaires turcs placés sous des arcades, une scène de chasse au lion, des danseuses, un éléphant, des fauves et des animaux tératologiques. Lachkari Bazar a livré une série de peintures ayant pour sujet ces mêmes mercenaires entourés d'oiseaux et portant à la taille la ceinture à languettes de courroie, déjà remarquables à Samarra. Il n'y a pas lieu de chercher bien loin les prototypes de toutes ces œuvres. Elles dérivent toutes clairement de celles qui étaient faites dans les oasis du Tarim.

Les arts industriels

Le monde iranien oriental a vu naître et s'épanouir de grands centres de fabrication d'art industriel, consacrés surtout à la métallurgie, au tissage et à la céramique. Il serait excessif et imprudent de dire que la métallurgie du monde musulman est née au Khorassan, d'autant plus que nous possédons peu d'œuvres produites ailleurs qui nous permettraient des comparaisons, mais il y a unanimité des spécialistes pour reconnaître la suprématie indéniable de cette région au moins jusqu'au XIe siècle, sans doute plus tard (brûle-parfum léontomorphe du Louvre, XIe siècle).

L'industrie textile n'a probablement pas exercé la même primauté en Iran oriental, parce qu'elle était déjà très prospère en divers pays qui l'avaient héritée de l'Antiquité, ainsi en Égypte, mais elle y fut active, brillante, et servit très largement de modèle. Les traditions sassanides y sont évidentes et se maintiennent longtemps, non sans être un peu infléchies par des apports des peuples de l'Inde et de la steppe, non sans que le décor, avec le temps, se complique et devienne plus touffu. Elles se manifestent dans l'ordonnance en rangées de roues tangentes bordées de rubans de perles ou de rais de cœurs, dans le goût des animaux cravatés ou affrontés, souvent de part et d'autre de l'arbre de vie (suaire de Saint-Josse du Louvre, 961), dans le traitement de sujets mythologiques ou héroïques (tissu du Louvre dit « au maître des animaux »).

Si, à Suse, les productions céramiques de l'islam succèdent sans solution de continuité à celles de l'Antiquité dans une grande variété de formes et de techniques (assiette saffaride décorée d'un palmier en bleu, se détachant sur un fond ivoire, de l'Iran Bastan de Téhéran), si la production *gabri*, fabriquée au Zendjan dans des foyers demeurés mazdéens, conserve aussi les traditions sassanides – notamment avec ses animaux fabuleux traités en fort volume sur fond de grosses palmettes et ses personnages hiératiques porteurs d'emblèmes qui sont peut-être à l'origine lointaine des blasons –, l'Iran oriental s'illustre par des œuvres extrêmement variées dont les principaux centres de production semblent être Rey, Samarkand et Nichapur. De 750 à 1225 et surtout entre 935 et 1030, Rey paraît avoir été le grand centre industriel de l'Iran. On y avait collectionné les porcelaines chinoises importées depuis l'époque sassanide et elles exerçaient une immense influence. Leur attrait était tel que, dit-on, Harun al-Rachid en emporta quelque 200 d'une qualité sans égale et quelque 2 000 plus ordinaires. Biruni, qui alla en examiner, avoue que les musulmans tentent de les reproduire, mais s'en montrent incapables : malgré tous leurs efforts, ils n'y parviendront au reste jamais. Les œuvres de Samarkand (Afrasiyab) et de Nichapur présentent parfois entre elles une assez grande parenté pour qu'on ne puisse pas les attribuer avec certitude à l'une ou à l'autre de ces villes. À côté de pièces polychromes, dont certaines à décor kaléidoscopique (bol du musée de Sèvres), il en existe d'autres à fond blanc et crème décorées d'un simple bandeau circulaire d'inscriptions coufiques noires ou brunes de la plus grande élégance.

Toutes ces œuvres littéraires, scientifiques et artistiques prouvent que le monde iranien est, au XIe siècle, en pleine possession de ses moyens. Il l'est au point que non seulement il pourra supporter le choc de quatre siècles d'invasions, mais qu'en outre il assimilera ses envahisseurs, qu'ils soient turcs ou mongols. Les Seldjoukides vont en donner une parfaite illustration.

CHAPITRE XII

L'Iran sous la domination turque

L'OCCUPATION SELDJOUKIDE

La victoire remportée par les fils de Seldjuk, Toghrul Beg et Tchakri Beg, sur les Ghaznévides à Dandanaqan en 1040 leur donna libre accès au plateau iranien. Tchakri Beg demeura au Khorassan pour surveiller le pays, empêcher le retour des Ghaznévides, et éventuellement tenir tête aux Karakhanides de Transoxiane ; et quand il mourut vers 1058, son fils Alp Arslan, « Lion-Héros », lui succéda. Un des fils de Tchakri, Kawurd Kara Arslan (1041-1075), alla fonder au Kirman une petite principauté autonome qui subsistera jusqu'à la fin du XIIe siècle. Toghrul Beg se lança à la conquête de l'Iran. En quatre ans, il occupa tout le nord et le nord-ouest du pays, avec Rey et Hamadan, ville qui, on le sait, commande l'accès à l'Irak. Il était en contact direct avec le califat sunnite et avec son « protecteur » chiite, le souverain bouyide. Il lui fallait choisir une politique. Lui qui était naturellement païen, chamaniste et totémiste puisqu'il se nommait « Prince Faucon », comme son frère s'appelait « Prince Épervier », lui qui avait reçu tout au plus un léger vernis de christianisme et qui était inculte, comprit avec un étonnant discernement que le chiisme, malgré son triomphe apparent à Bagdad et au Caire, où régnaient les Fatimides qui en relevaient, ne répondait pas à l'aspiration profonde des peuples, et que les Abbassides, tout impuissants qu'ils étaient, conservaient un immense prestige. Son choix fut prompt et sans ambiguïté. Il se déclara musulman, « client », c'est-à-dire protecteur du calife. Il opta pour l'iranisme, s'entourant d'Iraniens à qui il confia l'administration de son État, faisant du persan sa langue officielle, et, pour bien montrer son adhésion à l'islam et à ses principes, il entama la guerre sainte contre les infidèles. Dès 1048, il envoya contre les terres

byzantines son cousin Ibrahim ibn Inal, et lui-même y mena campagne l'année suivante. Ces opérations militaires présentaient l'avantage non seulement de lui donner le prestige de *mudjahid,* pratiquant le djihad, mais surtout de détourner de l'Iran les hordes de Turcs nomades, les Türkmènes, qui, depuis que les Seldjoukides en avaient ouvert les portes si longtemps fermées, avaient commencé à déferler sur ce pays, non sans y causer de grands dommages. N'oublions pas que, depuis des siècles, les Turcs piétinaient au seuil du monde musulman ou n'y pénétraient guère que sous la condition servile, en tant qu'esclaves mercenaires, mamelouks. La politique de Toghrul Beg fut payante. En 1055, le calife l'accueillit à Bagdad – ce qui lui permit d'en chasser les Bouyides –, le nomma sultan, roi d'Orient et d'Occident, comprenons chef politique suprême du monde musulman, et il y épousa à soixante-dix ans la fille de l'Abbasside. On ne jura plus que par lui. Pendant les huit ans qu'il eut encore à vivre, il affermit sa position en Iran, notamment en prenant après un long siège Ispahan (1059), dont ses successeurs feront leur capitale.

Alp Arslan (1063-1073), fils de Tchakri Beg, qui avait succédé à son père au Khorassan, succéda aussi à son oncle Toghrul Beg à la tête de l'empire d'Iran (1063-1073), désormais désigné comme empire des Grands Seldjoukides. Il en fut le véritable organisateur, on pourrait presque dire le créateur. Si les succès administratifs et culturels de son règne et de celui de son successeur sont surtout dus au très grand ministre Nizam al-Mulk (1018-1092), né à Radkan, près de Tus, proche collaborateur d'Alp Arslan quand il est au Khorassan de 1059 à 1063, puis vizir quand il devient sultan en 1063, et dont nous avons la chance de bien connaître les idées par l'ouvrage qu'il écrivit, le *Traité du gouvernement* (ou *Livre de politique, Siyaset-name*), les succès militaires leur reviennent bien et ne sont pas moins remarquables. En 1071, parce que les Seldjoukides avaient détruit le royaume d'Arménie en prenant Erzurum dès 1048, puis sa capitale, Ani, en 1064, parce que les raids des Türkmènes se poursuivaient sur les territoires de l'Asie Mineure, parfois fort loin de leurs bases, vers Malatya et Sivas, l'empereur byzantin Romain Diogène se décida enfin à intervenir. Alp Arslan le laissa avancer jusqu'au nord du lac de Van, où il lui livra bataille à Mentzi Kert (Malazgirt), sur le cours supérieur de l'Euphrate, le 19 août. L'immense armée byzantine était éprouvée par une longue marche

démoralisante dans un pays en plein chaos. Elle fut anéantie et l'empereur tomba aux mains de ses vainqueurs. C'était la première fois qu'un souverain « romain » était prisonnier d'un musulman. L'Iran islamique faisait aussi bien que l'Iran mazdéen. On se serait cru revenu au temps de Chapur et de Valérien !

La victoire était si totale qu'il ne fait nul doute qu'Alp Arslan aurait pu occuper toute l'Anatolie. Il ne le voulut pas. L'empereur fut libéré contre rançon, ses territoires évacués. Maints princes grecs et turcs se lièrent d'amitié. L'Asie Mineure ne deviendra turque qu'un peu plus tard, à l'initiative même des Byzantins, quand ceux-ci auront recours, pour protéger leurs frontières, à la vieille méthode des Romains et des Chinois, consistant à installer les « Barbares » sur leurs marches à titre de fédérés. En 1081, le nouveau basileus, Alexis Comnène, en usera avec une audace singulière. Il donnera en fief à son « fidèle ami » le Seldjoukide Sulayman ibn Kutulmuch la ville de Nicée (Iznik), aux portes mêmes de Constantinople. Les Seldjoukides de Rum (du pays romain) en profiteront pour se tailler un grand royaume quand ils auront pris Iconium, dont ils feront leur capitale sous le nom de Konya (1084). Ils ne pourront pas en faire un empire, étant arrêtés par les Grands Seldjoukides dans leurs tentatives d'expansion vers l'est et le sud-est, par les Byzantins à l'ouest, et ils devront se cantonner sur le plateau anatolien. Ils en feront la Turquie.

Après sa grande victoire en Anatolie, Alp Arslan partit pour l'Orient en vue de conquérir la Sogdiane. Il la voulait à tout prix et il aurait lancé contre elle une armée forte de 200 000 hommes. Il y trouva la mort. Il tenait la victoire quand il fut assassiné par un vulgaire prisonnier de guerre qu'il interrogeait. Son fils, Malik Chah, lui succéda (1073-1092). Contrairement à tous ces princes turcs qui portaient des noms d'animaux empruntés au répertoire onomastique des peuples de la steppe, il prend pour nom un double titre, l'un arabe, *malik*, « roi », l'autre persan, *chah*, « empereur », ce qui suffit à montrer à quel point il entend s'insérer et dans le monde musulman et dans le monde iranien. Il le confirme en conservant le grand vizir de son père, Nizam al-Mulk, jusqu'à son assassinat en 1092 et en reprenant aussitôt l'offensive contre les Karakhanides. Pour lui, nul doute ne subsiste : le monde iranien doit être unifié. Il enlève les unes après les autres les villes de Sogdiane, malgré la résistance souvent vive qu'elles lui

opposent. Le khan capitule, mais, probablement parce qu'il est populaire dans le pays et que les Seldjoukides ont besoin de l'appui du peuple, il est confirmé dans ses fonctions royales, à ceci près qu'il doit se reconnaître vassal (1074). Sur ces entrefaites, Malik Chah qui, continuant la lutte contre le chiisme, a détruit le royaume des Qarmates de l'Ahsa (Bahrein), se voit conférer par le calife la protection des villes saintes d'Arabie. Tous ses objectifs sont atteints. Toutes ses ambitions sont satisfaites, à une près : la défaite des Fatimides d'Égypte, des représentants de ces chiites que les Seldjoukides ont choisis dès leur début comme adversaires, qui ont légitimé leurs actions.

Les Karakhanides

La vassalité des Karakhanides n'affecte en rien leur puissance et leurs activités culturelles. Ils atteignent leur âge d'or sous Arslan Khan (1102-1130), intronisé par le sultan Barkyaruk (1094-1104), qui inaugure une période de paix et de prospérité, notamment pour Boukhara sa capitale, mais dont les dernières années sont attristées par la maladie. On a tout lieu d'accepter les descriptions enthousiastes des contemporains sur l'art karakhanide quand on voit le seul monument sorti de leurs mains qui a échappé aux destructions : le gigantesque minaret Kalyan de 1127 qui, bien qu'enfoncé dans le sol, se dresse encore à une cinquantaine de mètres, cylindre décoré de briques dont la masse diminue légèrement de la base au sommet, puis s'épanouit pour former un kiosque. Son épigraphie, de moins en moins large au fur et à mesure qu'elle s'élève, ne répond certes pas à un désir de lecture, mais donne l'illusion d'une hauteur encore plus grande. Sa parure de *muqarnas* (stalactites ou nids d'abeilles) est l'une des plus anciennes manifestations de ce motif appelé à un si grand avenir.

Bien qu'ayant subi l'influence iranienne, les Karakhanides entendent demeurer des Turcs. C'est là un exemple singulier qu'ils offrent, d'autant plus qu'ils vivent sur une des plus anciennes terres de culture iranienne. Ce sont eux qui commencent la turquisation de la Sogdiane, eux qui, plus que les Ouïghours installés dans l'est du bassin du Tarim, déclenchent ou accélèrent celle de cette région qui deviendra le Sin-kiang (Xinjiang) : la langue qu'on y parle encore n'est pas l'ouïghour, contrairement à ce que l'on

dit, mais le karakhanide de Kachgar. C'est en turc que s'exprime dans une œuvre populaire très simple, très directe, sans cesse rajeunie au cours des temps, et qui exerce encore aujourd'hui une immense influence, le poète mystique Ahmed Yesevi, né à Yassi (Türkestan) au début du XIIe siècle, élève de Yusuf Hamadani (mort en 1140) à Boukhara. C'est en turc qu'est composé le *Kutadgu Bilig*, la « Science qui apporte le bonheur »(1067-1070), un livre surtout intéressant parce qu'il fait figure d'ancêtre, et si le *Dictionnaire de la langue turque* de Mahmud al-Kachgari est écrit en arabe aux alentours de 1075, il cite tant de proverbes et de poésies en turc oriental médiéval qu'il demeure un document essentiel pour la turcologie.

La Syrie

Les bandes türkmènes ne s'étaient pas contentées de ravager l'Asie Mineure et l'Arménie. Elles avaient submergé la Syrie et la Palestine, terres relevant largement des Fatimides d'Égypte qui ne les voyaient évidemment pas d'un bon œil et cherchaient à s'en débarrasser. Se sentant menacées et dans leurs entreprises de pillage et dans leur existence même, celles-ci appelèrent au secours les Grands Seldjoukides (1076). Ils ne tardèrent pas à accourir. Malik Chah dépêcha son propre frère Tutuch (mort en 1095), qui se soucia plus de mettre en place des hommes à lui que de soutenir les pillards dont, au reste, il fit exécuter ceux qui lui paraissaient les plus encombrants. Ainsi se constituèrent au Proche-Orient arabe des familles régnantes, trop souvent divisées les unes contre les autres, mais dont quelques-unes furent brillantes. Le plus éminent de ces apanagés fut, à Alep, Ak-Chungkur, le « Gerfaut Blanc », père de Zengi, grand-père de Nur al-Din, notre Noradin, qui fera occuper l'Égypte par Chirkuh et Saladin. La conquête par les Turcs de villes aussi chères aux cœurs des chrétiens que Jérusalem (1071, puis 1077) et Antioche (1086) ajoutera à l'effroi que provoqua la bataille de Mentzi Kert, la défaite des Byzantins pourtant haïs, et servira de grand prétexte aux Croisades. En fait, on est en droit de penser que la cause fondamentale de celles-ci fut l'offensive victorieuse de l'islam contre l'Empire de Constantinople, sa progression vers l'ouest, à un moment où l'Europe était engagée dans la Reconquista. Mais il était plus facile d'émouvoir les foules en les exhortant à libérer le tombeau du Christ ! La

grande épopée des Francs ne concernera l'Iran que dans la mesure assez faible où des Kurdes de haute Mésopotamie et des milices khorassaniennes enrôlées dans les armées du Proche-Orient seront amenés à lutter contre eux.

UN ROYAUME IRANIEN EN ÉGYPTE : SALADIN ET LES AYYUBIDES

C'est justement d'un Kurde qu'il nous faut parler. Celui que nous nommons Saladin s'appelait en réalité Salah al-Din Yusef. Il était né en 1138 à Takrit en Mésopotamie pendant un séjour qu'y avait effectué son père Ayyub, officier au service de Zengi (1127-1147), devenu le premier prince musulman du Proche-Orient depuis qu'il avait pris Alep. Il était encore adolescent quand, en 1152, son oncle Chirkuh l'avait fait venir à la cour du fils de Zengi, Nur al-Din (1147-1174). Il y avait plu. Il y avait vite gravi les premiers échelons. Quand Chirkuh fut envoyé par Nur al-Din à la conquête de l'Égypte, il l'accompagna (1164-1169). Il s'y fit si bien remarquer que cinq ans plus tard, tout sunnite qu'il était, il était nommé vizir du calife fatimide. C'était paradoxal, mais on avait vu un tel paradoxe quand les Bouyides chiites avaient tenu le pouvoir dans le califat sunnite des Abbassides. Ce paradoxe, au reste, ne dura pas longtemps puisque dès 1171 Saladin faisait prononcer la *khutba* au nom du calife de Bagdad. L'Égypte ne protestera pas. Elle n'avait fait que subir une dynastie hérétique qui s'était montrée extrêmement tolérante, et les Fatimides disparurent dans l'indifférence générale de leurs anciens sujets. Le vizir était devenu le vrai maître de la vallée du Nil, même s'il la gouvernait au nom de Nur al-Din. La mort de ce dernier en 1174 le dégagea de toute obédience et lui permit de briguer la succession du prince d'Alep défunt. Il avait assez d'atouts en main pour le faire. Entre 1174 et 1185, il parvint par la persuasion et par la force à unir sous son autorité la quasi-totalité de la Syrie. Celle-ci n'avait jamais encore présenté un front uni contre les Francs installés en Terre sainte et à Antioche. Elle le faisait enfin, et la conséquence ne tarda pas à se manifester : en 1187, Saladin enlevait Jérusalem aux Croisés. Inutile de dire que l'affaire fit grand bruit. Quand il mourut quelques années plus tard, en 1193, Saladin était définitivement devenu un héros. Il le restera jusqu'à nos

jours, en Orient certes, mais aussi, par une sorte de prodige incompréhensible, en Occident chrétien. On le para de vertus chevaleresques qu'il avait ou n'avait pas, car il n'est pas certain que celles-ci cadrent avec son fanatisme et ce qui fut au moins des crises d'intolérance (par exemple, l'obligation faite aux *dhimmis* de porter des signes distinctifs). Quoi qu'il en soit, et l'on acceptera volontiers ses hautes vertus, on peut penser que nul Iranien, à part quelques Achéménides, n'est plus célèbre que lui en Occident. Mais y sait-on qu'il était iranien ? Sans doute non. Pourtant il l'était, bien que très turquisé, puisqu'il était kurde, et son entourage l'était aussi. Il avait fait venir près de lui maints de ses compatriotes, surtout les membres de sa famille, et c'est à leur action qu'il avait dû l'essentiel de ses succès. Faut-il rappeler que c'est son frère Turanchah qui conquit pour lui la Nubie et le Yémen (1174), que c'est un de ses neveux, Taqi al-Din, qui lui offrit la Cyrénaïque et la Tripolitaine (1173 *sq*.) ? Il fonda, hors d'Iran, une dynastie iranienne, celle des fils d'Ayyub, les Ayyubides. Elle n'eut pas de longévité puisqu'elle fut renversée en 1250 par ses mercenaires, par ses mamelouks, qui allaient illustrer l'Égypte pendant deux cent cinquante ans, mais elle a laissé de beaux souvenirs. N'en voit-on pas un, exceptionnel, au Caire, quand de la place Saladin on regarde la citadelle ?

Fin des Seldjoukides

La mort de Malik Chah en 1092 entraîne une décadence rapide. Ses quatre fils, Mahmud (1092-1094), Barkyaruk (1094-1104), Muhammad (1105-1118) et Sandjar (1118-1157), se disputent sa succession. Dans les provinces, les princes apanagés et ceux qui avaient été chargés de leur éducation, les *atabegs*, précepteurs, qui continuent à exercer sur leurs élèves une grande autorité et parfois à travers eux le pouvoir, se dressent les uns contre les autres. De 1180 à 1225, le califat de Bagdad recouvre sa totale indépendance sous al-Nasir. La secte des ismaéliens, nous allons le voir, se montre d'une efficacité redoutable et ses repaires demeurent inaccessibles aux forces gouvernementales. L'argent manque. Tout va mal.

La situation pourtant commence à se redresser sous Muhammad et elle semble en passe de le faire vraiment sous Sandjar, quand une puissance

nouvelle fait son apparition en Orient. Les Khitan, des Mongols qui avaient jadis conquis la Chine (936) et y avaient fondé la dynastie des Leao, en furent expulsés en 1123 et, après un long périple dans les steppes, constituèrent au seuil des possessions karakhanides, autour de quelques villes comme Kachgar et Balasaghun, un empire, celui des Kara-Khitaï (les Khitan noirs ou septentrionaux). Ils étaient fort sinisés par un séjour de près de deux siècles en Chine : ils apportèrent un nouveau flux d'influences chinoises. Ils étaient bouddhistes. Leur empire le fut. Ainsi ces terres qui avaient été le berceau des Karakhanides, qui étaient depuis peu conquises par l'islam, lui étaient arrachées. C'était la première fois en Asie que les musulmans reculaient.

Quand, en 1137, les Kara-Khitaï attaquèrent le Ferghana, Sandjar ne douta plus qu'il était dans l'obligation d'intervenir. Il était le protecteur des Karakhanides. Il était le premier prince musulman en Asie. Il intervint. Ce fut terrible. Le 9 septembre 1141, à Katwan, près de Samarkand, les Seldjoukides s'enfuirent comme des lièvres et laissèrent quelque 30 000 hommes sur le terrain. Tout le pays entre le Syr-Darya et l'Amu-Darya tomba aux mains des bouddhistes. L'affaire eut un retentissement énorme. Le recul s'accentuait de façon dramatique. Ce n'étaient plus seulement des sols ingrats que l'islam perdait, mais des terres où avait fleuri sa plus haute civilisation. Il pouvait d'autant plus s'affoler que cela survenait au moment où, au Proche-Orient, il était assailli par la Croisade et où, en Europe occidentale, il perdait de presque aussi riches provinces, en Espagne (prise de Tolède en 1085) et en Sicile (conquête normande entre 1061 et 1072). Pour la chrétienté, ce fut la promesse d'une aube nouvelle, l'espoir de voir surgir de l'Extrême-Orient un allié susceptible de prendre les musulmans à revers. Il en naquit le mythe du Prêtre Jean, potentat oriental dévoué au christianisme. En Sogdiane, on parla beaucoup de réaction antimusulmane. On exagérait, et il ne semble pas qu'il y ait eu de mesures coercitives avant 1200, mais les faveurs accordées aux chrétiens et aux bouddhistes suffisaient à exaspérer les musulmans. Cela ne changea qu'au début du XIIIe siècle, quand, par le jeu des alliances matrimoniales, un Naïman chrétien, Kütchlüg, monta sur le trône et fit notamment exécuter le premier imam de Khotan. Toutefois, il ne fait pas de doute que le nestorianisme renforça ses positions, que les juifs accoururent à Boukhara, s'y installèrent

durablement puisqu'ils y possédaient encore sept grandes synagogues au XIXe siècle, et que le bouddhisme fit un retour en force : si l'on ne peut pas affirmer que les monastères des disciples du Bouddha que l'on voit fleurir au XIVe siècle en Afghanistan datent des Karakhanides plutôt que des Mongols, ceux de Kayalik, signalés vers 1150, ne peuvent guère que relever d'eux.

Quantité de tribus, fuyant peut-être devant les Kara-Khitaï ou aspirées par le vide que laissait la défaite du Seldjoukide, recommencèrent à déferler sur l'Iran oriental. Sandjar, qui ne manquait pourtant pas d'autres problèmes à résoudre, acheva d'épuiser ses forces en tentant de les contenir. Il y réussit mal et finit même par tomber entre leurs mains pendant trois ans, de 1153 à 1156. Il ne put s'évader que pour mourir (1157). On lui érigea à Merv un somptueux mausolée, le premier palais funéraire sis sans doute dans un ensemble de quatre jardins (*tchahar bagh*). Les Grands Seldjoukides lui survivront quelques années jusqu'à leur défaite près de Rey devant les chahs du Khwarezm et la mort de leur dernier prince, Toghrul III (1194), mais ils ne mériteront plus de porter l'épithète de « grands ».

Les chahs du Khwarezm

Les chahs du Khwarezm qui avaient vaincu les Seldjoukides étaient depuis longtemps à la tête d'un beau royaume, qu'ils ne parvenaient pas à faire sortir de la vassalité. Quand ils se soulevaient, ce qui arrivait assez souvent, ce n'était que pour perdre les bénéfices qu'ils avaient acquis dans la soumission : une réelle prospérité et une semi-indépendance. Après avoir gravité dans l'orbite des Ghaznévides sous l'autorité d'un de leurs *ghulams*, Altuntach (1018), ils étaient tombés sous le protectorat des Seldjoukides qui avaient intronisé l'un de leurs hommes, Kutb al-Din Muhammad (1077), puis son fils, Atsiz (1127-1156). Après leur être demeuré longtemps fidèle, ce dernier avait tenté de se révolter, avait été châtié et s'était empressé de sauver sa situation en se reconnaissant spontanément vassal. Quand Sandjar avait été vaincu par les Kara-Khitaï en 1141, il s'était rallié aux vainqueurs, ce qui ne l'avait fait que changer une fois de plus de maître, mais lui avait permis d'améliorer son statut. Il fit tant et si bien qu'il laissa à son successeur Il Arslan (1156-1172) une situation assez florissante pour que

celui-ci fasse grande figure. Les chahs du Khwarezm sont désormais assez solidement établis pour que les crises successorales – la plaie des monarchies turques – puissent être surmontées. On le vit bien à la mort d'Il Arslan, qui entraîna deux ans de rivalités farouches. Celui qui finalement l'emporta, Takach (1174-1220), sortit encore grandi de l'épreuve et put nourrir les plus hautes ambitions. L'Iran, on l'a vu, était en pleine anarchie depuis la mort de Sandjar. La couronne seldjoukide vacillait sur la tête de ceux qui la portaient. Takach ne pouvait-il pas la faire tomber à moindres frais et la prendre pour lui ? Il se mit en route en direction de l'ouest, atteignit l'armée du sultan Toghrul III près de Rey en 1194 et remporta une facile victoire. La couronne tomba. Takach la ramassa. Les Grands Seldjoukides disparurent de l'Histoire. Les chahs du Khwarezm y firent une entrée solennelle : ils étaient devenus empereurs d'Iran. Quand Takach mourut, il ne fallut pas plus de deux décennies à son fils Ala al-Din Muhammad pour porter le nouvel empire à son apogée et pour le précipiter dans la ruine. Ala al-Din commença par attaquer les Ghurides. Il les vainquit dès 1204, mais dut cependant attendre 1215 pour s'emparer de Herat, et 1219 pour enlever Ghazni. Officiellement, il avait opéré en collaboration avec les Kara-Khitaï et plus ou moins pour leur compte. Ce n'était que fiction. Les vainqueurs des Seldjoukides ne dépendaient plus de personne. Ils en administrèrent la preuve dès 1207 en envahissant la Sogdiane et en écrasant leurs prétendus suzerains, qui disparurent sans laisser de traces. Quant aux Karakhanides, qui espéraient à cette occasion recouvrer leur indépendance ou du moins une certaine autonomie, ils furent eux aussi déposés (1208). En deux décennies, les chahs du Khwarezm avaient fait disparaître Seldjoukides, Ghurides, Kara-Khitaï et Karakhanides. Ils purent achever sans souci la conquête de tout l'Iran (1212-1219). De toute évidence, l'avenir leur appartenait. « Non ! L'avenir n'est à personne ! Sire. L'avenir est à Dieu ! » (Victor Hugo). Deux ans plus tard, Gengis Khan surgissait.

L'Iran sous la domination seldjoukide

L'irruption massive de nomades turcophones dans le monde iranien altéra profondément sa situation ethnique et linguistique comme ses modes de vie.

Il est encore impossible d'évaluer sans risque d'erreur le nombre de Turcs qui se répandirent aux XIe–XIIe siècles dans le Proche-Orient persan, arabe et byzantin, et il ne fait guère de doute que les invasions mongoles, entraînant avec elles d'autres hordes ou en les incitant à fuir devant elles, ont accéléré le processus déclenché par les Seldjoukides. Quelques groupes s'installèrent en diverses provinces, dans la Margiane, qui deviendra le Türkmenistan, au Khorassan, peuplé en partie de Türkmènes, au Fars, que hantent encore les Qachghaïs. D'autres, en beaucoup plus grand nombre, vinrent peupler le nord-ouest de l'Iran et l'Asie Mineure, sortes de culs-de sac, et non voies de passage, l'un fermé par les monts Caucase, au reste largement pénétrés, l'autre encore verrouillé par Byzance, et appelés à devenir respectivement l'Azerbaïdjan et la Turquie.

Malgré le souci manifesté par le souverain et son administration de respecter les populations indigènes, il ne fait pas de doute que l'irruption des nomades contribua à la désertification en ruinant les cultures et en détruisant les forêts. Il en résulta, d'une part, un retour au nomadisme de maints éléments iranophones depuis longtemps sédentarisés et, d'autre part, un relatif abandon du contrôle du pouvoir sur les clans épris d'indépendance et que les Seldjoukides ne parvinrent pas à intégrer à l'État. L'Iran fut alors divisé en provinces, chacune attribuée à un prince de la famille impériale, dit « roi » (*malik*), dont l'armée était entretenue par les tenants de fiefs viagers (*iqta*, *eghta*), non héréditaires. En revanche, la politique gouvernementale visa à éliminer la noblesse iranienne traditionnelle, les *dihqan*, en s'appuyant sur une bureaucratie recrutée parmi les petits propriétaires terriens, ce qui bouleversa la situation sociale et permit l'émergence d'une nouvelle classe. Enfin, et bien que ce fût pour peu de temps, les Seldjoukides ont refait l'unité d'une partie du monde musulman, de la Syrie à l'Asie centrale, et d'une certaine manière ont reconstitué un grand empire d'Iran comparable à ceux de l'Antiquité. C'est un fait d'une importance primordiale pour l'histoire iranienne. Quoique la dynastie qui le domine soit turque, quoique l'armée qui le sert compte, à côté de Khorassaniens, une majorité de Turcs – ce qui ne date pas d'hier –, il s'agit bien en effet d'un empire iranien, d'un empire dont la langue est le persan, dont les cadres administratifs sont persans, dont la grande culture est au

premier chef, et malgré de nombreuses influences steppiques, bouddhistes ou chinoises, une culture iranienne.

Les relations entre les Turcs et les Iraniens n'en sont pas moins extrêmement complexes. Elles sont faites d'attirance et de rejet, d'admiration et de mépris. Les Turcs qui se coulent dans le moule iranien ont pourtant pour leurs sujets une véritable condescendance : ils les jugent faibles et destinés à la vassalité. Un proverbe dit par exemple : « Si un Turc monte sur le ventre d'une Tadjik [Iranienne], il le fait éclater », et bien plus tard encore, en 1349, quand le *malik* persan de Herat se fera sultan, ce sera chez les Turcs la stupéfaction : « Comment un Tadjik peut-il prétendre au sultanat ? » Les Iraniens louent sans réserve la supériorité militaire des Turcs, mais n'oublient pas qu'ils les ont d'abord connus comme esclaves, *ghulams*, puissants certes, mais sans droits légaux. Retrouvant envers eux le regard qu'ils avaient jadis porté sur les Arabes, ils ont profondément conscience que leurs ancêtres avaient une civilisation bien plus élevée que la leur. Cela ne les empêche pas d'être sensibles à la beauté des femmes turques, « pleines de grâce et de vivacité », aux « yeux petits, mais séduisants », dira le médecin Ibn Butlan, mort en 1063. Les poètes chanteront inlassablement les yeux fendus en amande, les tresses noires, les visages ronds, en pleine lune, et les représentations graphiques montreront bien que les traits mongoloïdes sont devenus l'idéal de la beauté. Trop de traditions divergentes et quelquefois diamétralement opposées séparent, au reste, conquérants et vassaux pour que l'harmonie règne entre eux. Les lois et la morale de l'islam qui imprègnent maintenant l'Iran sont parfois incompatibles avec les traditions turques, telles la grande liberté dont jouit la femme, qui contraste avec sa claustration dans le harem et le port du voile ; l'interdiction de souiller l'eau avec les excréments, opposée aux ablutions rituelles obligatoires ; l'immolation des animaux sans verser une goutte de leur sang, quand la *chariat* exige qu'ils soient entièrement saignés. L'islam acceptera certaines innovations turques, parfois déjà apportées par les mercenaires ou répondant à un idéal populaire : le culte des saints, l'art funéraire, les images sculptées ou peintes. Les Turcs céderont sur certains points ou conserveront leurs coutumes en les dissimulant, et bien souvent les musulmans feront semblant de ne rien voir. Mais il suffit de lire les violentes diatribes de Nizam al-Mulk contre le beau sexe pour mesurer

l'ampleur du fossé entre les deux cultures : « Il faut, pour qu'une entreprise ait un heureux résultat, faire le contraire de ce que disent les femmes » (XLVIII), et ce n'est là qu'une des expressions parmi d'autres de sa misogynie, accrue par la vie des femmes turques.

L'époque que l'on appelle seldjoukide et qui mérite bien de porter ce nom voit se produire un phénomène étonnant sur lequel il me semble que l'on a trop peu attiré l'attention. Alors que depuis un siècle au moins, dans toute l'Asie occidentale, les Turcs dominent totalement, avec les Seldjoukides, les Ghaznévides, les Karakhanides, le XIIe siècle voit s'effectuer une reprise du pouvoir par les Iraniens. Il se crée alors en effet trois grands empires qui atteindront leur apogée aux alentours de l'an 1200, et où ceux-ci occupent une place majeure : deux en Iran, ceux des Ghurides et des chahs du Khwarezm, l'autre hors d'Iran, celui des Ayyubides d'Égypte et de Syrie. Je n'ignore nullement, en disant cela, les réserves qu'il faut apporter à un constat qui demeure global et ne tient peut-être pas assez compte des nuances. Seuls les Ghurides sont entièrement iraniens par leurs origines, par leurs armées, par le sol où ils fondent leur domination. Les chahs du Khwarezm ont un empire iranien et servi par des Iraniens (au reste en voie de turquisation), mais dirigé par des Turcs ; les Ayyubides sont des Kurdes, mais leur domination s'exerce en pays arabe. Il n'empêche qu'il y a résurgence et que celle-ci nous étonne. Et, allant plus loin, ne peut-on pas dire que l'Empire seldjoukide est un empire d'Iran ? Demandons-le à Nizam al-Mulk.

Le triomphe du sunnisme

Les sultans seldjoukides, qui avaient embrassé l'islam par politique, se prirent au jeu et devinrent de bons musulmans sunnites, parfois aux limites extrêmes du fanatisme. Ils s'étaient présentés comme ennemis des chiites et ne furent pas parjures. Ils firent d'eux leur principale cible. En revanche leurs hommes, surtout ceux des tribus, demeurèrent ce qu'ils étaient, conservèrent longtemps leurs anciennes croyances et ne furent guère islamisés que de nom. De cet attachement à leurs traditions, il subsiste aujourd'hui encore bien plus que des traces et je peux en témoigner avec force, ayant passé une partie de ma vie à les étudier. On jugera de ce qu'il en

était de leur islamisation au XIIIe siècle en voyant qu'un Cheyyad Hamza, poète savant, non populaire, commence son texte par l'invocation classique *bismillah al-Rahman al-Rahim* (« Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux ») et traduit aussitôt en turc ces mots arabes qui eussent dû être familiers au moins instruit des musulmans.

Une déclaration étonnante de Nizam al-Mulk, qu'on ne peut accuser de tendances agnostiques, éclaire toute la politique religieuse des Seldjoukides : « Un gouvernement peut subsister dans l'impiété, non dans l'oppression et la tyrannie » (II). Pourtant, si aucune mesure sérieuse ne fut prise pour combattre les croyances ancestrales des Turcs, si les relations avec les ressortissants d'autres confessions, à quelques exceptions près, furent de tolérance, le gouvernement seldjoukide mena une lutte farouche contre les chiites en général et contre les plus extrémistes d'entre eux, les ismaéliens, en particulier.

L'ismaélisme constitue l'un des rameaux du chiisme. Il vit le jour au VIIIe siècle quand mourut (765) le cinquième successeur d'Ali, donc le sixième imam, « guide », Djafar al-Sadiq, personnalité éminente, législateur, alchimiste, qui entretenait d'étroites relations avec tous les représentants des diverses religions de l'Empire et des courants de pensée de son temps, qui était doué d'une grande ouverture d'esprit, de cette ouverture que l'on retrouvera dans la plupart des membres de la secte et qui est encore remarquable aujourd'hui chez ses ultimes représentants, les « néo-ismaéliens » dirigés par l'Aga Khan. Le chiisme professait que la transmission du pouvoir de ses guides, les imams, s'effectuait héréditairement par droit de primogéniture ou par désignation par le père d'un de ses enfants. Or Djafar avait choisi pour lui succéder son fils Isma'il, qui mourut prématurément. Tandis que le plus grand nombre des fidèles reportaient le droit à l'imamat sur un cadet, né d'une esclave, une minorité refusa d'accepter la mort d'Isma'il, le septième imam, et déclara qu'il vivait toujours, caché, dans une occultation d'où il continuait de diriger sa communauté et qu'il reviendrait un jour comme *mahdi*, « sauveur », à la veille du Jugement dernier. On donna à ceux qui suivaient ce point de vue le nom d'ismaéliens parce qu'ils demeuraient dans l'orbite d'Isma'il, ou de septimaniens parce qu'ils reconnaissaient sept imams. Ceux qui rallièrent le

puîné et ses descendants furent nommés imamites, ou duodécimains parce qu'ils reconnurent douze imams.

Bien qu'actifs, les ismaéliens menèrent longtemps une vie discrète dont nous ignorons encore presque tout, puis, en 909, l'un d'entre eux se déclara descendant d'Ali et de Fatimah, la fille du Prophète, l'imam qui sortait de l'occultation. Il parvint à prendre le pouvoir en Ifriqiya (Tunisie), conquit l'Égypte et fonda le califat des Fatimides. Tout alla bien jusqu'en 1094 où la mort d'un de ses descendants, le calife al-Mustansir, provoqua une grande crise. Les partisans du fils aîné du défunt, al-Nizar, qui avait été évincé, firent sécession et retournèrent dans le silence et la clandestinité. Peu après, un Iranien, Hasan Sabah, né à Qum au milieu du XIe siècle et converti au « nizarisme » lors d'un voyage en Égypte, réussit à rallier un groupe important de sectaires, d'abord en Iran, puis en Syrie, et redonna vie à l'ismaélisme. Lui et les siens furent immédiatement attaqués par le pouvoir seldjoukide et durent chercher refuge dans les montagnes. Ils s'emparèrent de la citadelle d'Alamut, au nord-ouest de l'actuel Téhéran (1090), puis de quelques autres. C'est en vain que les Seldjoukides se lancèrent à l'assaut de ces forts inaccessibles (1092), mais ils firent la vie dure à ceux qui ne s'y étaient pas retranchés. Persécutés, traqués, les ismaéliens ne trouvèrent d'autre moyen pour se défendre, pour sauver leur vie, que d'organiser des corps de *fida'ïs* (« ceux qui se dévouent ») et de les envoyer, enivrés de haschich (donc *haschichin*, « assassins », selon un jeu de mots douteux), pour attenter à la vie de leurs ennemis. Ils en tuèrent beaucoup parmi les plus grands (des califes), parmi les plus puissants, en commençant peut-être par le vizir Nizam al-Mulk (1092). Ils acquirent une grande célébrité jusqu'en Europe, depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours, et ont inspiré maints contes et romans.

Loin de moi l'idée de justifier leurs crimes ! Mais il faut comprendre la raison pour laquelle ils les commirent – le désespoir – et il faut surtout se garder de juger l'ismaélisme à travers eux. L'idéologie de la secte était des plus élevées et, comme l'a bien dit Henry Corbin, elle « représentait par excellence la gnose en islam ». Elle affirme, comme tout le chiisme d'ailleurs, la valeur rédemptrice de la souffrance (ce qui est une thèse chrétienne et non musulmane), la présence éternelle de la lumière divine qui se transmet de génération en génération pour guider les hommes et éclairer

la révélation (ce qui est une idée très iranienne), l'avènement d'un pur islam spirituel. Elle alla même, pour un court temps il est vrai (1164-1210), jusqu'à abolir la *chariat*, ce qu'elle a nommé, au cours d'une célébration solennelle tenue en 1164 à Alamut, la « Grande Résurrection ».

Les ismaéliens opérèrent pendant longtemps. À Hasan Sabah, mort en 1124, succédèrent Bozorg-Umid (1124-1138), puis d'autres leaders moins célèbres jusqu'à Rukn al-Din, qui comprit qu'il ne pourrait pas résister aux Mongols et donna à ses disciples l'ordre de capituler (1256). Certains l'écoutèrent ; d'autres, les maîtres d'Alamut et de Lamassar, préférèrent combattre jusqu'à la mort et leurs citadelles furent rasées. Ils rayonnèrent, comme je l'ai déjà dit, en Syrie où ils apparurent comme les ultimes défenseurs de leur foi après que Saladin eut détruit les Fatimides en 1171. Saladin, quoique farouche sunnite, intolérant, qui d'ailleurs avait échappé à deux tentatives d'assassinat, finit par s'entendre avec leur maître local, un certain Sinan, peut-être celui que popularisera le titre de « Vieux de la Montagne », bien qu'on l'attribue parfois à Hasan Sabah lui-même. Il est certain qu'en Iran au moins, entre 1090 et 1256, les ismaéliens formèrent un État dans l'État et entretinrent une permanente insécurité

LA MYSTIQUE

On a souvent accusé les autorités seldjoukides d'avoir persécuté les soufis, et il est vrai que plusieurs d'entre eux furent exécutés comme apostats : ainsi Abu'l-Fustah du Gilan, qui fut condamné à mort en 1194 à cause de ses allégories panthéistes ; ainsi surtout le grand et rayonnant Suhrawardi, qui mérite certes plus qu'une simple mention et dont nous allons reparler. Mais si ces martyres sont bien réels et inqualifiables, il ne faut pas oublier que l'époque seldjoukide est, comme la précédente, celle où vécurent d'authentiques spirituels tels que Sana'i (v. 1080-v. 1131), dont le *Jardin de Vérité* est inspiré de Halladj, Ruzbehan Bakli de Chiraz (mort en 1203), qui élabora une théorie délicate et subtile de l'amour et vit dans celui qui naît entre homme et femme une propédeutique à l'amour divin, pour ne parler ni d'al-Ghazali, qui fut et mystique et philosophe, ni de Nizami, le grand poète, qui se fit le chantre de la piété et de la pauvreté, ni d'Attar.

Attar, né vers 1142 près de Nichapur et mort sans doute victime des invasions mongoles en 1230 bien qu'il fût alors très vieux, est l'un des mystiques iraniens les plus connus en Europe, où presque toutes ses œuvres ont été traduites. Apothicaire, vivant au milieu des drogues, il décrit le long chemin qui mène de la pluralité à l'unité, les étapes que l'on doit parcourir, il chante en plusieurs centaines de milliers de vers (tous authentiques ?) son amour de Dieu dans une langue simple, enfermant dans certains élans lyriques de purs joyaux. Ses chefs-d'œuvre sont le *Langage des oiseaux* (*Mantiq al-Tayr*) et le *Livre de l'épreuve* (*Musibat-name*), que ne vaut pas son *Mémorial des saints* (*Tadhkirat al-Awliya*), succession de notices biographiques sur soixante-douze « Amis de Dieu » où les récits hagiographiques étouffent un peu la spiritualité.

Attar l'emporte sur Suhrawardi comme poète. Il ne l'égale pas comme penseur, comme visionnaire, et il n'a pas, de loin, exercé la même influence que lui. Chihab al-Din al-Suhrawardi, surnommé le Cheikh Maqtul (« assassiné ») et par ses fidèles le Cheikh Chahid (« martyr »), naquit en 1153 dans l'antique Médie et mourut encore très jeune au cours d'un voyage à Alep, en 1191, victime des autorités sunnites qui finirent par obtenir de Saladin sa condamnation à mort sous prétexte qu'il refusait de croire que Mahomet était le Sceau des Prophètes. Il enseignait en effet que le *miradj*, l'ascension nocturne du fondateur de l'islamisme, était le prototype d'une expérience spirituelle que chaque mystique était appelé à ré-accomplir. Personnalité rayonnante, animée par une haute conception spirituelle, il demeurait enraciné dans le passé iranien, qu'il ne jugeait en aucun cas incompatible avec l'islam ; il incorporait dans son système beaucoup de termes et de concepts zoroastriens. « Ma doctrine, écrivit-il, est celle des Sages de l'ancienne Perse concernant la Lumière et les Ténèbres que j'ai voulu ressusciter dans mon œuvre, et je n'avais pas eu de prédécesseur pour un tel dessein » (Henry Corbin). Son influence, qui s'exerça de bouche à oreille plus encore que par son œuvre écrite en arabe et en persan, fut considérable et le demeure aujourd'hui, sans doute de manière quelque peu souterraine. Il apparaît comme l'une des figures les plus fascinantes de l'Iran musulman.

L'époque de la domination seldjoukide est aussi celle qui voit la fondation des premiers grands ordres religieux à vocation internationale, qui

demeurent bien vivants de nos jours, et, sur ce point encore, l'Iran l'emporte sur le reste du monde musulman dont la seule congrégation est alors celle, maghrébine, de Chadil (1196-1258), la Chadiliya, d'ailleurs un peu plus récente. Dirigés par un *cheikh* ou un *pir*, gravitant autour de ce que nous nommons un « couvent » (*khanqah*) – « terme qui est loin de rendre compte de la complexité de l'institution » (J. Chabri) –, les ordres religieux musulmans ne répondent que de loin à ceux de la chrétienté, notamment parce qu'ils ne réclament pas le célibat et n'imposent pas la vie communautaire, les adhérents pouvant se contenter de retraites périodiques ou de la participation à des réunions organisées par leur confrérie (*tariqa*) le soir après le travail ou aux jours chômés.

Le plus ancien d'entre eux est celui des Qadiriya, fondé par Abd al-Qadir Djilani (1078-1166), dont le couvent mère, installé à Bagdad, fut ensuite dirigé par ses fils. Tolérant, animé d'un esprit d'humilité et de philanthropie, il apparaît aujourd'hui encore comme l'un des plus ouverts sur le monde extérieur et, si l'on ose dire, des plus « modernes ». Il diffère en cela d'un autre ordre pourtant issu de lui et créé par un neveu de Qadir, Ahmed al-Rifa'i (mort en 1183), celui des Rifa'iya, plus fermé et soucieux d'exercices thaumaturgiques et spectaculaires tels que charmer des serpents ou avaler du feu. Le deuxième grand ordre en date est celui des Suhrawardiya, fondé par un homonyme du grand chaïkh martyrisé, qui vécut de 1144 à 1234 et qui connut sa plus forte audience en Inde. Il est à peu près contemporain de l'ordre des Kubrawiya, créé par Nadj al-Din Kubra (1145-1220), un Khwarezmien de culture arabe qui donne au mysticisme une couleur nouvelle en approfondissant une mystique spéculative.

On doit au soufisme, et plus spécialement aux confréries, la valorisation de la musique instrumentale, tenue avant lui pour un divertissement profane et quelque peu impie, incapable de rivaliser avec le chant et la psalmodie du Coran pratiqués avec tant de maîtrise par presque tout un chacun, et pourtant inscrite au plus profond de la culture musulmane, peut-être comme héritière de la culture sogdienne, et jouant en islam un rôle beaucoup plus grand qu'en Occident. Par le concert spirituel (*sema*), où l'exécutant est plus un créateur qu'un interprète, la musique se trouve anoblie, elle devient le chant de l'âme à l'unisson avec celui de la nature, si bien traduit par le roseau, la flûte (*ney*), le chant même de Dieu. C'est ce qu'exprime Ruzbehan

Bakli, formé par la musique, baignant en elle, quand il s'en détourne à la fin de sa vie en disant : « Désormais, c'est Dieu Lui-même qui me donne Son concert. » Bien qu'usant des quarts et des huitièmes de son auxquels l'oreille de l'Européen n'est pas habituée et qui reflètent d'ailleurs si bien la subtilité de l'analyse artistique de l'Oriental, elle peut toucher avec certains de ses morceaux le cœur de tous. Qui demeurerait insensible à l'audition du prélude du *sema* mevlevi ?

Créativité à l'époque seldjoukide

Un Suhrawardi, un Attar, un Djilani, un Kubra comme le minaret Kalyan de Boukhara suffiraient à prouver l'essor créatif de l'époque seldjoukide, mais ils ne sont que des sommets remarquables dans une chaîne de montagnes qui en comprend bien d'autres. Deux grands poètes s'élèvent à des altitudes exceptionnelles, Omar Khayyam et Nizami, mais ils ne doivent cependant pas faire oublier leurs collègues, dont on percevrait mieux la hauteur dans une orographie moins riche : un Nizami-i Aruzi (fin du XIe-début du XIIe siècle), dont les *Quatre Discours* sont souvent considérés comme une pièce majeure ; un Anvari (mort vers 1187), auteur d'élégies et de panégyriques (*qasida*) qui, comme son confrère Moezz (mort en 1147), vécut à la cour de Sandjar, puis à Balkh ; un Khaqani (1126-1199), lui aussi panégyriste près des rois de Chirvan, peut-être un peu trop maniéré, mais qui trouve de beaux accents, ainsi quand il rappelle la gloire des anciens Sassanides ; un Farukhi du Sistan (mort en 1036) ; un Qatran d'Azerbaïdjan (mort en 1072), et surtout un Nasir-i Khosrau de Bactres (1004-v. 1075), le plus grand chantre de l'ismaélisme, à qui l'on doit aussi d'intéressantes relations de ses voyages. Fonctionnaire des finances des Seldjoukides à Merv de 1040 à 1045, Nasir-i Khosrau se rendit au Caire où il résida six ans pour compléter sa formation de missionnaire des ismaéliens (*da'i*), puis revint dans son pays pour prêcher. Il y fut mal reçu et dut se réfugier dans une petite bourgade du Badakchan, où l'on perd sa trace. Par ses vers et ses traités dogmatiques, notamment par le *Livre réunissant les deux sagesses*, sous-titré *Harmonie de la philosophie grecque et de la théosophie ismaélienne*, il marque une date importante dans la pensée persane.

Omar Khayyam, né à Nichapur (1050-1123), commença ses activités quand son concitoyen Nizam al-Mulk lui demanda de travailler à la réforme du calendrier. Il accomplit dès lors une carrière scientifique qui le mena à la direction de l'observatoire d'Ispahan, et c'est en tant que savant qu'il fut surtout connu de ses contemporains. Pour nous et pour la postérité en général, sa gloire découle de son génie poétique. Son œuvre, traduite ou plutôt adaptée en anglais en 1859 par Edward Fitzgerald, connut aussitôt un succès foudroyant, et servit d'introduction à toute l'étude subséquente de la poésie persane. Une partie seulement des textes qui lui sont attribués lui reviennent certainement, car il fut considérablement plagié. Ce sont des quatrains, les *rubayat* (singulier *ruba'i*), qui dénoncent le libre-penseur, le sceptique, l'incurable pessimiste.

Nizami, né et mort en Azerbaïdjan (v. 1149-1205), n'est pas l'inventeur du roman versifié – qui doit revenir à Gurgani (mort vers 1055), auteur de *Wis et Ramin*, dédié à Toghrul Beg –, mais il l'a exploité avec un talent sans égal. De ses cinq grands poèmes (*Khamsa*), qui totalisent quelque 28 000 vers, deux sont des chefs-d'œuvre : l'un, qui raconte les amours du Sassanide Khosrau et de la chrétienne Chirin, devenue chez lui une princesse, a été composé à l'approche de la quarantaine avec une grande finesse psychologique et une fraîcheur juvénile ; l'autre, qui reprend la vieille histoire des amours de Madjnun et de Leyla, fait irrésistiblement penser à *Roméo et Juliette*. Madjnun (le « Fou ») et sa cousine Leyla ont été élevés ensemble et s'aiment, mais les parents de la jeune fille lui interdisent de continuer à voir le jeune homme. Celui-ci, désespéré, s'enfuit au désert ; il y apprend que celle-là est morte de chagrin. Il part alors à la recherche de sa sépulture, la trouve, pousse un cri et rend l'âme. Les deux amants sont inhumés dans le même cercueil. Les autres œuvres de Nizami peuvent paraître plus ternes. Le sont-elles vraiment ? Du moins contiennent-elles toutes de grandes beautés : la méditation d'un sage sur la vie dans le *Trésor des mystères*, sur l'amour dans les *Sept Idoles*, de subtiles réflexions sur le conquérant grec dans le *Livre d'Alexandre*.

Al-Ghazali (l'Algazel des Occidentaux, 1058-1111), que l'on considère comme un philosophe parce qu'il raisonne dans un cadre philosophique, mais qui fut le plus acharné des adversaires de la *falsafa*, la philosophie grecque, et, par suite, d'un Farabi ou d'un Avicenne, n'a pas moins de génie

que Nizami et Khayyam, et l'influence qu'il exerça est infiniment plus considérable. Recruté, tout comme Omar Khayyam, par Nizam al-Mulk (1085) et devenu recteur de l'université Nizamiye d'Ispahan, il fut très affecté par l'assassinat du vizir (1092), se retira de la vie publique, vagadonda pendant neuf ans en Syrie, puis s'enferma dans un couvent de sa ville natale, Tus, pour y mener la vie d'un soufi : son livre *La Délivrance de l'erreur* raconte sa conversion. La puissance de sa pensée et de son style, tant dans *La Reviviscence des sciences religieuses* que dans *La Destruction des philosophes* (traduite en latin dès 1145), fut telle que la philosophie disparut à jamais de la civilisation musulmane, malgré les efforts d'Averroès de Cordoue (1126-1198) pour la sauver. On ne raisonna plus que dans un cadre théologique (*kalam*).

La prose, exception faite d'al-Ghazali, ne fournit pas d'aussi grands noms que la poésie. Ses deux œuvres majeures doivent être le *Siyaset-name* de Nizam al-Mulk et l'*Histoire des Ghaznévides* de Beyhaqi (v. 995-1077), en partie perdue, et qui annonce la grande école historique désormais proche. L'ouvrage qui eut le plus de retentissement est la traduction persane du *Kalila wa Dimna* qui, depuis son antique version en arabe, n'avait jamais cessé d'enchanter les lecteurs et qui y retrouva une jeunesse nouvelle.

L'époque seldjoukide voit un extraordinaire essor et de l'art figuratif, presque omniprésent sauf dans les mosquées, et des arts mineurs, surtout de la céramique, notamment dans les grands centres de Rey, de Saveh et de Kachan, cette dernière ville se spécialisant bientôt dans les carreaux de revêtement auxquels on a donné son nom, *kachi*. La céramique iranienne, par ses formes, par ses techniques, par son décor, atteint alors une qualité qui ne sera plus jamais égalée. Cette immense production, sur laquelle l'influence chinoise est souvent sensible, est classée en diverses rubriques : *lakabi*, peinte ; grain de riz, qui permet le jeu de la lumière à travers la pâte translucide ; *minaï*, émail, dont les pièces sont cuites au petit feu et s'en tiennent aux sept couleurs (*haft rang*) – bleu, pourpre, vert, rouge, noir, blanc et brun –, et qui constituent un véritable livre d'images illustrant la vie de l'époque et ses visions poétiques, avec oiseaux et lions, souvent en couples, sphinx, griffons, princes assis, scènes de chasse et de beuverie, signes planétaires et zodiacaux.

On retrouve ces figures sur les métaux. Le damasquinage, déjà connu en Iran pré-islamique, se développe à partir du XIII[e] siècle surtout dans le Khorassan (célèbre chaudron de Herat, de 1163, à l'Ermitage de Saint-Pétersbourg), puis à Mossoul, en Irak septentrional, où il atteindra ses sommets.

Les résidences privées et les palais étaient recouverts non seulement de faïences, souvent faites d'étoiles à huit pointes reliées entre elles par des croix qui seront exportées en Anatolie – où les fouilles de Kubadabad, sur le lac de Beychehir, nous en ont livré en quantité –, mais encore de grands panneaux de stuc où l'épigraphie n'est pas absente, mais où, là encore, les figures dominent. Il nous en est parvenu plusieurs, dont ceux que possède le Louvre (avec frise d'animaux passants). Le plus grand, au nom de Toghrul II ou III (haut de 2,13 mètres et long de 6,71), provenant de Rey, est conservé au musée de Pennsylvanie. Par ailleurs, la statuaire devait jouer un rôle important si nous en jugeons par le nombre de statues en ronde bosse, souvent assez petites, mais dont certaines atteignent et dépassent un mètre, et de têtes décollées d'environ 20 centimètres. Si l'Iran privilégia le travail en stuc, il a néanmoins soutenu une école de sculpture sur pierre attestée par une série de balustrades d'escalier des XII[e], XIII[e] et XIV[e] siècles, dont certaines proviennent de Hamadan, et par les imposants reliefs que les Seldjoukides firent mettre en bonne place, souvent dès leur arrivée, sur les villes qu'ils enlevaient en Arménie, en haute Mésopotamie et en Turquie orientale (dragon à Ani en 1064 ; grands fauves en haut relief sur les deux forts bastions de Diyarbakir en 1086-1091 ; admirable composition du porche de la Grande Mosquée dans cette même ville, 1179). Cette école de sculpture sur pierre connaîtra un succès important en Anatolie (où des centaines de reliefs figuratifs sont encore *in situ*) et peut-être surtout au Daghestan. Dans cette province caucasienne, conquise par les Grands Seldjoukides au XII[e] siècle, la sculpture dite de Koubatcha est illustrée par des œuvres en fort relief et en modelé, un peu rudes, mais admirablement insérées dans le cadre, en particulier pour en épouser les courbes.

La naissance de la peinture de manuscrits est antérieure aux Seldjoukides et peut avoir eu lieu en Égypte aussi bien qu'en Syrie, Mésopotamie ou Iran, comme le prouvent deux des plus anciens ouvrages illustrés : le *Livre des constellations* (1009-1010), dit arabe, mais en fait iranien, et le *Traité sur*

les étoiles fixes d'Abd al-Rahman al-Sufi de Rey, qui vécut de 903 à 986 (manuscrit de la Bodleian d'Oxford, 1009). Ce n'est cependant qu'à partir de 1170 qu'elle prendra son essor, et du début du XIIIe siècle à l'époque des invasions mongoles qu'elle donnera le meilleur d'elle-même. On classe ces productions sous les noms d'école de Bagdad ou de peinture arabe, deux appellations qui peuvent induire en erreur : d'une part, en effet, maintes d'entre elles n'ont pas été peintes à Bagdad, mais en Syrie ou à Mossoul ; d'autre part, on y distingue une double influence, iranienne et byzantine, cette dernière prouvée par les fonds or, les modelés et les ombres. L'un des plus anciens manuscrits non scientifiques en notre possession est le roman en vers d'Ayyuqi (XIe siècle), œuvre assez faible intitulée *Varqé et Golchah*, copiée et illustrée, aux alentours de 1200, de soixante et onze compositions en format horizontal qui démontrent que la peinture de manuscrits découle de la peinture murale. Comme l'a bien dit Assadullah Souren Melikian-Chirvani, celle-ci représente « une expression tardive d'un art dont les règles et les conventions sont établies depuis longtemps », mais qui nous demeurent inconnues. Les manuscrits de l'école de Bagdad se comptent par dizaines et la France a la chance d'en posséder quelques-uns des plus beaux, certains peints par le plus grand maître de l'époque, al-Wasiti. Les sujets favoris sont le *Kalila wa Dimna* d'Ibn Muqaffa (manuscrit de Paris, 1200-1220) ; les *Maqamat* (*Séances*) de Hariri (1054-1122), l'un des plus populaires écrivains arabes (*Hariri* Schefer d'al-Wasiti, Bagdad, 1237, Paris ; *Hariri* de Saint-Pétersbourg, 1225-1230, etc.) ; le *De materia medica* de Dioscoride (manuscrit d'Istanbul, Bagdad, 1224 ; manuscrit de Bologne, 1221, de Leyde, 1083) ; l*e Livre des chants* (*Kitab al-Aghani*), immense composition en 20 volumes écrite en arabe par le Persan Abu'l Faradj al-Isfahani (Le Caire, 1217 ; Copenhague, 1219 ; Istanbul, 1218).

Nous ne conservons qu'un nombre vraiment dérisoire d'œuvres architecturales de l'époque seldjoukide, et ce sont surtout des mausolées : certains d'entre eux dérivent de la tour funéraire de Gunbad-i Qabus, même s'ils sont généralement bien moins élevés qu'elle ; d'autres peuvent reproduire les yourtes funéraires des nomades turcs. Cylindriques, polygonaux, voire cubiques, ces mausolées sont couverts d'un toit pyramidal ou conique à l'extérieur, d'une coupole à l'intérieur. Les plus célèbres sont, à Damghan, le Pir-i Alemdar (v. 1026), strictement conique ;

à Kharraqan, entre Qazvin et Hamadan, les deux tours funéraires de 1033 et de 1067-1068, abritées par une double coupole ; à Abarquh, le Gunbad-i Ali (1056), en pierres et non en briques, ce qui constitue une remarquable exception ; à Rey, le tombeau de Toghrul (1139-1140), qui reprend le plan étoilé des minarets de Ghazni et du Gunbad-i Qabus ; à Nakhitchevan, le mausolée de Mumina Khatun (1186), dont l'intérieur est cylindrique et l'extérieur dodécagonal, haut de 25 mètres et orné d'un beau décor turquoise ; à Maragha, le Gundad-i Surkh (« Tour Rouge »), édifié sur plan carré en 1147-1148, à briques vernissées, et le Gunbad-i Kabud (1196-1197), construit sur une crypte selon un plan octogonal. Cette prolifération de mausolées doit répondre à une aspiration profonde, car rien ne permet de la justifier autrement, sauf à se livrer à des explications peu satisfaisantes. Penser qu'ils ont échappé à la fureur destructrice des conquérants, qui se seraient contentés d'abattre mosquées, madrasa, palais et caravansérails, reviendrait à accorder à ceux-là le même intérêt qu'on refuserait à ceux qui les ont édifiés. Mieux vaut reconnaître que l'art funéraire est devenu, sous la domination des hommes de l'Asie centrale, la plus haute expression architecturale. Un des plus beaux et des plus imposants monuments de l'époque n'est-il pas d'ailleurs ce premier grand palais mortuaire que nous avons déjà signalé, la tombe de Sandjar à Merv ? Érigé en briques peu après 1157, sur plan carré, c'est un cube dont la base mesure environ 39 mètres de côté, percé d'une porte à l'est et d'une fenêtre à l'ouest, et dont la salle est couverte par un dôme de 17 mètres de diamètre ; il était entouré d'une grande enceinte de 550 mètres de côté, dans laquelle s'ouvraient quatre portes précédant quatre allées qui devaient séparer quatre jardins.

Plusieurs caravansérails plus ou moins en ruine subsistent, dont deux importants : le Ribat-i Malik, sur la route menant de Boukhara à Samarkand (1078-1079) due au Karakhanide Nasr, construction carrée de 86 mètres de côté, à deux niveaux de chambres donnant sur une cour centrale ; le Ribat-i Charif, entre Nichapur et Merv (1114-1115, mais refait en partie en 1154), composé de deux ensembles de bâtiments ouvrant sur deux cours et qui présente des similitudes avec les palais ghaznévides de Lachkhari Bazar, auquel on accède par un porche monumental (*pichtaq*), l'un des prototypes de ceux qui deviendront courants en Iran.

On trouve, insérés dans des architectures plus récentes, quelques éléments de mosquées seldjoukides : ainsi une salle carrée sous coupole (1105-1118) dans la Grande Mosquée de Gulpaïgan, d'époque qadjar ; ainsi le somptueux *mihrab* de la madrasa Haïdariya de Qazvin, et plusieurs minarets, hauts et sveltes, édifiés dès 1058 à Damghan, dans lesquels on veut voir les premiers minarets cylindriques de l'islam, ce que je n'accepte guère. Le seul sanctuaire complet qui nous soit parvenu est celui de Zavareh (1135-1136), d'autant plus intéressant qu'il propose pour la première fois le plan cruciforme à quatre *iwans* qui deviendra classique. Ces quatre *iwans* se retrouvent, il est vrai, à la Grande Mosquée d'Ispahan, mais ils proviennent d'une des innombrables transformations qu'elle a subies et ne peuvent pas être datés avec certitude, bien qu'il soit certain qu'ils ont été aménagés au début du XIIe siècle. Cette mosquée du Vendredi d'Ispahan, à laquelle on travailla pendant plus de mille ans et qui présente une anthologie du génie architectural et décoratif de l'Iran, contient deux des plus belles coupoles du monde. La première (d'un diamètre de 15 mètres) a été élevée par Nizam al-Mulk au cœur de l'ancienne salle hypostyle, devant le *mihrab*, entre 1072 et 1075. La seconde, nommée Gunbad-i Kharki, un peu plus petite (11 mètres de diamètre) et un peu plus récente (1088-1089), l'a été par un autre ministre, Tadj al-Mulk, et par l'impératrice Turkhan Katun, en dehors du sanctuaire (auquel elle est maintenant rattachée par des constructions ultérieures), mais dans l'axe du *mihrab*, peut-être afin de servir d'oratoire pour les femmes, plutôt comme salle d'attente du souverain. On demeure pantois devant la science qui présida à de telles réalisations que rien n'annonçait, qui n'avaient pas d'antécédents, et devant leur immense qualité esthétique. Ce que je vais dire est peut-être stupide, car ni la date ni le style ne peuvent se rapprocher, mais je ressens la même émotion devant ces deux coupoles que devant celle de Brunelleschi à la cathédrale de Florence.

CHAPITRE XIII

Les invasions dévastatrices

En moins de deux siècles, le monde iranien va subir à trois reprises les pires destructions que l'Histoire ait enregistrées : les deux premières, très rapprochées et dues aux Mongols ; la troisième, œuvre de Tamerlan, survenant moins de cent vingt ans plus tard, après une brillante période de restauration de soixante-quinze ans suivie d'une autre qu'on pourrait qualifier d'anarchique.

Gengis Khan

Les chahs du Khwarezm, arrivés au sommet de leur puissance, en portent la responsabilité. Dans le nord de la Mongolie, un petit peuple encore presque inconnu, celui des Mongols qu'à leur grande ire on nommera Tartares (Tatars), s'était donné un chef en la personne de Temüdjin et, en 1206, l'avait consacré Khan universel, Tchinggis Kaghan, expression dont nous avons fait Gengis Khan. Presque aussitôt, celui-ci avait commencé la conquête de la Chine et avait pris Pékin (1215). Ala al-Din Muhammad, soucieux de se renseigner sur cette puissance montante, lui avait envoyé une ambassade. Elle avait été bien reçue. Gengis Khan lui avait répondu en lui en envoyant une autre (1218). Par leur truchement les deux princes avaient conclu un accord. Ala al-Din serait maître de l'Occident, Gengis Khan de l'Orient ; il y aurait entre eux paix perpétuelle et les marchands pourraient librement circuler à travers l'Eurasie de telle sorte que, comme le dit l'historien syrien Bar Hebraeus qui traduit bien la pensée mongole, « les riches et les pauvres puissent vivre en paix et prier Dieu ». Or, en cette même année 1218, l'accord à peine conclu, une immense caravane venant de Mongolie avait été arrêtée aux frontières du Khwarezm, à Otrar, et ses

hommes avaient été massacrés. Gengis Khan avait alors dépêché trois ambassadeurs pour demander réparation. L'un avait été mis à mort, les deux autres renvoyés le crâne rasé. Gengis Khan, j'en ai l'intime conviction, ne souhaitait pas porter la guerre à l'ouest, mais il ne pouvait supporter ni ce défi ni cette humiliation. Il devait châtier le parjure. C'est à Ala al-Din seul qu'il en voulait. La guerre en apporta tout d'abord la preuve. Ce ne sera que plus tard qu'elle se transformera en conquête.

Gengis Khan rassembla une immense armée, évaluée par les sources musulmanes à 600 ou 700 000 cavaliers, nombre que Wilhelm Barthold ramène à 150 ou 220 000, et il attaqua, sans doute en septembre 1219, sur Otrar, la ville du Syr-Darya où avait eu lieu le crime. Ala al-Din disposait de forces supérieures, mais il les avait éparpillées pour couvrir toute la Sogdiane. Il ne put rien faire ; il ne voulut peut-être rien faire. Otrar résista. Gengis Khan laissa sous ses murs ses deux fils Djaghataï et Ögödeï, envoya des détachements en amont et en aval du fleuve où ils atteignirent le Khwarezm et mirent le siège devant Gurgentch, et lui-même marcha sur Boukhara et Samarkand, qu'il enleva en février et en mars 1220. Ala al-Din, à peu près inerte depuis le début de l'offensive, fut pris de panique et s'enfuit en direction de l'ouest. Gengis Khan lança à sa poursuite un corps de 20 000 hommes sous le commandement de Djebe et de Subötei. Cet escadron allait accomplir en un peu plus de quarante mois le plus fantastique raid jamais réalisé, quelque 20 000 kilomètres dans des régions inconnues, hostiles, bousculant et vainquant de grandes et valeureuses nations : des Iraniens d'abord, les Géorgiens alors au sommet de leur puissance, les Turcs kiptchak qui occupaient la grande steppe d'Ukraine, les Russes, les Bulgares de la Volga. Les deux généraux étaient sur les traces du chah du Khwarezm quand ils apprirent que celui-ci était allé mourir d'épuisement et de désespoir dans une petite île de la mer Caspienne. Ils ne l'avaient pas capturé, mais leur poursuite n'avait plus de raison d'être. Cependant ils étaient aux limites occidentales de l'Iran, au pied du Caucase. Il leur fallait revenir. Ils imaginèrent de franchir la montagne, de contourner la Caspienne par le nord et de retrouver le gros des forces gengiskhanides en Asie centrale. De toutes les victoires qu'ils remportèrent sur leur route, la plus importante fut celle de la Kalka, le 31 mai 1222, où les Russes furent écrasés. Bien que celle-ci n'eût pas de conséquences immédiates, elle

demeura dans le souvenir des vaincus comme inaugurant la *tatartchina*, l'asservissement aux Tatars, qui durerait quelque deux siècles et demi.

Pendant que se déroulait cette course folle, Gengis Khan s'occupait et d'assurer sa domination sur le Khorassan, nœud de ses communications, et d'éliminer le fils du souverain défunt, Djelal al-Din, un paladin qui tenait l'Afghanistan, y avait réorganisé une armée, et avait même vaincu une force mongole à Perwan au cours de l'hiver 1221. Le plus jeune fils du khan, Tului, fut chargé de la première tâche et enleva, entre autres villes, Merv, Nichapur et Herat. Quant à lui, il traversa l'Oxus, prit Bactres, franchit l'Hindou Kouch et atteignit le chah du Khwarezm sur l'Indus. Il le vainquit en novembre 1221, l'obligea à passer le fleuve et à se réfugier aux Indes. Il eut la sagesse de ne pas le poursuivre et se prépara à retourner en Mongolie. En automne 1222 il était à Boukhara, puis il hiverna à Samarkand et arriva en Mongolie en 1225. Il mourra peu après, au cours d'une expédition punitive lancée contre les Tangut du Kan-sou qui n'avaient pas respecté leurs engagements de collaboration (1227).

La guerre d'Iran n'avait duré qu'un peu plus de deux ans, mais elle avait accumulé des ruines comme on n'en reverra jamais, fait plus de victimes qu'aucune guerre n'en avait jamais faites, et n'en ferait peut-être jamais. Il n'est pas toujours possible de dire quand les villes furent rasées (lors de leur conquête ou à la suite de révoltes ultérieures), à quel point elles le furent, combien d'hommes y furent immolés. L'holocauste put se répéter. Djuvaini note que « chaque ville et chaque village a été plusieurs fois soumis au pillage et aux massacres ». Tous les nombres qu'ont donnés les informateurs, de quelque bord qu'ils soient, sont sujets à caution et varient d'ailleurs souvent du simple au double selon les sources. Les ennemis du conquérant ont pu les grossir par haine ou par réflexe d'horreur. Les Mongols eux-mêmes ont pu les exagérer pour mieux semer la terreur, pour inciter les cités qui n'étaient pas soumises à se rendre plutôt qu'à se défendre. On sait que leurs propres agents répandirent souvent sur eux de monstrueuses calomnies pour mieux saisir les imaginations. Ibn al-Athir dénombra à Merv 700 000 victimes, Djuvaini 1,5 million ; à Herat, Saïfi les évalue à 1,6 million, Djuzdjani à 2,5 millions, mais il faut tenir compte des épidémies qui éclatèrent, de la famine. Ce n'est pas un ennemi des Mongols, c'est l'un de leurs serviteurs, Ata Malik Djuvaini, qui affirme que les neuf

dixièmes de la population de l'Iran oriental disparurent. On précise – et la chose est d'importance, car elle explique la continuité de l'activité artistique – que, ici et ailleurs, les artisans ou un certain nombre d'artisans furent épargnés et il semble que, bien souvent, les membres du clergé l'aient été aussi. C'était certes de grandes métropoles que Merv ou Herat, et sans doute dans leur dénombrement comptait-on les villages qui en dépendaient. C'était certes une terre riche et peuplée que celle du Khorassan. Les chiffres semblent néanmoins peu croyables et, comme rien de cohérent ne justifie ces massacres, on serait tenté de les dire nés d'imaginations délirantes. Et pourtant il nous faut bien les admettre. Comment pourrait-on repousser les allégations concordantes qui affirment qu'à Nichapur tout fut mis à mort, y compris les chiens et les chats ? Celles de Djuvaini et de Tchang-tchouen qui s'accordent à dire que Bactres fut entièrement détruite ? Celles du roi d'Arménie Hethum qui a vu en Sogdiane plus de cent mille amoncellements d'ossements humains et qui en conclut que si « les Tartares n'avaient pas tué tant de païens [musulmans], ils auraient été en mesure de conquérir toute la terre » ? Comment pourrait-on refuser le témoignage des sols qui, huit siècles après, portent encore leurs blessures, dont les villages ont disparu, qui sont rendus à la steppe ou au désert ? Celui des ruines qui subsistent, les hautes silhouettes fantomatiques de Chahr-i Zohag et Chahr-i Golgola, la « Ville des Soupirs », proches de Bamiyan qui avait été le grand centre du bouddhisme iranien ? Comment pourrait-on expliquer la disparition de la quasi-totalité d'une architecture qui avait été si brillante, à Boukhara ou à Bactres ? Et comment oublier le projet effarant d'un général mongol qui, au Kan-sou, proposa de mettre à mort toute la population, quelque 10 millions d'âmes, pour rendre la terre au nomadisme – l'holocauste n'ayant été évité que grâce à l'intervention de Ye-liu Tchou-tsai, le ministre khitan que le conquérant avait recruté en Chine, qui démontra que l'imposition des cultivateurs serait plus rentable que leur immolation ? Certaines cités disparurent à tout jamais : Nichapur précisément, sur le site de laquelle on laboure encore, et Rey, à laquelle succédera Veramine, et qui n'est plus qu'une petite bourgade en banlieue de l'actuelle capitale de l'Iran, Téhéran. D'autres durent être reconstruites à quelque distance de leur emplacement primitif : Termez, par exemple, ou Gurgendj, ensevelie sous les eaux du barrage de l'Oxus détruit volontairement ou par accident, et qui, refaite, deviendra Urgentch ; peut-être Samarkand, qui se situe à quelques

encablures de l'ancienne Afrasiyab. Quelques-unes, il est vrai, renaîtront, parfois très vite, de leurs cendres : ainsi Herat, rebâtie dès 1228, qui sera à nouveau un grand foyer culturel sous les Timourides.

Reconnaissons qu'il ne serait pas juste de tout attribuer aux Mongols. Tamerlan viendra à son tour détruire ce qui ne l'avait pas été. Il n'empêche !

On détruisait et l'on reconstruisait, ou l'on s'efforçait de le faire. C'est un des traits étonnants de cette guerre que, au fur et à mesure qu'elle se déroulait, Gengis Khan cherchait à réorganiser ce qu'il avait anéanti. Après avoir égorgé les quatre cinquièmes de la population, il laissait un gouverneur civil pour administrer les survivants. Dès 1220-1221, il avait désigné trois ingénieurs pour percer des routes dans les massifs de Ghor et le Khorassan. Dès la même année, il avait mis en place des bureaux dirigés par des *darugatchi*, des fonctionnaires civils non mongols, où les secrétaires devaient tenir des registres en persan et en ouïghour, établir le cens des habitants, lever l'impôt, recruter des hommes, créer des relations postales, transmettre des informations. Dès 1221, au dire du taoïste Tch'ang-tchouen que Gengis Khan avait invité à venir le voir de sa lointaine Chine, le système fonctionnait bien. C'est que l'Iran oriental avait été confié à des hommes éminents, étrangers ou indigènes. À des étrangers ? À un Ouïghour, Körgöz (Georges), que la régente Töregene (1241-1246), veuve d'Ögödeï, voulant éliminer tous les collaborateurs de son mari, si haut placés qu'ils soient, y compris le chancelier nestorien de l'Empire, Tchinqai, fit mettre à mort ; à l'Oïrat Arghun Aka (1243-1255), qui remplaça Körgöz. À des indigènes ? À Mahmud Yalawatch, en poste jusqu'en 1254, date où il fut nommé gouverneur de Pékin, et à son fils et successeur de 1254 à 1289, Mas'ud Yalawatch, chargés l'un et l'autre d'administrer Boukhara, Samarkand, Urgentch, Khotan et Kachgar ; quelques décennies plus tard, aux deux frères Djuvaini, Ata Malik (1226-1283), gouverneur de Bagdad (*malik*, « roi »), et Chams al-Din, premier ministre de Hülegü ; au médecin juif Sa'ad al-Daula (1288-1291) et à celui qui était sans doute son coreligionnaire, Rachid al-Din de Hamadan (1247-1318). Pourquoi et comment ces hommes se mirent-ils au service de ceux qui avaient tant fait souffrir les leurs ? Nous jugeons volontiers la collaboration infamie ou lâcheté. Et pourtant ils sauvèrent le pays. Ils accomplirent une œuvre admirable, conservèrent la culture, imposèrent à leurs maîtres la civilisation

iranienne, préservèrent ce qui pouvait être préservé, permirent sinon le redressement, du moins la survie et du Khorassan, et de la Sogdiane, et de l'Iran tout entier.

Conquête de l'Iran

Djelal al-Din, après sa défaite sur l'Indus, s'était réfugié aux Indes. Il revint en Iran dès que Gengis Khan fut parti et n'eut aucun mal à reconstituer l'empire de son père (1224). Mais il n'avait en apparence rien appris. Au lieu de s'attacher à la reconstruction de son pays, il se livra à toutes sortes de campagnes dans le Proche-Orient, se mit tout le monde à dos, le calife, les Géorgiens, les Seldjoukides d'Anatolie, fit tant et si bien qu'il suscita contre lui une coalition et fut vaincu par elle en 1230 près d'Erzindjan. C'est alors que les Mongols revinrent.

Une armée fut envoyée au cours de l'hiver 1230-1231 par le successeur de Gengis Khan, son fils Ögödeï, pour conquérir l'Iran. Elle n'avait rien à voir avec les immenses hordes qui étaient venues dix ans plus tôt, puisqu'on l'estime à 30 000 hommes. C'est que les Mongols avaient repris ou allaient reprendre la guerre sur tous les fronts. Ils attaquaient en Chine (capitulation des Kin et début de la guerre contre les Song en 1234), en Corée (1232-1236), aux Indes (Lahore en 1241). Ils étaient à la veille de lancer la grande offensive contre l'Europe qui allait asservir la Russie (1236), conduire les hordes en Pologne, en Hongrie, dans les Balkans, sur l'Adriatique, et vaincre l'armée allemande à Liegnitz en 1241. Djelal al-Din aurait pu lutter. Comme son père, comme tout son peuple, il perdit la tête. Il s'enfuit jusque dans le Diyarbakir, où il fut assassiné (15 août 1231). Rien ne s'opposait aux armées mongoles, et surtout pas les populations. Elles avaient si peur qu'elles n'envisageaient même pas de lutter, que souvent elles refusaient de fuir, qu'elles se suicidaient littéralement, se laissaient immoler comme des moutons. Vingt anecdotes, véritablement incroyables, reflètent leur terreur, leur passivité. En voici une : selon Ibn al-Athir, un jour, « un cavalier tatar entra seul dans un village et se mit à occire tous les habitants les uns après les autres sans que nul songeât à se défendre ». Quelques villes seulement résistèrent, et elles le firent alors avec l'énergie du désespoir. Le gouverneur mongol, Tchormagan (1231-1241), puis son successeur le Naïman Baidju

(1241-1256), s'emparèrent de tout l'Iran. Ils le firent méthodiquement, et lentement : Ispahan, croit-on, ne tomba qu'en 1245, bien que John Andrew Boyle situe sa chute en 1237 ; Ani, capitale de l'Arménie, en 1241. Puis, aussitôt après, en 1243, ils attaquèrent les Seldjoukides de Rum et les défirent à Köse Dag, près d'Erzindjan. Instruits, par l'expérience de l'Iran, du sort réservé à ceux qui ne se soumettaient pas, ceux-ci préférèrent capituler sur-le-champ et se reconnaître vassaux. Ils furent imités par Manuel Ier, souverain de Trébizonde, et par Badr al-Din Lulu, prince de Mossoul.

En 1259, après Ögödeï (1229-1241), Güyük (1246-1248), Mongka (1251-1259) et les régences, Khubilaï arriva au pouvoir suprême. Il transféra la capitale de l'Empire de Mongolie à Khanbaliq, la « Ville du Khan », Pékin. Il en résulta, de fait sinon de droit, une division de l'Empire mongol en quatre « nations », *ulus* : les khanats de Chine (Yuan), d'Asie centrale (Djaghataï), de Russie (Horde d'Or ou Kiptchak) et d'Iran (Ilkhans). Sous la fiction de l'unité et l'autorité nominale de Pékin, ces divers États ne surent pas s'entendre entre eux et se livrèrent souvent la guerre pour la possession de régions frontalières. Leurs querelles leur coûtèrent cher, et nous souscrivons volontiers à la déclaration de Berke (1256-1266), khan de la Horde d'Or : « Si nous étions restés unis, nous aurions conquis toute la terre. »

L'un des frères du Grand Khan Mongka, Hülegü, avait été nommé vice-roi d'Iran en 1253, mais il n'avait pris son commandement qu'en 1256. Il le conserva jusqu'en 1265, se révéla excellent souverain et fonda la dynastie des Ilkhans, qui gouvernera l'Iran pendant trois quarts de siècle. Il se fixa à Maragha, dans la province iranienne du Nord-Ouest, là où les gouverneurs qui l'avaient précédé s'étaient installés, là où seront encore les capitales successives du royaume, « Tauris » (Tabriz) et Sultaniye, fondée en 1305. Dès son arrivée, Hülegü eut à cœur de se débarrasser des « Assassins », les ismaéliens d'Alamut contre lesquels les Seldjoukides n'avaient rien pu (1256). Cela fait, il attaqua l'Irak. Depuis longtemps, les Mongols projetaient de détruire le califat : Guillaume de Rubrouck en avait entendu parler en Mongolie en 1254. L'assaut eut lieu en 1258. Bagdad fut prise ; le calife al-Mustasim (1242-1258) fut exécuté sans effusion de sang (par étouffement ?), selon le rituel que les Mongols suivaient pour tuer les

grands et les animaux sacrificiels. Ainsi finit cette famille abbasside dont un des ultimes héritiers alla chercher refuge au Caire, où il joua un rôle purement figuratif jusqu'à la conquête ottomane au XVIe siècle. Ce fut une explosion de joie dans toute la chrétienté, et les Arméniens, qui avaient participé à l'assaut contre la capitale et s'y étaient livrés à de grandes violences, ne furent pas les derniers à se réjouir : « Il y avait cinq cent quinze ans [en fait, quatre cent soixante-seize] que cette ville [...], pareille à une sangsue insatiable, avait englouti le monde entier. Elle fut punie pour le sang qu'elle avait versé, pour le mal qu'elle avait fait », dit l'historien arménien Kiragos. Hülegü envahit alors la Syrie, prit Alep, Damas (1260), et, comme la cavalerie mongole ne pouvait pas séjourner sur des terres qui manquaient cruellement de pâturages, il se retira en laissant une faible force d'occupation sous le commandement d'un général chrétien, Kitbuga.

Les relations des conquérants et des Croisés étaient bonnes. Et pourtant il advint l'invraisemblable, l'indicible. Kitbuga n'était là que depuis quelques mois quand les Francs d'Acre livrèrent passage aux Égyptiens, leur fournirent du ravitaillement et leur permirent de prendre à revers l'armée mongole. Elle fut anéantie à Aïn Djalut le 3 septembre 1260. C'était la première grande défaite que subissaient les conquérants. C'était la première fois qu'ils étaient obligés d'abandonner un territoire conquis. Ils essaieront dix fois de le reprendre et ils n'y parviendront jamais. On en verra plus loin les conséquences.

Les Ilkhans

Le trône était héréditaire dans la famille gengiskhanide, mais sans règle de succession précise, et c'étaient les grands qui élisaient leur souverain parmi ses membres. À Hülegü succéda son septième fils, Abaga (1265-1282), qui dut faire face à la révolte des Seldjoukides d'Asie Mineure, à l'intervention du mamelouk Bay Bars venu à leur appel et qui, déçu de ne pas trouver l'appui espéré des populations locales, préféra ne pas insister. Son frère et successeur, Teküdar, eut l'idée de se convertir à l'islam et prit le nom d'Ahmed (1282-1284). Les Mongols jugèrent qu'il les trahissait, qu'il adoptait une loi, la *chariat*, opposée à la leur, le *yasaq* de Gengis Khan, et ils le renversèrent en août 1284. Ils élirent à sa place un fils d'Abaga,

Arghun (1284-1291), alors gouverneur du Khorassan. Le nouveau prince fit ce qu'on attendait de lui : il mit brutalement fin à la politique de réislamisation et confia l'administration aux chrétiens, les finances aux juifs (un homme exceptionnel, Sa'ad al-Daula, sera ministre des finances de 1288 à 1291, date où, à la disparition de son maître, il sera mis à mort). Sous le règne falot de Ghaïkhatu, frère d'Arghun (1291-1295), il n'y eut guère que deux événements qui méritent de retenir l'attention. Le premier est l'introduction du papier-monnaie (1294), utilisé en Chine depuis longtemps, qui fut très mal accueilli et auquel on renonça vite – on le comprend en voyant la stupeur des Européens et des musulmans quand ils le découvrirent en Extrême-Orient. Le second est l'effort du souverain pour réduire l'autorité excessive des émirs mongols, ce qui, soulevant bien évidemment leur hostilité, entraîna son assassinat. Baïdu, autre petit-fils de Hülegü, accusé de trop grandes sympathies pour le christianisme, voire d'être chrétien, ne put régner que quelques mois (1295). Ghazan (1295-1304), qui était musulman, eut plus de chance : il fut accepté, et cela montre la profonde évolution de la société pendant la décennie qui s'était écoulée depuis le règne d'Ahmed Teküdar. Ce fils d'Arghun était un esprit ouvert, polyglotte, de haute culture et, bien que musulman, il conservait maintes traditions mongoles, dont celle de la tolérance. Il dut néanmoins donner des gages à ses nouveaux coreligionnaires, et le début de son règne fut marqué par un déchaînement de violence. Puis, comme il était très imbu de son autorité, dès qu'il sentit que celle-ci était suffisamment bien établie, il se débarrassa des membres les plus fanatiques de son entourage et revint à la politique traditionnelle de respect pour les autres religions. Toutefois l'islam gagna rapidement du terrain, y compris chez les Mongols qui, en y adhérant de plus en plus, commencèrent à perdre leurs vertus et menèrent l'État sur la voie de la décadence. Le règne du frère cadet de Ghazan, Oldjaïtu (1304-1316), qui pourtant était né chrétien, malgré son éclat, ne fit que précipiter ce double mouvement. Celui d'Abu Saïd (1317-1336), sur le trône à l'âge de treize ans, débuta sous la direction d'un homme énergique, Tchopan. Pendant les dix ans (1317-1327) que celui-ci resta au pouvoir, il fit ce qu'il put pour sauver le régime, mais, quand il le quitta, l'anarchie ne cessa de croître, chaque ministre, chaque général, chaque gouverneur de province se jugeant son propre maître et agissant selon son bon plaisir. En fin de compte, Abu Saïd fut assassiné par son vizir et l'Empire disparut (1336).

Un brassage ethnique sans précédent

La guerre avait été atroce. Chose inouïe, on l'oublia. Les pères étaient morts, mais les fils vécurent heureux, dans des empires prospères, osons dire extrêmement riches, pacifiés, justes, sans prévarication, sans passe-droits, sans concussion, tolérants, où, aux meilleurs moments, chacun pouvait penser ce qu'il voulait, adorer qui il voulait, aller où il voulait et en toute sécurité, où les conflits entre les divers *ulus* n'influaient que peu sur la vie du peuple, où la civilisation put s'épanouir, où le persan redevint une langue de culture que l'on comprenait, dit-on, jusqu'en Chine. D'une voix unanime, tous les observateurs crièrent l'émerveillement que leur procuraient les réalisations de l'Empire, les grandes villes, non seulement celles du « Cathay », de cet Extrême-Orient de contes, mais encore celles d'Iran : « Tauris [Tabriz], dit Marco Polo, est la meilleure cité qui soit au monde pour marchandises [...]. Elle vaut à son empereur plus qu'au roi de France ne vaut tout son royaume. » Ce fut la paix, cette *pax Mongolorum* si inattendue, et qui fut tellement vantée, qui laissa un souvenir aussi impérissable que la *pax Romana* et transforma en héros les khans et le fondateur de leur dynastie. Les Iraniens assimilèrent leurs souverains étrangers aux Grands Rois achéménides, chantèrent Oldjaïtu comme le nouvel Alexandre. L'Europe n'en fit pas moins. Elle béa d'admiration : « Il mourut, dit Marco Polo en parlant de Gengis Khan, ce qui fut grand dommage, car il était prud'homme et sage » (LXVIII) ; et Joinville : « L'établissement qu'il leur donna, ce fut pour tenir le peuple en paix » (XCIII).

Guerre et paix, et ce ne fut pas la plus insignifiante des conséquences de l'Empire mongol, provoquèrent un extraordinaire brassage de peuples et rendirent possibles les voyages d'une extrémité à l'autre de l'Eurasie.

La guerre ? Des hommes, tel le poète Saadi, fuirent, quand ils le purent, pour échapper aux massacres et à la misère ; et des familles, comme celle du grand poète et mystique Djelal al-Din Rumi, né à Bactres et réfugié à Konya, et des tribus entières parmi lesquelles celle qui deviendra un jour les Ottomans. On déporta beaucoup : les artisans d'abord, dont on souhaitait utiliser les talents, puis des groupes humains entiers – ainsi ces Allemands qui furent installés sur le Talas, en Asie centrale, et que rencontrera André

de Longjumeau. Il y eut à Karakorum, la capitale de Mongolie, un orfèvre parisien, Guillaume Buchier, et une jeune fille de Metz, Pâquette, dont parlera Guillaume de Rubrouck. Il y eut en Europe occidentale une arrivée massive de fugitifs russes, polonais, hongrois. Il y eut au Yun-nan, non encore sinisé, ces Boukhariotes qui vinrent avec Sayyid Adjal – nommé gouverneur de la province, puis ministre des finances de Khubilaï –, qui sont peut-être les ancêtres des musulmans chinois (les Dungans) ou du moins qui le croient, comme me l'a dit un jour l'un d'eux, bien que ces derniers puissent aussi descendre des 100 000 artisans déportés de Gurgendj. Il y eut à Pékin ces 30 000 Alains amenés par Mongka et qui formèrent la garde impériale...

La paix ? Des généraux, des ministres, des gouverneurs de toute race furent nommés par les Mongols à des milliers de kilomètres de leur pays d'origine. On rencontrera en Chine un Syrien chrétien, Isa (Jésus), qui occupera de hautes fonctions à la cour, dont celles de commissaire du bureau d'astronomie et d'ambassadeur. On rencontrera au Proche-Orient ces Öngüt chrétiens nés près de Pékin, dont l'un, Rabban Cauma, sera ambassadeur en Europe, et dont l'autre, Mar Yaballaha III, parviendra au poste de patriarche nestorien (1281). Les aventuriers étaient innombrables, dont certains noms, dont au moins la présence, surgissent parfois au hasard des textes : ce Tartare qui figure dans les comptes de Philippe le Bel comme fournisseur de casques ; ce Bargatin de Metz qui fut pendant huit ans garde du corps du Grand Khan ; ce David d'Ashby qui, parti comme ambassadeur, fut retenu en Iran de 1260 à 1274 ; ce Pionno Perriciolo Bofeti, homme de confiance de trois souverains successifs d'Iran ; ces arbalétriers francs engagés dans la guerre à Herat qu'évoque Simon de Saint-Quentin. Ce ne sont là, bien sûr, que des exemples extraits d'une liste qui pourrait couvrir des pages. Il y eut un nombre considérable de marchands qui sillonnèrent l'Asie ou qui ouvrirent ici et là des comptoirs, certains célèbres comme la famille Polo dont l'un des membres, Marco, acquit une réputation inouïe en racontant son voyage et son séjour en Chine (1275-1291), d'autres inconnus. On parle, à nouveau pour ne donner que quelques exemples, en 1326, d'une petite colonie génoise installée à Zaytun (Ts'iuan-tcheou, Quanzhou) ; en 1264, d'une autre, italienne, fixée à Tabriz ; en 1365, de la restauration d'une synagogue à Kaï-fong ; d'un véritable peuplement

d'« Arabes » à Quinsay (Hang-tcheou, Hangzhou) – mais on sait que ceux-ci étaient depuis longtemps partout.

Il y eut des ambassadeurs et des missionnaires catholiques, les premiers étant d'ailleurs souvent les mêmes que les seconds. En 1245, voulant se renseigner sur les Mongols, la papauté dépêcha trois ou quatre missions (on ne sait trop) de franciscains et de dominicains, religieux qui, depuis la fondation de leurs ordres, servaient d'agents aux papes et étaient bien introduits au Proche-Orient. Celle dirigée par André de Longjumeau atteignit une première fois Tabriz ; une seconde fois, en 1249-1250, le cœur de l'Asie et peut-être même la Mongolie ; celle d'Ascelin de Crémone, dont Simon de Saint-Quentin fut l'historien, n'alla sans doute qu'au Caucase. Jean de Plan Carpin pénétra au cœur de la Mongolie et eut la chance d'assister à l'intronisation du Grand Khan Güyük (24 août 1246). Il rédigea une précieuse *Historia Mongolorum*. Le plus grand de ces ambassadeurs fut pourtant Guillaume de Rubrouck, envoyé plus ou moins officieux de Saint Louis, une personnalité éclatante dont le récit du voyage est une des grandes œuvres littéraires du Moyen Âge (1253-1255). Il y en aura d'autres plus tard, et les Latins n'étaient pas, de loin, les plus nombreux. Plan Carpin vit à la cour de Güyük environ 4 000 ambassadeurs. À toutes ces missions diplomatiques, l'Asie répondait. S'il y eut des Mongols dans les équipes qu'elle envoyait, si l'une d'entre elles fut dirigée par l'Öngüt Rabban Cauma qui visita Constantinople, Gênes, Rome, Paris, l'Aquitaine (pour y rencontrer le roi d'Angleterre), elle préférait dépêcher aux puissances chrétiennes des chrétiens d'Orient, tels Aybeg et Sergis qui furent à Lyon en 1248, tels David et Marc, à Chypre, près de Louis IX, en 1248-1249, voire des Occidentaux entrés à son service, comme Jean et Jacques Vassili qui assistèrent au concile de Lyon (1277). Un de ses plus actifs diplomates fut ainsi le Génois Buscarel, qui multiplia les ambassades de 1274 à 1302, parfois en compagnie de Mongols, ainsi en 1281 de Tchagan et de Kurdji. Plusieurs parmi eux étaient porteurs de lettres dont nous conservons le texte persan (lettre de Güyük au pape, 1246, archives du Vatican) ou la traduction latine (lettre d'Arghun à Honorius IV, 1285, archives du Vatican). La correspondance se poursuivit pendant des décennies, au moins jusqu'en 1305 (lettre d'Oldjaïtu à Philippe le Bel, Archives nationales). Les plus anciennes de ces missives étaient arrogantes, exigeaient que les Latins se

soumettent aux Mongols ou reconnaissent au moins leur prétention à la domination universelle. Plus tard, elles se firent plus humbles, amicales, solliciteuses. Les Tartares étaient bien obligés de reconnaître leurs échecs en Syrie, et ne comptaient plus pour s'en rendre maîtres que sur une action conjuguée de leurs forces et de celles des Francs.

Les missionnaires furent des plus nombreux. Le plus célèbre au Proche-Orient fut Ricold de Monte Croce, dont on signale déjà la présence à Tabriz vers 1288, homme un peu trop cassant qui ne dut la vie sauve qu'à une fuite éperdue et un peu honteuse. Les plus dévoués, les plus constants furent peut-être les archevêques de Sultaniye et leurs suffragants : Francon de Pérouse, le premier titulaire de l'archevêché de la capitale des Ilkhans, fondé en 1318, qui restera en poste jusqu'en 1322 et sera remplacé par Jean de Cor ou de Cori (1322-1332), voire Thomas Mancarollo pour qui le pape créa en 1329 un évêché à Samarkand, qui ne gagna son poste qu'en 1333 et était de retour, on ne sait pourquoi, en 1342. D'autres se rendaient à la Horde d'Or, dans le khanat de Djaghataï, où, lors d'une flambée de violence survenue à Almalik en 1339, périrent six religieux et maints civils, et en Chine, où résidait le Grand Khan dont on ne cessait pas d'attendre la conversion – une conversion dont on disait souvent qu'elle était imminente, qu'elle venait d'avoir lieu. Qui ne verra-t-on pas dans cet Extrême-Orient dont on espérait tant ? Un Jean de Monte Corvino, une des hautes figures du siècle, arrivé en 1292 ou 1294, archevêque de Pékin en 1311, et qui y mourut vers 1330 ; un André de Pérouse, un Gérard Albuini, un Peregrino di Castello, tous arrivés en 1311 ; un Jean de Marignoli, archevêque de Pékin de 1342 à 1346 ; un bienheureux Odoric de Pordenone qui séjourna en Chine pendant trois ans, de 1325 à 1328, qui fut le premier Européen à visiter Lhassa, qui traversa l'Iran de bout en bout, de Sultaniye au Golfe.

Lettrés ou illettrés, cultivés ou ignares, humbles ou puissants, tous ces hommes qui auront parcouru l'Asie auront largement contribué à la faire connaître, même s'ils charrièrent autant de *mirabilia* que de faits réels. Ils auront fait rêver. Ils auront été les inspirateurs des grands voyages des siècles ultérieurs qui amèneront les marins à découvrir l'Amérique et à doubler le cap de Bonne-Espérance. Ce n'est pas la moindre conséquence de la constitution de l'Empire mongol. Celui-ci aura échoué dans sa volonté d'établir la paix universelle au prix d'un immense holocauste. Il aura réussi à

mettre en relation les diverses civilisations du monde – et largement grâce à l'Iran !

La tolérance religieuse

Avec les échanges économiques et culturels, avec l'ouverture des frontières qui, depuis toujours, cloisonnaient l'ancien monde, l'œuvre maîtresse de l'Empire mongol fut certainement religieuse et morale. Elle fut la conséquence de la totale liberté de penser et de croire, de la confrontation de toutes les grandes religions – islam, bouddhisme, taoïsme, chamanisme, christianisme, judaïsme –, de leur cohabitation harmonieuse et aussi d'une exceptionnelle honnêteté intellectuelle. On peut, en simplifiant un peu, dire que toute l'histoire des Mongols d'Iran, les Ilkhans, est dominée par des préoccupations spirituelles. Comme l'exprimera très bien le Grand Khan Mongka à Guillaume de Rubrouck dans une déclaration exemplaire, mais qui n'est pas unique puisqu'on la retrouve presque identique dans un texte chinois : « Nous croyons qu'il n'y a qu'un seul Dieu [...]. Mais, comme Dieu a donné à la main plusieurs doigts, Il a donné de même aux hommes plusieurs voies » (*Voyage*, XXXIV). À ces diverses voies, les Mongols portent un intérêt passionné. Ils veulent les connaître, comprendre ce qui les différencie, juger de leur valeur. C'est dans ce souci qu'ils multiplient ces colloques, ces discussions théologiques où chacun expose sa doctrine. Déjà, on voit Gengis Khan interroger les musulmans sur leur foi. Plus tard, on verra maints de ses descendants faire venir à eux les diverses autorités confessionnelles pour les sonder. Ils les recevront toujours bien, les assureront de leur bienveillance, leur demanderont de prier pour eux – ce qui, soit dit en passant, encouragera chacun à croire que sa communauté est tenue en spéciale faveur, que les souverains penchent pour elle. C'est aussi dans une même attitude mentale, car ils croient que tout prêtre, tout derviche, tout bonze entretient des rapports avec la divinité, qu'ils exempteront le « clergé » de taxes et d'impôts, à la seule condition qu'il prie « pour la longévité de l'empereur », ou parce qu'on est convaincu qu'il le fait. Le prototype de ce qu'on appelle les « édits de tolérance » est celui du 11 avril 1220, promulgué par Gengis Khan en faveur du taoïste Tchang-tchouen : « Dans tous les édifices religieux et les maisons [des taoïstes] sont

des hommes qui passent leur jour à invoquer le Ciel, des gens qui demandent pour l'empereur [la] longévité [...]. C'est pourquoi j'interdis qu'on leur applique les réquisitions et les taxes quelles qu'elles soient. » Après les taoïstes, les bouddhistes recevront les mêmes privilèges, puis toutes les autres confessions.

Dans les premières décennies, l'islam sera sans doute la moins favorisée des religions, essentiellement parce qu'il n'accepte pas les autres ou entend du moins ne pas être placé sur un pied d'égalité avec elles, parce qu'il dresse contre la loi de Gengis Khan, le *yasaq*, à laquelle les Mongols demeurent fidèles, leur propre loi, la *chariat*, tout aussi infrangible. Cela n'empêchera pas les musulmans d'accéder à de hauts postes, non seulement en terre d'islam, mais en Chine même.

Le christianisme n'aurait peut-être pas été mieux vu que l'islam s'il n'avait pas entretenu depuis les débuts de la carrière de Gengis Khan des relations étroites avec le pouvoir mongol. La grande tribu turcophone des Öngüt, christianisée en profondeur, qui nomadisait le long de la Grande Muraille, avait rendu un service capital au fondateur de l'Empire, puis s'était ralliée à lui et avait noué avec sa famille des liens matrimoniaux qui resteront traditionnels. Bien des khans épouseront des chrétiennes, seront enfants de chrétiennes, paraîtront sur le point d'adopter la religion de leur mère, de leur épouse, et d'amener le christianisme au pouvoir. Cela n'arriva pas. Pourquoi ? Le baptême sous le nom de Nicolas du futur Oldjaïtu, en un temps où pourtant l'islam avait partout triomphé, aurait pu au moins le faire. Le pape en eut-il conscience ? Il se contenta d'envoyer félicitations et exhortations à la fidélité. Bien plus tôt, sous le règne de Hülegü et de son épouse nestorienne, Dokuz Katun, le christianisme bénéficia en Iran d'une faveur exceptionnelle, quoique, pense-t-on, le souverain inclinât plutôt pour le bouddhisme. « C'en était au point que tous les jours, gémit Rachid al-Din, on construisait de nouvelles églises dans toute l'étendue du royaume. » Quand ils moururent, le khan et la katun furent pleurés comme peu de souverains chrétiens le furent. « C'étaient un nouveau Constantin et une nouvelle Hélène », dira le Syriaque Bar Hebraeus. « C'étaient les deux grands astres de la foi chrétienne », lui répondra l'Arménien Kiragos. Ils ne dirent pas tant d'autres souverains, et pourtant ! Pourtant, Abaga fit frapper des monnaies avec cette inscription : « Au nom du Père, du Fils, du Saint-

Esprit, un seul Dieu. » Pourtant, le nestorien Tchinqaï, assisté de son coreligionnaire Qadaq, fut le conseiller du Grand Khan Güyük ; un autre, Bolghaï, celui de Mongka, qui était fils de la nestorienne Sorgaqtani. À voir cela, à lire tous les messages pressants envoyés en Europe, toutes les promesses faites aux Francs, dont celle, incessamment répétée, de leur rendre Jérusalem, on aurait pu croire que le christianisme allait triompher.

Après la chute de Bagdad et la conquête de la Syrie, l'islam paraissait perdu. Il ne restait plus qu'une seule puissance musulmane en Orient, celle des Mamelouks égyptiens, et elle aurait pu ne pas peser lourd devant des hommes qui conquéraient le monde. Mais, pour s'emparer de l'Égypte, ceux-ci devaient se faire bédouins, comme ils se faisaient chinois pour se rendre maîtres de la Chine. C'était beaucoup d'adaptations, et chacune demandait un énorme effort. Et pourtant ils auraient pu l'accomplir, et ce fut presque par miracle que l'islam fut sauvé. Les chrétiens en portent en grande partie la responsabilité. Certains virent bien l'importance de la carte à jouer et rallièrent les Mongols : des chrétiens arabes et iraniens qui se firent leurs collaborateurs, ces Alains que nous avons rencontrés à Pékin, des Géorgiens qui s'enrôlèrent dans leur armée, les Arméniens qui s'allièrent à eux et se montrèrent indéfectiblement fidèles, mais dont le fanatisme, la violence religieuse, la haine de l'islam ne donnèrent pas une belle image du message évangélique. Mais les plus hautes autorités politiques et morales de l'Occident ne se décidèrent jamais à s'engager à fond. Elles répondaient avec bienveillance aux appels des Mongols à la collaboration. Elles promettaient beaucoup. Elles ne reprirent jamais la Croisade. Elles écrivirent quelques lettres, envoyèrent une poignée de légats et de missionnaires alors que les Mongols attendaient des dizaines de milliers d'hommes. Les chrétiens commirent surtout un parjure, une traîtrise, un véritable acte de folie quand Acre laissa passer l'armée égyptienne sur son territoire, la ravitailla, rendit possible la destruction des forces mongoles en Syrie, pourtant placées sous le commandement d'un chrétien. Non seulement les Mongols ne crurent plus à la parole des Francs, mais ils ne leur pardonnèrent jamais d'avoir été les responsables de leur premier recul. Ces chrétiens qui préférèrent les musulmans aux Mongols avaient des excuses. Ils connaissaient les premiers, ignoraient les seconds. L'Europe occidentale avait eu trop peur quand les hordes asiatiques étaient arrivées

aux portes de Vienne ; elle avait entendu trop d'horreurs sur cette race « vomie par le Tartare », selon le mot de Saint Louis. N'avait-elle pas lu dans les missives envoyées par les khans qu'elle devait se soumettre, que ceux-ci revendiquaient la souveraineté sur toute la terre ?

Outre le fait que les Mongols qui vivaient en pays musulman subissaient l'influence de l'islam par le truchement de la culture iranienne, l'admiraient, l'adoptaient, la grande question se posait de savoir si des non-musulmans pouvaient diriger un pays musulman. Idéologiquement, pour l'islam, la chose était impensable. Pratiquement, pour les autorités elles-mêmes, elle se révélait difficile. Il aurait pu se faire que le christianisme triomphât. Il avait sa chance, mais elle était maigre. Il la perdit et, finalement, il arriva ce qui était le plus probable : les Mongols d'Iran, comme leurs cousins de la Horde d'Or et du khanat de Djaghataï, devinrent musulmans.

Le triomphe de l'islam

L'islam gagna la première manche avec la conversion d'Ahmed Tekïdar (1282). Il perdit la seconde quand les Mongols refusèrent un souverain musulman, se soulevèrent contre lui et le renversèrent (1295). Il emporta la belle avec l'avènement de Ghazan (1295). Bien que celui-ci se fût converti à l'islam, bien qu'il fût arrivé au pouvoir grâce au parti musulman, c'était encore, nous l'avons dit, un homme pétri des traditions de sa race qui n'aurait certes pas voulu de flambées de violence. Elles eurent lieu, car dans les premiers temps de son règne il était prisonnier de ses partisans, il devait leur donner des gages. Le chef de son gouvernement, Nauruz, était un sectaire, un fanatique. Il s'en prit à tous, aux mazdéens, aux juifs, aux bouddhistes, aux chrétiens surtout, la plus agissante des minorités. Bien des églises furent brûlées, bien des fidèles tués. Même le patriarche Mar Yaballaha III, qui était un Öngüt, c'est-à-dire aux yeux des Iraniens un Mongol, fut arrêté, torturé, et ne dut la vie sauve qu'à l'intervention du roi d'Arménie, un allié assez important et traditionnel pour qu'on tînt compte de lui. Ghazan ne tarda pas à reprendre les choses en main. Le patriarche fut réhabilité en 1296, et Nauruz exécuté en 1297. Les sévices les plus criants cessèrent. On ne put les éviter tous. Il y en eut un, odieux, quand les Kurdes

attaquèrent (1297), puis enlevèrent (1304) la place de sûreté des chrétiens, Irbil.

Jamais les minorités religieuses de l'Empire ne retrouveront leur position d'antan. Mar Yaballaha, qui avait été si bien en cour, mourra presque seul, dans une semi-disgrâce. Le nouveau ministre, Rachid al-Din, un assez triste sire, mais un grand administrateur et un historien de génie qui exercera un pouvoir sans limites de 1297 à sa mort, s'était converti à l'islam et le fera bien voir, notamment par la manière abjecte dont il persécutera ses anciens coreligionnaires juifs. Il finira mal, le corps coupé en deux (1318). Le christianisme survivra, mais condamné à moyen terme. Quand l'Empire mongol s'effondrera et avec lui sa tolérance, alors même que les Croisés auront abandonné la Terre sainte (1291), les descendants de ces musulmans qui avaient vécu en assez bonnes relations avec les chrétiens depuis la naissance de l'islam ne leur pardonneront ni leur ralliement aux Mongols, ni leur triomphalisme, ni les excès auxquels ils s'étaient parfois livrés, ni l'agression des « Francs ».

Le maintien des relations diplomatiques avec l'Occident permit pourtant la survie, voire la création de cet archevêché de Sultaniye que nous avons vu confier à Francon de Pérouse et à Jean de Cor (1318), l'arrivée de six nouveaux évêques et, pendant tout le XIVe siècle, l'établissement de nouveaux évêchés, ainsi en 1356 à Nakhitchevan, en 1374 à Maragha, comme la prospérité d'une douzaine de couvents de franciscains et de dominicains dans les principales villes de l'empire d'Iran, à Tabriz, à Sultaniye, à Maragha, à Tiflis, à Erzurum. Cela doit nous inciter à ne pas noircir exagérément la situation du christianisme. Comme le fait remarquer Jean Richard, le *libellus* de Jean de Sultaniye rédigé en 1404 ne dresse pas un tableau vraiment pessimiste de l'Église, alors que Tamerlan était déjà passé par là.

La réaction musulmane consécutive à la conversion de Ghazan et à la victoire de l'islam ne se manifesta pas seulement par des explosions de violence, des massacres, des fermetures et des destructions d'églises, de temples, de pagodes, mais aussi par une authentique résurgence religieuse et, pour mieux dire, spirituelle dont rend bien compte l'ordre des Naqchbandiya, fondé en Sogdiane par Baha al-Din Naqchband (1317-1389) et armé d'une triple culture persane, littéraire et théologique. Sa doctrine

pourrait se résumer par cette phrase : la *chariat*, toute la *chariat*, rien que la *chariat*. En même temps, en partie grâce au mécénat des souverains, en partie grâce à celui de grandes familles iraniennes, l'activité de l'architecture religieuse se réveilla.

Très peu de monuments sont bâtis dans les premières décennies de la conquête mongole, mais, assez tôt, on voit s'édifier les premiers mausolées. Ils resteront parmi les plus remarquables constructions des Ilkhans et donneront un chef-d'œuvre, la tombe du sultan Oldjaïtu à Sultaniye. Dès 1260, c'est, à Veramine, la belle tombe de l'imam Yahya, qui précède dans la même ville le Gunbad d'Ala-al-Din, une tour de 25 mètres de haut, très sobre ; c'est, au XIVe siècle, à Ispahan, les mausolées de Djafar (1335), une petite tour octogonale mal restaurée, et de Baba Qasim (1340) ; à Ardébil, celui du grand chaîkh Safi al-Din, aïeul des Séfévides (1334) ; à Urgentch, celui de Turabak Katun (v. 1320-1330). Le mausolée d'Oldjaïtu, malheureusement assez dégradé (mais que l'on restaure), est une des œuvres les plus remarquables de l'architecture musulmane. Il se présente comme un puissant massif octogonal en briques, aux murs légèrement inclinés, épais de 7 mètres, entourant une salle de 26 mètres de diamètre que couvre une coupole s'élevant à 52 mètres. Sa façade, sobre et rythmée avec force, est percée de quatre portes monumentales et supportait une série de sveltes minarets dont il ne subsiste que la base. Tous les éléments architecturaux et décoratifs en stuc et briques émaillées, qui devaient être splendides, sont connus par ailleurs. Pourtant, l'œuvre paraît très nouvelle et, par sa hardiesse, sa puissance, son élan vertical, elle n'est pas sans faire songer à l'art gothique.

La floraison des Grandes Mosquées n'est pas antérieure au XIVe siècle. Une des plus anciennes est celle de Tabriz (1310), aujourd'hui quasi disparue, qui n'était d'un grand *iwan* de 65 mètres de long, 30 de large et 25 de haut, précédant une immense cour entourée de bâtiments annexes dans laquelle on a vu l'un des premiers *külliye*, complexe architectural. Celle de Natanz lui est un peu postérieure. Édifiée entre 1304 et 1325, elle faisait aussi partie d'un complexe dont il ne reste guère que le porche du *khanqah* décoré de céramiques. Celle de Veramine (1326-1332), très endommagée, offrait la singularité d'une symétrie absolue. De la mosquée du Temps et de l'Heure de Yazd (1325), il ne subsiste que la salle sous coupole, ornée de

faïences et de stucs. Une des plus séduisantes créations artistiques de l'époque revient encore à Oldjaïtu. C'est le *mihrab* d'une salle annexe de la Grande Mosquée d'Ispahan, dont le décor stuqué épigraphique et floral est d'un extrême raffinement, d'une exceptionnelle complexité (1310). Il n'est pas sans intérêt de la comparer avec sa contemporaine, la citadelle (Ark) de Tabriz, aux murs hauts de 40 mètres, lourde, puissante, un peu vulgaire.

On parlera de « Renaissance timouride ». On ne parle pas de « Renaissance mongole », pas plus d'ailleurs que de culture mongole, parce que toutes les créations intellectuelles ou artistiques se situent dans la pure tradition seldjoukide, ce qui prouve la vigueur que celle-ci avait acquise. Elle se manifeste avec ces monuments que nous venons d'évoquer et, bien plus encore, avec trois poètes qui prennent rang parmi les six ou sept plus grands de l'Iran, avec les historiens dont deux sont des maîtres, avec l'école de peinture de Tabriz, avec l'essor scientifique dont sont témoins l'observatoire de Maragha, fondé dès 1259, qui servira de modèle à ceux que l'on édifiera plus tard, le grand astronome que fut Nasir al-Din Tusi (1201-1274) et les « Tables ilkhaniennes » de 1272.

Les grands poètes de l'époque mongole vécurent en marge de l'Empire. Djelal al-Din Rumi (1207-1273) était né à Bactres et avait été emmené à Konya, la capitale des Seldjoukides d'Anatolie, par son père qui fuyait l'invasion gengiskhanide. Il y fonda le plus célèbre ordre mystique de l'islam, celui des Derviches tourneurs ou Mevlevi, donna une impulsion décisive à la musique et à la danse sacrées, et composa, avec son *Mesnevi*, l'un des plus beaux textes de la langue iranienne. Saadi, né et mort à Chiraz (1213-1292), avait quitté lui aussi sa ville natale pour échapper aux envahisseurs, mais y était revenu très vite, en 1256. Il est l'auteur d'une œuvre variée, marquée à la fois par le lyrisme, l'humour et le moralisme. Amir Khosrau (1253-1325), quant à lui, tomba aux mains des Mongols, leur échappa, et alla se réfugier eux Indes où il se révéla excellent élève de Nizami et contribua largement à développer dans le sous-continent la culture persane.

L'histoire fut illustrée par Ata Malik Djuvaini (1226-1281), haut fonctionnaire des Ilkhans, auteur d'une *Histoire du conquérant du monde* pleine de vie, et surtout par le grand maître Rachid al-Din (1247-1318), à qui l'on doit une *Histoire universelle*, la première œuvre au monde qui

mérite d'être considérée comme historique au sens moderne du terme. Wasaf (mort en 1317), qui tombe volontiers dans le pathos, occupe à côté d'eux une place plus modeste.

L'école de miniaturistes de Tabriz est née de celle de Bagdad, que l'on dit toujours détruite par les Mongols et qui pourtant s'illustrera sous les Djalaïrides, surtout grâce au patronage d'Uways (1358-1374) et d'Ahmed (1382-1410). On lui doit notamment le *Kalila wa Dimna* de Bagdad illustré de 74 miniatures datées de 1392 (Bibliothèque nationale de France) et le *Masnavi* de Kwadju Kirmani de 1396 (British Library de Londres). Maints artistes de la capitale abbasside, il est vrai, allèrent chercher refuge en Syrie et en Égypte, où ils redonnèrent vie à une production ancienne que nous ignorons trop, et d'autres, plus nombreux, durent être déportés vers la capitale des Ilkhans. Ils y rencontrèrent certainement des peintres chinois qui exercèrent sur eux une influence capitale, firent évoluer le style « arabe », introduisirent des éléments nouveaux comme la pivoine, les troncs noueux des arbres, les nuages tourmentés, et conduisirent la peinture vers ce qui deviendra plus tard la miniature classique de l'Iran (*Madjmu'a al-Rachidiye*, v. 1310, Bibliothèque nationale de Paris ; *Djami al-Tawarikh*, 1314, de Londres et d'Édimbourg ; *Chahname* de Washington, 1320-1336).

Cette même influence chinoise, avec les mêmes motifs, s'exerce aussi sur la céramique, somptueuse, mais en même temps tendre, délicate, raffinée, qui atteint alors un de ses plus hauts sommets.

L'Iran après les Ilkhans

La chute des Ilkhans entraîna la séparation de l'Asie Mineure et de l'Iran, le morcellement de celui-ci par la création de nombreux États indépendants parfois placés sous l'autorité purement nominale d'un khan de sang gengiskhanide. Les Mongols ne gardèrent le pouvoir qu'en Irak et en Iran occidental, d'une part, sous la direction de la maison de Djalaïr d'abord installée à Bagdad, puis maîtresse de Tabriz en 1358, et dont le seul souverain quelque peu remarquable fut Uwais, qui régna de 1358 à 1374 ; au Mazanderan (Bistam, Damghan, Semnan), d'autre part, où ils fondèrent l'émirat d'Astarabad. Mais les Djalaïrides avaient pour voisins deux confédérations türkmènes arrivées avec les Seldjoukides ou avec les

Mongols, dont on avait commencé à parler aux alentours de 1340 et qui se distinguaient par la couleur du pelage de leurs troupeaux ou de leurs totems, noirs et blancs : les « Gens au Mouton Noir », Kara Koyunlu, qui se rendront maîtres de Mossoul, de Sindjar et en 1388 de Tabriz, et les « Gens au Mouton Blanc », Ak Koyunlu, qui nomadisaient en haute Mésopotamie. Dans l'ouest et le sud-ouest du pays, la maison arabe fortement iranisée des Muzaffarides domina Chiraz, Yazd, Ispahan, Kirman. C'est seulement dans les régions orientales que les Persans purent revenir au pouvoir. Ils le firent à Sabzevar avec la république islamique chiite des Sardebars, à Herat avec les Kurt ou Kert qui dominèrent l'Afghanistan. Les Kurt étaient une vieille famille de gouverneurs (*malik*, « roi ») au service des Mongols qui avaient été confirmés par eux dans leurs fonctions en 1253 et qui, avec beaucoup d'adresse, avaient su traverser toutes les crises. Quatre ans après la mort d'Abu Saïd, en 1340, leur prince, Muizz al-Din Pir Husain (1332-1370), avait osé se faire proclamer sultan, ce qui avait suscité l'indignation et la réaction des Djaghataïdes – un Tadjik sultan ! –, et Pir Husain avait été obligé de reconnaître leur souveraineté.

La parcellisation de l'Iran, qui ne durera pas longtemps – quelque quarante-cinq ans –, fit régresser l'économie et la culture, et favorisa l'intervention de Tamerlan. C'est pendant cet interrègne qu'éclata dans les steppes la Grande Peste de 1348 qui ravagera l'ancien monde jusqu'en Europe occidentale, mais il ne semble pas qu'elle ait frappé l'Iran aussi fortement que les autres régions du monde.

Le khanat de Djaghataï

De tous les khanats gengiskhanides, celui de Djaghataï demeura le plus fidèle au *yasaq*, mais il était constitué de deux régions trop différentes pour ne pas en souffrir et pour garder son unité. Au nord, c'était le pays des steppes, des nomades et du chamanisme ; au sud, la Sogdiane, celui de paysans et de citadins profondément islamisés où les villes, qui avaient été dévastées par la conquête et qui avaient parfois subi des raids des Ilkhans (tel celui d'Abaga sur Boukhara en 1279), avaient partout repris vie. Quand Marco Polo passe par Boukhara, il voit en elle « la meilleure cité de toute la Perse » et, allant plus loin, Djuvaini affirme qu'elle n'a pas d'égale au

monde. Au Djaghataï, comme partout, plus que partout peut-être, les nomades méprisaient les sédentaires, les considéraient comme des proies bonnes à dévorer. En Iran même, ces derniers auraient été victimes d'agressions si les autorités ne les avaient pas protégés. On conserve une déclaration de Ghazan aux chefs tribaux mongols : « Vous voulez que je vous laisse piller les Tadjiks. Mais que ferez-vous après avoir tué les bœufs et détruit les semences ? Si vous venez me demander de quoi vivre, je vous châtierai sévèrement. » Au Djaghataï, où ne prévalait pas la même fermeté, on voyait parfois des villes assaillies par les hordes. Kebek (1320-1326) désirait faire cesser ces pratiques. Il décida, lui nomade dans l'âme, de se faire citadin tout en affirmant qu'il se rendrait tous les ans dans les tribus. C'était sage. Son successeur, Tamarchirin (1326-1333), voulut aller plus loin et se fit musulman. Ses hordes ne le supportèrent pas. Elles se soulevèrent, élirent un anti-khan, Djenktchi (1334-1338), ce qui eut pour résultat une scission du khanat et un effondrement de l'autorité. Au nord, les clans recouvrèrent leur indépendance ; au sud, les Tadjiks se crurent autorisés à ne plus respecter les « Mongols », en fait des Turcs. Cela dura jusqu'à l'émergence d'hommes forts : dans les steppes, Tughluk Timur (proclamé khan en 1347) ; en Sogdiane, l'émir Qazghan (1346-1357). Le premier entendait refaire l'unité de l'État. Il embrassa l'islam, profita du décès du second pour attaquer son pays (1360), rallia quelques émirs, mit les autres en fuite, repartit dans les steppes et mourut (1363). Deux ans plus tard, son fils fut obligé de s'incliner devant l'un de ces grands qui avaient rallié son père, un turcophone qui se donnait une généalogie mongole et un cousinage lointain avec Gengis Khan, un certain Timur qui serait un jour boiteux, *leng*, et arborerait avec fierté cette infirmité, de telle sorte qu'on ne l'appellerait plus que Timur Leng, dont nous avons fait Tamerlan. En 1370, cet homme qui avait vécu une jeunesse aventureuse et inavouable se fit consacrer Grand Émir à Bactres.

TAMERLAN

Bien qu'ils aient été tous les deux de grands conquérants et de grands massacreurs, Gengis Khan et Timur ne sauraient se comparer. Tout les oppose et, si le premier est difficile à analyser, le second nous demeure

psychologiquement incompréhensible tant il se montre inconséquent. N'évoquons ici qu'une de leurs différences. L'un était mû par un idéal de paix universelle, voulait unifier le monde, et il construisit un empire. L'autre prétendait combattre pour l'islam et il ne constitua rien d'autre qu'un royaume, celui de l'Iran timouride, car on ne saurait considérer que firent partie d'un État tous les pays où il ne fit que passer.

Timur se dit musulman convaincu, et sans doute l'est-il, bien que peu orthodoxe et malgré de nombreux affleurements du paganisme. Il est fanatique, mais il brûle des mosquées, permet à ses soldats chrétiens de placer des icônes devant la porte de leurs tentes, comme le vit l'ambassadeur de Castille, don Ruy Gonzales de Clavijo, qui lui rendit visite à Samarkand (1404). Il s'enivre, reçoit en compagnie de ses femmes, joue, aime la peinture peut-être très érotique. Il n'a que le mot de *djihad* à la bouche, mais il ne fait que lutter contre des musulmans, détruit tous les grands empires islamiques de son temps : celui de la Horde d'Or, qui domine la Russie et ne se relèvera jamais de ses coups ; celui de Delhi, et celui des Ottomans qui, eux, se relèveront immédiatement. Il faut bien chercher pour trouver parmi ses victimes celles qu'il eût pu considérer comme infidèles : des Géorgiens, des Arméniens, ces Hindous qu'il massacrera à plaisir et cette grande place forte de la chrétienté, Smyrne (Izmir, décembre 1402), dont il nous rebattra les oreilles.

Il était né près de Kech (Chahr-i Sabz) le 8 avril 1336, dans une famille de Mongols turquisés, avait donc quarante-cinq ans tout juste, et avait déjà beaucoup guerroyé, notamment contre le Khwarezm qui l'occupera de 1371 à 1388, quand il s'intéressera à l'Iran. On raconte que c'est un pèlerin revenant de La Mecque en 1378 qui attira son attention sur la situation anarchique qui y régnait et sur la facilité qu'il y aurait à s'en emparer. Il commença la guerre contre lui en 1381 en prenant Herat, ce qui le rendit maître de toutes les terres qui dépendaient d'elle, y compris le Sistan qu'il ruinera définitivement plus tard (1383). Les Sardabars le rallièrent. Puis il marcha vers l'Occident. Il y marchera jusqu'à ce qu'il ait atteint la Méditerranée, jusqu'à la veille de sa mort, quand il décidera de conquérir la Chine. Il partira malade, en hiver, pour le faire, et il mourra à Otrar le 19 janvier 1405.

Rien n'est plus fastidieux que de raconter les campagnes militaires de Timur, faites de cent actions qui semblent se répéter, qui si souvent ne sont pas décisives et qu'il lui faut inlassablement recommencer. Seules sont passionnantes ses longues expéditions contre la Horde d'Or (1381, 1391, 1395), son raid foudroyant sur Delhi (1398), la grande bataille livrée à l'armée ottomane sous les murs d'Ankara (1402) – la plus belle, la plus grande de l'Histoire, où peut-être un million d'hommes s'affrontent. Contentons-nous donc, pour l'Iran, d'en donner les principales étapes.

La guerre d'Iran, commencée en 1381, durera au moins jusqu'en 1393, à vrai dire jusqu'en 1399 si l'on prend en compte l'expédition menée contre le vice-roi d'Iran, son fils Miran Chah, devenu à moitié fou et qu'il lui faudra ramener à l'ordre sinon à la raison, les révoltes sporadiques (le Khorassan soulevé en 1381 et 1382, Herat en 1383, Yazd en 1396) et les expéditions contre Bagdad, occupée en 1393, perdue en 1394, reprise en 1403. Il gagnait des batailles, souvent grâce à son seul courage physique (grande victoire devant Chiraz contre le Muzaffaride Chah Mansur en 1393), prenait des villes, mais était incapable de les faire gérer, d'y établir durablement son autorité, et il était obligé de gagner de nouvelles batailles, d'enlever à nouveau les cités. En Géorgie, où la résistance se révéla d'une exceptionnelle vivacité, il dut se rendre maintes fois de 1386 à 1400, et en particulier guerroyer tout l'hiver 1394-1395. Des résultats solides finirent pourtant par être acquis ici ou là, surtout entre 1385 et 1387 où il occupa Sultaniye, Hamadan, Tabriz, Ispahan.

Parfois le Grand Émir était clément, ainsi quand il éprouvait une joie ou apprenait une heureuse nouvelle. Mardin, qu'il s'apprêtait à immoler, fut sauvée parce qu'il y arriva l'annonce de la naissance d'un de ses petits-fils, le futur Ulu Beg (1394). Plus souvent, c'étaient d'épouvantables massacres, non pas sans doute l'anéantissement de toute une population, mais l'immolation de dizaines, peut-être de centaines de milliers d'hommes dont, avec les crânes, on faisait des tours, des « minarets ». À Ispahan, l'historien Hafiz-i Abru en compta, dans le seul secteur urbain qu'il parcourut, quarante-cinq, chacune de mille à deux mille têtes. On ne saurait égrener le chapelet des villes martyres : Isfarayin, l'une des premières touchées (1381), Herat, Zarendj, Astarabad, Ispahan, Tus, Radkan, Sari, Amol, pour n'en citer que quelques-unes relevant du seul Iran. Tamerlan tenta parfois de se

justifier : « Je n'avais pas voulu cela », aurait-il dit après l'holocauste de Delhi. Il ne pouvait pas supporter d'entendre évoquer devant lui les horreurs de la guerre. Il ressentait profondément les deuils qui le frappaient. À la mort d'un petit-fils aimé, il se jeta par terre et déchira ses vêtements. On a pu envisager qu'en massacrant il ne faisait qu'obéir aux plus sévères versets du Coran : « Tuez-les partout où vous les trouverez ! » (II, 187).

Je ne suis pas Marco Polo, mais je dirais volontiers : « Il mourut, ce qui ne fut pas grand dommage, car il n'était ni prud'homme ni sage. »

CHAPITRE XIV

La Renaissance timouride

VERS UN MONDE NOUVEAU

Au XVe siècle ou plutôt dans sa seconde moitié, sous l'impulsion de l'Europe, le monde change radicalement comme il ne l'avait pas fait depuis la haute Antiquité, et l'Asie en général, l'Iran en particulier, en subissent les conséquences. À partir de 1453, date de la prise de Constantinople par les Turcs, souvent choisie symboliquement comme marquant la fin du Moyen Âge et le début des Temps modernes, et pendant les cinq décennies qui suivent, les événements se précipitent. Les plus spectaculaires sont certes la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb en 1492, dont les conséquences se feront sentir à moyen terme et ne cesseront plus de croître, et le contournement de l'Afrique par Vasco de Gama qui double le cap de Bonne-Espérance en 1498, dont les résultats sont foudroyants parce que la route traditionnelle du commerce mondial par le Proche-Orient et la Méditerranée dominée par les marins italiens est détournée, parce que les Européens peuvent se dispenser d'intermédiaires pour s'approvisionner en Inde et en Chine, ce qui retire aux pays de transit une des sources de leur richesse et conduit à leurs portes des étrangers lointains et inconnus, avides et conquérants. Dès 1505 environ, les épices valent cinq fois moins cher à Lisbonne qu'à Venise, les empires portugais et espagnol se créent. De cette situation nouvelle, l'Iran va être particulièrement victime puisqu'il ne pourra pas réagir comme les Ottomans, qui conquerront la Syrie et l'Égypte, et il se trouvera menacé d'asphyxie. D'autres faits qui semblent concerner moins directement l'Asie n'ont peut-être pas une moindre importance pour elle dans la mesure où ils donnent à l'Europe des outils pour sa future hégémonie : la divulgation de l'imprimerie due à Gutenberg, dont la célèbre

Bible parut en 1450-1455, permet un prodigieux développement des connaissances ; les progrès décisifs accomplis par les armes à feu retirent progressivement aux nomades la supériorité qu'ils doivent à la mobilité de leurs chevaux et à l'efficacité de leurs arcs, réduisent les hautes murailles des villes à un décor de théâtre.

Que ce soit ou non par suite de ces grandes découvertes, l'Europe pendant ce demi-siècle évolue de façon décisive, tourne le dos à son passé et connaît un bouillonnement intellectuel, artistique, politique et économique qui la projette en avant. Avec le Quattrocento finit ce qu'il reste du Moyen Âge et commence la Renaissance, qui n'est pas seulement un retour aux sources gréco-latines, mais aussi une ouverture sur de nouvelles façons de sentir, de penser et de vivre. C'est alors qu'éclot la musique polyphonique, que Raphaël, Michel-Ange, Titien voient le jour, tandis que Léonard de Vinci peint *La Cène* à Milan, que Copernic naît en 1473, Luther en 1483, qui vont remettre en question les certitudes les plus établies. Le temps des principautés s'achève, en France avec la disparition du duché de Bourgogne et les mariages dans la famille royale d'Anne de Bretagne, en Espagne avec l'union de la Castille et de l'Aragon (1469) et l'aboutissement de la Reconquista (prise de Grenade en 1492), en Allemagne avec Frédéric III (1440-1493) et Maximilien (1493-1519) qui annoncent l'hégémonie de la maison d'Autriche, en Russie avec Ivan III (1462-1515), le « rassembleur de la terre russe », qui fonde l'État moscovite. Tout montre que l'équilibre du monde bascule, que l'Orient va perdre en faveur de l'Occident la millénaire suprématie que, malgré l'Empire romain, il a toujours exercée. L'Asie aura certes encore de grands jours aux XVIe et XVIIe siècles, en Chine avec Kangxi (1662-1722), en Inde avec Akbar (1556-1605) et Chah Djahan (1605-1627), en Turquie avec Soliman le Magnifique (1520-1566), en Iran peut-être avec Chah Abbas le Grand (1588-1625), mais elle a déjà en elle la maladie qui la rongera.

En attendant, comme si toute cette effervescence les stimulait, les terres qui nous occupent, celles du monde iranien ou, si l'on veut, irano-turc, voient aux alentours de l'an 1500 trois princes d'une stature exceptionnelle : Babur, le Timouride (1483-1530) ; Chaybani Khan, l'Uzbek (1468-1510) ; Chah Ismaïl, le Séfévide (1501-1524), et peut-être un quatrième, si l'on

oublie ses déficiences politiques pour ne songer qu'à son rôle culturel : Husaïn-i Baïqara (1469-1506).

La succession timouride

Tamerlan est certes une personnalité difficile à juger, mais ses descendants plaident pour lui, non pas tous puisqu'il y eut parmi eux des incapables, voire des débiles et des fous – un Khalil, un Miran Chah –, mais beaucoup qui furent d'une manière ou d'une autre de grands hommes : un Chah Rukh, un Ulu Beg, un Bay Chungkur Mirza, un Husaïn-i Baïqara, un Babur. Et parle aussi en sa faveur l'éclat de ce qu'on a appelé la Renaissance timouride.

Contrairement aux enfants de Gengis Khan, ceux de Timur ne furent en rien des génies militaires et aucun ne continua son œuvre ; bien au contraire, ils la laissèrent s'effondrer et il faudra, cent ans après lui, qu'un ultime rejeton de son sang, en conquérant les Indes, reconstitue, en terre étrangère, un empire timouride. Le Grand Émir meurt au début de 1405. Moins de dix ans plus tard, tout ce qu'il a détruit ou presque est reconstruit. Dès 1405, les Mamelouks ont repris en main la Syrie, Ahmed Djalaïr s'est réinstallé à Bagdad, et le Kara Koyunlu Kara Yusuf (1389-1420), qui s'était réfugié en Anatolie puis en Égypte, est revenu à Tabriz. En 1413, les Ottomans ont entièrement reconstruit leur empire, si bien qu'en 1453 ils pourront prendre Constantinople. En 1414, l'Afghan Khizir Khan, que Tamerlan avait laissé comme gouverneur des Indes et qui ne possédait plus guère que le Pendjab, avait repris Delhi, fondé la dynastie des Sayyid – ainsi nommée car son fondateur se prétendait issu du Prophète – et reconstitué le sultanat musulman en reprenant le flambeau des Tughlug que Tamerlan avait fait tomber de leurs mains. La Horde d'Or elle-même semblait reconstituée, puisqu'en 1408 elle pouvait exiger que les Russes payassent le tribut. En fait, sa résurrection était illusoire. Elle était entrée en agonie. Vers 1430, la Crimée, un immense territoire au nord de la péninsule qui porte aujourd'hui ce nom, s'était déclarée indépendante (mais elle sera obligée de reconnaître le protectorat ottoman en 1475), bientôt imitée par Kazan (1445). Que restait-il aux fils du grand conquérant ? La Sogdiane et l'Iran, ce dernier déjà entamé par la perte de l'Azerbaïdjan et qui ne tarderait

pas à leur échapper en grande partie. Oncques ne vit jamais déconfiture plus totale. Et ce n'était qu'un début.

Nous l'avons vu, Tamerlan ne savait pas construire avec solidité. Il en allait de son empire comme de son architecture. Il était impressionnant, brillant, colossal, mais non fait pour durer. On raconte qu'à Samarkand, des briques tombaient sur les fidèles de la mosquée de Bibi Khanum, à peine inaugurée. De son empire, ce furent des pans de mur entiers qui churent sur la tête de ses enfants.

Sa succession avait été difficile. Il avait désigné comme héritier de son pouvoir son petit-fils Pir Muhammad. Ce fut un autre de ses petits-enfants, Khalil, qui accéda au trône. Il était jeune, beau, séduisant, mais il était amoureux d'une femme, Chad al-Mulk, à qui il laissa tout le pouvoir et qui en usa bien mal. Elle vida le trésor, mit aux plus hauts postes ses anciens domestiques, alla jusqu'à distribuer aux grands seigneurs les épouses de l'émir défunt. Ce fut un scandale. Chah Rukh, le puîné de Timur, qui n'aimait ni la guerre, ni le pouvoir, ni la politique, mais qui était honnête et juste, pensa qu'il fallait intervenir. Il quitta Herat où il vivait affilié à un ordre religieux, confit en dévotion, renversa son neveu et se fit couronner à sa place (1407-1447). Il transféra la capitale dans la ville dont il venait, et qui d'ailleurs était moins excentrée que Samarkand, et il confia cette dernière à son fils Ulu Beg, le futur astronome alors âgé de dix-neuf ans. Il s'occupa de restaurer les finances et de remettre de l'ordre dans son entourage, mais il ne put rétablir la situation à l'ouest.

Elle s'était aggravée pendant ces événements. Le frère de Chah Rukh, Miran Chah, et son fils, qui gouvernaient en Iran occidental, avaient essayé en vain de réagir contre les Türkmènes. Ils n'avaient réussi qu'à se faire tuer (1408). Cela avait permis aux Kara Koyunlu de se débarrasser d'Ahmed Djalaïr et d'annexer tout l'Irak (1410), Sultaniye et Qazvin (1419)... Disons tout de suite que le fils et successeur de Chah Rukh, Ulu Beg (1447-1449), était encore moins capable que son père de faire la guerre. Il vivait dans les étoiles. Il ne régna d'ailleurs que peu de temps et finit assassiné par son propre fils. Il y eut alors trois ans d'anarchie qui n'arrangèrent rien, puis un homme fort monta sur le trône, Abu Saïd (1452-1469). Il arrivait trop tard, à une époque trop difficile.

Djihan Chah (1439-1467), qui avait accédé au pouvoir sur les Kara Koyunlu dix-neuf ans après la mort de Kara Yusuf, était sous tous les rapports un grand prince, cultivé, bon poète bilingue turc et persan, amateur d'art qui encouragea l'école de peinture de Tabriz et qui a laissé dans cette ville un souvenir immortel de son règne avec la mosquée Bleue (achevée en 1465). Bien que les restaurations lui aient fait perdre un peu de sa beauté ou plutôt de sa force d'émotion, celle-ci conserve une place importante dans l'art islamique grâce à son décor de céramiques émaillées, l'un des plus beaux de l'Iran, étonnamment proche de celui des monuments timourides de Sogdiane et du Khorassan. Djihan Chah n'était pas seulement mécène, mais aussi ambitieux. Il avait lancé de grandes offensives en Iran, avait conquis Chiraz, Ispahan, Kirman. Il était même entré en vainqueur à Herat, et Abu Saïd avait été obligé d'accepter une paix désastreuse qui lui faisait perdre tout l'ouest de son royaume. La frontière entre les deux États avait été fixée, au nord, à Semnan, à mi-chemin entre Rey et Damghan.

Si le souverain timouride en était arrivé là, c'est qu'il avait affaire à une autre menace, celle d'une nouvelle puissance qui s'était affermie dans les steppes avant même qu'il ne soit sur le trône. Elle s'était formée dans l'apanage que Gengis Khan avait donné jadis à l'un de ses petits-fils, Chayban, enfant de son aîné, Djötchi, à savoir les régions situées à l'est et au sud-est de l'Oural, un territoire au reste mal défini où erraient des tribus, comme tant d'autres en voie de turquisation. Celles-ci avaient pris au milieu du XIVe siècle le nom d'Özbeg (« Vrai Seigneur »), mot qui s'est transformé au cours des temps en Ouzbek ou Uzbek/Üzbek, et que nous conserverons ici bien qu'il soit anachronique. Cent ans plus tard, en majeure partie par suite de l'effondrement de la Horde d'Or, ces tribus, sous l'autorité d'Abu'l-Khaïr (1428-1468), avaient accru leur puissance et s'étaient fermement établies jusque sur les rives du Syr-Darya, d'où elles faisaient pression sur les Timourides. Ceux-ci avaient tout lieu de s'inquiéter de leur présence et de leurs activités quand, en 1465, une fraction d'entre elles avait fait sécession : on nomma ces indépendantistes les Fugitifs, Kazaks, nom dont les Russes feront « Cosaques ». Les Uzbeks affaiblis avaient alors été vaincus par un peuple mongol qui s'était tenu en marge de l'épopée

gengiskhanide, celui des Oïrats ou Kalmouks. Rien ne laissait prévoir qu'ils allaient se ressaisir. Celui à qui ils devraient leur résurrection, Muhammad Chaybani, né en 1451, était alors un jeune homme qui, après avoir connu une enfance dramatique, faisait ses études à Boukhara et à Samarkand – des études excellentes. Abu Saïd avait tout lieu de ne plus se soucier de ses frontières septentrionales et de juger qu'il pouvait profiter de leur tranquillité pour intervenir dans l'Occident iranien. Cette intervention paraissait d'autant plus opportune, voire nécessaire, que les Türkmènes venaient eux-mêmes d'affronter une forte tempête. Le Kara Koyunlu Djihan Chah avait attaqué ses voisins Ak Koyunlu, que dirigeait alors Uzun Hasan (Hasan le Long, 1453-1478), avait été vaincu et tué par eux (11 novembre 1467), et toutes leurs possessions étaient passées aux vainqueurs. Ceux-ci constituaient désormais la plus grande puissance de l'Asie musulmane et commençaient à intervenir sur la scène internationale, entretenant notamment des relations avec l'Europe, au premier chef avec Venise et la papauté, soucieuses de s'allier à eux contre les Ottomans.

L'intervention d'Abu Saïd était-elle opportune, comme il le pensait ? On peut imaginer qu'il était mal renseigné ou qu'il surestimait ses propres forces. Était-elle nécessaire ? Peut-être était-il en effet bon de prendre les devants, d'arrêter un empire naissant qui pouvait fort bien, un jour, revendiquer tout l'Iran. Le Timouride attaqua. Il perdit la bataille et la vie (1469). Il ne fait guère de doute qu'après un tel triomphe Uzun Hasan aurait pu s'emparer de la totalité de l'Iran. Il se tint coi, craignant vraisemblablement d'être pris à revers par les Ottomans. Le successeur d'Abu Saïd, Husaïn-i Baïqara (dit aussi Sultan Husaïn Mirza, 1469-1506), fut nommé « empereur », padichah, parce qu'il fallait un padichah et parce qu'il était prince de Herat, mais il n'y avait plus d'empire, même plus de royaume, seulement une kyrielle de petites principautés qui reconnaissaient son rang, mais non son autorité, et se querellaient entre elles. Parmi elles, presque insignifiante, mais sur la terre la plus fertile d'Asie centrale, au Ferghana, à Andidjan, figurait celle d'Omar Chaïkh Mirza (1456-1494), le père de Babur, celui qui relèverait la grandeur timouride en conquérant les Indes.

L'Iran appartenait donc, une fois de plus, aux Turcs : à l'ouest, à des Turcs nomades qui, malgré leurs vertus, n'étaient pas une bénédiction pour

le pays, car le nomadisme, nous l'avons dit et répété, était toujours plus ou moins dévastateur ; à l'est, à des Turcs sédentarisés, de haute culture, qui créaient une des plus belles expressions de toute la civilisation musulmane. Par une sorte de paradoxe, au même moment, des Iraniens dominaient les Indes, de l'Indus jusqu'au delta du Gange, et accentuaient la pression que l'iranisme exerçait sur elles. Le sultanat de Delhi, fondé en 1206 par El Tutmich, un mamelouk turc des Ghurides, et où, fait notable, une femme, Raziya, avait régné quatre ans (1236-1240), était passé successivement aux Khaldji (1290-1320), des Turcs complètement iranisés, puis à d'autres Turcs, les Tughlug (1320-1398), enfin aux Sayyid (1414-1444) que nous venons de rencontrer, auxquels succéderont d'autres Afghans, les Lodi (1444-1526), qui perdront une partie des terres appartenant à leurs prédécesseurs et ne vivront que par la coalition de sept grands seigneurs afghans. C'est dire à quel point la main-mise de l'Iran y était forte. Malgré tout, les Indes, qui échappèrent à la souveraineté des Turcs pendant plus d'un siècle, étaient considérées par eux comme relevant de leur patrimoine. Ce sera l'un des arguments de Babur pour en faire la conquête.

La Renaissance timouride

Il ne faut pas être victime des mots. La « Renaissance » ne signifie absolument pas la même chose en Iran timouride et en Europe. On sait ce qu'on entend par elle en Occident. En Iran, elle ne désigne rien d'autre qu'un réveil de l'activité culturelle consécutif aux guerres dévastatrices de Tamerlan, et ce nom ne devrait même pas être employé, car celle-ci ne s'était nullement endormie. Si Samarkand, avec ses grandioses constructions de la fin du XIVe siècle, n'en apportait pas la preuve, Chiraz le ferait pour laquelle le XVe siècle fut un âge d'or. C'est alors que ses artistes ont élaboré la peinture classique de l'Iran, lui ont fourni sa forte personnalité, ont acquis une parfaite maîtrise technique dans le dessin et dans les couleurs, ont inventé une perspective en distribuant des personnages sur des niveaux superposés (*Chah-name* d'Istanbul, 1370, et du British Museum, 1397). C'est alors que son école littéraire a donné naissance à l'un des plus grands poètes de l'Iran, Hafiz (mort vers 1390), le maître du *gazal*, ce court poème, auquel il a fait atteindre sa perfection.

Ce qui pourrait prêter à rapprocher ces deux Renaissances, c'est le parallélisme qu'on peut établir entre certains personnages qui illustrent l'une et l'autre, et qui semblent les faire relever de la même famille. J'ai déjà fait remarquer par ailleurs (dans mon *Babur*) certains rapprochements que l'on peut faire entre des portraits dessinés par le futur empereur des Indes et, par exemple, un Laurent de Médicis.

En contemplant les miniatures, les céramiques, les tissus, nous inclinerions volontiers à penser que la société pour laquelle ces œuvres sont faites n'est que raffinement, délicatesse, élégance. Et certes elle l'est, mais elle est aussi vulgarité, brutalité, grossièreté, car elle est tout à la fois, car en tout elle va aux extrêmes. Elle s'adonne à tous les vices. Elle se drogue. Elle s'enivre à mort, au sens strict du terme, avec le célèbre vin de Chiraz et ceux d'autres crus. Elle joue aux dés et parie chaque fois qu'il y a matière à parier, ce qui est pourtant interdit par l'islam, et avec tant de passion que joueurs et parieurs se ruinent parfois. Elle est pédéraste ; les hommes aiment tellement les jeunes garçons que les enfants des citadins n'osent plus sortir dans les rues de peur d'être enlevés. Elle pratique volontiers l'amour libre ; l'adultère l'effraie si peu que, à un quidam se plaignant qu'on lui ait pris sa femme, on répond : « Il y a des années qu'elle est avec toi, elle peut bien demeurer quelques jours avec moi. »

En même temps, elle peut être confite en dévotion. Passé le règne d'Ulu Beg, presque tous les souverains ont leurs maîtres spirituels. Les derviches, les kalenders, sont partout. Les sciences les plus prisées, celles qui ont le plus grand nombre de foyers, sont la théologie, la jurisprudence et l'arabologie. Et, au fur et à mesure que le temps passe, l'emprise de l'islam se fait plus forte, la liberté de pensée et celle des femmes diminuent, mais non, bizarrement, celle des mœurs.

Les femmes ! Bien qu'on aime les garçons, elles occupent largement le cœur des hommes. C'est le siècle de l'amour, non seulement de celui que l'on chante comme l'ont toujours fait les musulmans, mais de celui que l'on vit. Khalil s'était tout donné à Chad al-Mulk, qui d'ailleurs ne lui avait pas survécu. Un oncle de Babur Chah sera tellement épris d'une de ses épouses qu'il renoncera à toute relation sexuelle avec les autres. Husaïn-i Baïqara, qui possédait un vaste harem, tombera follement amoureux d'une de ses concubines, l'épousera et lui donnera presque la totalité du pouvoir. Une

telle exaltation du sentiment amoureux survivra dans l'Inde des Grands Moghols : nous lui devrons le Tadj Mahal. Les femmes jouissent d'une liberté que l'islam leur accorde rarement – jamais ? Clavijo, déjà, décrit les fêtes de Tamerlan auxquelles les princesses participent, magnifiquement vêtues et chevelure nue tombant sur les épaules. Babur, encore, rendra visite aux dames de sa famille comme à celles de ses compagnons. Maintes d'entre elles sont fort instruites. On parlait beaucoup à Herat d'une poétesse en renom ; une fille de Babur, Gül Badan, sera une mémorialiste de talent.

On aime se divertir. On joue beaucoup, non seulement aux dés, mais aussi au trictrac, aux dames, aux échecs surtout. On pratique les sports, le polo, la course à cheval, le saut, le tir à l'arc, la lutte et ce jeu que l'Afghanistan rendra célèbre, le *bouzkachi*, alors nommé *oglak*, où deux équipes de cavaliers s'affrontent autour de la dépouille d'un veau. Évidemment, on chasse, à courre, au faucon, au guépard, à l'affût. On regarde les sportifs comme on regarde les combats d'animaux – coqs, perdrix, béliers – ou les lutteurs, les acrobates, les funambules, les jongleurs, les prestidigitateurs. On écoute de la musique et l'on en joue : ne pas être instrumentiste, ne pas avoir une bonne oreille ou ne pas reconnaître les œuvres d'un compositeur renommé est signe de très mauvaise éducation. Tout est prétexte à fêtes, et celles-ci sont souvent superbes : défilés des soldats ou des corporations de métiers organisés avec grande mise en scène, banquets égayés par des danseuses et des bouffons, et que l'ivresse fait fréquemment sombrer dans la plus atroce débauche, dans les actions les plus vulgaires.

LES LETTRES, LES SCIENCES ET LES ARTS

On passe beaucoup de temps à lire ou à écouter des poèmes, ceux de la littérature classique iranienne ou ceux des contemporains. Le plus prisé de ces derniers est Djami (1414-1492), un homme qui a réussi dans la vie, mais avec qui, hélas, se termine la grande école poétique de l'Iran. Ses *Sept Trésors* sont un recueil de sept histoires dont la plus réussie est celle de Yusuf et Zuleiha, version islamisée et romanesque des mésaventures du Joseph biblique avec la femme de l'Égyptien. Aucun autre écrivain du siècle n'atteint son niveau, mais les iranologues en dénombrent quelque quatre-

vingts qui ont de la valeur et une douzaine d'un authentique talent. Les deux historiens de l'époque timouride, le grand-père et le petit-fils, Mirkhond (1432-1498) et Khwandamir (1475-1536), sont loin de valoir ceux de l'époque mongole, mais ils nous intéressent par l'influence qu'ils ont exercée et parce qu'ils furent parmi les premiers étudiés en Europe. Si la langue persane règne en maîtresse absolue, au point que même ceux qui écrivent en turc se croient obligés d'en user parfois, les Timourides ont à cœur de remettre le turc à l'honneur et Mir Ali Chir Nevaï (1414-1492), le ministre de Husaïn-i Baïqara, lui-même poète et auteur d'un *Divan* qui n'est pas négligeable, pour le faire, en présente même une sorte de « défense et illustration ». Ce haut dignitaire mécène, qui dans son œuvre s'inspire assez largement de Nizami, d'Amir Khusraw et de Djami, a été considéré tout autant comme l'un des grands poètes du monde que comme un brillant imitateur des classiques persans. Il conserve, quoi qu'il en soit, toute sa réputation dans l'Uzbekistan contemporain. Pour moi, Babur le surclasse incontestablement avec son journal intime (*Les Événements*), une œuvre capitale et, passé les premières pages généalogiques, passionnante.

L'amour des textes, le souci de les écrire joliment qui donne naissance à une grande école de calligraphes dont le plus célèbre représentant est Sultan Ali de Mechhed, celui de les illustrer par des miniatures, amènent la création d'Académies du Livre, l'une fondée à Samarkand par Ulu Beg, l'autre à Herat par Chah Rukh et son fils Bay Chungkur (mort en 1433). Toutes deux, celle de Herat surtout, rayonneront. À Herat s'épanouit la grande école de peinture timouride qu'il paraît légitime de considérer comme la plus belle de l'Iran. Des milliers de miniatures en sortent que se partagent les collections du monde entier, en particulier celles d'Istanbul où les Timourides allèrent se réfugier avec leurs trésors quand ils furent expulsés par les Uzbeks. Elles ornent des œuvres de Nizami, de Saadi, de Djami, et surtout le *Chah-name* de Firdusi, toujours aussi en vogue, et dont nous possédons maints exemplaires, les plus prestigieux étant celui dit de Bay Chungkur, peint en 1430 (Téhéran), et celui exécuté vers 1440 pour un autre fils de l'émir (Royal Asiatic Society de Londres). Toutes se signalent par leur palette d'une délicatesse inconnue par ailleurs, par un sens de la composition et du mouvement, par une grâce inégalée qui se manifeste dans ces corps sveltes aux têtes petites, mais très expressives, souvent légèrement

inclinées vers les épaules. Dans la première moitié du siècle, le paysage, qui peut être un jardin couvert de fleurs, occupe une place essentielle et il demeure plus que des traces de l'influence chinoise. L'un des plus grands artistes, Ghiyath al-Din, auquel on doit cette *Rencontre de Humay et de Humayun dans un jardin de Chine*, peinte vers 1430-1440, reproduite partout (musée des Arts décoratifs de Paris), n'avait-il pas accompagné l'ambassade de Chah Rukh auprès du Fils du Ciel en 1419-1421 ? À la même époque, l'Iran ose prendre comme sujet l'Ascension nocturne de Mahomet (*Miradj-name*) et représenter le Prophète à visage découvert dans des scènes d'ailleurs magnifiques où René Grousset découvrait un profond sentiment religieux qui le faisait penser à Fra Angelico (manuscrit de 1436, Bibliothèque nationale de Paris). L'arrivée de Behzad (v. 1450-1520) à Herat en 1470, où il restera jusqu'en 1506 avant d'aller finir sa carrière à Tabriz, le plus grand maître de l'islam, renouvelle profondément l'art en donnant plus de liberté à ses compositions, en sortant du cadre aristocratique pour se pencher sur le monde des travailleurs (*Construction du château de Khwaranaq*, 1494, British Museum), en cherchant plus de réalisme, en étant l'un des premiers à s'exercer au portrait (*Portrait d'un peintre*, fin du XVe siècle, Washington).

À Samarkand, l'Académie du Livre œuvre en collaboration avec les scientifiques dont elle publie et illustre les textes (*Traité d'astrologie* d'Abd al-Rahman al-Sufi, savant du Xe siècle, 1447-1449, Bibliothèque nationale, Paris). Ulu Beg, passionné par la science en général et par l'astronomie en particulier, à laquelle il finit par consacrer sa vie, avait fondé un observatoire qui ouvrit vers 1422 et dont les vestiges ont été découverts en 1908 sur la colline d'Afrasiyab : pour l'essentiel, un immense sextant gradué de plus de 60 mètres, orienté avec précision sur le méridien. Les travaux qu'on y effectue sont de longue haleine puisqu'on y étudie le cycle complet de Saturne, qui couvre trente années. Une équipe de savants éminents y travaille sous la direction d'Ulu Beg, dont l'astronome Kadi zade Rumi, un Ottoman si l'on en juge par son nom, qui à sa mort en 1437 a le privilège inouï d'avoir son mausolée dans la nécropole royale du Chah-i Zindeh. Les *Tables astronomiques* du prince, emportées à Constantinople par un de ses proches collaborateurs, al-Kutchi, y furent publiées par Mehmed II. Elles seront traduites en latin en 1665 et encore citées en référence au XIXe siècle

en Europe. Des savants d'autres disciplines fréquentent aussi l'observatoire, tel le mathématicien al-Kachani, qui découvre ou redécouvre les fractions décimales, construit la première machine à calculer et résout le binôme dit de Newton.

La finesse, la grâce, le chatoiement et l'harmonie des couleurs de la miniature se retrouvent sur la céramique de revêtement, qui occupe de plus en plus de place sur les monuments timourides. Toutes les ressources céramographiques sont mises en œuvre, et l'on voit côte à côte carreaux, briques émaillées sur tranche, mosaïques, faïences ciselées, ajourées, moulées, gravées, toutes avec un jeu chromatique présentant une fabuleuse variété qui, loin de nuire à l'unité de l'ensemble, y concourt. Cette finesse contraste avec le goût du colossal qui s'affirme dans les monuments eux-mêmes et que l'on retrouve souvent avec les objets manufacturés, tel le chaudron de bronze dit de Tamerlan, dont la circonférence atteint presque 2,50 mètres et qui pèse 2 tonnes (Ermitage).

Les multiples constructions du fondateur de la dynastie prouvent que la Renaissance timouride commença sous lui. Il avait déporté à Samarkand des artisans des quatre coins du monde, mais surtout des Persans, et son art s'inscrit dans la plus pure tradition iranienne, sans innover beaucoup, sinon par ce goût pour la démesure que nous avons signalé, par cette audace des arcs et des coupoles pourtant en briques. Un *iwan* large de 16, 18 ou 22 mètres, un mur ou un dôme s'élevant à plus de 50 mètres n'effraient pas les architectes. On a dit, et j'ai dit moi-même, que les monuments avaient été construits trop vite pour pouvoir être solides. Ne me suis-je pas trompé ? Vite faits, oui, puisqu'il ne fallut que quatre ans pour édifier la gigantesque mosquée-madrasa de Bibi Hanum pour laquelle on fabriqua, avec un soin méticuleux, au moins deux millions de carreaux et de briques émaillées ! Mais les fondations étaient robustes et profondes, et finalement on s'étonne que dans ces pays de violents séismes (celui de 1897 a fait choir un pan entier de Bibi Hanum, hier celui de Bam a détruit la colossale citadelle), dans ces pays si abandonnés au XIXe siècle, il en demeure quelques représentants. Ils ne sont pas nombreux par rapport à tous ceux que l'Histoire mentionne. Ils existent pourtant.

Samarkand jouit d'un tel prestige, même si elle n'est pas aussi riche que Boukhara sa voisine, qu'il nous faut d'abord parler d'elle, d'autant plus que

c'était la capitale de Tamerlan. Le Gur-e Mir, le monument où celui-ci repose, mis en chantier en 1403 et achevé à une date imprécise, très restauré, est considéré, non sans exagération, comme une des œuvres majeures de l'architecture islamique. Il vaut surtout pour son dôme à godrons que supporte un très haut tambour et par le décor de la salle funéraire, avec ses niches profondes, ses plinthes de marbre et ses briques jaunâtres tachées de bleu. La mosquée-madrasa de Bibi Hanum (1399-1404), immense puisqu'elle mesure 167 mètres sur 109, était, il y a peu, une ruine splendide et émouvante. Il en restait un tiers du dôme, la moitié du porche avec un *iwan* large de 18 mètres et haut de 25, le corps principal de la salle de prière, la base de quelques-unes des 480 colonnes en pierre, hautes de 3,20 mètres, et l'énorme lutrin en pierre d'Ulu Beg qui, au centre de la cour, occupe la place habituellement réservée à la fontaine ou au bassin. On la reconstruit intégralement. L'admirable place du Registan, de 70 mètres sur 60, centre de la ville traditionnelle, ne conserve qu'un monument d'origine, la madrasa d'Ulu Beg (1437). Les Uzbeks remplacèrent en 1646 et 1660 le couvent et le caravansérail qui la bordaient sur deux autres de ses côtés par deux nouvelles madrasa copiant servilement la première. Le chef-d'œuvre de la ville est la nécropole du Roi Vivant, le Chah-i Zindeh, elle aussi en complète réfection. Tout concourt à exalter le sentiment de parfaite beauté qu'il éveille, le site escarpé, l'étroite et raide allée qui escalade la colline, la petitesse des mausolées, intimes, tout de grâce, de finesse, de subtilité, d'une exquise féminité : les tombes de femmes, sœurs ou épouses de Tamerlan n'y sont-elles pas nombreuses (mausolées de Kutlug Turkan Aka, v. 1386 ; de Chirin Bika Aka, v. 1385 ; de Tuman Aka, 1405, le plus beau) ? La plus ancienne est de 1360, donc antérieure à Tamerlan ; la plus récente de 1437, presque contemporaine de la porte qui ferme l'ensemble (1434-1435).

Il ne reste rien du palais impérial de Samarkand, plusieurs fois décrit par les contemporains, mais on peut s'en faire une idée par le peu qui subsiste de celui de Kech (Chahr-i Sabz), la ville natale de Timur, l'Ak Saray. Sa façade découronnée s'élève encore à quelque 50 mètres et était flanquée de tours qui, les premières dans l'art iranien, sauf erreur, partaient du sol (et non des encadrements de portes, les *pichtaq*), comme ce sera généralement le cas plus tard. À Kech se trouvent aussi les mausolées du père de Timur et

de deux de ses fils. En dehors de Samarkand, l'œuvre la plus importante du XIVe siècle est le mausolée du mystique populaire turc Ahmed Yesevi à Yassi (Turkestan), datant de 1394-1397, sans doute inachevé, haut de 44 mètres et comprenant quelque trois cents pièces, dont celle en marbre où repose le corps d'une fille d'Ulu Beg.

Il ne reste pas beaucoup plus de constructions dues aux successeurs de Tamerlan et, si l'on tient compte du temps qu'ils ont eu pour en élever, il en reste proportionnellement encore moins. Du règne de Chah Rukh (1407-1447), à qui l'on doit l'achèvement de plusieurs monuments commencés par son père, le plus bel édifice est la mosquée que son épouse Gawhar Chad inséra dans l'ensemble funéraire de l'imam Riza à Mechhed en 1405-1414, malheureusement interdite aux « infidèles ». Construite par l'architecte Qavam al-Din de Chiraz (Qiwamadin, mort en 1438), elle suit le plan classique à quatre *iwans* ouvrant sur une cour centrale de quelque 50 mètres de côté. Son décor en jeu de briques mates et vernissées, parcourues d'arabesques en mosaïque de faïences polychromes qui contrastent avec le bleu de son dôme, peut être considéré comme l'une des plus parfaites réussites de l'art islamique. De cette même première moitié du siècle datent la Grande mosquée de Kharghird (1441-1445), dont le plan et la mise en chantier sont de Qavam al-Din, et le mausolée d'Ansari à Gazirgah, près de Herat, refait en 1425, à vrai dire un enclos funéraire où, naguère encore, un chien était couché aux pieds du saint. Il n'était pas très beau, cet animal, mais sa destruction par les talibans a enlevé le message symbolique qu'il transmettait.

Ulu Beg est le fondateur des deux madrasa qui portent son nom – celle de Samarkand, déjà citée (1437), et celle de Boukhara, plus petite et plus ancienne (1417) – et du mausolée de Kadi zade Rumi au Chah-i Zindeh. Le très beau et assez délabré monument de Bactres (Balkh) qu'on nomme mosquée d'Abu Nasr Parsi, non daté, mais postérieur à la mort en 1460 du personnage dont il porte le nom, n'est pas une mosquée, ne serait-ce que parce qu'on y accède par quatre porches, mais plutôt un tombeau ou un couvent. Son dôme à godrons sur haut tambour et plusieurs autres éléments y dénoncent l'influence du Gur-e Mir. À Ghazni, le mausolée d'Ulu Beg Miran Chah, frère de Babur, et de son fils Abd al-Razzaq, édifié au début du XVIe siècle, est le dernier monument timouride et, par bien des côtés, malgré

sa petite taille (quelque 25 mètres de côté), il annonce l'art des Grands Moghols des Indes (stricte symétrie radiale, grandes niches polygonales biseautées, etc.). Souvent jugé ingrat, car il montre tout son appareil de briques cuites d'un brun foncé sans aucune trace de décor, il l'est bien moins qu'on ne veut le dire, étant parfaitement équilibré. Il a en outre l'intérêt de présenter un contraste saisissant avec tous les monuments que je viens de citer en opposant sa modestie à leur grandeur, sa nudité à tous leurs vêtements rutilants.

Victoire des Uzbeks

Muhammad Chaybani, plus souvent nommé Chaybani Khan, petit-fils d'Abu'l Khaïr, avait dix-sept ans quand le décès presque simultané de son grand-père, tué au combat par les Kazaks qu'il voulait ramener dans son obédience (1468), et de son père Chah Bulaq, surpris et décapité par le khan mongol Yunus, fit de lui le chef des Uzbeks. Il sut s'imposer par son charisme, par la solide culture qui avait enrichi ses dons naturels, et maintes tribus fidèles à sa famille le rallièrent peu à peu. Avec elles, il guerroya pour le compte du souverain timouride de Samarkand, Sultan Ahmed Mirza (1451-1491), le trahit, passa au service de Mahmud Khan, le Mongol qui tenait Tachkent, et reçut de lui en remerciement la ville de Yassi (Turkestan) en 1488. Ce fief accrut ses forces et sa réputation.

Après la mort de Sultan Ahmed Mirza, quatre princes se succédèrent sur le trône en six ans. La réalité du pouvoir passa aux mains des nobles. La population perdit confiance en ses souverains et plusieurs princes timourides, dont Babur, héritier d'Andidjan, au Ferghana, se disputèrent la ville. En 1497, ce dernier et son cousin de Boukhara, Sultan Ali Mirza, mirent le siège devant elle. Elle résista et les alliés, voyant arriver l'hiver, eurent l'idée suicidaire de faire appel à Muhammad Chaybani. Celui-ci répondit à l'invitation, parada avec son armée, mais ne fit pas sortir un sabre des fourreaux. Voulait-il seulement donner une démonstration de sa puissance ? Jugeait-il que son heure n'avait pas sonné ? Tâtait-il le terrain ? Samarkand se rendit à Babur. Il n'y resta que cent jours. Il n'avait pas les moyens de la tenir, et d'autant moins qu'il tomba sérieusement malade,

comme cela lui arriva si souvent, et que le Ferghana se donna pendant ce temps à son jeune frère.

Chaybani Khan ne tarda pas à revenir, mais cette fois en conquérant. Les princes timourides furent incapables de s'unir pour lui tenir tête et il put les attaquer les uns après les autres. Il enleva Boukhara, puis Samarkand qui, dit Babur, fut livrée par la mère du souverain, « ignorante et sotte [...] dévorée de désirs sexuels », et marcha vers d'autres places en ne laissant dans l'antique capitale de Tamerlan qu'une garnison infime. C'était là son point faible, d'être toujours trop sûr de lui. Babur sauta sur l'occasion qui paraissait s'offrir, reprit Samarkand, y fut aussitôt assiégé par Chaybani Khan, sortit pour lui livrer bataille à Sar-i Pul, fut vaincu (fin d'avril ou début de mai 1501), s'enferma derrière les murailles de la ville et capitula en septembre. Il put partir libre, mais donna comme épouse à Chaybani sa sœur Khanzade Begum. Étrange union en vérité que celle de cette sœur qu'il aimait entre toutes avec l'homme qu'il haïrait, qu'il haïssait déjà le plus, le seul personnage envers lequel, dans ses Mémoires (*Les Événements*), il se montre injuste et odieux ! Babur se résigna à n'être que le roi de Kabul, une ville qui relevait de l'héritage timouride, mais se trouvait alors aux mains d'un usurpateur. Il s'y installa au début de décembre 1504 et en fit sa base pour conquérir les Indes.

Toute la Sogdiane appartenait aux Uzbeks. Elle restera en leur possession et deviendra l'Uzbekistan. Les Timourides ne l'avaient pas défendue. Le padichah lui-même, Husaïn-i Baïqara, n'avait rien tenté pour la sauver. Il se réveilla quand les Uzbeks franchirent l'Oxus et marchèrent sur Bactres, et il appela au secours. Babur répondit. Il quitta Kabul pour Herat. Quand il y arriva, il trouva Husaïn-i Baïqara mort (1506). Tous les Timourides, tous leurs serviteurs se dispersèrent comme l'épi sur l'aire et, le 27 mai 1502, Chaybani Khan entra dans leur capitale. Babur était le seul prince du sang qui pût prétendre hériter de l'Empire, et il prit le titre de padichah. De quoi était-il « empereur », sinon de son espoir ? Il espérait encore, il espérera toujours. Les événements de 1510 parurent un moment lui donner raison. Il s'y engagea à corps perdu, plutôt au risque de perdre son âme. Il s'humilia, il apostasia le sunnisme et embrassa pour un temps le chiisme. Pour oublier sa lâcheté, il s'adonna à la drogue et au vin. Cela lui permettra de rentrer pour la troisième fois dans Samarkand en 1511, mais non d'y rester.

En 1510, Chaybani Khan l'invincible rencontra plus fort que lui : Chah Ismaïl l'invincible, qui venait de se faire proclamer chah d'Iran et qui avait déclaré le chiisme religion d'État. Le conflit entre les deux hommes paraissait inévitable. Ils étaient voisins ; l'un était sunnite, l'autre chiite ; tous deux venaient de conquérir des terres prestigieuses et se croyaient destinés à dominer le monde. Il ne peut y avoir qu'un seul souverain sur la terre comme il n'y a qu'un seul Dieu dans le ciel, répètent les Turcs comme un leitmotiv, et tous deux étaient turcs. Ismaïl surprit Chaybani près de Merv le 1er ou le 2 décembre 1510 et l'écrasa. Blessé, l'Uzbek alla mourir solitaire dans une ferme abandonnée. L'événement eut un retentissement énorme et donna lieu à une interprétation pour le moins exagérée : l'Iran vainquait le Turan ; le sédentaire, le nomade ! C'était le rêve de Firdusi. C'était la revanche d'un demi-millénaire d'humiliation ! Il fallut déchanter : les Uzbeks étaient vaincus, mais non détruits. Ils ne tarderaient pas à prendre leur revanche, dès décembre 1512. Et Chah Ismaïl ne reviendrait pas. Il serait à son tour battu par les Ottomans en 1517. La frontière entre les deux empires fut fixée sur l'Amu-Darya (Oxus). Aujourd'hui encore, le fleuve forme la limite méridionale de l'Uzbekistan.

Naissance des Séfévides

Chah Ismaïl était né au sein d'un ordre religieux d'Ardebil, en Azerbaïdjan, fondé par le chaïkh Safi al-Din (1253-1334), celui des Safaviya ou Séfévides, qui jouissait depuis longtemps d'une grande audience dépassant largement les limites de la province. Sunnite à l'origine, il avait adopté dans le courant du XVe siècle un chiisme assez extrémiste, croyait que ses chaïkhs héréditaires descendaient du septième imam, Musa, donc d'Ali, gendre du Prophète, et de la fille du dernier souverain sassanide Yazdigert III, et, par la même occasion, il avait renoncé à ses seules activités religieuses pour revendiquer un pouvoir politique. Le chaïkh Djunaïd (1447-1460) et ceux qui l'entouraient avaient compris qu'il leur fallait une force armée pour parvenir à leurs fins et ils avaient commencé une active propagande auprès des tribus turcophones de l'Azerbaïdjan, de l'Arménie et de l'Anatolie orientale. Celles-ci étaient bien disposées à leur prêter oreille. Elles vivaient en vase clos, échappaient presque entièrement

au contrôle des autorités religieuses officielles et conservaient beaucoup de leurs croyances traditionnelles, mieux acceptées par le chiisme que par le sunnisme. Elles étaient farouchement opposées à ce dernier, qui les méprisait et ne cessait de les tourmenter. Elles l'étaient encore plus à l'État ottoman, auquel elles n'avaient jamais pardonné sa conquête de l'Anatolie, la suppression des beylicats et de leur indépendance tribale, comme elles l'avaient montré en 1402 à la bataille d'Ankara en passant à Timur ; elles se plaignaient de payer l'impôt, naturellement trop lourd. Elles n'étaient guère mieux disposées, et pour les mêmes raisons, envers les Türkmènes Kara Koyunlu ou Ak Koyunlu. Maints de leurs membres avaient assuré les Séfévides de leur soutien et avaient commencé à les rejoindre. À ces ralliés, on donna le nom de Kizil Bach, les Têtes Rouges, parce qu'ils étaient coiffés d'un bonnet rouge. Cette appellation prendra peu à peu un sens plus large et finira par désigner tous les hétérodoxes turcophones de l'Asie Mineure. Elle sera reprise au XIX[e] siècle en Turquie de façon assez péjorative et y demeure encore employée aujourd'hui.

Les menées du chaïkh Djunaïd déplaisaient à Djihan Chah et, en 1449, il fut chassé d'Ardebil. Après avoir un peu erré, il trouva refuge auprès d'un homme qui n'était pas encore très puissant, mais qui allait le devenir, l'Ak Koyunlu Uzun Hasan. Celui-ci le reçut bien et lui donna sa sœur en mariage. Les Séfévides semblaient avoir trouvé un solide appui ; mais quand Uzun Hasan eut vaincu Djihan Chah (1467), le fils de son beau-frère, le nouveau chaïkh de l'ordre, Haydar (1460-1488), lui parut aussi dangereux que Djunaïd l'avait été aux yeux des Kara Koyunlu. Il est vrai que les Kizil Bach avaient reporté sur ces nouveaux maîtres l'animosité qu'ils nourrissaient envers leurs prédécesseurs. Il le fit périr. On assure que ses fils jurèrent de se venger. L'aîné, Sultan Ali, ne vécut pas longtemps, jusqu'en 1494, et il désigna pour lui succéder à la tête d'un ordre qui semblait bien fragilisé son jeune frère Ismaïl (1486-1524), âgé de sept ans. L'enfant fut caché au Gilan, sur la Caspienne. Il y demeura six ans et ses fidèles commencèrent une active propagande auprès des Kizil Bach. En août 1499, l'adolescent, qui n'avait encore que treize ans, se décida à tenter sa chance et quitta son refuge.

Y fut-il encouragé par la décadence des Ak Koyunlu ? Depuis la mort de Yakub (1478-1490), leur confédération n'arrivait pas à se donner un chef.

Entre 1490 et 1498, six princes au moins s'étaient disputé le pouvoir, ce qui l'avait plongée, et le pays avec elle, dans l'anarchie. Parti avec une faible escorte, estimée à quelque 1 500 hommes, Ismaïl arriva avec des forces cinq à six fois supérieures à Erzindjan (aujourd'hui en Turquie orientale) dans le courant de l'été 1500. Il ne tarda pas à agir. En 1501, il enleva Bakou, vainquit l'Ak Koyunlu Alwand (1498-1504) près de Nakhitchevan, ce qui lui livra tout l'Azerbaïdjan, puis il entra à Tabriz où, se faisant couronner chah (1502), il fonda la dynastie des Séfévides. Même s'il devait largement son succès à ceux qui l'entouraient, on ne saurait nier que le nouveau roi était un génie précoce. L'année suivante, en juin, il remporta une grande victoire contre un autre Ak Koyunlu, Murad (1497-1508), qui le rendit possesseur du Fars et de l'Irak, et obligea Ormuzd, l'une des premières places commerciales de l'Orient, à lui payer tribut – une source de richesse considérable qui sera vite tarie par le Portugais Albuquerque qui, en 1515, juste avant de mourir, s'emparera de la ville. Il lui fut facile ensuite de conquérir tout le plateau. C'est alors qu'il se heurta à Muhammad Chaybani et le vainquit (1510). La nation iranienne était née.

CHAPITRE XV

Des Séfévides aux Qadjars

La nation iranienne était née : disons qu'il y avait un royaume unifié, indépendant, regroupant – à l'exception du Khwarezm et de la Sogdiane – la plus grande partie des terres qui depuis un millénaire étaient ou avaient été iraniennes. Un royaume qui certes se rétrécira au cours des siècles à venir, notamment par la sécession de l'Afghanistan, mais dont l'Iran contemporain peut se dire à juste titre l'héritier. Ce n'était pourtant pas, contrairement à ce que l'on a trop longtemps affirmé, un État national, rassemblant des hommes de même race, de même idiome, désireux de vivre ensemble. Ce n'étaient pas des Iraniens qui l'avaient fondé, qui le dirigeaient, mais des Turcs, et pendant longtemps encore ces derniers en seront les maîtres. Même si, par hasard, comme on veut le dire aujourd'hui sans arguments convaincants, Chah Ismaïl était kurde, il était suffisamment turquisé pour paraître turc. Maints traits de son caractère, maints de ses agissements étaient ceux des hommes de la steppe d'Asie centrale. C'est en turc, alors qu'il parlait et écrivait aussi l'arabe et le persan, qu'il composa l'essentiel de son œuvre littéraire, une œuvre au reste nullement négligeable, qui fait de lui, sous le pseudonyme de Hataï, un grand poète. C'est au milieu de Kizil Bach turcophones qu'il vécut, à ceux d'entre eux qui étaient géographiquement éloignés de lui qu'il fit porter ses poésies comme autant de messages de propagande, et ce sont sept tribus relevant d'eux, dont on connaît les noms et parfois un peu l'histoire, qui constituèrent l'essentiel de ses forces armées. Bien plus tard encore, ceux que l'on nommait les Chah Seven, « qui aiment le Roi », c'est-à-dire Ali, tenaient toujours leur place au festin. Don Juan de Perse, à la fin du XVIe siècle, donnera la liste de trente-deux de leurs tribus ou familles qui auront alors en main la majeure partie des postes civils et militaires. On comprend dans ces conditions que

Vladimir Minorsky ait pu voir dans le règne des Séfévides la troisième phase de la domination türkmène en Perse.

Malgré l'autorité acquise par les Turcs, qu'on cherchera d'ailleurs à limiter, il se forma néanmoins petit à petit une nation ou quelque chose qui y ressemble d'assez près, et ce fut un des traits de génie du fondateur de la dynastie et de ses successeurs d'être arrivés à faire vivre ensemble, malgré d'inévitables crises, des hommes qui jusqu'alors avaient relevé le plus souvent de diverses autorités, qui s'étaient combattus, qui ne parlaient pas le même dialecte ou la même langue, qui ne pratiquaient pas tous initialement la même religion, qui n'étaient pas au même stade de développement, qui menaient une vie entièrement différente selon qu'ils étaient citadins, paysans ou nomades.

Le chiisme fait l'unité de l'Iran

Ce qui permit de souder ensemble les éléments du puzzle iranien fut la personnalité de Chah Ismaïl et la ferveur qu'il éveilla chez ses partisans, dont les plus ardents finirent par voir en lui une réincarnation d'Ali. Quand, très vite, une sinistre défaite militaire, celle de Tchaldiran devant les Ottomans (1514), succéda aux éclatantes victoires, le prestige du chah fut affaibli dans le cœur des plus modérés de ses fidèles, mais de nouveaux sentiments vinrent remplacer le premier ciment qui s'effritait par un autre beaucoup plus solide. Les Kizil Bach, qui avaient souffert et souffraient encore des sunnites comme du gouvernement ottoman, avaient été ulcérés de la victoire que ceux-ci avaient remportée sur eux. Les Iraniens du plateau étaient dans leur majorité chiites duodécimains convaincus, donc hostiles au sunnisme, et avaient eux aussi pâti de la longue domination que celui-ci avait exercée depuis les Seldjoukides. Chah Ismaïl et les gens de son entourage comprirent qu'il suffirait d'exalter leurs convictions religieuses pour les rendre aussi fanatiques que les Kizil Bach. Ils virent en outre que le chiisme tel qu'on le pratiquait de plus en plus en Iran depuis le XVe siècle était seul capable de faire l'unité du pays. Ils n'étaient pas duodécimains, mais septimaniens – dans la mesure où ils appartenaient vraiment à l'islam. Ils le devinrent par politique. Ils proclamèrent le chiisme religion d'État, et l'imposèrent par la force à ceux encore nombreux qui n'y adhéraient pas. Ils

massacrèrent beaucoup là où ils le purent, en particulier à Tabriz, à Ispahan, plus encore peut-être à Herat qui paraît avoir été un grand foyer du sunnisme au Khorassan. Ils semblent en revanche n'avoir exercé alors aucune pression sur l'Afghanistan oriental et méridional, ou ne pas y avoir obtenu de résultats. Leur intolérance, leurs violences, surtout quand elles avaient pour cible des soufis ou leurs anciens coreligionnaires, outre qu'elles étaient efficaces, avaient comme effet de prouver la sincérité et la profondeur de leurs convictions dont, bien entendu, on pouvait largement douter.

Ainsi l'Iran réalisa-t-il son unité grâce au chiisme en devenant le seul pays du monde musulman à le professer. Il en tira fierté. Il se mit à mépriser tous ses voisins qui ne pratiquaient pas sa foi. Il y trouva des forces pour résister à leurs attaques, qui étaient évidemment celles du mal. Il se souda dans l'absolue nécessité de se défendre. Ce n'est que plus tard que les interventions des puissances européennes, qui humilièrent les Iraniens et finirent par leur donner un complexe d'infériorité, contribueront à renforcer la prise de conscience de leur existence nationale. Les divisions ethniques, linguistiques, voire religieuses, s'atténuèrent devant la nécessité de faire front, d'autant plus que la cour parvint à tenir les Turcs plus à l'écart des affaires, quitte à s'appuyer sur certains éléments iranophones de la population, sur des Géorgiens et des Arméniens, notamment appelés à constituer des milices et à former l'un des noyaux de l'armée.

La persécution religieuse, qui se voulait et se révéla bien fondatrice de l'Iran moderne, n'eut qu'un temps. Elle sévit surtout sous Chah Ismaïl et ne se réveilla que sporadiquement après lui : sous le court règne d'Ismaïl II (1576-1577), prince particulièrement féroce, et sous celui de Chah Sultan Husaïn (1694-1722) quand elle sera cause de l'insurrection des sunnites afghans et entraînera la fin de la dynastie et les malheurs de l'invasion. La propagande chiite en revanche continua à se montrer active, et à l'intérieur de l'Empire, et surtout en Anatolie ottomane où elle agitait les tribus. Elle fut en grande partie responsable des guerres qui ensanglantèrent le Moyen-Orient pendant quelque deux cents ans, guerres de religion bien avant que d'être guerres nationales, et, comme toutes celles qui dans le monde se font au nom d'une idéologie, elles furent souvent accompagnées d'atrocités inqualifiables. Si l'on a donné le surnom de Yavuz, « le Terrible », au sultan

ottoman Selim Ier à cause de ses brutalités, « des hommes taillés en pièces, des têtes d'enfants promenées au bout des lances » (Altan Gökalp), Chah Ismaïl l'aurait tout autant mérité.

Les Séfévides

Des onze souverains séfévides qui régnèrent sur l'Iran entre 1501 et 1736, deux seuls s'élevèrent au-dessus de la norme par leur personnalité et leur œuvre : Chah Ismaïl (1501-1524) et Chah Abbas Ier le Grand (1588-1629), et, comme le dit Jean Chardin, quand ce dernier « cessa de vivre, la Perse cessa de prospérer ». C'est donc à eux que la dynastie doit sa réputation brillante et l'éclat indéniable qu'elle donna à l'Iran, mais que l'on exagère au point d'aller jusqu'à dire parfois que jamais ce pays n'avait été aussi grand que sous elle. Que fait-on des Achéménides ? Que fait-on des Sassanides ? Où voit-on naître aux XVIe–XVIIe siècles les grands hommes et les grandes œuvres qui illustrèrent les époques de la domination arabe, des Samanides, des Seldjoukides, des Ilkhans et des Timourides ? Ispahan éblouit, mais la masdjid-i Chah (masdjid-i Imam, dit-on maintenant) n'a aucune créativité. Les miniatures enchantent, mais Riza Abbassi est loin d'égaler Ghiyath al-Din et Behzad. Les tapis sont merveilleux, mais on n'a pas conservé ceux qui avaient été tissés avant, et l'on manque donc de points de comparaison. Les céramiques étincellent, recouvrent d'un vêtement éclatant la totalité des monuments, mais, sauf exceptions, elles ne sont pas en mosaïques, mais en carreaux préfabriqués. Il n'y a pas un vrai poète, car on ne peut compter comme tels au XVIe siècle Hatifi, neveu de Djami, Ahli, Orfi, même Mohtacham de Kachan, au XVIIe siècle Saïbi. Il n'y a pas un historien de talent. Il n'y a pas un savant. Où sont les Firdusi, les Nizami, les Hafiz ? Ou sont les Djuvaini et les Rachid al-Din ? Où sont les Biruni, les Avicenne, les Kachani ? L'Iran brille, mais tout ce qui brille n'est pas or. L'Iran brille d'un ultime éclat infiniment séduisant, mais il entre déjà en décadence.

Les temps sont difficiles. La situation de l'Iran l'est plus encore. À l'intérieur, il manque des élites intellectuelles, en partie parce que beaucoup ont fui les persécutions, sont allées se réfugier en Turquie ou en Inde, où elles renforcent les influences iraniennes, donnent naissance à quelques talents comme Faizi qui traduisit en vers persans le *Mahabharata*. La

volonté de souder le pays en en faisant un État purement chiite entraîne un développement excessif des études théologiques (en arabe) et liturgiques (en persan), et instaure un régime théocratique – entendons bien un régime où l'État est au service de la religion, et non pas, comme en Turquie ottomane, où la religion est au service de l'État. L'autorité des mollahs ne cesse de s'accroître, et par suite leur nombre, la carrière ecclésiastique se révélant une des plus valorisantes et des plus lucratives. À l'extérieur, deux grandes puissances avoisinent l'Iran, celle des Ottomans à l'ouest, celle des Grands Moghols à l'est, et un royaume non négligeable, celui des Uzbeks au nord-est, au moment même où apparaissent les Européens et leurs empires coloniaux : celui du Portugal d'abord, celui de la Hollande ensuite, celui de l'Angleterre enfin, qui s'emparent du commerce, multiplient leurs comptoirs et leurs bases, contrôlent la navigation dans l'océan Indien et dans le Golfe. L'état de guerre est presque permanent. L'Iran n'a plus d'ouverture que sur les steppes septentrionales, où les Russes arrivent bientôt (prise d'Astrakhan sur la Caspienne dès 1555).

Les guerres du XVIe siècle

Les Séfévides, qui avaient conquis le pouvoir en Iran grâce au soutien des populations anatoliennes, gardaient avec elles d'étroites relations. Chah Ismaïl ne cessait de leur envoyer des émissaires, des agitateurs. L'empereur ottoman Bayazid II se trouvait devant l'alternative de lui faire la guerre, en risquant d'entraîner un soulèvement de ses populations asiatiques, ou de laisser la voie libre à la propagande chiite qui ne faisait qu'aggraver la situation. Officiellement, tout était à la paix et à l'entente cordiale. Les Iraniens dépêchaient à Constantinople des ambassades, multipliaient les procédés courtois, mais ne cessaient pas pour autant leurs menées subversives. En 1511-1512, de grandes révoltes éclatèrent en Anatolie. Bayazid, dont les hésitations, peut-être dues à l'âge, étaient vivement critiquées par ses hauts dignitaires, fut obligé d'abdiquer en faveur de son fils Selim le 24 avril 1512. Celui-ci rétablit brutalement l'ordre dans les provinces et décida d'en finir avec les chiites iraniens. Il commença par faire mettre au ban de l'islam Chah Ismaïl par la plus haute autorité religieuse sunnite, le *chaïkh ul-Islam*, ce qui rendait licites son assassinat, le

meurtre de ses partisans et la mise en esclavage de leurs femmes et de leurs enfants, puis il partit en campagne au printemps de 1514. Ainsi débuta un conflit qui, ouvert ou larvé, allait durer jusqu'au XVIII[e] siècle, contribuerait à ravager et à désertifier les régions qui constituent aujourd'hui l'est de la Turquie et l'ouest de la Perse, et à rendre quasi intenable la situation des Arméniens dont les terres serviraient trop souvent de champ de bataille, les incitant à commencer leur exode vers Constantinople, Ispahan et ailleurs. Ce fut la grande guerre de religion de l'islam, celle du sunnisme contre le chiisme – et, redisons-le encore, nullement celle des Turcs contre les Iraniens, les deux empires étant dirigés par des Turcs, dont les uns se voulaient européens et sédentaires, les autres asiatiques et nomades.

L'artillerie ottomane est alors la première du monde et Selim part équipé d'arquebuses et de canons. Ces armes, à peu près inconnues en Iran, impressionnent vivement Chah Ismaïl. Il en comprend aussitôt l'importance et, le conflit achevé, il cherchera sans succès à en acquérir. Les forces ottomanes sont donc nettement supérieures à celles de Chah Ismaïl et, si atteindre l'Iran en partant des Balkans lourdement chargées leur a demandé un pénible effort, elles arrivent plus fraîches que celles des Séfévides, exténuées par la conquête de l'Iran et la guerre de 1510 contre Chaybani Khan. Le 25 août 1514, à Tchaldiran, au nord-est du lac de Van, Selim remporte une victoire facile et totale, fait mettre à mort tous les prisonniers qu'il a faits. Les Kizil Bach battent en retraite et détruisent tout sur leur passage pour que les Ottomans, lors de leur éventuelle progression, ne trouvent pas à se ravitailler. Ceux-ci en effet souffrent et de la faim, et de la soif, et des dures conditions géographiques et climatiques. Ils parviennent pourtant à Tabriz, mais avec un moral au plus bas. Pousser plus avant ? Hiverner sur place ? Les troupes refusent les deux solutions. Elles veulent se refaire. Le sultan juge plus sage de se replier. C'était en effet la sagesse, et il aurait eu tort de ne pas écouter ses hommes. Il risquait, dans cet Azerbaïdjan conquis, d'être coupé de ses arrières, au moins d'être attaqué de flanc. Les Séfévides étaient maîtres de la Mésopotamie depuis qu'en 1505 ils avaient pris Bagdad. Les Mamelouks occupaient la Syrie et rien ne prouvait qu'ils resteraient neutres.

Il y avait plus grave encore. L'Iran, la Turquie, l'Égypte, tout le monde musulman oriental stupéfait voyait s'écrouler un univers séculaire depuis

que les Portugais avaient fait leur apparition. Il n'avait pas fallu longtemps pour qu'ils en prennent pleinement conscience, et ils étaient bien forcés de le constater : non seulement ils n'avaient plus le monopole du commerce entre l'Inde et l'Extrême-Orient d'une part, l'Europe d'autre part, mais chaque année ils perdaient un peu plus des parts de marché. Aux vingt navires de haute mer que Vasco de Gama avait conduits dans l'océan Indien en 1502 et qui avaient commencé à traquer tous les petits bateaux arabes, persans ou chinois qui assuraient le transport des marchandises avaient succédé d'autres flottes qui, chaque année, partaient à Pâques des rivages de l'Occident chrétien et arrivaient en quelque six mois sur les côtes indiennes. Partout, les nouveaux venus s'étaient emparés de bases. Albuquerque, en 1507, avait occupé Mascatte ; en 1508, Socotora qui ferme la mer Rouge. La flotte égyptienne, qui avait tenté d'intervenir, avait été détruite en 1509 et il apparaissait clairement que toute autre, dans la mesure où elle existait, connaîtrait le même sort. Aucun navire construit en Orient n'était capable de rivaliser dans l'Océan, sinon en Méditerranée où les conditions de navigation n'étaient pas les mêmes, avec les caravelles mises au point en 1439-1440. Ainsi Albuquerque était-il entré dans le golfe Arabo-Persique en 1513 ; en 1515, au lendemain de la défaite de Tchaldiran, et juste avant de mourir, il avait occupé le grand port d'Ormuzd, la fenêtre par laquelle entrait l'air du large en Iran. Chah Ismaïl l'avait laissée se fermer. On s'en étonne. Mais en 1515 il était vaincu, totalement démoralisé car il s'était cru invincible. Avant ? Pouvait-il, sans vaisseaux compétitifs, prendre le risque d'un conflit avec le Portugal ? Le Golfe était la seule voie qui demeurait ouverte à son commerce, à l'exportation si lucrative de sa soie, depuis que Selim avait décrété le blocus de l'Iran en 1505 et l'avait renforcé ou rendu efficace en 1516. Il s'était donc montré conciliant, espérant sauver ce qui pouvait l'être. Il s'était trompé. Rien ne pouvait être sauvé. Le Portugal ne se montrait ni coopératif ni laxiste, et faisait main basse sur tout. Le commerce iranien se trouvait ruiné. C'était ce qu'avait voulu Selim. Mais le sultan ottoman se ruinait par la même occasion puisque aucune marchandise n'arrivait sur ses terres, ni par voie terrestre ni par voie maritime, et qu'il s'était aliéné l'un de ses principaux clients. Dans les deux empires, les produits étrangers se raréfiaient, les prix montaient, des entreprises faisaient faillite.

Les Ottomans devaient de toute urgence rouvrir les chemins de la mer. Ils s'en croyaient capables. Ils sauraient armer dans l'océan Indien des bateaux semblables à ceux des Européens, ils sauraient vaincre les Portugais, en bref, réaliser ce que les Persans et les Égyptiens étaient dans l'incapacité de faire. Avant d'abattre l'Iran, ils devaient s'ouvrir l'accès au Golfe et à la mer Rouge, c'est-à-dire vaincre à la fois les Séfévides en Irak et les Mamelouks en Syrie et en Égypte. En évitant de courir le risque d'être attaqués sur leurs arrières s'ils demeuraient en Azerbaïdjan, ils se donnaient en même temps la chance de merveilleuses conquêtes.

Selim quitta Tabriz, se jeta sur la haute Mésopotamie, pays kurde et séfévide, où il créa la province du Diyarbakir, puis il attaqua les Mamelouks. Il les vainquit près d'Alep le 24 août 1516, et entra au Caire en janvier 1517. La capitale qui paraissait alors le fleuron de la civilisation musulmane, l'empire que l'on considérait comme le plus puissant du Levant, le siège des califes abbassides, dérisoires héritiers de ceux de Bagdad, mais qui étaient néanmoins califes, tombaient sous sa domination. C'était un éblouissant succès. Que pèsera l'Iran devant un tel conquérant ? Rien, bien sûr. Et en mai 1518 il est sur les rives de l'Euphrate, prêt à lancer son offensive. Hélas ! une nouvelle fois, son armée refuse de le suivre. Elle est au bord de la sédition. Il ne veut pas la contraindre alors qu'elle vient de se couvrir de gloire. Il remet à plus tard la conquête de l'Iran et rentre à Istanbul. Il ne la fera jamais, puisqu'il mourra dans sa capitale en 1520. Son successeur, Soliman le Magnifique (1529-1566), ne la fera pas davantage : allié à François Ier contre l'Autriche, il sera trop occupé en Europe. Quand il attaquera l'Iran – trois fois –, il ne préparera jamais assez ses campagnes, il ne tirera aucune leçon de ses échecs et il échouera.

Au lendemain de son avènement, tout va à la détente avec l'Iran. Soliman met fin au blocus décidé par son père, ce qui, malgré les Portugais, permet au commerce international de reprendre une certaine activité. On échange des ambassades. On converse. Mais la mort de Chah Ismaïl et la jeunesse de son successeur, Chah Tahmasp (1524-1576) – dix ans ! –, paraissent offrir aux Ottomans une occasion particulièrement propice pour faire la guerre aux Persans, d'autant plus que le jeune héritier est occupé sur ses frontières orientales : les Uzbeks ont repris l'offensive avec Kütchündji (1510-1530), le successeur de Muhammad Chaybani, et se sont emparés du Khorassan

(Astarabad et Mechhed) ; ils se sont bien fait battre à Takht-e Chaïkh Djem en 1528, mais demeurent menaçants. Les Ottomans n'auraient pas dû attendre, mais une grande campagne ne se prépare pas en quelques mois et ils ont perdu un temps précieux. Quand enfin, en 1533, le grand vizir Ibrahim Pacha envahit l'Azerbaïdjan, il s'y enlise, sans pouvoir accrocher son adversaire, dans des terres dévastées par la politique déjà utilisée de la terre brûlée. Il demande des renforts. Soliman arrive en personne, attaque en Irak, entre à Bagdad en 1534, traverse ensuite le Zagros et prend Tabriz, d'où le Séfévide a fui. Il ne poussera pas plus loin, satisfait d'un résultat qui répond pourtant mal à l'effort qu'ont demandé deux années de durs combats, puisqu'il n'a ni conquis ni abattu l'Iran, et qu'il ne lui a enlevé que l'Irak, Erzurum et Van. L'Iran, en revanche, vit l'événement comme une catastrophe : en effet, il considère que la Mésopotamie fait partie de son patrimoine, et il perd ses grandes villes saintes, Kerbela et Nadjaf.

Les conflits européens, qui font rage depuis déjà longtemps (siège de Vienne par les Turcs dès 1529), retiennent ensuite les Ottomans de façon exclusive jusqu'en 1547, puis ce sont deux courtes guerres en 1548-1549 et 1553-1554, ponctuées par des événements qui rappellent étrangement ceux de la campagne de 1533-1534. Elles se terminent par la paix d'Amasya, signée le 29 mai 1555, qui consacre le *statu quo*. On s'étonne que tant de combats, que tant de haine puissent laisser place à des relations diplomatiques qui paraissent amicales, et pourtant les ambassades iraniennes se suivent à Constantinople (1523, 1567, 1576, etc.). Cette « amitié » n'est que façade, et la situation demeure tendue parce que les Séfévides ne cessent pas leur active propagande auprès des tribus, parce qu'une masse d'Iraniens en Mésopotamie et en Anatolie – les Kurdes – sont vassaux ottomans. On remarquera qu'en temps de paix, quand les Ottomans sont le plus occupés par les affaires européennes, les Persans ne songent pas à leur déclarer la guerre, à ouvrir contre eux un second front. Pourquoi ?

La grande guerre ottomane ne détourne pas les Séfévides des problèmes orientaux. Avec l'Inde des Grands Moghols, les relations étaient plutôt bonnes depuis que Humayun, fils de Babur, chassé après dix ans de règne (1530-1540) par l'usurpateur Chir Chah Sur, avait demandé asile à la cour de Tahmasp, y avait été fort bien reçu et avait pu, grâce à lui, reconquérir son trône (1556). Dans cette affaire, la solidarité ethnique n'était pas entrée

en ligne de compte, puisque l'Iran avait aidé un Turc contre un Iranien. Afghans et Persans ne s'aimaient guère et les chefs turcs d'Iran se sentaient plus ou moins solidaires des chefs turcs des Indes. Chir Chah était en effet un Afghan. Il appartenait à cette pléiade de chefs afghans apanagés aux Indes qui avaient été écartés du pouvoir et n'oubliaient pas que certains des leurs avaient été sultans de Delhi. Il ne pourra conserver le trône pour lui et pour son fils qu'une quinzaine d'années (1540-1555), ce qui sera assez pour qu'il laisse un souvenir impérissable de son règne, son tombeau à Sassaram, qui reprend à grande échelle les mausolées de la dynastie lodi. Avec Humayun et ses successeurs, l'iranisme sera aussi bien servi qu'il l'aurait été si la famille Sur avait conservé le trône. L'exilé était revenu pétri de culture persane et avait ramené avec lui d'Iran deux peintres de grand talent qui seront à l'origine de la belle école des miniaturistes indiens.

Avec les Uzbeks, les rapports se révélaient plus tendus et les guerres n'étaient pas rares, même si elles se limitaient souvent à des accrochages sur les frontières. Il en éclate une en 1576, consécutive à la mort de Tahmasp et aux désordres intérieurs que connaît l'Iran. Les Uzbeks franchissent l'Amu-Darya, occupent Bactres en 1582, assiègent Mechhed. C'est à nouveau une heure grave pour les Séfévides, car les Ottomans profitent eux aussi de la crise de succession comme des attaques uzbeks et obtiennent des succès importants. Au traité de Constantinople (1590), ils se font céder la Géorgie et l'Azerbaïdjan, et reçoivent l'autorisation de construire une flotte sur la mer Caspienne. L'avènement d'un grand prince, Chah Abbas (1588-1629), retourne la situation.

Chah Abbas le Grand

L'accession au trône de Chah Abbas sauve l'Iran de la double attaque de ses ennemis héréditaires. En 1597, le nouveau souverain repousse les Uzbeks au-delà de l'Oxus. En 1603-1604, il chasse les Ottomans de leurs possessions et ramène les frontières où elles étaient en 1576. Il a moins de facilités pour résoudre les problèmes que pose Kandahar. Depuis Babur et Humayun, la ville, une des plaques tournantes de l'Asie centrale et une cité stratégique de la plus haute importance, est disputée entre les Séfévides et les Grands Moghols. En 1595, Akbar s'en était emparé ; en 1607, Chah

Abbas avait en vain essayé de la reprendre ; en 1620, il y avait réussi à la faveur d'une campagne dans le Dekkan de l'empereur Djahangir ; de 1638 à 1649, elle était redevenue indienne. Un tel acharnement de part et d'autre laisse des traces, et les vieilles relations jusque-là amicales entre les deux empires s'en trouveront affectées au point qu'ils feront mine de s'ignorer jusqu'à l'avènement d'Aurengzeb (1658).

Les difficiles relations de Chah Abbas avec Istanbul, Boukhara et Delhi ne lui font pas oublier la trop pesante présence des Portugais qui s'éternisent dans le Golfe et sur les côtes persanes. Mais que peut-il y faire ? C'est alors qu'il voit arriver les Anglais et place en eux ses espoirs sans être, de toute évidence, à même de soupçonner qu'ils seront infiniment plus lourds à supporter que les Portugais, qu'ils mettront un jour le grappin sur l'Iran. Dès 1598, il noue avec eux des relations commerciales et politiques. Il est entendu que les Anglais contribueront à sa lutte contre les Ottomans, réorganiseront et moderniseront son armée. Deux officiers britanniques en sont chargés. Tout va bien, si bien qu'en 1620 un second accord est conclu qui renforce les liens entre les deux États et prévoit que les Anglais enlèveront Ormuzd aux Portugais (ce sera fait en 1622), le rendront à la Perse et recevront en compensation le droit d'établir une base navale à Bander Abbas, pour protéger les Persans. Ainsi s'accroît l'influence européenne, ainsi naît l'idée que l'Iran est trop faible pour se défendre tout seul, qu'il lui faut un protecteur, fût-il infidèle. Et cela arrive sous le règne d'un grand souverain. Qu'en sera-t-il sous des princes médiocres ?

Vingt ans après la victoire de Chah Abbas sur les Ottomans, en 1624, la guerre recommence. Les Iraniens enlèvent Bagdad, et en profitent pour massacrer maints sunnites, peut-être parce qu'ils considèrent que la Mésopotamie relève depuis l'Antiquité du monde iranien et doit en conséquence partager sa foi : cela restera inscrit dans la pensée que le sunnisme n'est pas acceptable en Irak et dans sa capitale. La contre-attaque ottomane ne tarde guère. Murad IV reprend le nord de la Mésopotamie, puis met le siège devant Bagdad. La ville résiste. Elle refuse de se rendre, comme si elle savait qu'elle allait entrer pour toujours dans le monde ottoman. Elle capitulera finalement en 1638.

Pour commémorer l'événement, un élégant bâtiment est aussitôt élevé à Istanbul dans le palais de Topkapi : le kiosque de Bagdad. Le nouvel

empereur séfévide, Chah Safi I[er] (1629-1642), n'est pas Chah Abbas. Il ne tarde pas à demander la paix. Elle est signée le 17 mai 1639 à Kasr-i Chirin. Aux termes du traité, l'Iran accepte de céder aux Ottomans toute la Mésopotamie, mais conserve l'Arménie orientale et l'Azerbaïdjan.

Chah Abbas a été sans aucun doute un grand souverain, même si l'Angleterre a commencé à jeter sur lui une ombre. Le bilan de sa politique extérieure et de ses guerres est nettement positif. Celui de sa politique intérieure et de ses activités culturelles l'est encore plus. Il trace des routes, construit des caravansérails, assure la sécurité des unes et des autres, multiplie les travaux d'irrigation, de distribution d'eau potable ; il fonde des manufactures de tapis dont il surveille la qualité, et dont les productions font dès le XVI[e] siècle la conquête de l'Europe ; il veille à l'entretien, à la décoration, voire à la réfection de monuments anciens ; il organise le pèlerinage de Mechhed et contribue amplement à faire du sanctuaire de l'imam Riza un grand centre religieux ; il s'amourache des céramiques chinoises, en importe, et ses ateliers vont dès lors largement imiter les pièces ming ; il attire les peintres de telle sorte que presque tous viendront vivre dans sa capitale, alors qu'après la prise de Herat par les Uzbeks en 1510 ils s'étaient d'abord réfugiés à Boukhara et à Tabriz, et c'est sous lui que se distingue le plus grand miniaturiste séfévide, Riza Abbassi (v. 1565-1635) ; il fonde enfin une nouvelle capitale, Ispahan.

Tabriz était de toute évidence exposée aux attaques ottomanes qui avaient fait de l'Azerbaïdjan leur cible favorite, et de surcroît au sein d'une province profondément turquisée. Chah Abbas décide en 1598 de s'établir dans l'ancienne métropole des Seldjoukides, alors bien déchue. Il va en faire la plus belle ville de l'Iran, selon André Godard la plus belle ville du monde à l'époque, une vaste cité peuplée de quelque 600 000 âmes. Il y déporte en 1603 les populations arméniennes de Djulfa sur l'Araxe, environ 30 000 personnes dont il apprécie les qualités, l'ardeur au travail, le sens des affaires, l'ouverture d'esprit, et les installe au sud de la rivière, dans un faubourg qui prend le nom de « Nouvelle Djulfa », et plus simplement de Djulfa. Le transfert ne va pas sans douleurs : il est, dit-on, effectué avec la plus grande brutalité, au prix de nombreuses pertes humaines, d'un calvaire. Mais, une fois établis dans leur nouvelle demeure, les Arméniens bénéficient de la protection impériale et de multiples avantages. Ils ont

naturellement la liberté religieuse et le droit de construire autant d'églises qu'ils le veulent. Ils ne tardent pas à se doter de nombreux sanctuaires, dont la cathédrale, le Vank, consacrée en 1606 et agrandie en 1655. Ils obtiennent l'autonomie administrative et des privilèges économiques, tant et si bien que le bruit de leur prospérité se répand, attire maints autres Arméniens, des volontaires cette fois, et leur population double en quelques décennies. C'est près d'eux que viendront s'installer dès le XVIIe siècle et surtout au XVIIIe de nombreux Européens, une mission de religieux portugais, des jésuites (1653), des laïcs célèbres ou anonymes, des Polonais qui cherchent un allié contre les Ottomans et s'engouent des tapis persans, ce Romain que l'on nomme l'« Ulysse latin », Pietro della Valle (à Ispahan en 1617-1621), un Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689), un Jean Chardin (1643-1713) ou ce grand-oncle de Jean Jacques Rousseau (mort en 1753) dont la pierre tombale dans le cimetière chrétien de la ville nous fait savoir qu'il était genevois, horloger, et qu'il vécut quarante-huit ans à Ispahan. Comme pour répondre à ces visites d'Européens, quelques Iraniens vont en Occident, parmi lesquels ce diplomate kurde, Orudj Beg, que l'on connaîtra sous le nom de Don Juan de Perse.

Ispahan

Ispahan n'est certes pas la première cité de l'islam qui a été construite en se pliant à un plan d'urbanisme, mais c'est la seule qui, malgré de fâcheuses transformations ultérieures, le laisse largement percevoir. Elle a été érigée au sud de la ville ancienne qui s'étendait autour de la Grande Mosquée et du bazar, loin de la rivière, le Zayendeh Rud, sur des terrains occupés sans doute par des jardins. Une ancienne place de 521 mètres sur 160, peut-être portée à ces dimensions pour se prêter au jeu de polo, désormais connue sous le nom de Meidan-i Chah, « place du Roi » (aujourd'hui renommée Meidan-i Imam, « place de l'Imam »), en constituait le centre. Ceinturée par de longues rangées de bâtiments, construits sur deux niveaux, présentant une succession de petites salles en forme d'*iwans*, occupées par des boutiques (aujourd'hui immondes), elle porte sur chacun de ses côtés la façade plus ou moins imposante d'édifices publics. Au nord, c'est l'entrée monumentale du bazar décorée d'une grande composition représentant le

Sagittaire, vaste dédale de ruelles couvertes qui s'étend jusqu'à la Grande Mosquée et abrite plusieurs édifices intéressants (mosquée Hakim, refaite en 1654). En face du bazar, au sud, se trouve la Masdjid-i Chah, la mosquée du Roi, devenue bien sûr de l'Imam (1611-1629), le chef-d'œuvre de Chah Abbas, à laquelle on accède par un vestibule coudé rendu nécessaire pour que le sanctuaire soit orienté vers La Mecque. C'est une débauche de très belles faïences. Rien n'y est nouveau, mais son équilibre et ses dimensions sont impressionnantes (porche haut de 27 mètres, dôme culminant à 52 mètres), et l'on a raison de dire qu'elle représente l'ultime aboutissement de tous les efforts de l'art islamique iranien. À l'est prend place une petite merveille, la mosquée du Chaïkh Lutfullah (1602-1619), sans cour ni minaret, et assez exiguë pour qu'on puisse penser qu'elle servait d'oratoire privé au souverain. Jamais les couleurs étalées sur les murs n'avaient été aussi belles, et celles du dôme, qui n'aurait pas pu supporter le poids des carreaux de faïence et est recouvert d'étroites briques vernissées, sont d'une plus grande beauté encore. Sur le quatrième côté de la place, à l'ouest donc, s'élève à 48 mètres l'entrée du palais royal, l'Ali Kapu (Porte élevée, la Sublime Porte, comme on dirait chez les Ottomans), en réalité bien plus qu'une voie d'accès, un véritable palais en lui-même où la grande loggia à colonnes servait de belvédère d'où la cour regardait les manifestations qui se déroulaient sur la place, jeux, défilés, exécutions capitales ; où se trouvaient une salle d'audience et des pièces pour des fêtes intimes, comme on peut le voir dans la charmante salle du sixième étage destinée aux concerts.

Le palais royal, situé derrière Ali Kapu, comprenait une succession de pavillons légers et fragiles, disposés dans des jardins et entourés de bassins. Il n'en reste plus que deux : celui dit « aux Quarante Colonnes » (bien qu'il n'en ait que vingt), le Tchehel Sutun, refait après un incendie en 1706, constitué essentiellement par une grande salle de 24 mètres sur 11, et celui des Huit Paradis, Hacht Behecht, construit en 1669-1670 et rénové au XVIIIe siècle, dont Jean Chardin, qu'il « attendrissait tellement », disait qu'on « en sortait toujours malgré soi ». Tous deux et Ali Kapu sont de véritables musées de peinture avec de charmantes compositions de plantes, de fleurs et d'animaux d'un esprit encore traditionnel et proches des miniatures, avec aussi des portraits de femmes lascives, de personnages habillés à la mode

européenne, souvent d'Européens, et de grands tableaux historiques (bataille de Tchaldiran, réception de Humayun, batailles de Chah Abbas contre les Uzbeks et de Nadir Chah contre le Grand Moghol), les uns et les autres relevant pour la plupart du XVIIIe siècle et très marqués par l'influence occidentale. C'est dans ce cadre que se déroulaient des fêtes qui commençaient le matin à huit heures et se prolongeaient tard dans la nuit, des fêtes qui duraient parfois une semaine entière.

Tissus, tapis, miniatures et céramiques, ces dernières semblant souvent sortir des mains de miniaturistes, permettent de se rendre compte du raffinement et du luxe de la cour et, en conséquence, de la haute société. Les tissus surtout, raffinés et aux coloris délicats, qui contrastent avec la palette autrement éclatante des tapis, ornés de fleurs, de jardins d'Extrême-Orient où évoluent des personnages très efféminés, méritent de retenir particulièrement l'attention, d'autant plus que certains maîtres tisserands étaient considérés comme de grands artistes et traités comme tels.

L'extrémité orientale de la résidence impériale donnait sur une grande avenue triomphale, longue de quelque 3 kilomètres et large de 33 mètres, le Tchahar Bag (les « Quatre Jardins »), qui descendait en pente douce vers le Zayendeh Rud, où l'eau coulait dans un grand canal central bordé de peupliers et ponctué de place en place de petites cascades. Elle franchissait la rivière par l'admirable pont d'Allah Verdi Khan, dit aussi aux Trente-Trois Arches, et se prolongeait au-delà de Djulfa jusqu'à un parc aménagé vers 1650. Cette avenue n'est plus que l'ombre d'elle-même.

Les deux grands ponts, celui aux Trente-Trois Arches (v. 1600), long de 295 mètres et large de 13,75, et celui de Khwadju (Pol-i Khwadju, 1650), à vingt-quatre arcs, long de 132 mètres, qui sert aussi de barrage, tous deux construits avec des piles en pierre et des superstructures en briques, figurent parmi les monuments les plus remarquables d'Ispahan, d'abord par leur hardiesse et leur beauté, ensuite et surtout parce qu'ils montrent un assez rare souci du bien-être populaire. Tout y est fait pour la détente et l'agrément des promeneurs : les multiples passages à différents niveaux, les kiosques qu'ils portent, les gradins qui permettent de s'asseoir au bord de l'eau, et jusqu'aux peintures licencieuses qui furent effacées à la fin du XIXe siècle.

L'architecture séfévide doit tout à Chah Abbas, à Ispahan comme ailleurs, et elle est née avec lui. Si, comme nous l'avons vu, il encouragea toutes les autres expressions de l'art, celles-ci lui sont pourtant antérieures et, pour ne prendre comme référence que la plus importante d'entre elles (avec les tapis), la miniature, on constate qu'elle s'était illustrée dès Chah Tahmasp (*Khamsa*, 1529, New York ; *Zafername*, 1529, Téhéran), et même avant (*Khamsa* de Nizami, 1522, British Museum), et qu'elle vivait largement sur les traditions de Herat, tout en les faisant évoluer vers une certaine mièvrerie, une joliesse excessive, que bouleversera l'impact de la peinture européenne.

La révolte afghane et Nadir Chah

À regarder un peu superficiellement le paysage politique, on pourrait croire qu'après la mort de Chah Abbas (1629) chaque souverain de la famille séfévide se révéla inférieur à son prédécesseur. Que peut-on retenir de Chah Safi (1629-1642) et d'Abbas II (1642-1667) en dehors de leurs fêtes somptueuses, de la visite d'Européens, de l'érection de quelques monuments parfois remarquables comme le pont-barrage de Khwadju, s'il est bien d'Abbas II, et le palais des Quarante Colonnes (Tchehel Sutun) à Ispahan ? De Sulayman Chah (1667-1694), on a surtout le souvenir de l'ivrognerie et des débauches, mais on lui doit tout de même le délicieux palais des Huit Paradis (Hacht Behecht). La grandiose madrasa de la Mère du Chah (Madar-i Chah, 1706-1714), qui enchanta Pierre Loti et maints voyageurs après lui, construite sous Chah Sultan Husain (1694-1722), ne peut faire oublier son fanatisme religieux, et surtout celui de ses mollahs auxquels il donna libre cours, pour compenser, disent les méchantes langues, tous les désordres de sa vie. Ce sont ses persécutions des sunnites qui provoqueront la révolte afghane qui ne va pas tarder à éclater et qui l'emportera d'autant plus facilement qu'il aura achevé de détacher du trône les Kizil Bach en les tenant trop à l'écart et que ceux-ci piaffent d'impatience dans l'attente du jour inéluctable où ils pourront à nouveau se manifester.

Les Afghans étaient demeurés strictement sunnites et avaient conservé leurs vertus militaires dont ils ne cessaient pas, depuis des siècles, de

donner la démonstration dans leurs expéditions en Inde. Ils ne supportaient plus la tyrannie chiite des Séfévides et ne voyaient aucune raison de le faire. C'est alors qu'un certain Mir Waïs, chef de la tribu des Ghilzais, se décide à passer à l'action. Après avoir dénoncé vainement à la cour d'Ispahan l'incompétence du gouverneur de Kandahar – Gourguine, un Russe converti à l'islam – et la suspicion qu'il éveille, il le fait assassiner et se proclame indépendant (1707). Le gouvernement impérial ne réagit pas. L'heure semble venue pour les sunnites de prendre leur revanche sur les chiites. Mir Waïs étant mort prématurément, c'est son neveu Mahmud Khan qui entraîne les Afghans à la curée. L'armée séfévide est vaincue, Ispahan prise et pillée (1722), et Mahmud se proclame chah (1722-1725). L'Iran est enfin sous le contrôle politique d'Iraniens, même si on les considère comme étrangers, mais il a perdu son unité et est retombé sous le joug des sunnites.

L'Empire est aux abois. Les Afghans ont beaucoup désorganisé, beaucoup détruit, beaucoup tué – environ un million de personnes, disent les historiens persans –, un peu au hasard, largement en choisissant leurs victimes : les chiites d'abord et les fidèles soutiens du régime, parmi lesquels maints Arméniens. Tous les ennemis se réveillent, et avec eux les vieux démons de l'indépendance tribale ou provinciale. Les Ottomans occupent en 1723 Tiflis et Kermanchah, en 1724 Erivan et Hamadan, en 1725 Tabriz ; les Russes, toutes les régions du sud de la mer Caspienne, Bakou, le Gilan, le Mazanderan, le Gurgan (1723). Les provinces refusent souvent de se rallier à l'Afghan et à son successeur, Achraf Chah (1725-1732). Il faudrait un homme fort. Il va s'en trouver un qui, avec son épée, va tracer dans le ciel oriental un cercle éblouissant où il pendra plus que quelques gouttes de sang.

Imam Kuli Nadir, qui deviendra Nadir Chah, demeure un méconnu de l'Histoire alors que ses aventures, sa personnalité, sa fulgurante épopée militaire, la dernière de l'histoire asiatique, auraient dû diriger vers lui les projecteurs. Sa vie est truffée d'exploits, d'anecdotes pittoresques, cocasses, plus souvent cruelles, de saillies verbales, de reparties hautaines. N'en est-ce pas une particulièrement savoureuse que celle qu'il lance à ceux qui lui font observer qu'il n'est pas d'assez illustre naissance pour épouser la fille du Grand Moghol qu'il convoite : « Oui, mais je suis le fils de mon sabre » ?

Il appartenait à la tribu turque des Afchars, avait été capturé par les Uzbeks au cours d'une escarmouche, était demeuré leur « esclave » pendant huit ans et voulait prendre sa revanche sur la vie. Après être parvenu à s'échapper, il était entré au service d'un khan, l'avait assassiné, avait enlevé sa fille, puis, en 1728, il avait commis un second meurtre tout semblable au premier que l'Histoire n'aurait peut-être pas retenu s'il n'avait pas eu de graves conséquences. L'homme qu'il avait tué était, cette fois, le chef de la tribu turque des Qadjars. Celle-ci était puissante. Elle voulut se venger et ne réussit qu'à se faire vaincre. Pour mieux la contrôler, Nadir emmena en otage le fils de sa victime, le jeune Agha Muhammad, et le fit émasculer. L'eunuque ne l'oubliera pas. Nous le retrouverons.

Pour délivrer le pays des Afghans, Nadir prend langue avec Tahmasp, chah fantôme des Séfévides. II n'a pas besoin de lui et c'est tout seul, mais en quelque sorte légitimé, qu'il entreprend la conquête de l'Iran dans l'enthousiasme populaire, au milieu de longues acclamations. Il entre à Ispahan, libère Tahmasp et feint de le rétablir sur le trône (1730-1731). Cinq ans plus tard, il dépose son successeur, Abbas III (1732-1736), et se fait proclamer chah à sa place par une assemblée de notables venus des quatre coins du pays. En même temps qu'il s'empare de l'Iran et affermit son pouvoir, il chasse les envahisseurs : les Ottomans, d'une part, à qui il enlève la Mésopotamie en 1732 et qu'il contraint en 1736 à signer une paix rétablissant les frontières de 1639 ; les Russes, de l'autre, qu'il repousse de l'Arménie et de l'Azerbaïdjan (1738). Qui plus est, il effectue de foudroyants raids, en Sogdiane et au Khwarezm, où il vassalise les deux khanats de Boukhara et de Khiva, en Inde jusqu'à Delhi (1739), d'où il rapporte un butin énorme, avec, on le mentionne toujours, le célèbre « trône du Paon » (Téhéran, Trésor). On a dit qu'il était fou. Que ses soldats aient pu l'assassiner après de telles victoires prouve qu'il l'était vraiment, et que sa folie l'avait rendu insupportable à des gens habitués pourtant à tout supporter (1747).

AVÈNEMENT DES QADJARS ET NAISSANCE DE L'AFGHANISTAN

La mort de Nadir Chah replongea le pays dans cette anarchie qui semblait le fasciner, et à laquelle il revenait à la première défaillance du pouvoir

central. L'Afghanistan fit sécession, le Khorassan demeura fidèle à la famille du souverain défunt, les khans turcs ne reconnurent plus d'autre autorité que la leur, et les princes iraniens, au Fars et au Luristan, imitèrent leur exemple. C'est l'un de ces derniers, gouverneur de Chiraz, Karim Khan Zend (1750-1779), qui reconstruisit l'unité de l'Iran, de la Caspienne au golfe Persique. Il aurait pu être chah. Il se contenta d'être régent, Vakil, ne chercha pas une ville impériale pour en faire sa capitale, mais continua à résider à Chiraz. Il apporta tous ses soins à la cité des roses. On lui doit la belle mosquée, connue sous le nom de mosquée du Vakil, si intéressante par sa salle de prière qui renonce au plan à quatre *iwans* établi depuis les Seldjoukides pour revenir, par une résurgence mal explicable, à celui dit « arabe » de la mosquée hypostyle où quarante-huit colonnes torsadées ouvrent de magnifiques perspectives.

Karim Khan comptait parmi ses serviteurs Agha Muhammad, le Qadjar qui avait jadis été châtré par l'Afchar Nadir Chah. Celui-ci profita de la mort de son maître et de l'avènement de son successeur, Muhammad Djafer (1779-1787), pour s'échapper. Il retourna parmi les siens, à Astarabad, se fit reconnaître comme leur chef et assouvit la vengeance dont il rêvait. Il fit assassiner le chef de la tribu des Afchars et, comme cela arrivait presque toujours dans les sociétés nomades, il enrôla ses hommes, puis il entreprit la conquête de l'Iran. Ce fut une longue affaire. Elle l'occupa quelque vingt ans. Il vainquit les Zend en 1794, prit Ispahan et Chiraz en 1796, conquit le Khorassan, mais dès 1787 il s'était déjà autoproclamé chah à Téhéran. N'ai-je pas dit qu'il était inéluctable que les Türkmènes, qui piaffaient d'impatience, reviennent un jour au pouvoir ? La dynastie des Qadjars, qu'il fonda ce jour-là, le conservera jusqu'en 1925. Sous elle, l'Iran vivra une période ni heureuse ni glorieuse, mais verra au contraire son lent et continuel déclin. Tout avait d'ailleurs commencé dans la cruauté et l'horreur, sans doute parce que les Kizil Bach voulaient montrer qu'ils existaient toujours, que les Persans, leurs sujets, ne représentaient rien à leurs yeux, que l'eunuque qui était à leur tête n'avait pas acquis la passivité du bœuf. Quand Agha Muhammad avait pris Kirman en 1792, il avait livré 20 000 femmes et enfants à sa soldatesque et fait crever les yeux à presque toute la population mâle, évaluée à quelque 30 000 hommes. Cette férocité ne lui réussit qu'un temps, quand il pouvait terroriser ses sujets incapables

d'appeler à leur secours. Elle lui fut fatale quand il voulut l'exercer sur les Géorgiens. Ceux-ci pouvaient solliciter les Russes. Ils le firent. Agha Muhammad les châtia en se livrant à un grand massacre à Tiflis (1795). Les Russes arrivèrent trop tard (1797), mais ils placèrent la Géorgie et le Chirvan sous leur protection, et finalement les annexèrent (1801). Quant à Agha Muhammad, il périt assassiné (1797). Ce fut la fin de la grandeur de l'Iran.

Pendant ce temps, l'Afghanistan avait pris en main sa destinée. Un officier afghan chef de la tribu des Durrani, Ahmed Khan, qui tenait Ghazni, Kabul, le Cachemire et une partie du Pendjab, se fit proclamer roi à Kandahar. Comme tous ses compatriotes, il avait les yeux fixés sur l'Inde, il se croyait indien. Comme il y possédait quelques territoires, il voulut en acquérir davantage et, entre 1747 et 1756, il n'y mena pas moins de quatre campagnes. Il n'y obtint pas de grands succès, bien qu'il razziât Delhi. Et il dut se contenter de demeurer afghan. Il sera le fondateur de l'Afghanistan.

Ce n'était plus grand-chose que cet Afghanistan, au milieu du XVIIIe siècle. On pourrait dire que ce n'était rien. C'était une terre sauvage presque partout laissée à l'abandon où erraient des tribus, où se dressaient quelques fortins de pisé plus ou moins en ruine, où s'accrochaient de misérables villages si parfaitement intégrés au paysage que, de loin, on devinait à peine leur présence. Quelques villes gardaient le souvenir de leur splendeur d'antan : Bactres, Herat, Ghazni ; quelques cités n'avaient pas encore perdu toute importance : Mazar-i Cherif, où Sandjar avait miraculeusement trouvé le prétendu tombeau d'Ali (1136, puis, à nouveau, vers 1480), Kandahar surtout. On y parlait maintes langues : le mongol chez les Khazara de l'Hindou Kouch, un peuple indépendant et qui le resterait jusque vers 1885 ; le turc, au nord, chez les Türkmènes et les Uzbeks ; le tadjik, surtout répandu à l'ouest, qui est un persan archaïsant ; le pashtou, qu'utilisaient les Afghans au sens étroit du terme, un idiome iranien que ne comprenaient pas les Persans. On y professait toutes les religions, même si les sunnites étaient largement majoritaires ; il y avait des chiites, les Khazara, des « païens », les célèbres habitants du Kafiristan, le « Pays des Infidèles », situé au nord-est, « adorateurs » de grandes et magnifiques idoles en bois, qui seraient convertis par la force en 1888-1890 et dont les terres deviendraient le Nuristan, le « Pays de la Lumière » ; il y avait des

Arméniens et des juifs en petit nombre, et même des hindouistes. Ahmed Khan avait fondé l'Afghanistan ! Il faudra encore longtemps pour que celui-ci forme un État, devienne une nation. On peut se demander si cela arriva un jour, arrivera jamais.

CHAPITRE XVI

La décadence des Temps modernes

Il est triste de voir s'effondrer l'une des plus anciennes et des plus brillantes civilisations, et le récit de cette décadence, après celui si grandiose des épopées militaires, politiques et culturelles qui ont constitué l'histoire de l'Iran pendant deux millénaires, est d'une évidente fadeur. À partir du début du XIXe siècle et jusqu'au milieu du XXe, le monde iranien n'écrit plus son histoire, mais la laisse écrire par d'autres. Il compte encore deux États souverains : l'Iran au sens étroit du terme, que l'on nomme alors Perse, et l'Afghanistan fondé par Ahmed Khan Durrani, dont les seuls points communs sont d'avoir échappé à la colonisation qui a frappé et frappe de plus en plus maints pays afro-asiatiques (certes parce que l'un s'est battu pour cela, mais surtout parce que Russes et Anglais se sont tacitement entendus pour les laisser subsister), et d'être, en totalité ou en grande partie, isolés du monde extérieur. Tout, par ailleurs, les oppose. L'un est chiite ; l'autre, sunnite. L'un subit la domination économique des Européens, mais grâce à elle se développe et s'ouvre sur le monde moderne ; l'autre y échappe, non seulement ne se développe pas, mais régresse et se replie sur lui-même, sur ce qu'il y a de moins créateur en lui-même, au point de tout ignorer de ce qui se passe en dehors de ses frontières. L'un a parfois été occupé pour de courtes périodes sans opposer de résistance ; l'autre n'a jamais accepté la présence de forces étrangères et a lutté avec énergie contre elles. L'un est depuis longtemps unifié, même si son unification a toujours été et demeure fragile ; l'autre n'a jamais encore formé un État et cherche à en constituer un.

Nous avons déjà évoqué la mosaïque de peuples différents que représentait cette création purement artificielle qu'est l'Afghanistan. L'Iran, à l'époque qui nous occupe, est aussi une mosaïque, mais moins complexe. Elle est constituée de divers groupes iranophones, dont les Perses ou

Tadjiks majoritaires (51 %) et les Kurdes minoritaires (quelque 7 % de la population totale) ; d'une faible communauté d'Arabes (de 3 à 4 %) ; d'un important groupe de turcophones, Azéris (25 %), Türkmènes (de 1,5 à 2 %) et membres de quelques grandes tribus nomades comme celle des Qachghais du Fars. Tous ces turcophones pèsent lourd, par leur nombre, par leur génie, parce qu'ils sont les descendants de ceux qui pendant si longtemps ont dominé en Iran, qu'ils ne l'ont pas oublié et cherchent à occuper des postes de commande, parce qu'ils se sentent parfois solidaires de leurs frères vivant hors des frontières : les Türkmènes de la république du Türkmenistan, les Azéris de la république d'Azerbaïdjan. De la même façon, les Kurdes regardent vers ceux des leurs qui habitent en Turquie, en Irak et ailleurs. Les uns comme les autres, au moins une fois, firent sécession, et plus souvent menacèrent de le faire. Comme tous les khans ou les émirs provinciaux, ils reconnaissent difficilement le pouvoir central. Ajoutons encore que les Tadjiks d'Afghanistan, ceux de Herat surtout, et ceux des actuels États de la CEI ne peuvent laisser l'Iran indifférent.

LES QADJARS

Le successeur d'Agha Muhammad, son neveu Fath Ali Chah (1797-1833), le souverain à la longue barbe noire en pointe tombant jusqu'à la ceinture que font connaître ses portraits (Victoria and Albert Museum, Londres), très représentatifs de l'art qadjar, un art un peu abâtardi, mais qui peut séduire par un intéressant mélange des traditions iraniennes et des apports européens, Fath Ali donc, pour être moins éloigné de la Russie qui est sa principale préoccupation, fixe sa capitale à proximité de l'ancienne et glorieuse ville de Rey, dans la bourgade de Téhéran dont il entreprend de faire la grande métropole que nous connaissons aujourd'hui en y construisant mosquées, palais et jardins (grande mosquée du Chah – de l'Imam – achevée en 1820). Fasciné par les succès de Napoléon, ennemi de ses ennemis, il noue des relations avec lui et encourage son rêve oriental d'une attaque sur l'Inde par la route de l'Iran et de l'Afghanistan (mission Gardane, 1807). Mais le traité de Tilsit (juillet 1807) refroidit son enthousiasme et il prête alors l'oreille aux Anglais. Ceux-ci ferment son pays à la France (1809) et, en contrepartie de ce qui constitue un revirement

d'alliance, ils garantissent son intégrité territoriale. Cette promesse n'empêche pas que, au lendemain de la désastreuse retraite de Russie, l'Iran est obligé de céder au tsar la Géorgie, la Mingrélie, le Daghestan et le Chirvan (traité de Gulistan, 1813). Quinze ans plus tard, il essaie en vain de reprendre les provinces perdues, ne réussissant qu'à permettre aux Russes d'entrer à Tabriz (1826) et à abandonner toute l'Arménie avec Nakhitchevan et Erivan (traité de Turkmentchaï, 1828). En 1839, l'année même où ils vont occuper Kabul et subir une des plus sévères défaites de leur histoire coloniale, les Anglais entrent à Kalat, capitale du Baloutchistan, l'antique Gédrosie, jadis soumis aux chahs, mais devenu indépendant sous un khan au milieu du XVIIe siècle. En annexant le Sind en 1843 et en exerçant sur Kalat un contrôle de plus en plus étroit entre 1871 et 1887, ils finiront par faire du Baloutchistan une dépendance de l'empire des Indes. Cette « indianisation » des Baloutches, ces Iraniens occidentaux que les vicissitudes de l'Histoire ont amenés dans la région comprise entre l'embouchure de l'Indus et la mer d'Oman, marque un nouveau recul sensible du monde iranien. Téhéran ne bouge pas. Il ne peut pas bouger contre les Anglais.

Fath Ali Chah espère trouver une compensation à ces graves échecs, refaire au moins partiellement un grand Iran, en conquérant la Mésopotamie et Herat. La faiblesse de l'Empire ottoman, en pleine décadence, semble devoir rendre facile la première opération – déjà prématurément tentée en 1775 par les Zend, qui n'étaient parvenus qu'à occuper la seule ville de Basra et l'avaient vite reperdue. Mais, en ce début du XIXe siècle, les Russes se montrent favorables aux ambitions de Fath Ali et les Iraniens multiplient les incidents de frontières, les coups de main, tant et si bien que le sultan ottoman Mahmud II est contraint de leur déclarer la guerre (1820). Contre toute attente, l'armée iranienne remporte d'éclatants succès, mais elle ne peut pas les exploiter par suite d'une épidémie de choléra qui la décime. La paix est alors signée à Erzurum en juillet 1823. On ne reverra plus les Turcs jusqu'à la Première Guerre mondiale. Quant à Herat, qui parle persan, qui relève de l'Iran, qui est l'un des hauts lieux de l'histoire iranienne, elle est au pouvoir d'un khan indépendant soucieux d'échapper à d'éventuelles entreprises afghanes. Fath Ali la fait assiéger par son petit-fils, le futur Mohammed Chah (1833). Elle va tomber. Elle tombe. Non. Le souverain

meurt. Mohammed se replie et décide de remettre sa conquête à plus tard, quand il sera bien assis sur le trône.

Il est loin d'y être. Ses oncles le lui disputent. Et Russes et Anglais, bien sûr, s'intéressent à la querelle de succession. Comme ils se soupçonnent mutuellement d'être prêts à intervenir et savent que cela pourrait entraîner un conflit entre eux, ils préfèrent négocier leur neutralité. Ni les uns ni les autres ne se mêleront des affaires intérieures de l'Iran et, par traité, ils s'engagent à respecter et à faire respecter son indépendance. Cet accord de 1834 fixe pour longtemps leur politique dans la région et fait du vieil empire un État tampon.

Mohammed Chah finit par se faire introniser (1837) et ne tarde pas à repartir pour Herat. Mais la situation a totalement changé. L'Angleterre n'entend plus laisser qui que ce soit intervenir en Afghanistan, dont elle fait une chasse gardée ; elle le fait savoir à Téhéran et, parce qu'un Anglais défend d'ailleurs la ville (un simple lieutenant, Pittingar : cela dit tout !), elle considère que c'est elle-même que les Iraniens attaquent. Une flotte britannique entre dans le golfe Persique, débarque une compagnie de cipayes indiens et provoque de sérieux troubles au Fars. Le chah est obligé de faire marche arrière. Les Persans ne renonceront pourtant pas à reprendre Herat. Mohammed Chah y reviendra en 1845, et Nasir al-Din Chah (1847-1896) en 1852 et 1856 : les premières fois, pour répondre à l'appel au secours qu'elle leur lancera, se sentant menacée par les Afghans ; en 1856, sur l'encouragement de la Russie. Cette année-là, un embrasement général semble inévitable. Le 1er novembre, le gouvernement de l'Inde déclare la guerre à l'Iran et fait débarquer des troupes à Bouchir. Les Russes se préparent à intervenir. Napoléon III propose sa médiation. Les Russes ne bougent pas. Les Anglais, en principe, évacuent le Golfe. Nasir al-Din Chah renonce à toute prétention sur Herat. Finalement, celle-ci tombera aux mains des Afghans en 1863, et entrera dans un royaume où elle n'a rien à faire.

Nasir al-Din est bien évidemment trop faible, trop mal armé pour mener la guerre contre de grandes puissances. Il ne peut qu'assister à l'installation des Britanniques à Bahraïn, à leur contrôle accru sur le golfe Persique (1870-1888), à la conquête par les Russes des khanats de Boukhara (1868) et de Khiva (1873), et, par un accord signé en 1882, il accepte une

rectification de ses frontières du nord-est, renonce définitivement à toute revendication sur Merv et sa province. Il a compris que l'Europe pouvait tout, était tout, que l'Iran ne pouvait rien, n'était rien, et que sa survie dépendait de son occidentalisation. Son devoir n'est-il pas de connaître ceux qui font la loi, de chercher à les comprendre ? À moins que seule la curiosité ne le meuve ! Il se rend en Europe en 1873 ; il y retourne en 1878, en 1879, lançant ainsi la mode de la présence des chahs aux Expositions universelles qui ne sera que trop suivie. Il est bien obligé de constater l'état lamentable dans lequel se trouve son pays, état dont Abdu'l Baha, le fils du fondateur du béhaïsme, brosse un tableau sévère, mais objectif bien que sortant de la plume d'une victime du régime : « Baha Ullah apparut à une époque où l'Empire persan était plongé dans l'obscurantisme et dans l'ignorance les plus grands, et perdu dans le fanatisme le plus aveugle [...]. La Perse était tombée si bas que les voyageurs étrangers déploraient que ces provinces si glorieuses autrefois et si civilisées fussent maintenant tellement abattues et ruinées [...] et que ses populations fussent parvenues à une aussi complète dégradation » (*Leçons*, IX).

Nous avons vu que, depuis longtemps, depuis Vasco de Gama et Albuquerque, le commerce de l'Iran est plus ou moins dépendant des Européens. Cette mainmise s'est accentuée en 1801, quand les Anglais ont acquis le droit de libre commerce sur ses côtes, et est devenue à peu près totale dans la seconde moitié du XIXe siècle. Les Anglais quittent alors les rivages, pénètrent dans le pays, s'y font accorder des concessions. En 1863, ils installent le télégraphe et reçoivent le monopole des communications. En 1872, un de leurs financiers, le baron Reuter, se fait octroyer un contrat extraordinaire qui lui aurait livré toute l'économie iranienne si les Russes n'avaient pas vivement réagi, si son gouvernement l'avait suivi ou s'il avait disposé des fonds nécessaires pour l'honorer. Les Anglais en prennent néanmoins le contrôle par leurs banques, omniprésentes et seules puissances financières dans le pays (1859). C'est trop. Le gouvernement du chah n'a pas les moyens de réagir, mais la population le fait à sa place. Elle crie. Elle s'agite. Cela laisse indifférents les financiers, les entrepreneurs, les politiques, tant qu'ils ne croient pas leurs intérêts directement menacés. Ils ne sont pourtant pas invulnérables. En 1892, un incident le prouve. Comme le gouvernement persan a accordé le monopole du tabac aux Anglais, la

population unanime, d'un seul élan, avec un courage qu'un fumeur appréciera à sa juste valeur, cesse de fumer. C'est le chah qui fera les frais de l'affaire : il annule la concession, mais est obligé de verser de lourdes indemnités aux Britanniques. Il reste que la volonté populaire a fait reculer l'une des premières puissances du monde.

L'Angleterre recule, mais elle reprend sans tarder sa marche en avant et, en 1909, elle obtient pour l'Anglo-Iranian Oil Company la concession du pétrole qui va faire de l'Iran le premier producteur du monde, extrayant et commercialisant 43 000 tonnes en 1912, 300 millions de tonnes en 1973. Celui-ci n'en tirera pas le plus grand profit, les royalties qui lui sont versées étant inférieures de moitié à ce que la compagnie paie au trésor britannique en impôts sur les bénéfices.

Cette mainmise totale de l'étranger sur l'économie de l'Iran n'est pas que négative pour celui-ci, puisqu'elle lui permet de s'équiper, d'acquérir une infrastructure moderne, de s'introduire sur le marché international, de former des cadres moyens et supérieurs (notamment grâce à la création d'écoles et d'universités). Elle l'empêche donc de tomber dans le sous-développement, comme le fait l'Afghanistan à la même époque, mais c'est au prix d'une profonde humiliation et d'un total asservissement. Il en naît un sentiment de haine diffuse et tenace pour l'étranger, un nationalisme exacerbé, un recours aux extrémismes et aux fanatismes, un dangereux complexe d'infériorité.

Babisme et béhaïsme

C'est dans ce contexte très difficile qu'éclot un mouvement religieux et intellectuel puissant et de haute tenue que l'on n'aurait sans doute jamais cru possible dans une si grande dégradation culturelle : le babisme. En 1844, un homme né à Chiraz en 1819 et donc encore très jeune, âgé de vingt-cinq ans, qui a effectué divers pèlerinages et que la tradition dit sans formation intellectuelle particulière, mais qui en reçut néanmoins une à Kerbela dans une secte chiite dissidente, se met à prêcher bien plus qu'une réforme religieuse : une religion nouvelle. Il se nomme Sayyid Ali Mehmed, mais est bien plus connu sous le titre qu'il se donne, Bab, la « Porte », celle qui conduit à la connaissance de la réalité divine. Né musulman, il s'était

éloigné très vite de l'islam, avait étudié le judaïsme, le christianisme, peut-être aussi les religions orientales et la philosophie grecque, et accordait à chaque confession, à chaque courant de pensée sa part de vérité, convaincu que tous avaient été voulus par Dieu, reflétaient des états successifs de la Révélation et pouvaient conduire à Lui pour peu qu'on les débarrasse de leurs scories, qu'on les suive en esprit et non à la lettre. Aussi bien ne prêchait-il pas tant un syncrétisme religieux qu'une leçon de tolérance, d'ouverture sur les autres et sur le monde, de fraternité entre tous les hommes, de courtoisie dans les rapports sociaux, d'égale dignité pour tous, y compris pour les hommes et les femmes. Comme le dit un de ses successeurs, « le Bab se mit à secouer les colonnes de la religion, de la morale, des mœurs, des habitudes et des coutumes de la Perse et à instituer des lois, des coutumes et une religion nouvelle » (*Leçons,* VIII). Parlant d'abord à des musulmans, il s'en prenait aux mollahs qu'il accusait d'abus de pouvoir et de dépravation, aux institutions islamiques, aux rites, aux prescriptions légales, il réclamait l'abolition du voile, de la polygamie, car il voulait une religion épurée et purement spirituelle. Il connut en un temps incroyablement rapide un immense succès et ce fut comme un raz de marée déferlant sur l'Iran. Peut-être eut-il le tort de faire recevoir par le chah, intéressé, un de ses dix-huit apôtres (1847), car, ce faisant, il compromettait le pouvoir, officiellement protecteur du clergé, et semblait vouloir l'engager dans son action. Pour cela ou tout simplement parce que le mouvement prenait trop d'ampleur, parce que l'islam se sentait menacé, les mollahs s'engagèrent à fond contre lui, dans une épreuve de force capitale, et les autorités les suivirent. Le babisme commença à être persécuté. Aux luttes oratoires succédèrent des luttes armées. Quand Nasir al-Din accéda au trône (1847), la tension était telle qu'on pouvait craindre la guerre civile. On emprisonna des babis. On en fit mettre à mort (massacre de Chaikh Tabarsi en 1849). Il y eut à Zandjan, localité située près de Qazvin, des batailles de rues. Finalement le Bab fut arrêté, condamné à mort et fusillé à Tabriz le 9 juillet 1850. Son successeur, Mirza Yahya Nuri, répugnant à toute violence, se retira à Bagdad où, sous la pression exercée par le chah sur les Ottomans, il fut arrêté et interné à Chypre.

Le mouvement reprit vie sous l'impulsion de Mirza Husain Ali Nuri (Téhéran, 1817-Saint-Jean-d'Acre, 1892), surnommé Baha Ullah,

« Splendeur de Dieu », qui avait été exilé à Bagdad en 1852. Il fut reconnu comme le successeur du Bab par le plus grand nombre des babis et donna une nouvelle version du babisme, le béhaïsme (proclamé en 1863). Placé l'année même en résidence surveillée à Acre par le sultan, il y écrivit aux principaux chefs de gouvernement du monde pour les inciter à s'associer à sa tâche et y composa l'essentiel de son œuvre (*Le Livre de la certitude*, *Le Temple de Dieu*, *L'Épître au fils du loup*). Il mourut le 29 mai 1892 en confiant à son fils Abd-ul Baha le soin de la communauté. Libéré par la révolution des Jeunes Turcs en 1908, celui-ci put se rendre en Égypte, voyagea en Europe et en Amérique, où il multiplia les prêches partout où l'on voulait bien l'entendre, tant dans les synagogues et les églises que dans les universités et les centres culturels. Certaines de ses visions véritablement prophétiques nous étonnent encore : bien avant l'ONU évidemment, avant la SDN, ne souligne-t-il pas « l'interdépendance des peuples, l'urgence d'un puissant parlement universel des nations avec un tribunal de justice pour établir et maintenir la paix » (Laura Clifford Barney) ?

Son décès, survenu à Haïfa en 1921, ralentit sans doute l'essor du béhaïsme, mais ne l'arrêta pas, et il demeure vivant aujourd'hui encore sur tous les continents. Curieusement, il est interdit en Iran où il eut ses racines, et auquel il reste fidèle. Certains des propos d'Abd-ul Baha ont été recueillis par Laura Clifford Barney dans un beau livre, traduit du persan en 1907 sous le titre *Les Leçons de Saint-Jean-d'Acre.*

La fin des Qadjars

Dans les années qui précèdent la Première Guerre mondiale, sous les règnes de Muzaffar al-Din Chah (1896-1906) et de Mohammed Ali Chah (1906-1909), la dégradation de la situation de l'Iran s'accélère. Les Russes, jusqu'alors assez largement devancés par les Britanniques, posent leurs pions, se font accorder des droits sur des biens non encore attribués aux Anglais (pêcheries de la Caspienne, mines de turquoises, forêts du Mazandéran, construction de routes) ou, à l'expiration d'un contrat signé avec l'Angleterre, tendent à prendre sa place ou à partager avec elle le gâteau (concession des télégraphes dans le nord du pays). En outre, les

Allemands, jusqu'alors discrets, font leur apparition. Nombreux et nouveaux venus, ils ne souffrent pas comme les Anglais et les Russes du handicap dû à une longue présence et à des ressentiments accumulés, et ils ne manqueront pas d'essayer de jouer de leur influence quand la guerre éclatera.

C'est, malgré les événements de 1892 que nous avons vus, une chose somme toute nouvelle en Asie que l'opinion de la rue, ses manifestations, l'influence qu'elle peut avoir. Elle ne cessera plus de jouer un rôle essentiel dans la politique. On en sent pour la première fois pleinement les effets dans les premières années du XXe siècle quand se déroulent des grèves, des défilés, quand des magasins ferment leurs rideaux. Espérant calmer les esprits surchauffés, le chah se décide à accorder une première Constitution le 5 août 1906 et à organiser les élections des membres d'un futur Parlement. Sur ces entrefaites, il meurt en laissant à Mohammed Ali une situation que les nouvelles règles du jeu ont été loin de stabiliser et que de nouvelles initiatives étrangères vont rendre explosive. Le nouveau chah n'est pas sur le trône depuis un an quand est signée, le 30 août 1907, une convention anglo-russe qui partage l'Iran en trois zones : une, au nord, sous influence russe ; une, au sud, sous influence anglaise ; une troisième, centrale et occidentale, neutre. Les députés parlent, discutent. C'est leur rôle. Font-ils quelque chose ? Ils sont trop heureux de pouvoir s'exprimer. Le pays, lui, proteste, entre en effervescence ; la situation ne cesse de se dégrader. Le chah accuse alors le Parlement d'en être responsable. Le 23 juin 1908, il fait un coup d'État, dissout l'Assemblée. La fureur populaire explose comme une bombe. Des bandes parcourent les provinces. Les tribus se rebellent, celles des Bakhtyaris enlèvent Kachan et Qum. Des affrontements ont lieu partout. On incendie. On pille. La flotte anglaise entre dans le Golfe, les cosaques russes occupent Tabriz, les Ottomans eux-mêmes franchissent la frontière. Le chah démissionne en faveur de son fils Soltan Ahmed Chah, un enfant de onze ans (1909-1925), bien entendu incapable à son âge de calmer les esprits, d'arrêter l'invasion économique étrangère qui exaspère les nationalistes.

Quand commence la guerre, la situation est toujours des plus confuses. Les Allemands font du charme aux Persans pour les attirer à eux. Le calife ottoman proclame le djihad de son palais de Constantinople. Qui

l'entendra ? Personne, et surtout pas l'Iran qui est chiite, qui n'a pas oublié ses longs conflits avec ses voisins occidentaux. Que pourrait-il d'ailleurs faire ? Il assiste, passif, au flux et au reflux des étrangers : à l'arrivée des Turcs, qui, en avril 1916, prennent Hamadan, Kermanchah, Qazvin ; à celle des Russes, qui occupent Téhéran et Qum (fin de 1916), et chassent les Ottomans (1917) ; à celle des Anglais, qui ont créé une gendarmerie nationale qu'ils encadrent et qui tient Yazd, Chiraz, Ispahan. Lors de la révolution soviétique, cette gendarmerie remplacera les Russes dans le nord du pays, ce qui fait qu'à la fin de la guerre elle l'occupera tout entier, du Golfe à la Caspienne. Le 9 août 1919, la Grande-Bretagne reconnaît quand même la pleine indépendance de l'Iran, et commence à l'évacuer. Elle le laisse dans une totale décomposition.

RIZA CHAH PEHLEVI

Un colonel de cosaques iranien né au Mazandéran en 1878 marche alors sur la capitale, y entre le 22 février 1921, se fait nommer ministre de la Guerre le 25 avril 1921, puis Premier ministre le 28 octobre 1923, et obtient du Parlement la déposition du chah le 31 octobre 1925. Songe-t-il à établir la république ? Tout porte à le croire, car il est très influencé par ce que fait en Turquie Mustafa Kemal Atatürk, dont il suivra l'exemple et imitera, avec plus de timidités, les réformes. Mais l'opinion publique est habituée à la monarchie, effrayée par l'idée républicaine. Il sera donc roi. Il l'est proclamé le 17 septembre 1925 et se fait couronner le 25 avril 1926 sous le nom de Riza Chah Pehlevi. Riza est son nom. Chah est son titre. Pehlevi est le vieux terme qu'il exhume d'un lointain passé pré-islamique pour en parer la dynastie qu'il fonde, ce qui dénote sa volonté de renouer avec ces temps anciens, par-delà tous les siècles de l'islam, et répond au vœu de la fraction moderniste de la nation, mais sème dans le cœur des mollahs la petite graine qui deviendra quarante ans plus tard le grand aloès dont les racines briseront le pot de porcelaine de la monarchie. Les Pehlevi donneront ultérieurement d'autres preuves de leurs visions transhistoriques : en 1935, quand, pour désigner leur pays, ils abandonneront le nom de Perse pour celui d'Iran ; en 1971, quand ils organiseront les grandioses fêtes de Persépolis pour célébrer le vingt-cinquième centenaire de l'Empire. On en parlera beaucoup dans le

monde ; des chefs d'État s'y rendront et, ce jour-là, la terre entière sera aux pieds du chah : moins de huit ans après, à l'exception de l'Égypte – et c'est tout à son honneur –, elle l'abandonnera avec une rare lâcheté.

On pourrait croire que ce rappel du passé exprime volonté ou fantaisie du prince. Je viens de dire qu'il répondait en même temps à un profond sentiment d'une partie de la nation, des étudiants, des intellectuels, unis dans ce même souci de l'exalter pour faire oublier la décadence du présent. Nous avons rencontré plusieurs fois au cours des siècles cet attachement des Iraniens aux grands faits de leur histoire ancienne. Les temps ne l'avaient pas affaibli. Il s'était manifesté déjà sous les Qadjars, quand Nasir al-Din (1847-1896) faisait sculpter des rochers à l'imitation des anciens Achéménides et Sassanides (reliefs de Rey représentant le roi chasseur au faucon et le roi trônant au milieu de sa cour).

Et si nous avons peine à l'imaginer aujourd'hui dans cet Iran islamiste, nous pouvons affirmer qu'il était encore bien vivace au XXe siècle, qu'il rivalisait avec l'attachement à l'islam, lui aussi réactionnaire, mais dans une tout autre direction. Que de fois dans ma jeunesse ai-je entendu des apologies de Darius, de Khosrau, du mazdéisme ! Que de fois des attaques contre les Arabes, voire contre l'islam, accusés de toutes les catastrophes, portant tout le poids du déclin de l'Iran ! Le mépris pour la race des conquérants était – reste ? – évident. L'expression « Je suis arabe de naissance », dont on se sert pour s'excuser de ne pas comprendre, est bien connue et Vincent Monteil, qui la rappelle, rapporte aussi la déclaration d'un notable persan à l'un de ses hôtes britanniques : « L'islam, ce n'est pour nous qu'un moyen : celui de vous mettre dehors. »

Riza Chah Pehlevi, que l'on a parfois présenté comme une brute ignare, se révèle un grand prince, un émule d'Atatürk qui n'a pas eu la chance de réussir. Il aura du moins fait tout ce qui était possible. Son projet est, comme celui du dictateur turc, de moderniser son pays, de l'occidentaliser, de l'arracher à cet obscurantisme dont parlait Abd-ul Baha, et il accomplit en effet de grandes réformes tant sur le plan social qu'économique. Mais l'Iran était bien plus assujetti que la Turquie, bien plus surveillé par les puissances, et il eut le malheur d'être victime de la Seconde Guerre mondiale.

La première tâche du roi est de rétablir l'ordre, de faire disparaître le brigandage qui fait loi tant dans les campagnes qu'en ville, et de faire respecter partout l'autorité centrale. Cela fait, il crée une armée moderne, envoie des étudiants à l'étranger, fonde des écoles qui manquent, hélas ! de professeurs qualifiés et demeurent par suite d'assez bas niveau. Il veut enfin réformer l'islam, lui retirer l'emprise qu'il exerce sur la société, l'adapter aux conditions de la vie moderne. À côté des tribunaux des cadis, il instaure des tribunaux civils de la même façon qu'il ouvre des écoles et des universités laïques à côté des madrasa. Il abolit la polygamie. Il impose aux hommes (1934), puis aux femmes (1936), de s'habiller à l'européenne. Le voile n'est pas strictement interdit, mais celles qui le portent ne peuvent entrer ni dans les monuments publics ni dans les transports en commun. En quelques années, la condition féminine se transforme si fondamentalement qu'il semble impossible qu'il y ait un jour retour en arrière. Enfin, le roi met en chantier une infrastructure industrielle et ouvre des voies de communication, des réseaux routiers et ferroviaires. Le chemin de fer transiranien, que l'on veut une réalisation nationale, c'est-à-dire construit certes par des ingénieurs étrangers, mais avec des capitaux purement iraniens (ce qui est nouveau et explique la lenteur de son exécution : il n'est commencé qu'en 1935 sur les rives de la mer Caspienne et n'atteint le Golfe qu'en 1941), se révèle une grande réussite technique – et sociale, car il éveille enfin la fierté des Iraniens et soulève leur enthousiasme.

La Seconde Guerre mondiale n'intéresse l'Iran qu'à partir de juin 1941, date où l'Allemagne rompt avec l'URSS et l'attaque. Certes, il a trop souffert du conflit de 1914 pour vouloir s'engager dans celui qui commence et il ne déclarera la guerre à l'Allemagne, de façon symbolique, que lorsque les jeux paraîtront faits, en septembre 1943. Mais un tel embrasement du monde ne peut le laisser indifférent et ses populations sont travaillées par des agents de toutes les origines : anglais, nazis, communistes. Pour parer à toute éventualité et pour pouvoir ravitailler l'Union soviétique qui supporte alors le principal poids de la guerre, Anglais et Russes l'occupent le 25 août 1941, presque sans rencontrer de résistance, ce qui entraîne le 15 septembre la démission du chah en faveur de son fils, Mohammed Riza, né en 1919. Le souverain est exilé en Afrique du Sud, où il meurt en 1944. En janvier 1942, la paix est signée entre l'Iran, la Grande-Bretagne et l'URSS, et, en juin de

la même année, par un accord auquel s'associent les États-Unis, l'Iran met à la disposition des Alliés son sol et ses ressources en échange de la promesse solennelle que son territoire et son intégrité seront préservés et que toutes les forces d'occupation seront rappelées à la fin des hostilités. Rien n'a changé, malgré l'œuvre de Riza Chah : l'Iran reste un objet entre les mains des étrangers, et ne dispose en rien de sa liberté d'action. C'est sur ces entrefaites que, du 28 novembre au 1er décembre 1942, se tient la conférence de Téhéran entre Churchill, Roosevelt et Staline, qui discutent notamment de son sort et promettent leur aide pour sa reconstruction. Quand la guerre s'achève, il est dans une piteuse situation économique et, en outre, menacé de désintégration. Le 13 novembre 1945, l'Azerbaïdjan se proclame république démocratique, et les Kurdes fondent une république à Mahabad. L'une et l'autre, abandonnées par l'URSS, ne durent qu'un an, jusqu'en décembre 1946, mais le signal qu'elles envoient est fort. Les armées iranienne et irakienne, soutenues par la Grande-Bretagne, entrent dans les territoires sécessionnistes et exercent une répression qui semble avoir été particulièrement violente.

LES KURDES

L'écrasement de l'éphémère république démocratique de Mahabad, loin de briser la volonté d'autonomie des Kurdes, parut au contraire la stimuler. Celle-ci était ancienne et n'avait pas cessé de se manifester au temps de la décadence de l'Empire ottoman, plus encore dans la première moitié du XXe siècle. La création d'un grand Kurdistan avait été prévue par le traité de Sèvres de 1920, puis on y avait renoncé tant par suite de la révolution de Kemal Atatürk que de l'établissement du mandat britannique sur l'Irak, où les grands puits de pétrole du Nord étaient en pays kurde. Géographiquement, la création d'un État kurde n'eût pas posé de gros problèmes, l'immense majorité des populations kurdes vivant sur des territoires voisins, seulement séparés par des frontières artificielles : essentiellement la Turquie, l'Irak et l'Iran, accessoirement la Syrie et le Caucase. Bien que les déportations et l'exode volontaire aient commencé à les éparpiller, le phénomène migratoire n'avait pas encore pris l'ampleur qu'on lui voit aujourd'hui (où peut-être 40 % des Kurdes de Turquie vivent à

l'ouest de l'Anatolie et à Istanbul). Culturellement, malgré les différences des dialectes, des traditions et des confessions, toutes officiellement musulmanes, mais parfois très aberrantes, il y avait assez de points communs entre les diverses tribus et les divers groupes pour envisager leur réunion. Il n'en allait pas de même politiquement, puisque trois États se trouvaient menacés d'éclatement.

Il est impossible de déterminer le nombre total des Kurdes du Proche-Orient, aucune statistique ne tenant compte de la langue maternelle, et celui-ci étant grossi par les uns, diminué par les autres. Disons qu'il se situe entre 10 et 25 millions, sans doute à mi-chemin de ces deux estimations, et que ceux de Turquie ne doivent pas être loin de représenter la moitié de l'ensemble. Beaucoup, ici et là, sont parfaitement intégrés dans le pays où ils vivent, y occupent parfois des postes importants, ne souhaitent aucun changement. D'autres, probablement plus nombreux, par idéalisme ou par ambition, refusent au contraire l'intégration et revendiquent, à défaut d'une indépendance totale, une large autonomie interne et la libre expression de leur culture. Ils trouvent facilement l'oreille d'un petit peuple souvent très pauvre, arriéré, inculte. C'est chez ces idéalistes et dans ce sous-prolétariat que se recrutent tous ceux qui ont mené et mènent la lutte armée.

On peut dire que la guerre civile ou, au moins, des mouvements séparatistes souterrains n'ont jamais cessé chez les Kurdes, bien qu'il y ait eu des suspensions d'armes et que souvent les médias se soient abstenus d'en parler. Ils eurent leurs partis politiques, le PDK (Parti démocratique kurde) en Irak, le PKK (Parti des travailleurs) en Turquie, et ce que les uns appelèrent des héros, les autres de monstrueux terroristes : un Barzani en Irak, un Ozcalan en Turquie, condamné à mort en 1999, mais qui a vu sa peine commuée en détention perpétuelle. Une certaine reconnaissance du kurdisme finit par être plus ou moins acquise. Rien ne semble pourtant entièrement réglé et il faut envisager comme une redoutable éventualité que les aspirations kurdes posent à nouveau, un jour ou l'autre, de graves problèmes.

MOHAMMED RIZA CHAH PEHLEVI

La décolonisation de la seconde moitié du XXe siècle fait penser aux peuples du tiers monde qu'ils peuvent recouvrer leur entière indépendance politique et économique. Il n'est plus dans l'air du temps de croire l'Europe, les États-Unis, les grandes puissances autorisés à diriger et à exploiter le monde. L'Iran n'a pas été une colonie, mais un vassal, un protectorat sans en porter le titre. Il aspire à retrouver toute sa souveraineté et, pourquoi pas ? une partie au moins de sa grandeur d'antan. Il possède des ressources naturelles considérables, au premier chef son pétrole. Elles doivent lui appartenir. Le 25 avril 1951, juste après l'assassinat du Premier ministre, le général Razmara, une émeute porte le « docteur » Mossadegh au pouvoir et, le 30, celui-ci nationalise le pétrole. Il en découle une double crise, intérieure et internationale. Le 13 août 1953, le chah démet Mossadegh. Le peuple se soulève. Mohammed Riza part pour l'étranger, puis revient presque par surprise, fait arrêter son Premier ministre qui est condamné à mort, puis voit sa peine commuée en trois ans de prison. En 1954, la crise s'achève par la fondation d'un consortium international. Mais rien n'est résolu et d'autres problèmes se posent, à commencer par celui de l'accroissement démographique qui provoque l'exode rural, dramatique dans les années 1970, et jette des masses énormes de paysans sans terre vers les villes où elles forment un prolétariat misérable. Téhéran passe ainsi de 2 à 12 millions d'habitants.

Le chah a pourtant eu conscience de la gravité des problèmes et, en 1963, il a promulgué les premiers décrets de la Révolution blanche, axée sur douze points : une réforme agraire, la redistribution des forêts et des pâturages, la participation du public au capital des usines d'État, la création des armées du savoir, de l'hygiène, du développement et de la reconstruction, la nationalisation des eaux, la réforme de l'administration et de l'enseignement. Malgré l'immensité de la tâche et les difficultés inouïes que l'État doit surmonter, quelques objectifs sont atteints, mais ils paraissent – ils sont – insuffisants et, stimulée par une hausse continuelle du coût de la vie, l'impatience populaire croît en même temps que le mécontentement de la « bourgeoisie des bazars », des étudiants, des intellectuels. De violents affrontements ont lieu à Téhéran en 1972. Dans les milieux dirigeants, on craint le chaos. D'aucuns affirment que seule une démocratisation du régime peut le sauver, mais le chah s'y oppose. La démocratie ne s'improvise pas,

mais s'apprend lentement. Il voit à quel point l'opinion publique est divisée. Ceux qui réclament un changement ne sont en rien d'accord sur le visage que la société doit prendre : certains, avec le parti Toudeh, souhaitent l'instauration du communisme ; d'autres, l'établissement de la république ; d'autres encore, la disparition des « grandes surfaces » qui ruinent les petits commerçants et deviennent un symbole ; d'autres enfin, un retour aux valeurs traditionnelles de l'islam, mais à ces derniers ni le pays ni les observateurs étrangers n'accordent d'importance. Le chah pense que seule la force peut maintenir l'ordre. En 1975, il renforce les lois restrictives, les moyens de surveillance, organise cette fameuse police secrète, la SAVAK, qui fera tristement parler d'elle par ses violences, ses répressions brutales, ses arrestations, son recours à la torture. Il en résulte des émeutes de plus en plus nombreuses, des grèves qui paralysent le pays. C'est la fin.

La révolution islamique

Ce seront en définitive ceux en qui l'on croyait le moins qui emporteront le régime : les islamistes. Eux seuls sont unis ; eux seuls savent vraiment ce qu'ils veulent ; eux seuls osent défier le chah (alors que j'avais obtenu de lui deux ou trois ans avant la révolution une lettre manuscrite pour entrer dans un sanctuaire, on m'en refusa l'accès en me disant qu'on ne connaissait pas le chah) ; eux seuls constituent une force organisée, hiérarchisée, avec à la base ses mollahs (il y en a des dizaines de milliers) et au sommet ses ayatollahs, tenus d'ailleurs à l'écart et qui ont l'oreille du peuple. Sans s'en rendre compte, le gouvernement leur a donné plus qu'un leader, un héros : l'ayatollah Khomeyni, arrêté en 1963, puis exilé. Un article injurieux contre lui en janvier 1978 met le feu aux poudres. Le 9 de ce mois, Qum manifeste et la police tire, faisant une centaine de tués. Dès lors, les manifestations se répètent. Le 8 septembre, le chah établit la loi martiale. De France, où il est arrivé le 3 octobre 1978, Khomeyni lance des appels frémissants. La situation devient si tendue que le chah part en exil le 16 janvier 1979. Le 19, une manifestation qui réunit des millions de personnes réclame la création d'une république islamique. Le 1er février, Khomeyni revient dans son pays où il est reçu avec une fantastique allégresse populaire. La République islamique est proclamée le 1er avril et ratifiée par référendum.

Le monde entier n'est pas loin de se féliciter de l'heureuse issue d'une révolution effectuée sans la moindre effusion de sang. Il ne tardera pas à déchanter. De nombreux serviteurs de l'ancien régime sont exécutés (avril). Des attentats ont lieu, alors et plus tard (juin et août 1981). Des troubles, voire des mouvements séparatistes, éclatent un peu partout ; les arrestations pour délit d'opinion recommencent. Le 4 novembre, c'est la prise d'otages américains – cinquante-deux membres de l'ambassade – qui arrive à propos pour refaire l'unité nationale en canalisant la haine contre les États-Unis. Et dès août 1980 commence la longue guerre entre l'Irak et l'Iran qui fera, dit-on, un million de morts. Cela n'empêche pas qu'au décès de Khomeyni, en 1989, il y ait dans le pays un immense deuil et qu'on lui élève, en banlieue de Téhéran, un gigantesque tombeau.

L'Afghanistan

On se souvient qu'Ahmed Khan Durrani (1747-1773) avait fondé son royaume de Kandahar à cheval sur l'Afghanistan (Kandahar, Ghazni, Kabul) et l'Inde (Cachemire et partie du Pendjab). C'était peu avant que la confédération des Mahrattes essaie d'unifier le sous-continent pour contenir la poussée des Anglais et menace le peu qu'il subsistait de l'empire des Grands Moghols. Ahmed vola au secours de celui-ci, défit les Mahrattes à Panipat en janvier 1761 et s'assura une position dominante dans le nord-ouest des Indes. Ce seront les Anglais qui, en définitive, bénéficieront de l'affaire. Les Sikhs expulseront bientôt les Afghans de Multan (1818), puis du Cachemire (1819). Il n'y a guère d'événements importants sous le règne de Timur Khan (1773-1793), sinon le transfert de la capitale à Kabul, où son mausolée est l'un des rares monuments historiques de la ville. Il n'y en a pas davantage sous le règne de Zaman Chah (1793-1799), et il faut attendre pour en rencontrer que les Afghans se disputent entre eux, prennent langue avec leurs voisins russes et anglais, et que ceux-ci commencent à s'intéresser vivement à eux. Mahmud Khan se soulève contre Zaman, prend sa place (1799), mais est remplacé par un de ses oncles, Chah Chudja (1803), qui promet de s'opposer à l'éventuel passage des troupes françaises si, par hasard, celles-ci s'installent en Perse. La même année, Mahmud revient et chasse Chudja, qui va se réfugier en Inde ; mais peu après, en

1826, il est emporté par une révolution que dirige le chef du clan Baraksai des Durrani, Dost Muhammad (1826-1863).

Inquiets des relations que le nouveau souverain noue avec les Russes, les Anglais décident d'intervenir militairement en Afghanistan sous le prétexte de rétablir Chudja. En août 1839, Lord Auckland occupe Kabul. Tout l'Afghanistgan s'enflamme. Dans la capitale, la population tue le gouverneur britannique Burnes et son état-major, obligeant le corps expéditionnaire à reprendre en hâte la route des Indes. Dans les gorges dominées par de hautes et farouches montagnes, les tribus assaillent celui-ci et le massacrent si bien que seuls une vingtaine d'hommes peuvent échapper à la mort (1841). L'année suivante, les Anglais envoient une colonne de représailles qui détruit Kabul et se retire aussitôt après. C'est certes un désastre que cette expédition, mais l'émotion qu'il suscite ne doit pas faire oublier que les Anglais en tirent néanmoins des avantages. Ils ferment les passes de Khyber, annexent Peschawar, capitale hivernale des Afghans, et de vastes territoires peuplés de Pachtouns. Jamais les Afghans ne reconnaîtront cette annexion, n'accepteront qu'une fraction importante des leurs passe sous domination étrangère, soit « indianisée », et ce sera, après la partition des Indes et la naissance du Pakistan, une cause continuelle de tensions entre eux et le nouvel État souverain. Toutefois, en attendant, des relations cordiales s'établissent entre Dost Muhammad et la Compagnie des Indes (traité de Peschawar, 1855) qui aide les Afghans, depuis peu enfin maîtres de Balkh (1850), à prendre Kunduz et Herat (1863).

La progression des Russes en Asie centrale (1868-1875) et les relations que Cher Ali Chah (1863-1879) noue avec ses voisins septentrionaux inquiètent tant les Anglais qu'ils tentent une nouvelle intervention en Afghanistan. Elle est moins catastrophique que la première, mais encore moins bénéfique. Le 21 novembre 1878, ils franchissent le Khyber ; en janvier 1879, ils prennent Kandahar. Cher Ali s'enfuit de Kabul et meurt en arrivant en Bactriane. Son fils Mohammed Yaqub (1879) doit signer le traité de Gandamak, qui établit une sorte de protectorat britannique sur l'Afghanistan. Une mission diplomatique parvient à Kabul le 21 juillet et est massacrée le 3 septembre. Les forces anglaises reviennent, occupent Kabul (7 octobre), arrêtent le souverain et intronisent à sa place Abd al-Rahman Khan (1880-1901). Les négociations sont longues, mais la frontière finit par

être fixée par la commission Mortimer-Durand sur la « ligne Durand » (1893). Une mince bande de terre du Pamir, le Wakhan, est octroyée à l'Afghanistan pour éviter que la Russie et l'Inde n'aient une frontière commune, et le souverain afghan se voit attribuer une pension annuelle, prix de l'isolement total dans lequel il accepte de s'enfermer. Abd al-Rahman profite de la longue période de paix qui s'ensuit pour faire l'unité de son pays. C'est alors qu'il soumet les Hazara (1885-1892) et les Kafir (1896). Il faudra, au début du règne d'Amanullah Khan (1919-1929), une troisième guerre afghane (1919) pour que l'Afghanistan devienne maître de sa diplomatie et puisse jouir de sa pleine souveraineté.

Malgré l'isolement de leur pays, malgré l'absence de contact avec l'étranger puisque les Afghans ne franchissent pas leurs frontières et ne les laissent pas franchir à d'éventuels visiteurs, malgré son ignorance quasi totale du monde moderne, les souverains ont parfaitement conscience du fantastique retard que prend l'Afghanistan et voudraient y remédier. Mais les populations sont foncièrement conservatrices, xénophobes bien qu'hospitalières, attachées à leur mode de vie, regardent la moindre innovation comme un crime contre l'islam et la refusent, ce qui ne rend pas faciles les réformes, ce qui demande aux dirigeants la plus grande circonspection. Les princes paient souvent leurs actions par l'exil ou la mort. Habibullah (1901-1919) est assassiné. Amanullah (1919-1929) abdique. Nadir Chah (1929-1933) est assassiné. Zahir Chah (1933-1973) sera lui aussi renversé, mais pour d'autres raisons et c'est une autre histoire. Il n'était pas sans risque de diriger l'Afghanistan.

Qu'avaient-ils donc fait de si terrible, ces princes ? Habibullah n'avait guère agi. Il avait permis l'ouverture d'écoles secondaires, la création d'un journal, le percement d'une route reliant Kabul aux Indes. Sous Amanullah, certes, les innovations avaient été plus nombreuses. On avait installé des ambassades dans les grandes capitales étrangères (à Paris en 1922) et on en avait reçu. Le roi avait correspondu avec Lénine (1919), signé des traités avec les Soviétiques, la Turquie, la Perse. On avait accepté que des archéologues viennent fouiller le sol millénaire du pays (fondation de la fameuse Délégation archéologique française en Afghanistan, la DAFA, par Alfred Foucher en 1922). Un lycée français avait été ouvert, puis un autre, allemand, puis un troisième, anglo-indien, et une poignée de jeunes gens,

parmi lesquels le prince héritier, avaient été envoyés en France pour y étudier (1920) ; peu après, une centaine de jeunes filles de la noblesse étaient parties pour Istanbul. De petites colonies européennes s'étaient enfin installées, surtout dans la capitale, Italiens et Allemands en particulier, qui avaient fondé des hôpitaux. Il y avait eu plus grave. L'émir était allé visiter l'Europe avec son épouse et, à son retour, il avait pris des décrets en vue de libérer les femmes. Ç'avait été sa fin. Un aventurier, Batcha Saqao, avait pris le pouvoir (1928) ; mais il avait été presque aussitôt arrêté et fusillé. L'ambassadeur afghan à Paris, Mohammed Nadir, se fit proclamer chah (16 novembre 1929) et imposa une Constitution (1931). Elle proclamait l'égalité de toutes les ethnies, l'islam religion d'État, et interdisait la vente et la consommation de l'alcool : on ne peut pas dire qu'elle était faite pour choquer les musulmans. Le royaume demeurait islamique, au point qu'il fut toujours interdit de construire des églises et que le seul lieu de culte chrétien fut la chapelle privée de l'ambassade d'Italie. Quelques traités furent signés avec le Japon, l'URSS, l'Irak (1930-1931).

Son fils Zahir Chah (1933-1973) lui succéda : il ne pouvait pas faire plus et mieux. Il continua, timidement, ainsi en inaugurant en 1939 une faculté de médecine, en 1944 une faculté des lettres et des sciences, où enseignaient des professeurs nécessairement étrangers et, en tant que tels, mal vus. Il fut chassé « après quarante ans de règne d'un calme plat qui ont vu l'Afghanistan se dégrader en sanctuaire international de trafiquants de drogue », dit, non sans sévérité pour lui, Mike Barry, l'un des meilleurs connaisseurs du pays. Calme plat ? Pourtant, tout bougeait. Chaque année voyait des transformations. Depuis 1967, les touristes affluaient, apportant avec eux leurs devises, mais aussi une image peu séduisante de l'Occident : un luxe qui offensait la misère, un exhibitionnisme sexuel, un laisser-aller... et des hippies qui avaient découvert le paradis de la drogue et qui mendiaient chez un peuple misérable, mais trop fier pour mendier, qui n'hésitaient pas à voler dans un pays profondément honnête. Le choc était trop brutal, trop fort. Il tuera l'Afghanistan, le mènera à l'un des plus grands désastres humanitaires de notre temps.

Le grand désastre de l'Afghanistan

La visite de Khrouchtchev en 1955 change radicalement la situation de l'Afghanistan. Le chef de l'URSS promet une aide massive, et l'accorde. De grands chantiers sont ouverts, dont la voie routière qui relie comme par hasard Kabul au Nord en franchissant l'Hindou Kouch par le col de Salang, percé à 3 360 mètres d'altitude, que Kossyguine inaugure très solennellement en 1964. À Kabul, on pave des rues sur lesquelles circulent des autobus municipaux tout neufs. Les Russes commencent ici et là à être chez eux ou presque. Les Américains s'affolent comme le faisaient jadis les Anglais, mais réagissent moins vite qu'eux, et décident en 1963 de donner « un dollar pour une roupie ». Le pays commence à changer de visage, devient un grand chantier avec routes, ponts, aéroports, barrages, hôpitaux, grands hôtels, mais la concussion est intense. Le trafic de l'opium prend des dimensions invraisemblables. En 1970 et 1971, les récoltes sont désastreuses. On estime qu'en 1972, dans les régions les plus défavorisées, le quart ou le tiers, voire la moitié de la population mourut de faim.

Le 17 juillet 1973, un coup d'État détrône Zahir Chah, qui est remplacé par un de ses parents, Muhammad Dawud, celui que l'on nomma le « Prince rouge ». Il proclame la République. Le roi était, quoi qu'on ait pu en dire, le seul ciment du pays. On sentit que le puzzle patiemment assemblé se disloquait. Dawud, dans l'espoir de le reconstituer, se tourna de plus en plus vers les Soviétiques et mit à peu près fin à dix années d'équilibre politique (1963-1973) entre eux et les États-Unis. Il n'était là que pour préparer la venue du communisme. En 1978, il fut renversé par le socialiste Nur Muhammad Taraki, qui signa un traité de coopération entre l'Afghanistan et l'URSS, donnant à celle-ci le droit d'intervenir si besoin en était pour protéger celui-là. L'assassinat de Taraki le 14 septembre 1979 fut pour Moscou l'occasion de répondre aux exigences du traité. En décembre, l'Armée rouge envahit le pays. Un gouvernement communiste fut mis en place et, pendant dix ans, les Afghans se battirent avec l'énergie du désespoir contre leurs occupants. Finalement, en janvier 1989, enlisés, convaincus que la résistance ne céderait pas, les occupants retournèrent chez eux. Cela ne régla rien. Ceux qui avaient tenu si héroïquement le maquis ne déposèrent pas leurs armes : pendant quatre ou cinq ans, ils se battirent et contre le pouvoir en place, et entre eux, souvent ethnie contre ethnie, bien que sous le couvert d'idéologies qui étaient surtout des

prétextes. En définitive, des Pachtouns qui avaient fait de Kandahar leur centre d'opérations et qui se disaient étudiants en théologie, *taliban*, peut-être en partie formés dans des madrasa du Pakistan, se lancèrent à la conquête du pays et se rendirent patiemment maîtres des neuf dixièmes de son territoire, avec comme objectif déclaré la purification et la moralisation, idéal qu'ils surent abandonner ou modifier au gré des circonstances. Ils prirent Kabul le 27 septembre 1996. Intellectuellement, ils ne vivaient que de fanatisme brutal, cruel, destructeur (comme ils en fournirent la preuve en dynamitant les grands Bouddhas de Bamiyan). Financièrement, ils n'avaient guère d'autres ressources que l'opium dont la culture ne cessa de croître, parfois si vite qu'elle doubla de 1998 à 1999 quand elle atteignit 4 600 tonnes, soit les trois quarts de la production mondiale.

Il est juste de dire que, quand Zahir Chah fut renversé, l'Afghanistan était pauvre, arriéré, misérable, sans voies ferrées, presque sans routes, sans industries, sans électricité, sans hygiène, sans soins médicaux – mais il était porteur d'espoir. En a-t-il aujourd'hui ? Il est retombé dans les abîmes et l'on peut se demander si l'intervention internationale, son occupation par des forces militaires étrangères (octobre 2001) seront capables un jour de l'en sortir. J'ai beaucoup aimé son peuple. Il m'a toujours reçu avec une grande chaleur humaine. Son état actuel ne peut que donner envie de pleurer.

Le Tadjikistan

L'intervention soviétique de 1979 en Afghanistan a brusquement révélé les Tadjiks, assez largement oubliés depuis des décennies, voire des siècles ; elle leur a donné des héros comme Masud, dont les médias ont inlassablement parlé. Certes, nul n'ignorait qu'il demeurait en Asie centrale quelques représentants de ces Iraniens qui avaient jadis écrit l'histoire de l'Iran et lui avaient conféré sa plus grande gloire, mais il était admis que les pays situés au nord de l'Iaxarte, de l'Hindou Kouch et du Pamir constituaient le Turkestan russe. Quand, après l'échec de la formation d'un grand Turkestan (1917-1918), les Soviétiques avaient divisé celui-ci en cinq républiques – le Kazakistan, l'Uzbekistan, le Türkmenistan, le Kirghizistan et le Tadjikistan –, ils l'avaient découpé en traçant des frontières artificielles à l'intérieur desquelles étaient censés vivre des hommes parlant une même

langue. Une seule de ces républiques, la plus petite, la plus isolée dans ses montagnes, devait regrouper les iranophones : le Tadjikistan. Celui-ci avait vu le jour en octobre 1924 au sein de la République uzbèke, puis en avait été détaché cinq ans plus tard, en octobre 1929. On estimait alors que sa population, assez faible, comprenait entre 1 et 1,5 million d'âmes, dont 60 % de Tadjiks et 24 % d'Uzbeks. (En 1999, la population était estimée à 6 104 000 personnes.) Mais un nombre très important de Tadjiks habitaient aussi l'Uzbekistan. On reconnaissait leur existence, mais on déclarait qu'ils ne formaient qu'une infime minorité, environ 5 % de la population totale. Ce pourcentage était radicalement faux et, bien qu'en quelque soixante-quinze ans il aurait dû diminuer par suite de la scolarisation de tous les enfants en uzbek et de l'uzbekisation du pays, il demeure certainement très supérieur, quoiqu'il soit impossible de le fixer : la référence à l'uzbek reste de mode parce que la nation est contrainte de se forger une unité et de la trouver dans la langue. Même si les Tadjiks exagèrent en disant qu'ils représentent 78 % de la population de Boukhara et de Samarkand, on est bien obligé de constater que, dans ces deux villes, le dynamisme économique et culturel est tadjik, alors qu'il est uzbek à Tachkent, la capitale de la république. Il y aurait ainsi, dans les trois pays susmentionnés, une masse de Tadjiks de quelque 12 millions d'individus, dont 4 en Afghanistan, 4 en Tadjikistan, de 4 à 5 en Uzbekistan si l'on s'en tient à une estimation raisonnable de 20 % de Tadjiks dans ce dernier pays (sur un total de 24 millions d'âmes). Ajoutons pour mémoire qu'il en existe de petites communautés au Xinjiang, dans les vallées escarpées de Tach Kurgan, à la frontière pakistanaise, où elles seraient en passe d'être submergées par les Chinois et les Ouïghours.

La perméabilité des frontières consécutive à l'occupation soviétique en Afghanistan a mis en rapport les Tadjiks du Tadjikistan et une partie de ceux d'Afghanistan, ceux qui vivent dans le nord-est du pays, au voisinage immédiat du Tadjikistan, sinon ceux très épars dans les villes et dans la province de Herat. La dissolution de l'URSS et les conflits qui l'ont précédée et suivie accrurent ces relations en même temps qu'ils amenèrent ici et là un flot de réfugiés en fuite ou chassés de leurs foyers. La prise de conscience du fait tadjik représente incontestablement un risque parmi d'autres, comme l'islamisme, pour la stabilité des États membres de la CEI.

Des heurts ont eu lieu en 1987 à Samarkand entre les diverses communautés et bien plus souvent au Ferghana (attentats et répression à Andidjan encore en 2005), heureusement limités par la prudence des gouvernants et des gouvernés ; et le Tadjikistan a sombré dans la guerre civile. Annoncée en 1987 par la perestroïka et la glasnost, puis par les premiers accrochages sanglants en 1990 à Douchanbe, la capitale, celle-ci éclata en juin 1992, quelques mois après la proclamation de l'indépendance du pays le 9 septembre 1991. Elle dura toute l'année, mettant aux prises officiellement néo-communistes et libéraux, en fait ethnies, tribus, villages, islamistes et athées, sunnites et chiites. Elle fit entre 30 000 et 50 000 victimes, ainsi que 600 000 réfugiés. Le retour au calme et la promulgation d'une Constitution en novembre 1994 ne suffisent pas à résoudre tous les problèmes et à garantir la stabilité. Les séquelles de la guerre, l'enclavement du pays, sa configuration géographique, la modicité de ses ressources, le voisinage de l'Afghanistan, les traditions indépendantistes héritées du temps où les principautés (beylicats ou *beklik*, comme on dit localement) ne dépendaient que nominalement du khanat de Boukhara, sont autant d'obstacles qui se dressent devant lui.

Qui peut dire par ailleurs ce que feront, ce que seront demain les Tadjiks de l'Uzbekistan ? Même s'il paraît moribond, l'iranisme n'est pas mort en Asie centrale. Il a un trop grand passé pour ne pas y trouver des raisons de vivre.

Pour prendre congé

Selon toute vraisemblance, je ne retournerai jamais en Iran. C'est donc un adieu que je lui fais. Mais on ne quitte jamais ce qu'on aime. On le garde en son cœur et dans sa pensée. Ce livre le prouve. Les dernières images que j'ai eues de ce pays furent souvent affligeantes. Qu'importe ! Je ne dois pas leur accorder trop d'importance. Qu'aurais-je eu en mémoire si je l'avais vu à telle ou telle période difficile de son histoire ?

Cette femme qui fréquentait la haute société parisienne me reçoit chez elle vêtue comme elle l'était chez nous et m'offre du whisky. Rien n'a changé. Mais son mari et elle m'emmènent en promenade, et elle n'est plus qu'un sac d'étoffes placé sur la banquette arrière de leur automobile. Cette fille que j'ai connue en bikini sur la plage d'Antibes, je la retrouve à Téhéran sous un *hidjab* noir qui ne laisse voir que ses mains et l'ovale parfait de son visage, qu'illuminent deux grands yeux. L'une et l'autre me déclarent, en regardant une chaîne européenne de télévision : « J'aime encore mieux cela ! Voyez ce que vous avez fait de notre sexe ! On montre ses cuisses ou ses seins non seulement pour vanter un produit de beauté, mais dès qu'il s'agit de vendre un réfrigérateur ou une machine à laver... » Sont-elles sincères ? Ces phrases sentent la leçon apprise et l'une et l'autre m'avouent qu'elles ont la chance de venir chaque année en France. Il faut reconnaître par ailleurs que notre monde ne se présente pas toujours sous un jour séduisant. Nous sommes en groupe à ce qui fut l'hôtel Chah Abbas d'Ispahan où, sous l'ancien régime, on s'arrachait le privilège de passer une nuit. Tout y est cassé, dégoûtant. Je dis : « On n'a pas fait le ménage depuis huit jours. – Non, me répond une amie, depuis la révolution islamique. » À quelques centaines de mètres, la place du Chah est devenue celle de l'Imam, un parking entouré de magasins aux rideaux de fer rouillés. Les peintures des palais qu'on avait restaurées avec soin s'écaillent ou ont été découpées au rasoir pour être volées. À Yazd, on a éventré les Tours du Silence pour permettre aux motocyclistes d'y faire leurs exercices. J'ai rendez-vous avec un officiel à neuf heures du matin. À dix heures, il n'est pas là. Je téléphone

chez lui. On me répond qu'il vient de s'éveiller. Il me rejoindra, non rasé, une heure plus tard : les Persans n'ont jamais eu le sens de l'exactitude, mais tout de même !

On pourrait désespérer. Il faut s'en garder. Comment un peuple, les Afghans, pourrait-il être irrémédiablement condamné quand pendant vingt ans il s'est immolé pour sa liberté ? Comment un autre, les Persans, pourrait-il être brisé quand il conserve son sourire, son hospitalité, un même rayonnement de l'âme ? « Venez déjeuner chez mes parents », me dit ici un professeur de lycée. J'hésite. Il ajoute : « Ils habitent à la campagne, à quelques kilomètres, dans une maison qui date des Sassanides. » Je ne résiste plus. La maison en pisé est flambant neuve. « On l'a reconstruite l'an dernier, après une grosse pluie. On la reconstruit sans cesse depuis mille cinq cents ans sur le même plan. » Et il m'emmène voir les *qanat*, les vergers, les parcs à moutons, et m'offre un déjeuner de roi : je ne le connaissais que depuis deux ou trois jours. Là, mon chauffeur, qui doit se rendre au prochain pèlerinage à La Mecque, entre avec moi dans un bistrot où une photo de la Ka'ba est accrochée au mur. « Bientôt vous serez là-bas », lui dis-je. Et son visage s'éclaire d'une lumière de bonheur que je n'oublierai jamais. J'assiste, discret, dans une ville de province à la prière du vendredi. De solides gars m'expulsent. Furieux, j'attends la fin de l'office, aborde l'imam, me plains, puis vais déjeuner. Comme je suis à table, un homme s'approche et me dit : « Viens tout de suite ! » Je m'attends au pire. Il me mène à l'imam, qui me présente ses excuses, reconnaît qu'il a eu tort, ne cesse de répéter : « Heureusement, ceux que j'avais envoyés à votre recherche vous ont retrouvé. » Et j'y gagne de rester avec lui jusqu'à la prière de la nuit, invité à participer à toutes ses activités.

L'Iran n'est pas mort. Il ne peut pas mourir. Ses innombrables enfants prouvent sa foi en la vie. Il traverse une crise, mais il est habitué aux crises et l'on dirait qu'il y trouve de quoi se ressourcer. Celle-ci n'est pas d'ailleurs sans lui apporter de légitimes fiertés. Il offre au monde moderne, laïc ou religieux, le seul exemple d'un État théocratique. Il est unifié. Il est dirigé par des Iraniens, ce qui ne lui est pas arrivé si souvent dans ce deuxième millénaire de notre ère. Il a défié les grandes puissances. Il manie les technologies les plus avancées, y compris celle du nucléaire. Il a servi d'exemple à tous ceux qui prônaient un retour à la *chariat* : j'ai constaté,

dans les mois qui ont suivi la révolution islamique, la fascination qu'elle exerçait au Pakistan ou en Turquie. Même s'il persécute le béhaïsme, il peut se targuer de tolérance, les mazdéens et les juifs étant représentés au Parlement par un député, les Arméniens (quelque 150 000 personnes ?) par deux, et étant autorisés à enseigner leur religion, à fabriquer et à consommer du vin. Il a pris conscience de sa parenté avec les autres iranophones. « Mon père est turc et ma mère iranienne », me dit une femme. Et, comme j'hésite à comprendre, elle précise : « Mon père est un Uzbek, et ma mère une Tadjik de Khiva. »

Le délabrement de l'Iran pourrait faire croire que la vie artistique et culturelle ne l'intéresse pas. Ce serait une erreur. C'est évidemment sous le régime impérial qu'est née la littérature moderne : en 1921, la prose avec un recueil de nouvelles de Djamalzade ; en 1922, la poésie avec Nima Yuchidj (vers libre et idéologie d'avant-garde). C'est en 1971 qu'a été construit par le tout jeune architecte Hussein Amamat ce qui est peut-être le plus beau monument du monde musulman contemporain, la tour Chayade (tour Azadi) de Téhéran, à la fois moderne dans sa conception et ses matériaux, et respectueuse de la tradition islamique avec ses alvéoles qui font penser aux *muqarnas* et avec son arc de triomphe en forme d'*iwan*. Un tel prélude ne peut qu'annoncer une grande symphonie.

On connaît mal, en Occident, la littérature contemporaine de l'Iran. On connaît mal ses scientifiques. Mais on ne peut ignorer son cinéma, car sa réputation internationale est solidement établie. Il apporte et la preuve d'une créativité remarquable, et celle d'une certaine libéralisation du régime – au moins depuis le milieu des années 1990, peut-être dès 1989 avec *Le Mariage des bénis* de Mohsen Makhmalbaf – qui a permis de parler d'un temps « post-islamiste » (Farhad Khosrokhavar). N'y voit-on pas maintenant mis en scène des femmes et des mollahs ? Il faudrait citer bien des noms, ne serait-ce que ceux des auteurs de films qui ont figuré au festival de Cannes (trois en 2000, trois en 2001) et qui ont reçu une Palme d'or (*Le Goût de la cerise* d'Abbas Kiarostami en 1997). Citons, avec une injustice dont on voudra bien n'accuser que mon incompétence, Hassan Yektapanah (*Djomeh*, 2000), Tamineh Milani (*Deux femmes*, 1998), Bahman Ghobadi (*Kandahar*, 2001), Madjid Madjidi, Mohsen Makhmalbaf, Ebrahim Hakamikia.

Si, comme l'architecture et la peinture, le cinéma est un art, alors nous renouons, grâce à lui, avec Persépolis ou la Renaissance timouride – avec le génie d'un peuple.

CHRONOLOGIE

VIIe siècle	–	Invasions cimmériennes et scythes au Proche-Orient.
722-714	–	Rusas Ier d'Ourartou vaincu par les Cimmériens et les Assyriens.
721	–	Les Assyriens prennent Samarie.
v. 700	–	Organisation des tribus mèdes et perses.
673	–	Les Assyriens arrêtent Cimmériens et Scythes.
676	–	Les Cimmériens en Asie Mineure.
673	–	Révolte générale contre l'Assyrie.
653	–	Assyriens et Scythes vainquent les Mèdes.
644 (?)	–	Gygès vaincu par les Cimmériens.
v. 638	–	Les Scythes vainquent les Cimmériens.
625 (?)	–	Les Mèdes détruisent les Scythes.
612	–	Destruction de Ninive par Babylonie et Mèdes. Fin de l'Empire assyrien.
604-562	–	Nabuchodonosor.
597	–	Première prise de Jérusalem par Babylone. Exil des Juifs.
587	–	Seconde prise de Jérusalem par Babylone.
585	–	Fin de la guerre entre Mèdes et Lydiens.
561-547	–	Crésus, roi de Lydie.
550	–	Cyrus renverse les Mèdes. Règne des Achéménides.
546	–	Cyrus soumet la Lydie.

540	–	Cyrus soumet les Saces.
539	–	Cyrus prend Babylone.
530	–	Mort de Cyrus.
525	–	Cambyse conquiert l'Égypte.
522-486	–	Règne de Darius. Usurpation du mage Gaumata.
512	–	Campagne de Darius contre les Scythes.
490	–	Bataille de Marathon. Guerres médiques.
486-465	–	Règne de Xerxès.
480	–	Batailles des Thermopyles et de Salamine.
479	–	Bataille de Platées.
449	–	Paix de Collins entre Perses et Grecs.
423- 404	–	Règne de Darius II.
401	–	Révolte de Cyrus le Jeune contre Artaxerxès. Xénophon et la retraite des Dix Mille.
339	–	Philippe de Macédoine combat les Scythes.
338	–	Philippe de Macédoine met fin à l'indépendance des villes grecques.
334	–	Débarquement d'Alexandre en Asie Mineure. Bataille du Granique.
333	–	Bataille d'Issos
332	–	Alexandre pharaon et roi-dieu en Égypte.
331	–	Fondation d'Alexandrie. Bataille de Gaugamèles (ou Arbèles).
330	–	Incendie de Persépolis.
325	–	Noces de Suse.
320	–	Chandragupta et dynastie Maurya en Inde.

312-281	–	Séleucos Ier
301	–	Bataille d'Ipsos (« des Rois »).
v. 250	–	Diodote Ier fonde le royaume gréco-bactrien.
225-190/89	–	Euthydème, roi gréco-bactrien.
223-187	–	Règne du Séleucide Antiochos III le Grand.
214-196	–	Règne d'Artaban, fondateur des Arsacides.
212-205	–	Campagne du Séleucide Antiochos III en Iran oriental.
190	–	Artaxias fonde la dynastie arménienne des Artaxiades.
189	–	Antiochos vaincu par les Romains à Magnésie. Paix d'Apamée.
175-164	–	Règne du Séleucide Antiochos IV.
v. 171-138	–	Mithridate Ier, roi des Parthes (Arsacide).
v. 170	–	Eucratidès s'empare du trône gréco-bactrien. Le royaume se scinde en deux.
170	–	Les Hiong-nou défont les Yue-tche et les obligent à émigrer.
168	–	Antiochos IV en Égypte. Recul devant les Romains.
167-166	–	Révolte des Maccabées.
163-150	–	Règne de Ménandre en Inde.
141-140	–	Les Parthes en Mésopotamie.
140-130	–	Les Yue-tche en Sogdiane.
138-126	–	Voyage du Chinois Tchang K'ien et prétendue ouverture de la route de la Soie.
v. 135	–	Les Saces en Bactriane.
129-86	–	Mithridate II.
v. 121-v. 54	–	Règne de Tigrane II d'Arménie.

90-10	–	Les Saces en Indes.
70-60	–	Conquête du bassin du Tarim par les Chinois.
64	–	Les Romains en Syrie.
63	–	Pompée prend Jérusalem.
v. 60	–	Les Yue-tche au Pendjab.
53	–	Bataille de Carres : défaite de Crassus.
40-37	–	Jérusalem occupée par les Parthes.
38-34	–	Campagne d'Antoine contre les Parthes.
30	–	L'Égypte devient province romaine.
19-49 ap. J.-C.	–	Règne du Sace Gondopharès.
v. 25	–	Début de l'Empire kouchane.
53-58	–	Tiridate Ier fonde la dynastie arménienne archakouni (arsacide).
66	–	Tiridate Ier nommé roi d'Arménie par Néron à Rome.
73-102	–	Le Chinois Pan Tchao reconquiert le bassin du Tarim.
78 ?	–	Kanishka (ou 144-172).
116-117	–	Trajan prend Ctésiphon.
166	–	Paix entre Romains et Parthes.
175	–	Guerre de Trajan contre les Sarmates.
218	–	Défaite des Romains par Artaban.
216-292	–	Mani.
223	–	Révolte d'Ardéchir contre les Parthes. Début de la dynastie sassanide.
226	–	Ardéchir prend Ctésiphon.

241-272	–	Règne de Chapur Ier.
260	–	Valérien vaincu par les Sassanides et fait prisonnier.
283	–	Attaque romaine sur Ctésiphon.
306-337	–	Constantin.
309-379	–	Règne de Chapur II. Annexion des pays kouchanes.
363	–	Julien l'Apostat tué à Ctésiphon.
375	–	Les Alains attaqués par les Huns.
395	–	Byzance, seconde capitale romaine.
406-407	–	Les Alains traversent le Rhin.
421-438	–	Règne de Bahram Gur.
476	–	Fin de l'Empire romain d'Occident.
484	–	Péroz tué par les Hephthalites.
v. 490-535	–	Révolution mazdakiste.
v. 531	–	Exécution de Mazdak.
531-578	–	Règne de Khosrau Ier.
552	–	Fondation de l'Empire t'ou-kiue (turc).
564	–	Ambassade turque à Khosrau.
v. 565	–	Destruction des Hephthalites par Sassanides et T'ou-kiue.
588-589	–	Hormuz II repousse les Turcs (T'ou-kiue).
590-628	–	Règne de Khosrau II.
613-614	–	Offensive de Khosrau en Syrie-Palestine.
619	–	Khosrau en Égypte et en Éthiopie.
622	–	Hégire. Naissance de l'islam.

628	–	Fin de la guerre byzantino-perse. Mort de Khosrau.
636	–	Bataille de Qadisiya : les Arabes envahissent l'Iran.
642	–	Bataille de Nehavend.
647	–	Destruction de la chevalerie de Kutcha par les Chinois.
651-652	–	Les Arabes à Herat et à Bactres.
657	–	Bataille de Siffin. Les kharidjites font sécession.
661	–	Assassinat d'Ali.
661-750	–	Califat omeyyade.
680	–	Kerbela : mort de Husain, petit-fils du Prophète.
705-715	–	Qutaiba, gouverneur du Khorassan.
750	–	Révolution d'Abu Muslim. Fin des Omeyyades. Début du califat des Abbassides.
751	–	Les Chinois vaincus par les Arabes à la bataille du Talas.
753-757	–	Révoltes de l'Iran oriental contre les Arabes.
755	–	Révolte de Ngan Lu chan en Chine.
758	–	Fondation de Bagdad.
786-809	–	Règne de Harun al-Rachid.
818	–	Mort de l'imam Riza.
820-873	–	Principauté des Tahirides.
836-892	–	Samarra capitale des Abbassides.
v. 860-902	–	Domination des Saffarides.
873-999	–	Royaume des Samanides.
902	–	Les Samanides vainquent les Saffarides.

945	–	Prise de Bagdad par les Bouyides.
961	–	Révolte d'Alp Tegin. Naissance des Ghaznévides.
995	–	Réunification du Khwarezm.
999	–	Les Karakhanides conquièrent la Sogdiane.
999-1030	–	Mahmud le Ghaznévide.
v. 1000	–	Achèvement du *Chah-name* de Firdusi.
1001	–	Début des expéditions musulmanes en Inde.
1028-1029	–	Les Seldjoukides au Khorassan.
1040	–	Les Seldjoukides vainquent les Ghaznévides à Dandanaqan.
1055	–	Les Seldjoukides à Bagdad.
1059	–	Prise d'Ispahan par les Seldjoukides.
1071	–	Mentzi Kert ; défaite des Byzantins.
1090	–	Les ismaéliens (« Assassins ») s'installent à Alamut et forment un État dans l'État.
1092	–	Asassinat de Nizam al-Mulk.
1096	–	Arrivée des Croisés au Proche-Orient.
1102-1130	–	Arslan Khan souverain karakhanide.
1141	–	Katwan. Défaite de Sandjar devant les Kara Khitaï.
1150	–	Insurrection des Ghurides.
1171-1250	–	Domination des Kurdes ayyubides en Égypte.
1191	–	Martyre de Suhrawardi.
1194	–	Disparition des Grands Seldjoukides.
1200-1230	–	Les chahs du Khwarezm, maîtres de l'Iran.

1206	–	Élection de Gengis Khan comme Grand Khan.
1209	–	Gengis Khan envahit la Sogdiane.
1230-1231	–	Conquête de l'Iran par les Mongols.
1253	–	Hülegü vice-roi d'Iran. Fondation des Ilkhans.
1256	–	Destruction des ismaéliens.
1260	–	Les Ilkhans vaincus en Syrie à Ain Djalut.
1296-1304	–	Règne de l'Ilkhan Ghazan. Islamisation des Mongols d'Iran.
1336	–	Fin des Ilkhans.
1370	–	Tamerlan nommé Grand Émir à Balkh (Bactres).
1381	–	Tamerlan envahit l'Iran.
1402	–	Bataille d'Ankara. Les Ottomans défaits par Tamerlan.
1414	–	Fondation de la dynastie afghane des Sayyid de Delhi.
1444	–	Les Afghans fondent la dynastie des Lodi en Inde.
1453	–	Prise de Constantinople par les Turcs.
1467	–	Les Ak Koyunlu vainquent les Kara Koyunlu.
1469	–	Le Timouride Abu Saïd vaincu et tué par l'Ak Koyunlu Uzun Hasan.
1498	–	Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance.
1501	–	Les Uzbeks maîtres de la Sogdiane.
1502	–	Chah Ismaïl fonde la dynastie séfévide.
1502-1515	–	Les Portugais s'installent dans l'océan Indien et le golfe Persique.
1510	–	Chah Ismaïl vainc l'Uzbek Chaybani Khan.
1514	–	Les Séfévides vaincus à Tchaldiran par l'Ottoman Selim Ier.
1517	–	Selim Ier conquiert l'Égypte.

1533-1534	–	Guerre entre Ottomans et Iraniens.
1540	–	L'Afghan Chir Chah Sur empereur des Indes.
1576	–	La mort de Tahmasp provoque une attaque générale contre l'Iran.
1588-1629	–	Règne de Chah Abbas le Grand.
1598	–	Chah Abbas s'installe à Ispahan et noue des relations avec l'Angleterre.
1603-1604	–	Victoires de Chah Abbas contre les Ottomans.
1622	–	Les Anglais dans le golfe Persique.
1624-1639	–	Guerre entre les Séfévides et les Ottomans, qui s'emparent de Bagdad.
1707	–	L'Afghanistan se proclame indépendant.
1722	–	Prise d'Ispahan par les Afghans.
1736	–	Nadir Chah prend le pouvoir en Iran.
1739	–	Prise de Delhi par Nadir Chah.
1747-1778	–	Ahmed Khan Durrani, fondateur de l'Afghanistan.
1750-1779	–	Karim Khan Zend, régent d'Iran à Chiraz.
1761	–	Les Afghans vainquent les Mahrattes à Panipat.
1787	–	Agha Muhammad fonde la dynastie des Qadjars en Iran.
1797	–	Assassinat d'Agha Muhammad.
1809	–	Traité de Golistan. L'Iran perd Géorgie, Mingrélie, Daghestan, Chirvan.
1818-1819	–	Les Afghans expulsés des Indes.
1828	–	Traité de Türkmantchai. L'Iran perd l'Arménie.
1839	–	Campagne anglaise en Afghanistan.
1844	–	Naissance du babisme.

1863	–	Proclamation du béhaïsme.
1868-1873	–	Les Russes occupent les khanats de Khiva et de Boukhara.
1878	–	Deuxième guerre anglo-afghane.
1906	–	Première Constitution en Iran.
1907	–	Anglais et Russes s'entendent sur leurs zones d'influence en Iran.
1919	–	Troisième guerre anglo-afghane.
1925	–	Riza Chah fonde la dynastie pehlevie.
1941	–	Anglais et Russes occupent l'Iran.
1953	–	Mossadegh nationalise le pétrole.
1955	–	Visite de Khrouchtchev en Afghanistan.
1963	–	Révolution blanche en Iran.
1973	–	Un coup d'État renverse Zahir Chah en Afghanistan.
1979	–	Chute de la monarchie en Iran. Invasion soviétique en Afghanistan.
1980	–	Guerre entre l'Iran et l'Irak.
1989	–	Mort de l'imam Khomeyni. Les Soviétiques évacuent l'Afghanistan.
1991	–	Indépendance du Tadjikistan.
1992	–	Guerre civile au Tadjikistan.
1996	–	Les taliban maîtres à Kabul.
2001	–	Intervention en Afghanistan. Occupation du pays par les Américains et leurs alliés.

BIBLIOGRAPHIE

JA = *Journal asiatique*, Paris.

Presque tous les ouvrages qui traitent de l'histoire et de la civilisation musulmanes abordent plus ou moins le monde iranien : sauf quand nous les avons particulièrement utilisés, nous ne les relevons pas ici, pas plus que nous ne donnons la vaste bibliographie en langues peu familières en France, comme le persan, le turc, le russe, etc. Pour les Turcs et les Mongols et leur domination sur l'Iran, nous nous permettons de renvoyer à la bibliographie plus complète que nous donnons dans *Histoire des Turcs* (Fayard, 2000) et *Histoire de l'Empire mongol* (Fayard, 1993). Voir aussi notre *Asie centrale* (Fayard, 1997).

Revues

Parmi les revues spécialisées, citons au moins *Athar-e Iran*, 1936-1946 (ne paraît plus) ; *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien* (*CEMOTI*), publiés à Paris depuis 1985 sous la direction de Samih Vaner (l'organe le plus précieux sur l'époque contemporaine) ; *Encyclopaedia Iranica* (éd. E.Yarshater), Londres et New York (7 vol. parus en 1997) ; *Iranian Studies*, New York ; *Journal of Mithraic Studies*, 1975 *sq*. ; *Mémoires de la DAFA*, Paris, 1927 *sq*. (33 vol. parus) ; *Studia Iranica*, Paris, 1972 *sq*. ; *The Central Asiatic Journal*, Wiesbaden, 1956 *sq*. ; *Central Asian Survey*, 1981 *sq*.

Sources gréco-romaines, judaïques, arméniennes, syriaques, occidentales

Principaux auteurs de l'Antiquité classique cités : Ammien Marcellin ; Aristote, *Éthique à Nicomaque* ; Arrien ; Clément d'Alexandrie ; Cornelius

Nepos, *Thémistocle* ; Ctésias, *Persica. Fragments* ; Diodore de Sicile ; Eschyle, *Les Perses* ; Flavius Josèphe, *La Guerre des Juifs* ; Hécatée de Milet ; Hérodote, *L'Enquête* ; Hippocrate, *Terres, eaux, dieux* ; Homère ; Jordanès ; Platon ; Pline ; Plutarque, *Vies parallèles* ; Strabon ; Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse* ; Xénophon, *L'Anabase, Cyropédie, Les Mémorables.*

J'ai utilisé presque tous les livres de l'Ancien Testament, et en particulier Isaïe, Jérémie, Lamentations, Nahum, Esdras, Daniel, Esther ; le Coran ; quelques textes mazdéens.

Sources arméniennes et syriaques : Bar Hebraeus, Héthum, Kiragos.

Sources chrétiennes occidentales : Joinville, Plan Carpin, Polo, Rubrouck.

Principales sources musulmanes médiévales : Attar, Biruni, Djahiz, Djuvaini, Djuzdjani, Firdusi, Ibn al-Athir, Ibn al-Muqaffa, Ibn Battuta, Ibn Khaldun, Mas'udi, Nizam al-Mulk, Rachid al-Din, Saifi.

Ouvrages généraux

Ackerman (P.), *The Character of Persian Music*, Londres, 1939.

Afghanistan. Une histoire millénaire, Exposition Barcelone-Paris, 2002.

Âme de l'Iran (L'), ouvrage collectif, Albin Michel, Paris, 1951.

Asie centrale, histoire et civilisation (sous la direction de L. Hambis), Imprimerie nationale, Paris, 1977.

Auboyer (J.), *L'Afghanistan et son art*, Cercle d'art, Paris, 1968.

Aymard (A.) *et al.*, *La Civilisation iranienne*, Payot, Paris, 1952.

Barry (M.), *Afghanistan*, « Petite Planète », Seuil, Paris, 1974.

Barthold (W.), *Turkestan down to the Mongol Invasion*, Londres, 1968.

Bausani (A.), *Persia religiosa da Zarathustra a Baha'u'llah*, Milan, 1959.

Berthelot (R.), *La Pensée de l'Asie et l'astrobiologie*, Payot, Paris, 1938 (éd. de 1972).

Blanc (J.), *L'Afghanistan et ses populations*, Complexe, Bruxelles, 1976.

Bonnefoy (sous la direction de Y.), *Dictionnaire des mythologies*, 2 vol., Flammarion, Paris, 1981.

Brockelman (K.), *Histoire des peuples et des États islamiques*, Paris, 1949 (éd. allemande, 1939).

Browne (E.G.), *A Literary Historical Persia*, 4 vol. (éd. 1964).

Cambridge History of Iran, 7 vol., 1968 *sq*.

Cambridge History of Islam, 2 vol., 1970.

Diehl (Ch.) et Marçais (G.), *Le Monde oriental de 395 à 1081*, Paris, 1944.

Digard (J.-P.), *Le Fait ethnique en Iran et en Afghanistan*, CNRS, Paris, 1988.

Dumézil (G.), *Romans de Scythie et d'alentours*, Payot, Paris, 1978.

–, *Naissance d'archanges*, Gallimard, Paris, 1946.

Dupree (I.), *Afghanistan*, Princeton, 1973.

Eliade (M.), *Histoire des croyances et des idées religieuses*, vol. I-III, Payot, Paris, 1976-1983.

Encyclopédie de l'Islam, 1re éd. Leyde, 1913-1943 ; nouv. éd. Leyde, 1970-2004.

Ettinghausen (R.), *7 000 Years of Iranian Art*, Washington, 1964.

Furon (R.), *L'Iran, Perse et Afghanistan*, Payot, Paris, 1951.

Godard (A.), *L'Art de l'Iran*, Arthaud, Paris, 1962.

Grimal (sous la direction de P.), *Mythologie de la Méditerranée au Gange*, Larousse, Paris, 1963.

Harmatta (sous la direction de J.), *History of Civilisation of Central Asia*, Paris, UNESCO, 1992 *sq*.

Iran, Publications orientalistes de France, Paris, 1972.

Krader (L.), *Peoples of Central Asia*, Bloomington, 1962.

Le Strange (G.), *The Lands of Eastern Caliphate*, Londres et Liverpool, 3e éd. 1966.

Lukonian (V.L.), *Iran*, Nagel, Genève, 1967.

Malieson (G.A.), *History of Afghanistan from the Earliest Period to the Outbreak of the War of 1878*, Londres, 1878.

Mazaheri (A.), *Les Trésors de l'Iran*, Skira, Genève, 1970.

Miquel (A.), *La Géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du* XI*e siècle*, 2 vol., Paris et La Haye, 1967-1975.

Monteil (V.), *Iran*, « Petite Planète », Seuil, Paris, 1972.

Mouradian (C.), *L'Arménie*, « Que sais-je ? », PUF, Paris, 1995.

Ormskij (I.M.), *Les Langues iraniennes*, Buchet-Chastel, Paris, 1977.

Pope (A.U.), *A Survey of Persian Art*, 12 vol., Oxford, 1938 (rééd. Tokyo, 1964).

Puech (sous la direction de H.-C.), *Histoire des religions*, « Bibliothèque de la Pléiade », 3 vol., Gallimard, Paris, 1970-1976.

Roux (J.-P.), *Asie centrale. Histoire et civilisations*, Fayard, Paris, 1997.

–, *Histoire des Turcs*, nouv. éd., Fayard, Paris, 2000.

–, *Montagnes sacrées, montagnes mythiques*, Fayard, Paris, 1999.

Sourdel (D. et J.), *La Civilisation de l'islam classique*, Paris, 1968.

Stein (M. A.), *Serindia*, Oxford, 1991.

Stierlin (M.), *L'Iran des bâtisseurs.* 2 500 *ans d'architecture*, Sigma, Genève, 1972.

Sykes (P.), *A History of Persia*, 2 vol., éd. de Londres, 1958.

Toynbee (A.), *La Religion vue par un historien*, Gallimard, Paris, 1963.

L'IRAN PRÉ-ISLAMIQUE

Sources iraniennes

Avesta, trad. J. Darmesteter, *Le Zend-Avesta*, Paris, 1892-1893 (éd. de 1961).

Avesta. Le livre sacré du zoroastrisme, éd. Sand, 2 vol., Paris, 1996.

Badi (A.-M.), *Monde et parole de Zarathoustra*, Geuthner, Paris, 1990.

Corpus Inscriptionum Iranicarum, I-III, Londres, 1991-2000.

Darmesteter (J.), *Le Zend-Avesta*, 3 vol., Paris, 1892-1893.

Humbach (H.), *Die Gathas des Zarathustra*, 2 vol., Winter, Heidelberg, 1959.

Kellens (J.) et Pirart (É.), *Les Textes vieil-avestiques*, 3 vol., Wiesbaden.

Lecocq (P.), *Les Inscriptions de la Perse achéménide*, Paris, 1997.

Études

Altheim (F.), *Alexandre et l'Asie* (trad. franç), Paris, 1954.

Amiet (P.), *Suse, 6 000 ans d'histoire*, Paris, musée du Louvre, 1988.

–, *L'Âge des échanges inter-iraniens 3 500-1 700 avant J.-C.*, Paris, 1986.

Ararpay (G.), *Sogdian Painting*, Berkeley, 1981.

Archeologitscheskaya u etnografitschekaya Roboti Khorezmi Expeditsi, 1945-1948, 2 vol., Moscou, 1959.

Artamonov (M. I.), *Les Trésors d'art des Scythes*, Gründ, Paris, 1968.

Arts de l'Asie centrale (sous la direction de P. Chuvin), Citadelles-Mazenod, Paris, 1999.

Arts de l'Asie centrale (Les). La collection Pelliot du musée Guimet, Paris, 1995.

Belenitsky (A.M.), *Asie centrale*, Nagel, Genève, 1968.

Belenitsky (A.M.) et Marshak (B. I.), « L'art de Piandjikent à la lumière des dernières fouilles », *Arts asiatiques*, 1971, p. 3-40.

Benveniste (E.), « Études sur quelques textes sogdiens chrétiens », *JA*, 243, 1955, p. 297-338 et 247, 1 959, p. 115-136.

–, « Sur la terminologie iranienne du sacrifice », *JA*, 252, 1964, p. 45-58.

–, « Mithra aux vastes pâturages », *JA*, 248, 1960, p. 421-430.

–, *Les Mages dans l'ancien Iran*, Paris, 1938.

Bianchi (U.), *Il Dualismo religioso*, Rome, 1958.

Boyce (M.), *Zoroastrians. Their Religion, Belief and Practises*, Londres 1979.

Breuil (P. du), *Le Zoroastrisme*, « Que sais-je ? », PUF, Paris, 1982.

Briant (P.), *Histoire de l'Empire perse de Cyrus à Alexandre*, Fayard, Paris, 1996.

–, *Darius, les Perses et l'Empire*, Gallimard, Paris, 1992.

Bussagli (M.), *La Peinture de l'Asie centrale*, Skira/Flammarion, Genève, 1963 (éd. de 1978).

Cabanès (P.), *Le Monde hellénistique de la mort d'Alexandre à la paix d'Apamée*, Seuil, Paris, 1995.

Campbell (L.A.), *Mithraic Iconography and Ideology*, Leyde, 1968.

Carter (D.), *The Symbol of the Beast. The Animal Style of Eurasia*, New York, 1957.

Cavaignac (E.), « À propos du début de l'histoire des Mèdes », *JA*, 249, 1961, p. 153-161.

Chaumont (M.-L.), « Papak, roi de Staxr et sa cour », *JA*, 247, 1959, p. 175-192.

–, « L'inscription de Kartir à la Kaaba de Zoroastre », *JA*, 248, 1960, p. 339-380.

–, « Recherche sur les institutions de l'Iran ancien et de l'Arménie », *JA*, 249, 1961, p. 297-320 et 250, 1962, p. 11-22.

–, « Où les rois sassanides étaient-ils couronnés ? », *JA*, 252, 1964, p. 59-76.

–, « Le culte de la déesse Anahita », *JA*, 259, 1965, p. 167-181.

–, « L'ordre de préséance à la cour des Arsacides d'Arménie », *JA*, 244, 1966, p. 474-499.

–, « Les ostraca de Nisa », *JA*, 256, 1968, p. 11-35.

–, « Études d'histoire parthe », *Syria*, 48, 1971, p. 143-164 et 50, 1973, p. 197-222.

Choisnel (E.), *Les Parthes et la route de la Soie*, IFEAC, L'Harmattan, Paris, 2004.

Christensen (A.), *L'Iran sous les Sassanides*, Copenhague et Paris, 1936.

–, *Le Règne du roi Kawadh I*[er] *et le communisme mazdékite*, Copenhague, 1925.

Dalton (O. M), *The Treasure of the Oxus*, 2[e] éd., Londres, 1920.

Decret (F.), *Mani et la tradition manichéenne*, Seuil, Paris, 1979.

Dedeyan (sous la direction de G.), *Histoire des Arméniens*, Privat, Toulouse, 1982.

Duchesne-Guillemin (J.), *Zoroastre*, Paris, 1948.

–, *Ormazd et Ahriman. L'aventure dualiste dans l'Antiquité*, Paris, 1953.

–, *La Religion de l'ancien Iran*, Paris, 1962.

–, « L'Iran antique et Zoroastre », in Puech, *Histoire des religions*, I, p. 625-692.

–, « L'église sassanide et le mazdéisme », in Puech, *Histoire des religions*, II, p. 3-32.

Dumézil (G.), *Naissance d'archanges*, Paris, 1945.

–, *Les Dieux des Indo-Européens*, Paris, 1952.

–, *Romans de Scythie et d'alentour*, Payot, Paris, 1978.

Eliade (M.), *Histoire des croyances et des idées religieuses*, I-III, Paris, 1976-1983.

Faure (J.), *Alexandre*, Fayard, Paris, 1985.

Field (H.) et Prostov (E.), « Archaeological Investigations in Central Asia », *Ars Islamica*, 1938, p. 233-271.

Ghirshman (R.), *Perse. Proto-Iraniens, Mèdes, Achéménides*, Gallimard, Paris, 1963.

–, *Iran, Parthes et Sassanides*, Gallimard, Paris, 1962.

–, *L'Iran des origines à l'islam*, Albin Michel, Paris, 1976.

Gignoux (P.), « L'enfer et le paradis d'après les sources pehlevies », *JA*, 256, 1968, p. 219-246.

–, « L'inscription de Kartir à Sar Masshad », *JA*, 256, 1968,p. 387-448.

–, « Corps osseux et âme osseuse », *JA*, 267, 1979, p. 41-80.

–, « L'apport scientifique des chrétiens syriaques à l'Iran sassanide », *JA*, 289, 2001, p. 217-236.

Gnoli (G.), *Zoroaster's Time and Homeland*, Naples, 1980.

–, *Zoroaster in History*, New York, 2000.

Grekov (B.N.), *Die Skythen*, Berlin, 1978.

Grignaschi (M.), « Quelques spécimens de la littérature sassanide », *JA*, 254, 1966, p. 1-142.

Grillot-Susini (F.), Herrenschmidt (C.) et Malbran-Labat (F.), « La version élamite de la trilingue de Behistun. Une nouvelle lecture », *JA*, 228, 1993, p. 9-59.

–, « Les textes de fondation du palais de Suse », *JA*, 278, 1990, p. 213-222.

Herrenschmidt (C.), « Le *xwetodas* ou mariage “incestueux” en Iran ancien », in P. Bonte, É*pouser au plus proche*, EHESS, Paris, 1994 p. 113-125.

Hicks (J.), *Les Perses*, Time-Life International, 1975.

History and Civilisations of Central Asia, UNESCO, Paris, 1994 *sq*.

Israel (G.), *Cyrus le Grand, fondateur de l'Empire perse*, Fayard, Paris, 1989.

Kellens (J.), *Le Panthéon de l'Avesta ancien*, Wiesbaden, 1994.

–, « L'âme entre le cadavre et le paradis », *JA*, 283, 1995, p. 19-56.

–, « Interrogation », *JA*, 283, 1995, p. 271-274.

–, « Commentaire sur les premiers chapitres du Yasna », *JA*, 284, 1996, p. 37-108.

–, « Considérations sur l'histoire de l'Avesta », *JA*, 286, 1998, p. 451-519.

–, « Zoroastre dans l'histoire ou dans le mythe ? », *JA*, 289, 2001, p. 171-184.

–, « L'idéologie religieuse des inscriptions achéménides », *JA*, 290, 2002, p. 417-464.

Kervran (M.), « Une statue de Darius », *JA*, 260, 1972, p. 235-240.

Labat (R.), « Kastariti, Phraote et les débuts de l'histoire mède », *JA*, 249, 1961, p. 1-12.

La Vaissière (E. de), *Histoire des marchands sogdiens*, Paris, nouv. éd., 2004, Institut des hautes études chinoises.

Lazard (G.), « Un texte persan sur la légende de Gayomart », *JA*, 244, 1956, p. 201-216.

Lecoq (P.), *Les Inscriptions de la Perse achéménide*, Gallimard, Paris, 1997.

Levy (M.S.), *The Biography of An lu-chan*, University. of California, Berkeley, 1922.

Lukonin (I.W.), *Art des alten Iran*, Leipzig, 1986.

Maillard (M.), « Sarapis et Harpocratès en Asie centrale », *JA*, 263, 1975, p. 223-237.

Maricq (A.), « La grande inscription de Kaniska et l'étéo-tokharien », *JA*, 246, 1959, p. 345-440.

Menasce (P. -J. de), « Notes iraniennes », *JA*, 237, 1949, p. 1-6.

–, « Mythologie de la Perse », in Grimal, *Mythologie de la Méditerranée au Gange*, Larousse, Paris, 1963, p. 202-218.

Minns (E.H.), *Scythians and Greeks*, Cambridge, 1913.

Mithraic Studies, Manchester, 1971.

Molé (M.), « Le problème zurvaniste », *JA*, 247, 1959, p. 431- 470.

–, « La structure du premier chapitre du Videvdat », *JA*, 239, 1961, p. 233-248.

–, « Le partage du monde dans la tradition iranienne », *JA*, 243, 1952, p. 455-464.

–, « La naissance du monde dans l'Iran préislamique », *Sources orientales*, 1, Seuil, Paris, 1959.

–, « Le jugement des morts dans l'Iran préislamique », *Sources orientales*, 4, Seuil, Paris, 1961, p. 145-175.

–, *Culte, mythe et cosmogonie dans l'Iran ancien*, Paris, 1962.

–, « Daéna, pont Cinvat et l'initiation dans le mazdéisme », *Revue d' histoire des religions*, 158, 1960, p. 158-185.

Mongait (A.), *Archaeology in the USSR*, Londres, 1961.

Monnot (G.), « Pour le dossier arabe du mazdéisme zurvaniste », *JA*, 278, 1980, p. 233-257.

Nomades et sédentaires en Asie centrale, CNRS, Paris, 1960.

Nyberg (H.S.), *Die Religionen der alten Iran*, Leipzig, 1938.

Or des Amazones (L'), Exposition M. Cernuschi, éd. Findakly, Paris, 2001.

Oxus tresori, Rome, 1994.

Palou (C. et J.), *La Perse antique*, « Que sais-je ? », PUF, Paris, 1967.

Pigulevskaja (N.), *Les Villes de l'État iranien aux époques parthe et sassanide*, Paris, 1963.

Pirart (É.), « Le nom des Perses », *JA*,283, 1995, p. 57-68.

–, « Le sacrifice humain. Réflexions sur la philosophie religieuse indo-européenne ancienne », *JA*, 284, 1996, p. 1-36.

Puech (H.-C.), *Le Manichéisme, son fondateur, sa doctrine*, Paris, 1949.

–, « Le manichéisme », in Puech, *Histoire des religions*, « Bibliothèque de la Pléiade », II, p. 523-645.

Rice (T.T.), *Les Scythes*, Paris, 1958.

Rolle (R.), *Die Welt der Skythen*, Lucerne et Francfort, 1980.

Rostovtzeff (M.), « L'art gréco-iranien », *Revue des arts asiatiques*, VII, 1931-1932, p. 202-222.

Route de la Soie (La). Les arts de l'Asie centrale ancienne dans les collections publiques françaises, Paris, 1976.

Rudenko (S. I.), *Kultura naselenia gornogo v Skifskoie Vremia*, Moscou et Leningrad, 1953.

–, *Frazen Tombs of Siberia*, Londres, 1979.

Sadighi (G. H.), *Les Mouvements religieux aux IIe et IIIe siècles de l'Hégire*, Paris, 1938.

Schiltz (V.), *Les Scythes et les nomades des steppes* *VIII*^e^ *siècle av. J.-C.-I*^er^ *siècle ap. J.-C.*, Paris, 1994.

Sérinde (La), terre d'échange, Colloque international, Paris, 2000.

Sérinde, terre de Bouddha, Catalogue de l'exposition du Grand Palais, Paris, 1995.

Seta (La) e la sua via, ed. Luca, Rome, 1994.

Söderblom (N.), *La Vie future selon le mazdéisme*, Paris, 1901.

Staviski (R.S.A.), *La Bactriane sous les Kushan*, Maisonneuve, Paris, 1986.

Stronach (D.), « Description and Comment [Une statue de Darius] », *JA*, 250, 1972, p. 241-247.

Tafazzoli (A.), « Notes pehlevies », *JA*, 258, 1970, p. 87-94 et 260, 1972, p. 267-276.

Tajadod (N.), *Mani, le Bouddha de lumière : catéchisme manichéen chinois*, Paris, 1990.

Turcan (R.), *Mithra et la mithriacisme*, Les Belles Lettres, Paris, 1993 (nouv. éd. 2000).

Vallat (F.), « [Statue de Darius]. L'inscription cunéiforme trilingue », *JA*, 260, 1972, p. 247-251.

Varenne (J.), in Bonnefoy, *Dictionnaire des mythologies*, I, Paris, p. 574-586.

–, *Zarathustra et la tradition mazdéenne*, Seuil, Paris, 1966.

–, *Zoroastre, le prophète de l'Iran*, Dervy, Paris, 1998.

Vermaseren (M.I.), *Mithra, the Sacred God*, Londres et New York, 1963.

–, *Mithra, ce dieu mystérieux*, Paris et Bruxelles, 1960.

Verstanding (A.), *Histoire de l'Empire parthe*, Le Cri, Bruxelles, 2001.

Whitfield (R.), *The Art of Central Asia*, Tokyo, 1982-1985.

Windengren (G.), *Die Religionen Irans*, Stuttgart, 1965 (trad. fr. Paris, 1968).

Yoyotte (J.), « Les inscriptions hiéroglyphiques [de la statue de Darius]. Darius et l'Égypte », *JA*, 260, 1972, p. 233-266.

Récits de voyages

Boyle (J.A.), « The Journey of Het'um I, King of Little Armenia », *Central Asiatic Journal*, 1964, p. 175-189.

Chardin (J.), *Voyage de Paris à Ispahan*, 2 vol., La Découverte, Paris, 1982.

Clavijo (don Ruy Gonzalès), *La Route de Samarkand au temps de Tamerlan*, Imprimerie nationale, Paris, 1990.

Gobineau (comte de), *Trois Ans en Asie*, Hachette, Paris, 1859 (éd. Grasset, 2 vol., Paris, 1923).

Loti (P.), *Vers Ispahan*, Christian Pirot, Paris, 1988.

Monte Croce (Ricold de), *Pérégrination en Terre sainte et au Proche-Orient* (trad. R. Kappler), Honoré Champion, Paris, 1997.

Oléarius (A.), *Relation de voyage en Moscovie, Tartarie et Perse*, Paris, 1666.

Polo (M.), *Le Devisement du monde*, éd. R. Kappler, Imprimerie nationale, Paris, 2004.

Tavernier (J.-B.), *Les Six Voyages en Turquie et en Perse*, 2 vol., La Découverte, Paris, 1981.

Quelques traductions de textes persans

Abdu'l-Baha, *Les Leçons de Saint-Jean-d'Acre* (trad. H. Dreyfus), PUF, Paris, 1970.

Attar, *Le Mémorial des Saints* (trad. Pavet de Courteille), Paris, 1976.

–, *Le Livre de l'épreuve* (trad. I. de Gastines), Fayard, Paris, 1981.

–, *Le Langage des oiseaux* (trad. Garcin de Tacy), Sindbad, Paris, 1987 (1re éd. 1863).

–, *Le Livre divin* (trad. J.A. Boyle), Albin Michel, Paris, 1961.

Baha'Ullah, *Le Livre de la certitude*, PUF, Paris, 3e éd., 1965.

Djami, *Youssouf ve Zelikha* (trad. A. Brieteux), Paris, 1927.

–, *Le Beharistan*, Paris, 1925.

Djuvaini, *The History of the World-Conqueror* (trad. J.A. Boyle), Manchester, 1958.

Firdusi, *Le Livre des Rois* (trad. J. Mohl), 7 vol., Paris, 1838-1878.

–, *Le Livre des Rois* (extraits), Sindbad, Paris, 1989.

Hafiz, *L'Amour, l'amant, l'aimé*, Sindbad, Paris, 1989.

–, *Vingt poèmes de Hafiz* (trad. H. Massé), Alger, 1932.

Hudud al-,Alam, A Persian Geography of A.D. 989 (trad. et annoté par V. Minorsky), Londres, 1937.

Khayyam (Omar), *Les Quatrains* (trad. M. Foudalvent), Paris, 1960.

–, *Les Rubayat*, Seghers, Paris, 1982.

–, « Quatrains » (trad. V. Monteil), *Revue des études islamiques*, 38, 1970.

Manawwar (Mohammed Ebn-e), *Les Étapes mystiques du chaïkh Abu Saïd* (trad. M. Achena), Desclée de Brouwer, Paris, 1960.

Massé (H.), *Anthologie persane (XIe-XIXe siècle)*, Payot, Paris, 1950.

Minorsky (V.), *Tadhkirat al-Muluk. A Manual of Safavid Administration*, Londres, 1947.

Nasafi, *Le Livre de l'homme parfait* (trad. I. de Gastines), Fayard, Paris, 1984.

Nasir-i Khosrau, *Le Livre réunissant les deux sagesses* (trad. I. de Gastines), Fayard, Paris, 1997.

Nizam al-Mulk, *Traité du gouvernement* (trad. C. Schefer), Sindbad, Paris, 1984.

Nizami, *Le Roman de Khosrau et Chirin* (trad. H. Massé), Paris, 1970.

–, *The Story of Leyla and Majnun*, Londres, 1966.

–, *The Treasury of Mysteries* (trad. G. H. Daragi), Londres, 1945.

Rachid al-Din, *The Successors of Gengis Khan* (trad. J. A. Boyle), New York et Londres, 1971.

Rumi (Djelal al-Din), *Le Livre du dedans* (trad. E. de Vitray-Meyerovitch), Sindbad, Paris, 1963.

–, *Odes mystiques* (trad. E. de Vitray-Meyerovitch et M. Mokri), Klincksieck, Paris, 1973.

–, *Mathnavi* (trad. R. A. Nicholson), 8 vol., Londres, 1925-1940.

Saadi, *Le Jardin des Roses (Gulistan)*, Albin Michel, Paris, 1991.

–, *Le Boustan ou Verger* (trad. Barbier de Meynard), Paris, 1880.

Safa (Z.), *Anthologie de la poésie persane (XIe-XXe siècle)*, Gallimard, Paris, 1964.

Sohrawardi, *L'Archange empourpré* (trad. H. Corbin), Fayard, Paris, 1976.

Zahir de Samarkand, *Le Livre des Sept Vizirs* (trad. D. Bogdanovitch), Sindbad, Téhéran et Paris, 1975.

Quelques traductions de textes non iraniens

Avicenne (Ibn Sina), *Le Livre des directives et des remarques* (trad. A.-M. Goichon), Paris, 1952.

Babur, *Le Livre de Babur* (trad. J.-L. Bacqué-Grammont), Paris, 1980.

Biruni (al-), *The Book of Instructions in the Elements of the Art of Astrology* (trad. R. R. Wright), Londres, 1934.

Chabot (J.-B.), « Histoire du patriarche Mar Jabalaha III » (trad. du syriaque), *Revue de l'Orient latin*, 1894-1895.

Ghazali (al-), *Vivification des sciences de la foi* (trad. G.-H. Bousquet), Paris, 1955.

–, *Ô jeune homme !* (trad. T. Sabbagh), Beyrouth, 1951.

Hayton (H.), « La flore des Histoires de la terre d'Orient » (trad. J. Deluz), in *Croisades et pèlerinage*, Laffont, Paris, 1977.

Ibn Battuta, *Voyages d'Ibn Battuta* (trad. Ch. Defremery et B. R. Sanguinetti), 5 vol., Paris, 1853-1858 ; rééd. 3 vol., Maspero, Paris, 1982.

Ibn Khaldun, *Prolégomènes historiques* (trad. W. M. de Slane), Paris, 1897.

Mas'udi, *Les Prairies d'Or* (texte et trad. Barbier de Meynard), 9 vol., Paris, 1861-1877.

Études

Allen (T.), *A Catalogue of Monuments and Toponymos of Timurid Herat*, Cambridge, Mass., 1981.

Anquetil (J.), *Routes de la Soie : du désert de l'Asie aux rives du monde occidental. Vingt-deux siècles d'histoire*, Lattès, Paris, 1992.

Aubin (J.), « Études séfévides I », *Journal of Economic and Social History of the Orient*, II, 1959.

–, « La fin de l'État sardabar du Khorassan », *JA*, 1974.

–, « Le khanat de Djaghataï et le Khorassan (1334-1380) », *Turcica*, VII, 1976, p. 16-60.

–, « Comment Tamerlan prenait les villes », *Studia islamica*, Paris, 1963, p. 82-122.

Bacqué-Grammont (J.-L.), « Études osmano-safavides », *Turcica*, VI, p. 68-88.

Ballanfat (P.), « De l'aspiration à l'amour. L'éducation soufie chez Umar Suhrawardi et Izz al-Din Kashani », *JA*, 285, 1997, p. 325-361.

Balta (P.), *Le Conflit Irak-Iran, 1979-1989*, Documentation française, Paris, 1989.

Barkechli (M.), *La Musique traditionnelle de l'Iran*, Téhéran, 1964.

Barry (M.), *Faïences d'azur*, Imprimerie nationale, Paris, 1995.

Barthold (W.), *Ulugh Begh*, Leyde, 1963.

Blochet (E.), *Les Inscriptions de Samarkand*, Paris, 1897.

Boissel (J.), *L'Iran moderne*, PUF, « Que sais-je ? », Paris, 1975.

Bosworth (C.F.), *The Ghaznevids*, Édimbourg, 1963.

Bouvat (L.), *Essai sur la civilisation timouride*, Paris, 1926.

Boyle (J.A.), *The Mongol World Empire, 1206-1370*, Londres, 1974.

Brière (C.) et Blanchet (P.), *La Révolution au nom de Dieu*, Seuil, Paris, 1979.

Briquel-Chatonnet (Ch.) et Julien (F.), Moulin-Palliard (Ch.) et Rashed (M.), « Lettre du patriarche Timothée à Maranzek'a, évêque de Ninive », *JA*, 2000, p. 1-13.

Browne (E.G.), *A Literary History of Persia*, 5 vol., 1902-1924 (éd. 1964).

Bussagli (M.), *La Peinture de l'Asie centrale*, Paris, 1963.

Cahen (C.), *L'Islam des origines au début de l'Empire ottoman*, Bordas, Paris, 1970.

Chabri (J.), « Réflexions sur le soufisme iranien primitif », *JA*, 266, 1978, p. 37-56.

Chaunu (P.), *L'Expansion européenne du* XIII*e* *au* XV*e* *siècle*, « Nouvelle Clio », 26, PUF, Paris, 1969.

Corbin (H.), *En islam iranien. Aspects spirituels et philosophiques*, 4 vol., Gallimard, Paris, 1971.

–, *Corps spirituel et terre céleste. De l'Iran mazdéen à l'Iran chiite*, Buchet-Chastel, Paris, 2e éd. refaite, 1979.

–, *L'Iran et la philosophie*, Fayard, Paris, 1990.

–, *L'Homme de lumière dans le soufisme iranien*, éd. Paris, 1971.

Dedeyan (sous la direction de G.), *Histoire des Arméniens*, Privat, Toulouse, 1982.

During (J.), *Musique et extase. L'audition mystique dans la tradition soufie*, Albin Michel, Paris, 1989.

Efendiev (O.), « Le rôle des tribus de langue turque dans la création de l'État séfévide », *Turcica*, VI, 1975, p. 24-30.

Elisséeff (N.), *Thèmes et motifs des Mille et Une Nuits*, Beyrouth, 1949.

Ettinghausen (R.), *La Peinture arabe*, Skira, Genève, 1962.

Fouchecour (C.-H. de), *La Description de la nature dans la poésie lyrique persane du* XI[e] *siècle*, Paris, 1969.

Frye (R.N.), *The History of Bukhara*, Cambridge (Mass.), 1958.

Frye (A.N.), « The Role of Abu Muslim in the Abbassid Revolt », in *The Muslim World*, New York, 1947, p. 28-38.

Gardin (J.-C.), *Lashkari Bazar. Une résidence royale ghaznévide*, Paris, 1963.

Gibb (E.G.W.), *The Arab Conquests in Central Asia*, Londres, 1923.

Golombek (L.) et Wilber (D.), *The Timurid Architecture of Iran and Turan*, 2 vol., Princeton, 1988.

Gray (B.), *La Peinture persane*, Paris, 1961.

Hackin (J.), « Les idoles du Kafiristan », *Artibus Asiae*, 4, Dresde, 1926, p. 258-262.

Haïder (M.), « The Sovereign in the Timurid States (XIV–XVth Centuries) », *Turcica*, 8, 1976, p. 61-84.

Hameed-ud Din, « Les Afghans et la conquête du pouvoir en Inde », *JA*, 250, 1962, p. 491-214.

Hayd (W.), *Histoire du commerce du Levant au Moyen Âge*, Amsterdam, 1959.

Holm (H.), *Die Schia*, Darmstadt, 1988.

Houdas (O.), *Histoire du sultan Djalal al-Din Mankoberti de Mohammed an-Nasawi*, Paris, 1895.

Hulsewe-Loewe, *Chinese in Central Asia. The Early Stage, 125 B.C.-A.D.* 27, Brill, Leyde, 1979.

Kehren (L.), *Tamerlan*. *L'empire du seigneur de fer*, Neuchâtel, 1978.

Kevorkian (A.) et Sicre (J.-P.), *Les Jardins de fleurs. Sept siècles de peinture persane*, Phébus, Paris, 1983.

Khansari (M.), Moghtader (M.R.) et Yavari (M.), *The Persian Garden. Echoes of Paradise*, Washington, 1998.

Kissling (H.J.), « Sah Isma'il Ier, la nouvelle route des Indes et les Ottomans », *Turcica*, VI, 1975, p. 89-102.

Kütükoglu (B.), « La relation entre l'Empire ottoman et l'Iran dans la seconde moitié du XVIe siècle », *Turcica*, VI, 1975.

Kwanten (L.), *Imperial Nomads. A History of Central Asia 500-1500*, Leicester, 1974.

Lewis (B.), *Les Assassins. Terrorisme et politique dans l'islam médiéval*, Complexe, Paris, 1984.

–, « Saladin and the Assassins », *Bull. School Oriental and African Studies*, XV, 1953.

Lockard (L.), *Nadir Shah*, Londres, 1938.

Mamedov (A.), « Le plus ancien manuscrit du divan de Shah Ismaïl Khatayi », *Turcica*, VI, 1975.

Maricq (A.)et Wiet (G.), « Le minaret de Djam. La découverte de la capitale des sultans ghurides (XIIe–XIIIe siècles) », *Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan*, XVI, Paris, 1959.

Massé (H.), *Croyances et coutumes persanes*, 2 vol., Maisonneuve, Paris, 1938.

–, *La Civilisation iranienne*, Payot, Paris, 1950.

Massignon (L.), « Le rôle du génie iranien dans la présentation de l'idée et dans la formulation du vocabulaire technique arabe », in *Opera Minora*, I, Beyrouth, 1963, p. 527-533.

–, « Selman Pak et les prémices de l'islam iranien », in *Opera Minora*, I, p. 443-483.

–, « Valeur culturelle internationale de la coopération des penseurs iraniens du Moyen Âge à l'essor de la civilisation arabe », in *Opera Minora*, I, p. 534-549.

Melikian-Chirvani (A.S.), « Le roman de Varqé et Golsah », *Arts asiatiques*, no spécial, 1977.

Melikoff (I.), *Abu Muslim le « Porte-hache » du Khorassan dans la tradition épique turco-iranienne*, Maisonneuve, Paris, 1962.

–, « Le problème Kizil Bach en Turquie », *Turcica*, V I, 1975, p.49-67.

Minorsky (V.), *La Perse au XVe siècle entre la Turquie et Vienne*, Paris, 1933.

Mokri (M.), *Recherches de kurdologie. Contribution scientifique aux études iraniennes*, Klincksieck, Paris, 1970.

Mouton (J.-M.), *Saladin, le sultan chevalier*, « Découvertes », Gallimard, Paris, 2001.

Neamet Ullah, *History of the Afghans*, trad. anglaise, Londres, 1965 ; Karachi, 1976.

Nikitine (B.), *Les Kurdes*, Klincksieck, Paris, 1956.

Öztelli (C.), « Les œuvres de Hatayi », *Turcica*, VI, 1975.

Pope (A.U.), *A Survey of Persian Art*, 12 vol., New York et Tokyo, 1965 (nouv. éd.).

Rabino (H.-L.), *Les Provinces caspiennes de la Perse. Le Guilhan*, Leroux, Paris, 1917.

Richard (J.), *La Papauté et les missions d'Orient au Moyen Âge (XIIIe–XVe siècle)*, École française de Rome, 1977.

Richard (Y.), *L'Islam chi'ite*, Fayard, Paris, 1991.

Roux (J.-P.), *Tamerlan*, Fayard, Paris, 1991.

–, *Babur*. *Histoire des Grands Moghols*, Fayard, Paris, 1986.

–, « La femme turque médiévale », *Erdem*, Ankara, 1990, p. 169-226, et 1992, p. 659-724.

Roy (O.), *La Nouvelle Asie centrale ou la Fabrication des nations*, Masson, Paris, 1997.

Sachadina (A.A.), *Islamic Messianism. The Idea of the Mahdi in Twelver Shi'ism*, Albany, New York, 1981.

–, *The Just Ruler in Shi'ite Islam*, New York et Oxford, 1988.

Sadighi (G.H.), *Les Mouvements religieux iraniens aux IIe et IIIe siècles de l'Hégire*, Paris, 1938.

Sahebjam (F.), *L'Iran des Pahlavi*, Berger-Levrault, Paris, 1957.

Sarwari (G.), *The History of Shah Isma'il Safavi*, Aligarh, 1959.

Shi'isme imamite (Le), ouvrage collectif, Paris, 1970.

Smith (J. M.) junior, *The History of the Sardabar Dynasty (1336-1381 A.D.)*, La Haye et Paris, 1970.

Spuler (H.), *Iran in Frühislamischer Zeit*, Wiesbaden, 1952.

–, *Die Mongolen in Iran*, nouv. éd. Wiesbaden, 1968.

Stchoukine (I.), *La Peinture iranienne sous les derniers Abbassides et les Ilkhans*, Bruges, 1936.

Trimingham (J.S.), *The Sufi Orders in Islam*, Oxford, 1971.

Wiet (G.), *Le Minaret de Djam*, Paris, 1957.

Wilber (D.N.), *Contemporary Iran*, Londres, 1961.

Wilkinson (C.K.), *Iranian Ceramics*, New York, 1963.

Woods (J.E.), *The Aq Qoyunlu. Clan, Confederation, Empire. A Study in the 15 th (9 th) Century Turkish Iranic Politics*, Minneapolis et Chicago, 1976.

GLOSSAIRE

Achura. Jour où l'on célèbre par un grand deuil et des manifestations spectaculaires la mort de Husain à Kerbela (10 du mois de *moharram*, premier mois de l'année).

Adjemi. Forme ancienne du mot devenu *farsi*, « persan ».

Agnéen. Langue iranienne du Xinjiang qui aurait eu son centre à Agni (Karachahr), nommée jadis tokharien A.

Apadana. Salle hypostyle de l'Iran achéménide qui servait de salle d'audience.

Argapat. Commandant de place dans l'Iran ancien, puis maréchal d'Empire.

Avesta. Ensemble des livres sacrés du mazdéisme.

Ayatollah. « Signe de Dieu ». Religieux de haut rang correspondant au mufti du sunnisme.

Barsom. Faisceau de tiges liées ensemble qui symbolisait la nature végétale en Iran ancien.

Calife. Successeur de Mahomet. Chef religieux et politique suprême de l'islam (essentiellement sunnite).

Chahada. Profession de foi musulmane : « Il n'y a qu'un Dieu et Mahomet est l'envoyé de Dieu ».

Chahid. Témoin. Martyr. Celui qui se sacrifie pour Dieu et l'islam.

Chaïkh (cheikh). Le « vieillard ». Chef d'un ordre religieux.

Charia (chariat). La loi musulmane exprimée d'abord par le Coran, parole éternelle, incréée, de Dieu.

Chiisme. Mouvement dissident qui se rattache à la fille du Prophète, Fatimah, et à son époux Ali. Divisé en plusieurs branches dont les deux principales sont les septimaniens et les duodécimains.

Chuubiya. Mouvement de réaction contre l'arabisme défendant les valeurs traditionnelles de l'Iran.

Daena (dayana). Jeune fille qui guide l'âme du mort mazdéen au paradis et qui n'est autre que son âme ou l'une de ses âmes**.**

Dar al-Harb. « Maison de la guerre ». L'ensemble du monde qui n'est pas sous domination musulmane.

Dar al-Islam. « Maison de l'islam ». L'ensemble du monde sous domination musulmane.

Dari. Forme du *farsi* qui a gagné l'Asie centrale. Tombé en désuétude, le mot est remplacé par « tadjik ».

Devas. Les démons dans l'ancien Iran.

Dhimmis. Protégés des musulmans – juifs, chrétiens, voire mazdéens –, astreints à des servitudes lourdes.

Dihqan. Nobles, seigneurs, surtout en Sogdiane ancienne.

Divan (diwan). Recueil de poèmes. (Le mot peut désigner le « bureau ».)

Djami. La mosquée, ou plus exactement la Grande Mosquée (nommée parfois *masdjid-i djuma, djami–masdjid,* etc.).

Djaziya (djiziya). Impôt ; capitation des juifs et des chrétiens, instituée déjà à Médine.

Djihad. La guerre sainte contre l'infidèle. Tardivement, sous influence mystique, peut désigner l'effort contre soi-même (la « Grande Djihad »). La République islamique a organisé la djihad de la construction.

Duodécimains. Chiites qui reconnaissent douze imams, le dernier occulté dont ils attendent le retour comme mahdi.

Erpat. Lecteur et enseignant des textes sacrés mazdéens. Plus vaguement, « prêtre ».

Falsafa. La philosophie grecque en islam.

Farsi. Langue du Fars devenue le persan.

Fena. Annihilation de l'homme dans la divinité.

Fetwa. Consultation juridique. Décret pris par les autorités religieuses.

Fida'in (fedayin). « Ceux qui se dévouent ». Hommes sacrifiant leur vie pour leur foi, pour devenir *chahid*.

Fiqh. Le droit musulman. Le sunnisme reconnaît quatre écoles juridiques quelque peu divergentes.

Gatha. « Les chants ». Les plus anciens textes mazdéens, attribués à Zarathoustra.

Ghulam. Esclaves blancs, en persan. Équivaut à l'arabe *mamelouk*, plus employé.

Gunbad. Mausolée en forme de tour couvert en coupole. (Vient de l'arménien *kempet*.)

Hadith. Traditions transmises depuis le Prophète de ses actions et de ses paroles. Avec le Coran, elles constituent la Sunna.

Hadjdji. Qui a accompli le *hadjdj* ou pèlerinage à La Mecque.

Haoma. « Ce que l'on pressure. » Pour les mazdéens, liqueur sacrée offerte devant le feu. Breuvage d'immortalité qui donne vacance à l'âme.

Haram. « Sacré, interdit » (d'où *harem*). Lieu saint. Salle de prières de la mosquée.

Hégire (Hidjra). Émigration de Mahomet à Médine. Marque le début de l'ère musulmane (622).

Imam. « Guide ». Celui qui dirige la prière commune à la mosquée. Dans le chiisme, chef légitime et infaillible de la communauté, descendant d'Ali et de Fatimah. Maintenant occulté. Reviendra à la fin des temps. Le titre a été donné en 1979 à l'ayatollah Khomeyni.

Imamzade. « Fils d'Imam ». Lieu saint des chiites iraniens.

Iqta. Fief non héréditaire dans le monde seldjoukide.

Ismaéliens. Chiites qui reconnaissent sept imams. Les plus extrémistes. Nommés aussi septimaniens.

Iwan. Grande salle voûtée, en principe en berceau brisé, ouverte sur tout un côté.

Kalam. La théologie musulmane, la science et la philosophie par excellence.

Katib. Le scribe et, par extension, le fonctionnaire.

Khan. À l'origine, souverain suprême des Turcs et des Mongols. Dévalué, le titre a désigné un souverain, puis un chef souvent modeste.

Khanqah. Couvent.

Kharadj. Impôt foncier payé par les juifs et les musulmans.

Kharidjites. Les premiers « protestataires » de l'islam. Ils constituent aujourd'hui de petites communautés, surtout au Maghreb.

Kharoshthi. Écriture dérivée du grec, utilisée par les Kouchanes.

Khutba. Prône du vendredi à la mosquée prononcé au nom de l'autorité reconnue.

Khwaranah (Hvarana). « Lumière de gloire ». Lueur qui manifeste la puissance d'Ahura Mazda et imprègne le souverain « aryen » et l'Iran. Fluide solaire résidant dans les eaux et rayonnant de la tête humaine (auréole).

Kouchan. Langue iranienne orientale, organe de l'Empire kouchane – Ier-Ve siècle.

Kourgane. En russe, sépulture en forme de tumulus, tertre funéraire.

Koutchéen. Langue iranienne parlée à Kutcha, nommée jadis tokharien B.

Madrasa (medrese, au Maghreb : **medersa).** Le « lieu de la leçon ». École supérieure et centre d'enseignement et de recherche. Toute science peut y être enseignée, mais en particulier la théologie, ce qui fait qu'aujourd'hui la *madrasa* apparaît comme une institution essentiellement religieuse.

Magu. Chez les Sassanides, prêtre de la religion mazdéenne.

Magupat. Chef des mages, le « maître ». (En persan : *mobat.*)

Mahdi. Le « Bien Guidé ». Celui qui reviendra à la fin des temps pour établir le règne de la justice et de la vérité. Chez les sunnites, parfois identifié à Jésus. Chez les chiites, toujours à l'Imam caché.

Mamelouk. Esclaves blancs (nous dirions souvent « jaunes », puisque mongoloïdes). Essentiellement recrutés chez les nomades de l'Asie centrale, ils servent comme mercenaires en terre d'islam et accèdent parfois aux plus hauts postes. Souverains des dynasties de ce nom en Égypte et en Inde.

Masdjid. Mosquée. Sans qualificatif : le plus souvent, la mosquée de quartier.

Mauli (mawli). Converti non arabe à l'islam. Terme surtout employé dans les premiers siècles de l'Hégire.

Mazar. La tombe ; le mausolée – dans ce dernier sens, surtout en Asie centrale.

Mihrab. Niche vide indiquant la direction de La Mecque (*qibla*), vers laquelle on se tourne pour prier.

Minbar. Chaire à prêcher.

Miradj. Ascension, voyage nocturne au ciel du Prophète.

Mobadan mobat (Mozpatan mogbat). Chef suprême de l'Église mazdéenne tardive.

Molla (mollah). De l'arabe *mulla*, « maître ». Désigne en Iran un clerc, un « prêtre » du chiisme duodécimain.

Mudjahid. Celui qui fait la guerre sainte (*djihad*).

Mufti. Docteur de la loi qui donne des consultations juridiques et promulgue des décrets (*fetwa*).

Muqarnas.« Stalactites » ou « nids d'abeilles ». Petits alvéoles superposés faisant fonction de trompe ou purement décoratifs.

Naurus (Now Rouz). Le Nouvel An, au printemps. La grande fête de l'Iran ancien, encore célébrée de nos jours.

Ourdou (urdu). Langue de l'Inde née du farsi et des idiomes indigènes.

Pachtou. Langue iranienne de l'Afghanistan, parlée aussi au Pakistan.

Pehlevi. Terme désignant le « moyen persan », la langue du temps des Sassanides.

Pichtaq. Écran s'élevant plus haut que les murs adjacents pour encadrer un porche.

Pir. « Maître », chef d'une confrérie, avec à peu près le sens de *chaïkh*.

Pyrée. Autel du feu des anciens Iraniens.

Qadi (cadi). Juge (selon la loi musulmane évidemment).

Qanat. Canal souterrain d'irrigation.

Qibla. Direction de La Mecque, vers laquelle le musulman se tourne pour prier, indiquée par un *mihrab* dans tout sanctuaire.

Sayoshant. Le Sauveur attendu par le mazdéisme.

Septimaniens. Chiites qui reconnaissent seulement sept *imams*, dont le dernier est occulté. Les plus éloignés de l'orthodoxie musulmane. Ils sont nommés aussi ismaéliens.

Shi'a Ali. Le « parti d'Ali », dont nous avons fait le chiisme.

Sogdien. Langue iranienne orientale, qui est devenue *lingua franca* pendant plusieurs siècles en Asie.

Soufi. Pratiquant du soufisme, la mystique musulmane.

Sunna. La tradition, fondée sur le respect absolu du Coran et des hadiths, en français sunnisme.

Tadjik. Mot désignant d'abord les Arabes, puis les musulmans non arabes et finalement les iranophones orientaux, voire ceux des villes en Iran.

Takiye (taqiya). Dissimulation, réserve mentale : ne pas montrer ce que l'on est pour éviter la persécution.

Tariqa. La « voie » à suivre. Plus généralement, la confrérie qui suit une voie.

Tasawwuf (tasavvuf). La mystique musulmane, le soufisme.

Taziya. Témoignage de condoléances lié à la mort de Husain et, par conséquent, lamentations sur les martyrs, accompagnées de scènes de désespoir, de flagellation et de représentations de « mystères ».

Tchahar Bag.« Quatre jardins ». Disposition des jardins iraniens en quatre secteurs séparés par des canaux.

Ulema (sing. *alem*). Savants, lettrés. Le savoir par excellence étant religieux, clercs de l'islam.

Umma. La Communauté musulmane qui dépasse les frontières.

Yaghnabi. Langue iranienne orientale, reste du sogdien.

Yasaq. Code des lois de Gengis Khan, tributaire des traditions turco-mongoles des peuples de la steppe.

Yasna. Hymne d'adoration mazdéen.

Zend. Ouvrage de commentaires de l'Avesta.